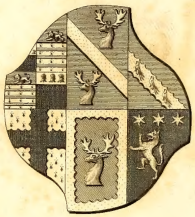
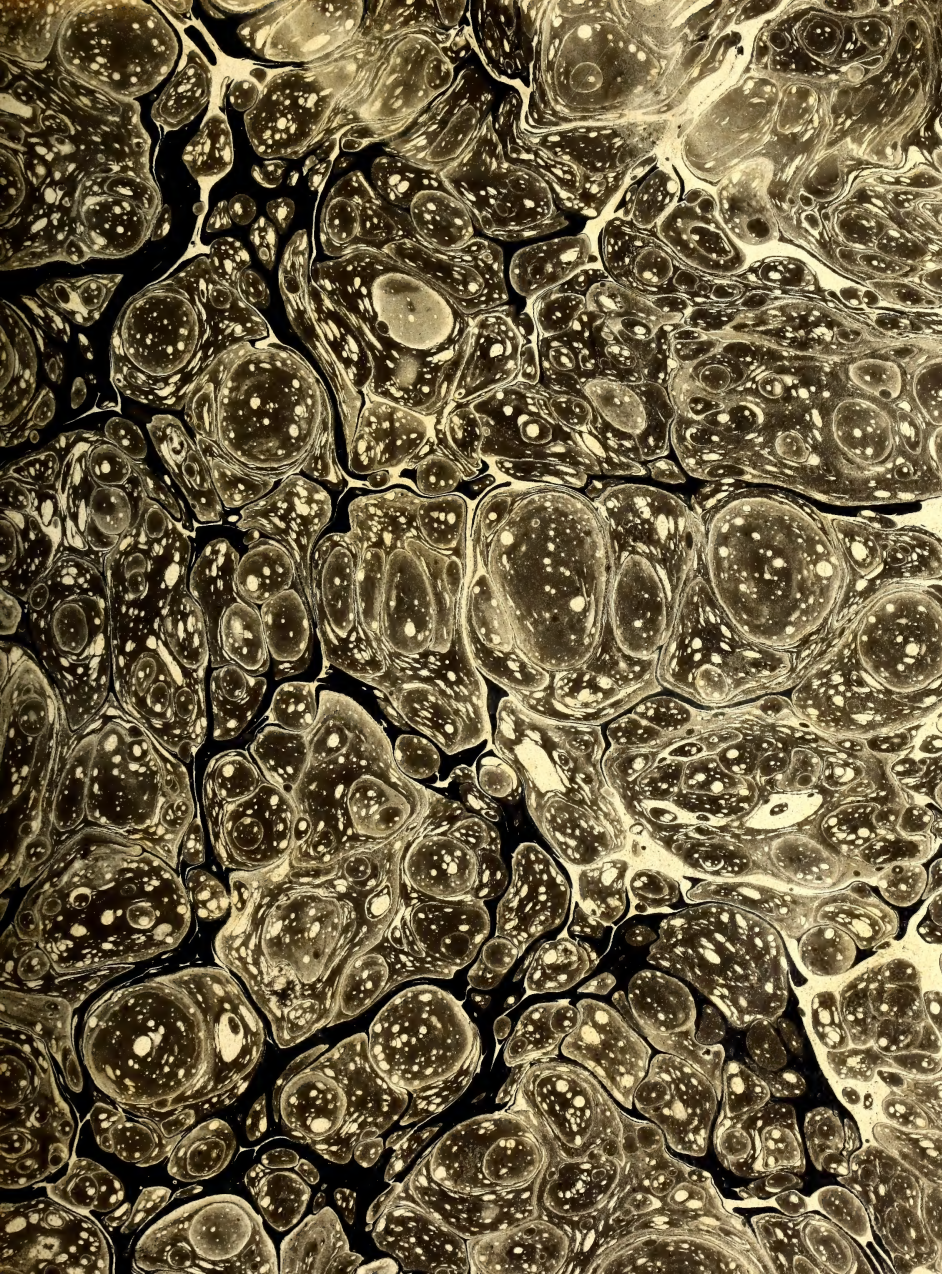


Frances Mary Richardson
Currer.



SECOND VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

DANS LES ANNÉES 1783, 84 ET 85;

PAR F. LEVAILLANT.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN ET COMPe, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
PLACE DU MUSÉUM.

L'AN IVe DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

DC
823
L54
1795

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU CITOYEN VARON.

MON AMI,

Je vous adresse la seconde partie de mes voyages : votre modestie en sera sans doute offensée; mais c'est une vieille dette que je paie, ou plutôt c'est un foible à-compte sur tout ce que je vous dois. Que ne puis-je m'acquitter entièrement,

et vous rendre enfin tout ce que l'amitié m'inspire et que la reconnoissance m'ordonne.

O vous, qui ne pouvez encore nous transmettre les détails d'un voyage plus intéressant et bien plus utile; vous, qui dans un moment vous vites enlever les fruits de quatre ans de veilles; qui, désigné aux poignards des prêtres de Rome, ne pûtes, en fuyant, sauver de vous-même que la partie la moins précieuse; recevez l'hommage public que je vous offre. En parcourant avec moi les sables arides et brûlans de l'Afrique; vous n'y trouverez pas ces superbes monumens dont les restes si vantés ont fait, dans deux voyages, l'objet de vos recherches et de vos études; mais vous y verrez par-tout la nature, et c'est l'unique tableau qui puisse envers vous légitimer mon hommage.

LEVAILLANT.

PRÉFACE.

Cette seconde partie de mes voyages auroit dû suivre de bien près la première; elle étoit depuis long-tems achevée : des chicanes interminables et le malheur des tems en ont retardé la publication. Malgré la multiplicité des éditions, contrefaçons et traductions ; les libraires, qui, en général, ne croient jamais avoir assez gagné, quand ils n'ont pas dévoré ensemble et l'auteur et l'ouvrage ; les libraires, dis-je, feignoient de douter de son succès, même après le succès du premier. Forcé de retarder jusqu'à ce moment l'impression de cet ouvrage, je viens enfin d'en échanger la propriété contre des procédés plus honnêtes; je me plais à croire qu'une étoile favorable a guidé mes pas dans une maison où l'on attache quelque prix aux arts et aux lettres.

Je voudrois vainement me le cacher à moi-même ; la réussite de mon premier voyage a de beaucoup surpassé mon attente : il a été sans doute trop loué pour ce qu'il vaut. Au milieu de ces caresses qui m'étoient sensibles, quelques piqûres, à la vérité, se sont fait sentir. J'ai trouvé certain siffleur un peu courroucé du débit de mon livre ; de bon cœur je lui abandonne cette seconde partie, qu'il lorgne déja dans le lointain, et puisse-t-elle un moment soulager sa bile.

Je joins à cette édition une carte générale de tous mes voya-

ges ; elle se vendra séparément. Je dois beaucoup, à cet égard, aux soins que s'est donnés l'infortuné Laborde, qui n'a rien négligé pour son exactitude et sa perfection.

PRÉCIS

HISTORIQUE.

On se rappelle que je ne fus de retour au Cap de Bonne-Espérance qu'après seize mois de voyage dans l'intérieur de l'Afrique méridionale.

Pendant mon absence, le Cap avoit éprouvé bien des révolutions. A mon arrivée d'Europe, j'y avois trouvé le régiment françois de Pondichery ; au retour de ce premier voyage, la garnison étoit renforcée du régiment suisse de Meuron et de la légion de Luxembourg. J'avois connu en France plusieurs officiers de ce corps ; j'éprouvai en les revoyant ce sentiment si doux qui nous rapproche de la patrie par-tout où l'on reconnoît ses mœurs, sa physionomie, son langage.

Les femmes du Cap, lorsque je les vis pour la première fois, m'avoient, à la vérité, étonné par leur parure et leur élégance ; mais j'admirois sur-tout en elles cette décence, cette retenue toute particulière aux mœurs hollandoises et qu'aucun contact n'avoit encore altéré. En seize mois, les choses étoient déja fort changées : ce n'étoit plus les modes françoises qu'on suivoit, c'en étoit le ridicule : les plumes, les panaches, les rubans, les chiffons s'entassoient sans goût sur toutes les têtes et donnoient aux plus jolies figures un air de bambochade, qui souvent provoquoit le rire lorsqu'on les voyoit paroître. Ce délire avoit même gagné les

habitations voisines : ces femmes n'étoient plus reconnoissables. C'étoit de toutes parts un costume tout nouveau, mais si bizarre qu'il eût été difficile de décider de quel pays on l'avoit apporté.

Je m'étois procuré, sur mon passage, une grande quantité de plumes d'autruche, que je comptois faire passer en Europe. Dès que les femmes en furent instruites, il me fut impossible de les envoyer à leur destination. De tous côtés, on accouroit pour m'en demander ; des gens même que je ne connoissois pas se présentoient de la part de celle-ci de celle-là et demandoient naïvement une douzaine de panaches pour le soir. Je m'empressai de donner toutes mes plumes, afin de fermer boutique au plutôt. C'étoit la folie du jour, et un moyen si prompt de s'insinuer dans les bonnes grâces des belles, que beaucoup d'officiers avoient imaginé d'en tirer de France pour les satisfaire. De leur côté, les maris, disputant de galanterie avec les amans, en tiroient d'Asie et même de Hollande ; le pays n'en pouvoit plus fournir assez et elles y étoient devenues plus chères qu'en Europe.

Tel est l'avantage particulier que la nation françoise a par-dessus toutes les autres. Presque par-tout où sa destinée la promène, elle acquiert bientôt sur ce qui l'entoure une sorte d'empire. Sa gaieté, son amabilité, ses grâces ont quelque chose de si séduisant ; sa présomption même et son ton tranchant en imposent tellement à la plupart des esprits, et sur-tout chez les femmes, qu'en peu de tems elle les subjugue, les domine, et qu'on se fait une sorte de devoir et d'honneur d'adopter ses mœurs et sa langue. Quoique la ville ne fut occupée que de préparatifs de guerre, et qu'à chaque instant on s'y attendit à être attaqué par la flotte angloise, néanmoins les officiers françois y avoient déja introduit le goût des plaisirs. Occupés le matin à faire l'exercice, l'après-dîner les soldats jouoient la comédie. Un quartier de casernes venoit d'être changé par eux en salle de spectacle. N'ayant pu trouver dans la ville des femmes capables de remplir les rôles

de leur sexe; ils les faisoient jouer à ceux de leurs camarades qui, par leur jeunesse, par la douceur de leur physionomie et la fraicheur de leur tein, pouvoient prêter davantage à l'illusion. Ces actrices d'un nouveau genre ajoutoient quelque chose de très-piquant à l'intérêt ou à la gaieté du spectacle. Quant aux acteurs, quelques-uns avoient réellement pour la comédie un talent distingué; et je me rappelle qu'un d'entre eux joua si supérieurement le Figaro du *Barbier de Séville*, qu'au Cap et dans son corps on ne l'appella plus que Figaro.

Ces divertissemens ingénieux m'amusoient beaucoup, je l'avoue; mais ce qui m'en plaisoit davantage, c'étoit de les voir transplantés en Afrique, c'est à-dire, dans le voisinage des lions, des panthères et des hiennes. Pour les Créoles, qui jusqu'alors n'avoient encore rien vu de semblable, ils étoient dans l'ivresse. L'entretien principal des sociétés de la ville ne rouloit plus que sur les pièces françoises; on ne s'occupoit plus que des comédies françoises: c'étoit un engouement universel. Pour ajouter au plaisir général, les femmes les plus distinguées se faisoient un devoir de prêter aux soldats acteurs et actrices tout ce qu'elles avoient en dentelles, bijoux, riches étoffes et ajustemens précieux; mais quelques-unes aussi eurent lieu de s'en repentir, et il arriva plus d'une fois que la noble comtesse Almaviva ayant laissé en gage à la cantine ses parures d'emprunt, les personnes qui les lui avoient confiées se virent obligées, pour les ravoir, d'aller payer le tabac, l'eau-de-vie et toutes les dépenses de l'héroïne.

Au milieu de l'ivresse et de l'effervescence que causoient ces amusemens, l'amour aussi jouoit son jeu; et de tems en tems éclatoient certaines intrigues scandaleuses qui venoient alimenter la médisance et désoler les familles. Il est vrai qu'à travers toutes ces aventures l'hymen vint souvent aussi reparer les sottises de son frère, et que de son braconage résultèrent beaucoup

de mariages qui remirent tout en ordre. Mais les plaintes quoiqu'étouffées et tenues secrètes, n'en existoient pas moins. La surveillance des mères étoit aux abois. Les maris, d'autant plus ulcérés qu'ils se voyoient contraints de cacher leur jalousie, maudissoient secrètement théâtre et acteurs ; tandis que les mamans, plus hardies, clabaudoient contre les désordres et en accusoient ouvertement la comédie. Enfin, au grand chagrin des jeunes gens, mais à la grande satisfaction des époux et des vieillos, le spectacle cessa tout à coup ; et ce fut par une cause étrangère, qu'il n'étoit guère possible de prévoir.

Quoique le Cap n'eût pas été attaqué et qu'il ne l'ait pas même été tant que les hostilités durèrent, cependant il avoit éprouvé déja quelques-uns des fléaux de la guerre. La crainte des flottes angloises avoit empêché d'y envoyer des espèces monnoyées. En peu de tems, le numéraire manqua ; les denrées augmentèrent de prix ; et l'alarme alors devint générale. Dans cette pénurie, la Compagnie hollandoise crut devoir créer un papier monnoie. Mais cette monnoie fictive, qui n'avoit d'autre garantie et d'autre sûreté que la confiance dans les signataires, fut un mal ajouté à un autre mal. La plupart des colons de l'intérieur s'obstinèrent à la rejetter ; et beaucoup d'entre eux, craignant d'être payés en papier, cessèrent d'apporter des denrées à la ville. Par leur retraite, tout quadrupla de valeur, et bientôt la disette devint extrême.

Dans ces circonstances, nos acteurs, qui peut-être ne recevoient pas trop exactement leur paye, ou qui du moins n'en recevoient pas une proportionnée à leur dépense, se trouvèrent très-embarrassés. Pour sortir de peine, deux d'entre eux imaginèrent d'imiter le papier monnoie, et de faire aussi leur émission Malheureusement la leur fut si peu ménagée, et ils montrèrent dans leur écriture tant de maladresse, que bientôt ils furent reconnus. Alors la justice informa ; l'affaire prit même une tournure

sérieuse; et pendant quelque tems on craignit, pour nos deux héros de comédie, une fin tragique. Mais enfin tout s'arrangea; et soit ménagement pour leur personne et leur corps, soit reconnoissance pour le plaisir qu'ils avoient procuré, on se contenta de les bannir, et de les embarquer sur un vaisseau qui retournoit en Europe. Je les vis partir. La troupe comique resta incomplète : honteuse de son aventure, elle n'osa ni leur chercher des successeurs, ni reprendre ses fonctions.

Quelque étourdissans qu'eussent été les plaisirs, le gouvernement ne s'étoit pas endormi sur le danger qui menaçoit la colonie. Comme chaque jour il s'attendoit à être attaqué par la flotte angloise, il avoit multiplié ses moyens de défense et ordonné différens travaux et des fortifications nouvelles. Mais quoiqu'à mon départ les ouvrages fussent déja commencés, à mon retour ils n'étoient pas achevés encore, et de toute part je voyois des bras en activité.

D'abord les travaux avoient été conduits avec beaucoup de zèle et d'ardeur, parce que les habitans, échauffés par leur intérêt particulier, qui en ce moment se trouvoit réuni à l'intérêt général, étoient venus volontairement offrir leurs services et se mêler parmi les travailleurs. Jeunes et vieux, militaires et magistrats, marins et propriétaires, tous ambitionnoient l'honneur de coopérer à la chose publique et à la sûreté commune. C'étoit vraiment un spectacle admirable que toute cette multitude, qui, chargée de pioches, de bêches et autres instrumens pareils, le matin sortoit de la ville en ordre, et alloit gaiement se rendre aux atteliers. Mais ce beau feu ne dura pas long-tems. Bientôt, sous le prétexte d'épargner ses forces et de ne point se fatiguer en pure perte, on se fit suivre par des esclaves qui portoient les outils et instrumens. Peu après, on se contenta d'envoyer ses esclaves; enfin, ces suppléans, à l'exemple de leurs maîtres, ou peut-être même par leur ordre secret, cessèrent de venir; et tout ce

changement, à compter de la première ferveur de l'enthousiasme jusqu'à son entier refroidissement, ne fut pas l'affaire de quinze jours.

Néanmoins les ouvrages, quoiqu'abondonnés à des mains gagées, ne furent pas interrompus. Le gouvernement les fit continuer avec activité; et déja, au retour de mon voyage, cet objet montoit à des sommes considérables. De tout côté, on ne voyoit que préparatifs de guerre et moyens de défense; il sembloit qu'on voulût disputer pied à pied le terrain à l'ennemi; et si la Compagnie put se plaindre des dépenses immenses qu'occasionnèrent ces apprêts, ils lui prouvèrent au moins que ceux à qui elle avoit confié l'une de ses plus importantes possessions, n'avoient rien négligé pour la lui conserver.

Depuis la montagne de la Table jusqu'à la baie Falso, le chemin étoit garni de petites redoutes, qui, construites de manière à se soutenir l'une l'autre, devoient arrêter l'ennemi ou du moins retarder sa marche.

Un autre chemin qui conduisoit de la ville à la Baie-aux-Bois, avoit été travaillé d'une autre manière. Celui-ci, le plus beau à la fois et le plus agréable de tous les environs, formoit, pour les habitans de la ville, une promenade charmante. Dans la crainte que les Anglois, attirés par la facilité qu'il leur offriroit pour marcher à la ville, ne se déterminassent à faire leur descente à la Baie-aux-Bois, non-seulement on le dégrada dans toute sa longueur, mais on le coupa d'espace en espace par de larges fossés et de profondes excavations. Ce n'étoit pas sans douleur que je contemplois ces ouvrages, qui n'étoient dans le fond qu'une destruction malheureuse. Cette promenade m'étoit devenue bien chère; je me l'étois comme appropriée. C'est-là que j'aimois à me rendre dans les momens où elle étoit déserte, pour m'y repaître à loisir de réveries et de projets de voyages. J'en avois compté tous les arbustes, j'en connoissois tous les repos. La guerre et ses pré-

paratifs venoient d'en bouleverser les gazons, d'en flétrir les fleurs. La ville avoit perdu pour moi son plus grand charme et sa plus belle parure.

Dans le voisinage, depuis la Pointe des Pendus, qui avoisine la Croupe du Lion, jusqu'au fond de la baie, le rivage étoit défendu par toutes sortes d'ouvrages nouveaux. Par-tout on avoit multiplié les batteries. Il est vrai qu'il manquoit à tout cela du canon; mais l'Isle-de-France avoit promis d'en envoyer; et, si je m'en souviens bien, les canons, en effet, arrivèrent quand la paix fut signée.

La ville elle-même devoit être défendue, vers l'est, d'une forte clôture de palissades, qui, commençant au rivage, venoit aboutir au pied de la montagne du Diable. C'étoit encore l'Isle-de-France qui devoit fournir les bois nécessaires à cette circonvallation; et cet engagement au moins fut mieux rempli que l'autre. Mais pour une administration qui possède de vastes et immenses forêts, n'étoit-ce pas une honte que d'aller, à huit cents lieues de distance, solliciter, chez une puissance étrangère, des secours qu'elle pouvoit, sans peine et presque sans frais, tirer, par mer ainsi que par terre, de ses diverses possessions. J'ai déja, dans mon premier voyage, publié à ce sujet quelques réflexions. A mon retour en Hollande, j'en ai parlé à quelques administrateurs de la Compagnie; et je ne doute pas que bientôt ils ne lui fassent adopter un projet que son intérêt lui conseille (1).

Comme c'étoit par le côté de l'est qu'on s'attendoit à voir les Anglois attaquer la ville, c'étoit aussi de ce côté-là qu'on avoit cherché à la fortifier davantage. Mais parmi ces ouvrages nouveaux,

(1) Les événemens ont bien changé depuis le jour où ces lignes sont écrites; ils changeront peut-être encore et rendront plus faciles les établissemens qu'ont si long-tems retardés la routine, l'égoïsme et les intérêts des aggrégations partielles.

il s'en trouvoit un qui n'avoit pas à beaucoup près l'approbation générale. Les gens de l'art le regardoient, sinon comme inutile, au moins comme ne pouvant que retarder de fort peu la prise de la ville. Pour savoir s'ils se trompoient ou non, il auroit fallu que la ville eût été assiégée; et elle ne le fut pas. Quant aux habitans, ils plaisantèrent beaucoup sur la construction de ce fort. A les entendre, les entrepreneurs, en l'élevant, avoient plus travaillé pour leur avantage particulier que pour celui de la colonie. Aussi Gordon l'avoit-il appellé, par dérision, le fort Gousset.

En cherchant à augmenter ses moyens de défense, l'administration avoit cherché aussi à augmenter le nombre de ses troupes. Dans ce dessein, elle ramassoit et enrôloit indistinctement tout ce qui venoit se présenter; personne n'étoit refusé : je ne sais ce qu'en cas d'attaque auroient fait de pareils soldats, mais je doute au moins qu'ils eussent rendu de grands services.

Il en eût été ainsi, selon moi, d'un régiment qu'on vouloit former de Hottentots. Jamais projet ne prêta tant au ridicule que celui-ci; et pour en convenir, il suffisoit d'avoir vu manœuvrer ces troupes grotesques. J'eus ce plaisir un jour en traversant la place publique où ils étoient rassemblés, et où un serviteur de la Compagnie les dressoit à ce qu'il appelloit l'exercice militaire. Non, jamais je n'ai ri autant, et je n'y songe point encore sans rire de nouveau. Si quelqu'un a vu dans une foire des singes, sous le fouet d'un bateleur, faire l'exercice, se heurter par des mouvemens contraires, tourner à contretems, sauter ou s'accroupir quand il falloit marcher ou faire une évolution; il aura une idée de ce qu'étoient les manœuvres de nos demi-sauvages. Aucun d'eux ne sachant distinguer sa droite d'avec sa gauche, on peut imaginer comment ils obéissoient à l'ordre du général. Tous, d'un air imbécile, avoient les yeux fixés sur lui; mais à peine donnoit-il un commandement, qu'au même instant, agités d'un mouvement convulsif, chacun faisoit une évolution différente, Tout

ce

ce qu'on put leur apprendre, ce fut de rester en ligne et serrés les uns contre les autres. Peut-être que, vus ainsi en corps et d'une certaine distance en mer, ils auroient pu en imposer pour quelques instans à l'escadre angloise; mais l'illusion n'auroit pas duré long-tems. Au premier boulet, et seulement même au premier bruit du canon, la tourbe se seroit dissipée comme une volée d'étourneaux, et jamais il n'eût été possible de la rallier.

Cependant il y avoit moyen peut-être de tirer d'eux quelque parti: c'étoit de les placer dans une embuscade bien assurée, et là les employer à des fusillades, sans qu'ils eussent rien à craindre; car on doit penser qu'un Sauvage, fort étranger à nos préjugés, compte pour peu l'honneur qu'on receuille à rester à son poste, et même à y attendre bien souvent une mort assurée. Le Sauvage a plutôt fait de s'embusquer dans l'ombre et les ténèbres. Pour lui, l'art de combattre n'est que l'art d'éviter le danger. S'il attaque, c'est qu'il se croit sûr de tuer, sans courir aucun risque; et lui demander d'exposer sa vie pour procurer la victoire à ce qui lui est étranger, seroit lui proposer la dernière des démences.

Je m'abstiens de prononcer sur la valeur et le mérite des différens officiers qui devoient commander et les forts et les troupes. Tous sans doute méritoient le poste ou le grade qu'on leur avoit donné; tous avoient du courage et des talens; mais je regrettai de ne pas voir parmi eux le brave Staaring. Ce marin intrépide, que la mort a depuis enlevé à sa famille et à sa patrie, venoit tout récemment de donner un exemple d'audace qui avoit étonné la Colonie, et que je publie ici avec d'autant plus de plaisir qu'il m'acquitte en partie de ce que je dois de regrets à la mémoire d'un homme auquel j'étois fort attaché.

Un vaisseau portant pavillon danois venoit de mouiller dans la baie du Cap; et l'on avoit plus d'une raison pour le soupçonner d'être, ou un espion anglois, ou au moins un vaisseau de transport chargé de munitions de guerre pour l'ennemi. Staa-

ring, qui étoit capitaine de port, crut qu'en cette qualité il étoit de son devoir de s'en assurer par lui-même; et dans ce dessein, il monta sa chaloupe, et se rendit à bord du navire pour le visiter. C'est ce que craignoit le Danois. A peine vit-il le capitaine en son pouvoir, qu'aussitôt donnant des ordres pour lever l'ancre, il appareilla et voulut gagner le large. Mais Staaring, qui avoit prévu cette trahison, avoit aussi, avant de quitter le port, pris des précautions pour l'empêcher. De dessus le pont du navire, il fait un signal convenu, et à l'instant même la batterie de l'ouest, qu'il avoit fait établir et qui portoit son nom, lache sa volée sur le vaisseau. En vain le Danois s'emporte contre lui, et le menace, s'il ne donne un signal contraire, et s'il ne fait cesser le feu de la batterie, de l'attacher au grand mat, en l'exposant à périr par les coups de canon qu'il appelle; rien ne l'intimide; et loin de céder à cette lâche proposition, il renouvelle son signal qui attire un feu nouveau. A cet aspect, l'équipage entre en fureur. On se jette sur lui, on le maltraite, on le lie au mat; mais Staaring, au milieu des dangers, insultoit encore à ses assassins. Vous ne savez ce que vous faites, leur disoit-il en riant. Eh! ne voyez-vous pas que ces boulets sont envoyés ici par mon ordre, qu'ils me connoissent, et n'ont garde de me faire aucun mal.

Par un prodige incroyable, sa plaisanterie se vérifia. Les boulets pleuvoient de tout côté, et aucun ne l'atteignit. Mais le vaisseau en fut tellement maltraité, que bientôt on le vit amener et venir ignominieusement mouiller sous la batterie qui l'avoit foudroyé. Au reste, cette expédition, dont le succès fut presque l'affaire d'un instant, fit d'autant plus d'honneur au héros qui l'avoit conduite, que le navire étoit en effet un contrebandier qui fut jugé de bonne prise et, je crois, vendu au profit de la Compagnie. Pendant quelque tems on ne parla au Cap que de la valeur de Staaring. Mais des affaires particulières l'ayant rappellé en Hollande, il partit avec sa femme; et pour éviter d'être attaqué

en route par quelque vaisseau anglois, il en monta un danois qui alla le débarquer à Copenhague.

L'aventure du navire pris au Cap, étoit parvenue à la cour de Danemarck; mais on ne la savoit que confusément, et Staaring avoit à craindre que si cette cour apprenoit son arrivée, elle ne le fît arrêter et mettre aux fers, jusqu'à ce qu'il lui fût venu des éclaircissemens plus précis. Des amis le prévinrent du danger qu'il couroit. Il crut devoir s'y soustraire, et partit secrètement, laissant à Copenhague son épouse qui ne tarda pas à le rejoindre en Hollande, où peu après elle eut, comme je l'ai dit, le malheur de le perdre; mais il laisse un fils, qui sans doute remplira un jour les destinées brillantes auxquelles l'appelle le nom dont il a hérité.

Le tems que je passois à la ville n'étoit pas un tems perdu pour mes goûts et pour mes études. Non-seulement j'étois venu à bout, avec une partie de ce que j'avois apporté, d'y former une collection assez curieuse; mais il ne se passoit guère de jour, sans que je m'écartasse plus ou moins loin dans la campagne, pour aller travailler à l'augmenter. Scarabées, mouches, papillons, chrysalides, nids, œufs, quadrupèdes, oiseaux de toutes espèces, tout m'étoit bon, tout me servoit, soit comme pièce de cabinet, soit comme étude. Il y avoit dans la maison de Boers une sorte de ménagerie où je venois très-fréquemment faire des observations et quelquefois aussi des expériences.

C'est par ce moyen, joint à ce que m'ont mis à portée de voir et d'apprendre mes deux voyages, que je suis parvenu à me procurer des connoissances certaines sur la nourriture, les goûts, les habitudes, l'existence plus ou moins longue, etc., de certains animaux. Je donnerai, par la suite, quelques-uns de ces détails, dignes d'intéresser les naturalistes. En ce moment, je me borne à rapporter une expérience, qui, ne s'accordant point avec la marche de ma narration, y seroit étrangère, et ne peut par conséquent avoir sa place qu'ici.

J'avois remarqué souvent que des araignées ourdissoient leur toile dans certains lieux isolés et fermés où il étoit très-difficile à des mouches, et à des moucherons même, de pénétrer, et j'en avois conclu que ces animaux devant être long-tems privés de nourriture, ils devoient être capables de supporter long-tems l'abstinence et la faim.

Pour m'en assurer, je pris une forte araignée de jardin, que j'enfermai sous une cloche de verre bien lutée; et je la laissai là pendant dix mois entiers. Malgré son long jeûne, elle parut toujours également alerte et vigoureuse; seulement je remarquai que son ventre, qui au moment de l'incarcération avoit la grosseur d'une noisette, diminua insensiblement, au point de n'avoir plus que celle d'une tête d'épingle.

A cette époque, je fis entrer sous la cloche une autre araignée, de même espèce, et aussi grosse que l'avoit été la première. D'abord elles s'éloignèrent l'une de l'autre, et pendant quelque tems restèrent immobiles. Mais bientôt la maigre, pressée par la faim, s'approcha de la nouvelle venue, et l'attaqua. Plusieurs fois elle revint à la charge; et dans ces différens conflits, son ennemie ayant laissé sur le champ de bataille presque toutes ses pattes, elle les emporta et alla les sucer à son ancienne place. Elle-même en perdit trois, dont elle se nourrit également; et je m'apperçus que ce repas lui avoit rendu un peu d'embonpoint. Enfin, la nouvelle, privée de ses moyens de défense, succomba le lendemain; elle fut dévorée à son tour; et, en moins de vingt-quatre heures, l'autre redevint aussi ronde qu'au moment où je l'avois prise.

Il s'en faut de beaucoup que les autres animaux puissent supporter la faim au même degré. Il suffit, pour les faire périr, d'une inanition de quelques jours; et ce terme est plus ou moins court, selon le genre d'alimens dont ils se nourrissent. Parmi les oiseaux, par exemple, le granivore meurt ordinairement dans les

quarante-huit à soixante heures, tandis que l'entomophage, c'est-à-dire, celui qui vit d'insectes, résiste un peu plus long-tems.

De toutes les espèces, celle qui résiste le moins long-tems au défaut de nourriture est la frugivore; et probablement cette propriété distinctive est due à son estomac, qui, digérant plus vîte, a plus souvent besoin d'alimens. Mais, d'un autre côté, cette digestion plus prompte produit un avantage; c'est qu'à égal degré d'affaisement, l'animal, s'il est secouru, revient à la vie et reprend des forces beaucoup plutôt qu'un autre. Il n'en est pas ainsi du granivore: parvenu à un certain point d'affoiblissement, il ne se rétablit plus, si on ne lui donne que les graines qui forment sa nourriture ordinaire. Son estomac alors a perdu en partie la faculté de les digérer. Le carnivore, au contraire, conserve la sienne jusqu'à ses derniers instans; et delà vient qu'il ne lui faut qu'un moment pour reprendre sa vigueur, pourvu qu'on lui ait donné la sorte de pâture qui lui convient.

Pour peu qu'on réfléchisse sur cette différence, on en voit clairement la raison. La viande, par son affinité avec la substance de l'animal, peut s'approprier à lui très-promptement; et comme ses sucs sont éminemment nutritifs, le secours qu'elle lui procure est presque instantané. Il en est tout autrement des graines: pour être digérées, il faut qu'elles séjournent quelque tems dans l'estomac; puisqu'il faut qu'elles s'y ramollissent et y soient triturées. Or, cette opération est longue; et d'ailleurs elle suppose au gésier une action vitale, un mouvement et des forces que le jeûne lui a fait perdre.

Ce que je dis ici est fondé non-seulement sur des raisons plausibles, mais encore sur des expériences.

J'ai pris deux moineaux de même âge, également bien portans; et les ai réduits, par le défaut de nourriture, à un tel point d'affoiblissement qu'ils ne pouvoient plus prendre celle que je leur présentois. Dans cet état, je fis avaler à l'un des graines concas-

sées, et à l'autre des viandes hachées menu. En moins de quelques minutes, celui-ci fut bien portant; l'autre mourut deux heures après.

A observer de près les granivores, on diroit effectivement que les graines qui font principalement leur nourriture, sont pour eux un aliment trop peu nourricier et insuffisant; puisqu'ils y ajoutent encore des fruits, de la chair, des insectes, en un mot, tous les genres de substances nutritives qu'ils rencontrent. Le carnivore, au contraire, soit qu'il vive de chair, soit qu'il vive d'insectes, est un dans ses alimens. Le sien lui suffit, et jamais il n'a recours aux graines.

De toutes les espèces d'oiseaux, aucune ne paroît aussi sujette à la faim et au besoin fréquent de manger que les piscivores ou mangeurs de poissons. Aussi la nature leur a t-elle donné, ou de larges gosiers, ou de vastes poches, dans lesquelles ils accumulent une grande quantité de nourriture pour les besoins à venir.

Quant à ce qui concerne les oiseaux de proie : ceux-ci supportent la faim pendant un tems très-considérable. J'ai fait, à ce sujet, différentes expériences; mais je me contenterai de citer un fait qui prouve davantage encore, et dont le résultat est vraiment étonnant.

J'avois un vautour, de l'espèce appellée au Cap chasse-fiente, que je voulois tuer, dans le dessein de l'empailler. L'animal me paroissant trop gras pour cette opération, je le fis jeûner. De jour en jour, je m'attendois à le trouver mort, ou au moins extrêmement affoibli; et il annonçoit toujours la même vigueur. Enfin, après onze jours d'une privation totale de nourriture, impatienté de ce qu'il ne finissoit pas, et pressé par d'autres soins, je le tuai. Mais en le dépouillant, je m'apperçus qu'il auroit pu vivre long-tems encore; car, malgré son jeûne, il restoit si gras que je fus obligé de le dégraisser, pour qu'il pût être préparé.

La même observation a lieu pour les quadrupèdes : ceux qui

vivent de viande résistent bien plus que les autres à la faim ; et ce fait est si connu, si avéré, que je n'ai pas besoin de le prouver.

L'espèce humaine elle-même en fournit une preuve sensible dans les nations qui mangent plus ou moins de viande. Le Hottentot, dont la nourriture est du laitage, des racines ou des sauterelles séchées, n'endure pas, à beaucoup près, la fatigue et la faim autant que celui qui vit de chasse et qui souvent réduit à passer plusieurs jours sans manger, n'en est pas plus incommodé. J'ai remarqué même que, malgré les préjugés contraires, ce genre d'alimens, toutes choses égales, contribue à rendre l'individu plus fort. De toutes les races d'hommes que j'ai connues sur le globe, la plus grande et la plus robuste, selon moi, est celle des colons du Cap ; et je n'en ai connu sur le globe aucune autre qui soit aussi carnassière. Moi-même, que mes voyages, par leur nature, ont forcé, pendant plusieurs années, de vivre uniquement de chair, j'avoue que je n'ai jamais joui d'une santé plus constante et plus vigoureuse. Jamais aussi je n'ai été plus sobre; et si l'Anglois, qui mange plus de viande que les autres peuples de l'Europe, fait deux repas par jour, c'est que dans le courant de sa journée, il boit du thé, du punch et d'autres boissons pareilles qui précipitent sa digestion.

Outre les expériences que j'avois entreprises sur la faculté, plus ou moins grande, qu'ont certains animaux de supporter la faim, j'en avois commencé d'autres sur la sorte d'impassibilité dont sont douées quelques espèces d'insectes : impassibilité par laquelle des êtres, qui pour la plupart ne vivent que six mois ou même moins, paroissent cependant avoir reçu de la nature la propriété d'être indestructibles par ces sensations destructrices de tout corps vivant, que nous appellons douleur.

Je pris une grande sauterelle à aîles rouges du Cap, je lui ouvris le ventre, lui enlevai les intestins, en les remplaçant par du coton, et, dans cet état, je l'attachai dans une boîte avec un

épingle qui lui traversoit le corselet. Elle y resta cinq mois, et au bout de ce tems, elle remuoit encore et ses pattes et ses antennes.

J'ai attaché et fixé de même d'autres espèces de sauterelles, sans néanmoins leur ouvrir le ventre, comme à la première; mais pour essayer de les étouffer, j'avois mis, dans le coffret où elles étoient renfermées, du camphre et de l'esprit de térébenthine, et néanmoins elles y ont vécu plusieurs jours.

« Si l'on arrache la jambe d'une mouche, dit le philosophe, au-
« teur des *Etudes de la nature*, elle va et vient, comme si elle
« n'avoit rien perdu. Après le retranchement d'un membre si con-
« sidérable, il n'y a ni évanouissement, ni convulsion, ni cri, ni
« aucun symptôme de douleur. Des enfans cruels s'amusent à leur
« enfoncer de longues pailles dans l'anus; elles s'élèvent dans l'air
« ainsi empalées; elles marchent et font leurs mouvemens ordi-
« naires, sans paroître s'en soucier. Réaumur coupa un jour la
« corne charnue et musculeuse d'une grosse chenille, qui con-
« tinua de manger, comme s'il ne lui fût rien arrivé. »

Plusieurs fois j'ai tenté de noyer dans de l'esprit de vin certaines espèces d'insectes; le carnivore le plus robuste y eût été étouffé en moins de deux minutes, et souvent elles ne l'étoient pas après vingt-quatre heures. On sait qu'à Paris le docteur Franklin ressuscita des mouches qui se trouvoient dans des bouteilles de vin qu'on lui avoit envoyées de Madère et qu'il gardoit dans sa cave depuis plus de six mois.

Ces expériences m'amusoient beaucoup: j'y employai la plus grande partie de mes loisirs; elles remplissoient du moins l'intervalle d'un voyage à l'autre, et servoient à tempérer une trop vive impatience. Mais enfin ce désir violent de revoir la nature se fit sentir avec tant de force que le séjour de la ville me devint insupportable, et je songeai sérieusement à mon départ.

VOYAGE

EN AFRIQUE.

VOYAGE DANS LE PAYS DES PETITS ET GRANDS NAMAQUOIS.

ENFIN, je vais acquitter ma dette ! Quelles que soient les circonstances où j'écris, le besoin d'écrire m'en est devenu plus cher. Les fruits de mes longs et pénibles voyages ne seront point perdus. Si de cruels oppresseurs en ont dévoré les prémices, ce malheur est assez racheté par le spectacle de la liberté publique ; il me reste encore une assez belle moisson à recueillir pour que je m'empresse de l'offrir à la patrie, et du moins cette dernière portion des seuls présens qu'il me soit permis de lui faire ne sera point souillée d'ivraie ni de fleurs étrangères. Je retrouve dans la situation où je vis le niveau de ma première indépendance, et n'ai plus d'efforts à vaincre ni de gens corrompus à ménager pour rendre à la nature le tribut d'adorations qu'elle a droit d'attendre de son plus fidèle amant. Je rentre dans les déserts d'Afrique pour la revoir ; je la peindrai telle qu'elle est : elle doit sourire à ma rencontre en apprenant tout ce qu'a fait cette heureuse portion du globe pour ranimer son culte et rebâtir son autel. Je lui montrerai ses portraits ; elle ne dédaignera point leur parure : si loin des lieux où elle m'apparut pour la première fois dépouillée et sans fard, pourroit-elle s'offenser qu'on ait un peu voilé ses charmes ! ou plutôt n'a-t-elle

pas elle-même marqué la limite où de nouvelles températures et de plus grands besoins exigent impérieusement de modifier son essence ! Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans le récit de mes aventures et voulant continuer d'être vrai, je laisse échapper mon trouble à la vue de sa première image ; elle eut toutes mes affections : je lui dois compte de tous les secrets de mon cœur ; et cette prédilection dont je ne puis me défendre pour l'asile éloigné où je vais m'asseoir auprès d'elle, est un hommage de plus que je rends aux peuples dignes encore de pratiquer ses leçons.

Terre de repos, d'inconnoissance et de bonheur, toi qui me nourris si long-tems sans effort ; rochers silencieux où j'ai déposé tout souvenir et tout regret du passé ; solitudes enchantées qu'aucun soupir n'a troublées, qu'aucune tyrannie n'a souillées, ah ! si quelque François venoit à s'égarer sur vos rivages, ouvrez-lui vos retraites charmantes et rendez plus auguste encore le don précieux qu'il s'est fait à lui-même !

J'étois de retour au Cap de Bonne-Espérance et déja je méditois un autre voyage ! Seize mois de courses et de chasses continuelles dans l'intérieur de l'Afrique méridionale n'avoient pu ralentir mon zèle, ni combler tous mes souhaits : cette passion toujours plus impérieuse d'accroître mes connoissances en histoire naturelle naissoit de la multitude même de celles que je venois d'amasser. Mes fatigues n'étoient plus rien à mes yeux du moment que j'en avois déposé le fardeau ; en me revoyant au sein de la ville et des caquetages d'un certain monde pour lequel je ne suis pas fait, je ne pouvois m'empêcher de reporter mes regards en arrière : je plongeois en idée sous ces abris romantiques, dans ces forêts majestueuses dont j'avois pris possession sans obstacles et que je pouvois laisser sans gardiens. Ce mélange indéfinissable de misantropie et de sensibilité, guide ordinaire des actions de ma vie, atténuoit un peu le bonheur de revoir des amis qui m'étoient si chers, ou plutôt ce n'est point au Cap qu'il m'eut été doux de m'entretenir avec eux. Il naissoit de ce flux et reflux de plaisir et de mal-aise un sentiment non moins singulier : l'insouciance sur les découvertes dont

DSI

j'allois enrichir la plus vaste et la plus belle des sciences. L'aspect et le développement des objets curieux que je rapportois avec moi devoient peu parler à mon ame. L'intérêt dramatique en étoit passé : c'est ainsi que le plus beau concert souvent nous laisse l'ame vide, dès que son effet est produit, et le compositeur est froid à en rassembler les parties.

Ramené peu à peu au ton de la société j'en repris insensiblement tous les goûts ; et pour jouir aussi de mes trésors, je m'efforçai de me rendre étranger à moi-même.

L'amitié obtint avant tout mes hommages. Je revis, j'embrassai, je serrai contre mon cœur ce respectable Boers, dont la santé m'avoit causé tant d'alarmes, lorsque j'étois encore à cent cinquante lieues du Cap et campé sur les bords du Kriga. C'est à lui, c'est au soin qu'il prit de m'attirer dans sa maison après mon désastre dans la baie de Saldanha, que je devois tous les trésors d'un voyage aussi curieux. Il mit beaucoup d'empressement à vérifier l'état des caisses que je rapportois avec moi ; déja même il avoit employé les plus grandes précautions à débarrasser celles que je lui avois adressées d'avance. Un zèle ingénieux lui avoit suggéré des moyens de conservation, dont j'étois étonné ; il s'étoit fait naturaliste pour m'obliger ; non-seulement ma collection s'étoit conservée intacte en passant par ses mains adroites, mais il étoit parvenu, par des combinaisons naturelles, à en classer les divers objets avec beaucoup d'intelligence et d'harmonie. L'ordonnance d'un cabinet avant de savoir qu'il eut échappé aux chances d'une route aussi longue, étoit un spectacle ravissant pour moi. J'avois dû concevoir de grandes inquiétudes sur ces premières collections : en repassant dans ma mémoire tous les accidens qui avoient pu les altérer ; en songeant à l'étendue du voyage, à la longueur des chemins, à l'effet successif et continuel des chaleurs et des pluies, à l'insouciance des personnes à qui j'en avois confié le transport, je devois tout au moins m'attendre à n'en retrouver que les débris ; mes animaux, au contraire, avoient repris une vie nouvelle et sembloient respi-

rer sous les yeux de leur maître. Tant de soins, de prévoyance et de délicatesse me rendirent enfin mon retour agréable.

La visite des caisses qui rentroient avec moi mit le comble à la satisfaction que je venois d'éprouver ; tout s'y trouva également sain et brillant. Mes oiseaux, au nombre de mille quatre-vingts individus, étoient aussi frais que lorsque je les avois abattus et préparés ; mes papillons avoient conservé toute leur pureté ; il n'y avoit pas même un insecte qui eut perdu une antenne ; ce qui me rendoit plus cher encore la méthode que j'avois imaginée pour caser et transporter ma collection. J'ai décrit dans mon premier voyage l'espèce de caisse particulière que j'avois composée à cet effet. L'expérience m'a si bien servi que je ne puis trop souvent en recommander l'usage.

Le bruit de mon retour se fut bientôt répandu dans le Cap. Une foule d'oisifs accourut de toutes parts pour demander à voir ce qu'on appelloit mes nouvelles curiosités ; l'embarras d'ouvrir et refermer continuellement mes caisses me détermina à joindre ce surcroît de richesses à celles que mon ami avoit si ingénieusement disposées pendant mon absence ; je commençai à classer non méthodiquement, à la vérité, mais dans une série naturelle, par paire, mâle et femelle, les différentes espèces de mes oiseaux.

Presque toute la maison de Boers se métamorphosa en un cabinet d'histoire naturelle ; ce genre de décoration aussi brillant que nouveau attira bientôt tant de monde qu'on eut dit que cette maison étoit le rendez-vous général de toute la ville ; elle ne désemplissoit pas ; mais ce qui fit connoître à quelle sorte de curieux j'avois à faire et quelle espèce d'intérêt les arts et les sciences inspirent à ce peuple uniquement livré à ses spéculations mercantiles, c'est que les objets devant lesquels on s'extasioit davantage, appartenoient souvent à des cantons très-voisins de la ville, et qu'il n'y avoit pas un habitant du Cap, qui, dans ses courses les plus ordinaires, n'eut pu se monter un cabinet très-précieux pour tout autre qu'un Africain. Et vraiment, si la nature fait naître à cha-

que instant un miracle sous nos pas, peut-on se montrer si indifférent pour son culte immortel, et comment l'amour de l'or peut-il remplacer le bonheur que la découverte d'un seul de ses secrets nous procure !

Néanmoins parmi ces curieux, plusieurs questionneurs ne laissoient pas que de flatter, en quelque sorte, ma sensibilité ; à la vue des raretés que je rapportois de si loin, je remarquois beaucoup moins d'intérêt pour les fruits du voyage que pour le voyageur même. On concevoit à peine que j'eusse échappé à tant de périls qu'on m'avoit exagérés autrefois ; et si, comme Ulisse, j'avois retrouvé ma famille dans le Cap, le bruit de ma mort qui s'étoit accrédité dès long-tems m'auroit donné peut-être plus d'un aspirant à combattre, et plus d'un Eumée à séduire.

Toujours est-il vrai que le plus grand nombre, traitant de niaiseries et de futilités mes travaux, revenoit souvent me fatiguer par cette question : « Avez-vous trouvé quelque mine d'or ? » C'étoit de l'or qu'il falloit à ceux-là : un sable de cette matière dominatrice, l'eut emporté sur le plus doux sentiment ; tout voyage dont on ne rapportoit pas de l'or étoit à leurs yeux une perte de tems douloureuse. Cette passion de l'or tient en contact tous les Hollandois dispersés. En effet, il me souvient que dans ma première jeunesse, lorsque mon père m'emmenoit avec lui loin de la colonie, et que nous rapportions à Paramaribo quelques objets intéressans pour orner son cabinet, les habitans ne manquoient jamais de nous demander pourquoi nous n'avions pas rapporté de l'or.

J'avoue qu'à la longue il se rencontra quelques amateurs instruits, dont le suffrage me dédommageoit un peu de cette rédondance cruelle d'ennuis, et que mes peines quelquefois furent appréciées et senties.

Dans le nombre de ces juges éclairés, je dois, avant tout, distinguer le colonel Gordon. Il avoit aussi parcouru une partie de l'Afrique méridionale. Ses observations sont connues de plusieurs savans de l'Europe. S'il lit cet écrit, il y trouvera le gage d'une estime sans bornes ; puisse-t-il y puiser aussi le désir de se faire

mieux connoître en publiant ses découvertes. Il doit compte à l'Europe de ce complément de recherches sur les contrées si intéressantes de l'Afrique ; elles sont une propriété de la science qui ne peut pas rester plus long-tems ensevelie dans l'oubli. Gordon s'extasioit fréquemment en voyant la multitude et la variété des espèces que j'avois apportées ; lui-même avouoit que la plus grande partie lui en étoit entièrement inconnue.

Il est vrai que ne tenant à la société par aucun des liens qui entravent ou ralentissent les projets les plus heureux, maître absolu de mon tems et dégagé de toute autre affection que la chasse, je me livrois à son exercice en vrai sauvage ; et plus qu'un sauvage que le besoin seul excite, je savois attacher à la conquête d'un individu dont je découvrois l'existence, un prix qu'aucune fatigue n'eut pu modérer à mes yeux. A peine à son cri ou à quelque signe semblable me sentois-je appelé par quelque nouvel oiseau, les moyens ordinaires ne me suffisoient pas ; j'en inventois aussitôt pour qu'il ne pût m'échapper, et fallut-il passer un mois entier à le poursuivre ou bien à l'attendre, je campois là et ne quittois ma place qu'après avoir obtenu ma proie.

C'est à cette opiniâtre persévérance que je dois l'avantage de posséder presque toutes les espèces d'oiseaux qui appartiennent à la partie d'Afrique que j'ai parcourue : je dis presque tous ; car il est des événemens qui dépassent la borne de notre puissance. Qui ne sait, par exemple, combien la différence des saisons peut éloigner du chasseur ou mettre à sa portée des espèces qu'alors il ne devra plus qu'au hasard. Il en est ainsi des oiseaux de passage. Sans doute dans une contrée sujette à de fortes pluies, à de longues sécheresses, à de grandes variations de l'atmosphère, ces oiseaux de passage se rencontrent et s'éloignent plus fréquemment que dans notre Europe où nous ne sommes soumis qu'à l'alternative du froid et du chaud ; et c'est encore en proportion de la variété des espèces que le plus adroit chasseur doit s'attendre à n'en obtenir qu'une suite plus ou moins complette ; la vie d'un homme ne pouvant suffire à la recherche de tout ce qui existe en ce genre.

Mes journées se trouvoient utilement et presqu'entièrement remplies à classer, à entretenir mon cabinet, à méditer sur les moyens d'en remplir les lacunes, à former un système suivi qui pût un jour, au sein de la vieillesse me dédommager de l'impuissance d'en aller chercher les élémens à leur source et ne vînt mêler aucun regret au souvenir d'une épreuve qu'on ne peut recommencer qu'en recommençant sa vie. Je me promettois en idée, dans ce second voyage de plus grandes jouissances que dans le premier. La boussole de l'expérience devoit cette fois guider ma marche et m'applanir de terribles obstacles. On verra jusqu'où peut s'étendre notre prévoyance, et si le précipice n'est pas souvent voisin du précipice auquel on échappe.

J'avois en partie disposé tout ce qui m'étoit nécessaire pour partir; le moment de sortir du Cap n'arrivoit pas assez tôt à mon gré. Un homme que j'attendois avec une mortelle impatience, que je n'avois point vu depuis mon retour, sans lequel je ne me promettois ni plaisir ni sûreté, tout à coup se présente à mes yeux : c'étoit Klaas. Il y avoit alors chez le fiscal compagnie nombreuse et choisie. Klaas jouissoit par-tout d'une grande renommée. Associé à mes travaux et chargé plus particulièrement d'en exécuter les plans, je n'avois point tari d'éloges sur ce conseiller fidèle; son arrivée subite excita la plus vive curiosité dans la maison de Boers. On ne fut plus occupé que de mon ami; par un mouvement spontané chacun se leva lorsqu'il parut. Je devois tout à son attachement et à sa fidélité. Il en recueillit dans un instant de précieux témoignages. Le fiscal tira sa bourse et lui fit un présent considérable; tous les assistans imitèrent son exemple : Klaas étourdi, stupéfait, se crut aussi riche que le gouverneur.

Une amère pensée absorboit pourtant toutes celles qui naissoient de cette réception imprévue; il s'étoit, en entrant, avancé vers moi pour me témoigner sa joie que son émotion même l'empêchoit d'exprimer; il tenoit aussi dans ses mains un présent; les yeux mouillés de larmes, la bouche entr'ouverte, il me présentoit certain paquet, certaine boîte auxquels il paroissoit attacher un grand

prix. Je jouissois un peu de son trouble, qu'augmentoit encore le silence de tous ceux qui l'entouroient. Il seroit, je crois, resté la nuit entière dans cette attitude, si je ne l'avois enfin arraché à son embarras. « A qui donc, lui dis-je, s'adressent ces objets ? » « Eh! c'est à vous, me répond-il ; ce sont de ces animaux que vous aimez tant ! si j'ai tardé à venir vous revoir, c'est que je n'aurois jamais voulu m'approcher de vous tout seul et sans vous montrer que je pensois à vous; mais j'ai bien peur que ce que j'apporte ne soit ni si beau ni si rare que les oiseaux que nous tuions là-bas.

Qu'on juge de ma surprise et de ma joie lorsqu'à l'ouverture des deux paquets je vis une collection très-bien arrangée de jolis insectes et de quelques oiseaux écorchés avec beaucoup d'adresse et selon la méthode qu'il m'avoit vu tant de fois pratiquer dans les déserts ! J'avoue qu'aucun témoignage de faveur ou d'estime n'a jamais rempli mon âme d'un sentiment si pur et si délicieux que cette démarche franche et naïve de mon Hottentot, et l'idée d'avoir uniquement occupé sa pensée pendant l'intervalle assez long de notre séparation. Bonne nation ! qu'ils viennent ces beaux esprits mettre en parallèle leur délicatesse ingénieuse et leurs procédés sublimes avec ce trait d'une amitié si simple et d'un sentiment aussi vrai. O mon cher Klaas, combien de fois attiré chez de beaux personnages, complimenté par les uns, caressé par les autres, grandement distingué par tous, combien de fois au sein des faveurs et des brillantes promesses, j'ai r'ouvert la boîte d'insectes et t'ai rendu grace des courts mais délicieux instans arrachés à la chaîne des ennuis, alors que j'en étois réduit à t'étaler mon savoir, souvent même à mandier tes éloges !

Klaas resta peu de tems auprès de moi; son trésor déja commençoit à l'embarrasser. La femme que je lui avois donnée, occupoit, en ce moment, son esprit ; il se montroit empressé de déposer dans ses mains sa richesse. Lorsque je me fus assuré que mes autres compagnons de voyage çà et là dispersés dans le voisinage de sa horde, vivoient heureux et tranquilles, que mes bestiaux étoient en bon état, mes chariots et mes ustensiles à couvert et bien soi-

gnés,

gnés, que toute ma caravane, en un mot, n'attendoit qu'un signal pour se mettre en route; j'embrassai mon fidèle adjudant et le laissai partir.

Cette visite inopinée qui venoit d'occuper toute la société du fiscal, rappela le souvenir d'un autre compagnon de mes voyages: bon ami, serviteur fidèle, très-adroit, ingénieux en ressources dans des circonstances difficiles, et qui, plus d'une fois, m'avoit tiré d'embarras. La compagnie entière voulut le voir; on s'achemina vers sa demeure comme pour lui annoncer le moment d'un départ; c'étoit à qui lui porteroit cette bonne nouvelle. On voit bien que je parle de mon singe. Il n'y avoit point de bonne fête s'il n'en étoit pas. Chaque jour nous étions dans l'usage, Boers et moi, au sortir de table, d'aller visiter Kees dans sa loge; nous lui portions du dessert et des fruits. Naturellement doux et caressant, il n'avoit rien des défauts de son espèce; il eut plutôt partagé ceux de son instituteur. Mais il sembloit avoir reçu des vertus; il étoit sensible aux amitiés qu'on lui faisoit, et très-empressé d'y répondre. Je ne connoissois qu'une seule personne qui ne pouvoit frayer avec lui; même il le haïssoit fortement. C'étoit un officier du régiment de Pondichéri, qui logeoit, ainsi que moi, chez Boers, et qui un jour, pour éprouver l'affection que me portoit mon singe, avoit feint de me frapper en sa présence. Kees, à cette vue, étoit entré en fureur, et, depuis ce moment, il avoit pris l'officier en aversion. Du plus loin qu'il l'appercevoit, ses cris et son geste dénotoient assez toute l'envie qu'il avoit de me venger; il grinçoit des dents et faisoit des efforts pénibles pour s'élancer sur lui. En vain l'offenseur avoit plusieurs fois tenté par des friandises de fléchir cette colère: le ressentiment avoit laissé dans l'ame de Kees une haine profonde qui ne s'effaça de long-tems.

Cette impuissance d'efforts, pour laver mon affront, annonce que l'infortuné étoit dans les fers; la crainte de le perdre, m'avoit déterminé à ce moyen fâcheux; s'il s'étoit échappé de la maison, à coup sûr il m'eût été enlevé, ou par des matelots qui l'auroient emporté sur leur bord, ou par des habitans du Cap qui l'eussent

caché pour le garder, ou même par des esclaves qui l'auroient fait rôtir et mangé, tant sa renommée lui avoit attiré d'amis.

Le pauvre Kees paroissoit sentir douloureusement son esclavage. A la vérité, Boers lui avoit fait construire une très-belle loge; mais est-il des plaisirs sans la liberté! Mon singe avoit d'ailleurs une portion de facultés morales qui rendoit sa situation plus pénible qu'elle ne l'eut été à un singe vulgaire. Aussitôt qu'il m'appercevoit, il s'élançoit vers moi de toute la longueur de sa chaine; c'est à moi sur-tout qu'il sembloit réprocher et mon ingratitude et sa captivité. Le moment de lui rendre le bonheur étoit chaque jour plus voisin; je savois m'endurcir à ses pressantes marques d'affection; je l'aimois trop pour lui en donner un témoignage imprudent.

Je devois tout craindre, en effet, si j'eusse eu la foiblesse de me laisser aller à la pitié; de lui-même il eut pu m'échapper. Un sentiment plus fort que l'amitié pouvoit à chaque instant l'entraîner. Il n'en est pas du singe comme des autres animaux domestiques, que leur instinct attache au sol où ils ont été élevés, et qui toujours y reviennent; soit que, comme le chien, ils soient plus affectionnés pour le maître que pour la maison natale; soit que, comme le chat, ils aient plus d'attachement encore pour la maison que pour le maître. Le singe, au contraire, indocile et récalcitrant, incapable de souvenirs ou pour l'un ou pour l'autre, conserve pour l'indépendance un penchant que ne peut corriger la plus douce et la plus tendre éducation. D'ailleurs, rapproché de l'homme, en quelque sorte, par les formes et par l'usage qu'il fait de ses membres, il lui ressemble encore par la faculté de se reproduire en tout tems: bien différent des autres animaux à qui la nature a assigné des époques fixes et périodiques au-delà desquelles ils vivent, à cet égard, dans une nullité profonde. Kees étoit vierge encore et n'avoit point connu le plaisir; la plus légère amorce eut embrasé ses sens; il ne falloit qu'un instant pour en faire un singe très-libertin; et si, plus constant, plus sage qu'on ne l'est au jeune âge, il eut brûlé pour une seule femelle, son maître auroit été bientôt oublié pour elle; il l'eut suivie au fond des bois et n'en seroit jamais revenu.

Très-attaché à Kees, et ne pouvant consentir à le perdre, j'usai de mon pouvoir en despote et l'enchaînai pour en disposer à ma guise.

Le lecteur me pardonnera ces détails minutieux. Ils me sont chers à moi, qui n'ai pas de grands exploits à redire ni de brillans écarts où me perdre.

J'étois chaque jour plus occupé des projets de mon voyage ; cette nouvelle entreprise entraînoît de longs préparatifs ; je me flattois que ce voyage auroit lieu dans peu de jours ; les fatigues de celui que j'avois fait s'étoient tellement dissipées qu'il me sembloit l'avoir entrepris il y avoit dix ans ; enfin, j'allois repartir.

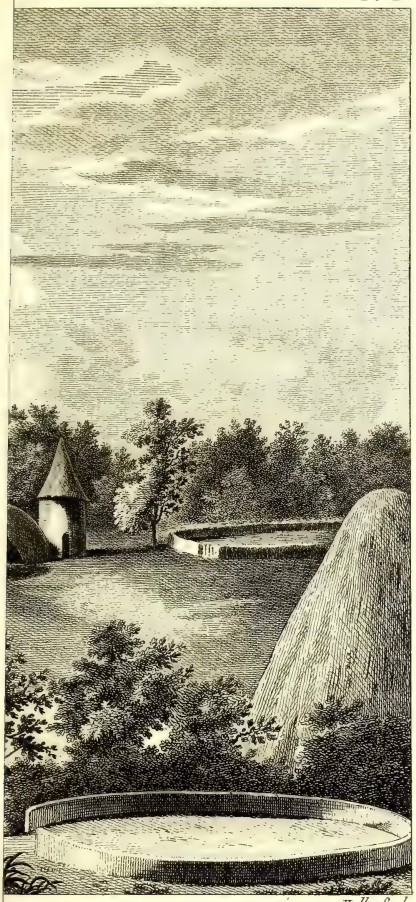
Malheureusement, nous étions dans la saison la plus sèche de l'année ; ceux des habitans à qui j'avois confié mes projets et qui y prenoient le plus de part, malgré tout le désir qu'ils témoignoient de me voir completter mes découvertes, ne cessoient de me conseiller d'attendre un moment plus favorable pour me mettre en route : on trouvoit le tems contraire et fâcheux : comme si les saisons qui régnent au Cap et dans le voisinage de la mer, devoient être les mêmes à quelques centaines de lieues dans l'intérieur de l'Afrique. J'en avois fait déja l'expérience, et j'eus la foiblesse de céder au conseil de ces amis trop timides. Un autre dessein succéda à celui-ci, avec la même vivacité que je l'avois embrassé ; je différai donc mon départ jusqu'à la saison qu'on me représentoit comme favorable ; on verra dans la suite combien ces retardemens m'ont été funestes, et à combien de malheurs ils m'ont exposé moi et les miens.

J'avois résolu de m'éloigner du Cap ; la circonstance qui me portoit à différer mon grand voyage, me déterminoit encore mieux à entreprendre celui des environs de cette ville ; c'étoit du moins un aliment à mon impatience, et je trouvois dans cette ressource, la seule qui me restât au milieu des ennuis dont j'étois assiégé, quelque dédommagement au délai où m'avoit contraint la saison. Dans le court entretien que j'avois eu avec Klaas, j'avois appris que les deux Hottentots à qui j'avois confié la garde de mes bœufs et tout l'attirail de ma caravane, avoient conduit mes animaux, en

attendant l'ordre d'un second départ, dans les pâturages du Groene-kloof; que mes chèvres étoient restées, suivant mes intentions, dans le Swart-Land, chez mon bon ami Slaber, qui, toujours également zélé pour mes intérêts, s'étoit chargé d'en prendre soin.

Hélas ! combien j'avois de reproches à me faire d'avoir négligé, depuis mon retour au Cap, ce digne et respectable ami, à qui j'avois des obligations si essentielles. Je ne sais quelles affaires, quel assujetissement, quelle bienséance du beau monde et de la bonne compagnie, m'avoient si long-tems empêché de l'aller voir. Où pouvois-je goûter un plaisir plus pur et plus vrai que chez ce colon, à qui je devois de ne m'être pas livré tout-à-fait au désespoir lors de mon désastre dans la baie de Saldanha, ayant tout perdu, errant au sein d'une terre étrangère, sans asile, sans argent, sans amis, sans ressource aucune. L'image de ce vertueux Africain me causoit de vifs regrets; je volai vers lui, et pour la troisième fois son habitation revît un de ses plus chers enfans; je reçus, avec profusion, les caresses de cette famille charmante. A la surprise, à la joie que je leur causai, au désordre subit de la maison, on eut dit une fête renouvellée de l'histoire ancienne ou bien un personnage fameux de retour d'une expédition illustre; ils ne sembloient tous occupés qu'à deviner des moyens de me rendre mon séjour agréable. Les parties de plaisir qui fussent davantage à leur portée, ainsi qu'à la mienne, étoient celles de la chasse: on m'en prodigua de très-amusantes; quelques promenades plus paisibles venoient faire, de tems en tems, diversion à cet exercice fatigant: les aimables filles de Slaber s'étoient chargées de les diriger; elles y mettoient une sorte de finesse et de grâce qu'on n'auroit pas dû attendre peut-être de femmes si peu faites aux usages et aux cajolleries des Européennes. Elles avoient imaginé, par exemple, qu'elles ne pouvoient offrir aux regards de leur hôte inconstant, un spectacle plus doux et mieux fait pour le retenir auprès d'elles que celui de ses chevaux et de ses chèvres, paissant paisiblement dans les pâturages voisins de leur habitation. Je fus conduit, comme, sans m'en douter, vers un petit tertre très-agréable, où je trou-

Pl. I^e.



Bulk Sculp

E-FONTYN.

Hulk Sculp

CAMPEMENT SUR L'HABITATION DE J. SLABER, A THÉE-FONTYN.

vai tous ces animaux dans une situation et dans un embonpoint extraordinaires ; elles-mêmes avoient daigné s'occuper du soin de mon troupeau. A mesure que nous avançions, nouveau plaisir et nouvelles exclamations ; mes richesses s'étoient accrues : plusieurs mères avoient mis bas et m'avoient donné des chevreaux. Il faut avoir éprouvé ce que j'ai senti, pour savoir tout le prix que j'attachois à ces trésors, les seuls qui soient vraiment dignes de moi, les seuls qui ne m'aient causé ni regrets, ni humiliations, ni dégoûts. Les services que mes chèvres m'avoient rendus dans mon premier voyage, m'en présageoient de plus doux encore et de plus féconds dans la suite. J'insiste avec délice sur cet objet : puissent les voyageurs imiter mon exemple ; car ils doivent s'attendre, quelque ressource ingénieuse qu'ils aient préparée d'avance, à pâtir bientôt au sein des déserts d'Afrique, s'ils n'ont pour compagnons quelques bœufs et pour compagnes de jeunes chèvres.

Il fallut encore une fois se séparer des bons et incomparables Slaber ; je promis à ces ames célestes de venir plus d'une fois me réunir à elles dans mes diverses promenades aux environs du Cap ; j'ai tenu parole. Cette demeure auguste et silencieuse, comme un aimant indomptable, m'attiroit souvent de fort loin ; je n'éprouvois pas un sujet de plaisir ou de joie, que je n'accourusse aussitôt le déposer dans le sein de cette famille chérie.

J'ai dit quelque part qu'un des hommes qui m'étoient le plus attachés et qui m'avoient rendu le plus de services au sein des dangers, étoit le vieux Swanepoel : j'avois dépêché vers lui un de ses camarades pour lui dire de me venir trouver au Cap ; il y étoit accouru ; je plaçois au rang des premiers devoirs le soin de récompenser son amitié pour moi, et j'allois lui donner une grande preuve de la mienne en lui annonçant que nous allions repartir.

Un événement malheureux avoit failli autrefois à le perdre : dans un moment de querelle et de colère il avoit frappé une femme Hottentote qui étoit morte des suites de sa blessure. Son affaire ayant été présentée défavorablement au veld-commandant de son canton, qui, de son côté, lui en vouloit, le pauvre Swanepoel

avoit été condamné à finir ses jours dans l'île Roben ; il y vivoit depuis plusieurs années quand la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la Hollande obligea d'évacuer cette île et de transporter les bannis-prisonniers dans les bâtimens de la Compagnie. Ce fut dans ces circonstances que j'entrepris mes premières courses : j'ai assez parlé de lui dans le récit que j'en ai donné au public ; il avoit trop bien rempli le rôle dont il s'étoit chargé dans ma caravane, pour que son délit qui m'étoit connu ne fût dès longtems expié dans mon esprit. Le fiscal, mon ami, qui avoit pris des renseignemens satisfaisans sur le compte de ce vieillard, n'attendit pas que j'en fisse l'éloge : adoucissant exprès pour moi les loix dont il étoit l'interprète, il m'accorda la liberté de Swanepoel pour tout le tems où j'aurois besoin de cet homme pendant mon séjour en Afrique. Je promis de le représenter à mon retour au gouvernement ; mais bientôt, par une générosité à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre, Boers lui donna sa liberté toute entière. Il fit plus : sensible et touché jusqu'aux larmes des détails dans lesquels je venois d'entrer à son sujet, il voulut récompenser sa fidélité envers moi par le présent qu'il lui fit aussitôt d'un bagage complet, et l'ordre qu'il donna de lui compter sa paie pour tout le tems qu'il avoit passé avec moi. Telles étoient les délicates et prévoyantes attentions par lesquelles mes amis, à l'envie, cherchoient à encourager mon zèle, en m'attachant par tous les moyens les compagnons que je destinois à partager mes dangers ; et c'est ainsi qu'en rejetant adroitement sur moi tout le mérite des bonnes actions dont je n'étois que l'objet, ils insinuoient d'avance à mes Hottentots cet esprit de subordination et de dévouement, sans lequel un observateur en Afrique ne pourroit faire aucune tentative au-delà de la colonie.

Pour comble de faveur, le fiscal me réserva tout le plaisir d'annoncer moi-même une nouvelle aussi douce à celui qu'elle intéressoit. A peine eus-je prononcé ces mots : *tu es libre*, à peine eus-je commencé à raconter tout ce que mon ami venoit de faire pour un infortuné, que, ranimé par la reconnoissance, et comme reprenant

une vie nouvelle, le vieillard se précipite dans mon sein qu'il inonde de ses larmes. J'étois étrangement ému et hors de moi-même; il me sembloit que c'étoit moi qu'on arrachoit au bannissement et qu'on venoit rendre à la société : il est si doux de renaître à l'honneur. Tous les maux que j'avois éprouvés sur le Middelbourg se retracèrent à mon imagination ; je me reportai à deux ans en arrière, à ce moment si malheureux où j'avois eu besoin moi-même de la pitié des hommes ; circonstance si funeste qu'il ne me seroit jamais entré dans l'esprit de penser que je pourrois un jour exercer la mienne envers autrui d'une façon à la fois si naturelle et si touchante !

Lorsque Swanepoel eut un peu calmé ses sens et qu'il fût en état de m'entendre, je lui confiai mes projets et lui promis de l'emmener avec moi. A la vérité, son grand âge et la fatigue du premier voyage, l'incertitude même et les difficultés de celui que j'allois entreprendre ne me permettoient guère de le conduire aussi loin ; mais la colonie m'offroit un assez vaste champ pour que je me montrasse empressé d'user encore une fois de ses bons offices. Je m'en serois trop voulu à moi-même, dans le moment d'une joie aussi pure d'exposer ce vieillard à périr, lui, à qui il restoit encore quelques jours paisibles et du moins honorés à couler au sein de sa famille. Il parut satisfait de l'offre que je lui fis de visiter ensemble la colonie; ou, s'il éprouva quelque regret, en pressentant que je ne l'entraînerois pas plus avant, il eût grand soin de me le cacher, et même dans la suite il n'en marqua aucun mécontentement à mes autres compagnons de voyage.

J'ai déja exposé ailleurs les motifs qui pendant mon premier voyage m'avoient déterminé invinciblement à m'éloigner des habitations de la colonie, et à éviter tout commerce avec les colons : outre les embarras et les distractions inévitables que leurs visites eussent apportés à mes opérations, j'avois à surveiller un terrain considérable qui n'étoit jamais mieux en ordre que quand nous n'avions autour de nous aucuns voisins étrangers. On se rappelle combien j'eus à me repentir d'une complaisance contraire à ces dispositions pour m'en être écarté une fois à Agter-Bruintjes-Hoogte :

quoique je n'eusse communiqué avec ces colons que l'espace de quatre heures seulement, il se répandit dans mon équipage un tel esprit d'insubordination, qu'il fallut toute ma fermeté pour y rétablir l'ordre et la bonne intelligence; c'est à ce moment fâcheux, à ces germes d'une communication dangereuse que je dus le malheur de n'avoir pas visité la Caffrerie, contrée si intéressante et que je regretterai toute ma vie de n'avoir pas connue, pays très-curieux et qui mérite à lui seul un voyage !

Mais comme il entroit dans mon plan général de visiter ici la colonie proprement dite et d'étudier l'humeur de ces hommes moitié sauvages, moitié policés, je ne pus me défendre d'en courir les hasards; seulement je me livrai à des précautions particulières et ne m'associai que des Hottentots dont je n'avois rien à craindre ou que je pourrois renvoyer dans la suite. Cette petite incursion devint de jour en jour plus intéressante à mes yeux; elle étoit, en quelque sorte, l'encadrement du grand tableau que je m'étois promis d'esquisser. C'étoit peu d'avoir fait quelques promenades pendant mon séjour au Cap, dans les habitations voisines de cette ville, il falloit pénétrer plus avant, parcourir le gros de la colonie dans tous ses sens, en lever, s'il étoit possible, un plan topographique. Un rayon de quarante ou cinquante lieues de pays à visiter, ne m'éloignoit pas assez du Cap pour m'empêcher d'y revenir dès que je le désirerois, et nulle autre occupation dans ce moment ne sembloit mieux faite pour me dédommager du chagrin que me causoit la suspension de mon voyage dans le désert.

C'est à cette petite entreprise que je m'associai Swanepoel; je l'emmenai avec d'autant plus de confiance, que je la regardois comme une promenade sans fatigue et sans de grands dangers. Je lui donnai quelques jours pour aller partager avec sa famille le bonheur de la liberté que lui avoit donnée mon ami, et lui assignai son retour comme le signal du départ. Il fut exact. A peine arrivé, nous montâmes à cheval; je partis sans autre apprêt et sans autre équipage que celui qui est indispensablement nécessaire lorsqu'on veut passer quelque tems à la campagne. Swanepoel connoissoit

noissoit parfaitement la colonie; il m'avoit conseillé de ne point me surcharger d'un attirail inutile, m'assurant qu'il trouveroit en tout cas les moyens de pourvoir à tous mes besoins, et que je ne manquerois pas de rencontrer par-tout la plus douce et la plus franche hospitalité. L'usage de cette vertu précieuse et presque bannie de toute la terre étoit bon pour moi dans cette circonstance, mais eut été funeste à mes autres compagnons, qu'il eut dégoûté des fatigues qu'ils avoient à partager avec leurs chefs, et les auroit infailliblement empêché de me suivre.

J'entamai la route par la Hollande-hottentote; de là je me proposois de parcourir tous les points de la colonie, jusqu'aux Vingt-quatre-rivières, de revenir ensuite au Cap par le Swart-Land, où je me serois encore une fois reposé chez mon incomparable ami Slaber.

Je n'entrerai dans aucuns détails trop étendus sur les productions des divers cantons, sur la culture et beaucoup d'autres objets que j'ai déja traités; je dirai quelques mots des hommes et de leur manière de vivre. Je ne puis cependant me défendre en passant d'arrêter mes regards sur cette source précieuse des eaux thermales où la Compagnie a pratiqué des bains pour les malades, et que, pour cette raison, l'on nomme bains chauds. C'est-là que Boers, dans un état désespéré, abandonné des médecins, avoit recouvré la santé. J'aurois voulu bâtir un temple dans cet asile, où avoit été sauvé un ami que la mort poursuivoit depuis long-tems; je l'aurois entouré d'une barrière; je l'eusse déifié. Aux siècles magiques et charmans de la mythologie, dans ces tems de fictions, souvent aussi profondes qu'elles étoient ingénieuses, où les fleuves, les rivières, les ruisseaux, les fontaines avoient chacun leurs emblêmes cachés, et appeloient, sous divers rapports, l'image d'une divinité bienfaisante, j'aurois offert à la naïade de ces lieux un hommage que la postérité auroit peut-être consacré.

En visitant le Fransche-Hoeck, je ne revis pas non plus sans intérêt cette race de réfugiés françois, naguère persécutés dans leur injuste patrie, dépouillés, proscrits, avilis, chassés par elle comme

des hordes de misérables ; victimes du fanatisme et de l'intolérance, et n'ayant d'autre refuge, au sein de cet abandon affreux, que la pitié de quelques gouvernemens voisins qui leur permirent d'aller arracher, aux côtes de l'Afrique, une subsistance qu'on eût craint même de leur donner dans une terre trop voisine des lieux témoins de leur désastre. Eloigné de la France, qui a rejetté ses enfans, ils ont oublié son langage, hélas ! et n'ont pas perdu son souvenir : leurs usages mêmes se sont fondus dans les usages hollandois ; ils ne diffèrent plus guère des autres colons ; la trace originelle est perdue ; on ne les reconnoîtroit à rien, s'ils n'avoient conservé, pour la plupart, des cheveux noirs, qui contrastent avec la chevelure, presque toujours blonde, des habitans de la colonie hollandoise. C'est ainsi que s'efface et que se détruit insensiblement cette modification que l'homme social reçoit de son gouvernement, de son éducation, de ses loix ; tout avec le tems se détruit, renaît, se récompose ; il est cependant des souvenirs et de certaines traditions qui se prolongent au-delà des siècles.

Le sort de ces infortunés fugitifs, martyrs de leur religion quelle qu'elle soit, qui ont tout quitté, jusqu'aux tombeaux de leurs ancêtres, pour se transplanter aux extrémités de l'Afrique, m'inspiroit pour eux une compassion tendre dont ils ne soupçonnoient guère le motif. Après mon retour en France, depuis que de vastes mers nous ont séparés, cet intérêt s'accroît encore chaque jour : la liberté veut effacer jusqu'au souvenir d'une proscription si lâche ; les derniers enfans de ces pères si malheureux retrouveront peut-être un jour, dans leur ancienne patrie, tous les biens que leur ravit et la rage des prêtres et la funeste condescendance du despote.

C'est ici le lieu de raconter comment se sont faites les concessions de terrain dans cette contrée si long-tems inculte, et quel est l'usage qui s'observe encore de nos jours à cet égard. Lecteur, repose ton attention sur ces détails : il y a ici quelque chose de l'origine des possessions et des établissemens humains ; je dois cette recherche au hasard qui me porta un jour dans le Rooye-Zand (Colonie du sable rouge).

J'entrois vers midi dans une habitation ; l'excès de la chaleur et la fatigue qu'elle m'avoit causée m'invitoient au repos ; je comptois m'y arrêter jusqu'au soir. Une jeune fille étoit seule dans la pièce où j'entrai ; elle avoit une figure charmante qui annonçoit à peine seize ans ; je la saluai, je l'embrassai selon l'usage ; mes regards involontairement se promenoient autour d'elle ; elle crut s'appercevoir que je m'étonnois d'être ici sans témoins ; elle me prévint et me dit que son père et sa mère étoient absens du logis. Je concevois difficilement qu'ils eussent quitté leur demeure au moment de la plus grande ardeur du soleil ; je lui demandai par quel accident ils avoient été forcés de sortir ? « Ce matin, me répondit-elle, nous « avons reçu l'avis que quelqu'un a planté un baaken (piquet) sur no- « tre territoire ; cette nouvelle nous a fort allarmé et mes parens « sont partis aussitôt pour aller s'en éclaircir sur le lieu même ». Pour moi, qui ne concevois pas ce qu'un piquet fiché en terre pouvoit avoir d'aussi alarmant qu'elle eut contraint ces colons à braver, contre leur usage, la plus grande ardeur du jour, et même à abandonner leur fille, je repartis assez naïvement que si un passant avoit planté ce piquet, il étoit très-aisé à un autre passant de l'enlever, et qu'il n'y avoit dans tout cela rien de pressé ; j'offris, si le père et la mère ne l'avoient pas découvert, de l'arracher moi-même, dans le cas où je passerois de ce côté. La jeune fille me répondit que cette opération ne dépendoit ni d'elle, ni de moi, ni de personne ; elle ajouta que son père ne pouvant tarder à revenir, il me conteroit l'histoire du piquet plus au long, et elle m'invita à me rafraichir et à lui faire compagnie.

Ses parens, en effet, furent bientôt de retour ; le père caressoit sa fille pour m'avoir retenu, tandis que la mère me prodiguoit ses attentions obligeantes. Nous nous mîmes à table ; une gaieté franche présida au dîner : l'affaire fâcheuse qu'on avoit tant redouté venoit de s'arranger et chacun s'en étoit allé satisfait.

J'attendois toujours la grande histoire des piquets ; les bonnes gens sont lents à conter : ce ne fut pas sans de nombreux préam-

bules, au milieu desquels je me livrois à de charmantes distractions, que mon hôte entama ce discours.

« Il faut que vous sachiez, dit-il, qu'ici, voir et posséder sont à « peu près la même chose ; lorsqu'un habitant du Cap veut se procu- « rer dans la colonie un emplacement quelconque, soit pour y pla- « cer des bestiaux, soit pour le défricher et le mettre en culture, il « parcourt différens cantons pour chercher un terrain qui lui con- « vienne. L'a-t-il trouvé, il y plante ce qu'on appelle un baaken « (c'est annoncer prise de possession de l'endroit, à ceux qui vien- « droient dans le même dessein, et leur dire que la place est retenue) : « alors il retourne au Cap, et sollicite du gouvernement une permis- « sion et autorisation légale. Ordinairement ce consentement ne se « refuse point ; mais comme toutes les concessions du désert, faites « par la Compagnie, sont souvent d'une lieue carrée en superficie, « il arrive quelquefois que, soit par méprise, soit par mauvaise « volonté, le baaken se trouve planté sur la possession de quelqu'un, « ou que dans l'enceinte de sa lieue carrée il englobe quelque partie « d'une propriété étrangère. Dans ce cas, il faut, pour fuir la que- « relle, une descente d'experts et une sentence de juge ; pour peu « que la discussion soit claire, elle est promptement terminée ; « mais si elle offre quelque difficulté, tout est perdu : alors com- « mence un procès, qui devient un éternel sujet de haine et de dis- « corde entre deux colons ; un autre malheur de ces désolantes pro- « cédures, c'est que le propriétaire lésé pouvant rarement quitter « son travail, pour aller lui-même exposer son affaire et plaider sa « cause, qu'il entend assurement mieux que personne ; le rapport « ne s'en continue pas moins et l'homme de justice, qui souvent n'a « pas vu les lieux, l'explique comme il peut. Le magistrat, qui lui- « même n'est pas mieux instruit, juge l'affaire comme il l'entend : « voilà comme ces Européens, qui s'attribuent exclusivement l'intel- « ligence et la raison, oublient qu'ils ont avec tout cela la corrup- « tion et les vices en partage. C'est ainsi que les contestations les plus « simples entraînent souvent la ruine des familles, et ne sont profi-

« tables à personne, si ce n'est aux juges qu'elles font entrer dans « leurs différens; tandis qu'au contraire les colons que leur condi- « tion éloigne du tracas des villes et de leur influence dangereuse, « à l'aide du simple bon sens, et n'ayant que la nature pour « guide, sortent souvent si sagement et si vîte de tout embarras « d'esprit ». Quelque philosophie que mon hôte affectât en me faisant le récit des usages relatifs aux concessions des terrains, et quoique son visage, qui s'enflammoit à chaque trait satirique qui lui échappoit contre la société, annonçât en lui beaucoup d'énergie, de candeur et d'esprit, j'abrège et laisse au lecteur le soin de suppléer à ce que je ne dis pas.

Je repris ma route vers le soir et reçus le baiser de paix de toute cette famille.

Du Rooye-Zand je passai dans le canton des Vingt-quatre-rivières, le plus agréable sans contredit de toute la colonie hollandoise : il doit son nom à la multiplicité des ruisseaux dont il est arrosé; on juge aisément, à l'abondance de ses eaux, à quel point ce terrain est productif et riant. Bien plus, les canaux principaux, par des saignées adroitement ménagées, portent l'abondance et la fécondité jusque dans les terres labourées de toutes les fermes environnantes; les habitans mettent beaucoup d'adresse à diminuer ou à grossir le volume de ces eaux, si favorables aux moissons. Nulle part dans la colonie les prairies ne jouissent au même degré d'une verdure aussi belle; il y règne une douce fraicheur dont la vue seule, dans ce pays brûlé, flatte l'œil du voyageur, charme son imagination et suspend véritablement ses fatigues. Les Vingt-quatre-rivières sont l'Eden de l'Afrique; on s'y promène dans des bosquets d'orangers, de citroniers, de panpelmoes; le parfum des fleurs attaque délicieusement l'odorat; une ombre légère invite au repos, aux rêveries, à la méditation. Tout ce qui entoure ces jardins enchantés ajoute encore au prestige : les regards se promènent au loin sur un horison magnifique; une enceinte de collines embellit et anime ces plans divers que terminent de hautes montagnes dont la tête va se perdre dans les nues; dans ce site enchanteur on rencontre sous ses pas

tout ce qui sert aux besoins et aux douceurs de la vie. L'attrait de ces lieux se fait à peine sentir qu'on y voudroit fixer à jamais sa demeure; les habitations y sont plus rapprochées; elles s'y amassent insensiblement; je ne désespère pas qu'ils n'offrent bientôt le spectacle d'une seconde ville dans la colonie, et qu'enfin la vallée des Vingt-quatre-rivières ne devienne un jour la terre la plus riche et la plus peuplée des environs du Cap.

Je me proposois, comme je l'ai dit, de revenir à la ville par le Swart-Land et de passer quelques jours chez mes bons amis, je dois dire chez mes bons parens, les Slaber. Entre autres divertissemens auxquels nous avions coutume de nous livrer ensemble, il en est un qui m'étonna étrangement lorsqu'on me l'eut proposé et que j'en eus fait l'épreuve. On me promit de me procurer des oiseaux qui m'étoient inconnus ou qui manquoient à ma collection. Toutes les fois qu'il s'agissoit de quelque nouveauté en ce genre, j'étois aussitôt préparé qu'averti. Je saisis donc mon fusil et me mis en devoir de sortir; « Non, non, me dit-on, laissez vos armes; elles nous gêneroient; la chasse à laquelle nous vous invitons est nouvelle pour vous, et vous n'y brillerez pas; allons labourer; suivez nous ».

Mon guide attela les bœufs; nous partîmes : lui, avec ce long et énorme fouet dont se servent les colons et que j'ai décrit ailleurs; moi, avec un simple bâton qui me servoit de canne. Il prit en main la charrue et se mit à tracer un sillon. A peine eut-il tranché la terre, que je vis arriver de toutes parts une multitude immense de petits oiseaux qui voltigeoient jusqu'auprès du soc même, et qui le suivoient avec avidité. Que croiroit-on que cherchoient ces oiseaux pour n'être effrayés ni par l'instrument qui marchoit, ni par les hommes qui le dirigeoient? Hélas! ils fondoient sur la terre éparse, pour y dévorer des créatures animées, comme eux, des chrysalides, des vermisseaux, tous les insectes que le soc mettoit à découvert. Ce spectacle inattendu me ravit d'aise. Il me restoit encore une autre épreuve à faire : les mains vides et sans armes, je me voyois réduit à contempler ces mangeurs d'insectes sans pouvoir m'en procurer un seul. Ces oiseaux tuoient des animaux plus foibles qu'eux;

j'aurois voulu tuer des oiseaux; derrière moi peut-être quelque bête plus féroce encore lorgnoit de loin sa proie. Sans autre préambule, Slaber me demande tranquillement, quel est parmi ces oiseaux celui que je désire; j'en désigne un à tout hasard et crois qu'on me persiffle : aussitôt déployant son fouet immense, c'est celui-là même qu'il atteint dans la foule. Vingt fois de suite je mets son adresse à l'épreuve, et vingt fois l'oiseau indiqué est abattu d'un seul coup. Au reste, quoique cette habileté à manier un long fouet soit le partage de presque tous les colons, j'avoue que Slaber étoit un virtuose en cette partie, et que je n'ai vu personne dans la suite à qui cet exercice fut plus familier; il entre dans l'éducation de l'enfance chez les colons, et je crois qu'il vaut bien les jeux imbécilles de nos collèges. Je reviendrai plus bas sur ce point, qui mérite d'être traité plus au long.

Cependant il y a des cantons où cet exercice est plus ou moins perfectionné. Tous les colons n'ont ni les mêmes occupations, ni les mêmes usages. A la vérité, ils mènent, pour la plupart, une vie uniforme et simple; il existe entre eux tous, des points de contact et des habitudes de ressemblance; d'un autre côté, ils diffèrent selon leur origine, et quoique la monotonie de leur vie s'étende à la surface entière de la colonie, et qu'ils ne doivent par conséquent offrir, au premier aspect, aucune observation piquante au voyageur; cependant on y remarque des nuances qui méritent d'être recueillies et qui peuvent servir à faire connoître de plus en plus cette nation neuve encore.

On peut diviser les colons du Cap en trois classes; ceux qui habitent dans le voisinage du Cap jusqu'à une distance de cinq à six lieues; ceux qui sont plus éloignés et qui vivent dans l'intérieur des terres; enfin ceux qui, plus reculés encore, se trouvent à l'extrémité sur les frontières de la colonie, parmi les Hottentots.

Les premiers, possesseurs de propriétés opulentes ou de jolies maisons de campagne, peuvent être assimilés à ce que nous appellions autrefois de petits seigneurs terriers, et diffèrent beaucoup des autres colons par leur aisance et par leur luxe, sur-tout par leurs

mœurs qui sont hautaines et dédaigneuses : ici, tout le mal provient de leur richesse. Les seconds, simples, hospitaliers, très-bons, sont des cultivateurs qui vivent du fruit de leur travail : ici, le bien résulte de la médiocrité. Les derniers, assez misérables et trop paresseux pour arracher leur subsistance à la terre, n'ont d'autre ressource que dans le produit de quelques bestiaux qui se nourrissent comme ils peuvent. Semblables aux Arabes Bédouins, c'est beaucoup quand ils prennent la peine de les promener de pâturage en pâturage, de canton en canton. Cette vie errante les empêche de se bâtir des habitations fixes. Quand leurs troupeaux les obligent à séjourner pendant quelque tems dans un lieu particulier, ils se construisent à la hâte une hutte grossière qu'ils couvrent de nattes, à la manière des Hottentots, dont ils ont adopté les usages et dont ils ne diffèrent plus aujourd'hui que par les traits du visage et la couleur. Le mal-aise pour ceux-ci naît de ce qu'ils n'appartiennent à aucune situation précise de la vie sociale.

Ces nomades fainéans sont généralement en horreur à leurs laborieux voisins qui redoutent leur approche et s'en éloignent le plus qu'ils peuvent; parce que n'ayant pas de propriété, ils violent sans scrupule celle des autres, et que quand leurs bestiaux manquent de pâturage, ils les conduisent furtivement sur le premier terrain cultivé qui est à leur portée. Se flattent-ils de n'être point découvert, ils restent là jusqu'à ce que tout soit dévoré. S'apperçoit-on du délit, alors commencent des quérelles, des batteries, puis des procès, dans lesquels il faut recourir au drossart, et qui finissent presque toujours par faire trois ennemis, du voleur, du volé et du juge.

Rien de plus vil et de plus rampant que les colons de la première classe, quand ils ont affaire à quelqu'un des principaux officiers de la Compagnie qui peuvent influer sur leur sort. Mais aussi rien de plus sottement vain et de plus insolemment haut vis-à-vis des personnes dont ils n'ont ni à espérer, ni à craindre. Fiers de leur aisance, gâtés par la proximité d'une ville dont ils n'ont pris qu'un luxe qui les a corrompus et des vices qui les ont avilis;

avilis; c'est sur-tout envers les étrangers qu'ils déploient leur morgue et leur imbécille orgueil. Voisins des colons qui habitent l'intérieur du pays, n'espérez pas qu'ils les regardent comme leurs frères. Pleins de mépris pour eux, ils leur ont donné le nom de *Rauw-boer*: sobriquet injurieux qui, en françois, répond à celui de manant. Aussi, jamais ne voit-on ces honnêtes cultivateurs, lorsqu'une affaire les amène à la ville, s'arrêter dans leur route chez les gens dont je parle; ils savent trop bien avec quel dédain insultant ils y seroient reçus; on diroit deux peuples ennemis, toujours en guerre, dont les individus s'unissent seulement de loin en loin par quelques rapports d'intérêt.

Ce qui révolte le plus dans l'insolence de ces Africains, c'est que la plupart d'entre eux descendent de cette race corrompue, que la Compagnie hollandoise tira des maisons de charité ou des maisons de force, quand, voulant former au Cap un établissement, elle y envoya quelques habitans, pour y commencer, à leurs risques et périls, une population. Cette émigration honteuse, dont l'époque n'est pas si éloignée qu'on ne s'en rappelle encore beaucoup d'anecdotes, devroit, ce semble, inspirer quelque modestie à ceux qu'elle regarde; et cependant ils n'en sont que plus arrogans; comme si, à force de mépris et de hauteur, ils se flattoient de faire oublier l'abjection de leur origine. Voyent-ils quelque étranger venir au Cap, dans le dessein de s'y établir et de s'y fixer, ils s'imaginent qu'il n'y est amené que par les mêmes circonstances qui, autrefois, y bannirent leur pères, et ils les traitent avec le plus profond dédain.

Il est fâcheux que ces procédés si choquans aient infecté presque toutes les habitations qui environnent, à peu de distance, la ville du Cap; car ce canton est charmant. Embelli par la culture, par des vignobles nombreux, par des maisons de campagne très-agréables, il offre par-tout des perspectives délicieuses dont le site et la variété n'auroient que de quoi plaire, s'il avoit d'autres habitans.

Moi, qu'aucune sorte d'intérêt ne devoit rapprocher d'eux; moi, qui ne leur demandois rien, et qui n'étois venu en Afrique

que pour y étudier la nature, j'ai pourtant une fois subi l'impertinence de leurs réceptions, et appris, par expérience, à les connoître. L'aventure est plaisante. Long-tems j'en ai ri avec Boers; mais ce n'est qu'en passant que je la raconte ici.

Un jour que mon ami m'avoit conduit dans le fameux vignoble de Constance et chez le colon qui en est propriétaire, celui-ci non-seulement nous avoit reçu avec ces humbles prévenances, ces hommages respectueux que témoignent tous les habitans de la colonie aux premiers magistrats de l'administration; mais il s'étoit empressé de nous montrer, dans le plus grand détail, ces vastes caves où peuvent entrer des voitures toutes chargées, ces tonneaux à cercles de cuivre bien luisant et ces différens vins, avec l'acte de leur âge bien légalisé.

Cet homme se nommoit Cloete; ses affaires l'amenoient souvent à la ville : rarement il s'abstenoit de venir faire sa cour au fiscal; il avoit affecté dans ses visites, de m'inviter à revenir le voir à Constance. Peu sensible à la beauté d'une cave ou d'un tonneau, je m'étois toujours excusé de répondre à ses sollicitations; mais un jour il renouvella sa prière avec des instances si pressantes, il me proposa si affectueusement une grande chasse dans laquelle ses fils m'accompagneroient, où lui-même devoit me procurer beaucoup d'amusement, sans qu'il m'en coûtât aucuns fraix ni préparatifs, qu'enfin je me laissai vaincre et pris jour avec lui.

Je tins parole et me rendis à sa campagne, accompagné de Larcher, l'un des amis de Boers; mais quelle fut notre surprise, lorsqu'en entrant chez notre hôte nous vîmes déployer, pour nous recevoir, un air de grandeur et de suffisance, de protection même qui contrastoit singulièrement avec le ton humble et soumis qu'il avoit chez le fiscal; apparemment que le petit potentat, une fois rentré dans ses domaines, et s'y trouvant plus à l'aise, oublioit en un instant et la ville et ses supérieurs.

Mon compagnon et moi, nous ne pouvions qu'être extrêmement surpris de cet accueil insultant. J'avoue que dans ce premier mouvement de déplaisir et de dépit, j'hésitai pour rester ou pour par-

tir; et, consultant sur cela les yeux de mon ami qui, de son côté, sembloit interroger les miens, je n'attendois que le signal pour prendre une détermination; mais quand la réflexion nous eût calmés l'un et l'autre, il nous parût beaucoup plus simple de rester et de nous amuser même des hauteurs de ce prince-vigneron.

Le souper qu'il nous donna fut splendide : abondance et variété de mêts, élégance dans la décoration, rien n'y manqua. Il déployoit à nos yeux cette magnificence et ce faste pour nous éblouir et nous rappetisser; nous entrions, nous pauvrets, pour si peu dans tout son étalage, qu'il ne nous fît servir que du vin ordinaire du pays, tandis que l'impudent lampoit sous nos yeux le Bordeaux, que lui servoient ses esclaves.

Sortis de table et retirés dans notre appartement, cette aventure nous parut encore plus plaisante qu'elle n'étoit grossière; nous formions cependant le projet de nous en venger et de lui donner, avant de le quitter, une leçon salutaire; c'est au Cap que nous l'attendions, pour lui offrir, en retour de son vin de Bordeaux, quelque piquette détestable, qui servit du moins à rafraichir l'orgueil niché dans le cerveau de ce Jupiter africain.

Mais quelle fut notre surprise, lorsque nous nous éveillâmes : une musique délicieuse se faisoit entendre sous nos fenêtres; ravis de cette féerie agréable, nous cherchions à en deviner la cause; nous nous demandions mutuellement comment ce satrape qui, la veille, s'étoit montré si peu hospitalier et si hautain, pouvoit affecter tout à coup des attentions si séduisantes? Nous supposions ou que ses accès de morgue ne duroient qu'un jour, ou que, revenu pendant la nuit de son ivresse passagère, il vouloit aussi nous en faire oublier les déplaisirs.

Nos conjectures, ainsi que nos éloges, ne durèrent pas long-tems; ce n'étoit pas pour nous, mais pour le maître que les musiciens faisoient raisonner ces accords, et ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'ils en frappoient les murailles du palais. L'illustre colon avoit coutume de se faire ainsi réveiller tous les jours; il s'étoit procuré dès long-tems parmi ses esclaves une quinzaine de flûteurs

qui venoient chaque matin, à l'heure indiquée la veille, suspendre, par une douce harmonie, les songes de notre marchand de vin.

De retour à Constance, nous trouvâmes le prince un peu humanisé ; il s'étoit apparemment apperçu de l'effet qu'avoit produit sur mon compagnon et sur moi l'appareil de sa grandeur postiche; il craignoit, à bon droit, qu'arrivés au Cap, chacun de nous s'empressât d'en réjouir la ville; avant de partir, il nous donna pour vin de l'étrier, celui même qu'on appelle vin de réserve : liqueur précieuse devenue célèbre en Europe, et qui souvent prête son nom à beaucoup d'autres qu'on nous présente avec ostentation.

Ce que je viens de dire sur la sotte et repoussante fierté des colons voisins du Cap, ne doit cependant pas s'appliquer à tous. Il en est parmi eux auxquels ce reproche ne convient nullement; et dans ce nombre je compte spécialement le colon Beckker. Sa maison est le séjour de la cordialité, de la franchise. Jamais un étranger honnête ne se présente chez lui, qu'il ne soit accueilli avec toutes les prévenances de la politesse la plus douce à la fois et la plus généreuse. Il est vrai que le colon Beckker n'est point né au Cap; je le crois Allemand.

En pénétrant dans l'intérieur des terres, on trouve les colons cultivateurs qui, par leurs mœurs, leurs usages et le genre de leurs travaux, forment une classe particulière, distincte de celle que je viens de décrire. Plus éloignés du Cap, et par conséquent moins à portée de commercer de leurs denrées, ceux-ci sont moins riches que les premiers. On ne voit point chez eux ces maisons de campagne si agréables qui, placées à différentes distances de la ville, embellissent au loin son passage et lui forment les perspectives les plus riantes. Leur habitation est un grand hangard, couvert de chaume, et dont l'intérieur est partagé en trois parties égales, par deux cloisons qui ne s'élèvent que jusqu'à une certaine hauteur. La pièce du milieu, qui est celle par laquelle on entre, sert en même tems de salle à manger et de sallon. C'est là que pendant le jour se tient toute la famille, c'est là qu'on prend le thé et

qu'on reçoit les étrangers. Des deux pièces collatérales, l'une forme la chambre à coucher des enfans mâles, l'autre celle du père, de la mère et de leurs filles. Une troisième pièce, adossée à la pièce du milieu, sert de cuisine ; d'autres corps de logis forment les écuries et les granges.

Telle est la distribution la plus généralement suivie dans l'arrondissement des colonies intérieures. Cependant, si l'on s'éloigne encore plus vers la frontière, là, l'aisance en étant moindre, le logement a moins de commodités. Il consiste dans un hangard sans division, et ne formant qu'une seule pièce, dans laquelle toute la famille vit réunie, sans se séparer ni la nuit ni le jour : on couche sur des peaux de moutons qui servent aussi de couvertures.

L'habillement des colons se ressent de cette simplicité rustique. Pour les hommes, c'est une chemise de toile de coton bleue, un gilet à manches, une grande culotte, un chapeau à moitié détroussé ; pour les femmes, un jupon, un casaquin juste à la taille, et un très-petit bonnet rond de mousseline. A moins d'une parure extraordinaire, les uns et les autres ne portent point de bas. Les femmes marchent même pieds nuds pendant une partie de l'année. Quant aux hommes, leurs travaux exigeant une chaussure, ils s'en font une avec un morceau de peau de bœuf appliquée et moulée sur le pied, lorsqu'elle est encore fraîche. Ces sortes de sandales sont la seule pièce de leur habillement qu'ils fassent eux-mêmes ; tout le reste est l'ouvrage des femmes qui taillent égalemet et travaillent toute leur garde-robe. Au reste, quoique ce soit là l'accoutrement journalier d'un colon, il a cependant un bon habit de drap bleu, qu'il porte les jours de cérémonie et de représentation. Il met aussi alors des bas et des souliers, et s'habille entièrement à l'européenne ; mais tout cet étalage ne se déploie que quand on va au Cap, encore n'a-t-il lieu qu'au moment où l'on est prêt à entrer dans la ville.

C'est ordinairement dans ces voyages qu'on achète de quoi renouveller sa garde-robe. Il est au Cap comme aux pilliers des halles,

dans Paris, une sorte de fripiers, qui font ce genre de commerce, et qui, par les profits et l'usure avec lesquels ils s'y livrent, ont été nommés *Capse-Smouse*, Juifs du Cap. Ces boutiquiers trouvent le moyen de vendre fort cher leurs marchandises; mais elles varient de prix selon que les magasins sont plus ou moins abondans; il s'en suit qu'elles n'ont jamais une valeur fixe, et que le colon qui arrive du désert et qui, sur ses achats, ne peut avoir de données certaines, est nécessairement toujours dupe.

D'un autre côté, le marchand qui connoît la probité de ces cultivateurs et leur exactitude à payer leurs dettes, fait tous ses efforts pour entamer un compte avec eux; il cherche à les tenter par le prétendu bon marché et la qualité de l'étoffe qu'il leur étale, et offre de remettre le paiement au voyage de l'année suivante. Il est rare que des gens simples et sans expérience soupçonnent la ruse qui se présente à eux sous une apparence trompeuse de politesse et de fraternité. S'ils cèdent, les voilà enlacés pour leur vie. A leur retour, on engage avec eux un marché nouveau, payable à même terme; et c'est ainsi que d'année en année, toujours débiteurs, et toujours achetant sans s'acquitter jamais, ils deviennent la proie d'un usurier qui a fondé sa fortune sur leur sottise.

Il est vrai que ces niais acheteurs, après avoir été dupes au Cap, ne reviennent ordinairement chez eux que pour faire d'autres dupes. Ce qu'on a employé d'adresse à les tromper, ils l'emploient à leur tour pour tenter les Hottentots qui sont à leur service. Les coupons d'étoffes ou les vêtemens de friperie qu'ils rapportent, ils les revendent à ces malheureux serviteurs, mais avec un tel profit, qu'ordinairement les gages d'une année ne suffisent point pour s'acquitter, et qu'ils se trouvent, comme leurs maîtres, endettés par anticipation, pour l'année suivante. Ainsi, en dernier résultat, c'est le pauvre Hottentot qui paie l'usurier du Cap. Au reste, sa duperie est en petit l'image de ce qui se passe ici-bas dans toutes les conditions. Par-tout, le fripon adroit sait se procurer un tribut sur les sots; et ce tribut, chacun de ceux-ci, après l'avoir payé,

cherche à le rejeter sur un autre; de sorte qu'à la fin c'est sur le plus sot qu'il retombe; c'est ainsi que les hommes s'enchaînent par les moyens même qui devroient les désunir.

On croiroit qu'en se livrant à la culture de la terre, les colons de la classe dont je parle auroient dû s'appliquer à celle des plantes potagères, des légumes et des fruits. L'entreprise étoit pour eux d'autant plus facile qu'ayant acquis gratuitement un vaste terrain, ils pouvoient en destiner une partie à se donner des potagers et des jardins. Cependant je n'ai vu de potagers dans l'intérieur que dans le pays d'Auteniquoi. Par-tout ailleurs le jardinage est inconnu; et si, dans quelques habitations, vous trouvez un arbre fruitier, on ne l'y élève que comme une chose rare et curieuse.

L'habitude a rendu les colons insensibles au défaut de fruits et de légumes. La facilité qu'ils ont d'élever des bestiaux supplée chez eux à cette privation, parce que leurs troupeaux leur donnent pour les repas beaucoup de viande. C'est de viande, et de mouton surtout, qu'ils se nourrissent; et chez eux la table en est chargée avec une telle profusion que l'aspect en devient dégoûtant.

De cette manière de vivre, il résulte que les bestiaux ne sont pas seulement, dans les colonies, comme par-tout ailleurs, un objet utile, mais un besoin de nécessité première. Aussi un colon ne s'en rapporte-t-il qu'à lui-même du soin de surveiller les siens. Tous les soirs, quand le troupeau rentre, il ne manque jamais de venir sur sa porte, un bâton à la main, et de compter toutes les bêtes, pour s'assurer qu'il ne lui en manque aucune.

Des gens qui n'ont d'autre occupation que certains travaux d'agriculture et une surveillance de troupeaux, doivent avoir de longs intervalles d'oisiveté. Or, c'est ce qu'éprouvent les colons, et spécialement ceux d'entre eux qui habitent fort avant dans l'intérieur des terres, et qui, à raison de leur grand éloignement, ne pouvant commercer de leurs grains avec le Cap, n'en cultivent que ce qui est nécessaire à leur consommation. A voir l'inaction profonde dans laquelle ils vivent, on diroit que pour eux le bonheur suprême consiste à ne rien faire. Quelquefois cependant

ils se visitent entre eux ; et alors les journées se passent à fumer, à prendre du thé, à conter ou à écouter des histoires dont le romanesque n'a pas même le mérite ni la moralité d'un conte de Barbe-bleue.

Comme tout homme porte toujours avec lui et sa pipe et un sac à tabac, fait d'une peau de veau marin, on n'arrive dans le cercle qu'avec ces deux ustensiles d'usage. Dès qu'un des assistans veut charger sa pipe, il tire son sac, et le fait passer à ses voisins pour remplir la leur ; c'est là une politesse à laquelle on ne manque jamais. Chacun fume de son côté. Bientôt ces fumées abondantes forment un nuage, qui, après s'être d'abord élevé dans la partie supérieure du lieu d'assemblée, finit, en s'accroissant insensiblement, par le remplir en entier, et par devenir si épais que les fumeurs ne peuvent plus se voir les uns les autres. Sparmann a donné sur tous les détails de ces tabagies, une description aussi vraie qu'agréable. Pour moi, que l'odeur du tabac incommode, j'avoue que quand ces brouillards infects commençoient à descendre assez bas pour parvenir à ma hauteur, je sortois de la salle et allois en pleine campagne respirer un air pur et dégorger mes poumons.

Un autre usage qu'une répugnance invincible m'a toujours empêché d'adopter, c'est le bain du soir : usage si cher aux anciens et qui rappelle un tems et des mœurs si touchans ! Mais quelle distance des Grecs aux Ulisse et aux Nausicaa du Cap ! J'ai déja dit qu'en aucun tems ni les hommes ni les femmes ne portoient de bas, et que pendant une très-grande partie de l'année celles-ci ne se servoient même point de souliers. Or, comme une pareille habitude expose sans cesse les pieds et les jambes à se salir, on a paré à cet inconvénient par une précaution journalière de propreté. Tous les soirs, avant de se coucher, la Hottentote ou la Nègresse qui est chargée du service de la maison, apporte au milieu de la salle un baquet rempli d'eau, et lave les pieds de tout le monde, en commençant d'abord par le père et la mère ; puis elle continue par les enfans et par toute la famille, et finit par les étrangers. Mais comme

comme le baquet sert successivement à toute la société, sans que son eau soit renouvellée une seule fois, on imagine bien que moi, qui ne devois en jouir que le dernier, je n'étois pas fort empressé d'aller m'y salir. J'alléguois, pour m'en dispenser, que mon habitude étoit de ne jamais quitter mes bottines qu'au moment de me mettre au lit; et l'on se contentoit de mon excuse.

Au reste, ces prévenances, dictées par les intentions les plus pures, prennent leur source dans les usages de l'antiquité la plus reculée; ce qui leur donne un caractère romantique et sacré qui saisit l'imagination au premier abord. Malheur à moi si je n'y appercevois que ce qu'elles paroissent offrir de rebutant, et si elles ne disoient rien à l'ame de celui qui met au rang des premiers besoins cette hospitalité si méconnue de nos jours et tous les devoirs qu'elle commande. J'ai trop été l'objet de cette fraternité consolatrice qui nous offre une famille et des amis loin de nos familles et de nos amis d'habitude. Je n'ai par-tout éprouvé qu'affection et tendresse; tout s'empressoit sur mes pas : père, mère, enfans, tous disputoient d'égards; non par ces tournures galantes, ces demi-mots perfides et menteurs, le partage des gens bien élevés, mais par cette bonhommie franche et riante qui vous met tout de suite à votre aise, et chasse de votre esprit toute idée d'embarras et de contrainte.

Ceux qui savoient que je venois de faire un long voyage et que j'avois passé non loin de leur habitation, me faisoient un reproche de ne m'être pas détourné pour entrer chez eux. Ils me parloient affectueusement du plaisir qu'ils auroient eu à me recevoir; et me demandoient avec un ton d'amitié tout-à-fait touchant, comment j'avois pu préférer de coucher en plein air plutôt que de me retirer chez eux; qu'ils se seroient fait un devoir de m'offrir tout ce qui auroit pu me plaire. Si j'avois eu des raisons pour voyager parmi eux, j'en avois alors d'entièrement contraires pour m'en éloigner.

Ce qui prouve encore combien ces honnêtes gens ont de bonhommie et de loyauté dans les mœurs, c'est qu'un étranger dès qu'il est accueilli par les maîtres de la maison, à l'instant devient, en quelque sorte, pour elle un membre de la famille. Accoutumés à vivre

entre eux, ils ne connoissent d'autres biens que ceux de la parenté, et regardent, en effet, comme leurs parens les personnes qu'ils aiment. Les petits enfans qui venoient autour de moi, soit pour me caresser, soit pour admirer et compter mes boutons, m'appelloient leur grand-papa. J'étois le cousin des pères, l'oncle des jeunes filles ; et j'avoue franchement que parmi mes nièces il s'en est trouvé plus d'une dont les instances naïves et les yeux charmans m'ont fait oublier l'heure à laquelle j'avois fixé mon départ.

Quand on entre dans une maison, le protocole du salut est de donner la main au maître du logis, puis à tous les hommes qui composent le cercle ; si dans la compagnie il s'en rencontre un qu'on n'aime pas, alors on ne lui présente point la main ; et ce refus d'un témoignage commun d'amitié est une déclaration formelle qu'on le regarde comme son ennemi. Il n'en est point ainsi avec les femmes. On les embrasse toutes sans façon, l'une après l'autre : en excepter une du baiser, ce seroit un affront insigne ; vieilles ou jeunes, il faut les baiser toutes ; c'est un bénéfice avec les charges.

A quelque heure de la journée que vous vous présentiez chez un colon, vous trouvez toujours sur la table la bouilloire et la théière : cet usage est général. Jamais les habitans ne boivent d'eau pure. Si un étranger se présente chez eux, c'est du thé qu'ils lui offrent pour se rafraîchir ; eux-mêmes en prennent constamment pendant l'intervalle des repas ; et même, comme il leur arrive souvent de passer une partie de l'année sans vin ni bierre, ils n'ont, pour tout le jour, d'autre boisson que du thé.

Un voyageur arrive-t-il chez eux à l'heure du dîner, quand la nappe est mise, il donne la main, il embrasse, et de suite se place à table. Veut-il passer la nuit, il reste, il fume, prend du thé, demande des nouvelles, débite celles qu'il sait ; et le lendemain, après avoir de nouveau donné la main et baisé, il poursuit sa route, pour aller faire ailleurs la même cérémonie : offrir de l'argent seroit regardé comme une offense.

On sent bien que l'éducation, dans une pareille contrée, doit

différer entièrement de ce qu'elle est en Europe. Là, les enfans n'ont point, comme ici, ces petits tambours, ces trompettes, et tous ces joujoux bruyans ou inutiles par lesquels on donne le change à leur pétulence naturelle, pour les rendre un peu moins incommodes. Le seul amusement qu'ils connoissent est en même tems pour eux un commencement d'éducation.

C'est l'usage, quand le chariot de la maison ne marche pas, de le laisser en plein air à côté du logis. Dès que les enfans peuvent grimper sur la planche qui sert de siège, ils vont s'y placer; et là, un fouet en main, ils s'exercent à commander les bœufs qui n'y sont pas; à les appeller par leur nom, à frapper la place de celui qui est censé ne pas obéir assez vîte, en un mot, à diriger la marche du char, pour le faire avancer, tourner, reculer à propos. Après avoir ainsi manié successivement des fouets faits pour leur âge, ils parviennent enfin à manier un bambou bien effilé, de quinze à seize pieds de long, dont la courroie est plus longue encore; et avec lequel ils peuvent, à plus de vingt-cinq pieds de distance, enlever le caillou qu'on leur désigne, ou une pièce de monnoie jettée à terre. J'ai déja parlé d'une chasse heureuse que m'avoit procurée un des Slaber, en tuant ainsi, avec une adresse vraiment merveilleuse, des oiseaux que je lui demandois. Swanepoel, mon compagnon de voyage, manquoit rarement une perdrix au vol; et, malgré son âge, il appliquoit même son coup avec une telle force que dans une de nos courses je l'ai vu tuer roide une canne-pétière, beaucoup plus grosse que celle d'Europe.

Quand un jeune colon sait conduire un char et manier un fouet, son éducation est presque achevée; car on ne lui apprend ni à lire ni à écrire. A l'époque de sa quatorzième année il est admis dans les sociétés des hommes et prend sa place parmi eux; et dès cet instant, il donne la main aux hommes, embrasse les femmes, et fume. On lui remet un fusil, avec le droit de chasser autant qu'il le voudra; et dès ce moment, entrant en jouissance de tous les droits des hommes, il est censé un homme lui-même, et ne tarde pas à se

choisir parmi les filles des environs une maîtresse, qu'il finit par épouser ; car il est rare de rencontrer un garçon qui ait fait la cour à plusieurs filles.

Les colons étant tous chasseurs, parce que tous ont à défendre leurs troupeaux et leurs champs des animaux sauvages et des bêtes féroces, ils ont chez eux un certain nombre de fusils, selon que leur famille est plus ou moins considérable ; mais ils prennent pour ces fusils une précaution qui leur est particulière. L'expérience leur a appris que l'éclat et le luisant d'une arme peut, par son reflet, effrayer l'animal qu'on chasse, et l'avertir de fuir. Pour parer à cet inconvénient, on bronze en Europe les fusils ; mais les colons, qui n'ont point cette facilité, frottent les leurs au dehors, avec du sang de mouton; et cette opération, dont le résultat, à la vérité, est moins propre, moins agréable que l'autre, produit le même effet, puisque l'arme s'en trouve également ternie.

A l'égard de la bonté des armes, ils ont sur cet objet d'autres préjugés ou d'autres principes que les nôtres. Pour eux, jamais fusil n'est mauvais quand la batterie est bonne ; c'est la seule chose à laquelle ils portent quelqu'attention, lorsqu'ils en achettent un ; quant au canon, peu leur importe, ils ne s'inquiètent point qu'il réponde bien ou mal, parce qu'ils se vantent d'avoir un moyen sûr pour corriger le plus mauvais.

Au reste, corriger, dans leur acception, n'est pas rendre bon un canon qui ne seroit pas tel ; c'est le faire tirer juste ; ce qui pour eux n'a aucune différence. Leur méthode, à la vérité, n'a rien de bien ingénieux ; mais au moins elle est simple, et le succès, qui tient aux combinaisons de l'expérience, en est toujours certain.

Elle consiste à mettre, selon leur expression, (*de roer op de schoot*) le fusil sur le coup ; c'est-à-dire, qu'à force de tirer au blanc, ils s'assurent de son défaut. S'il porte ou trop bas ou trop haut, où à droite ou à gauche, alors ils placent sur le tonnerre du canon une seconde visière mobile, qu'ils élèvent ou abaissent, qu'ils inclinent d'un côté ou d'un autre, selon que le défaut l'exige ;

jusqu'à ce qu'ils parviennent à tirer juste. Arrivés à ce point, ils fixent la visière ; et dès ce moment l'arme est bonne. J'avoue qu'une pareille opération exige une grande patience, et qu'elle ne peut guère être employée que par des gens qui ont beaucoup de tems à perdre ; mais aussi ce n'est que par de longs tatonnemens qu'ils peuvent réussir ; les principes de l'optique et les calculs de la théorie seroient un moyen hors de leur portée, et auquel ils ne comprendroient rien. Si par la suite il leur arrive de manquer à tirer juste, le fusil n'est plus sur le coup, disent-ils ; et alors ils recommencent l'opération.

Je parcourus tour à tour le Stellen-Bosch, le Fransche-Hoeck, toute la Hollande-Hottentote, le Draaken-Steyn, le Bocke-Veld, le Rooye-Zand, les Vingt-quatre-rivières et le Swart-Land. Ces différens pays ne m'offrirent aucuns détails bien intéressans, à l'exception des sites, qui tous cependant le cédoient en beauté à beaucoup d'autres que j'avois visités et particulièrement à celui des Vingt-quatre-rivières. Quant aux mœurs, je l'ai déja dit, à quelques nuances près, elles sont par-tout les mêmes : beaucoup de monotonie, de simplicité, de paresse et d'impassibilité.

Je revins au Cap et m'apperçus avec douleur que la santé de Boers s'étoit altérée de nouveau et l'avoit forcé de recourir encore aux bains chauds. Il venoit d'écrire en Europe pour prier la Compagnie d'accepter la démission de sa place ; comme il l'avoit reçue et remplie avec honneur, il voulut la remettre sans s'exposer aux reproches ; et se disposant à quitter le Cap au moment où le premier vaisseau lui apporteroit d'Europe cette démission qu'il avoit sollicitée, il s'étoit occupé jour et nuit à mettre de l'ordre dans les affaires de sa gestion ; ce travail forcé, pris à contretems et dans un état de convalescence, l'avoit de nouveau replongé dans le marasme. J'espérois qu'un jour, dégagé de toute contention d'esprit, il retrouveroit au sein du repos et de l'uniformité les forces que lui avoient enlevées les occupations du poste éminent dont il alloit sortir. Cependant les nouvelles d'Europe n'arrivoient point. Comme il m'avoit montré plusieurs fois le désir de voyager dans l'intérieur

de la colonie, et qu'il me restoit à moi-même beaucoup d'observations à faire dans le charmant pays d'Auteniquoi, je résolus de tourner ses vues de ce côté, et de le porter lui-même à m'en faire la proposition.

Un soir qu'assis avec d'autres personnes sur le perron de sa maison, à l'ombre des arbres qui l'entouroient, je lui faisois la description de ce séjour, le plus agréable de la colonie ; je lui contois dans le plus grand détail tout ce qui m'y avoit attaché, lorsque j'y conduisis ma caravane ; combien l'air y est pur et le site enchanteur ; je lui promettois un rétablissement prochain et lui garantissois à peu de fraix des jours, bien moins affoiblis encore par des maux physiques que par une certaine inquiétude d'esprit à laquelle il étoit fort enclin. Ces douces rêveries qui, le calmèrent un peu, nous conduisirent insensiblement plus loin ; nous avancions jusqu'à la Caffrerie ; je visitois le bon Haabas ; je revoyois ma douce Narina et sa horde intéressante ; je recommençois, en un mot, une partie du voyage que j'avois fait. Nous nous promettions des jouissances d'autant plus pures que j'aurois su cette fois échapper aux obstacles qu'avoient à chaque instant fait naître sous mes pas l'inexpérience et les embarras d'une suite trop nombreuse ; l'espoir sur-tout de visiter la Caffrerie entroit pour beaucoup dans ces préparatifs imaginaires ; et l'humanité même sembloit en ce moment m'en imposer la loi. Au Cap un préjugé assez général fait regarder les Caffres comme un peuple méchant et féroce, ce qui attire sur ces infortunés des persécutions qui ne font qu'irriter leur courage et les rendent encore plus redoutables ; mon ami avoit lui-même un peu cédé à la prévention universelle. J'imaginois que ce seroit opérer une révolution intéressante dans la colonie que de ramener ce peuple par degrés à des institutions plus douces ; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver du moment que, par des loix sages, on lui garantiroit son repos, sa sûreté, que l'ignorance et la terreur seule de son nom avoient troublés depuis de longues années. Le seul homme qui fût en état d'opérer ce changement utile aux Caffres et à leurs voisins étoit le fiscal ; puisque du récit qu'il feroit un jour à la Compagnie

de Hollande, de la situation générale de la colonie, devoient dépendre les loix sages qui feroient fructifier son gouvernement et ses habitans. Il falloit donc qu'il appréciât par lui-même ce que je lui avois dit vingt fois : les effets mal combinés de l'administration sur les possessions de l'extrême frontière et la nécessité d'appaiser ces hordes toujours vexées par des injustices plus criantes, par un arbitraire inhumain, dont le ressentiment est implacable, à la vérité, mais dont l'amitié peut devenir infiniment utile.

Je déterminai Boers à essayer du moins ce voyage, persuadé qu'une fois en campagne il se laisseroit entraîner pas à pas sans s'appercevoir même du chemin que je lui ferois faire; mais le dérangement de sa santé exigeant des précautions particulières, il fût résolu que nous irions, pendant que l'on travailleroit à ses préparatifs, passer huit jours chez le bon Slaber qui n'étoit pas moins cher à Boers qu'il ne l'étoit à moi-même. Soit que notre grand voyage eût lieu, soit que nous fussions obligés de retourner à la ville, soit que nous partissions du Swart-Land, nous connoissions notre route, puisqu'elle étoit la même que celle par laquelle j'étois allé et revenu, il y avoit six mois; ainsi nos amis au Cap pouvoient aisément nous faire parvenir tous les paquets intéressans d'Europe, comme Boers l'avoit fait lui-même lors de mon séjour dans le pays d'Auteniquoi.

Ce fût donc une affaire conclue, et mon ami se croyoit déja sous la tente.

Cette conversation que nous avions sur le perron de sa maison, et qui avoit fortement intéressé les assistans, me rappelle un événement curieux que je ne saurois passer ici sous silence.

Nos regards étoient naturellement attachés sur les objets que nous avions devant nous; pour moi, un mouvement involontaire attire presque toujours mon attention sur les arbres, par-tout où j'en rencontre. Je vis se mouvoir les branches de celui qui étoit le plus voisin de nous. Nous entendîmes aussitôt les cris perçans d'une pie-grièche qui se débattoit dans les convulsions. Notre première idée nous portoit à croire qu'elle étoit sous la griffe de quelque

oiseau de proie. Mais quand nous l'eûmes considérée plus attentivement, nous fûmes très-surpris d'appercevoir sur la branche voisine de celle qui portoit l'oiseau, un très-gros serpent qui, totalement immobile, mais le coup tendu et les yeux enflammés, fixoit le pauvre animal. Celui-ci s'agitoit et se débattoit d'une manière horrible, mais la frayeur lui avoit ôté les forces; et, comme s'il eut été retenu par les pieds, il sembloit avoir perdu la faculté de s'envoler et de fuir. Un de nous alla chercher un fusil; avant qu'il fût de retour, la pie-grièche étoit déja morte, et l'on n'abattit que le serpent.

Je demandai alors qu'on mesurât la distance qui se trouvoit entre la place où l'oiseau venoit d'éprouver ses convulsions mortelles, et celle qu'occupoit le serpent quand il l'avoit fixé. Il y avoit de l'une à l'autre trois pieds et demi; et toute la société resta convaincue que, si le premier avoit péri, ce n'étoit point par les morsures et le poison du second. D'ailleurs, je dépouillai la pie-grièche en présence de toutes les personnes qui se trouvoient là; et j'eus soin de faire remarquer qu'elle étoit intacte et n'offroit pas la moindre blessure.

J'avois mes motifs pour parler ainsi. Quoique le fait que je viens de raconter parut extraordinaire, et que ceux qui en avoient été témoins eussent de la peine à le croire, même après l'avoir vu; cependant il n'étoit point nouveau pour moi. Déja pareille aventure m'étoit arrivée dans le canton des Vingt-quatre-rivières; et je la racontai sur-le-champ, pour confirmer celle que nous venions de voir.

Un jour, comme je chassois dans un marécage, tout à coup j'entendis sortir d'une touffe de roseaux des cris douloureux et très-aigus. Curieux de savoir ce que c'étoit, j'approchai doucement, et vis une petite souris qui, comme la pie-grièche, étoit dans une agonie convulsive; et deux pas plus loin, un serpent qui la fixoit. Dès que le reptile m'apperçut, il s'enfuit; mais déja l'effet de sa présence avoit opéré. Ayant pris la souris, elle expira dans ma main, sans que, par l'examen le plus attentif, il

me

me fut possible de découvrir quelle avoit pu être la cause de sa mort.

Des Hottentots, que je consultai sur ce fait, n'en parurent nullement étonnés. Ils me dirent que rien n'étoit plus ordinaire, et que le serpent avoit la faculté de charmer et d'attirer à lui les animaux qu'il vouloit dévorer. Je ne crus point, pour le moment, à leur explication ; mais, quelque tems après, ayant parlé de l'aventure dans un cercle composé de plus de vingt personnes, et du nombre desquelles étoit le colonel Gordon, un capitaine de son régiment m'assura, comme mes Hottentots, qu'elle ne devoit point m'étonner, et que très-fréquemment elle avoit lieu.

« Au reste, ajouta-t-il, mon témoignage sur de pareils événemens « peut avoir quelque autorité, puisque moi-même j'ai failli d'en être « la victime. Etant en garnison à Ceylan, et m'amusant, comme « vous, à chasser dans un marécage, je fus soudainement saisi « d'un tremblement convulsif et involontaire, tel que je n'en avois « éprouvé de ma vie ; mais, en même tems, je me sentis attiré for- « tement, et malgré moi, vers un endroit du marais. Je jettai les « yeux de ce côté, et vis, avec horreur, à dix pieds de moi, un « énorme serpent qui me fixoit. Cependant mon tremblement ne « m'ayant point encore privé de toute faculté, je profitai de la liberté « qui me restoit pour lâcher sur le reptile mon coup de fusil. L'ex- « plosion fut un talisman qui rompit le charme. A l'instant même, « et comme par miracle, ma convulsion cessa ; je me sentis la force « de fuir ; et de cette aventure extraordinaire il ne me resta qu'une « sueur froide, qui, sans doute, fut l'effet de la sensation violente « que je venois d'éprouver et de la crainte du danger que j'avois « couru ».

Tel est le récit que nous fit le capitaine. Sans vouloir aucunement en garantir la vérité, j'ose au moins certifier et le fait de la souris, et celui de la pie-grièche. J'ajouterai même à cette remarque que, depuis mon retour en France, ayant eu occasion d'en parler à Blanchot, officier, et qui a succédé à Boufflers dans la place de gouverneur du Sénégal ; Blanchot m'a fort assuré que, soit à Gorée,

soit au Sénégal, cette opinion du capitaine est universellement répandue; qu'en remontant le fleuve jusqu'au Galam, à trois cents lieues de son embouchure, on la trouve également et chez les Maures, qui sont sur la rive droite, et chez les Nègres, qui habitent la rive gauche; que personne parmi ces peuples ne doute de la faculté redoutable qu'ont certains serpens d'attirer à eux des hommes et des animaux; et que cette tradition, ils la fondent sur une longue expérience et sur les malheurs fréquens dont ils sont témoins.

Encore une fois, je ne suis ici qu'historien, et n'entreprends ni de certifier, ni d'expliquer ces faits. Quant aux deux que j'ai allégués et que je garantis à titre de témoin, peut-être y aura-t-il quelques-uns de mes lecteurs qui les regarderont comme le pur effet de cette terreur puissante et involontaire qu'éprouve, par instinct, tout animal à l'aspect de l'ennemi qui peut lui donner la mort; et pour appuyer leur explication, ils citeront le chien couchant, qui, par sa présence et par son regard, arrête en place un lièvre ou une perdrix.

Mais sur cette remarque j'observerai que si la perdrix ou le lièvre restent blottis devant le chien, c'est moins en eux un effroi du premier mouvement qu'une ruse réfléchie. Sans doute, en demeurant tapis contre terre, ils croient rester cachés à l'animal chasseur; et ce qui confirme ma conjecture, c'est que s'il approche assez d'eux pour qu'ils aient à craindre d'être saisis, à l'instant l'un s'envole et l'autre détale. On ne me niera certainement point que c'est la peur qui les fait fuir. Tel est chez tous les animaux l'effet puissant de l'instinct, à l'aspect du danger. Mais pourquoi le lièvre et la perdrix, en présence du chien, ne demeurent-ils pas immobiles et transis d'effroi, comme ma pie-grièche et ma souris en présence du serpent? Pourquoi, tandis que la crainte donne de nouvelles forces aux premiers, les deux autres meurent-ils en place, en montrant tous les signes de la terreur portée à son comble, mais sans pouvoir fuir, et comme retenus par une force invincible? Le rat ne reste point en arrêt à l'approche du chat; à l'instant même qu'il l'apperçoit, il fuit. Le regard d'un serpent,

sa présence, la nature des corpuscules que la transpiration fait émaner de son corps, produiroient-ils donc un autre effet que l'émanation, la présence et le regard du chat?

Il y a si peu de tems que nous observons la nature! Etudions-là de plus en plus; peut-être a-t-elle beaucoup de loix particulières que nous ne connoissons point encore. Avant que l'on découvrit et que l'on constatât les phénomènes de l'électricité, si un auteur s'étoit avisé de dire qu'il existe des poissons qui, sous un petit volume, peuvent néanmoins, quand on les touche, donner à plusieurs personnes réunies en chaîne, une telle commotion, qu'elles sentiront dans toutes les articulations du corps une grande douleur; assurément une pareille assertion eut été regardée comme la fable la plus absurde. Eh bien! cette prétendue fable est aujourd'dui une vérité incontestable; et sans parler ici de la torpille, dont tout le monde sait l'histoire, je me contenterai de citer en preuve le *Beef-aal*, ou l'anguille tremblante de Surinam. Pendant de longues années j'ai eu ce poisson sous les yeux; parce que mon père, qui en avoit fait un objet d'expériences, en nourrissoit continuellement chez lui. Toujours j'ai vu qu'en touchant une membrane frangée qu'il a sous le ventre dans toute la longueur de son corps, qu'aussitôt on éprouvoit une commotion très-violente. Mon père voulût même un jour s'assurer, par une expérience, si la secousse électrique perdroit de son intensité, en se communiquant à un grand nombre d'individus à la fois. Dans ce dessein il rassembla dix personnes, qu'il plaça en chaîne; à peine eurent-ils touché la membrane de l'anguille, que toutes se sentirent frappées en même tems. Ce n'est pas tout: pour convaincre les spectateurs que l'imagination n'entroit pour rien dans un pareil effet, il avoit mis dans la chaîne un chien, que deux des acteurs tenoient debout, l'un par la patte droite, l'autre par la gauche; à l'instant du contact, l'animal fit un cri affreux; et sa douleur, qu'attestoit ce cri, prouva sans replique, que celle des autres étoit aussi réelle que la sienne.

J'avouerai que dans la probabilité d'une explication physique, on doit mettre bien de la différence entre un effet produit visiblement

par l'action immédiate d'un corps, et un autre effet opéré sans aucun contact apparent, sans aucun intermédiaire visible, tel que celui du serpent sur des animaux. Mais qui osera décider que le reptile, en présence de sa proie, n'agit pas physiquement sur elle ? Peut-être la propriété mortelle dont il s'agit, n'appartient-elle qu'à quelques espèces particulières de serpens. Peut-être n'en jouissent-ils même que dans certaines saisons ou dans certains pays. Les anciens ont écrit que le basilic tuoit par son seul regard. Assurément c'est une fable; mais il n'est point de fable quelque absurde qu'elle soit, qui, dans son origine, n'ait eu pour base une vérité. Sans doute, dans des tems reculés, on aura eu lieu d'observer quelques faits pareils à ceux de ma pie-grièche et de ma souris, ou peut-être même du genre de celui du capitaine. On en aura conclu qu'un serpent inattaquable, et toujours vainqueur, puisqu'il lui suffit de regarder pour donner la mort, ne pouvoit être que le *roi* de son espèce. En conséquence de sa royauté, on l'aura nommé *basilic;* et comme il faut qu'un souverain ait quelque signe particulier qui atteste sa prééminence, les poëtes, qui exagèrent la nature souvent même en voulant la rendre plus belle, n'ont pas manqué de donner à celui-ci des aîles, des pieds, une couronne.

Cette digression, dont l'objet peut-être eût échappé à ma mémoire, méritoit bien de trouver sa place dans mon livre, et quoiqu'elle en interrompe, en quelque sorte, la scène dramatique, je n'ai pu résister au besoin de la rendre dans l'ordre où elle s'est offerte à mon esprit. Au reste, quelque nom qu'on donne à cet ouvrage, il importe peu qu'il y règne une méthode scholastique, et ce n'est pas l'art ici que je professe, c'est la vérité, la clarté; je cause avec mes amis, et ne suis point du tout sur les trétaux littéraires.

J'étois parvenu, comme on vient de le voir, à déterminer mon ami à partir avec moi; un accident imprévu vint hâter notre résolution : on avoit apporté au Cap la nouvelle qu'un vaisseau françois dont l'équipage s'étoit révolté, avoit relâché dans la baie de Saldanha. Cette nouvelle regardoit particulièrement Percheron en sa qualité de commissaire de la marine. Obligé, par sa place, de se

rendre à la baie pour y constater le délit et remédier au mal, s'il étoit possible, il sût que nous allions faire à peu près sa route; et en conséquence il demanda à Boers une place dans sa voiture, et fût de la partie. Un officier au régiment de Pondichéry, nommé Larcher, fût notre quatrième; et nous partîmes sur un chariot de chasse attelé de six chevaux.

Cette première incursion demandoit à peine une petite journée, et sembloit ne devoir nous retenir que le tems de se montrer aux révoltés : semblables à ces tempêtes que précèdent toujours des signes fâcheux, non-seulement nous ne pûmes joindre ce jour-là la baie de Saldanha, mais nous eûmes à gémir en route sur le sort de ceux qui nous accompagnoient.

Le Sout-Rivier (rivière salée), qu'il falloit traverser à quelque distance de la ville, avoit sur ses bords beaucoup de cormorans. L'envie nous prit d'en tuer quelques-uns, et nous fîmes arrêter. Mais quand nous fûmes remontés en voiture, un Nègre qui étoit assis derrière et qui ne s'attendoit pas au mouvement qu'elle fit en partant, ayant été jetté à bas par la secousse, tomba rudement et se cassa une jambe. C'étoit un excellent serviteur, que Boers aimoit beaucoup. Il fallut alors quitter la route et gagner l'habitation la plus voisine, pour y déposer le malheureux blessé. On lui construisit un brancard et nous le fîmes transporter à la ville. Mais cet accident nous ayant pris quelques heures, et Boers voulant regagner le tems perdu, son cocher mit les chevaux au grand galop, et nous mena ventre à terre.

Nous avions avec nous quelques chiens. Un d'eux, très-échauffé par cette course rapide, sentit à l'odorat un ruisseau qui étoit à quelque distance; et il courut en avant, pour s'y baigner et se rafraîchir.

J'ai déja remarqué dans mon premier voyage, qu'en Afrique tout chien qui en pareille circonstance se plonge dans l'eau, y meurt presque toujours, si vous ne vous trouvez assez près de lui pour l'en retirer à l'instant même. Celui-ci, quand nous arrivâmes, avoit déja payé le fatal tribut. Au reste, les faits de ce genre sont si fréquens dans les colonies qu'on les regarde comme incontestables;

et je prie ici les physiciens de nous en expliquer la cause, et de nous dire pourquoi les chiens d'Afrique trouvent si souvent la mort où ceux d'Europe n'éprouvent pas seulement le moindre accident.

Nous arrivâmes fort tard à la maison patriarchale du bon Slaber ; ce fût un bouleversement général dès qu'on nous eût embrassés ; on ne savoit comment témoigner sa reconnoissance, soit à Boers, soit à l'ami qu'il avoit amené ; tout le monde s'empressoit à l'envie de fêter cet ami ; et certes, je ne pouvois me cacher toute la part qu'avoit dans ces caresses le plus ancien des commençaux. Les charmantes filles sur-tout mettoient une grâce touchante à le servir : l'une le débarrassoit du manteau, l'autre s'emparoit de son nécessaire ; on l'accabloit de questions obligeantes ; il sembloit trop peu exigeant en ne faisant point assez valleter tout ce monde : vivacité charmante, empressemens étourdis dont le contraste rendoit plus piquante encore la franche et loyale bonhommie du père. Mais c'étoit peu de nous savoir auprès d'eux ; lorsqu'on eut appris que nous y passerions huit jours, on poussa des cris de joie à faire retentir toute l'habitation : c'étoit bataille gagnée ; notre allégresse fût bientôt de niveau, il n'y eût plus de différence entre l'hôte et les hôtes ; on alloit, on venoit comme dans sa propre maison. Cette première soirée se passa à distribuer l'emploi de nos huit jours, à déterminer les différentes sortes d'amusemens auxquels on consacreroit chacun d'eux ; les jeunes filles dérangeoient un peu nos projets, et ne laissoient pas, de tems en tems, que de nous imposer des conditions sévères.

Cependant Percheron qui étoit des nôtres, avoit en tête le vaisseau et les révoltés de la baie de Saldanha ; et avant de se livrer à des distractions et des divertissemens, il voulut préalablement remplir son devoir. Il me proposa donc de partir le lendemain matin avec lui, et de l'accompagner au vaisseau qu'il alloit inspecter. C'étoit mon intention. Tout autre peut-être, à ma place, eût regardé la proposition de Percheron comme très-indiscrette, moi j'en fus ravi ; et j'avoue que s'il ne m'eût pas prévenu, j'étois résolu à la lui faire. Jusqu'alors je n'avois point encore vu d'équipage soulevé

contre ses chefs; ce spectacle étoit un tableau trop neuf; et tout objet extraordinaire, toute nouveauté qui sembloit me promettre une sensation nouvelle, avoit à mes yeux un attrait irrésistible. Sans réfléchir aux suites de mon étourderie, sans songer que j'allois de gaieté de cœur m'exposer à un danger certain, je pris heure avec Percheron, et ne songeai plus qu'au départ.

Quoique nous n'eussions que quatre lieues de chemin, et que nous nous fussions mis en route aussitôt après le déjeuner, notre marche se trouva cette fois encore tellement embarrassée, que nous n'arrivames à la baie qu'à la nuit close; désagrément qui nous causa beaucoup d'humeur, et ne servit pas à diminuer la prévention naturelle que nous inspiroit la cause des insubordonnés.

Les voiles de la nuit sembloient s'être épaissis exprès pour nous dérober la vue du vaisseau; c'est avec une peine extrême et comme à tâtons que nous traversames les dunes. Je tirai deux coups de fusil pour nous faire reconnoître et pour demander qu'on envoyât une chaloupe : inutile précaution, on feignit de ne nous pas entendre. Exposés à passer la nuit au bivouac sur la grève, nous maudissions le navire, l'équipage et la baie; notre colère jugeoit le procès avant d'en avoir pris connoissance; mais le capitaine, craignant, avec quelque raison, que nous ne fussions du nombre des mutins, qui dans le courant de la journée avoient quitté le vaisseau pour se rendre à terre, et qui vouloient y rentrer à cette heure les armes à la main, n'avoit garde de nous recevoir. Enfin, à force de coups de fusil, de cris, de hals, nous inspirames un peu de confiance : une chaloupe fut mise en mer, et vint nous recueillir au rivage.

Il faut avoir vu un désordre pareil à celui dont nous fûmes témoins, pour s'en faire un portrait véritable. Un bâtiment flottant en mer, privé de toute communication, semble un monde étranger; on eût dit que la révolte avoit bouleversé celui-ci dans tous ses points. L'équipage séparé par groupes, occupoit les différentes parties des ponts; partout on n'entendoit que murmures, menaces, imprécations, juremens effroyables; il règnoit par-tout un tulmute affreux : la voix des chefs ne pouvoit percer à travers les cris assourdissans

de l'équipage. Aux mouvemens impétueux de cette troupe effrénée, tout sembloit présager qu'elle alloit se livrer encore aux derniers excès; quelques hommes plus entreprenans, s'agitoient avec plus de fureur ; ils traversoient avec rapidité d'un bord à l'autre, afin de communiquer partout, ou leurs transports, ou leur crainte sur l'arrivée du commissaire. La foible lueur qui éclairoit le vaisseau, répandoit une teinte lugubre mais sublime sur cette scène horrible: on eût dit les démons se démenant au sein des ondes pour y tourmenter des humains. En même-tems nous nous vîmes enveloppés par cette multitude égarée. Ce fut alors que je sentis tout le danger de notre position. Le titre de commissaire dont étoit revêtu Percheron, et qui sembloit ne l'amener à bord que pour y prononcer le châtiment des coupables n'étoit rien moins que rassurant; la proscription ne pouvoit plus manquer de m'atteindre, moi, qui semblois n'être venu sur le vaisseau que pour y prêter mon appui; on murmuroit hautement contre lui, contre moi ; que dis-je, on murmuroit ? nous étions les coupables, et les yeux menaçans de ces juges terribles nous disoient assez tout ce que le pouvoir de la force, uni à la rage, peut exercer de tourmens sur la foiblesse et l'innocence. J'ai trop éprouvé dans cette crise violente à quel fil délié souvent nos jours sont attachés, et de quel hasard inespéré quelquefois dépend notre salut : si un de ces conspirateurs eût prononcé l'arrêt de notre mort, cent bras à l'instant l'auroient sans doute exécuté ; la mer eut été notre tombeau à tous les deux.

J'avois, à la vérité, un fusil à deux coups; mais mon compagnon étoit sans armes. Quant au capitaine et aux officiers, incapables d'en imposer par un peu de fermeté, ils sembloient à notre arrivée attendre dans une affreuse consternation les derniers coups d'une explosion qui ne tendoit à rien moins qu'à détruire à la fois et l'équipage et le vaisseau qui le portoit.

Puisqu'il ne nous étoit plus possible de nous soustraire au danger dont nous étions menacés, notre seule ressource étoit d'attendre l'événement, en faisant bonne contenance ; c'est aussi le parti que nous prîmes. Cette résolution nous donna des forces : Percheron s'embarrassant

s'embarrassant peu des menaces des mécontens, dit avec autorité qu'il prétendoit qu'on l'instruisit des détails et des causes de l'insurrection, promettant de rendre une égale justice à l'équipage, soit que ses plaintes fussent fondées, soit qu'il fut sorti des bornes de l'obéissance nécessaire ; et soudain prêtant l'oreille à ceux qui sembloient commencer le récit de cette affaire, il ne tînt aucun compte des murmures et des gestes animés des autres. Sa tranquillité calma insensiblement leur colère de telle sorte enfin, que, sous prétexte de prendre de nouvelles informations et d'administrer à chacun une justice éclatante, il renvoya au lendemain matin l'examen des autres matelots qui prétendoient avoir à parler. Percheron avoit espéré que le sommeil calmeroit les esprits et présenteroit à son autorité quelques ressources favorables.

Il n'y avoit nul moyen de sortir du vaisseau ; et, puisque nous en étions arrivés à cette extrémité, il eût été aussi lâche qu'imprudent d'abandonner l'équipage au péril de cette tempête furieuse.

Les apprêts du souper se ressentirent du trouble où nous étions tous plongés : nous songeâmes à prendre quelque repos. Le capitaine donna son lit à Percheron ; le premier pilote me céda sa cahute qui étoit sur le pont. Cette loge avoit une lucarne dont les vîtres avoient été brisées dès le commencement du trouble : car dans les insurrections c'est sur les vîtres et les lanternes que les mécontens commencent à assouvir leur première colère ; il semble que ces objets, par le bruit qu'ils font en se brisant, apaisent et satisfassent les fureurs de la foule ameutée. Cette lucarne fût pour moi un sujet d'inquiétude : il me paroissoit alarmant ; je devois redouter un pareil judas qui permettoit aisément (la tête de mon lit se trouvant en face) à quelque mal-intentionné de me lâcher, pendant la nuit, un coup de pistolet, si le désordre venoit à recommencer. Pour parer, autant qu'il étoit en moi, à toute surprise, je commençai par éteindre ma lumière ; puis, ayant changé la direction de mon lit et placé à côté de moi mon fusil bien chargé, j'attendis le jour et sommeillai comme je pus. Dans les intervalles du réveil, j'entendois les discours de quelque séditieux qui se promenoient sur le pont, et

qui sembloient se préparer à ne faire grace le lendemain à personne; j'en vis même plusieurs passer auprès de ma cabane et hausser le ton pour se faire entendre. Enfin, le jour parut: douce clarté qui dissipe les fantômes de l'imagination et rend aussi les méchans moins téméraires et moins audacieux. Ce que nous avions espéré arriva: la réflexion et peut-être plus encore la crainte d'un châtiment bien mérité, calma la fureur des plus ardens. Percheron saisissant avec adresse le moment favorable, fit un discours véhément dans lequel il peignit avec chaleur et les torts de l'équipage insurgé et les peines sévères que la loi inflige en pareil cas; puis, rejettant adroitement la cause des troubles sur les hommes perfides qui les avoient séduits et trompés, afin de les conduire à un pareil excès de désordre, il promit d'excuser tous ceux qui, n'ayant été qu'abusés, se rangeroient dorénavant sous la discipline du vaisseau; de là passant au chef de l'émeute qui, quoique arrêté fomentoit encore, sans doute, quelques nouveaux troubles, il lui fit une verte réprimande. Cet homme étoit garrotté et étendu entièrement nu, dans une cage à poulets, fermée et barricadée par des cerceaux de fer: c'étoit un de ces êtres à qui la nature a donné avec une constitution robuste, cette force d'esprit, ce mépris des dangers et de la mort à la fois si nécessaire et si funeste dans les factions; il étoit encore menaçant: on l'avoit saisi au moment où il ne s'y attendoit pas, car à lui seul il auroit fait trembler l'équipage entier. Le soin de le punir et de prononcer en dernier ressort sur ce chef dangereux fut remis à la justice du Cap; en conséquence Percheron donna l'ordre qu'on y transférât le prisonnier. Dès cet instant le calme parut rétabli pour long-tems, et nous restâmes convaincus que dans toute émeute il ne faut souvent, pour rendre la tranquillité à une multitude égarée, que lui ravir son chef ou l'abattre à ses propres yeux. Quant au reste des mutins, ils furent livrés à la clémence du capitaine et des officiers, qui accordèrent une amnistie générale, et tout rentra dans l'ordre.

Nous nous fîmes reconduire à terre, plus empressés que jamais de la revoir et d'aller raconter à nos hôtes tranquilles toutes les cir-

constances d'un péril qu'aucun de nous n'avoit soupçonné.

Je ne m'attendois guère que cette bisarre aventure seroit suivie d'un nouveau chagrin dont les suites se prolongeroient long-tems dans ma mémoire, et qu'en quittant pour un jour mes amis les plus chers, j'aurois à pleurer la perte de l'un d'entre eux et à me préparer incessamment à ne plus le revoir.

A mesure que j'approchois de la maison de Slaber je tirai, selon ma coutume, des coups de fusil, pour avertir de notre arrivée et engager nos amis à venir au-devant de nous. Malgré mes signaux répétés, personne ne parût; et ce silence de l'amitié sembla m'annoncer quelque nouvelle fâcheuse.

Bientôt mes soupçons furent vérifiés, quand, entrant dans la salle, je vis les filles de Slaber venir à moi avec l'air de la tristesse et l'intérêt du sentiment. Allarmé de cet acceuil, dont je croyois que le motif les concernoit personnellement, je m'empressai de leur demander quel malheur elles avoient éprouvé depuis mon départ. « Ce que « j'ai à vous anoncer ne regarde que vous, me dit l'une d'elles: « Boers est reparti pour le Cap, et avant peu vous allez le perdre. « Pendant votre absence il a reçu de Hollande des dépêches par les- « quelles la Compagnie accepte la démission qu'il avoit sollicitée; « et, comme, en ce moment, il y a dans la baie un bâiment prêt à « faire voile pour l'Europe, et qu'il a résolu de s'y embarquer, il est « monté à cheval avec Larcher, et nous a quittés pour aller sans dé- « lai faire à la ville les préparatifs de son départ. Nous nous trou- « verions heureux si, après l'avoir perdu, nous pouvions vous gar- « der quelques tems ici, vous et votre ami: cependant je me crois « obligée de vous dire qu'en partant, Boers a prévu que, peut- « être, vous voudriez lui donner le plaisir de vous voir encore au « Cap; dans ce dessein, il a laissé ici sa voiture et ses chevaux; et « voici une lettre qu'il vous a écrite, et que je me suis chargée de « vous remettre. »

Le début de ce discours m'avoit consterné, je l'avoue; mais la fin, je ne sais pourquoi, me rassura. Je m'imaginai que, par gaieté, on avoit voulu s'amuser de moi un instant. Cette lettre, cette voiture

me parurent une plaisanterie ; et j'en étois même si convaincu que, malgré l'air de vérité avec lequel m'avoit parlé la fille de Slaber, malgré les protestations qu'ils me firent tous que le départ n'étoit que trop vrai, j'allai visiter, avec Percheron, toutes les chambres de la maison pour y chercher les deux absens ; ne doutant point qu'ils ne fussent cachés pour nous faire pièce. Ils étoient partis ! — mon bienfaiteur m'avoit quitté ! j'allois le perdre pour long-tems ; et il ne me restoit d'autre consolation que de courir au Cap l'embrasser encore avant son départ.

Le lendemain dès le point du jour, nous montâmes en voiture, Percheron et moi. Arrivés chez Boers, les premiers objets qui frappèrent mes yeux furent ses malles qu'on enlevoit pour les transporter à bord, et lui-même m'annonça qu'il partoit le lendemain. En vain les médecins lui avoient représenté que sa santé étoit trop foible pour supporter un aussi long voyage ; qu'il auroit dû, avant de l'entreprendre, aller pendant deux ou trois mois reprendre à la campagne les forces nécessaires ; et que d'ailleurs le bâtiment sur lequel il se proposoit de s'embarquer, étant beaucoup trop petit pour lui procurer une certaine aisance de logement, il s'exposoit témérairement à un danger de mort presqu'assuré : rien n'avoit pu l'arrêter. Prévenu contre un pays dans lequel on lui avoit fait éprouver des désagrémens qui n'auroient pu que s'accroître encore, il n'aspiroit qu'au moment de s'en éloigner. D'ailleurs, en quittant la Hollande, il y avoit laissé un père respectable que son cœur lui rappeloit fortement, et qu'il n'avoit jamais cessé de regretter ; il préféroit enfin le bonheur de revoir sa famille aux agitations et aux peines qu'entraînent après soi la fortune et de vains honneurs.

Quel que fut mon attachement pour lui, livré souvent à des souvenirs non moins chers, et bien capable à sa place d'imiter sa conduite, je ne m'occupai point à combattre une résolution bien déterminée ; je ne songeai plus qu'à mettre à profit les courts instans que nous laissoit l'amitié. Je voulois qu'il en emportât un gage avec lui. Quoiqu'il ne fut naturaliste qu'autant que je lui en avois inspiré le goût, je me hâtai de faire dans tout ce que je possédois un choix pré-

cieux en histoire naturelle, que j'envoyai à bord avec ses autres effets ; je me serois presqu'embarqué avec lui, tant le découragement s'étoit emparé de mon ame ; n'ayant plus sous mes yeux un aussi digne conseiller, je devrois dire un consolateur, qui plus d'une fois avoit reçu les épanchemens d'un cœur qui avoit aussi ses disgraces à dévorer.

Enfin, je vis arriver le 25 octobre 1783, époque malheureuse qui s'est plus d'une fois retracée à mon esprit, et de tous les événemens de ma vie celui qui m'a coûté le plus d'ennuis et de regrets.

Il fallut nous séparer. « Je pars tranquille sur tout ce qui vous « regarde, me dit-il avant de me quitter; je vous ai recommandé « à mes amis les plus intimes, et je réponds de leurs soins comme « de moi. Cependant pour ne pas vous être entièrement inutile en- « core dans votre grande entreprise, j'ai voulu y contribuer par quel- « ques bagatelles qui ne me sont plus nécessaires, et que je vous prie « d'accepter : ce sont mes deux fusils, deux chevaux de course avec « leur harnois complet, et, pour vous épargner un détail de misè- « res, tous mes ustensiles de chasse ».

J'étois si oppressé que je ne pouvois répondre. Sans me donner le tems de parler, il me montra sur un fauteuil une robe de chambre pour laquelle je lui avois vu une prédilection marquée, quoiqu'il ne la mit que rarement et dans certains jours choisis. « Ce vête- « ment, ajouta-t-il, est une étoffe qu'a portée ma mère, et qu'à « mon départ pour l'Afrique elle me pria de porter à mon tour pour « l'amour d'elle, comme un monument de sa tendresse et un signe « éternel de ressouvenir. Jusqu'ici j'ai rempli ce devoir avec la plus « tendre affection ; quoique depuis quelque tems il me rappellât dou- « loureusement que ma mère ne vit plus ; mais à présent que je vais « me fixer auprès de mon père pour consoler sa vieillesse, puis-je « conserver davantage ce qui sans cesse exposeroit à ses yeux, la « perte qu'il a faite? Il faut désormais que mon ami le porte pour « moi ; à ce titre, c'est à vous, mon cher Vaillant, que je le transmets, « non comme un présent ordinaire, mais comme un legs qui me fut « fait à moi-même, comme un legs qui me fut précieux, et que je

« vous charge d'acquitter pour moi en en faisant usage selon le vœu « de ma respectable mère. »

On sent très-bien que le présent d'une robe-de-chambre à un voyageur accoutumé à un autre costume, presque toujours en habit de chasse et les armes à la main, présente l'image d'une carricature assez ridicule, et qu'un pareil accoutrement eût été plus plaisament adapté aux épaules de nos procureurs ou de nos médecins d'autrefois; mais cette scène si digne pour tant d'autres du théâtre de la foire, prend ici un caractère touchant de simplicité, de bonhommie, de vérité, qui m'attendrit encore. L'objet n'est rien par lui-même, mais les idées que cet objet rappelle, sont touchantes; la main qui donnoit m'est si chère, que même après dix ans je ne revois point sans plaisir les lambeaux de la robe, que je me suis fait un devoir d'user jusqu'à la corde, lorsque je suis devenu plus sédentaire; enfin, la plus belle antique ne seroit pas plus religieusement conservée.

Je me jettai dans les bras de mon ami les larmes aux yeux, et je sentis les siennes inonder mon visage. Le spectacle de sa maison, de toutes parts en mouvement, étoit extrêmement touchant; on eût dit un déménagement à l'approche des brigands : l'abandon des lieux auxquels on fut si attaché, où l'on goûtoit des plaisirs innocens et vrais, a quelque chose d'affligeant et qui consterne une ame sensible. La maison de mon ami participoit un peu des regrets que je donnois au maître ; un meuble, le plus simple ustensile dont il avoit coutume de se servir, fixoit douloureusement mes regards : cette sensibilité active est le partage et le malheur d'un petit nombre d'humains; elle donne véritablement de la vie aux objets les plus inanimés. Mais ce qui rendoit la scène encore plus douloureuse, c'étoit le silence de nos amis communs rassemblés autour de l'ami qui partoit. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la chaloupe qui alloit nous l'enlever ; il ne nous permit pas de le suivre jusqu'au bâtiment ; il nous fallut rester sur le rivage, contens de le suivre encore des yeux. Arrivé à bord, il monta sur le tillac, et là, avec son mouchoir, il nous fit les derniers signaux de l'amitié.

Un de ses meilleurs amis et des miens eût pitié de l'angoisse où j'étois, il m'emmena chez lui ; nous passâmes tout le jour à nous rappeller tous les traits de bienfaisance qui avoient honoré la vie publique et privée du meilleur des hommes. Son nom revenoit sans cesse, à chaque propos. Un dernier trait vint mettre le comble à notre douleur. Tout-à-coup se fit entendre le canon de la rade et du fort qui annonçoit le départ du navire, et qui saluoit pour la dernière fois le fiscal. Je m'élançai vers le belvéder, et, avec une lunette, je vis le bâtiment qui fendoit les flots à pleine voile, et qui se perdit bientôt dans l'horison.

Cependant je regagnai dans la nuit mon appartement ; il me sembloit une prison. Abandonné à moi-même, j'étois dans la situation d'un coupable que tout le monde fuit, et qu'on livre à ses remords ; jamais un amant ne sentit avec plus de force une séparation si cruelle.

Le lendemain matin M. Serrurier, son successeur ; le colonel Gordon, commandant de la place ; Hakker, gouverneur en second ; Conway, colonel du régiment de Pondichéri, et que depuis j'ai eu le plaisir de revoir à Paris ; enfin, tous les amis du voyageur, et les personnes auxquelles il m'avoit recommandé, et dont quelques-unes m'étoient même inconnues, vinrent à l'envie m'offrir leurs services ; m'assurant toutes qu'elles s'empresseroient de me faire oublier, par leurs soins, une perte qui leur étoit aussi sensible qu'à moi. Chacun me prioit d'accepter un logement chez lui ; mais, parmi ces offres, je dois distinguer sur-tout celle de Gordon ; il fit la sienne, tant en son nom, qu'au nom de son épouse, et y mit tant d'instance et de franchise, que je ne pus le refuser. D'ailleurs, indépendamment des obligations personnelles que je lui avois et des services qu'il m'avoit rendus dès les premiers jours de mon arrivée au Cap, je lui étois aussi sincèrement attaché par notre conformité de goût pour l'histoire naturelle, que par la reconnoissance et l'amité. Cependant j'étois résolu à ne point user encore, pour le moment, de son offre obligeante, et je le priai de permettre que je gardasse mon appartement jusqu'après la vente des effets de Boers : car la maison de mon

ami étoit encore toute meublée, et il n'avoit emporté avec lui que ce que le voyage lui rendoit absolument nécessaire.

La vente se fit enfin, et elle servit plus que toute autre chose à montrer la considération dont avoit joui généralement l'ex-fiscal. Le désir que chacun eût de posséder quelques-uns des effets qui lui avoient appartenu, les fit pousser bien au-delà de leur valeur réelle. Ses amis sur-tout se disputèrent ceux des meubles qui servoient particulièrement à son usage. Tous se firent un devoir d'en posséder au moins un; et je vis avec la plus grande satisfaction, chacun d'eux, en l'emportant, regretter le maître qui l'avoit laissé.

Avant que l'on ne vendit ses effets, le colonel Gordon m'avoit proposé de l'accompagner dans une opération qu'il vouloit faire pour vérifier la position de la montagne du Piquet, par rapport à celle de la Table. Dès qu'on sut dans la ville son projet, plusieurs officiers des différens régimens de la garnison lui demandèrent de l'accompagner. Les uns étoient des curieux qui vouloient jouir du spectacle de son travail; les autres des oisifs qui cherchoient à employer une journée. Ceux-ci, ne désiroient que le coup-d'œil d'une vue magnifique; ceux-là, de pouvoir dire, à leur retour en Europe, qu'ils avoient monté sur la fameuse Table. Quoiqu'une pareille troupe dut être plus incommode qu'utile, il l'admit cependant; et nous partimes au point du jour, avec les instrumens nécessaires. Un hazard heureux favorisa notre opération : le ciel, pendant la journée entière, fût parfaitement pur; et, ce qui est infiniment rare, il ne nous opposa pas un seul nuage sur la Table.

Pour moi, j'eus à me féliciter d'un bonheur particulier; celui de voir et de tuer, sur le plateau de la montagne, un oiseau d'espèce nouvelle, que jusqu'à ce moment je n'avois point encore apperçue en Afrique, et que je n'y ai jamais revue depuis : c'étoit un merle de roches. Je l'ai apporté en Europe. Il fait aujourd'hui partie de mon cabinet, et formera dans l'*Ornithologie* que je vais publier bientôt, une nouvelle espèce intéressante, qui mérite d'être connue des naturalistes.

Un

Un oiseau tué si près de la ville, et nouveau néanmoins pour tous les habitans du Cap, ne devoit être sur la Table qu'un étranger. Je soupçonnai qu'il pouvoit y être venu de cette suite de roches et de montagnes, qui, par leur ressemblance avec celles du nord de l'Europe, sont appellées *Montagnes de Norwège*, et qui, se détachant de la Table, vont, en se dirigeant au sud jusqu'à la mer, former ce qu'on appelle la *Pointe méridionale d'Afrique*. Plusieurs personnes avoient eu la curiosité de visiter cette pointe; mais elles ne s'y étoient rendues que par les bords de la mer, ou par la route de Constance et de la Baie-Falso; moi, je voulois y aller par la crête même des montagnes. Une entreprise aussi nouvelle sembloit me promettre des objets inconnus et curieux. Je n'avois à redouter dans mon voyage qu'une extrême fatigue; et la considération d'un pareil inconvénient n'étoit point faite pour m'arrêter.

Un ami me prêta deux de ses Nègres, j'y joignis un Hottentot, et leur distribuai à porter entre eux ma canonnière, ma carabine, un manteau, des munitions de chasse, quelques vivres secs, en un mot, ce qui me paroissoit absolument indispensable; car, devant toujours monter et descendre, il ne nous falloit rien d'embarrassant. Moi, je portois mon fusil à deux coups, j'avois deux pistolets à ma ceinture, et j'étois suivi de trois chiens, l'élite de ma meute.

Ce fut dans cet équipage et par le plus beau tems du monde, que je me rendis sur le sommet de la Table.

Vue dans l'éloignement, et à une certaine distance, la montagne paroît se terminer en plateau, et telle est l'origine de ce nom de Table que lui ont donné les voyageurs et les marins. Cependant il s'en faut bien (et je l'ai déja dit) que son sommet soit une plaine; sillonné dans toute sa surface par d'énormes cavités, il est hérissé, en même tems, d'aspérités, de proéminences, de hautes roches qui, par leur altération et leur éboulement, attestent combien l'action des météores lui a fait perdre de sa forme primitive. Sa face la plus longue, est celle qui regarde la ville. Dénué d'instrumens, il ne m'étoit guère possible d'en mesurer exactement l'étendue; je le tentai néanmoins, en la parcourant plusieurs fois à pied; et chaque

fois je vis que pour aller de l'extrémité est à l'opposé ouest, il me falloit près de vingt minutes ; ce qui certainement annonce une longueur d'un quart de lieue au moins.

Pendant que je m'occupois de mon arpentage, ma bonne fortune me rendit témoin d'un phénomène intéressant, que souvent les curieux ont cherché à observer sur la montagne, mais qui ne s'offre pas toujours avec la même pompe aux regards des observateurs : c'étoit la formation d'un de ces orages du sud-est, produit par l'amoncellement des nuages au sommet de la table, et qu'on appelle vulgairement *la Perruque*, ainsi que je l'ai dit dans mon premier voyage. Il faut que je le décrive ici, mais d'une manière plus précise, de peur qu'on ne prenne l'effet pour la cause, et qu'on n'attribue à l'un ce qui appartient à l'autre. Celui-ci, s'annonça par une traînée de brouillards, que nous vîmes balayer sur la surface de la mer ; il s'avançoit vers nous en passant par-dessus la Baie-Falso; son approche m'annonçoit une des tempêtes les plus terribles ; mais je m'applaudissois d'être à portée de voir et d'étudier à cette hauteur, le développement d'un aussi brillant spectacle, au risque de quelques légers inconvéniens, qui ne pouvoient entrer en balance avec les avantages que j'allois retirer de ces observations, qu'aucune circonstance ne me permettroit peut-être jamais de répéter, si je laissois échapper celle qui se présentoit si heureusement. Ainsi, sans désemparer je fis dresser ma tente vers l'est, et le plus près possible de cette partie de la montagne qui, déja séparée de la Table, par l'action progressive et continue des éboulemens, des pluies et des vents, prend le nom particulier de *Diable*, et tend de plus en plus à s'isoler de cette grande masse.

La traînée, en s'avançant, couvrit bientôt toute la vallée, de Baie-Falso jusqu'au pied des montagnes, et finit par nous dérober entièrement la vue du charmant paysage de Constance, de Nieuwland et du Ronde-Bosch ; et puis, grossissant à vue d'œil, il ne tarda pas à gagner successivement la hauteur de la Table ; et, en moins de deux heures, il s'accrut au point que non-seulement il couvrit la partie du terrain qui nous séparoit du Diable, mais encore nous enveloppa

nous mêmes de toute part. Cette brume étoit si dense, qu'on ne pouvoit rien distinguer à un pied loin de soi. Du reste, l'atmosphère, malgré ce grand mouvement de vapeur, ne sembloit point troublée ; je ne sentois pas un souffle de vent ; en revanche mes habits se mouilloient insensiblement.

J'avois eu plusieurs fois l'occasion de remarquer, que lorsque ces nuages venoient se répandre sur la Table, ils n'en couvroient que la partie orientale, tandis que l'occidentale restoit pure et intacte. Je savois encore, et je l'ai dit ailleurs, que souvent dans ces tems brumeux, un colon qui part de la ville pour se rendre à la Baie-Falso, peut choisir à son gré, ou de marcher sous un soleil brûlant en prenant par l'ouest, ou de s'exposer à une pluie continue en prenant par le côté opposé. Or, maintenant que je me trouvois sur la montagne au moment que le nuage s'appésantissoit sur elle, je pouvois aisément m'assurer quelle partie étoit couverte, quelle autre ne l'étoit pas ; puis qu'étant dans le nuage même, je n'avois qu'à marcher jusqu'au moment où j'en serois sorti. C'est ce que je fis en m'avançant vers l'ouest du plateau ; mais à peine fus-je à mi-chemin de ce plateau, que je me trouvai sous les rayons d'un soleil ardent, et sous un ciel de toutes parts très-serein.

C'est alors que s'offrit à mes regards, le spectacle du plus bel horison que j'aie jamais considéré : je distinguois toutes les habitations qui parent les montagnes du Tigre, le Blauwe-Berg, le Groene-Kloof et le Piquet-Berg ; la ville se trouvoit presque perpendiculairement sous mes pieds ; mais lorsqu'avec ma lunette, je me mis à considérer les girouettes des maisons, je m'apperçus qu'elles étoient tournées en tout sens, ce qui m'annonçoit que le plus grand calme y règnoit ainsi que sur la montagne, où il n'y avoit pas le moindre mouvement dans les airs, puisque les feuilles des arbres dormoient dans une immobilité profonde.

La baie étaloit un spectacle plus étonnant encore. Sa partie nord éprouvoit alors une rafale très-violente qui ne s'étendoit point à la partie sud. Ainsi, par exemple, dans cette dernière partie, trois vaisseaux me sembloient jouir d'un repos parfait, et dans l'autre,

tous ceux qui se trouvoient à l'ancre, étoient, au contraire, agités par un vent très-violent. De ce contraste frappant, je dirai même incroyable, dans un espace si peu étendu, il résultoit entre l'une et l'autre une très-grande différence dans la couleur des eaux. Ce double effet me paroissoit magique, puisqu'il m'offroit dans un même cadre, et sans intermédiaire, le calme et la tempête.

Voici comme je concluois : le vent qui avoit pris naissance à la surface de la mer des Indes, soufflant avec violence, entroit par la Baie-Falso, communiquoit seulement à la baie de la Table par le défilé qui sépare les deux baies, et suivoit sa direction dans la partie nord de la rade; tandis que le détour que forment les montagnes du côté du Cap et au Cap même, y amortissent la plus grande partie de sa force. Ce n'est donc que l'amas des nuages du sud-est, qui s'entassent sur la Table, et de-là, se précipitant sur la ville, y occasionnent ces furieux coups de vent, en même tems si incommodes et si salubres aux habitans du Cap; car nous avons vu le plus grand calme règner, non-seulement dans la ville, mais dans toute la partie de la rade, qui, se trouvant opposée à la direction de la montagne, doit naturellement les abriter de ce côté. En effet, dans tout le séjour que j'ai fait au Cap, j'ai toujours remarqué que l'ouragan n'étoit jamais, à beaucoup près, aussi violent quand les nuages restoient en stagnation, et comme suspendus sur le haut de la montagne; la même chose a lieu dans tout l'intérieur de l'Afrique, par-tout enfin, où de grandes hauteurs opposent une barrière à ce vent impétueux.

Vers une heure après-midi, jugeant mon nuage parvenu à son maximum d'accroissement, je m'en éloignai, afin de le considérer dans un point de vue favorable, et d'en apprécier la hauteur, s'il étoit possible. A une certaine distance il m'offrit l'image d'une masse de brouillards pressée et pelotonnée sur elle-même. Ses extrémités ou contours supérieurs et latéraux étoient très-apparens; on distinguoit parfaitement la ligne où il terminoit, et je puis assurer qu'il n'avoit pas plus de cinquante ou soixante pieds d'élévation.

L'air vif et élastique de la montagne m'avoit donné un grand appétit; tout résolu que j'étois à continuer mes observations le reste

du jour, il me fallut les interrompre un moment pour aller prendre quelque nourriture dans ma tente ; mais à peine rentré dans le brouillard, je sentis un petit vent d'un froid très-piquant, qui n'avoit point existé le matin. A la vérité, il étoit si foible que je l'attribuai au mouvement de la vapeur qui alloit toujours croissant. Néanmoins, comme il me faisoit éprouver quelque mal-aise et que j'étois-là, moins que par-tout ailleurs, en situation de continuer mes recherches, je fis enlever ma tente et j'allai camper à l'extrémité ouest du plateau.

Mes Nègres et mon Hottentot m'étant totalement inutiles pour l'opération qui m'occupoit, je voulus en tirer quelque parti en les employant le reste de la journée à chercher sur la montagne un prétendu monument dont l'existence m'avoit long-tems tourmenté.

Kolbe dit dans son ouvrage qu'en 1680 le gouverneur Van der Stel étoit allé sur la Table avec plusieurs dames du Cap et particulièrement avec la femme du gouverneur des Indes ; que voulant laisser à la postérité un monument solemnel de cette partie de plaisir et du grand effort de ses jeunes compagnes, il avoit fait ériger sur les lieux mêmes une colonne ou pyramide avec une inscription digne de transmettre à la postérité la mémoire de son grand nom. L'auteur raconte même sur ce voyage beaucoup de détails et de circonstances particulières qui engagent à y ajouter foi ; mais, malgré toutes les recherches que firent mes compagnons, ils ne trouvèrent pas le moindre vestige de la prétendue colonne, qui, si l'histoire en est vraie, aura été détruite, ou par le tems ou par une main ennemi des monumens.

Je ne cessai de suivre tous les mouvemens de mon nuage. Une partie s'en étoit détachée ; et passant par l'échancrure qui sépare le Diable de la Table, elle étoit allée se fixer au revers de celle-ci, et y paroissoit suspendue comme dans un état de stagnation, sans avoir avec la grande masse aucune autre communication. Vers les cinq heures celle-ci sembla s'affaisser et devenir plus pesante. Je crus qu'elle alloit se précipiter sur la ville et y occasionner un de ces ouragans si communs au Cap dans les mois de mars et avril, plus

rares dans la saison où nous nous trouvions; je me trompai. Sans diminuer de hauteur, elle déborda le plateau, descendit au dessous de ses rebords, et, circulant ainsi le long de son escarpement, alla rejoindre le nuage du Diable avec lequel elle se confondit pour n'en plus faire qu'un seul. Tout ceci s'opéra sans le moindre dérangement dans l'air. La rade elle-même cessa d'être agitée par le vent; et le calme universel me dit assez que je devois renoncer à l'attente d'un orage dont le spectacle m'auroit beaucoup intéressé, mais dont les effets n'auroient pas également amusé les habitans de la ville qui n'avoient pas le même intérêt à ces observations.

L'approche de la nuit vint me dédommager un peu de cette contrariété en m'offrant un tableau différent, il est vrai, et moins rare, mais plus sublime peut-être que cette grande tempête sur laquelle je m'étois avisé de compter. C'étoit le coucher du soleil dans l'océan. On pourroit dire que c'étoit l'arrivée du maître de la nature aux bornes du monde. Je vis ce globe de feu se plonger et disparoître avec majesté dans les eaux. Quel ravissant spectacle il offrit à mes yeux étonnés! lorsque, rasant la surface des mers, il parût tout-à-coup en embrasser l'abîme, pour rejoindre, comme le dit Ossian, l'immense palais des ténèbres. A son approche les flots élèvent leurs têtes agitées pour se dorer de sa lumière; leurs couleurs diamentées par ses rayons se dégradent insensiblement, et soudain ils s'abaissent lorsqu'il a disparu. Déja l'océan commençoit à n'être plus éclairé et l'immense rideau de nuages que j'avois à l'est réflétoient encore ses feux dans leurs parties supérieures : leur masse totale représentoit des montagnes de neige et leur couronnement étaloit une zone resplendissante de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce spectacle ne dura qu'un instant; mais, à une distance de trente lieues vers le nord, les montagnes du Piquet, plus hautes encore que la Table, conservèrent pendant quelque tems la lumière sur leurs cimes majestueuses; elles se détachoient sur le fond pourpre et violâtre du ciel. On eût dit des fanots destinés à éclairer l'Afrique intérieure pendant l'obscurité de la nuit. Que l'homme est petit à cette hauteur, et que ses passions sont misérables lorsqu'il se compare à l'immensité!

Aux approches des ténèbres les vautours avoient quitté la plaine et regagnoient les rochers. Les bavians se retiroient dans leurs repaires ; les petits oiseaux voltigeoient encore autour de moi : épars sur les arbustes et les buissons, ils célébroient par leurs concerts la fin d'un si beau jour. Leur chant mourût avec le crépuscule ; l'obscurité livra la montagne aux oiseaux funèbres ; et moi, triste et penseur, je rentrai dans ma canonnière qu'on avoit entourée d'un grand feu pour en éloigner les animaux malfaisants qui fuyent la lumière. —

Je devois m'attendre à rencontrer sur la montagne une sorte d'ennemis plus dangereux encore ; c'étoient ces esclaves marrons fugitifs de la maison domaniale, vivant dans les rochers et profitant de la nuit pour aller dérober dans les habitations voisines. J'avois à craindre que quelqu'un de ces déserteurs ne se fût caché dans mon voisinage, et qu'à la faveur des ténèbres il ne tentât de me surprendre ou de m'attaquer. Mes précautions étoient prises d'avance ; j'étois trop bien armé pour redouter un pareil combat, et la vigilance de mes trois chiens, plus encore que mes feux me permit de reposer en sécurité toute la nuit.

La brume devint si humide que, quand le jour parut, je me sentis, dans ma tente, tout perclus de froid, malgré un très-fort manteau, dans lequel je m'étois roulé et enveloppé tout entier. Par l'état où je me trouvai, on peut juger de ce que mes gens avoient eu à souffrir. Pour me dégourdir, je pris le parti de me transporter dans la partie de la montagne que je jugeai devoir être exempte de brouillards. Je comptois, comme le jour précédent, y trouver le soleil ; mais la nuée l'avoit couverte en partie, et le soleil ne s'y montra que lorsqu'il eût passé le méridien. En attendant qu'il vint me réchauffer par sa présence, je parcourus le plateau avec mon fusil, dans l'espoir de me procurer des provisions, si je trouvois quelque pièce de gibier à abattre. Je ne vis que des vautours, posés en avant sur le bord de leur trou, qui, engourdis par le froid et humectés par la rosée, attendoient aussi le soleil pour se ressuier et prendre leur vol. Dans cet état ils sembloient ne pouvoir remuer leurs aîles, et se laissoient approcher de très-près. J'en tuai plusieurs. J'essayai même, quand

le soleil eût reparu et que je me sentis réchauffé, d'en faire rotir un, et d'en diner avec mes gens. Mais l'odeur en étoit si rebutante et le goût si détestable qu'il me fut impossible d'en manger. Mes deux Nègres le rejettèrent comme moi. Il n'y eut pas jusqu'aux chiens qui, après l'avoir flairé, s'en éloignèrent; mon Hottentot seul en mangea, et le trouva passable parce qu'il étoit très-gras. Quand nous nous fûmes bien sechés, nous abattîmes la tente, et descendant la Table du côté du sud-ouest, je me rendis à travers les broussailles et les ronces, vers la *Fausse-Tête du Lion*; tel est le nom d'une montagne malheureusement célèbre par quelques naufrages, et à juste titre redoutée des marins. Pour entendre ceci, il faut se rappeler qu'il y a, comme je l'ai remarqué plus d'une fois, une autre montagne qu'on appelle la *Tête du Lion*, et qui est un des renseignemens des pilotes, quand d'Europe ils arrivent au Cap. La Fausse-Tête a pris son nom de la ressemblance de forme qu'elle a avec la Tête véritable, quoiqu'elle soit moins haute; et cette conformité est d'autant plus dangereuse, que près de cette montagne, il en est une autre qui, terminée en plateau comme la Table, représente, vue au large, la coupe ouest de cette dernière. Si, dans les tems brumeux, le pilote, trompé par ce rapport, porte à terre comptant entrer dans la baie du Cap, il est perdu, et son vaisseau échoue sans ressource sur les bas-fonds de la côte. Cependant il y a pour lui une reconnoissance sûre et infaillible que je crois devoir indiquer : c'est que la Tête du Lion est totalement isolée du côté du nord, n'ayant que la crouppe du Lion de ce côté, qui peut s'y montrer et qui est plus basse; tandis que la Fausse-Tête paroît tenir, sans interruption et sans intervalle, à une chaîne de montagnes, qui, au nord, vient joindre la Table, et qui au sud s'étend jusqu'à la pointe d'Afrique et va former ce promontoire. A la vérité, dans les tems de forte brume, le renseignement que j'indique ici devient inutile, parce qu'alors le corps des montagnes étant enveloppé de brouillards, il n'y a que leur cime qui, étant élevée au-dessus de la vapeur, soit visible; mais dans ce cas, il est un autre moyen certain de reconnoissance. La Tête du Lion n'ayant à sa partie septentrionale aucune autre montagne aussi haute qu'elle,

son

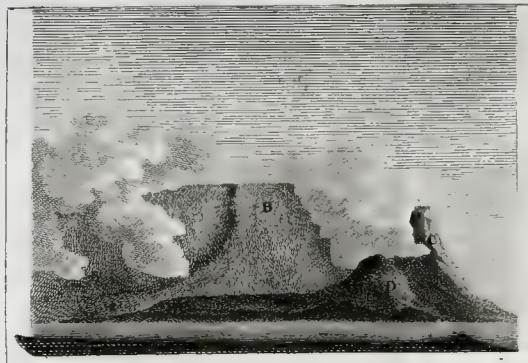
MONTAGNES DU CAP VUE EN MER DU CÔTÉ DE L'OUEST.

Amelie Fc Coiny Sculp.

ISE EN RADE.

upe du Lion. E. *Pointe des Pendus.*

VUE DU CAP PRISE DE L'ISLE ROBIN.



MONTAGNES DU CAP VUE EN MER DU CÔTÉ DE L'OUEST.

VUE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE PRISE EN RADE.

A. *Montagne du Diable*. B. *Montagne de la Table*. C. *Tête du Lion*. D. *Croupe du Lion*. E. *Pointe des Pendus*.

son sommet doit se montrer seul de ce côté ; la Fausse-Tête, au contraire, ayant à son septentrion d'autres sommets aussi élevés, ceux-ci doivent se distinguer en même-tems que le sien ; par conséquent, si le pilote, incertain sur celle des deux Têtes qu'il apperçoit, voit au nord de cette Tête, et sur la même ligne, d'autres cimes de montagnes, il ne peut se méprendre : c'est la Fausse-Tête qui se montre à lui ; s'il n'apperçoit rien à la partie septentrionale de la pointe, si des montagnes qu'il distingue elle est la dernière au nord, c'est la Tête véritable. Car la crouppe du Lion, qui en fait partie, est très-peu élevée ; et quand on la voit, on ne peut s'y méprendre. On sent bien que ceci n'a lieu que pour les vaisseaux qui, arrivant d'Europe ou des Indes, se trouvent plus au sud que l'entrée de la baie ; ceux qui sont plus au nord, ont une toute autre vue, et dans ce cas, il leur est impossible de voir la Fausse-Tête ; car on doit alors appercevoir les montagnes du Cap telles à-peu-près qu'elles sont représentées ici, puisque j'en ai pris la vue étant sur l'île Roben. Quant à l'autre vue, je l'avois également prise en arrivant au Cap ; mais le dessin s'étant déchiré en deux, j'en ai perdu une partie. J'ai cependant fait joindre ici celle qui m'est restée, et qui ne s'étend que jusqu'à la Fausse-Table.

Je n'insisterai point sur l'importance dont peuvent être de pareilles observations ; les publier, est, selon moi, servir l'humanité, et mon voyage, après tant de dépenses et de fatigues, n'eût-il produit d'autre bien que celui d'éviter à la navigation un seul naufrage, je m'applaudirai toute ma vie d'avoir voyagé.

De la Table à la Fausse-Tête, je vis par-tout sur le terrain que je parcourois, une grande quantité d'oiseaux du genre des merles, des grives et des sucriers. De la dernière montagne, j'apperçus beaucoup de guépiers de l'espèce de ceux qu'on trouve dans les provinces méridionales de la France et en Italie. Au Cap, comme en Europe, ces volatiles charmans sont des oiseaux de passage. Ils voloient par milliers au-devant de moi dans la vallée, et venoient en troupe se jetter sur les buissons et les arbustes dont elle est couverte. Quoique dans d'autres circonstances leur beauté eût été pour

moi un motif de les rechercher, dans celle-ci, ils ne m'étoient agréables que par leur saveur exquise ; et, au reste, avec les facilités que m'offroit leur multitude immense, il me suffisoit de quelques coups de fusil tirés dans un buisson, pour fournir abondamment pendant tout un jour aux provisions de ma cuisine et à celle de mes gens.

Leur affluence dans ce lieu m'étonnoit d'autant plus, que je remarquai beaucoup d'oiseaux de proie du genre des éperviers qui leur livroient une guerre cruelle. La vallée étoit peuplée aussi d'une quantité énorme de serpens verdâtres, longs de quatre à cinq pieds ; c'étoit l'humidité du terrain qui avoit attiré là, et multiplié à ce point ces reptiles. Leur multitude et leur grandeur m'inquiétoient beaucoup, et j'étois d'autant plus fondé à les croire venimeux, que mes chiens, qui ordinairement me précédoient toujours dans les broussailles, alors se rangeoient tous trois derrière moi, et sembloient ne s'avancer qu'avec crainte. Pour m'assurer de ce que j'avois à redouter de ces ennemis, j'en tuai un, et à l'inspection de sa bouche je vis avec joie, qu'ils n'étoient point dangereux. Pour cette fois mes chiens s'étoient trompés, leur instinct se trouvoit en défaut ; et j'attribuai cette erreur à l'altération insensible que subit nécessairement par l'*éducation*, cette espèce de nos animaux domestiques ; très-certainement des chiens sauvages ne s'y seroient pas mépris.

Un autre sujet d'inquiétude m'allarmoit encore, et celui-ci me paroissoit fondé ; c'étoit de manquer d'eau sur la cime de ces montagnes que je me proposois de parcourir, pour me rendre au promontoire d'Afrique. Je craignois d'être obligé de renoncer à mon projet, pour ne pas m'éloigner des sources et des ruisseaux, ou de descendre sans cesse des hauteurs pour nous désaltérer dans les vallées ; ce qui eût entraîné à-la-fois, et beaucoup de fatigues, et beaucoup d'ennuis. Déja, nous n'avions que trop à souffrir des montées et descentes continuelles qu'exigeoit notre passage d'une montagne à une autre, sans me voir forcé encore à répéter plusieurs fois le jour cet exercice pénible sous un soleil brûlant ; heureusement il ne fut point nécessaire. Pendant les cinq jours que dura mon voyage, je trouvai

dans les fentes et les creux des roches que je parcourois, une excellente eau de pluie; et ces petites citernes naturelles se trouvoient toujours, et assez multipliées, et assez abondantes pour fournir à tous nos besoins.

Du pied de la Table à la pointe d'Afrique, on ne compte ordinairement que huit lieues par la route ordinaire; moi, par les détours, j'en avois bien fait vingt-cinq à trente; mais je n'éprouvai aucun encombre, et j'arrivai enfin, à ce promontoire redoutable, le plus célèbre et le plus orageux de tous ceux de l'ancien monde. Les dangers de la mer presque toujours en fureur, l'avoit fait appeller par les premiers navigateurs Portugais, *Cap des tourmentes*; nom funeste auquel ils substituèrent bientôt le nom plus consolant de *Cap de Bonne-Espérance*, quand, en ouvrant à leurs yeux l'océan Indien, il offrit à leur cupidité barbare la possession et les trésors de la plus riche contrée du globe.

Placé dans le lieu de l'univers le plus favorable, peut-être, aux grands spectacles de la nature, j'avois à ma droite l'Atlantide, à ma gauche la mer des Indes, et devant moi celle du Sud, qui, venant avec fracas se briser à mes pieds, sembloient vouloir attaquer la chaîne des montagnes, et engloutir l'Afrique entière. Pour rendre plus magnifique l'effet sublime de ce tableau, je n'avois qu'un vœu à faire, celui d'être témoin d'une de ces tourmentes qui firent donner au promontoire sa première dénomination. Pendant quelques heures j'en eus l'espérance à l'aspect des traînées de brouillards que le vent enlevoit de la surface des eaux; mais bientôt mon attente fût trompée, et l'air devint si pur et si calme, qu'à l'extrémité orientale de la Baie-Falso, je distinguai très-nettement ce fameux Cap des Aiguilles, qui, lorsque des pilotes ont le malheur de se tromper dans le calcul de leur longitude, les expose à un naufrage certain, et où vinrent échouer, entre autres, les ambassadeurs envoyés par le roi de Siam, au roi de Portugal.

Cependant, malgré le calme qui règnoit dans l'air, la mer ne laissoit pas d'avoir quelque agitation. Son affluence opposée à plusieurs courans contraires, la rendoit clapoteuse. Ses lames n'avoient point

cette régularité majestueuse, qui, dans des climats plus heureux, les poussent en ordre au rivage, et les y amènent tour à tour pour y mourir : image trop fidèle de la vie et du néant qui la suit. Ici, les vagues rompues, l'une par l'autre, viennent tumultueusement se briser sur ces bas-fonds et ces rochers si fréquemment battues des orages.

Les flots, en arrivant au rivage, y rejettoient beaucoup de coquillages, entre autres des nautiles papyracés. Curieux de me procurer quelques-uns de ces univalves si fragiles, je descendis sur la grève; mais bientôt je m'apperçus qu'il n'y en avoit aucuns d'entiers, et que tous étoient cassés, ou frustes, ou noircis par la putréfaction de l'animal mort; cependant j'en apperçevois de vivans qui, haussés du fond de la mer par les vagues, se montroient à nous de tems à autre. Mes gens se mirent à l'eau pour aller au-devant de ceux-ci, et en saisir quelques-uns; mais, au moment que leurs mains s'apprêtoient à les prendre, le coquillage couloit bas; et jamais, quelque adresse qu'ils pussent employer, il ne leur fût possible d'en avoir un seul: l'instinct de l'animal se montra encore plus subtil qu'eux; il fallut donc y renoncer. Amusé autant que contrarié de ce manège, je rappellai mes pêcheurs, qui revinrent tout honteux d'avoir été moins adroits qu'un poisson à coquille. Plus heureux qu'eux, j'eus le bonheur de tuer plusieurs oiseaux de rivage, du genre des mouettes et des hirondelles de mer; l'un de ces derniers, caractérisé par un grand bec d'un rouge de corail, formera dans mes descriptions une espèce nouvelle entièrement inconnue des ornithologistes.

Outre ces oiseaux, nous voyons voler au-dessus de la mer, aussi loin que notre vue pouvoit s'étendre, une quantité prodigieuse de fous blancs (1), qui, du haut des airs, les aîles ployée, le cou tendu, se laissoient tomber lourdement, comme autant de masses de plomb, sur les poissons qu'ils apperçevoient dans l'eau; tandis que les albatros et les fregattes, plus agiles dans leurs mouvemens, saisissoient leur

(1) La même espèce a été décrite par Buffon sous le nom de fou de Bassan. *Voyez les planches enluminées, pl.* 278.

proie en rasant la surface de l'onde d'un vol rapide et léger. Le pélican, au corps massif et aux pieds larges et palmés, pendant ce temps nageoit majestueusement en remplissant son large gosier du petit frétin qu'il pêchoit gravement. Lorsque mes coups de fusil eurent dispersé au loin tout ce peuple aîlé, je me retirai.

D'après le goût que j'ai pour tous les objets nouveaux, je n'avois garde de retourner à la ville par le chemin que je venois de prendre; je savois que dans les environs de Falso, près du Simons-baie, étoit une caserne dans laquelle habite, en tout tems, un détachement des troupes de la garnison; pendant une grande partie de l'année ce poste lointain est une sorte d'exil pour les hommes qu'on y envoie; aussi a-t-on soin de les relever tous les mois.

En ce moment, le commandant de ce désert fort triste étoit un officier que j'avois eu souvent occasion de voir chez Boers; je voulus l'aller visiter, et mettre à profit cette occasion d'examiner à loisir le fond de la baie. Non seulement, il me reçut avec affection; mais, sous prétexte qu'il me falloit du tems pour remettre en ordre la petite collection d'insectes et d'oiseaux qui étoit le fruit de mon voyage, il exigea que je passasse auprès de lui quelques jours. Je cédai à son invitation, plein du désir de visiter le Cap-Falso et la rive opposée à la baie. Une chaloupe de pêcheur, que je trouvai m'y conduisit le lendmain de bon matin. En parcourant toute cette partie, j'y vis avec étonnement ces dunes immenses de sable et de coquillages, qui, formées visiblement par la mer, lui servirent de rivage par la suite, et en sont aujourd'hui fort éloignées. Ces monumens irrécusables de son séjour, m'ont convaincu que cette mer pénétroit autrefois dans cette portion devenue terre aujourd'hui, et qu'elle s'y élevoit à une grande hauteur; qu'elle s'en est retirée fort loin; et que par conséquent, elle perd chaque jour, quoique chaque jour elle semble devoir gagner par la fréquence des orages et la violence des vents qui, presque sans interruption, la poussent contre ces côtes. A mon retour, je passai encore deux jours chez l'officier de garde à Falso. Il ne me falloit que six heures, tout au plus, pour retourner au Cap par le chemin ordinaire; mais je me contentai de

renvoyer les deux Nègres qu'on m'avoit prêtés, chargés des différens objets que j'avois amassés, et voulus n'y revenir qu'en cotoyant les bords de la mer; suivant les sinuosités des pointes et des anses, à commencer par la pointe aux nautiles, et revenant par la côte ouest.

Ce voyage, malgré sa courte durée, fût accompagné de fatigues que je n'avois pas prévus. A chaque pas j'étois arrêté par quelque obstacle. Tantôt c'étoit une roche saillante qui, tout-à-coup, se présentoit à moi: et alors il me falloit l'escalader avec mon Hottentot, aidé par lui, l'aidant à mon tour, et risquant sans cesse tous deux de rouler et de nous précipiter dans l'abîme. Tantôt c'étoit un escarpement rapide qui s'opposoit à notre descente; et dans ce cas, nous n'avions d'autres ressources que de nous abandonner à la pente, en glissant sur le dos, au risque d'être meurtris et déchirés par notre chûte. Quelquefois, après bien des sueurs et des peines, je me trouvai en face d'une crique ou d'une anse qui, s'enfonçant entre deux hautes roches, me fermoit tout-à-coup le passage et m'obligeoit à de longs et fatigans détours, dont le moindre inconvénient étoit une perte de tems bien contrariante.

Cependant mon voyage s'acheva enfin heureusement. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en donner les résultats. L'excursion que je fis postérieurement jusque sous le tropique m'a mis à portée de connoître d'autres faits du même genre; et de me convaincre irrésistiblement, que ce n'est point seulement la pointe méridionale d'Afrique qui a été couverte en partie par la mer, mais ses montagnes intérieures, très-avant dans les terres. Au reste, je publierai un jour mes remarques et mes réflexions à ce sujet. Pour le moment, je me contenterai d'observer que les idées dont je donne ici l'apperçu deviennent si évidentes, quand on a visité les côtes de la colonie, qu'elles ont frappé jusqu'aux Hottentots mêmes; et il est vraisemblable que la Table, ainsi que les deux montagnes voisines et toutes celles qui forment la chaîne jusqu'au promontoire, furent autrefois une île séparée du continent par un bras de mer, lequel communiquoit de la baie de la Table à la Baie-Falso, et les unissoit ensemble. Il est difficile de se refuser à regarder cette conjecture comme une

vérité, quand on parcourt la plaine basse, qui aujourd'hui fait le chemin de l'une à l'autre baie, et qu'on voit qu'elle n'est qu'un mélange de sable et de coquillages à-demi décomposés.

A ce fait évident, j'en ajouterai un autre : c'est que cette partie d'Afrique, que je prétens, et avec juste raison, avoir été une île, en a formé trois très-distinctes. J'en ai eu la preuve en tranversant la chaîne des montagnes granitiques dont j'ai parlé ci-dessus. Là, j'ai vu deux longs défilés dirigés de l'est à l'ouest, et qui très-probablement furent jadis des détroits. Celle qui aboutit dans le fond de la Baie-Falso, est encore couverte de dunes ; l'autre aboutit à la *Baie-aux-Bois*. Pour les indiquer à mes lecteurs, j'ai eu soin de les ponctuer tous deux sur ma carte. Au reste, leur nivellement n'étant pas le même, on ne peut douter qu'ils n'aient été formés en différens tems. Quelqu'ancienne que soit cette époque, il en est pourtant une plus reculée encore, à laquelle la Table elle-même, quoiqu'excessivement élevée au-dessus du niveau de l'océan, paroît néanmoins avoir été couverte en partie d'eau de la mer.

Quant à l'histoire naturelle de toute la partie que je venois de parcourir, j'avouerai franchement que je m'en étois fait une plus grande idée ; car en oiseaux, je n'y ai vu que des espèces qui se trouvent en abondance dans tout le district de Constance, Ronde-Bosch et Nieuw-Land; et elles sont même là plus faciles à trouver que sur ces hautes montagnes très-pénibles à escalader ; une seule me parut habiter de préférence les roches escarpées ; c'est un pic particulier, qui est de la grosseur de nos pics-vert, et dont le ventre est rougeâtre. La nature qui ne se borne point aux règles générales, et prend plaisir à soigner les moindres détails, se jouant des systêmes de nos méthodistes, a donné à celui-ci des mœurs entièrement différentes de celles que nous connoissons à tous les oiseaux de ce genre ; car il ne grimpe jamais le long des arbres, mais se perche, comme les autres volatiles, sur les branches latéralles, et cherche sa nouriture dans la terre où il enfonce son bec et sa longue langue armée d'un dard, pour en arracher sa proie, ainsi que les autres pics le pratiquent sur les troncs vermoulus. Les seuls quadrupèdes qui habitent ces hau-

teurs, sont, outre les bavians, le *Kainsi* des hottentots, ou Klip-Springer des colons Hollandois; c'est une gazelle qui ne se trouve que sur les rochers les plus inaccessibles, et dont je parlerai ailleurs. On trouve dans les bas-fonds et les vallées, notamment sur les bords du petit ruisseau qui se jette dans la Baie-aux-Bois, quelques *Grys-Bock* et des *Duykers*, deux espèces dont il a déja été fait mention.

J'entendois tous les soirs hurler les hiennes, mais je n'en ai jamais rencontré en plein jour; une seule fois j'entrevis une panthère dans les dunes des environs de Falso; j'y vis aussi quelques perdrix de la grande espèce, nommée au Cap, très-improprement, faisan. Les arbustes et les plantes sont en grand nombre sur ces montagnes; mais les botanistes Tumberg, Paterson et Sparmann en ont suffisamment parlé.

En quittant le logement que j'avois au Cap chez Boers, j'en avois accepté un de Gordon, quoiqu'avec mes projets je dusse l'occuper fort peu de tems. A peine y fus-je installé que je commençai à travailler aux préparatifs de mon départ; et donnai même quelques ordres pour mes voitures et mes bestiaux. Mais le colonel, qui connoissoit les pays par lesquels j'allois commencer mon voyage, et qui lui-même les avoit parcourus en partie avant moi, m'arrêta, en m'assurant que je ne trouverois que des déserts arides, où infailliblement je mourrois de soif avec toute ma caravane, si je m'exposois à partir avant la saison des pluies.

Cette raison me détermina. Comment ne pas croire aux conseils d'un homme sage et éclairé, qui ne parle que d'après son expérience! Ma confiance en lui étoit telle, que je ne songeai pas même à lui faire une objection; à la vérité, il avoit voyagé au nord du Cap, comme je me préparois à le faire; mais n'ayant pas à suivre la même route que lui, le conseil ne me convenoit nullement; et je ne l'ai que trop éprouvé. J'invite donc les personnes qui entreprendroient la même excursion que moi, à ne pas suivre mon exemple, et à partir du Cap dans les fortes chaleurs, ou au moins à diriger tellement leur départ que pendant l'été du pays, c'est-à-dire, depuis novembre jusqu'en

jusqu'en février, elles se trouvent à une latitude plus élevée que celle des frontières de la colonie. Je détaillerai ailleurs les raisons que j'ai pour parler ainsi ; et l'on verra tout ce que m'a coûté de malheurs un voyage entrepris à contretems.

Nous étions alors en janvier ; et, d'après le conseil, je ne devois partir qu'en mai. Il est vrai que ce retard m'engageoit à mettre dans mes préparatifs plus de tranquillité, plus de soins, et même plus d'économie : d'un autre côté, il me procuroit la facilité de compléter, autant qu'il étoit en moi, une collection des animaux de la colonie. Mon désastre dans la baie de Saldanha avoit beaucoup nui à cette entreprise ; et, puisque je me trouvois à portée de l'achever, je ne devois point en laisser échapper l'occasion.

Ceux des Hottentots que j'avois gardé à mon service depuis mon premier voyage, étoient dans le Groene-Kloof, occupés à la garde et au soin de mes bœufs. J'allai visiter le troupeau et les gardiens ; et fus satisfait des uns et des autres. Seulement, ayant remarqué que parmi mes bêtes il s'en trouvoit trois ou quatre qui avoient été trop fatiguées de leur première route pour pouvoir soutenir les travaux d'une seconde, je les réformai. Gordon me prêta quatre bœufs très-bons qu'il avoit ramenés de sa dernière course, et j'en fis, outre cela, l'emplette d'un attelage nouveau qui me coûta cent vingt-cinq rixdalers. Quant à mes gens, non-seulement tous me montrèrent le plus grand empressement à m'accompagner ; mais ils avoient inspiré la même ardeur à quelques-uns de leur camarades, dont ils me garantissoient le courage et la fidélité, qui me faisoient prier par eux d'accepter leurs services. Pouvois-je prévoir que des protestations si séduisantes se démentiroient par la suite ?

Au Cap, j'éprouvai, de toutes parts, des bontés ; les amis de Boers, devenus plus particulièrement les miens, depuis son départ, s'empressèrent à l'envie de m'offrir chacun quelque cadeau, soit pour mon approvisionnement, soit pour le complettement de mon équipage. L'épouse de Gordon se réserva le privilége exclusif du sucre et des provisions de bouche qui m'étoient nécessaires ; tandis que son mari, militaire jusque dans ses cadeaux, me pria d'accepter une canon-

nière neuve, et les services de l'armurier de son régiment pour remonter et remettre en état tous mes fusils. Van Genep, le capitaine du port, qui avoit succédé à Staaring, commanda pour moi dans ses ateliers une très-belle tente avec laquelle il remplaça la mienne, qui, depuis les pluies continuelles que j'avois éprouvées dans le pays d'Auteniquoi, étoit hors d'état de me servir. Le commandant d'artillerie Gilkin, et les officiers de la garnison m'envoyèrent une quantité considérable de poudre. Enfin, tout le monde voulut donner; et au zèle que chacun y mit, on eût dit que mon voyage étoit une entreprise publique à laquelle chaque habitant vouloit contribuer pour quelque chose, selon ses facultés.

Je me crus honoré des moindres cadeaux, et me fis un devoir de les accepter tous. Mais, parmi ceux de ce genre, je ne dois pas oublier d'en citer un que Gordon ajouta, en plaisantant, aux siens : c'étoit trois bonnets de grenadier, dont les plaques en cuivre doré, mais moins hautes que celles des grenadiers françois, représentoient le lion couronné qui forme l'écusson de la Hollande. Gordon savoit que ces objets flatteroient infiniment quelque chef de Sauvages, et m'attireroient la bienveillance des hordes si je parois leurs chefs avec un de ces bonnets.

J'en ai fait usage, comme on le verra dans la suite, en divers lieux de l'Afrique intérieure, et j'ai eu lieu de regretter plus d'une fois des objets de curiosité tout aussi rares pour des Sauvages, et qui m'auroient facilité des communications dont on tenteroit envain de s'ouvrir la voie par d'autres moyens que ceux que je propose. En général, et je ne dois pas me lasser de le répéter, ce n'est, pour ainsi dire, qu'avec des amusettes qu'on se concilie l'amitié des hommes de la nature; je ne sais quel sentiment de mépris et d'indignation s'empare de moi toutes les fois qu'il m'arrive de rencontrer dans des relations de voyage chez les Sauvages, des histoires de massacre et de guerres, dont bien souvent on ne rougit pas de s'avouer les fauteurs, et qu'on présente aux Européens comme des prouesses dignes d'un grand renom, et qui méritent de trouver des imitateurs. Pour moi, je l'ai déja dit, ma logique, à cet égard, est bien dif-

férente : on s'en convaincra de plus en plus, lorsqu'on aura le complément de mes voyages ; il me seroit aisé aujourd'hui, mieux éclairé moi-même, d'éviter jusqu'à la pensée d'une aventure qui dut coûter la vie à des hommes. C'est au nom de l'humanité que je m'élève en ce moment contre l'imprudente jactance de ces voyageurs qui se promettent d'aller à quatre mille lieues du sol qui les a vu naître, soumettre à coups de sabre leurs semblables, et leur faire adopter jusqu'à leurs caprices les plus ridicules. L'homme naturel n'est ni bon ni méchant ; la société seule peut le rendre pervers. Il ne faut pas peu d'adresse et de sincérité pour savoir se dépouiller tout d'un coup de ses préjugés, et pour s'élever au niveau de ceux dont on a besoin de conquérir et la confiance et l'amour.

Je n'avois pas attendu le moment de mon départ, pour me pourvoir des marchandises d'échange qui, dans ma route, pouvoient me devenir ou avantageuses ou nécessaires. Chaque fois qu'un vaisseau avoit apporté au Cap quelques quincailleries, je m'en étois procuré un assortiment, et mes précautions avoient même été prises d'assez loin, pour n'avoir à ce sujet aucune inquiétude. Mes provisions de plomb, de tabac, de verroteries, de clous, et sur-tout de couteaux et de boîtes à amadoux, étoient faites ; et comme mon voyage devoit durer plus que le premier, je les avois plus que doublées ; me réservant de les augmenter encore, si mes chariots, au moment du départ, me laissoient de la place.

Ma batterie de cuisine m'ayant déja suffi, je ne crus pas devoir y ajouter. Seulement je changeai une partie de ma porcelaine contre quelques pièces pareilles en étain d'Angleterre. Il me souvenoit encore de l'accident qu'avoit essuyé la mienne quand la charrette qui la portoit culbuta dans une rivière. Ces sortes de commodités sont peu de chose en elles-mêmes ; mais quand l'habitude les a rendues nécessaires, on ne se voit pas sans humeur dans l'impossibilité d'y suppléer.

Je ne dois pas oublier de parler ici d'objets non moins essentiels, et dont je fis une ample provision ; ce sont des aiguilles, des épingles et des étuis, ainsi que quelques aulnes de ruban et plusieurs dou-

zaines de mouchoirs des Indes, et notamment ceux d'une couleur rouge ou bleue ; tous ces articles que les femmes ou filles des colons demandent sans cesse aux voyageurs, sont nécessaires pour gagner leur affection, et quelque chose de plus même quand l'occasion s'en présente. J'emportois aussi, fort mal-à-propos, une caisse remplie de serrures et de cadenats, croyant avec ces objets rendre service à quelques habitans de l'intérieur ; mais ce qui m'eut fait grand plaisir dans mon premier voyage, me devint inutile dans celui-ci, puisque je n'ai trouvé l'occasion de placer qu'une seule serrure chez un colon de Nameroo ; et encore, je crois qu'il ne l'accepta que pour ne pas me désobliger; car j'avouerai bonnement qu'en la lui donnant, j'ignorois moi-même où il la poseroit, puisqu'il n'y avoit à sa maison que deux ouvertures, dont l'une, qui servoit de porte, étoit bouchée, la nuit seulement, avec une peau de bœuf, et l'autre, tenant lieu de fenêtre, se fermoit avec le fond d'un vieux tonneau. Sachant combien le tabac en poudre étoit recherché des femmes, je m'en munis aussi de plusieurs livres. Quelque minutieux que pourront paroître ces détails, l'utilité dont ils pourront être pour d'autres voyageurs qui entreprendroient les mêmes courses, m'ont fait une loi de ne pas les passer sous silence.

J'avois appelé Swanepoel à la ville pour présider à mes emballages, et le consulter sur mes appovisionnemens. Son intelligence en ce genre, pouvoit m'être très-utile ; et, en effet, il me rappela certaines circonstances où, faute d'outils nécessaires nous nous étions trouvés dans le plus grand embarras. Pour n'avoir plus à craindre de pareils inconvénients, je lui donnai l'inspection générale de tous mes préparatifs, et le chargeai de faire un bon assortiment de tout ce qui pouvoit m'être utile, pour que rien ne nous manquât en route. Après avoir rempli les fonctions de son intendance, il se rendit sans retard à la horde de Klaas, pour le prévenir du jour de mon départ, et lui donner rendez-vous dans le Swart-Land chez mon ami Slaber, où je comptois rassembler toute ma caravane, et où depuis long-tems déja une de nos voitures m'avoit dévancé.

Des Hottentots qui m'avoient suivi dans mon premier voyage, il n'y en avoit que huit dont j'eusse été constamment satisfait; il n'y eut aussi que ces huit que je voulus conserver, et que je fis avertir. En vain d'autres vinrent, avec instance, me supplier d'accepter leurs services, je les refusai tous. Pour les remplacer, Swanepoel à son retour me proposa quelques braves de sa connoissance, dont il me répondoit; dans ce nombre étoient deux bons tireurs qu'il avoit cru pouvoir me devenir utiles; et qu'en effet j'acceptai sans hésiter.

Il ne tenoit qu'à moi de grossir ma troupe de plusieurs personnes. Comme tout le monde savoit au Cap que mon premier voyage avoit été heureux, qu'il ne m'étoit arrivé d'autres accidents que ceux qui sont inévitables dans une pareille entreprise, beaucoup de Colons et d'Européens vinrent me solliciter pour obtenir de moi d'être du second. Je ne puis dire tout ce qui me fut fait d'instances à ce sujet; mais, toujours fidèle à mes principes, déterminé plus que jamais à rester parfaitement libre dans mes opérations, je ne me laissai ébranler ni par les considérations personnelles, ni par les prières; et sous différens prétextes, adoucis par les égards de l'honnêteté, je trouvai moyen de me débarasser de tous les solliciteurs.

De ce nombre étoit spécialement un certain Pinar, chasseur déterminé, grand coureur de bois, et renommé sur-tout pour son adresse à la chasse des éléphans. Cet homme, à qui ses hauts-faits en ce genre, avoient acquis dans la colonie une certaine célébrité, et dont on racontoit cent prouesses toutes plus merveilleuses les unes que les autres, m'avoit aussi proposé de m'accompagner; et au ton de confiance avec lequel il se présentoit, il me parut convaincu que je devois me trouver heureux d'avoir avec moi un héros de son mérite. J'osai le remercier cependant; et l'on jugera si j'eus tort, quand on saura qu'ayant eu le malheur de le rencontrer dans ma route, il manqua de faire perdre la vie à mon vieux Swanepoel.

Je fus tenté néanmoins de faire une exception en faveur d'un jeune chirurgien qui paroissoit très-empressé de me suivre. Le talent d'un homme de cette profession pouvoit, dans le besoin, de-

venir très-utile à ma caravane et à moi. D'ailleurs, obligé à des relations avec les peuplades sauvages chez lesquelles j'allois passer, je me mettois à portée de leur administrer des secours qui ne pouvoient qu'augmenter leur bienveillance et leur affection pour moi; et je ne me rappellois pas sans douleur, ce malheureux Gonaquois, que j'avois vu dans sa hutte, abandonné à des douleurs horribles, sans avoir pu, faute de connoissances en médecine, soulager ses souffrances.

D'un autre côté, j'avois à craindre pour le courage de mon esculape, les fatigues et les dangers du voyage. Que devenir s'il se rebutoit ? Il m'eût donc fallu alors retourner sur mes pas, et me rapprocher de la colonie pour l'y déposer; car certainement je n'aurois point voulu l'abandonner seul au milieu des déserts.

Dans cette perplexité, il me vint une idée qui paroit sans peine à cet inconvénient, et qui nous conservoit à tous deux notre indépendance personnelle : c'étoit d'avoir une voiture et des gens à lui, afin que si l'envie lui prenoit de rétrograder, il pût le faire librement, sans suspendre ni gêner en rien ma marche. Cet arrangement nous mettoit tous deux fort à l'aise. Je le proposai, et j'y attachai exclusivement mon consentement d'association; mais il ne fut point accepté, et je n'y songeai plus.

D'autres motivoient leur improbation d'après le caractère prétendu des peuplades africaines, peuplades qu'ils se représentoient comme formées de monstres féroces et d'antropophages, chez lesquels je devois bientôt et infailliblement trouver la mort. Pour moi, qui crois connoître l'homme sauvage beaucoup mieux que tous ces beaux diseurs, dont les instructions superficielles ont été puisées dans des livres mensongers; je n'avois nullement craint le danger qu'on m'annonçoit. J'ai été à portée d'étudier la nature humaine; par-tout elle m'a paru bonne; et par-tout aussi je l'ai vu hospitalière et amie, quand on ne l'offensoit point; et j'affirme ici, d'après ma conviction intime, que dans ces contrées prétendues barbares, où les blancs ne se sont pas rendus odieux, parce qu'ils ne s'y sont jamais présentés, il m'eût suffi d'offrir la main en signe de paix,

pour voir aussitôt les Africains la presser affectueusement dans les leurs et m'acceuillir comme leur frère. Si je voulois obtenir d'eux quelques services, ou me procurer des échanges, n'avois-je pas dans mon eau-de-vie, ma quincaillerie et mon tabac, des moyens de commerce très-avantageux. Eh! quel est le noir qui ne m'eût cédé avec transport tout ce qu'il possèdoit, pour des marchandises dont l'acquisition lui eût donné et les objets les plus nécessaires et les jouissances les plus délicieuses qu'il connoisse. Je le répète, si j'ai été contrarié dans mes projets, ce ne sont point les hommes, mais les saisons que j'en accuse; et cette contrariété du ciel, j'ai commencé à en ressentir les effets dès le moment de mon départ.

Dans tous les tems de l'année, les chemins du Cap sont mauvais; et par leur état habituel, on peut juger de ce qu'ils devoient être dans un tems de pluie déja commencé. A peine étois-je à un demi-quart de lieue de la ville, quand un de mes chariots fut entraîné dans un trou, et versa dans la boue, sans qu'il fut possible aux dix bœufs qui formoient son attelage, ni à la résistance des Hottentots qui le conduisoient d'arrêter sa chûte.

En un instant mon accident fut su au Cap; et bientôt je vis arriver une foule d'habitans, attirés les uns par la simple curiosité, les autres par le désir de m'être utiles : j'avois effectivement besoin de secours pour remettre la voiture sur ses roues; mais il n'étoit pas possible de la relever sans la décharger entièrement; et d'un autre côté les caisses étoient si grandes et si lourdes qu'on ne pouvoit les déplacer et les replacer qu'à force de bras. Il fallut donc les vider en place. Chacun m'aida; à mesure qu'on tiroit mes effets, on les déposoit autour du chariot, dans les endroits les moins boueux. En peu de tems, tout l'espace qui nous entouroit en fut couvert, et ce que j'emportois se trouva étalé aux yeux de tout le monde. Enfin, cependant je parvins à remettre les choses en place, et repris ma route; mais non sans beaucoup de réflexions affligeantes de la part des spectateurs qui, d'après l'accident par lequel je débutois, présageoient mal de mon voyage.

Leurs pronostics ne se vérifièrent que trop; et bientôt j'eus lieu

d'en craindre l'accomplissement, par une contrariété nouvelle que j'éprouvai.

L'aventure de mon chariot avoit consumé ma journée presque toute entière. Il étoit déja trois heures et demie, avant que je pusse me remettre en route; je me trouvois dans les jours les plus courts de l'année, et j'avois à craindre, si mes voitures marchoient de nuit, de nouveaux accidents plus facheux encore que le premier. Pour prévenir ce malheur, je pris le parti de m'arrêter à la chûte du jour, et fis dételler dans le *Groene-Valey* (le lac verd) à deux cents pas d'une habitation.

Je vois dans toutes les cartes d'Afrique, et dans toutes les relations du Cap de Bonne-Espérance, le mot hollandois *valey*, traduit par vallée; c'es une erreur de tous les traducteurs. Le mot *valey*, signifie lac, ou mare, et non pas une vallée, qui en hollandois est *Kloof*.

Ce manoir appartenoit au Gouverneur. Son *baas*, ou économe, m'avoit vu arriver; et pendant qu'on dételloit mes bœufs, il s'étoit tenu tranquillement sur le pas de sa porte. Mais ils n'avoient pas été plutôt lâchés, qu'à l'instant il avoit donné ordre aux Hottentots et aux Nègres qu'il commandoit, d'aller les saisir, et de les amener à la ferme. Je venois en ce moment de faire allumer un feu. Surpris de la conduite des esclaves, je courus au baas pour lui en demander l'explication; il me répondit qu'il existoit des ordres particuliers du gouvernement, qui défendoient à tout colon de dételler dans l'arrondissement du domaine de son maître, et qu'en conséquence il confisquoit tous mes bœufs : excellente logique pour un fripon.

Je n'étois pas colon, et par conséquent le réglement ne pouvoit en aucune façon me regarder. Comme étranger, il m'étoit pardonnable de ne pas le connoître; mais à ce titre d'étranger et de voyageur, j'avois du gouverneur lui-même des lettres particulières, par lesquelles il enjoignoit à tous les habitans de la colonie, non-seulement de ne me contrarier en rien dans mon voyage, et de me laisser un passage libre par-tout où la curiosité me porteroit; mais

encore

encore de me prêter, au nom de l'administration, tous les secours dont je pourrois avoir besoin. Je représentai tout cela au baas. Je lui fis observer que quand mes bœufs avoient été arrêtés, ils étoient dans les dunes, et par conséquent hors des limités privilégiées du domaine. Enfin, je me plaignis à lui de la mauvaise foi manifeste qu'il montroit à mon égard; puisqu'au lieu de m'avertir quand il m'avoit vu dételler, il s'étoit contenté de me regarder tranquillement, comme s'il se fut applaudi de me voir tomber en contravention.

A toutes ces remontrances, il répliqua qu'il avoit le droit de confisquer mes attellages ; et en effet, la capture eût été bonne pour lui. Lassé de sa morale inique, je pris un autre ton; et avec toute l'énergie dont est capable un homme honnête, quand on a échauffé sa colère, je fis comprendre à l'économe qu'il étoit un fripon. Pour toute réponse, il ordonna aux esclaves de rassembler mes bœufs et de les conduire à une lieue de là, sur une autre habitation du gouverneur. Alors je ne pus contenir mon indignation; et mettant en joue avec mon fusil à deux coups, je criai tout haut que si un seul homme s'avisoit seulement de porter la main sur un de mes animaux, je leur faisois sauter la cervelle à tous les deux.

Cette menace contint tout le monde. Baas et esclaves, également intimidés, restèrent en place sans oser remuer. Je les laissai dans cette attitude; et tandis qu'à peine ils osoient bouger, je me fis apporter mon écritoire pour instruire le fiscal de ce qui venoit de m'arriver ; puis faisant monter à cheval Swanepoel, je lui ordonnai d'aller à la ville porter ma lettre. A ce mot de fiscal, le baas trembla; il craignit que si mes plaintes parvenoient à son maître, on ne le destituât de sa place. Il me supplia instamment de suspendre le départ de Swanepoel, ordonna aux siens de remettre sur-le-champ mes attellages en liberté, et rejettant les torts de sa conduite, sur la rigueur des ordres dont il étoit chargé, il m'en fit les plus humbles excuses.

Peut-être, en effet, les ordres qu'alléguoit ce misérable, étoient-ils réels ; car s'il est des valets d'une grande bassesse, il est des maîtres d'une avarice bien sordide. Cette considération m'empêcha de de-

mander justice du baas; après tout, puisque mes bœufs m'étoient rendus, que me falloit-il davantage?

Cependant, comme je ne pouvois trop compter sur le motif qui avoit dicté les excuses de cet homme, je crus devoir prendre une précaution par rapport à mes animaux. Les lâcher pour paître pendant la nuit, c'étoit courir le risque que le baas, changeant de résolution, les fit enlever à mon insçu, ou qu'il s'en prit à moi du dégât qu'effectivement ils pouvoient commettre. Je les fis donc tous attacher autour de mes chariots, et je plaçai près d'eux quelques sentinelles armées pour les défendre.

Le lendemain, au point du jour, je me remis en marche pour gagner le Groene-Kloof (la Vallée verte), canton ainsi nommé pour l'excellence et la beauté de ses pâturages. C'est un des postes de la Compagnie; et c'est là qu'elle fait engraisser des bœufs, tant pour la fourniture des boucheries de la ville, que pour l'approvisionnement des vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent. Le jour suivant, je traversai le Bavians-Berg et le Dassen-Berg, et j'entrai dans le Swart-Land. Quoique les chemins fussent toujours également mauvais, cependant ils cessoient d'être dangereux pour mes voitures, parce que nous marchions sur le sable. Sûr de n'avoir plus à craindre qu'elles versassent et impatienté de la lenteur avec laquelle elles avançoient, je piquai mon cheval, et pris les devants pour arriver chez mon ami Slaber.

Il étoit incommodé en ce moment, et affoibli par une dissenterie violente; maladie qui, dans les pays chauds, est toujours dangereuse, mais qui l'est bien davantage encore pour les personnes âgées. Je me jettai dans ses bras, il me serra dans les siens; et à la joie qui parut renaître sur son visage, je vis que ma présence lui rendoit des forces, et sembloit adoucir son mal. Cet effet subit d'une apparence de guérison combla de joie sa famille, et ajouta à celle qu'elle parut ressentir de me revoir. Au milieu de leurs amitiés et de leurs caresses, Klaas vint me faire les siennes. C'etoit chez Slaber que je lui avois donné rendez-vous; il étoit arrivé la veille, avec plusieurs Hottentots, ses camarades; gens sûrs, qu'il

avoit choisis pour m'accompagner, et qu'il me présenta. De leur côté, les filles de Slaber me remercièrent avec l'affection la plus tendre, de la distraction que je venois apporter aux maux de leur père; mais pour en prolonger et en accomplir totalement l'effet, elles me prièrent de passer auprès de lui quelques tems. En vain je représentai tout l'embarras qu'alloit leur causer cet attirail immense que je traînois avec moi; elles redoublèrent d'instances, et me pressèrent avec tant d'amitié, qu'il fallut céder. Comment résister à des filles charmantes, qui, me sollicitant en faveur de leur père, me demandoient pour lui, comme une grace, ce que je devois regarder comme un bienfait pour moi.

Au Cap les mœurs européennes ont introduit dans les sociétés les différens jeux usités en Europe; mais ces jeux sont inconnus dans les colonies, malgré la vie inactive et le désœuvrement habituel des habitans; on n'y voit nulle part ni cartes, ni dez; leur seul plaisir est la chasse, encore s'y livrent-ils, en général, avec indolence, à moins qu'ils n'aient pour spectateurs et pour compagnons des étrangers plus emportés qu'eux.

Je fus donc régalé de la chasse; tous les tireurs du voisinage furent appellés; nous battîmes pendant plusieurs jours toutes les campagnes des environs. De leur côté, les filles de Slaber n'oublioient pas leur hôte, et jamais à la cour d'Alcinoüs on ne fût l'objet de soins plus assidus et plus touchans. Elles paîtrissoient et préparoient pour moi des gâteaux secs, des biscuits, de petites pâtisseries, pour les ajouter à mes provisions : trop délicieuses friandises que j'aurois dû réserver pour des momens de détresse et de famine, et qu'à la manière des enfans, je m'empressai de dévorer et de partager à tout mon monde.

Nos battues et nos chasses me préparoient à des fatigues plus longues; je m'y croyois déja livré; je n'avois pas négligé le soin d'organiser ma caravane; pour l'accoutumer de bonne heure à la discipline sévère que je voulois, s'il étoit possible, qu'elle observât cette fois dans mon voyage, je l'avois fait camper dans une plaine peu éloignée de l'habitation et sous l'inspection du vieux Swanepoel; je lui

recommandai d'y faire faire le service avec la plus grande exactitude, comme si nous avions eu à redouter des voisins malfaisans. Je ne laissai pas d'y porter moi-même le regard du maître, et j'observai sur-tout avec attention les nouveaux venus que m'avoit procuré Swanepoel; je craignois sans cesse d'avoir à m'en plaindre, et que leur ardeur ne fût ralentie avant même d'en avoir fait l'essai. Il n'est pas jusqu'à mes bœufs et mes chevaux qu'il ne me parût instant de rendre à des habitudes naturelles; on les amena dans le camp : mes chèvres aussi furent attachées tous les soirs, avec le bouc, autour de mes voitures. Ce spectacle nouveau pour cette famille bien-aimée des Slaber, l'intéressoit vivement; et les jeunes filles me proposoient souvent de voyager et de camper avec moi; l'une d'elles me persiffloit avec plus d'acharnement que les autres, et prétendoit qu'aucune raison ne pouvoit me dispenser de ne pas emmener une compagne; je résistois tout haut à des instances dont mon cœur sentoit tout bas la perfidie; et je mettois beaucoup de sérieux à repousser celle qui bornoit certainement le terme de son voyage à l'étendue de mon camp dans sa propre ferme. Au reste, je ne sens pas aujourd'hui sans une sorte de déplaisir et de trouble que ce bonheur a manqué à mes aventures, et qu'il n'y avoit rien de si aisé que de partir, de souffrir, de revenir, de vivre en un mot avec moi.

Quoique nous fussions en plein hiver, selon la manière d'entendre des habitans, c'est-à-dire, dans la saison des pluies, nous avions cependant joui pour nos chasses du tems le plus favorable; ces pluies n'étant point si fréquentes dans les montagnes qu'elles le sont au Cap dans cette saison : la raison en doit être attribuée à l'amas des nuages entraînées du nord vers la montagne de la Table, et qui ne manquent jamais de venir créver sur la ville et dans les environs. Nous vivions au sein d'une température douce, et les journées étoient plus charmantes les unes que les autres. Ces vents terribles du sud-est qui souvent désolent toute cette contrée avoient fui notre atmosphère; le ciel étoit pur et serein; je m'abandonnois avec délice aux douceurs de cette autre Capoue; j'y devenois so-

litaire et rêveur. Je regrettois cependant de voir d'aussi belles journées s'écouler uniquement à tuer un gibier méprisable. Je me disposois à partir, lorsqu'un incident vînt retarder encore de quelques instans cette résolution. Je ne songeai plus au Middelbourg, ce fatal vaisseau qui avoit entraîné ma fortune avec lui : un fils de Slaber vînt me dire que des voisins avoient eu la curiosité d'aller visiter ce qui restoit de ses débris dans la baie de Saldanha ; on avoit reconnu distinctement sa carcassse encore entière à vingt pieds sous l'eau ; la curiosité et l'appas des richesses qu'il devoit contenir avoient excité les plongeurs à se précipiter dans le goufre où s'étoit enfoncé le vaisseau. Leurs peines et leurs recherches n'avoient point été infructueuses ; plusieurs en avoient rapporté des pièces de porcelaine très-précieuses ; et de tems en tems de nouveaux plongeurs, enhardis par ceux-là, hasardoient le pélérinage et tentoient de sonder les malheureux flancs du Middelbourg. Il m'étoit permis, à moi, qui avois perdu sur son bord les seules richesses qui faisoient mon espoir, d'en revendiquer aussi quelques parcelles ; et n'eussai-je obtenu de mes efforts qu'un morceau de cordage ou quelques tessons misérables, il me sembloit précieux d'emporter et de conserver avec moi dans ces débris un souvenir de mon malheur. J'engageai donc quelques voisins à me suivre, et j'emmenai des nageurs. La principale charge de ce navire consistoit en porcelaine de la Chine et du Japon. D'autres colons, à l'exemple des premiers, étoient allé en pêcher aussi ; et ils en avoient rapporté comme eux. Mais enfin cette pêche devenant trop difficile, on y avoit renoncé. Moi, je voulus de nouveau la tenter. Le calme qui régnoit dans l'air, favorisoit mon entreprise ; d'ailleurs, ayant avec moi quelques bons nageurs, je désirois avoir quelque beau présent de porcelaine à faire à mes belles hôtesses, et même à quelques-uns de ceux de leurs voisins qui, pendant mes différens séjours chez elles, m'avoient témoigné de l'amitié.

Je partis donc avec une partie de mes gens et de mes nageurs pour le Hoetjes-Baie, cette petite anse où s'étoient retirés nos vaisseaux quand l'escadre angloise vînt les foudroyer. Le Middelbourg étoit effectivement, comme on me l'avoit dit, assez près du rivage

et à vingt pieds sous l'eau ; on distinguoit parfaitement sa carcasse ; et la mer étant tout-à-fait tranquille, mes plongeurs pouvoient travailler sans beaucoup de peine.

D'ailleurs, ils y mirent beaucoup d'ardeur ; ils ne passoient guère de tems sans retirer quelques pièces, qu'ils venoient m'apporter aussitôt, et que je déposai avec une grande joie sur le rivage. Mais cette foible capture ne les satisfaisoit pas. L'opération étoit, en effet, très-difficile, ainsi que l'avoient éprouvé les colons ; et avant d'arracher une pièce, souvent ils se voyoient obligés de venir plusieurs fois respirer à la surface de l'eau.

A la vérité, il y avoit au fond du bâtiment plusieurs caisses entières ; mais elles étoient trop lourdes pour qu'un seul d'entre eux pût les soulever. Cependant ils eussent été satisfaits de m'en apporter une : pour y réussir, ils imaginèrent de plonger deux à la fois, en se tenant par la main ; de travailler ensemble sur une même caisse, et de la soulever d'un commun effort chacun de son côté. La manœuvre réussit. Ils en enlevèrent une et vinrent la déposer sur le rivage.

Enchanté de mon trésor, et très-empressé de connoître ce qu'il contenoit, je le fis ouvrir. J'y trouvai, à ma grande satisfaction, de très-jolies assiettes, des plats de toutes grandeurs et bien assortis. D'autres plongeurs m'apportèrent des tasses, des jattes magnifiques, aussi précieuses par leurs formes agréables que par leur capacité. Mais leur séjour sous l'eau les avoit altérées, et la partie blanche se trouvoit comme jaspée d'une teinte verdâtre. Un autre inconvénient, pire encore que celui-ci, c'est que la même cause leur avoit fait contracter une odeur de marée, si nauséabonde et si fétide, que ceux de mes gens qui avoient ouvert la caisse ou travaillé à la vider, furent, ainsi que moi, attaqués de vomissement. Ce résultat m'ôta l'envie d'avoir une caisse nouvelle. D'ailleurs, la nuit approchoit. Ainsi, après avoir fait laver ma porcelaine, chacun de mes gens prit son fardeau, et nous revinmes.

Je me flattois que cette odeur étrangère n'existoit qu'à sa superficie. Aussi, à peine arrivé à la ferme, mon premier soin fut-il

de l'essayer, en faisant pendant quelque tems tremper plusieurs pièces dans de l'eau bouillante mêlée de cendres. Après cette épreuve, j'essuyai la vaisselle ainsi lessivée ; et mis du thé dans une tasse, des alimens sur une assiette, du lait dans une jatte. Mais ils y contractèrent tout à coup un goût détestable, une saveur stercorale qui me fit croire que mon travail alloit me devenir inutile. En vain nous tentâmes différens autres moyens pour en tirer parti, en détruisant son odeur et son goût ; rien ne put réussir, et je n'y songeai plus.

Déja, dans mon dépit, j'avois oublié le lait de ma jatte, quand, deux heures après, m'étant avisé d'y regarder, je fus fort surpris de le voir tourné ; il étoit à présumer que toutes auroient la même faculté. J'en éprouvai deux autres, et ma montre en main, j'examinai combien il falloit de tems pour qu'elles produisissent le même effet. En quatorze minutes le lait fut caillé ; mais ce qui étoit à remarquer, c'est qu'il n'avoit point de mauvais goût. Ce fait fut pour moi un trait de lumière. Il m'annonçoit que dans ma route, je pouvois promptement et à ma volonté, avoir des fromages frais ; et la découverte m'étoit trop importante pour n'en pas profiter. Pendant mon premier voyage, un heureux hasard du même genre m'avoit donné du beurre, en changeant le lait en cette substance par les seuls cahots de la voiture. Avec mes vaches et mes chèvres, j'allois dorénavant avoir sans peine du beurre, du fromage, du petit-lait. Je pris donc quatre jattes, que j'emportai avec moi, et qui me servirent pendant toute ma route. Il est vrai qu'elles ne conservèrent pas toujours leur vertu dans toute sa force ; au bout de quatre à cinq mois, elle parut s'affoiblir, et le lait alors se cailla plus lentement. Il y eût même, suivant les degrés de température, des circonstances où l'effet ne s'opéra qu'en cinq ou six heures; mais il eût lieu constamment, et ne cessa entièrement qu'au bout de six à sept mois ; cependant les vases gardèrent toujours leur mauvais goût de marée.

Avant de quitter le Cap, j'avois préparé, pour ma famille, plusieurs lettres dans lesquelles je la prévenois de mes projets, et lui rendois compte de mon second voyage et des moyens que j'avois imaginés

pour le faire réussir. Il ne m'étoit pas possible de lui donner des renseignemens sur la route que j'allois tenir, parce que moi-même je l'ignorois, et qu'elle dépendoit absolument des circonstances locales qui pouvoient ou me favoriser ou me contrarier. Je disois seulement qu'en général mon plan étoit de traverser toute l'Afrique du sud au nord, en suivant néanmoins les erremens que me dictoit la prudence ; que je comptois revenir en Europe par l'Egypte, ou par les côtes de Barbarie, si la voie du Nil m'étoit fermée ; que cette entreprise, d'après mes apperçus, pouvoit exiger environ six ans, et que, pendant ce tems, devant être dans l'impossibilité de donner de mes nouvelles, on ne devoit prendre aucune inquiétude de n'en point recevoir.

Ces lettres, je n'avois pas voulu les faire partir avant d'être certain que rien ne s'opposeroit plus à mon voyage. Mais quand je le vis assuré, je les envoyai au Cap par Swanepoel, en priant le colonel Gordon de les faire parvenir à leur destination par le premier vaisseau neutre qui partiroit pour l'Europe.

Swanepoel à son retour m'en apporta une de Gordon, qui, par un nouveau témoignage de zèle et d'amitié me traçoit l'itinéraire que je devois suivre de point en point. Lui-même avoit fait cette route avec Paterson, voyageur anglois. Il connoissoit les lieux où je pouvois trouver de l'eau, et avoit la bonté de me les indiquer. Non content d'un service d'une si grande importance, il cherchoit encore à m'en rendre un autre, en me procurant la connoissance de deux personnages bien intéressans pour un voyage tel que le mien : l'un étoit un colon, nommé Schoenmaaker, qui vivoit à la hottentote parmi les Sauvages ; l'autre, un mulâtre Hottentot, parlant très-bien la langue namaquoise, et par conséquent fort en état de m'être utile, si je pouvois l'engager à me suivre. Gordon leur écrivoit à chacun une lettre dans laquelle il me recommandoit à leurs soins, et qu'il m'envoyoit sous cachet volant, en me chargeant de la leur lire. Il est vrai, que ce n'étoit pas une chose facile de rencontrer dans leurs déserts ces deux créatures errantes. Mais le colonel me donnoit sur eux des renseignemens si précis, il m'indiquoit si clairement les moyens

moyens de les suivre, pour ainsi dire, à la piste, qu'en effet, arrivé dans leurs cantons, je les trouvai, non sans beaucoup de peine cependant.

Que l'amitié est ingénieuse dans ses procédés; et comment pourrai-je reconnoître jamais tout ce que j'ai d'obligation à celle de Gordon! C'est à lui, à lui seul que mes gens et moi devons la vie. Sans ressource, au milieu d'un désert aride et brûlant, forcé d'abandonner tous mes effets et mes chariots, après avoir vu périr par la soif tous mes bœufs, l'un après l'autre; réduit enfin à n'avoir, avec mes pauvres camarades, que le lait de mes chèvres pour toute boisson, je n'attendois plus que la mort, ainsi qu'eux; quand je me rappellai les deux nomades que m'avoit indiqués l'habile prévoyance du colonel. Guidé par ses instructions, je les cherchai; j'eus le bonheur de les trouver, et nous fûmes sauvés. Mais n'anticipons pas sur des momens douloureux, dont la peinture me rappellera nécessairement des souvenirs qui ne sont que trop amers; cependant m'étoit-il possible de prévoir ou de prévenir ces contrariétés?

Que je dus m'applaudir alors d'une précaution que, pendant mon séjour chez les Slaber, m'avoit suggéré sans doute un génie favorable! savoir, d'augmenter le nombre de mes chèvres. J'en achetai plusieurs dans leur canton, et particulièrement de jeunes, lesquelles, à la vérité, ne donnoient point de lait encore, mais qui bientôt devoient en donner plus que leurs mères. J'ajoutai aussi à mes bestiaux trois vaches à lait. Enfin, parmi mes provisions de bouche, je voulus quelques sacs de farine; non que je me flatasse d'avoir ainsi du pain frais pendant ma route; un pareil projet eût été insensé; mais au moins il m'étoit possible de me procurer des bouillies, des galettes, des gâteaux, et ce changement me promettoit une ressource. Toute habitude devient insensiblement pour nous un besoin: c'est ce que j'avois éprouvé dans le commencement de mon premier voyage. Il m'en avoit extrêmement coûté de me voir privé de pain tout à coup; et j'espérois que dans celui-ci ma farine m'en déshabitueroit peu à peu, en attendant qu'il fallut y renoncer entièrement; d'ailleurs, si des circonstances me mettoient à portée de faire

pétrir et cuire du pain, la femme de Klaas pouvoit me rendre ce service. Elle s'étoit rendue près de moi avec lui, dans l'espoir que, repassant peut-être par la contrée où il s'étoit attaché à elle, je lui procurerois l'occasion de revoir encore sa horde et ses amis. Aux yeux du citadin, cet amour de la patrie chez des Sauvages qu'il dédaigne et dont l'existence lui paroît souverainement malheureuse, sera sans doute un fait invraisemblable. Il croira qu'il n'est de bonheur que dans les villes, et de patrie qu'où l'on trouve ce qu'il appelle les commodités de la vie, c'est-à-dire, les besoins qu'il s'est faits et qui lui sont devenus nécessaires.

J'avois fixé au 15 juin mon départ de l'habitation de Slaber. Le 14 je fis une revue générale de mes équipages et de mon monde. En comptant la femme de Klaas et mon inspecteur-général Swanepoel, j'avois avec moi dix-neuf personnes, treize chiens bien appareillés, un bouc et dix chèvres, trois chevaux, dont deux très-bien enharnachés étoient un don de Boers, trois vaches à lait, trente-six bœufs pour l'attelage de mes trois chariots, quatorze pour relais, et deux pour porter le bagage de mes Hottentots. Ces cinquante-deux bêtes à corne suffisoient au service actuel. Je comptois en augmenter le nombre, à mesure que, m'éloignant des colonies, il me deviendroit nécessaire d'en avoir davantage; et par des échanges, je pouvois me les procurer à meilleur compte. Le coq qui, dans mon premier voyage, m'avoit procuré quelques instans de plaisir, me fit naître l'idée d'en emmener encore un dans celui-ci; et, afin qu'il fut plus heureux que n'avoit été l'autre, je venois de lui donner une poulette. Enfin, pour mon amusement, je dirois, pour ma société, j'emmenai mon singe Kees; Kees qui, retenu à la chaîne pendant mon séjour au Cap, sembloit y avoir perdu sa gaieté, mais qui, depuis le moment où il s'étoit revu libre, se livroit chaque jour à des folies extrêmement divertissantes.

Telle étoit la compagnie que je m'étois associée pour mon entreprise, et que j'avois cru nécessaire, soit pour en assurer le succès, soit pour m'y procurer quelques distractions agréables.

Le lendemain tout s'apprête pour le départ, selon les ordres que

j'avois donnés; et déja l'on n'attendoit plus que mon signal pour se mettre en marche. Pendant ce tems je faisois mes douloureux adieux aux Slaber; et, dans l'épanchement de mon affectueuse reconnoissance, j'embrassois mille et mille fois l'honnête famille à qui je devois tant, qui jusqu'à ce moment m'avoit comblé d'amitiés et de soins, et dont je croyois me séparer pour toujours. Au moment où j'allois les quitter, la jeunesse des environs, se présenta pour prendre congé de moi, et assister à mon départ. Telle est l'étiquette du pays quand on veut témoigner quelque considération aux personnes que l'on honore. La troupe me salua par une décharge de sa mousqueterie, et moi qui, m'attendois à ce témoignage de politesse, j'y fis répondre par une salve de mes Hottentots. Monté à cheval, les jeunes gens m'escortèrent sur les leurs pendant plus d'une lieue. Enfin, il fallut se séparer; nous nous donnâmes mutuellement la main; je fus salué de nouveau par une pétarade générale, et j'y répondis par la mienne et par celle de mes gens. A dire le vrai, je regrettois de brûler ainsi, très-inutilement, ma poudre; mais l'usage l'exigeoit, et je ne pouvois m'en dispenser sans manquer aux égards, et sans indisposer contre moi des hommes qui, volontairement, me prévenoient par l'honneur le plus grand que les préjugés du pays leur permettoient de me rendre. Plusieurs colons des environs de la ville ont des boîtes ou de petits canons pour ces saluts.

Il est aisé, dans la partie méridionale de l'Afrique, de faire une longue marche pendant les plus beaux jours de l'été, c'est-à-dire, en janvier, où le jour est de quatorze heures; mais au solstice de juin, quand le soleil est dans l'hémisphère septentrional, les journées n'étant plus que de neuf heures et demie, la longueur des nuits ne permet pas au voyageur d'avancer autant qu'il le désireroit. Or, telle étoit à-peu-près l'époque où je me mettois en route. D'ailleurs, obligé de traverser la colonie, je devois m'attendre à être retenu de toutes parts, par les instances et la politesse des colons; et, en effet, c'est ce qui m'arriva le premier jour. Je m'étois proposé de camper près de l'habitation de Louis Karsten; mais

ce brave et respectable colon, dont j'ai eu occasion de parler dans mon premier voyage, et chez qui j'avois passé des momens agréables pendant mon séjour dans la baie de Saldanha, secondé de sa femme et de huit enfans, parmi lesquels étoient quatre jolies demoiselles, vint, avec ses salves d'usage, m'inviter à passer la nuit chez lui, et je ne pus m'en défendre. Le lendemain, pour épargner et mon tems et ma poudre, je me refusai constamment aux prières de ce genre. Je campai pour la première fois; mais comme la pluie venoit de tomber fortement, et que si elle continuoit je pouvois être arrêté par le débordement du *Berg-rivier*, je vins, le second jour, camper le long de ses bords; et le lendemain, je la laissai heureusement derrière moi.

Cette rivière, qui a son embouchure dans la Baie-de-Saint-Hélène, et, selon Kolbe, bien au-delà, borne à l'est et au nord le canton nommé *Swart-Land* (pays noir), quoique les terres ne soient rien moins que noires; elles sont, au contraire, sablonneuses, et produisent, malgré cela, toutes sortes de grains, à l'exception de l'avoine, qui ne croît nulle part dans les colonies et qu'on remplace par l'orge pour les chevaux. Dans le Swart-Land, ces animaux n'ont, avec leur orge, d'autre nourriture que la menue paille. Aussi en été, quand l'herbe vient à manquer par le desséchement des rivières et des ruisseaux, est-on obligé de faire passer les bœufs dans des contrées moins arides, et de ne conserver à l'habitation que ceux qui sont absolument nécessaires, soit pour la culture des terres, soit pour le transport des grains à la ville.

Anciennement on trouvoit dans ce pays toutes les espèces de grand gibier, sans en excepter même l'éléphant. Aujourd'hui, on n'y voit plus, en ce genre, que quelques bubales, et rarement des pazans; les colons, en s'y établissant, ont détruit ou éloigné d'eux toutes les autres. Quant au menu gibier, tel que le steen-bock, le duyker, le grys-boc, les lièvres, les perdrix, etc., ils y sont encore fort abondans; et peut-être même ne le sont ils que trop pour le bonheur de la contrée; puisque cette abondance y attire des hiennes, des jackals, des léopards, des panthères, et sur-tout des chiens

sauvages, qui véritablement sont le fléau des troupeaux du canton. Le lion ne s'y montre jamais : soit fierté, soit prudence, cet animal évite les lieux habités ; on diroit qu'il craint de se compromettre dans un combat inégal, où, à son courage et à sa force, on opposeroit des armes à feu.

Au nord-est du Swart-Land, est le charmant et fertile canton des Vingt-quatre-rivières. C'étoit avec un plaisir nouveau que je revoyois ce paradis terrestre de l'Afrique méridionale ; ces campagnes riantes dont j'ai donné ailleurs la description ; ces bosquets odoriférans d'orangers et de pampelmoes, qui séparent les habitations entre elles, et qui font regretter qu'elles se présentent toujours trop tôt,

Quoique déterminé, selon la résolution que j'avois prise, de ne m'arrêter chez aucun colon, je ne pouvois cependant me dispenser de saluer en passant Hans Liewenberg, riche propriétaire, qui, en différentes circonstances, m'avoit témoigné beaucoup d'amitié, et chez qui j'avois logé pendant mon précédent voyage dans le Vingt-quatre-rivières ; Liewenberg employa, pour me retenir, les sollicitations le plus pressantes. Quelques-uns de ses voisins y joignirent les leurs : j'y résistai pendant long-tems ; mais il ne me fut pas possible de me défendre, quand un des fils de la maison, joignant ses instances à celles de son père, m'offrit, si je voulois y céder, de me faire tuer deux magnifiques oiseaux qu'il voyoit habituellement près de l'habitation. D'abord cette promesse vague ne me parut qu'une de ces ruses adroites que se permet quelquefois la séduction de la politesse. Je fis au jeune homme plusieurs questions ; je le priai de me décrire les oiseaux dont il parloit, et il s'en acquitta d'une manière si claire et si naïve, qu'à sa peinture je reconnus l'anhinga, oiseau rare, que je n'avois pas encore vu en Afrique.

Une pareille découverte me prenoit, si j'ose le dire, par mon foible ; dès ce moment je n'eus plus la liberté du refus ; et pour deux oiseaux que je n'étois pas encore sûr d'avoir, j'accordai, puisqu'il faut l'avouer à ma honte, ce que je venois de refuser aux prières de l'amitié.

Le lendemain matin je priai mon jeune homme d'acquitter sa promesse ; et en effet il me conduisit vers l'arbre sur lequel se retiroient ordinairement ces oiseaux. Je ne m'étois point trompé dans ma conjecture ; je reconnus deux anhingas ; mais d'une espèce particulière et différente des deux espèces propres à l'Amérique, et de celle du Sénégal, que Buffon a décrites. Le jeune homme qui, depuis long-tems, observoit les habitudes de ceux-ci, me prévint que si je voulois les tirer d'une manière sûre et avec quelqu'avantage, il falloit m'en éloigner. Dans ce dessein il me conduisit à deux ou trois cents pas au-dessous de l'arbre, me fit cacher, et retourna au lieu où étoient les oiseaux ; m'annonçant qu'en s'avançant près d'eux, il alloit les faire partir, et qu'infailliblement ils passeroient par-dessus ma tête. Sa conjecture ne se vérifia pas ; plus fins que nous, les oiseaux avoient apperçu notre manège ; et ne voyant plus qu'une personne au lieu de deux, ils avoient soupçonné que l'absence de l'autre étoit à craindre, et ils s'étoient envolés d'un autre côté. Peut-être en les cherchant dans les environs m'eût-il été facile de les retrouver ; mais aussi les poursuivre, c'étoit risquer de les effaroucher, et de leur faire abandonner la contrée. D'ailleurs, je ne voulois point tirer sur l'un sans être sûr que mon second coup abattroit l'autre ; ainsi donc, je remis la partie à l'après-dîner, et nous nous en revînmes.

Le soir, avant le coucher du soleil, je me rendis de nouveau à ma cachette ; et, pour que les anhingas ne m'apperçussent point, je m'y portai directement ; tandis que, de son côté, le jeune Liewenberg marchoit seul vers l'arbre. Pour cette fois, la ruse réussit : les deux oiseaux, n'ayant nul motif de soupçon, passèrent à vingt pas de moi, et je les abattis tous deux de mes deux coups.

Possesseur d'un objet si précieux à mes yeux, pouvois-je, après l'avoir obtenu, quitter brusquement les hôtes complaisans à qui je le devois ? Non. La reconnoissance, l'amitié, la décence même exigeoient que je restasse quelques jours auprès d'eux, et je les leur consacrai. Quoique je réserve pour mon ornithologie, la description détaillée de ces oiseaux, je ne puis m'empêcher d'en donner ici quel-

Boutelou Sculp.

ANHINGA MALE.

ques indices au lecteur. La dénomination de *Slange-Hals-Voogel*, (oiseau à cou-de-serpent) que mes Hottentots, donnèrent à l'anhinga, le caractérise d'une manière bien simple et bien vraie. Buffon, qui a également été frappé de cette conformation particulière des oiseaux de ce genre, nous les a peint d'un seul trait. « L'anhinga, dit-il, nous offre un reptile anté sur le corps d'un oiseau ». En effet, il n'est personne qui, en appercevant seulement la tête et le cou d'un anhinga, dont le reste du corps est caché dans le feuillage de l'arbre où il s'est perché, ne le prenne pour un de ces serpens grimpans aux arbres; et la méprise est d'autant plus facile que tous ses mouvemens tortilleux prêtent singulièrement à l'illusion.

Soit que l'anhinga se perche, soit qu'il nage ou qu'il vole, il est certain que la partie la plus apparente et la plus remarquable de son corps, est toujours son long cou grêle, continuellement en oscillation; dans le vol seul, immobile et tendu, il forme avec la queue une ligne horisontale très-droite.

La vraie place que la nature semble avoir assignée aux anhingas, dans la classe nombreuse des palmipedes, est précisément entre les cormorans et les grebes; ils participent en effet également de ces deux genres d'oiseaux, ayant le bec droit et effilé, et le cou alongé de ces derniers, pendant qu'ils tiennent aux premiers par la conformité des pieds dont les quatre doigts sont réunis par une membrane; ils participent encore du cormoran par le vol, ayant comme lui les aîles plus grandes et plus propres à cette fonction que les grebes, qui les ont foibles et courtes. La queue des anhingas est très-longue; caractère bien singulier et bien remarquable dans un oiseau d'eau, et qui paroîtroit devoir les éloigner totalement des oiseaux plongeurs qui n'ont ordinairement que peu ou point de queue.

Ils se rapprochent donc encore par là des carmorans (1); car, malgré que ces derniers l'ayent plus courte, leurs queues ont pourtant beaucoup d'analogie entre elles, en ce que les pennes sont,

(1) Il y a au Cap quatre espèces de cormorans, dont une a la queue presque aussi longue qu'est celle de l'anhinga.

dans les uns et dans les autres, également fortes, élastiques et propres enfin à servir de gouvernail, lorsque ces oiseaux nagent entre deux eaux à la poursuite des poissons dont ils font leur principale nourriture. Quand l'anhinga saisit un petit poisson, il l'avale tout entier; mais s'il est trop gros, il l'emporte ou sur un rocher ou sur un tronc d'arbre, et le fixant sous un de ses pieds, il le dépece à coups de bec.

Quoique l'eau soit l'élément favori de cet oiseau, c'est sur les arbres ou sur les rochers qu'il établit son nid et élève ses petits; mais il a grand soin de les loger de manière à pouvoir de là les précipiter dans la rivière, aussitôt qu'il sont en état de nager ou que le salut de sa petite famille l'exige.

Il est, en général, peu d'animaux aussi farouches, aussi rusés que les oiseaux plongeurs; mais je crois que celui dont il est ici question, l'emporte en finesse sur tous les autres; principalement quand on le surprend nageant; car alors il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de le tuer, puisque sa tête qui, dans cet état, est la seule partie qui soit à découvert, se plonge et disparoît au même instant où la pierre frappe le bassinet du fusil; et une fois qu'il a été manqué, il est inutile de tenter de l'approcher; car, disparoissant à chaque instant, il ne reparoît plus qu'à de très-grandes distances, et ne se montre même que le tems nécessaire pour respirer. Il est enfin si rusé, que souvent plongeant à cent pas au-dessus du chasseur, il vient reprendre l'air à plus de mille pas au-dessous, pendant qu'on le cherche plus haut; et s'il a le bonheur de trouver quelques roseaux, il s'y cache et ne se remontre plus. L'anhinga mâle, dont nous parlons ici, diffère de la femelle, qui est plus petite que lui, en ce qu'il a tout le dessous du corps, depuis la poitrine jusqu'au recouvrement de la queue, d'un beau noir; tandis qu'elle a ces mêmes parties d'un jaune isabele; il porte aussi de chaque côté de son cou une bande blanche, qui descend depuis l'œil jusqu'au milieu de sa longueur, et qui tranche sur un fond roussâtre. Un caractère bien singulier, et qui est commun à tous les anhingas, est celui d'avoir les pennes de la queue striées profondément

dément et comme gaufrées. Je passe ici sous silence, d'autres particularités qu'on trouvera dans mes descriptions générales.

Pendant le séjour que je fis chez Liewenberg, mon tems fut employé spécialement à parcourir de nouveau le canton dans toutes ses parties ; cependant on s'empressa, selon la coutume du pays, de me procurer quelques chasses ; et, d'après cette même coutume, des voisins furent invités à se joindre à nos plaisirs. Nous tuâmes beaucoup de menu gibier, et particulièrement des bécassines, qui sont très-abondantes à cause de la multiplicité des rivières qui, par-tout, forment de petits marécages. Nous nous promenâmes sur les hautes montagnes qui bornent ce charmant pays. Les gorges de ces montagnes sont couvertes de grands arbres où nous rencontrâmes une panthère que mes chiens firent partir d'un précipice parmi les rochers ; tout-à-coup et d'un seul saut, elle se trouva sur un arbre à vingt pieds au-dessus d'eux ; les ronces et les arbres renversés par-tout ayant retardé la vitesse de ma marche, je ne pûs la joindre assez-tôt pour la tirer ; ce qui lui donna le tems de s'échapper d'arbre en arbre, tout aussi vîte qu'elle l'eût fait en rase campagne. Outre les gazelles dont j'ai parlé, on trouve aussi dans le Vingt-quatre-rivières beaucoup de zèbres, de pazans, de bubales et d'autruches qui demandent à être chassés à cheval ; mais le terrain est si rempli de broussailles et si encombré par les voûtes qu'y bâtissent les termites, qu'il est très-dangereux de les y poursuivre à toute bride, comme l'exige la vîtesse de ces animaux.

Depuis quelque tems, les naturalistes nous ont fait connoître les fourmis blanches, qui, s'avançant par dessous terre, et minant toujours, se construisent d'espace en espace, une sorte de dôme ou de voûte, haute de plusieurs pieds. Smeatman a communiqué à la Société R. de Londres une description très-détaillée de ces insectes, que l'éditeur françois du voyage de Sparmann a insérée, également traduite, dans son ouvrage. On y lit, sur la hauteur et la construction de ces voûtes élevées par les termites, sur les dangers qu'offre aux habitations le voisinage de ces fourmis, sur le ravage qu'elles peuvent y faire, puisqu'une nuit leur suffit pour

en ronger et détruire absolument tous les meubles, des détails qui ne conviennent point aux termites du Cap-de-bonne-Espérance, ou qui au moins ne sont pas conformes à ceux que j'ai été à portée de voir dans plusieurs cantons de l'intérieur de l'Afrique, et spécialement dans le Camdebo, et le Vingt-quatre-rivières. J'y ai trouvé des termites; mais ils n'y sont ni aussi dangereux, ni aussi destructeurs que ceux dont parle Smeatman; les plus hautes d'entre celles de leurs huttes que j'aie vues, n'excédoient pas quatre pieds, et elles étoient plus ou moins solides, selon que la terre dont elles étoient construites avoit plus ou moins de tenacité; enfin, loin d'être recouvertes d'un toit de mousse et d'herbages, comme celles qu'a vues le voyageur anglois, toujours elles sont, dans la partie où j'ai voyagé, un peu plus lisses et sans autre couleur que celle de la terre qui avoit servi à les former.

Les Hottentots mangent les nymphes de ces fourmis; c'est même pour eux un mêt très-friand; et les miens, quand ils en trouvoient l'occasion, ne manquoient jamais d'ouvrir le dôme pour en avoir. Il est aussi beaucoup d'oiseaux et de quadrupèdes qui font la guerre à ces insectes; mais le plus dangereux de ses ennemis est une sorte de tamanoir, nommé par les colons, *erd-varken* (cochon de terre), qui en fait particulièrement sa nourriture (Voyez Buffon). Ordinairement quand les retraites ont été fouillées et abandonnées, elles se changent en ruches: des essaims d'abeilles sauvages viennent s'en emparer pour y déposer leur famille et leur miel. Mon singe Kees montroit un instinct merveilleux à découvrir ces cachettes de friandises; c'étoit un trésor dont il annonçoit la découverte par des bonds multipliés; et nous en profitions avec lui. Pour moi, lorsque je trouvois de ces fourmilières vides, et qui, n'ayant été ouvertes que par un des côtés, conservoient encore leurs voûtes intactes et saines, je savois en tirer un parti très-utile: c'étoit un four naturel où mon monde et moi nous préparions nos alimens; il ne falloit qu'y faire quelques dispositions particulières, le nétoyer tout-à-fait, le chauffer avec du petit bois: alors nos viandes y cuisoient à merveille.

Si l'on s'en rapporte à Kolbe, le Swart-Land et le Vingt-quatre-rivières, quand les Hollandois vinrent s'y établir, étoient occupés par plusieurs peuplades de Sauvages dont il donne les noms. Aujourd'hui, non-seulement il n'existe plus une seule de ces nations primitives et indigènes, mais la tradition ne dit même rien sur leur prétendue existence. Assurément, j'ai trop horreur du crime pour entreprendre de l'excuser quelque part qu'il se trouve : si les premiers colons ne se sont emparés des deux cantons que je viens de nommer, qu'en exterminant les habitans; ce sont des monstres, dont le nom et la mémoire doivent, pour jamais, être dévoués à l'exécration. Mais avant de les condamner, ne faut-il pas s'assurer avec évidence qu'ils sont réellement coupables ? Ce Kolbe, qui, à chaque page, se montre si fautif, ne le seroit-il pas encore sur cet objet? Les nations qu'il cite, ont-elles existé réellement, et croiroit-on que les Hollandois les ayent détruites, quand parmi eux et autour d'eux il subsiste tant de hordes de Hottentots, qu'ils ont conservées?

Quoiqu'il en soit de ce fait, l'état actuel des Vingt-quatre-rivières est, comme je l'ai déja dit, la partie la plus agréable de la colonie hollandoise; car, non-seulement, on y cultive les graines de toutes espèces, ainsi que les légumes; mais les habitans se sont encore adonnés à la culture des fruits; et ce genre de commerce est d'autant plus lucratif pour eux, qu'ils sont presque les seuls à l'exercer, et n'ont à craindre que peu de concurrens. Ce sont particulièrement des citrons, des oranges, des limons, des cédras, des pampelmoes, des figues et des grenades, qu'ils viennent vendre à la ville. Ils en amènent des chariots chargés, et quelqu'en soit la charge, elle est enlevée presqu'aussitôt par l'affluence des acheteurs. On paye ordinairement le cent de ces fruits, quatre, cinq ou six rix-dalers. Cependant il est une espèce d'orange qui, malgré sa petitesse, se vend davantage ; c'est celle qu'on nomme au Cap, *naretjes*. Le naretje, distingué, comme le citron, par une protubérance à la tête, est moins gros que l'orange ordinaire, mais pour la saveur et le goût, il est infiniment supérieur à toutes les autres espèces.

Le raisin croît aussi très-bien dans ce canton ; et on y fait du vin et des eaux-de-vie supportables.

J'ai déja dit que la colonie des Vingt-quatre-rivières, doit son nom à une rivière qui la traverse, et qu'elle même a été appellée ainsi, parce qu'elle reçoit un grand nombre de petits ruisseaux avec lesquels elle va se décharger dans le Berg-rivier. Cette grande quantité d'eau, par les arrosemens faciles qu'elle peut procurer, est ce qui contribue le plus à la fertilité du canton. D'ailleurs, son genre de culture n'exigeant presqu'aucun travail, l'habitant doit y mener une vie douce et tranquille. Cependant la population y est peu nombreuse; beaucoup de terres y sont encore en friche, et à peine y compte-t-on quarante à cinquante habitations, tandis qu'il devroit y en avoir infiniment davantage.

Ceux de mes lecteurs qui savent que par-tout où l'homme trouve à vivre commodément, il se multiplie, ne manqueront pas de rejetter sur le vice du gouvernement ce défaut de population ; moi, j'en accuserai, non le gouvernement, mais les abus nombreux qu'ont introduit et que multiplient sans cesse les sous-ordres qu'il est obligé d'employer. Le gouvernement, sans doute, veut la prospérité de ses colonies, et son intérêt propre lui ordonne de le vouloir; mais c'est en vain qu'il fera des réglémens sages ; c'est en vain qu'il créera des établissemens nombreux, si les personnes à qui il confie ses pouvoirs, ne s'en servent que pour son détriment, et pour celui de ses colonies.

Au reste, sans vouloir ici ni détailler ni approfondir des reproches qui seroient aussi indiscrets qu'inutiles, je me permettrai un vœu : c'est qu'une ville soit fondée dans le Vingt-quatre-rivières ; située dans le canton le plus fertile de la colonie, elle l'emporteroit, pour sa position, son agrément et son climat, sur le Cap même ; et ayant des débouchés faciles, la culture des terres augmenteroit nécessairement dans la contrée, avec la population ; ses grains et ses fruits, ainsi que les grains d'une partie de Swart-Land, descendroient sur des bateaux plats, par le Berg-rivier, dans la baie de Saint-Hélène; et il seroit aisé d'établir des magasins sur les bords

et à l'embouchure du Berg. La baie elle-même pourroit avoir un entrepôt pour le commerce du cabotage; et ce commerce se feroit avec le Cap par des barques qui, saisissant le moment des vents favorables, s'y rendroient en peu de tems pour y apporter leurs marchandises et approvisionneroient ainsi très-avantageusement, et à meilleur compte, la ville et les vaisseaux de l'Inde, ainsi que ceux de l'Europe, qui relâcheroient à la baie de la Table. A raison de l'abondance des pâturages du canton des Vingt-quatre-rivières, on pourroit y élever une grande quantité de bestiaux. Ce pays fertile et favorisé de la nature, fourniroit encore beaucoup de bois de construction, attendu que les arbres n'ayant point autant à souffrir, dans ce canton, de la violence des vents du sud-est, y croîtroient très-bien, si seulement, on prenoit la peine d'y faire des plantations soignées. La baie de Saldanha pourroit aussi servir d'entrepôt à toute la partie de Swart-Land, qui l'avoisine, et seroit trop éloignée du Berg pour y faire descendre leurs grains; cet entrepôt deviendroit même, outre l'utilité dont il seroit aux colons de l'intérieur, d'un avantage réel aux vaisseaux de toutes les nations, qui, contraints par les vents, et ne pouvant entrer dans la baie de la Table, relâcheroient dans celle de Saldanha, certains d'y trouver les rafraîchissemens nécessaires pour continuer leur route.

Le vœu, que je forme ici, pour la commodité des colons et le bien général de tous les navigateurs, sera sans doute long-tems impuissant; car la politique commerciale des Compagnies privilégiées a-t-elle jamais su allier leur intérêt particulier à celui de tous, lorsque cette soif ardente de l'or, qui domine si puissamment les marchands de toutes les nations, leur commande d'une manière aussi impérieuse, l'égoïsme de s'opposer à tout ce qui ne tend point à augmenter les bénéfices qu'attend leur avide cupidité? Il est donc bien probable que la Compagnie ne donnera jamais les mains ni à cet établissement, ni à ceux dont j'ai parlé au sujet des baies du charmant pays d'Auteniquoi, quelqu'utile qu'il puisse paroître pour le bien et la prospérité des colonies; car, dans la crainte où elle est sans cesse, que les capitaines qui sont à son service, ne vendent à leur

profit une partie de ses denrées, notamment les épiceries dont les vaisseaux sont chargés au retour de l'Inde, elle les oblige à relâcher au Cap même, où ils sont censés plus surveillés qu'ils ne le seroient dans les autres baies environnantes. Ces soupçons, qui ne font certainement point honneur aux marins qu'elle emploie, sont même poussés si loin, qu'il faut les raisons les plus impératives et les plus urgentes, pour qu'un capitaine ose prendre sur lui d'aborder un port étranger; et tout homme jaloux d'avoir encore un vaisseau à commander par la suite, doit s'en abstenir. J'ai fait moi-même, à cet égard, la triste épreuve de ces ordres rigides; car à mon retour du Cap, pendant la traversée la plus malheureuse, luttant enfin depuis six mois, contre tous les vents contraires et manquant de vivres, notre patron ne fut pas assez hardi pour relâcher à l'une des Canaries que nous passames à la portée du canon.

Peut-être un jour la Compagnie daignera-t-elle examiner mon projet et en ordonner l'exécution; mais, en attendant qu'il s'accomplisse, je regretterai sincèrement qu'un si beau pays reste presque désert, et que, faute de consommation et de bras, il perde tout ce que la nature fait sans cesse pour sa fécondité. Je suis persuadé que la canne à sucre, le coton et l'indigo croîtroient très-bien au Vingt-quatre-rivières.

Mon hôte, avant que je ne me séparasse de lui, me pria d'accepter quelques bouteilles de jus de citron, qui, par la suite, me furent d'un grand secours; mais il exigea de mon amitié, qu'à mon retour je lui ramenasse un bouc et une chèvre du pays des Namaquois; il avoit entendu vanter l'espèce de ces animaux; et, en effet, c'est la plus belle que j'aie vue de ma vie. Ses deux fils me firent promettre également de leur vendre à chacun un de mes fusils. Ils s'attendoient qu'après mon voyage je repasserois chez eux en retournant, au Cap, et ignoroient que mon projet étoit de n'y plus revenir. A mon départ, la famille me salua par une fusillade à laquelle il me fallut répondre. Il en fût de même des autres habitations près desquelles je passai. Dans toutes on s'empressoit de venir à ma rencontre, en me souhaitant, à coups de fusil, un heureux

voyage; mais ce qui m'étoit plus facheux, c'est qu'excédé de l'accueil bruyant de ces colons qui, sans cesse, retardoient ma marche, il me falloit à mon tour leur témoigner ma reconnoissance, en brûlant inutilement ma poudre dans ces adieux fatigans.

Ces incommodes visites me consumèrent tant de tems, que je ne pus, dans toute ma journée, faire que quatre lieues. Le lendemain, je me trouvai dans le district des montagnes du Piquet, et j'arrivai de bonne heure près de l'habitation d'un vieillard respectable, nommé Albert Haanekam.

Ce colon étoit une espèce de philosophe pratique, qui avoit imaginé de se rendre à la fois heureux et parfaitement libre, ce qui n'est pas toujours une même chose, il s'étoit fait un plan de vie qui ne ressembloit en rien à celle de ses camarades. Sans femme, sans enfans, sans relation avec ses voisins, sans autre compagnie enfin que les esclaves qui étoient à son service, il vivoit, pour ainsi dire, seul, et savoit se suffire à lui-même. Le tems, néanmoins, n'étoit pas pour lui, comme pour les autres colons, un poids incommode. Il l'employoit tantôt au travail, tantôt à la méditation; car il ne savoit pas plus lire qu'eux, et ne devoit sa philosophie qu'à ses réflexions particulières, et à des combinaisons naturelles. Avec ce genre d'existence, heureux à sa manière, il ne s'étoit jamais ennuyé; la sérénité de son ame paroissoit même avoir influé sur son caractère; au moins je n'ai point entendu, dans toute la colonie, une conversation plus gaie, ni vu un vieillard plus aimable.

Prévenu d'avance que j'allois traverser son domaine, et visiter les montagnes du Piquet, il vint au devant de moi, et s'offrit à me servir de guide pour monter sur la plus haute d'entre elles, si je voulois accepter de passer la journée chez lui. La première partie de sa proposition m'étoit trop agréable pour ne pas acquiescer à la seconde. Je le suivis sur la montagne, où rien ne m'offrit une observation particulière, mais où j'eus le magnifique spectacle d'une vue d'autant plus étendue que l'atmosphère étoit très-pure: à la vue simple je distinguois très-parfaitement la Table, et je pus même avec ma lunette reconnoître la ville.

Rien n'exaltoit autant mon imagination, à la hauteur où j'étois, que l'aspect des maisons de la ville où je plongeois mes regards ; je promenois avec avidité ma lunette sur la masse des bâtimens, et je croyois avoir remporté une victoire toutes les fois que je présumois reconnoître l'emplacement d'une maison ; celles de mes amis particuliers fixoient plus long-tems ma vue : « Ils s'occupent peut-« être en ce moment de moi, me disois-je, et par un retour invo-« lontaire et naturel, je suis uniquement occupé d'eux ; ils font des « vœux pour la réussite de mon entreprise ; me croyent peut-être « bien éloigné, bien caché, et je domine sur l'atmosphère qui les en-« veloppe ».

Lorsque je fus de retour à l'habitation, je trouvai un repas splendide qui m'attendoit ; splendide pour des habitans de la colonie, et selon les préjugés de leur amour-propre ; car ces bonnes gens ont aussi leur étiquette. Du reste, nulle idée de ce que nous appellons bonne table, un service bien réglé, des mets délicats et sucrés ; là, la magnificence consiste à couvrir la table d'une grande quantité de viandes, et plus la table en est chargée, plus le convié est un homme estimable, un personnage distingué, et plus on l'honore.

Cependant nous n'étions que trois à table, c'est-à-dire, mon hôte, Swanepoel et moi. Vingt grenadiers, après une marche forcée, n'auroient pu suffire à dévorer tant de nourriture ; les plats eux-mêmes étoient comblés, et celui du milieu portoit une pyramide de six volailles rôties qui étoient énormes.

Cette profusion, qui eût rebuté jusqu'à des ogres, m'offroit, à moi, l'image révoltante d'une basse-cour et d'une étable entièrement dévastées. J'en perdis sur-le-champ l'appétit ; et, trompant mes dégoûts par autant de distractions que pouvoit m'en apporter la cause de mes voyages toujours présente à mon esprit, je passai la plus grande partie du repas à fatiguer de questions le maître de la maison. Pour Swanepoel, il promenoit ses regards sur les six volailles fumantes ; mais, rassasié déja, c'étoit en vain qu'il les convoitoit ; le pauvre Swanepoel étouffoit de nourriture et de regret. Je ne saurois mieux comparer ces repas peu frugals et dignes des héros d'Homère, qu'à

qu'à ces buffets qu'on voyoit autrefois, à certaines époques de nos fêtes, et qui pliant sous une multitude de volailles de toute espèce, sembloient étalés exprès pour consoler tout un peuple affamé.

J'avois déja beaucoup interrogé mon hôte pendant notre course au Piquet; je lui parlai, en ce moment, de ses possessions et de ses vergers. Fatigué de rester assis, je faisois tant d'hélas ! sur sa vie singulière, que je lui fis naître l'idée de quitter la table. Il n'eût pas de peine à justifier la bonne opinion qu'il m'avoit donnée de son ardeur et de son intelligence. Nous parcourumes toutes ses possessions; par-tout je vis des terres bien cultivées, des arbres en bon état, des plantations, en un mot, dans le meilleur ordre possible; par-tout un air d'abondance et de vie, dont je n'avois point autant joui dans beaucoup d'autres habitations de la colonie.

Le district du Piquet-berg, suivant ce que me dit mon hôte, n'a guère que vingt-cinq ou trente habitations; et il ne peut même en avoir, je crois, davantage, parce que l'eau y est très-rare, et que, ne possédant qu'un certain nombre de sources et de ruisseaux, dont les premiers habitans se sont emparés, ceux qui désormais viendroient s'y établir, ne trouveroient qu'un sol aride et stérile. En général, les terres y sont médiocres; cependant les propriétaires recueillent ce qui leur est nécessaire en bled pour leur consommation. Le seul commerce que leur permette la nature du terrain est, comme aux Vingt-quatre-rivières, celui des fruits; et ces fruits n'ont d'autre débouché que par les colons environnans qui les envoyent chercher; car, la distance du Piquet au Cap est trop considérable pour en entreprendre la route pour la seule vente des oranges. Mon vieillard philosophe voulut me donner pour mon voyage une certaine provision des siens. En vain je lui représentai que j'en avois acheté chez Liewenberg une quantité suffisante; lui-même vint visiter mes chariots, et il remplit de citrons et d'oranges toutes les places vuides qu'il y trouva; ce qui, par la suite, et pendant une partie de ma route, m'offrit, pour mes gens et pour moi, une grande douceur.

A cette attention obligeante, il joignit avec la même bonté, un cadeau qui étoit bien plus fait pour me plaire. C'étoient trois

paires de tourterelles, d'une espèce particulière, et que je n'avois encore vue nulle part. Quelque plaisir que me fit une pareille acquisition, je ne voulus néanmoins accepter qu'une des trois paires, parce qu'elle suffisoit à nos plaisirs; et je priai mon généreux hôte de me conserver les deux autres jusqu'à mon retour; quoiqu'intérieurement je fusse très-résolu à ne point revenir.

En passant les habitations d'Isaac Fesassi et de Gerit Schmit, il me fallut essuier encore de nouvelles persécutions d'invitation; mais n'ayant pas, pour accepter celles-ci, les mêmes motifs que chez Haanekam, je m'y refusai opiniatrement. Je ne connoissois pas de plus grand supplice que ces invitations, et toutes les fois que je passois dans le domaine d'un colon, la fièvre me saisissoit à la vue du maître dont je savois d'avance le compliment : il falloit coucher à la maison, boire et s'empiffrer le long du jour. Je n'étois occupé durant ma route qu'à chercher des faux-fuyans pour échapper à la poursuite de ces bonnes gens, et je n'osois ni m'arrêter, ni camper auprès d'eux; un voleur n'eût pas évité avec plus de soin leur approche. Combien de fois, en interrogeant mes compagnons, j'ai soupiré après le moment où je verrois derrière moi la dernière maison de cette colonie trop hospitalière.

Je hâtois ma marche autant qu'il m'étoit possible, et voulois dépasser le Kruys. Cette précipitation n'étoit pas non plus sans dangers. Je l'appris à mes dépens, puisqu'il faillit à m'en couter la vie.

J'étois à un quart de lieue de la rivière quand la nuit vint me surprendre; plus prudent, j'aurois campé où je me trouvois; mais le chemin m'ayant paru bon tout le jour, j'imaginai qu'il le seroit jusqu'aux bords du Kruys. J'ordonnai à mes gens d'avancer; pour moi, qui avois triplé la route en chassant continuellement, la fatigue m'avoit surpris; je montai dans mon chariot et me jettai sur mon matelat pour me reposer un moment.

Le Hottentot qui étoit au timon et qui conduisoit l'arrière, descendit de son siège et marcha à côté de ses bœufs; son camarade qui étoit à l'avant et qui conduisoit la première couple, s'éloigna

des siens ; il ne voyoit point à les diriger sûrement ; le terrain à l'approche de la rivière devenoit de plus en plus escarpé, glissant et rapide ; tout-à-coup une saccade violente fait peser le chariot sur les timons ; il roule avec l'attellage en désordre jusqu'aux bords de la rivière sans qu'aucun de mes Hottentots ne puisse l'arrêter ou seulement en changer la direction. A ce mouvement, aussi accéléré que subit, je cherche, mais en vain, à m'élancer; je me crus précipité parmi des rochers. Malgré ma frayeur, je conserve encore assez de sang-froid, pour parer autant qu'il est en moi, au dernier des malheurs, et faisant avec mes bras et mes jambes, dans la cariole, où je me vois enseveli, autant d'arcs-boutans pour éviter les contusions à la tête, j'attends avec fermeté que le chariot s'arrête, ne trouvant plus à descendre. Cette position dura peu d'instans, mais elle étoit douloureuse.Rouler ainsi sans savoir où l'on va, parcourir enfermé dans une charrette au sein des ténèbres, abandonné des siens, pendant un espace assez considérable, et n'avoir d'autre choix que de se fracasser ou de se noyer, il y a là de quoi ébranler tout au moins le courage le plus héroïque.

Mes gens, alarmés autant pour eux que pour moi, des suites d'un accident aussi fâcheux, accouroient à toutes jambes pour me secourir; mais ne pouvant aller aussi vite que le chariot, et l'obscurité, dans un chemin à peine frayé, leur dérobant la trace de celui que je venois de parcourir, je les entendis m'appeller à grands cris et se parler eux-mêmes entre eux, comme s'ils avoient été dispersés. Je leur répondois, et les appellois à mon tour; mais soit épouvante de leur part, soit la crainte de me voir fracassé, je n'en étois pas entendu, et leurs cris étouffoient les miens. Tout ce bruit étoit encore augmenté par le roulis des deux autres chariots qui arrivoient aussi avec précipitation à l'inévitable rendez-vous, mais dont les conducteurs plus soigneux près de leurs attellages, n'avoient pas laissé de modérer l'effort.

Enfin, on se réunit : la joie de mes compagnons fut extrême quand je les eus assuré qu'il ne m'étoit rien arrivé de fâcheux. Il n'en étoit pas ainsi des chariots; le mien sur-tout, avoit semé la plupart

des ustenciles, et ce qu'il y a de plus curieux, les limons qu'on m'avoit donnés avoient tous sauté jusqu'au dernier. Il fallut attendre le jour pour les recueillir et réparer tous les dommages que m'avoit causé cette descente précipitée.

Il y avoit de l'autre côté de la rivière, qu'il nous falloit traverser pour continuer notre route, une espèce d'habitation dont le propriétaire se nommoit Dirck Coché. J'avois besoin de renseignemens et d'instructions précises ; Coché pouvoient m'en donner ; de plus j'avois besoin d'acheter un certain nombre de moutons, et je m'étois flatté d'en trouver chez lui : tandis que mes ouvriers travailloient à remettre mes attellages en ordre et qu'ils se disposoient à repartir, je pris les devants, et ayant passé le Kruys à gué avec mon cheval, je me rendis à l'habitation.

A peine avois-je entamé la conversation avec le maître, que sa femme se levant avec effroi du siége sur lequel elle étoit assise, fit un cri si perçant, que tout ce qui étoit dans la ferme accourut à son secours. En effet, elle venoit d'être touchée aux jambes par deux serpens, et je les apperçus tous deux sous le siége. Nous nous armames de chaises et de bâtons pour les assommer. A cet aspect leur colère s'alluma, leurs yeux s'enflamèrent, et soulevés sur leur poitrine, sifflant avec fureur, ils cherchèrent à s'élancer sur nous ; attaqués avec plus de rage encore, ils périrent sous nos coups redoublés. Heureusement que la femme n'avoit pas été mordue par eux ; car ils étoient de l'espèce très-venimeuse qu'au Cap on nomme *Kooper-Kapel ;* et elle eût péri infailliblement en peu de minutes.

Tel est l'inconvénient dangereux des pays nouvellement habités : l'homme y voit sans cesse sa tranquillité et ses jours attaqués par des insectes incommodes, des bêtes féroces, des animaux venimeux. Coché me prévint que le kooper-kapel étoit fort commun dans le canton que j'allois traverser. D'après cet avis, je pris une résolution qui me parut nécessaire, ce fut de ne point passer les nuits dans ma tente, mais de coucher dans mon chariot, où j'aurois bien moins à craindre les visites redoutables de ces terribles hôtes.

Pendant que je concluois avec le fermier un marché pour quelques moutons, mes voituriers passèrent le Kruys; et je me remis en route, en cotoyant la rivière. Mais je ne pus faire ce jour là, que très-peu de chemin, parce que nous eûmes toujours à marcher dans les sables, et que nous passames et repassames six fois le Kruys. Le lendemain ce fut pis encore; le sable étoit si haut et si mobile, que les roues enfonçoient jusqu'au moyeux, et qu'il me falloit, pour chaque chariot, ajouter quatre bœufs aux douze qui composoient l'attellage. Cet ainsi que nous passâmes l'habitation de Josias Ingelbregt, et qu'enfin nous quittâmes le cours tortueux du Kruys, qui arrose ce pays maudit, et gagnâmes Swart-bas-Kraal. Il est pourtant des hommes qui sont venu habiter cette contrée sablonneuse et cultiver quelques coins de terre moins stériles, qu'ils y ont trouvés; un nommé Hans Van Aart y avoit une habitation à Lange Valley (*Lac long*), où je fus obligé de passer la nuit; plus loin est celle d'Hermanes Lauw. Je ne m'arrêtai point chez celui-ci, mais il nous fallut camper sur un terrain aride, où je ne trouvai pas un filet d'eau pour abreuver mes bestiaux. Chemin faisant, j'avois rencontré une quantité prodigieuse de perdrix; j'en avois tué une trentaine que je destinois à mon souper et à celui de mes gens. Ma coutume en pareille circonstance étoit de faire bouillir mon gibier; j'avois souvent remarqué que quand il étoit grillé ou roti, la fumée des viandes, étant portée au loin par les vents, elle attiroit autour de nous, pendant la nuit, beaucoup d'hiennes et de jackals, qui, éventés et repoussés par mes chiens, occasionnoient de la part de ces animaux, des aboiemens si violens et si continus, qu'il ne nous étoit pas possible de goûter un instant de sommeil. Faute d'eau, je ne pus cette nuit là faire bouillir mes perdrix, j'en mis une sur le gril pour moi, et j'abandonnai le reste à mes gens, qui les firent rôtir enfilées à de petites broches qu'ils placèrent autour du feu; mais ce que j'avois craint arriva. Beaucoup de carnivores, allêchés par le fumet de notre gibier, vinrent roder autour de mon camp; et mes chiens, aboyant après eux, ne nous permirent pas de fermer l'œil un instant.

A cette fatigue de la nuit, se joignoit l'inquiétude du lendemain. J'ignorois si nous serions assez heureux pour trouver de l'eau; et je craignois qu'après une journée de soif, mon monde et mes bestiaux n'eussent à en souffrir une autre bien plus pénible. Effectivement nous ne trouvames qu'un désert sablonneux, couvert de bruyères et de joncs; mais pendant que je me livrois à des réflexions affligeantes, je fus tiré de ma rêverie par le cri d'un oiseau qui passoit au-dessus de ma tête. C'étoit un canard de montagne (*Berg-Eend*), ou plutôt un génie bienfaisant, qui venoit ranimer mon espoir en m'annonçant une découverte sur laquelle je ne devois point compter.

Persuadé que cet animal cherchoit l'eau et qu'il ne manqueroit pas de s'abattre où il en trouveroit, je piquai mon cheval, et le suivis au grand galop pour ne pas le perdre de vue. Ma conjecture étoit fondée; après quelques minutes de course, je vis qu'il descendoit sur une haute et grosse roche dans laquelle il s'engagea. J'y montai à pied, et trouvai là un grand creux, formant un bassin naturel rempli d'eau de pluie, dans lequel l'animal nageoit, plongeoit et s'abattoit gaiement.

Il m'auroit été facile de le tirer; mais après le service qu'il venoit de me rendre, c'eût été de ma part une ingratitude atroce. Seulement je cherchai à le faire envoler, dans l'espérance que, n'ayant pas goûté assez long-tems le plaisir du bain, il iroit en trouver quelqu'autre dans le voisinage, et m'indiqueroit ainsi une nouvelle citerne. Pour cette fois mon attente fut trompée; l'oiseau partit, à la vérité; mais effarouché, pour la première fois de sa vie peut-être, il s'éloigna beaucoup, et bientôt je le perdis de vue.

Du haut de la roche, j'avois fait signe à mes gens d'avancer de mon côté; quand il furent arrivés, je leur donnai ordre de remplir mes jarres; j'en avois quelques-unes dans mes chariots; et certes, je n'eusse pas manqué, au passage du Lange Valey, de les approvisionner d'eau, s'il m'eût été possible de prévoir la sécheresse qui nous attendoit. Les jarres remplies, je fis abreuver mes chevaux et quelques-uns des animaux de ma caravane. Ceuxci le

mirent si entièrement à sec, qu'aucun de mes pauvres bœufs ne put boire. Mais je savois que les animaux ruminans supportent plus long-tems la faim et la soif; et d'ailleurs, je me flattois d'avoir, avant la fin de la journée, quelqu'autre bonne fortune, pareille à celle que nous venions d'éprouver. J'espérois en vain; nous ne parcourumes pendant tout le jour, qu'un désert aride. Dans l'après-dîner, deux de mes bœufs tombèrent épuisés de lassitude et de soif; et il fallut les abandonner : tristes et douloureux présages des malheurs qui m'étoient destinés. Enfin, le soir il fallut, comme la veille, dételler et camper à sec, dans l'attente d'un sort plus triste encore pour le lendemain.

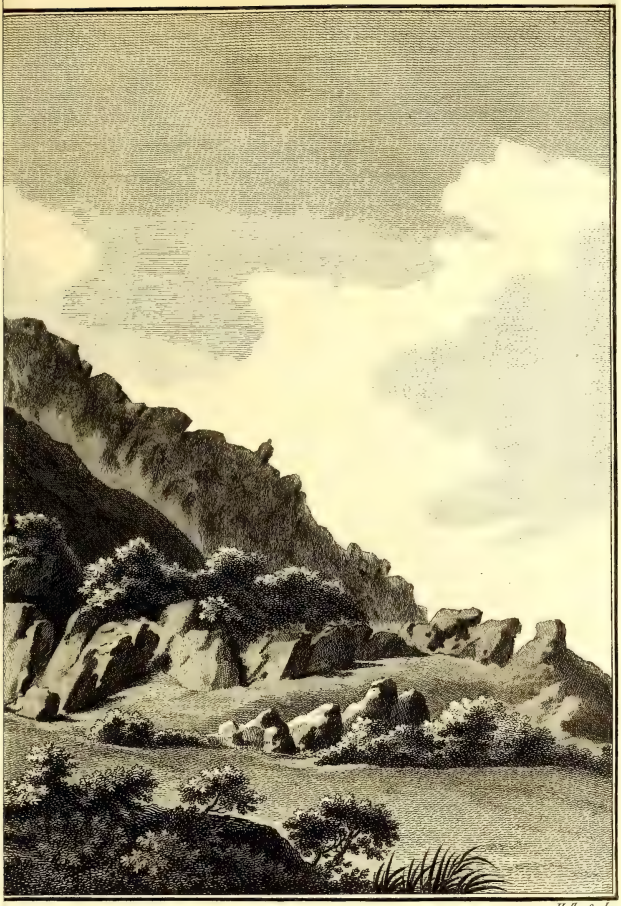
Une forte averse, qui heureusement survint dans la nuit, me rendit l'espérance; cependant, quelque forte qu'elle fût, elle me paroissoit pour le moment inutile à mes bestiaux, et je ne voyois point quel soulagement pouvoit leur offrir une eau qui, à mesure qu'elle tomboit, disparoissoit et se perdoit aussitôt dans les sables; mais cette pluie, que je croyois perdue pour eux, par un moyen dont je n'eusse jamais soupçonné la possibilité, ils surent trouver à la boire; et c'est ici que j'admirai la sagacité de l'instinct animal. L'eau en tombant sur eux, formoit des gouttes qui, par leur réunion découloient le long de leurs corps en petits filets. Dès les premiers momens de l'orage, ils s'étoient grouppés en pelottons; et dans cette position, serrés les uns contre les autres, ils lèchoient et ramassoient chacun sur le corps de son voisin, les filets qui en tomboient. Par ce secours inattendu, mes bêtes rafraîchies et désaltérées à la fois, reprirent des forces. Mais ce qui ajouta beaucoup à mon étonnement, c'est que les deux que j'avois abandonnées sur la route, excédées et mourantes, s'y étoient ranimées également et de la même manière, sans doute; toutes deux étoient revenues au camp pendant la nuit; et Klaas, qui se faisoit un plaisir d'être toujours le premier à m'annoncer les bonnes nouvelles, vint tout joyeux, au point du jour, me faire part de celle-ci.

Je n'avois plus qu'une journée de chemin pour arriver au *Haere logement* (logis du seigneur); j'y devois rencontrer, m'avoit-on dit,

une source d'eau très-abondante, une retraite fort agréable, des bosquets, des grottes chargées d'inscriptions et de dessins. Au portrait qu'on m'en avoit fait, il sembloit qu'une autre Angélique avoit visité ces beaux lieux. Une Angélique! des inscriptions! des dessins! un Médor hottentot! J'éloignai toute cette magie invraisemblable et ne retint que l'espoir d'y trouver la fontaine; elle me devenoit d'un besoin trop pressant pour ne pas désirer d'y arriver avant la nuit. Je la trouvai en effet; quelque respect qu'eût dû m'inspirer pour elle la description qu'on m'en avoit faite, tout mon monde et mes bestiaux en eurent bientôt troublé les eaux. Quant à la grotte, aux inscriptions, aux liannes pendantes en festons, à notre approche, toute cette féerie s'évanouit. Seulement, une grande et vaste caverne servit à mettre à l'abri ma caravane et moi. Elle étoit spacieuse, et fort élevée; nous pouvions enfin y être à couvert, sans pourtant y être enfermés, étant entièrement ouverte du côté de l'ouest. Assise sur une petite monticule, elle dominoit mon camp et la plaine, dont la vue monotone et morte inspiroit la tristesse et le découragement; enfin, elle s'adossoit à la grande chaîne des monts arides, qui, se prolongeant en amphithéâtre, offroit un aspect à la fois effrayant et majestueux par leur nudité et par les différentes teintes d'ochre, de gris et de blanc qui coloroient leurs diverses parties. Les restes d'une habitation, tombée en ruine, attestoient que le propriétaire avoit été forcé d'abandonner ce lieu sauvage et brûlé. je m'arrangeai pour passer la nuit dans la grotte; et je fus obligé de la partager avec des ramiers et des choucas qui y arrivèrent à la chûte du jour. Ils se perchoient par centaines sur un arbre, dont la racine étoit implantée au sein d'une énorme crévasse; une des branches de l'arbre tapissoit le fond de cette salle naturelle.

Les dessins et les inscriptions se réduisoient à quelques caricatures d'éléphant et d'autruche; on y lisoit les noms de trois ou quatre voyageurs, qui probablement s'étoient autrefois arrêtés dans ces lieux.

Quoique la fontaine se trouvât pourvue d'eau plus abondamment que



Hulk. Sculp.

Hulk. Sculp.

CAMPEMENT AU HEERE LOGEMENT.

A. Grotte du Heere Logement.

que je ne l'avois espéré, mon inquiétude n'étoit pas pour cela diminuée ; il nous restoit à traverser encore de longues plaines de sable, et tout m'annonçoit que je ne pourrois y trouver aucune source d'eau. Cependant un rayon d'espérance vint un moment dissiper ces craintes ; le matin deux gros nuages qui se levoient à l'horizon, et qui s'approchoient de nous, sembloient nous promettre une pluie abondante. Hélas ! rien de si fatal que ces nuages ne pouvoit s'offrir à notre vue. C'étoient des miriades de sauterelles ; insectes voraces et destructeurs, que les vents emportoient au loin. Leur aspect consterna tout mon monde ; ils ne nous annonçoient que la sècheresse et la stérilité. Mon singe seul étoit étranger à la consternation générale ; il montroit, au contraire, une joie excessive, suivoit des yeux la direction des sauterelles, attendant avec impatience qu'il en tombât quelques-unes qu'il pût saisir et croquer à son plaisir.

Tandis que nous jouissions pour l'instant des rafraîchissemens nécessaires, nous ne laissions pas de nous livrer à nos recherches et travaux ordinaires. Nous trouvâmes en abondance, parmi les rochers et sur les montagnes qui nous environnoient, de petits quadrupèdes, qu'on nomme dans le pays *Dassen*. C'est le daman de Buffon. Je savois déja, par expérience, que cet animal est un très-bon manger. Après tout, pour les gens qui ne vivoient depuis long-tems que de bœuf et de mouton maigre, c'étoit une occasion heureuse de varier notre nourriture, et cette viande grasse, quelle qu'elle fût, devoit être regardée comme un régal délicieux. Mes gens la dévoroient des yeux, avant même qu'elle ne fût en notre pouvoir ; nous nous mîmes donc tous à la chasse des damans, et chacun de son côté s'en procura autant qu'il peut en rencontrer. Déja, j'en avois tué quelques-uns, lorsqu'en tournant une roche je fis lever une panthère, que je tirai ; mais le plomb de mon fusil n'étant point assez fort pour la tuer sur le coup, elle m'échappa ; cependant il étoit probable qu'ayant trouvé une sorte de garenne pour fournir à sa nourriture, elle y avoit fixé sa retraite, qu'elle ne s'en éloigneroit pas, et que par conséquent, je devois l'y retrouver ; je battis donc

les environs avec mes chiens, et, en effet, je tombai sur son repaire, qui m'offrit plusieurs monceaux d'os de damans, et des débris de plusieurs espèces de petites gazelles.

Cette découverte me promettoit une double satisfaction : celle de tuer l'animal quand il reviendroit au gîte, et celle de trouver dans les environs du gibier pour ma cuisine, comme il en auroit trouvé pour la sienne. Des deux plaisirs que je me promettois, je ne pus en goûter aucun; ni moi ni mes gens nous ne rencontrames de gazelles; peut-être, la panthère les avoit-elles toutes détruites; quant à celle-ci, j'eus beau passer très-ennuyeusement, deux heures de nuit en embuscade pour l'attendre, elle ne parut point; ce qui me fit croire que je l'avois réellement blessée, et qu'elle étoit probablement allé mourir ailleurs.

En chassant, j'avois rencontré un Hottentot, serviteur d'un colon du voisinage, pour lequel il gardoit un troupeau de moutons. Quoique, parmi mes bestiaux, j'eusse un certain nombre de moutons aussi, cependant, la stérilité des contrées que je commençois à parcourir me faisoit craindre qu'ils ne pussent suffire à notre consommation. En conséquence, résolu de les réserver pour des besoins plus pressans; je voulus en augmenter le nombre, et en acheter du Hottentot. Il est vrai qu'en sa qualité de gardien, cet homme n'avoit pas la liberté d'en disposer; mais je lui en offrois un prix si avantageux, qu'assurément son maître lui auroit su gré du marché. Il s'y refusa constamment, et le seul parti que je pus tirer de sa rencontre, fût de lui demander des instructions sur la route la plus favorable et la plus courte qu'il me falloit tenir pour gagner la Rivière-des-Eléphans où je voulois arriver.

D'après l'estime de ce pâtre, j'avois encore une forte journée de marche; mais cette journée, je devois la faire tout d'une traite, et sans m'arrêter, parce que je ne trouverois dans toute la route, ni eau ni pâturage. Après la Rivière-des-Eléphans, mêmes inconvéniens m'attendoient, disoit-il, jusqu'au pays des Namaquois. Quoiqu'on fut dans la saison pluvieuse, par-tout les pluies avoient manqué; par-tout on éprouvoit une sècheresse effroyable; et jamais, de mé-

moire d'homme, cette partie de l'Afrique n'avoit autant souffert.

Une pareille annonce m'allarmoit beaucoup, je n'entrevoyois pour mon entreprise que des malheurs; déja même, nous commencions à en éprouver. Il n'y avoit pas encore six semaines que j'avois quitté le Cap; et néanmoins mes bœufs se trouvoient aussi fatigués, qu'ils l'avoient été après seize mois de marche, dans mon premier voyage. Pour leur donner le tems de se reposer et de prendre des forces, je restai au Heere-logement sept jours entiers, pendant lesquels notre cuisine fit une telle consommation de dassen ou damans, que mes Hottentots mêmes en étoient dégoûtés. Enfin, la guerre que nous avions déclarée à ces pauvres animaux, cessa le 4 juillet. Je quittai le lieu, après avoir laissé mon nom et la date de mon arrivée dans la grotte, selon l'usage des voyageurs.

D'après l'avis que m'avoit donné le pâtre, je partis au point du jour; et après une marche très-fatigante, nous apperçûmes à la nuit tombante, de dessus un point élevé où nous nous trouvions alors, le Fleuve-des-Eléphans serpenter au-dessous de nous, à une demie lieue de distance; mais, comme je savois par expérience ce qu'on risque pour descendre des montagnes dans les ténèbres, je pris le parti de camper sur la hauteur; et malgré l'extrême fatigue de mes attellages, d'attendre le jour, pour gagner la rivière.

Elle étoit bordée, de chaque côté, par de très-grands mimosas, et par diverses sortes de bois blancs, de l'espèce du saule; mais partout le terrain étoit sec et brûlé, et il n'existoit pas même de verdure sous les arbres. En vain, je parcourus le long des bords, dans l'espoir de trouver, enfin, quelqu'endroit moins aride, qui offrit un herbage à mes bêtes; je ne vis pas une seule touffe de gazon; et il fallut qu'elles se contentassent de quelques plantes grasses et des feuilles des arbustes.

Il existoit cependant, à peu de distance de la rivière, une maison, habitée par la veuve Van-Zeil et sa famille. Quelques champs labourés me l'indiquèrent; je m'y rendis, donc et j'y reçus l'accueil le plus amical; la veuve Van-Zeil me vendit quelques moutons, et même quatre cents livres de tabac, que je crus devoir ajouter

à ma provision. Ce tabac étoit de son cru; je le payai sur le pied de deux sous de Hollande la livre, ce qui fait, à peu de chose près, quatre-vingt livres de notre monoie pour les quatre cents livres. J'achetai encore de l'eau-de-vie, avec laquelle je remplaçai la quantité qui avoit été bue jusques là. La veuve, dans l'entretien que j'eus avec elle, me confirma ce que m'avoit dit le pâtre hottentot, sur la sècheresse désastreuse qui désoloit le pays; sècheresse, telle que toutes les hordes de petits Namaquois avoient quitté l'intérieur des terres, pour se raprocher des bords de la mer.

Par le spectacle que j'avois sous les yeux, je pouvois juger de ce que devoit être la contrée dans laquelle j'allois entrer; et cependant je me flattois encore, et cherchois, pour ainsi dire, à m'abuser; tant ce qu'on souhaite avec ardeur paroît facile et probable! Si la contrée des petits Namaquois a été privée de pluie, me disois-je à moi-même, peut-être la disette d'eau n'a-t-elle été que locale; peut-être les cantons situés au-delà, n'ont-ils pas éprouvé cette même sècheresse; peut-être ont-ils de trop ce qui manque au leur. Ainsi, raisonnant d'après des données vraisemblables, quoique très-incertaines, je m'occupois des moyens de traverser ce pays, dont l'aridité, toute effrayante qu'elle étoit, pouvoit néanmoins n'être pas une difficulté invincible; et j'espérai qu'à celui-là, en succéderoit un autre plus humide, peut-être, et dont la température et la fécondité me dédommageroit de toutes mes fatigues.

Quand la veuve Van-Zeil me vit déterminé à partir, malgré ses avis et ses représentations, elle me forma une petite provision de biscuit; puis chargea ses deux fils de me mentrer le seul gué où je pourrois traverser la rivière sans aucun risque d'avarie pour mes effets; il fallut la descendre assez bas. Arrivés au passage où mes guides m'avoient conduit avec leurs bœufs, ils voulurent, par amitié, me suivre sur l'autre bord, et passer même la nuit avec moi; je m'y refusai, parce que le tems tournoit visiblement à la pluie; je craignois que les eaux n'augmentant tout-à-coup, ils ne pussent s'en retourner. Bien me prit, d'avoir traversé la rivière ce même soir; car pendant la nuit il survint un déluge d'eau, qui dura,

sans interruption, trois jours entiers; et qui me flatta de quelqu'espoir pour l'heureux succès de mon voyage; sa violence fut même telle, dès le premier moment, que je fus obligé d'arrêter et de camper sur la rive même. Ma bonne fortune me servit bien dans cette occasion; un jour plus tard, il n'y avoit plus de gué à espérer pour moi; et je me fusse vu réduit à passer la rivière sur des radeaux; moyen pénible, et qui eût coûte à mon monde beaucoup de fatigues et à moi bien du tems; sans compter qu'étant encaissée et très-rapide, l'usage du radeau, dans un moment d'inondation, avoit du danger.

Dès le second jour les eaux grossirent au point de gagner mes chariots; je fus forcé de porter mon camp plus au large vers la plaine; mais peut-être si la crue fut survenue pendant la nuit, eût-il été emporté tout entier; et certes, notre vie auroit couru les plus grands dangers.

Souvent j'avois entendu parler au Cap, des risques que court un voyageur dans cette partie de l'Afrique, quand il campe trop près des rivières. Les colons m'avoient même conté, sur ces dangers, des histoires merveilleuses, auxquelles j'avois cru faire grace, en ne les regardant que comme exagérées; mais l'expérience m'a convaincu, à mon tour, qu'elles ne l'étoient pas; et mainte fois, campé par le plus beau tems possible, et même après de très-grandes sècheresses, près de petites rivières, à une grande distance de leur cours; il m'est arrivé de les voir tout-à-coup, et en moins de trois heures, par un orage qui avoit crevé plus haut, s'élancer au-dessus des arbres de leur rivage, inonder au loin les campagnes et former autour de moi un vaste lac.

Il est donc prudent et sage pour un voyageur, de ne jamais camper près des rivières, qu'à une hauteur où leur plus grandes crues ne le puissent atteindre. Or, il est aisé de s'assurer de ce terme, par l'inspection des arbres qui sont sur leurs rivages. Dans leurs débordemens, elles entraînent des roseaux et des herbes que les branches arrêtent; ces dépôts y restent suspendus, et leur chevelure pendante, est un témoin qui atteste jusqu'où les eaux se sont éle-

vées. Dans le jour, il est vrai, on peut sans risque venir habiter à l'abris des arbres du rivage ; car ordinairement on ne trouve de l'ombre que là ; au moins s'il survenoit un débordement, on n'y courroit aucun danger, puisque rien n'empêcheroit de le voir ; mais rester là pendant la nuit, ce seroit s'exposer imprudemment, et sur-tout durant la mousson d'hiver.

La pluie enfin ayant cessé le troisième jour, je me remis en marche ; et après avoir suivi pendant trois heures le cours du fleuve en le descendant, j'arrivai au confluent d'une petite rivière, nommée en hottentot *Koïgnas*, et par les Hollandois *Dwars-rivier* (rivière qui traverse). Celle-ci, comme la plupart de celles d'Afrique, ne coule que dans la saison pluvieuse ; elle étoit si profondément encaissée dans l'endroit où nous pouvions la passer, que nous ne l'apperçumes qu'au moment où nous la touchions. Elle se jette dans celle des éléphans ; et j'étois obligé de la traverser. Ce passage, à dire le vrai, m'inquiétoit beaucoup ; non, pour le Koïgnas lui-même, qui a peu de largeur, et qui, ne recevant presque pas d'eaux étrangères, s'étoit peu accrue par les pluies ; mais pour la difficulté d'y descendre, à cause de la hauteur et de l'escarpement de ses rives. D'ailleurs, le terrain où nous nous trouvions, étant une terre glaiseuse, les pluies l'avoient rendu tellement glissant, que la descente en devenoit très-dangereuse pour mes voitures. Ainsi, sècheresse et pluie, tout me contrarioit, tout sembloit combiné pour me présenter à chaque pas, des obstacles nouveaux.

Klaas, voulant contribuer par ses soins à l'heureux succès de notre passage, se chargea de conduire le premier chariot, et il se mit à la tête de l'attellage ; mais en descendant, le pied lui ayant manqué, il tomba ; et avant qu'il eut le tems de se relever, non-seulement, la première paire de bœufs le foula aux pieds, mais les quatre autres lui passèrent aussi sur le corps ; heureusement je m'étois apperçu de sa chûte. Mes cris attirèrent à son secours ses camarades, qui, favorisant par leur résistance, les efforts que faisoit le conducteur pour retenir les timoniers, arrêtèrent la voiture au moment où déja elle touchoient les bords de la rivière, et alloit rouler sur le mal-

heureux. Je l'arrachai de dessous les bœufs ; mais il m'est impossible de dire tout ce que j'éprouvai de joie, quand, l'ayant remis sur pied, et interrogé sur sa chûte, il répondit qu'il ne se sentoit aucune blessure. Les bœufs cependant lui avoient fait quelques contusions ; mais, quoiqu'emportés par la descente, ces animaux, par un instinct plein d'intelligence, l'avoient ménagé autant que les circonstances le leur permettoient ; et vraiment il y avoit de quoi s'étonner que tant de pieds eussent passé sur lui sans le briser entièrement.

Parvenu sur la rive droite du Koïgnas, je dirigeai ma marche, selon l'indication que m'avoit donnée la veuve Van-Zeil, vers le *Vleermuys-Klip* (la roche aux chauve-souris). Mais, en avançant, j'apperçus la trace toute fraîche d'un lion ; cette découverte, qui, depuis mon départ du Cap, étoit la première de ce genre, m'avertissoit d'être sur nos gardes dans notre campement de nuit ; l'animal se trouvoit dans les fourées de la rivière, au moment de notre passage ; et sans doute le bruit de ma caravane l'avoit déterminé à fuir en plaine. Je me mis à sa poursuite avec un de mes chasseurs et quelques chiens ; nous le suivîmes même pendant une partie de la journée ; mais l'approche de la nuit et la crainte de m'égarer dans l'obscurité lorsque je ne pourrois plus distinguer la trace des roues de mes voitures, me forcèrent de revenir à mon camp.

Swanepoel, pour diriger ma marche et pour me fournir une sorte de fanal, avoit fait allumer les feux plutôt qu'à l'ordinaire. J'ai déja dit que notre coutume étoit d'en allumer plusieurs tous les soirs ; ils nous servoient tant à nous garantir du froid de la nuit, qu'à écarter les animaux dangereux et nuisibles ; mais, cette fois, ils nous en attirèrent d'une espèce particulière, dont il ne nous fut pas possible de nous défendre. Cette roche des chauve-souris, au pied de laquelle nous étions campés, en contenoit réellement (et c'est ce qui lui en avoit fait donner le nom) des quantités innombrables. Effarouchés par une clarté qui leur étoit nouvelle, ces animaux faisoient, dans leurs repaires, un bruit effroyable qui déchiroit le timpan ; d'autres, en siflant, venoient par centaines, volti-

ger autour de nous, et nous soufletter le visage avec leurs aîles. En vain, on cherchoit à s'en défendre, la nuée menaçante ne faisoit qu'augmenter, et de toutes parts on étoit frappé. Peut-être qu'en me retirant dans mon chariot, j'aurois pu, à la faveur de l'obscurité, me garantir de leurs insultes; mais comment échapper aux cris perçans de cette multitude immense qui s'égosilloit dans les rochers. Mes bêtes elles-mêmes, en étoient inquiétées autant que nous. Tout m'annonçoit une nuit facheuse et sans espoir d'un sort meilleur. Dans cette position désolante, je ne vis qu'un seul parti à prendre, celui de lever le camp et d'abandonner le champ de bataille à ces ennemis tenaces.

En conséquence, je donnai mes ordres; on plia les tentes, on attela, et nous allâmes camper, toujours en descendant la Rivière-des-Eléphants, à un endroit nommé en hottentot *Krekenap*, et en hollandois *Back-hoove*.

Malgré l'humeur que devoit nous donner ce décampement nocturne, et l'aventure qui l'occasionnoit, j'étois très-aise d'aller en avant, dans l'espérance de trouver un pacage avantageux pour mes bêtes, qui, toutes, étoient réduites à un état déplorable, et sur tout les bœufs et les chevaux qui, depuis le Heere-logement, nourris de plantes grasses, les seules que la sècheresse eut épargnées, avoient tous un dévoiement dont j'étois fort inquiet. Je leur donnai, pour se refaire, quelques jours de repos; moi, pendant ce tems, voulant mettre à profit ma station, je pris le parti de parcourir le voisinage et de chercher à connoître le pays, et sur-tout l'embouchure de la Rivière-des-Eléphans, qui, selon les renseignemens qu'on m'avoit donnés, ne pouvoit être que peu éloignée de mon nouveau camp.

Klaas, quoiqu'il ressentit encore quelques douleurs de sa chûte, voulut absolument m'accompagner. Je partis donc avec lui et trois autres de mes gens, au nombre desquels étoit un de ces Hottentots que lui-même avoit mis à mon service, et qui fut chargé de ma canonnière, seul équipage que je crus nécessaire d'emporter avec moi. Mon intention étoit de cotoyer le fleuve en suivant son cours; et je comptois abréger ainsi ma route, puisque je courois moins le risque

risque de m'égarer ; mais les pluies des jours précédens avoient tellement fait gonfler la rivière, qu'en beaucoups d'endroits elle avoit débordé et formoit, sur-tout dans les lieux bas, de vastes lacs. Ces amas d'eau qui, souvent se présentoient à nous, nous obligeoient à de longs circuits, qui retardoient de beaucoup notre marche. Aussi me fallut-il employer, pour arriver à la mer, plus de tems qu'il ne m'en eût coûté dans d'autres circonstances. Cependant je ne voulois point changer de route, parce que les lacs étoient couverts d'une multitude infinie d'oiseaux aquatiques de toutes espèces, et spécialement de mouettes, d'hirondelles de mer et de phénicoptères, qui s'y trouvoient par millions.

Je devois rencontrer dans cette foule innombrable, des objets nouveaux, dignes d'augmenter ma collection ; j'en tuai effectivement plusieurs, entre autres, un oiseau charmant, haut d'environ trois pieds, qui, aujourd'hui, fait partie de mon cabinet. Sa tête et sa gorge, entièrement dégarnies de plumes, sont enveloppées d'une peau du rouge le plus éclatant, terminé par une bande d'un beau jaune citron, qui sépare la partie nue d'avec celle qui est emplumée ; les couvertures des aîles, rayées largement d'une belle couleur violette, agréablement nuancée, sont frangées par une bande blanche, dont les barbes épaisses et soyeuses, mais isolées les unes des autres, imitent parfaitement un riche effilé ; les pennes des aîles et de la queue sont d'un noir verdâtre à reflet violet ou pourpré, suivant qu'elles reçoivent le jour plus ou moins obliquement ; le reste du plumage est d'un beau blanc ; le bec long, et un peu arqué, est jaune, ainsi que les pieds. Cet oiseau appartient au genre des Ibis, dont nous connoissons déja plusieurs autres espèces.

Arrivé enfin avant la nuit sur les bords de la mer, je fis dresser ma canonnière et allumer du feu ; mais, malgré notre extrême fatigue, aucun de nous ne put se livrer au sommeil : le vent de mer étoit si piquant et le froid si excessif, qu'il nous fallut passer la nuit entière à nous chauffer. Cet état de souffrance me faisoit attendre impatiemment le point du jour ; aussi, dès qu'il parut, me mis-je en quête avec trois de mes gens, en remontant les bords de la mer.

Ils s'éloignèrent bientôt de moi, et allèrent furreter les dunes, dans le dessein d'y trouver soit quelqu'oiseau, soit quelqu'animal qui me fut inconnu, soit tout autre objet extraordinaire, digne, en un mot, de piquer ma curiosité. Ils se donnèrent beaucoup de peine; mais leur zèle fut sans succès : toutes leurs recherches aboutirent à la découverte de quelques gazelles (ree-bock), sur lesquelles ils tirèrent, et qui, fuyant de mon côté, venoient se prendre au filet en passant l'une après l'autre dans l'endroit où j'étois. Ils ne tenoit qu'à moi de tirer aussi sur elles; mais, en ce moment, j'étois occupé à observer une quantité prodigieuse de vautours et d'autres oiseaux de proie de toute espèce, que je vis tournoyer et voltiger dans les airs, puis s'abattre à un quart de lieue devant moi. Cependant mes gens avoient tué deux gazelles (steen-bock). Peu sensible à cette conquête, je dévorois des yeux les oiseaux carnivores que j'avois apperçus, et dont l'affluence augmentoit sans cesse; mais ma curiosité redoubla encore lorsqu'on m'eut assuré que ces oiseaux étoient probablement attirés par les émanations d'un éléphant mort, ou de quelqu'animal semblable, qui leur servoit en ce moment de pâture.

En effet, lorsque nous nous fûmes approchés, nous vîmes sur le rivage un cachalot, long de quarante à cinquante pieds. Il étoit à plus cent pas de la mer, et sans doute avoit été jetté là par les vagues. Certes, la mer avoit éprouvé une terrible tourmente pour lancer, à cette distance, une masse aussi énorme. Elle étoit attaquée par différens oiseaux carnassiers : par beaucoup de corbeaux, et surtout, par diverses espèces de ces petits quadrupèdes du genre des fouines et des putois, qu'on désigne, au Cap, sous le nom général de *Muys-Hond*. Tous la rongeoient à l'envi; déja même, elle étoit en partie dévorée; cependant notre approche troubla la gaieté de ce bon repas : les oiseaux s'envolèrent; les muys-honden s'enfuirent; il n'y eut que les corbeaux, genre de carnivore plus opiniâtre que tout autre, qui ne voulurent pas quitter leur proie, et qui même, sans s'effrayer de notre visite, voloient autour de nous et sur nos têtes, en poussant des croassemens affreux.

A plus de quinze pieds autour de la baleine, le sable étoit imbibé de son huile, que la chaleur du soleil faisoit découler. La perte de cette graisse, ainsi répandue, paroissoit affliger beaucoup mes Hottentots; ils regrettoient de n'avoir point à leur portée, l'un de mes chariots avec une douzaine de barriques pour les remplir de cette huile, qui eût fait leur bonheur pendant toute la route. Cependant, comme un grand désir éveille bientôt l'industrie, ils songèrent à leurs gazelles, et me demandèrent la permission d'en disposer; puis, retournant au lieu où ils les avoient cachées, les écorchèrent, s'en firent des outres, dont chacune pût contenir jusqu'à quarante livres d'huile.

Je cherchois pour mon compte à tirer parti du cachalot. En l'examinant avec attention, je m'étois apperçu que différentes sortes de scarabées se promenoient sur cet immense domaine de charogne, et s'occupoient aussi à la ronger. J'en comptai de quatorze espèces; je me mis à chasser tout ce monde, et quelques individus choisis de chaque espèce furent à leur tour immolés à mon appétit : j'en enrichis mon petit magasin. Ce dépôt étoit une boîte de sapin, légère et platte, que je portois au-dessus de la calotte de mon chapeau; afin qu'elle s'y adaptât mieux, elle avoit, comme le chapeau lui-même, une forme ronde, et s'y trouvoit assujettie, ainsi qu'ombragée par les plumes d'autruche dont j'avois coutume d'orner ma tête.

Plus satisfait de ce que j'avois recueilli que de l'immense provision d'huile qu'avoient faite mes Hottentots, je revins à ma canonnière qui étoit gardée par un de mes gens; mais en route, je vis dans les dunes beaucoup de fumées d'éléphant, ce qui me fit croire qu'il y en avoit une grande quantité dans le canton, et que la rivière, à bon droit, portoit le nom de ces animaux. Il est vrai qu'aucune de ces fumées n'étoit fraîche; mais j'en conclus que les éléphans habitent ordinairement la rive droite du fleuve sur laquelle j'étois, et que forcées, dans cette saison, par la sècheresse, à quitter ce canton devenu stérile, ils avoient passé sur la rive gauche qui, sans doute l'étoit moins.

Au reste, ce n'étoit là que des conjectures; peut-être même la vraisemblance devoit-elle me porter à croire que ces animaux, sans avoir changé de rivage, s'étoient porté plus avant dans l'intérieur des terres; néanmoins, l'envie d'en rencontrer quelques troupeaux, et de les chasser, échauffa tellement mon imagination, qu'elle faillit à me perdre sans retour, avec le meilleur Hottentot de ma caravane : je vais conter en détail cette fameuse extravagance. Il ne s'agit de rien moins ici, que de passer avec armes et bagage, et le monde qui m'accompagnoit, un fleuve considérable, accru par les débordemens, et de m'aller établir à l'autre rive.

J'avois heureusement avec moi des nageurs excellens, et le trajet du fleuve, quelque fut sa largeur, ne les inquiétoit pas; il n'en étoit point ainsi de moi. On se rappelle qu'en poursuivant un aigle sur les bords du Queur-Boom, j'avois, dans mon premier voyage, imprudemment risqué mes jours; instruit par le péril, je m'étois efforcé de me livrer à l'exercice de la natation; en effet je n'y manquois guère, pour peu que l'occasion s'en présentât; mais je n'étois encore qu'un foible apprentif, et ne me sentois point du tout la force d'affronter un fleuve débordé, extrêmement rapide, et d'une largeur démésurée. Je pris donc conseil de mes gens sur le parti qu'il y avoit à suivre et sur les moyens les plus prudents et les plus sûrs de réussir.

La première idée qui s'offrit à nous fut celle d'un radeau; elle étoit la plus naturelle et la plus commode; j'en avois fait autrefois l'expérience avec succès sur des rivières, à la vérité, moins dangereuses. Me fiant ici entièrement sur la force de mes nageurs, j'imaginai qu'il leur seroit aisé de traîner le radeau vers l'autre rivage; mais, en examinant les difficultés de plus près, nous craignions, avec raison, que le radeau présentant une grande surface, il n'y acquit un mouvement qu'il ne seroit pas possible aux nageurs de vaincre et de diriger. Il falloit pourtant composer, ou trouver un corps quelconque qui me portât, et qu'ils pussent conduire : or, c'est ce qu'aucun de mes Hottentots n'imaginoit. Comment leur esprit eût-il été fécond en ressources dont aucun d'eux n'a-

voit besoin; et pourquoi se trouvoit-il là un Surinamois, élevé à Paris, qui ne sût point nager ? La maladresse étoit ici mon lot à moi seul; il falloit donc bien que je fisse les frais de l'invention. Voici l'expédient auquel je m'arrêtai : je proposai de lancer à l'eau un tronc d'arbre que j'enfourcherois; et mes quatre compagnons, de crier à la fois que si j'avois le courage de m'y fier, ils répondoient, sur leur tête, de me faire arriver à l'autre bord.

Cette assurance augmentoit mon courage; je n'hésitai donc plus; il ne s'agissoit que de trouver le tronc d'arbre le moins incommode pour exécuter le tour de force. Ce n'est pas que le rivage n'en offrit une grande quantité : l'inondation (comme cela arrive dans ces pays où les plantes et les arbres parcourent leur cercle de vie, périssent de bout et se dessèchent sur leur racines); l'inondation en avoit déraciné, charié et jetté un grand nombre le long du rivage; il en étoit couvert; mais la plupart avoient encore leurs branches, et parmi ceux qui s'en trouvoient dépouillés, les uns étoient trop courts, les autres trop longs, d'autres trop gros ou trop minces. Il fallut s'arrêter à celui qui nous parut le plus favorable, et ce n'est qu'après avoir remonté la rivière pendant un assez long espace, qu'enfin nous le trouvames. Cette contrariété, qui excitoit fortement nos murmures, tandis que nous en faisions la recherche, fut cependant ce qui nous sauva la vie.

Notre première opération fut de mettre le tronc à flot, d'attacher en avant deux courroies, par lesquelles les nageurs pussent le tirer. Leurs kros et ma canonnière, après avoir été roulés, furent attachés et fixés vers le milieu de sa longueur; après quoi, de chaque côté de ce paquet, je fis amarrer et solidement attacher les deux outres qu'on avoit remplies d'huile : elles servoient non-seulement à alléger le poids de la machine, mais encore à l'empêcher de tourner sur elle-même, et de me faire chavirer.

Il restoit de plus à trouver un moyen de transporter nos poires à poudre, et nos vivres, mais sur-tout à les préserver de l'eau. Je me chargeai de ce soin. J'imaginai qu'il me seroit possible de tenir les fusils appuiés sur mes épaules; quant aux poires, j'en eus

bientôt fait un collier, que je me mis autour du cou; ma montre y fut aussi attachée. Tout étoit prévu, disposé pour ce périlleux trajet. C'est dans ce grotesque accoutrement que je vais gagner mon arbre; j'entre dans l'eau, à cheval sur mon bâton, je prends mon à-plomb comme sur une selle; c'est-à-dire, sur les paquets et entre les outres; mes nageurs se lançent, entraînent la frêle voiture, et son trésor, et son mannequin; enfin, nous voilà à la merci des eaux.

Tant de précautions devoient me rassurer contre tout accident. Aussi je me vis à l'eau sans crainte; cependant pour ménager mes nageurs, qui, dans un si long trajet, avoient besoin de conserver toutes leurs forces, j'étois convenu avec eux qu'il n'y en auroit que deux pour me haller à l'avant, tandis que deux autres, appuyés sur le derrière, nageroient seulement des pieds, et pousseroient l'équipage; et qu'ainsi, tour à tour fatigués, ils se relayeroient et se soulageroient mutuellement: plaisans Tritons qui, bientôt, vont donner de grandes inquiétudes à leur Neptune!

D'abord nous allions à ravir, parce que la portion du fleuve qui étoit débordée, n'avoit presque pas de mouvement, et que par conséquent elle offroit peu de résistance; les nageurs me halloient sans peine; ils plaisantoient même sur la crainte qu'ils avoient eue de ne pas réussir; je m'égayois moi-même, à mes propres dépens; je ne pouvois m'empêcher de rire de mon attitude roide et guindée, de mes deux bras en l'air, armés de leurs foudres, de la fraise que j'avois autour du cou, de l'équipage enfin qui, entourant ma ceinture, servoit comme de lest et de contre-poids à la plus bizarre de toutes les voitures; mais combien la scène changea, et quel ton différent elle vint imprimer à l'accent de nos voix.

A peine fûmes nous entrés dans le courant, que, sa rapidité l'emportant sur nos efforts, nous nous vîmes peu à peu dériver; et bientôt sa violence fut telle, que, malgré tout le courage avec lequel mes nageurs luttoient et coupoient les eaux, nous nous vîmes entraînés rapidement vers la mer.

C'en étoit fait de nous si ce malheur fut arrivé, et je périssois

infailliblement. Ma bonne étoile voulut que le vent qui venoit du large, retardât notre perte en s'opposant un peu à notre dérive, et nous repoussant à-mout; mais en même tems, il élevoit des vagues qui nous empêchoient d'avancer, et qui, sans cesse, nous couvroient d'eau; de manière qu'à chaque instant nous disparoissions les uns pour les autres.

Par un inconvénient qu'il n'avoit pas été possible de prévoir et auquel il n'y avoit plus de remède, le tronc, que jusqu'alors on avoit tenu sans peine dans sa direction horizontale, tout-à-coup, changea de disposition; tantôt, poussé avec violence vers les deux nageurs de l'avant, et les courroies redevenues lâches, il rendoit leur marche inutile; tantôt, par un mouvement contraire, roidissant sur les courroyes, il secouoit rudement les nageurs et les tiroit en arrière; mais ce qui étoit le plus désastreux, c'est que le fatal tronc d'arbre souvent s'enfonçoit par un bout, tandis qu'il se relevoit par l'autre, et se présentoit ainsi très-défavorablement au fil de l'eau; ce qui, d'un autre côté, rendoit inutile la manœuvre des deux nageurs de l'arrière; et telle étoit ma position, que, malgré mon escorte, je me voyois livré à la merci des flots, tournant, sautant à leur gré, dérivant de plus en plus, prêt à perdre en un mot l'équilibre.

Le danger étoit pressant; les deux nageurs de l'arrière quittèrent à propos leur poste, et, s'élançant aux côtés des deux autres, ils se saisirent des courroyes pour les seconder dans cette lutte effrayante. Pour moi, quoiqu'ayant beaucoup de peine à me tenir sur mon support, je ne laissai pas que de favoriser des pieds leurs efforts; ces braves gens en faisoient d'inimaginables. Le danger où ils s'étoient engagés par attachement pour moi, l'assurance qu'ils m'avoient donnée de me porter à l'autre bord, leur faisoient un devoir de périr en espérant toujours de me sauver. Ils déployoient des forces sur-humaines; néanmoins, je commençois à désespérer; la dérive, qui devenoit de plus en plus rapide, et qui nous approchoit nécessairement de la mer, ne me laissoit d'autre perspective que d'abandonner le tronc, mon collier, mes fusils, tout l'équipage, et de me jetter à la miséricorde de mes Hottentots, afin de gagner

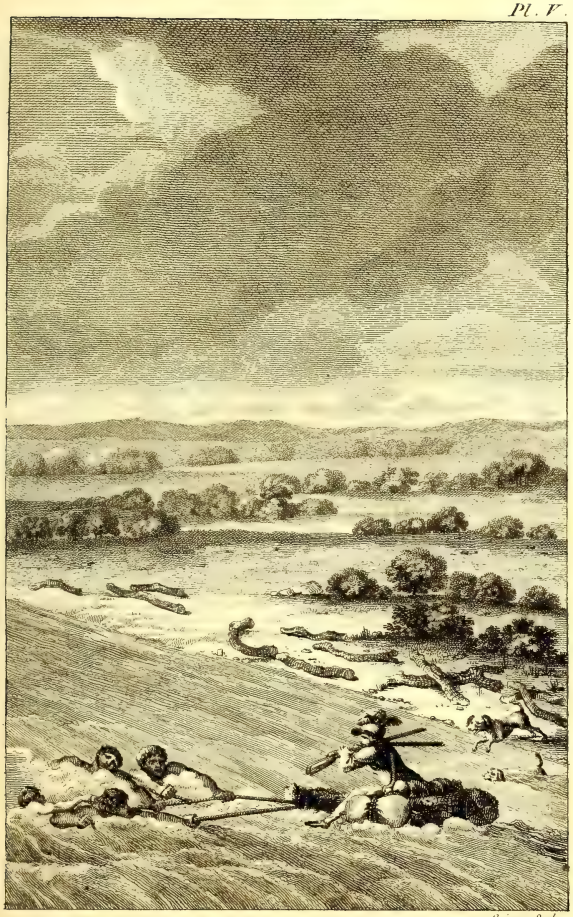
au milieu d'eux, soit le rivage où nous tendions, soit le rivage d'où nous étions partis.

Au milieu des plus vives alarmes que j'aie éprouvées de ma vie, le croira-t-on ? une consolation douce venoit en adoucir un peu l'horreur. J'ai fortement éprouvé dans cette rencontre, combien nos maux diminuent lorsqu'ils sont partagés ; et quelqu'inquiétude que m'inspirât la vue de mes braves, qui se sacrifioient pour l'amour de moi, et couroient à une mort certaine plutôt que de m'y abandonner seul, leur action généreuse rendoit ces derniers momens moins amers : je périssois après avoir épuisé tous les secours de l'amitié.

Cependant ces pauvres Hottentots, exténués, haletans, s'encourageoient encore d'une voix foible ; aucun d'eux ne lâcha les courroyes attachées à mon arbre, aucun ne cessa de nager et d'opposer du moins quelque résistance au courant, en substituant de la sorte l'adresse à la force, et tirant tout le parti possible de la circonstance. Au nombre de ces Africains, il y en avoit un dont les services étoient aussi nouveaux pour moi, que je l'étois pour lui ; il ne le cédoit point à ses camarades en zèle et en courage, et je crois qu'il se seroit laissé entraîner à la mer un des premiers.

Nous y touchions, lorsque je m'apperçus, à la diminution de résistance, que nous avions passé la plus grande roideur du courant. C'est alors qu'ils ramassèrent le peu de forces qui leur étoient restées, et qu'enfin, se retrouvant en plein calme, ils commençèrent à respirer, et gagnèrent le resac, qui bientôt nous permit d'aborder la terre. Le premier qui la sentit, l'annonça par un cri de joie qui fut répété par les trois autres. Je voudrois peindre en vain l'émotion générale qui se fit sentir en ce moment parmi nous. Je sautai sur le rivage ; et, débarrassé de l'attirail grotesque qui avoit tour à tour excité nos plaisanteries et nos alarmes, je me jettai au cou de mes libérateurs, qui m'embrassèrent avec transport.

Notre premier soin fut d'allumer un grand feu : nous étions transis, autant par l'effet de la terreur que par l'impression de l'eau ; nous fîmes sécher nos vêtemens. Mes nageurs, par une prévoyance très-heureuse,



Coiny Sculp.

PASSAGE DE LA RIVIERE DES ÉLÉPHANTS.

très-heureuse, s'étoient pourvus d'une calebasse pleine d'eau-de-vie. Quelqu'ait toujours été ma répugnance pour cette liqueur, j'en bus un coup avec délice; elle remonta mes fibres, et me rendit mon existence première. Nos fusils, que j'avois été contraint de poser et d'amarer sur mes genoux, afin de me cramponner des mains sur le fatal tronc, lors de ses fréquens mouvemens, avoient été mouillés; je m'empressai de les essuyer. Quoique j'eusse vingt fois été couvert par les lames, heureusement l'eau n'avoit pénétré ni dans les poires à poudre, ni porté atteinte à ma montre. Que je me sus bon gré d'avoir eu assez de présence d'esprit pour n'abandonner pas mon tronc d'arbre! Je n'ai pas besoin de dire combien m'eût été funeste la perte de mes fusils, ainsi que de ma canonnière; non-seulement je n'aurois pas rempli, sur la rive où je venois d'aborder, le but que je m'étois proposé; mais je ne pouvois remplacer ces fusils par d'autres, et mon voyage eût été singulièrement dérangé par cette privation.

Mais je n'étois occupé dans ce moment que du bonheur d'avoir échappé à un péril aussi éminent; je n'en vis bien toute l'immensité, que lorsque je pus mesurer des yeux les deux rives. C'est alors que je fis de sérieuses réflexions sur mon extravagance et sur le péril où j'avois entraîné mes compagnons. A la vue du trajet, je frissonnois d'épouvante. Ce n'étoit pas un fleuve que j'avois traversé, c'étoit un vaste débordement, dont à peine ma vue pouvoit mesurer l'étendue. Il ne m'est pas possible de rien dire de positif sur sa largeur, puisque je n'avois point d'instrumens pour le mesurer; mais on pourra l'apprécier, lorsqu'on saura, que, depuis le moment où nous quittâmes terre jusqu'à celui où nous abordâmes, je comptai à ma montre trente et quelques minutes. Il est vrai que la force et la rapidité du courant nous avoit beaucoup nui, en nous entraînant au fil de l'eau, et par conséquent avoit retardé d'autant notre traversée.

Lorsque je vis mes gens un peu remis, je songeai à des témoignages de reconnoissance plus efficaces, et les engageai à me demander avec franchise tout ce qui pouvoit leur faire plaisir.

Klaas en ce moment étoit assis auprès de moi, me serroit les mains, et me témoignoit par les plus grandes marques d'affection, toute la joie qu'il ressentoit d'avoir encore une fois contribué au salut de mes jours. Mais j'ai, dit-il, une grace à vous demander. Si vous croyez qu'en cette occasion Jonker (c'étoit le nom de mon nouveau Hottentot) se soit montré un brave garçon, je vous prie de lui donner un fusil. C'est moi qui vous l'ai amené, et c'est moi qui vous réponds de lui; soyez sûr qu'il ne vous en fera point repentir.

Pour entendre ceci, il faut savoir que dans la distribution de mes armes à feu, je m'étois fait à moi-même des loix très-sévères; tous mes gens, indistinctement, n'en portoient pas; je n'avois accordé cette sorte de faveur qu'à ceux d'entre eux dont le caractère m'étoit bien connu, et qui s'étoient distingués par leur fidélité, autant que par leur courage et leur adresse; ceux-là avoient seuls le nom de chasseurs; chaque mois je leur donnois pour paye un ducaton (à-peu-près neuf livres); tous les autres ne recevoient qu'un rixdaler, qui vaut un tiers de moins. Cette paye, pour des hommes qui n'avoient pas, dans le voyage, une occasion de le dépenser, jointe aux autres petits profits que je me réservois de leur accorder par la suite, ne laissoient pas que de leur promettre beaucoup de douceur pour le moment de notre retour au Cap.

Je promis à Jonker tout ce que Klaas venoit de me demander pour lui; c'est-à-dire, de lui donner, dès que nous serions de retour à mon camp du Krekenap, un fusil avec le fourniment complet, et des munitions. J'ajoutai une autre faveur à celle-ci, en le nommant l'un des conducteurs de mon chariot maître; ce qui, réuni à sa paye de chasseur, augmentoit son traitement de près de moitié: c'est ainsi que je jouissois de la douceur de décerner des récompenses et d'accorder de l'avancement à mes compagnons sans l'influence d'aucune basse intrigue, d'aucune recommandation insidieuse, qui me forçasse à être prodigue envers les uns et avare ou injuste envers les autres. Je régissois enfin ma petite caravane heureusement sans le concours de ces plats intrigans, qui, infatués de

leur savoir, et se fourant par-tout, s'arrogent le droit de juger en dernier ressort du mérite des autres.

Tant de distinctions et de bonheur à la fois, comblèrent de joie le pauvre Jonker; il ne savoit comment exprimer sa reconnoissance. Possesseur d'un fusil, conducteur du chariot de son maître, j'en avois fait tout au moins un grand d'Espagne; il ne restoit plus qu'à lui accorder l'honneur de monter dans les voitures. A entendre cet Hottentot, il avoit toutes les dispositions nécessaires pour devenir un grand chasseur; car il se sentoit, disoit-il, le désir d'être un jour un très-habile tireur; et quoiqu'il eût eu très-rarement l'occasion d'exercer ses talens en ce genre, il se voyoit déja presqu'autant d'adresse qu'en avoient ses camarades les plus adroits; bref, il nous parla si long-tems et si naïvement de la manière dont il s'y prendroit pour tirer juste, que ses camarades, qui le connoissoient, le plaisantèrent et s'amusèrent beaucoup à ses dépens. Je vis tout ce monde en si belle humeur, que j'imaginai d'en venir à l'essai, et je proposai de tirer au blanc; bien certain que le nouveau chevalier m'apprêteroit beaucoup à rire. Ses trois compagnons étoient d'excellens tireurs; pour lui, son coup fut tel, qu'on eût été plus en sûreté au but que par-tout ailleurs.

Comme je le vis décontenancé, qu'il prenoit la chose au sérieux, et qu'il craignoit même que sa mal-adresse ne me fit retirer ma promesse, je m'empressai de le rassurer; je consolai son amour-propre, en lui protestant que dans les premiers jours où je m'étois exercé à manier un fusil, j'avois tiré bien moins juste encore, et qu'avant peu, avec l'ardeur qu'il montroit pour la chasse, il seroit à coup sûr un bon tireur; je n'en aurois pas dit autant de nos élégans petits maîtres, et particulièrement de nos beaux esprits à lunettes.

Ce que je lui avois annoncé se vérifia par la suite; car Jonker devint en effet le plus intelligent et le premier de mes pourvoyeurs. Quelques réflexions rendront cette particularité très-sensible: il n'en est pas de la chasse en Afrique comme en Europe; là, le talent du chasseur ne consiste point, comme ici, à avoir seulement la main sûre et le coup-d'œil juste; avec cette qualité il doit encore en posséder

d'autres plus essentielles, et sans lesquelles celle-ci deviendroit presque inutile contre les rusées gazelles du désert : il faut une excellente vue pour découvrir le gibier dans le plus grand éloignement, afin de l'appercevoir avant d'en avoir été vu ; et mettre beaucoup d'intelligence pour le leurer, lui donner le change, et sur-tout posséder un corps souple, capable de se prêter à toutes sortes de positions, pour ramper patiemment pendant long-tems, et à de très-grandes distances s'il le faut, pour parvenir à sa portée sans être découvert. Voilà ce qui est spécialement nécessaire aux bons chasseurs africains, et ce qui leur donne cette rare qualité si bien appréciée par les colons et les Hottentots, qui les distinguent par le nom de *Wild-Bekruyper*, ce qui équivaut à rampeur de gibier. Tel bon bekruyper, quoique ne sachant pas si bien tirer qu'un autre chasseur qui ne possèderoit pas son talent, ne laissera pas cependant que de tuer plus de gibier que lui ; vu que, par son adresse, il saura se traîner et s'approcher si près d'un animal quelconque, qu'il seroit impossible, même au tireur le plus mal-adroit, de le manquer. Les Boshjesman passent généralement pour être les meilleurs bekruypers ; mais j'ai été mainte fois à portée d'admirer la même agilité dans Jonker.

Sa vue étoit si perçante, qu'à une distance énorme, il distinguoit une gazelle couchée ; tandis que souvent moi, avec ma lunette, je ne l'apperçevois pas. Il n'y avoit dans toute ma caravane que mon singe Kees qui eut l'œil aussi perçant.

L'animal sauvage a le sens de la vue très-parfait ; parce qu'ayant sans cesse, par le genre de vie qu'il mène, de grandes distances à parcourir, il le fortifie encore par l'exercice et le besoin toujours renaissant, de mesurer ou d'apprécier les mêmes distances ; l'homme sauvage par la même raison l'a très-exquis ; et si l'homme des nations civilisées le possède à un degré moins subtil, c'est que ses perspectives étant presque toujours plus rapprochées, il a beaucoup moins d'occasions de le développer : tout ce qui l'entoure, comme soieries, dorures, réverbères, lumières multipliées, objets de luxe, couleurs variées et tranchantes, etc., fatiguent en pure perte sa

vue sans l'étendre. Joignez à cela des professions qui exigent de lui une forte contention d'organes, des écritures fréquentes, des lectures presque continues, l'abus étrange des plaisirs, et vous conviendrez que tout chez lui doit altérer de bonne heure un sens contrarié sans cesse, sans que rien le perfectionne. Pourquoi les chasseurs, les habitans des campagnes et sur-tout les montagnards, ont-ils généralement la vue meilleure que l'habitant des villes? On en voit aisément la raison. S'il peut m'être permis de me citer pour exemple, je dirai, qu'avant d'arriver en Afrique, ma vue étoit si foible que pour lire ou écrire j'étois obligé d'appliquer l'œil contre le livre ou le papier dont je me servois. Depuis que j'ai passé plusieurs années en plein air, courant par monts et par vaux, franchissant de vastes déserts, elle s'est considérablement fortifiée; actuellement je vois aussi loin qu'un autre.

Lorsque nous nous fûmes amusés quelque tems à tirer au blanc, je crus qu'il étoit sage d'employer plus utilement ma poudre. C'étoit pour chasser aux éléphans que j'avois traversé le fleuve et risqué ma vie avec celle de mes quatre compagnons; je voulus donc aller à la recherche de ces animaux. Dans ce dessein, je partis avec mes trois chasseurs et nous nous mîmes à parcourir le pays; mais nous ne vîmes ce jour-là ni fumées, ni aucunes traces. Ce fut alors que je regrettai bien sincérement tant de fatigues et de risques devenues si inutiles. Probablement, comme je l'ai dit plus haut, les éléphans habitoient la rive droite du fleuve; mais quand la sécheresse les en avoit chassés, au lieu de passer sur la rive gauche où ils n'eussent pas trouvé plus de nourriture, ils s'étoient retirés vers le nord, plus avant dans l'intérieur des déserts.

L'âpreté du froid nous avoit empêché de dormir la nuit précédente; celle-ci ne fût pas plus heureuse. Une pluie violente qui survint éteignit constamment nos feux, sans qu'il fut possible de les rallumer. Il fallut prendre patience et attendre que le jour vint ranimer nos forces.

Il parût, mais sans nous amener un tems plus favorable; je pris donc le parti de retourner à mon camp sans délai, par le chemin le

plus court. Comme la pluie avoit beaucoup alourdi ma canonnière et tous nos autres effets, et que mes Hottentots alloient, par conséquent, se trouver surchargés, je leur conseillai, pour alléger leur fardeau, d'abandonner les deux outres d'huile de baleine. C'étoit leur demander, à la vérité, un sacrifice impossible; ils auroient plûtot laissé là leurs propres habillemens. Trop rempli du service signalé qu'ils m'avoient rendu et ne voulant pas les désobliger, je me contentai d'emmener Klaas avec moi, et je le chargeai de mon ibis, objet auquel je tenois autant que mes Hottentots à leur huile. Quant à eux, ils devoient prendre tout le tems et toutes les facilités pour leur retour.

Nous arrivâmes vers le soir vis-à-vis du camp; je n'avois plus pour m'y rendre qu'à traverser la rivière; nous étions à une hauteur qui la rendoit praticable, moyennant quelques précautions. L'obscurité empêchoit Swanepoel de nous voir, nos cris arrivèrent jusqu'à lui; il nous envoya deux chevaux et par précaution deux nageurs pour nous guider dans notre traversée, que nous effectuâmes heureusement et sans danger, nos chevaux nageant très-bien.

Me voilà donc rentré dans mon ménage, parmi mes tentes, mes chariots, mes compagnons et mes animaux; ma joie fut grande en comparant ma tranquillité actuelle avec ma situation à l'embouchure de la rivière. Je me trouvois néanmoins si cruellement las, si accablé de sommeil, qu'ayant quitté au plutôt mes vêtemens mouillés pour en prendre de secs, je me jettai sur mon matelat, et j'y dormis sans interruption jusqu'au lendemain à midi, c'est-à-dire, près de dix-huit heures; j'y serois même, je crois, tombé en léthargie, si Swanepoel, alarmé d'un si long sommeil et craignant que je ne fusse malade, ne fut venu m'éveiller.

Jonker et les deux Hottentots que j'avois laissés en arrière étoient arrivés dans la matinée, tandis que je dormois; ils n'avoient pas manqué de raconter à leurs camarades toutes les circonstances de notre aventure. Chacun en raisonnoit à sa guise; cependant l'histoire du cachalot rendoit mon imprudence bien moins grave à leurs yeux; ils regardoient même mon voyage à la mer, comme le plus heu-

reux événement de toutes nos entreprises ; tous regrettoient de n'avoir pas été choisis pour me suivre. Le seul Swanepoel s'en affligeoit, à cause des dangers que j'avois courus. Tantôt il adressoit ses rebiffades à la troupe entière, tantôt il gourmandoit les quatre voyageurs et leur faisoit un crime de m'avoir obéi. Moi-même, quand il m'eût éveillé, je ne fus pas exempt de ses reproches. Je respectois Swanepoel par rapport à son grand âge, et j'écoutai ses remontrances ; mais j'étois sur-tout fâché de ne pouvoir lui répondre en étalant à ses yeux la dépouille d'une conquête plus brillante que celle d'un ibis, seul fruit de ma dangereuse expédition.

A dîné, mes quatre compagnons avoient monté la tête de leurs camarades au sujet de la quantité d'huile qu'on pourroit se procurer en allant sur les bords de la mer où nous avions laissé le cachalot. Tout le reste du jour il ne fut question que du maudit cachalot ; leur imagination s'enflamma à tel point que le lendemain, à mon réveil, ils vinrent tous en corps me présenter leur requête et me supplièrent de laisser partir six hommes avec deux bœufs pour aller à la mer recueillir une certaine provision de cette graisse fondue, qui devoit leur procurer de si douces jouissances. Ce n'étoit pourtant point là tout-à-fait le motif qu'ils alléguoient pour me déterminer à charger mes équipages de ce surcroît d'embarras. A les entendre, ils ne consultoient que mon intérêt : les traits et les essieux de mes chariots avoient à chaque instant besoin d'huile ; depuis long-tems ils n'avoient été graissés, et je courois le risque de ne trouver peut-être jamais une occasion si favorable.

Ces prétextes, quoique fondés sur une apparence de raison, étoient loin de triompher de mes dégoûts. Je venois d'apprendre que, pendant mon absence, deux de mes meilleurs bœufs, en allant boire à la rivière, avoient été entraînés par le courant, et qu'ils s'étoient noyés ; j'avois lieu de craindre que le même accident n'arrivât à quelques autres. D'ailleurs, je m'étois flatté, en séjournant au Krekenap, de trouver là des pacages, qui rétabliroient mes attellages malades. C'étoit même pour leur donner le tems de se refaire dans ce campement nouveau, que je m'étois permis une course de plusieurs jours.

Or, ce canton, ainsi que les cantons précédens, ne leur avoit fourni que des plantes grasses; leur dissenterie s'étoit encore accrue, et je les retrouvois plus malades qu'auparavant. Mon dessein étoit donc de décamper dès le jour même, et d'aller au plus vîte chercher ailleurs une terre plus heureuse.

Ce projet contrarioit celui du voyage à la mer; mais un désir ardent ne s'éteint pas si aisément, et je vis bien qu'il faudroit tôt ou tard y céder. On insista, en me représentant que la demande qu'on me faisoit ne retarderoit en rien mon départ, si je voulois que les six qui iroient à la mer emmenassent Jonker pour leur servir de guide; que, connoissant très-bien les déserts que j'allois parcourir, ils seroient tous à portée de me venir joindre par des routes plus courtes au lieu où je me trouverois. J'eusse trop mécontenté ma troupe, si je m'étois opiniâtré plus long-tems. Mon consentement fut reçu avec les transports d'une joie folle; il ne s'agissoit plus, dans le moment, ni des maux que nous avions essuyés, ni de tous ceux qui nous attendoient encore; tout étoit oublié; l'espoir seul d'une abondante récolte de graisse de baleine, rendoit tout le monde heureux.

L'empressement étoit si grand, qu'il fallut permettre encore que Jonker partit à l'instant avec les deux bœufs et son détachement; je lui donnai un fusil et des munitions; il fut salué par les acclamations de la troupe entière. Pauvres humains! qu'on pouvoit contenter à si peu de frais, et qu'un peu d'huile alloit rendre si heureux et si opulens!

Mon départ à moi fut moins gai, quoique j'eusse de très-fortes raisons pour quitter avec plaisir ces bords de la Rivière-des-Eléphans qu'on m'avoit tant vantés, et dont le séjour fut si désastreux pour mes bestiaux. J'étois très-inquiet sur les malheurs dont j'étois encore menacé. Le ciel étoit très-beau. Nous dirigeames notre marche au nord; mais, malgré la douceur d'un tems favorable, mes attellages étoient si affoiblis, qu'après trois heures de marche, ils se refusèrent au service et m'obligèrent d'arrêter. L'après-dîner, ils ne purent faire que deux lieues; encore fallut-il nous résoudre à

detteler

detteler et abandonner trois bœufs, qui, tombés de fatigue, restèrent sur la place, et qui, probablement, y moururent, puisque nous ne les revîmes plus. Dans la nuit j'en perdis cinq autres, que je vis tristement périr au lieu où ils étoient couchés, sans pouvoir les sauver. Le reste étoit si foible, que je désespérois de faire même une lieue. En effet, nous n'avions trouvé dans toute la journée ni eau, ni pâturage; néanmoins je me remis en route, mais avec la précaution d'envoyer de tous côtés à la découverte ceux de mes gens qui ne m'étoient pas nécessaires, afin de trouver, s'il étoit possible, une source et quelqu'herbage, où nous séjournerions quelque tems.

Ils ne purent rien découvrir; par-tout, dans cet affreux désert, le sol n'offroit qu'une surface aride et brûlée. Ce fut alors que je me reprochai d'avoir perdu sur le bord de la Rivière-des-Eléphans, un tems precieux qui, ayant privé mes bœufs du peu de forces qui leur restoient, les avoit mis hors d'état de gagner une terre moins funeste. Cependant, nous tracions nos sillons dans le sable, harassés, tristes, sans espoir. Enfin, j'apperçus au loin le *Krakkeel-Klip* (Roche de discorde), qu'on m'avoit dit contenir un vaste bassin profondément creusé, et qui probablement devoit être rempli par les eaux des dernières pluies. A mesure que nous avançions, nous croyons entrevoir des chariots arrêtés sur les bords du bassin; ce phantôme excita parmi nous une joie universelle et nous rendit à l'espérance. Non-seulement il nous annonçoit qu'il y avoit de l'eau dans les cavités du rocher; mais soit que les chariots appartinssent à quelques voyageurs, ou à des colons qui s'étoient avancés jusque là, ils me promettoient des renseignemens certains sur la route que j'avois à tenir. Hélas! ce n'étoit effectivement qu'un phantôme: à notre approche les prétendus chariots disparurent, pour faire place à deux énormes éléphans; ils étoient venus se désaltérer au réservoir, et prirent la fuite aussitôt qu'ils nous virent approcher d'eux.

La cavité du rocher néanmoins contenoit de l'eau; même elle en annonçoit assez pour désaltérer toute ma caravane; mais cette eau étoit détestable, parce que, servant d'abreuvoir à tous les animaux sauvages du canton, ses bords étoient couverts de fiente et

d'excrémens que sans cesse les pluies délayoient et faisoient descendre dans le fond du bassin. La fermentation de ces matières infectes et putrides, lui avoient communiqué une couleur verdâtre, une odeur nauséabonde, un goût abominable qui révoltoit les sens. Telle étoit pourtant notre détresse, que la découverte de cette marre dégoûtante devînt pour nous une bonne fortune. Avant d'y laisser abreuver les animaux, j'ordonnai qu'on en remplit les jarres que nous avions vidés la veille; et pour la rendre potable, s'il étoit possible, j'eus soin qu'on la filtrât à travers plusieurs linges; on la mit ensuite sur le feu; enfin, j'y ajoutai quelques onces de café en poudre. A la vérité, elle s'éclaircit un peu par ces opérations, et perdit même, en partie, le mauvais goût que lui avoient fait contracter les particules salines et sulfureuses des excrémens qu'elle tenoit dissouts; mais elle n'en avoit pas moins gardé la qualité malfaisante que lui avoient donné ces dissolutions. Tous ceux qui en burent, furent purgés; ils éprouvèrent des colliques plus ou moins douloureuses; il y en eût même à qui elle causa de longs vomissemens, des hoquets et des douleurs d'entrailles qui nous firent craindre que cette eau n'eût été empoisonnée. Moi seul, je fus épargné, ou plutôt je souffris beaucoup moins, parce qu'ayant coupé mon eau avec du lait de chèvre, j'en avalai très-peu.

De mon camp de Krekenap au Krakeel-Klip, il n'y a que huit lieues, et pour ces huit lieues, il m'avoit fallu employer deux longs jours; le second je n'avois pu en faire que trois, qui me coutèrent huit heures de marche. Mais, indépendamment de l'excessive foiblesse de mes bœufs, qui se traînoient avec effort, et faisoient un quart de lieue par heure, nous étions forcés, presqu'à chaque instant de detteler pour abandonner ceux qui, tombant d'inanition, restoient sur la place: en un mot, on aura une idée précise de l'état malheureux où étoient réduits ces animaux, quand j'aurai dit que, depuis le moment de mon dernier départ, cest-à-dire, pendant ces deux jours désastrueux, j'en laissai dix-sept étendus sur la route.

Vers le soir, je vis arriver successivement au rocher différentes hordes de gazelles (spring-bock) habituées, sans doute, à venir s'y

désaltérer. En vain, j'essayai de les joindre et d'en abattre quelques-unes pour notre provision du jour et du lendemain, afin d'épargner le peu de moutons qui nous restoient; mais elles eurent l'adresse de se dérober à notre appétit; et mes chevaux aussi exténués que mes bœufs, ne me permirent pas de les employer à leur poursuite. Jamais situation ne fut aussi désespérante; je crus être enfin arrivé au terme de mes voyages, et me couchai avec les idées les plus tristes et les plus lugubres.

Le lendemain nous trouvâmes nos pauvres bêtes dans un tel état d'abattement et de foiblesse, que nous arrêtames, d'un commun accord, de passer la journée à Krakkeel-Klip, afin de leur donner le tems de se reposer. Je profitai de la matinée pour faire, avec quelques-uns de mes meilleurs tireurs, encore une chasse aux spring-bock; mais nous ne pûmes jamais les approcher, la plaine étant trop découverte.

Il vint heureusement au bassin plusieurs vollées de gélinottes: car, il n'y avoit au loin à la ronde que ce seul réservoir qui contint de l'eau. Mes gens, plus heureux que moi, tuèrent une soixantaine de ces oiseaux, dont nous fîmes un bon repas. Un de mes bœufs étoit dans un état d'agonie qui sembloit annoncer que je le perdrois avant la nuit; je le leur abandonnai; apprêté et salé à leur manière, il forma une provision qui leur dura quelque tems.

J'étois retiré dans ma tente, livré aux réflexions les plus amères, quand tout-à-coup, au milieu de la nuit, Kees jetta un cri d'alarme, auquel tous mes chiens répondirent à l'instant même, par leurs aboiemens. Cet animal, par la finesse de son odorat, par celle de son ouïe et de sa vue, étoit toujours le premier à nous avertir des dangers; et entre tous les services qu'il me rendoit, celui-ci étoit un de ceux qui me le faisoient chérir. L'alerte qu'il donna mit tout le monde sur pied. Nous avions à craindre également, et l'attaque des Boschjesman, et celle des bêtes féroces. Le voisinage de la citerne pouvoit nous exposer à l'un et à l'autre, et peut-être même à tous les deux ensemble. Dans l'incertitude de l'ennemi que j'avois à combattre, je fis tirer quelques coups de fusil du côté qu'indiquoit

mon singe; et, de tems en tems, j'eus soin qu'on renouvellât les décharges.

Ces prétendus ennemis étoient nos gens du cachalot, qui revenoient vers nous, et qui, à la lueur de nos feux, ayant reconnu le camp, s'approchoient pour nous rejoindre. Notre fusillade les effraya. Ils se tinrent à l'écart, et avant d'avancer tirèrent un coup de fusil pour se faire reconnoître.

Mais dans ce moment nous étions si préocupés de l'idée d'une attaque; nous les attendions si peu à une pareille heure; c'étoit de leur part une imprudence si grande de tirer au lieu de crier et d'appeller, que leur signal ne fit qu'accroître nos alarmes. Nous crûmes avoir affaire à des Hottentots marons qui, munis d'armes volées, venoient pour nous assassiner et pour piller mon camp; le coup de fusil de signalement nous confirmoit dans cette idée, et s'annonçoit à nous comme le commencement d'une attaque. Nous présumions que l'ennemi tiroit sur nous de quelqu'embuscade très-voisine, et qu'il cherchoit à nous déplacer. Je fis faire aux miens bonne contenance, et nous fûmes au guet durant toute la nuit, bien résolus de vendre chèrement notre vie.

A la vérité, quand le jour parut, je distinguai à une certaine distance un groupe de Hottentots; mais quoique ce fussent, en effet, les miens, ne voyant point avec eux les deux bœufs qu'ils avoient emmenés, mon esprit préocupé d'une pensée unique s'y fortifia d'autant plus, et je ne les reconnus pas. Cependant ils approchoient de mon côté, j'allai à leur rencontre, et bientôt l'illusion disparut. Ils accoururent vers moi dans un état de tristesse qui m'annonça combien ma prévoyance avoit été fondée, lorsque je m'opposai à leur départ: ils me dirent qu'ils étoient allés plus avant me chercher vers le nord, parce qu'ils me supposoient plus avancé; mais que n'ayant apperçu ni la trace de mes chariots, ni celle de mes animaux, et supposant que quelqu'accident avoit retardé ma marche, ils s'étoient vus forcés de rétrograder et de se rapprocher du Krekenap. Quant aux deux bœufs, ils étoient morts en route, faute de pâturage. Peut-être les avoient-ils fait périr eux-mêmes en les fatigant outre mesure,

et en leur faisant porter une charge d'huile plus considérable que leurs forces ne le permettoient. Ce soupçon à mes yeux approchoit de la vérité; mais, dans la circonstance où je me trouvois, je craignois encore de les décourager par des reproches. Qui le croiroit? depuis l'instant où la troupe avoit quitté le cachalot, elle n'avoit ni bu ni mangé; mais leur passion pour la graisse qu'ils étoient allé chercher leur avoit rendu la fatigue et la faim supportables. Ils en rapportoient une centaine de livres, et ne regrettoient dans tous les malheurs de cette désastreuse aventure, que de n'avoir pu, je crois, traîner jusqu'ici la baleine elle-même.

Je tremblois de jetter les yeux sur ma caravane; l'état de délabrement où je la voyois tomber, de jour en jour, répandoit l'amertume et le découragement dans mon ame. J'en fis à regret la revue et le dénombrement; il étoit essentiel que je connusse combien il me restoit encore de bœufs en état d'être attellés aux voitures. Hélas! le nombre en étoit cruellement diminué; je n'en pouvois fournir à toutes mes voitures, et je me voyois dans la dure nécessité d'en abandonner une dans le désert: c'étoit la première fois que j'étois descendu à ce degré d'infortune. Quelque douloureux que fut ce parti, la nécessité m'en faisoit une loi, et tout mon monde me conseilla de m'y soumettre. Cependant nous n'étions pas pour cela hors d'embarras. Que devenir, où aller, de quel côté tourner nos pas? Voilà ce qui excitoit davantage mon inquiétude et mes regrets; il me suffit, pour peindre ma situation, d'avouer ici, que, ne trouvant plus en moi de ressource pour en dérober toute l'horreur à mes compagnons, je les assemblai aussitôt, et m'en remis à eux du soin de me tirer d'affaire. L'un me conseilloit de retourner sur mes pas et de regagner la Rivière-des Eléphans; l'autre de pousser en avant vers celle de *Swarte-Dooren*, qui n'est, à la verité, qu'un torrent, mais qui, dans la circonstance présente et après les pluies que nous avions essuyées, nous offriroit, peut-être, de l'eau et quelques pâturages. Le premier de ces projets étoit impraticable, et loin de nous offrir une ressource, il nous menaçoit, nous et nos bestiaux, d'une mort certaine, si nous avions osé l'entreprendre. La Rivière-

des-Eléphans, à la vérité, nous eût offert la consolation d'avoir de l'eau en abondance ; mais retourner dans les plaines brûlées que nous venions de traverser, passer trois jours encore, avec des animaux exténués, dans cette disette de toutes choses, c'est ce que n'eut pu obtenir de ces animaux un dieu même, quand il auroit pressé leurs flancs. D'ailleurs, sûr de ne trouver aucun pâturage, l'autre projet alloit peut-être nous enfoncer de plus en plus dans l'abyme ; mais cachée dans l'avenir, cette ressource nous offroit du moins pour aliment l'espérance.

Forcé de choisir, je jettai en avant mon drapeau, et tout s'ébranla pour le départ. Nous abandonnâmes le chariot, après en avoir tiré les effets dont l'usage m'étoit indispensable : on y mit à la place plusieurs caisses très-pesantes, que je fis enlever des deux autres pour rendre leur marche plus facile. Enfin, je renvoyai à un tems plus heureux le soin de recouvrer ces objets, dont je confiai la garde au ciel et aux éléphans. Mais, en tout cas, pour ôter à quelques hordes de Hottentots, qui auroient pû être conduits dans ce parage, ou même à des colons de la frontière, toute envie de m'éviter la peine d'envoyer un jour chercher cette voiture ; je la fis entourer et couvrir entièrement de branchages, ce qui lui donnoit de loin l'apparence d'un buisson ; et, par une prévoyance plus heureuse encore, j'en fis enlever une roue qu'on enterra plus loin dans la terre.

Nous marchions ; et, à force de précautions, de patience, de courage, nous gagnâmes le *Schuit-Klip ;* mais non sans avoir perdu encore quelques bœufs, quoique la distance n'eut été que de deux lieues et demie. Le Schuit-Klip (Rocher-bateau) est une petite roche dont la forme ovale se trouve effectivement, selon sa dénomination, creusée en bateau. Elle avoit conservé une petite quantité d'eau. Par surcroit de bonne fortune, cette eau se trouva exquise ; les quadrupèdes du voisinage, qui ne pouvoient boire dans le bassin, à cause de son escarpement trop rapide, n'avoient pu la gâter comme celle du Krakkeel-Klip. Cet escarpement ne permettoit pas à mes chevaux d'aller s'abreuver au réservoir ; mais nous y puisâmes de l'eau pour les desaltérer un peu, ainsi que mes bœufs ; et toujours plus rem-

pli de confiance dans l'avenir, je remis au lendemain à poursuivre notre route. Tant d'obstacles insurmontables ne laissèrent pas d'atténuer mon courage; et quoique j'affectasse d'en imposer au dehors par un air serein et des paroles consolantes, j'étois au dedans dévoré d'inquiétudes. Swanepoel, qui connoissoit mieux mon caractère et mon humeur; plus réfléchi d'ailleurs que ne l'étoit mon cher Klaas, vint me trouver pour me faire une proposition bien fatale, celle d'abandonner encore un chariot. « Vos attellages, me dit-il, sont « dans un état de foiblesse qui exige que vous ménagiez le peu qui « vous en est resté; quelques soins que nous ayons pris d'alléger nos « voitures, s'ils en ont encore deux à traîner, je crains fort que de- « main au soir il ne vous reste pas un seul bœuf en vie; alors que « devenir! Nous touchons, il est vrai, au canton dans lequel vit ce « Klaas Baster que vous a indiqué Gordon, comme pouvant nous « être utile. Allez le chercher en continuant votre route avec un seul « chariot; faites battre le pays par vos gens; si vous êtes assez heu- « reux pour le rencontrer, envoyez nous du secours; je ne vous « demande de me donner que quatre hommes, et je vous réponds « non-seulement de la voiture que vous laisserez ici, mais encore de « celle que nous avons abandonnée à Krakkeel-Klip. »

Ce conseil étoit assurément le plus raisonnable qu'on put donner dans une pareille circonstance: en ménageant l'eau du rocher, Swanepoel, avoit de quoi suffire aux besoins de son petit détachement; d'ailleurs, il pouvoit survenir quelques pluies qui augmenteroient la citerne. Je lui laissai quelques provisions, et fis transporter, sur le chariot que je laissois, les effets trop pesans, qui embarrassoient celui que j'emmenois. « Mon cher Swanepoel, lui dis-je en par- « tant, si le malheur qui s'attache à me poursuivre, attiroit une « troupe de Hottentots marons ou de voleurs Boschjesman, je vous « défends d'exposer votre vie et celle de vos camarades, laissez piller « mes voitures; venez me rejoindre; et que je vous revoye sain « et sauf comme je vous ai laissé. »

Des cinquante-quatre bœufs que j'avois eu en commençant mon voyage, il m'en étoit morts trente un. Je partageai en trois attellages,

les vingt-trois bœufs qui me restoient ; convaincu que huit bêtes suffiroient à ma voiture, tant elle étoit allégée ; j'eus même le soin de ne faire faire à chaque relai, qu'une lieue ; et ce fut ainsi que j'arrivai à *Oliphants-Kop* (Tête d'éléphant).

C'étoit encore là une roche à qui sa forme avoit fait donner le nom qu'elle portoit. Je me flattois d'y trouver de l'eau comme au Schuit-Klip ; et réellement il y en avoit eu dans ses différens creux ; mais il ne s'y trouvoit plus qu'une vase humide. Mes bœufs qui, de toute la journée, n'avoient point bu, et qui, la veille, avoient à peine obtenu quelques gouttes rafraîchissantes, éventoient toutes les fentes de la roche sans y rien trouver. De leurs narines, ces pauvres animaux aspiroient l'humidité qu'exaloit la vase ; ils y promenoient leurs langues pour en lapper les parties aqueuses qu'elles pouvoient contenir encore ; ils battoient des flancs, et sembloient chercher à s'en imbiber par tous les pores. Pour moi, il ne me restoit qu'un peu d'eau dans une jarre ; je la partageai entre les douze Hottentots que j'avois avec moi : nous en eûmes très-peu chacun. Heureusement mes chèvres nous offroient une ressource ; elles n'étoient point encore taries : intéressans animaux, vous étiez toujours un refuge assuré dans mes désastres.

Les grandes et longues pluies que nous avions essuyées en longeant la Rivière-des-Eléphans, ne s'étoient point étendues jusqu'au canton d'Oliphants-Kop ; ou du moins, s'il avoit subi un orage, comme la vase du rocher l'indiquoit, cette irrigation légère avoit été trop foible pour que l'effet en fut devenu sensible sur le terrain.

Par tout il montroit une aridité affreuse dont rien ne m'annonçoit le terme. A l'ouest étoit une plaine immense, qui, en se prolongeant probablement jusqu'à la mer, n'offroit, de toutes parts, à perte de vue, qu'une longue nape de terre aride, sur laquelle perçoient, de loin en loin, quelques plantes grasses, et quelques buissons rabougris et peu fournis. A l'est, un long rideau de montagnes pelées, bordoit tristement l'horison ; de tous côtés, enfin, regnoient l'abandon, le silence et le néant.

Dans une situation moins déplorable, j'avois dû autrefois mon salut

salut à un oiseau sauvage, qui, s'abbattant sur des rochers, m'avoit indiqué qu'ils pouvoient contenir de l'eau ; j'attendois le même bienfait des troupes de gélinottes que je voyois passer en l'air. Dans cet espoir, je suivois leur vol avec des yeux avides ; je savois, par expérience, que ces oiseaux se rendent régulièrement deux fois par jour à l'eau pour s'y désaltérer et pour s'y baigner ; mais dans cette circonstance ils combloient d'autant plus mon désespoir, qu'en passant du nord au sud, puis revenant du sud au nord, sans s'arrêter, il étoit infailliblement certain qu'il n'y avoit pas d'eau dans tout mon voisinage. Ces oiseaux passoient même à une si prodigieuse hauteur que ma vue ne pouvoit les suivre long-tems ; tout ce que je pouvois augurer de leur passage, c'est qu'ils poussoient jusqu'à la Rivière-des-Eléphans pour s'y abreuver. Nul autre oiseau de rocher ne s'abattit autour de nous ; ce qui m'annonçoit obstinément le plus triste abandon de la nature. Les gélinottes sont, en général, des oiseaux sinistres, qui ne se nourrissent que de grains et d'insectes et que l'on ne rencontre que dans les terres arides et brûlées. Déja leur affluence m'avoit causé de grandes alarmes pendant mon premier voyage; je me rappelois qu'au sortir du Sneuw-berg, en traversant le stérile pays du Karauw, j'en avois vu des volées nombreuses ; signe également funeste de la stérilité de ces contrées. Mais, ni dans le fertile pays des Caffres, ni dans les bosquets enchantés d'Auteniquoi, je n'en avois jamais apperçu une seule : ce rapprochement fatal acheva de répandre l'effroi dans mes sens.

Nous étions arrivés d'assez bonne heure à Oliphants-Kop pour espérer de faire encore quelques lieues avant la chûte du jour, et j'y étois déterminé d'autant plus puissamment, que, ne trouvant là ni pâturage, ni eau, il falloit bien tenter le hazard de rencontrer plus loin un campement meilleur. Mais quand j'eus donné l'ordre du départ et qu'il fut question d'atteler les bœufs, tous, sans en excepter un seul, refusèrent le service ; tous se couchèrent autour de la voiture avec une apparence d'abbatement qui annonçoit que c'étoit-là qu'ils vouloient mourir.

Jamais situation ne fut plus horrible; je me voyois forcé à pas-

ser la nuit sur ce terrain brûlé, où mes attelages alloient périr par la dure privation de boisson et de nourriture ; nous mêmes, nous étions dévorés par la soif, et, pour comble de malheur, je n'entrevoyois ni remède ni espérance aucune. Cependant pour tenter encore une dernière ressource, j'ordonnai à tout mon monde d'employer ce qui nous restoit de jour à chercher à la ronde, chacun de son côté, quelques trous ou quelques rochers qui continssent un peu d'eau. Moi-même, j'allai à la recherche avec mon singe et mes chiens ; mais, hélas ! mes Hottentots, et moi-même, nous revinmes tous au camp les uns après les autres, en ne rapportant, pour toute consolation, que ces mêmes paroles : « Je n'ai rien trouvé : » affreuse perspective, qui nous condamnoit tous à souffrir.

Ho ! quelle foule de réflexions sinistres se succédèrent alors dans mon esprit ! Quel effroi mortel y répandoit la vue des tristes compagnons de mon voyage ! Combien de fois je maudis l'imprudente confiance qui m'avoit engagé à poursuivre ma route.

La situation de mes gens, à qui j'avois tenté jusqu'alors de cacher une partie de nos maux, augmentoit, de plus en plus, mon supplice ; mais, comme un grand péril nous porte à des mesures extrêmes, j'embrassai sans plus tarder le dernier parti que j'avois à prendre : ce fut d'abandonner ma dernière voiture et les animaux qui me restoient encore, de distribuer à mes Hottentots des armes et des munitions et de regagner à pied la Rivière-des-Eléphans avec ceux d'entre eux qui consentiroient à me suivre.

De tous les projets que me permettoit la circonstance, celui-ci, quelque difficulté qu'il offroit, paroissoit encore le plus raisonnable. Cependant, quand je le proposai à mes Hottentots, pas un seul d'entr'eux ne l'accepta. Convaincus du chagrin profond que me causeroit l'interruption d'un voyage, pour lequel ils m'avoient vu tant d'empressement, tous protestèrent qu'ils ne me quitteroient jamais, et jurèrent de me suivre par-tout où il me plairoit de les conduire. Chacun m'exhortoit, au contraire, à prendre courage et à tenter, de nouveau, la fortune en poursuivant encore quelques lieues plus loin. Ceux qui étoient allés à la découverte de l'eau, du côté de l'est,

m'assuroient qu'aux pieds des montagnes que nous appercevions, il y en avoit d'autres plus petites, et que les gorges qui séparoient les unes et les autres, nous offriroient peut-être d'excellens pâturages et des eaux abondantes. Ceux qui étoient allés du côté opposé avoient vus des nuages s'élever et en tiroient l'augure d'un orage très-voisin, soit pour le lendemain, soit pour la nuit prochaine.

D'aussi vagues conjectures ne me rassuroient guère contre des dangers présens et certains. Cependant, ces touchans témoignages d'affection, je devrois dire, de dévouement, me rendoient moins pénible la pensée d'une fin que je regardois comme très-peu éloignée. J'exhortai tout mon monde au repos; pour moi, je me retirai dans mon chariot, où je passai la nuit entière dans les réflexions les plus tristes. Au point du jour, je fus tout d'un coup arraché à ma rêverie par un coup de tonnerre, qui confirma d'une manière authentique ce que m'avoit annoncé l'un de mes Hottentots. Je me précipitai de mon chariot, et, par un mouvement naturel, j'élevai les mains en signe d'adoration vers les nuages que la foudre sembloit chasser devant elle. Mes amis, transportés d'allégresse, vinrent aussitôt se ranger autour de moi. Le ciel en un moment se couvrit, et les nuages s'amoncelèrent sur nos têtes. Mon cœur palpitoit d'aise et de crainte. J'attendois, dans une mortelle impatience, l'heureux effet de cet orage, et j'espérois, à tout moment, de le voir se résoudre en pluie; cette joie fût passagère, horrible. Emportés par les vents, les nuages allèrent se perdre à l'horison : ce spectacle nous frappa tous d'une consternation si grande, qu'il nous plongea dans une immobilité totale. Cette fois, le désespoir vint s'emparer des plus résolus, et leur silence m'annonça que je n'avois pour l'instant aucun service à en attendre.

Pendant la nuit il étoit mort deux bœufs, et trois chiens m'avoient abandonné. Je vis expirer près de moi un de mes chevaux. C'est ainsi que je perdois successivement toutes mes bêtes; et je les voyois périr avec d'autant plus de regret, qu'ils avoient partagé mes fatigues, et que je m'y étois attaché comme à des animaux domestiques. Ils n'arrivoient cependant qu'avec lenteur à leur dernier moment; mais

ce dernier moment étoit très-douloureux. Ils tomboient dans les convulsions, puis une longue agonie achevoit de les anéantir. L'un étoit à peine étendu mort, que l'autre y succédoit promptement. Après mon cheval, mourut encore sous mes yeux le meilleur de mes bœufs. De toutes mes pertes, celle-ci m'affligea davantage; on me pardonnera d'en dire les raisons.

J'avois donné à cet utile serviteur le nom d'Ingland; c'étoit le plus ancien et le plus fort de mes bœufs; aussi avoit-il résisté à toutes les fatigues de mon premier voyage, quoique pendant la route entière, il eut été constamment employé comme premier timonier à mon chariot maître. Doué d'un instinct supérieur à celui des animaux de son espèce, mes gens, quand ils l'avoient détaché de la voiture, se passoient de veiller sur lui comme sur les autres; ils le laissoient errer à son gré dans le pâturage et l'abandonnoient, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, à son intelligence toute particulière; bien sûrs qu'il ne s'éloigneroit jamais beaucoup du camp. Falloit-il atteller pour le départ, on n'avoit pas besoin de l'arracher à la pâture, et de le ramener aux chariots comme le reste du troupeau. Dès que les trois coups de fouet qui servoient de signal, s'étoient fait entendre, il venoit de lui-même à son poste, et toujours le premier se présentoit aux traits, comme s'il eut craint de perdre les droits d'une place qu'il n'avoit jamais cessé d'occuper.

Si j'allois me promener ou chasser, à mon retour, Ingland, du plus loin qu'il m'appercevoit, quittoit son pâturage, et accouroit vers moi avec une sorte de mugissement particulier, qui annonçoit sa joie. Il venoit frotter sa tête le long de mon corps et me carressoit à sa manière; souvent même, il léchoit mes deux mains; j'étois contraint de m'arrêter pour recevoir ses amitiés, qui duroient quelque fois un quart d'heure. Enfin, lorsque j'y avois répondu par mes caresses et par un baiser, il reprenoit tranquillement le chemin de ma tente, et marchoit devant moi.

La veille de sa mort, Ingland s'étoit couché près de son timon; c'est à cette place qu'il expira; j'eus la douleur de voir ses dernières souffrances, sans qu'il me fut possible de lui donner aucun secours.

Ah ! combien de fois, trahi par l'amitié, trompé dans les plus douces illusions, victime de ma confiance, et des penchans les plus honnêtes; combien de fois j'ai songé à ce pauvre Ingland, et jetté machinalement les yeux sur la main qu'il avoit si souvent léchée.

La pluie, après laquelle nous aspirions avec tant d'ardeur, nous ayant manquée, nous prîmes enfin le parti de quitter notre route nord, et de retourner au nord-est, vers ces gorges de montagnes qui devoient être notre salut.

Depuis vingt-quatre heures, aucun de nous n'avoit mangé. Ce n'est pas que nous n'eussions des vivres; mais nous appréhendions que la nourriture n'augmentât le besoin de boire. Ainsi donc, épuisés de fatigue, affoiblis d'insomnie, dévorés de soif, nous nous remîmes en route, et marchâmes vers les montagnes.

Ma destinée, depuis quelque tems, étoit d'être balotté sans cesse du desespoir à l'espérance. Nous n'avions pas encore fait deux lieues, quand subitement se présenta devant moi un motif d'espoir et d'allégresse; c'étoit des pas de bœufs. A la vérité, leurs traces, ainsi que les bouses qu'ils avoient laissées, paroissoient un peu anciennes; mais au moins ces vestiges prouvoient qu'un troupeau de bêtes à cornes avoit passé par là; et soit que ce troupeau appartînt à une horde de Hottentots, soit qu'il fut celui de ce Klaas Baster que je cherchois, je pouvois me flatter, si je le rencontrois, de trouver du secours et des amis.

Tandis que nous raisonnions sur ces probabilités, et sur les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour rejoindre le troupeau, Kees, s'élançant avec un cri de joie hors de mon chariot, se mit à courir en avant; et à l'instant même il fut suivi par mes chiens. Assurément ce n'étoit pas pour attaquer une pièce de gibier, que mon singe montroit cette ardeur; je le connoissois trop poltron. Jusqu'à ce moment, je ne l'avois encore vu qu'une seule fois, se hasarder et s'aventurer ainsi : c'étoit à mon premier voyage, quand il me découvrit, dans le pays des Caffres, cette source à laquelle je donnai son nom.

Une course absolument semblable paroissoit m'annonçer ici une semblable découverte. Je volai donc où il s'étoit arrêté; et à deux

cents pas de la voiture, je le vis au milieu de ma meute, dans une large cavité extrêmement humide, que les chiens fouilloient et creusoient avec leurs pattes pour y chercher de l'eau.

J'appellai mes gens. Ils vinrent avec des pelles et des pioches, et se mîrent à creuser le bassin. Effectivement nous eûmes bientôt deux à trois pintes d'eau trouble et un peu saumâtre : pour la rendre potable, j'y jettai, comme dans celle du Krakkeel-Klip, quelques onces de caffé en poudre. Mon dessein étoit de la faire bouillir comme au Krakeel ; mais la soif qui brûloit mes gens étoit si cruelle qu'aucun d'eux ne put se résoudre à attendre. Il fallut donc leur livrer cette espèce de boue liquide. En père juste, je la partageai également entre tous, selon mon ordinaire ; et nous en eûmes très-peu chacun.

Nous nous trouvions au pied du petit chaînon de montagnes. Il couroit du nord au sud ; et se détachant de la grande chaîne que nous avions à l'est, formoit ainsi une gorge dont il étoit impossible à l'œil de suivre toute l'étendue.

Des troupeaux avoient séjourné là pendant quelque tems. Partout, la terre foulée y offroit l'empreinte de leurs pieds. Ainsi, ne doutant pas que je ne trouvasse bientôt une horde hottentote qui me donneroit des renseignemens sur le nomade Baster dont m'avoit parlé Gordon, je pris le parti, en suivant la gorge, d'aller à la découverte.

Pour cet effet, il falloit laisser mon chariot, mes équipages et tous mes bestiaux à l'entrée de la gorge. C'est aussi ce que je fis. Cependant j'y laissai, en même tems, pour gardiens, quatre personnes ; et leur enjoignis de creuser et d'élargir le trou, afin, qu'en leur fournissant à elles-mêmes une provision suffisante d'eau, il put, s'il étoit possible, former un abreuvoir pour les bêtes qui me restoient.

Le nombre en étoit bien diminué. Dès le moment qu'en entrant dans le désert, j'avois cessé de trouver du gibier pour la nourriture de mes gens, je m'étois vu contraint de faire égorger successivement tous mes moutons. Depuis la mort d'Ingland, je venois, dans la route, de perdre encore deux bœufs. Toutes mes vaches

avoient péri. Des quatre chevaux, il ne m'en restoit plus que deux; vrais squelettes, dans l'état le plus déplorable, et incapables absolument de faire le moindre service. Il n'y avoit que mes chèvres qui ne se sentoient point de notre affreuse détresse. Elles avoient même donné constamment du lait; et cette ressource journalière avoit été notre unique salut, puisqu'elle m'avoit permis jusque-là, de fournir journellement à mes gens un peu de lait, et même à mes chiens, qui, par le défaut d'eau, eussent pu bientôt gagner la rage.

J'emmenai avec moi huit hommes, parmi lesquels étoit mon Klaas; pour donner à notre recherche une marche plus sûre et plus prompte, je le chargeai d'aller, avec trois de ses camarades, à l'ouest de la petite chaîne de montagnes, et de la suivre en remontant au nord; et moi, pendant ce tems, je m'enfonçai, avec quatre chasseurs, dans la gorge entièrement couverte de gros buissons.

Après quelque tems de marche, j'arrivai à un sentier qui paroissoit extrêmement battu. Cette découverte, dont nous ne pouvions que nous féliciter, glaça d'épouvante mes quatre hommes. Ils s'imaginèrent que ce défilé conduisoit à quelque retraite de Boschjesman, et me prièrent de ne pas nous enfoncer plus avant, de peur d'être égorgés tous cinq par ces voleurs. Vainement, je leur représentai que le plus grand malheur qui pût nous arriver, dans la circonstance où je me trouvois, étoit de ne rencontrer personne, et que nous ne pouvions sortir d'embarras qu'en parlant à quelqu'ame vivante; ils ne voyoient au bout du sentier qu'une horde d'assassins; et sans oser aller plus loin, ils s'arrêtèrent, partagés entre la honte de m'abandonner et la crainte d'être égorgés! Quand le diable seroit là avec tout l'enfer, m'écriai-je, il faudroit que j'aille lui parler, j'y suis décidé. Au reste, mes amis, si vous avez quelque répugnance à me suivre, je vous laisse la liberté de retourner, et je me passerai de vous.

En parlant ainsi, je m'enfonçai dans le sentier, et je vis avec plaisir qu'ils me suivoient tous quatre. Cependant leur marche n'étoit rien moins qu'assurée. Tout en avançant, ils raisonnoient entr'eux sur ce qu'il y auroit à faire, si nous tombions dans une horde de

Boschjesman ; sur les moyens de l'aborder, si nous n'étions pas attaqués par elle ; sur ceux de se soutenir et de se défendre, si nous l'étions. Ces combinaisons de tactique dans mes Sauvages, ces projets raisonnés dans le cas où ce seroient des amis ou des ennemis qu'ils trouveroient, m'amusoient beaucoup. Je voyois sur-tout avec plaisir que leur peur, toute grande qu'elle étoit, leur avoit pourtant laissé la tête libre ; et qu'en s'allarmant beaucoup sur le danger dont ils se croyoient menacés, ils prenoient néanmoins des précautions fort sages pour s'en garantir si nous étions attaqués.

Elles furent inutiles. Après avoir suivi pendant une heure le sentier, nous sortîmes de la gorge et débouchâmes dans la campagne, où nous vîmes Klaas et ses camarades, parcourir un emplacement où il y avoit quelques huttes délabrées. Je leur fis signe de venir se joindre à ma troupe ; et pendant ce tems je montai avec la mienne sur une hauteur voisine, d'où, portant les yeux au loin, il m'étoit aisé de m'assurer si je n'appercevois point dans les plaines d'alentour les hommes à qui appartenoient ces huttes. Mais seulement, à quelque distance, je découvris, avec ma lunette, plusieurs cabanes que je reconnus pour être celles de Hottentots ; et il y en avoit même une, entre autres, qui me parut plus grande qu'elles ne le sont ordinairement. Etoit-ce là un vrai kraal hottentot ? Etoit-ce une de ces stations passagères que s'étoit choisi, pour lui et pour ses gens, ce Baster que je cherchois, et qui vivoit à la hottentote ? Mais soit kraal, soit séjour de Baster, il falloit, pour y trouver des renseignemens ou des secours, m'y rendre sans délai ; et c'est ce que je fis.

En m'approchant je vis, avec regret, que toutes étoient vides, comme les premières ; elles paroissoient même abandonnées depuis plusieurs semaines. Seulement, on avoit laissé dans la grande un de ces moulins à bras dont se servent les colons pour moudre leurs grains. Ce meuble domestique, déposé là, annonçoit un établissement dans lequel on se proposoit de revenir ; et ce qui le prouvoit encore mieux, c'étoient deux petits champs, proprement ensemencés, d'orge et de blé, qui se trouvoient près de la cabane. Mais que m'importoit dans cette occasion l'apparence d'un prochain retour ;

c'étoit

c'étoit l'homme présent, qu'il me falloit, et non celui qui devoit revenir. Au reste, au milieu de ces contrariétés, je trouvai au moins un motif de consolation ; ce fut une source, qui, quoique saumâtre, ainsi que toutes celles que nous avions rencontrées depuis quelque tems, fut pour nous une découverte très-agréable, et soulagea, pour le moment, notre soif ardente.

Je ne pouvois douter, d'après ces indices, que la horde hottentote ou le propriétaire des huttes, ne se fussent retirés avec leurs troupeaux dans les gorges et les vallées des montagnes voisines ; et mon intention étoit de les y chercher. Mais comme il étoit trop tard pour continuer nos recherches dans le moment, nous les différâmes au lendemain, et nous nous arrangeâmes pour passer la nuit dans la cabane au moulin. Nos feux, faute de bois, furent faits avec des bouses sèches, que nous trouvâmes en abondance dans les environs ; et j'eus soin qu'on en entretint plusieurs allumés ; me flattant que si le maître de l'habitation étoit à portée de les voir, il auroit, sans doute, la curiosité de s'en approcher le lendemain, pour en reconnoître les nouveaux hôtes.

Le lendemain personne ne parut, et nous nous vîmes réduits à continuer nos recherches. Mais de quel côté les diriger ? Voilà ce qui m'embarrassoit. Sûr, au moins, qu'en quelque endroit qu'elles aboutissent, elles ne pouvoient que m'éloigner de plus en plus de mon camp, je pris le parti d'y envoyer un de mes gens, avec ordre d'amener au lieu où j'étois mon chariot et mes animaux. Outre que le sol s'y trouvoit moins brûlé, la petite source devoit suffire pour mes bestiaux ; et certes, elle promettoit d'être plus abondante que le trou qui avoit été commencé par mes chiens, et qui déja, peut-être, se trouvoit tari. Je donnai donc expressément l'ordre d'empêcher mes bestiaux de dévorer les champs ensemencés.

Pendant que l'on portoit mes ordres au camp, je marchois avec ma troupe vers la grande chaîne de montagnes, dans l'espoir qu'élevés là de beaucoup au-dessus des lieux circonvoisins, nous distinguerions sans peine où étoient les possesseurs du kraal abandonné. La route, au reste, n'étoit pas embarassante. Depuis les cabanes

jusqu'à la cîme la plus haute, elle avoit été tracée par les pas des pâtres et de leurs bestiaux. Mon œil la voyoit circuler sur le revers des montagnes, se perdre de tems en tems dans les sinuosités; puis se remontrant sur les parties saillantes, aboutir au plateau le plus élevé.

Dans un autre moment, je me fusse bien gardé d'entrependre une marche aussi pénible; et même dans celui-ci, j'en sentois toutes les difficultés. Outre qu'elle alloit, peut-être inutilement encore, nous coûter une journée entière de peine, je craignois que l'épuisement où nous nous trouvions ne nous permit pas d'en supporter l'extrême fatigue. D'ailleurs, si la montagne recéloit en effet des Boschjesman, n'étoit-ce pas exposer visiblement ma troupe, que de l'engager dans ces rochers où ils auroient, pour l'attaquer, tant d'avantage. Je ne sentois que trop bien la force de ces réflexions; mais je sentois encore mieux, que nous ne pouvions échapper à la détresse où nous nous trouvions, qu'en découvrant des humains qui pussent nous secourir: et quand il ne reste plus qu'une seule ressource, examine-t-on si elle a des dangers.

En route, nous trouvâmes à tuer, sur le sommet des rochers, quelques damans, qui furent destinés à notre souper. Nous apportions aussi une petite provision de l'eau de la fontaine; parce que nous avions à craindre de n'en pas trouver sur la montagne: et en effet, sa cîme étoit un immense plateau très-aride. Nous y arrivâmes après avoir gravi péniblement sous l'ardeur d'un soleil brûlant; réunis sur la platte-forme, nous nous vîmes en proie à ses feux devenus presque horisontaux, et elle ne nous offroit pas un seul arbre pour nous en garantir. Mais je n'ai pas besoin de dire que ce n'étoit pas là la pensée qui m'occupoit le plus, et que notre premier soin, quand nous fûmes sur la montagne, fut de promener au loin nos regards de tous côtés, pour y découvrir ce que nous étions venus chercher avec tant de peine.

Mes Sauvages, avec leur vue perçante, ne laissoient échapper aucun objet qu'elle put atteindre. Gorges, vallées, plaines, montagnes, leur œil visitoit tout avec la plus rigoureuse attention; ils

sembloient même, par une sorte d'émulation, se disputer à qui d'entre eux découvriroit plutôt ou un homme, ou un troupeau. Hélas ! tant de soins n'aboutirent qu'à nous désoler davantage. Par-tout nous ne vîmes que le tableau décourageant d'une affreuse solitude. Point d'hommes, point d'animaux ; nous paroissions être seuls au monde. Le cri plaintif des damans étoit tout ce qui se faisoit entendre autour de nous.

Oh ! ce fut alors que la consternation devint générale ; et moi-même qui, jusqu'à ce moment, avois du moins, au milieu de tant de malheurs, conservé l'espérance, je la perdis. En vain, je conseillai à mes pauvres amis abattus d'apprêter les damans pour leur repas ; en vain, je les pressai de boire l'eau que nous avions apportée ; tous se refusèrent à manger de peur d'être obligés de boire, et à boire de peur de souffrir plus encore.

Il est vrai que, depuis quelque tems, nos eaux ayant toujours été saumâtres, elles nous avoient mis la bouche dans un état de gonflement, d'altération et de douleur, qui étoit devenu une souffrance habituelle. Celles de la veille, sur-tout, avoient beaucoup aggravé le mal ; parce que mourans de soif, et séduits par l'aspect d'une source, nous nous étions permis d'en boire beaucoup. La langue, les gencives, l'intérieur même de la gorge, étoient enflammés. Dans un pareil état des organes endommagés, on conçoit aisément qu'une nouvelle eau saumâtre, loin de désaltérer et de rafraîchir, ne pouvoit qu'augmenter l'inflammation. En route, quelques-uns de mes Hottentots avoient tenté de s'en mouiller la langue ; elle leur avoit donné les douleurs brûlantes d'un caustique ; il n'est donc point étonnant qu'ils eussent pour elle cette sorte d'horreur que donne l'hydrophobie.

Enfin, le soleil étoit déja disparu de la montagne : n'ayant encore rien apperçu, nous cherchâmes un endroit commode pour y passer la nuit ; nous allumâmes un feu derrière une grosse roche pour n'être point découverts des Boschjesman et nous nous retirâmes. Tous mes Hottentots, accroupis autour de ce feu, les coudes appuyés sur les genoux, et la tête dans leurs deux mains, gardoient ce morne silence

qui est l'effet ordinaire d'un grand abattement. Ils finirent enfin, par se coucher à terre et se préparoient à dormir; cherchant ainsi, dans le sommeil, une distraction momentanée à des maux qui ne devoient renaître que plus cuisans.

Je m'étois étendu à terre, comme eux; mais n'ayant pas, comme eux, la faculté d'appeler le sommeil à ma volonté, je m'abandonnai tout entier aux réflexions affreuses que comportoit l'horreur de ma situation. Tantôt, je me reprochois cette erreur d'espérance qui, sans fruit, m'avoit fait braver tant de périls, et qui m'éloignoit de mon camp de plus de huit lieues; tantôt, je contemplois avec attendrissement les malheureux compagnons de mon voyage, condamnés à souffrir avec moi toutes les privations; tantôt, revenant sur moi-même, et ne voyant nul remède à cette horrible situation, j'invoquois la mort, et ne songeois qu'aux moyens de hâter son approche; mais l'extrême désespoir souvent touche de bien près à l'extrême bonheur!

Vers une heure après minuit, Klaas, toujours le même, toujours occupé de moi, et sans cesse aux aguets pour m'annoncer une nouvelle favorable, s'approcha tout-à-coup, et me dit, d'un ton qui annonçoit les palpitations de l'espérance, qu'il apperçevoit des éclairs à l'horison, vers la partie de l'ouest; que les nuages paroissoient s'amonceler sur nos têtes et qu'infailliblement nous aurions un orage. Quoique nous eussions été trompés, dans la plaine, par une fausse joie, plus cruelle que la certitude même de notre malheur, je donnai, malgré moi, créance au rapport de mon Klaas, et, entr'ouvrant le manteau qui m'enveloppoit, pour considérer les effets de ce nouvel orage, je pressentis, à mon tour, qu'il viendroit crever sur la montagne, et que nous ne manquerions pas d'en ressentir les bons effets.

Bientôt j'entendis le bruit de quelques grosses gouttes d'eau, heureux précurseurs d'une pluie abondante. Tout mes sens, en un moment, dilatés d'aise et de joie, se r'ouvrirent à la vie. Je sortis hors de ma couverture, et couché sur le dos, la bouche ouverte, je recuillis avec volupté les gouttes que le hazard y faisoit tomber.

Chacune d'elles paroissoit un baume rafraichissant sur ma langue et sur mon palais desséchés. Je le répète, la plus pure volupté de ma vie entière est celle que je goûtai en cet instant délicieux, acheté par tant de soupirs et de si longues angoisses. L'averse ne tarda point à fondre de toutes parts ; elle tomba trois heures par torrens, le disputant de fracas avec le tonnerre qui ne cessoit de gronder sur nos têtes. Tout mon monde, couroit ça et là par l'orage, se cherchant l'un l'autre et se félicitant, avec un air de triomphe, de se voir ainsi baigné ; ils se sentoient revivre ; on eût dit qu'ils cherchoient à se gonfler, comme pour offrir plus de surface à la pluie et s'en imbiber davantage. Pour moi, je goûtois un si doux plaisir à me tremper comme eux, que, pour conserver plus immédiatement cette fraîcheur bienfaisante, je ne voulus point ôter mes habits. Cependant le froid qui, à la longue, commençoit à me saisir, me contraignit de me dépouiller tout-à-fait et de me replacer sous mon manteau.

Tant de bonheur ne pouvoit être couronné tristement. Un vent d'est vint déchirer en lambeaux et emporter devant nous le reste des nuages ; le ciel reprit sa pureté et le soleil, qui la veille achevoit de dessécher nos corps, sembla ne s'élever, ce jour-là, que pour réparer les dégâts de l'orage. Au réveil, chacun se trouvoit un autre homme ; nous étions ressuscités : aussi l'un des premiers effets, que nous fit éprouver ce changement inespéré, fut une faim dévorante. En de pareilles dispositions, qu'elle ressource nous offroient ces damans si rebutés la veille, et qu'elle avidité avoit tout d'un coup succédé au dégoût universel qu'ils nous avoient d'abord inspiré.

Tandis que nous étions occupés à les dépecer pour les faire cuire, je m'apperçus, avec surprise, qu'il me manquoit un de mes gens.

Comme il étoit possible qu'il se fût écarté dans le voisinage, j'envoyai à sa recherche un de ses camarades ; mais celui-ci, après l'avoir appellé et cherché en vain, étant revenu sans le trouver, je fus inquiet, et avec d'autant plus de raison que personne de nous ne pouvoit dire s'il avoit disparu avant ou après l'orage. Bientôt les inquiétudes se changèrent en alarmes ; et chacun alors chercha une

raison à la disparution de l'absent : mais les causes qu'ils en donnoient étoient toutes également facheuses. Selon les uns, il avoit été assassiné par les Boschjesman ; selon d'autres, il avoit péri sous la dent d'une bête féroce, en allant probablement à la découverte de l'eau.

Ces deux tristes conjectures me paroissoient également invraisemblables. En vain nous avions erré pendant un jour dans ces montagnes ; nulle part, aucun de nous n'avoit vu ni Boschjesman, ni même vestiges de Boschjesman. D'ailleurs, quand même il auroit existé dans quelques gorges une horde de ces voleurs, quelle apparence qu'ils eussent pu attaquer un homme, sans que nous ne nous en fussions apperçus, sans que Jantje (c'étoit son nom) se fut défendu et eut appellé à son secours. Ce que je dis ici des Boschjesman, je pouvois le dire d'une bête féroce. Jamais les animaux carnassiers n'habitent que les cantons abondans en gibier, et où par conséquent, ils trouvent une nourriture facile. Or, dans celui-ci, nous n'avions vu aucun animal malfaisant ; Jantje, selon moi, n'avoit pas plus été enlevé par des Boschjesman, que dévoré par une bête féroce. J'avois bien plus à craindre que, lassé de la vie pénible et souffrante qu'il menoit depuis quelque tems, il n'eût pris le parti de m'abandonner, et ne se fut dérobé furtivement la nuit ; ou, qu'excédé de fatigue et de besoin, incapable de résister davantage à tant de maux, anéanti et mourant, il ne fût allé, comme les animaux sauvages, rendre les derniers soupirs dans quelque lieu écarté.

Ces sinistres conjectures me paroissoient plus naturelles que celles de mes compagnons, et cependant elles n'étoient pas plus fondées. Pendant qu'ils s'appésantissoient sur les leurs, et que moi, par prudence, je leur cachois les miennes ; ils apperçurent ce Hottentot qui accouroit à nous, ayant les bras tendus et faisant ces démonstrations usitées parmi les Sauvages, quand ils ont quelque grande nouvelle, soit bonne, soit fâcheuse, à annoncer.

Arrivé près de nous, il me dit que l'orage de la nuit lui ayant restitué ses forces, il en avoit profité pour essayer de me rendre un service ; qu'il s'étoit flatté d'appercevoir, à la faveur des ténèbres, les feux qui pourroient avoir été faits dans les vallées d'alentour, si

par hasard il y en avoit d'allumés ; et que c'étoit dans ce dessein qu'il s'étoit éloigné de moi. « J'ai couru toute la nuit, sans appercevoir « aucun feu, ajouta-t-il ; mais au jour, j'ai vu, à une lieue d'ici, « sortir d'un kraal un troupeau de moutons, qui s'est répandu dans « la campagne. Ma première envie a été d'aller m'adresser aux con- « ducteurs. Ils étoient trois ; mais comme je ne les connois point, « et que jétois tout seul, j'ai cru qu'il étoit plus sage de venir vous « avertir, pour savoir ce que vous voulez faire. »

Dans l'extrémité à laquelle j'étois réduit, rien ne pouvoit m'être aussi favorable que ce que m'annonçoit cet homme. Aussi ses camarades n'entendirent-ils, qu'avec des transports de joie, le récit de sa découverte. Ils lui serroient la main pour le remercier ; ils le carressoient à leur manière, et m'invitoient à marcher aussitôt vers les pâtres. Moi, de mon côté, je lui témoignai toute ma reconnoissance, et louai dans tout ceci son intelligence, sa prudence et son zèle.

Ce n'étoit pas assez d'avoir échappé momentanément aux angoisses mortelles de la soif ; il falloit encore échapper, pour ainsi dire, au désert, en trouvant les moyens d'en sortir ; c'est ce que pouvoient seuls nous enseigner les pâtres. Guidés par Jantie, nous marchâmes avec empressement vers eux ; mais, malgré notre ardeur commune, mes Hottentots trouvoient, d'espace en espace, dans leur route, des motifs de distraction : c'étoient les dépôts d'eau pluviale que, pendant la nuit, l'orage avoit formés dans certaines cavités des rochers. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer ces beaux bassins d'un cristal liquide et de la plus pure transparence ; ils s'empressoient d'y goûter ; et si l'un d'eux découvroit un nouveau réservoir, il appelloit ses camarades qui s'extasioient de plus belle, et ne manquoient pas d'y goûter encore, et de trouver ses eaux plus abondantes, plus claires et meilleures : vrais enfans, qui sembloient se rassasier pour la soif à venir !

Je sentois au-dedans un contentement bien vif, en voyant ces malheureux Hottentots rire et s'amuser de nos désastres passés, et satisfaits du présent, ne plus songer aux événemens futurs. J'en étois

occupé pour eux, mais sans leur en faire part. Cependant une pensée m'attachoit plus fortement encore, et l'espoir qu'elle faisoit briller à mes yeux, mettoit le comble au charme que me faisoient éprouver ces scènes, aussi naïves que touchantes. La multiplicité des réservoirs que nous trouvions sur notre route, m'annonçoit que l'orage s'étoit étendu fort loin; et je concluai, avec raison, qu'étant venu de la partie de l'ouest, il avoit dû, avant de fondre sur nous, vivifier la plaine où j'avois abandonné mon camp, et remplir le réservoir près duquel j'avois laissé mon vieux Swanepoel avec quatre hommes. Chaque instant me retraçoit leur joie : je les voyois former, à mon égard, les mêmes conjectures consolantes. Je les remerciois tout bas de leur dévouement généreux.

Enfin, nous arrivâmes au lieu où Jantie avoit vu le troupeau; mais depuis le matin, il s'étoit écarté : nous l'apperçûmes qui passoit au loin sur la croupe d'une colline. J'allois droit aux pâtres, qui nous apprirent, en effet, qu'ils faisoient partie de la horde de Klaas Baster, et l'un d'eux s'offrit à me conduire vers lui.

L'approche d'une troupe comme la mienne, étoit faite pour effaroucher la horde. Je crus, en y arrivant, remarquer quelque mouvement d'inquiétude et de surprise; mais je l'eus bientôt calmée en faisant arrêter tout mon monde, et députant vers elle Klaas avec le pâtre qui nous avoit accompagné. Je les chargeai de dire de ma part à Baster que je lui apportois une lettre du colonel Gordon, notre ami commun; que j'étois, comme lui, un voyageur curieux de visiter le pays.

A ce nom de Gordon, les craintes se dissipèrent; bientôt je vis arriver, avec mon ambassadeur, un mulâtre de très-bonne mine, accompagné d'un autre, mais plus petit et de moindre apparence. Le premier étoit Klaas Baster, l'autre se nommoit Piet. Ils étoient frères. Tous deux m'abordèrent avec franchise, et me prirent la main à la hollandoise. Ils en avoient les façons, et parloient très-bien cette langue. Je leur remis la lettre du colonel; mais ici leur science fut en défaut : ni l'un ni l'autre ne savoit lire. La lettre me fut aussitôt rendue que reçue.

Gordon

Gordon leur écrivoit de m'obliger en tout ce qui dépendroit d'eux ; mais n'ayant pu prévoir la détresse où je me trouverois, il n'avoit pu spécifier la sorte de service dont j'aurois besoin. Il me fut très-aisé de suppléer à ce qu'elle offroit d'insignifiant. Les yeux fixés sur le papier, je leur fis la longue énumération de mes besoins, et leur demandai, au nom de Gordon, tout ce que celui-ci auroit pu réellement réclamer à tout hasard.

Aux motifs d'intérêt, que devoit produire cette recommandation puissante, j'essayai d'en ajouter d'autres encore dans la conversation. En avançant vers le kraal, je racontai aux deux frères tout ce que nous avions éprouvé de désastres, depuis notre départ de la Rivière-des-Eléphans ; le désespoir où, jusqu'au moment de l'orage, nous avoit réduit le manque d'eau ; enfin, cette triste suite d'affligeantes aventures qui m'avoient forcé d'abandonner mes trois chariots, et de laisser mon monde et mes équipages épars sur la route. Je leur montrai beaucoup d'agitation, en leur racontant tous les obstacles qui naissoient sous mes pas ; et j'étois dans le fond très-affecté. Un secret pressentiment m'annonçoit que ces obstacles se multiplieroient un jour à tel point qu'il ne me seroit plus possible de les franchir.

Les deux frères paroissoient s'intéresser à mes malheurs. Ils en avoient écouté le récit avec attention et sans m'interrompre ; mais arrivés près du kraal, l'aîné rompit tout-à-coup le silence ; et frappant fortement la terre avec son pied, consolez-vous, me dit-il, avant peu de jours, vos trois chariots seront ici avec tout votre monde.

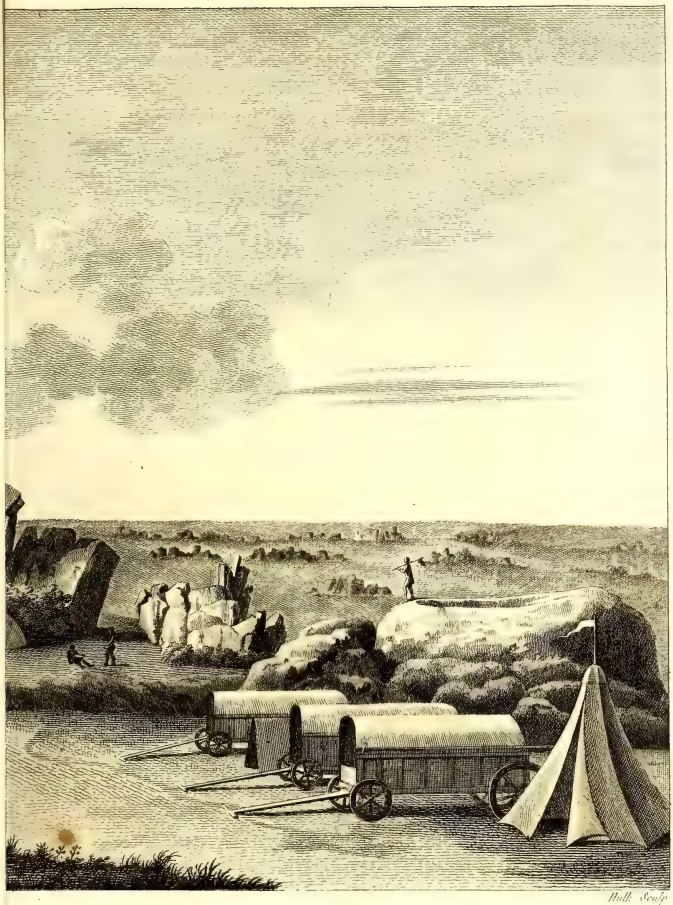
Quelqu'agréable que me fut cette nouvelle, elle ne m'en parut pas moins étonnante. Il me sembloit même difficile que mes chariots pussent arriver aux montagnes où nous étions ; car, quoiqu'elles fussent inférieures en hauteur au plateau sur lequel nous avions passé la nuit ; elles étoient cependant encore très-élevées au-dessus de la plaine. Au reste, puisque mon hôte me garantissoit l'exécution du projet, je devois croire à sa possibilité. Entrés dans sa hutte, Klaas Baster m'invita à me reposer. Il me renouvella plus affirmativement encore ses promesses ; et ajouta, qu'en ce moment, à la vérité, il

ne pouvoit pas commencer à les effectuer, parce que ses troupeaux étoient à la pâture; mais qu'aussitôt qu'ils seroient de retour, son frère partiroit avec tous leurs bœufs et le nombre d'hommes nécessaire, pour aller au secours de Swanepoel et de ses quatre compagnons; qu'on leur porteroit des vivres, et que bientôt je les verrois auprès de moi.

Cette entreprise alloit porter la joie et l'allégresse dans l'ame de tous mes compagnons d'infortune. Comme je supposois que, d'après mes premiers ordres, une partie d'entre eux devoient être arrivés à la fontaine où je leur avois dit de se rendre, j'envoyai trois des miens leur en faire part. De la fontaine, ceux-ci étoient chargés de reprendre la route que nous avions parcourue entre les deux chaînes de montagnes, de reconnoître l'Oliphants-Kop, et delà, suivant toujours la trace de mes voitures, d'aller annoncer à Swanepoel et à sa troupe qu'il alloit leur arriver du secours.

Dans l'après-dîner, Klaas Baster employa ses gens et ceux des miens, qui me restoient, à construire une hutte particulière pour mon usage. Vers le soir, son frère partit pour exécuter le projet convenu. Je lui donnai deux fusiliers, destinés à l'escorter et à lui servir de guide; et d'ailleurs, en passant près de la fontaine, il devoit encore emmener avec lui quelques-uns de mes gens; car ayant à charger sur les deux voitures, ceux des effets de la dernière que j'avois abandonnés, il lui falloit beaucoup de monde.

Le tems qu'alloit exiger ce voyage, me forçoit indispensablement à passer quelques jours dans le kraal; peut-être même, étois-je menacé d'y faire un séjour assez long, puisque je ne pouvois me dispenser de donner à ma caravane, à mes chevaux et à mes bœufs mêmes, s'il m'en restoit encore quelques-uns en vie, le repos nécessaire pour se remettre de leurs fatigues. Dans cette inaction forcée, il ne me restoit d'autre parti et d'autre ressource que la chasse. Mes journées du lendemain et du sur-lendemain furent donc employées à aller, avec mon hôte et mon guide, chasser dans les montagnes. Mais le soir du second jour j'éprouvai, je l'avoue, un mouvement de surprise bien agréable, lorsqu'approchant du Kraal, je



Hulk Sculp

RDE DE KLAAS BASTER.

Huk. Sculp

CAMPEMENT À LA HORDE DE KLAAS BASTER.

vis flotter mon pavillon près de la hutte qu'on m'avoit construite. Mon chariot et mes gens y étoient arrivés pendant le jour. A cette vue, je jettai un cri de joie involontaire; et l'espérance, depuis si long-tems bannie de mon ame, y rentra enfin pour la première fois. Je trouvai même treize bœufs et mes deux chevaux en vie. C'étoient les seuls animaux qui eussent, avec mes chèvres, échappés à la mort.

Du reste, la chasse ne me promettoit, dans ces montagnes, ni de grands plaisirs, ni des objets de collection bien précieux. Le gibier y étoit infiniment rare; et je n'y vis guère qu'une espèce particulière de gazelle, nommée par les Hottentots *Kainsi*, et par les Hollandois *Klip-Springers* (sauteurs de rochers), dont aucun auteur n'a encore, jusqu'à présent, donné une description parfaite.

Le kainsi n'a reçue, des Hollandois sa dénomination de sauteur de rochers (*klip-springer*) que pour la légèreté avec laquelle il saute de roche en roche; et effectivement, de toutes les espèces de gazelles, celle-ci est la plus agile. Elle a la grosseur du chevreuil d'un an, et le pelage d'un gris jaunâtre; mais son poil a cela de particulier, qu'au lieu d'être rond, souple et solide, comme celui de la plupart des autres quadrupèdes, il est plat, rude, et si peu adhérent à la peau, que le moindre froissement le fait tomber. Aussi rien n'est-il plus aisé que d'épiler cet animal: mort ou vif, la facilité est la même; il ne faut pour cela, que le frotter, ou même toucher seulement sa peau. Plusieurs fois il m'est arrivé de chercher à conserver la fourrure de ceux que j'avois tués, et jamais je n'ai pu en venir à bout. Quelques soins, quelques précautions que je prisse en les écorchant, toujours j'ai vu tomber en très-grande partie leur fourrure, et par conséquent la peau étoit peu propre à être conservée.

Une autre particularité de ce poil si singulier, c'est d'être fragile, en sorte que si vous en prenez entre les doigts un petit faisceau, et qu'avec les doigts de l'autre main vous venez à le tordre, vous le brisez comme si c'étoit les barbes d'une plume. Au reste, cette dernière propriété n'appartient pas exclusivement au poil du kainsi; je l'ai reconnue chez quelques espèces de quadrupèdes qui, comme lui, vivent dans les rochers.

La gazelle dont je parle, diffère encore des autres espèces par la forme du sabot. Le sien, au lieu d'être pointu ainsi que le leur, est arrondi par le bout; et comme d'ailleurs sa coutume, quand elle saute ou quand elle marche, est de pincer de la pointe de la corne, sans appuyer aucunement du talon, elle laisse une empreinte qui la rend reconnoissable entre tous les antilopes d'Afrique.

Sa chair est exquise et fort recherchée, particulièrement des chasseurs. Les panthères et les léopards en sont également très-friands; et j'ai même entendu dire à des Hottentots, que ces animaux se réunissent plusieurs ensemble pour chasser au kainsi, et que quand il s'est réfugié sur quelque corne d'une roche bien escarpée, l'un d'eux va au bas du rocher attendre sa proie, tandis que les autres s'avancent pour l'attaquer et le forcer à se précipiter du haut de sa retraite. Je ne crois point à ces prétendues associations dans les animaux de la famille du tigre. Tous vivent isolés, et chassent pour leur propre compte. Je n'ai jamais vu que l'hienne, le jackal et le chien sauvage se réunir avec ceux de leur espèce, marcher en troupes et combiner des projets de tactique, soit pour éventer une proie, soit pour la poursuivre et la forcer.

C'est une chasse fort divertissante que celle du kainsi. Il est vrai qu'on ne peut guère le forcer avec des chiens, et que bientôt, par son inconcevable agilité, il leur échappe et se met hors de leur atteinte sur quelque pointe de rocher bien isolée, où il reste des heures entières, à l'abri de toute poursuite, et suspendu, en quelque sorte, au-dessus de l'abîme. Mais dans cette position, il semble se placer des mieux pour la balle ou la flèche des chasseurs; et s'ils n'ont pas toujours la facilité de pouvoir le ramasser quand ils l'ont tué, ils ont au moins, presque toujours, celle de le tirer à leur volonté.

Mainte fois j'ai été témoin de ce que peut l'excessive légèreté de cet animal; mais un jour, entre autres, j'en ai vu un exemple qui m'a étonné. J'en chassois un, et, par la nature du lieu, il se trouva tout-à-coup tellement pressé par mes chiens, qu'il alloit être forcé et saisi. Nul moyen d'échapper. Devant lui étoit un immense

rocher escarpé perpendiculairement, et qui l'arrêtoit tout court. Mais sur ce mur que je croyois un glacis vertical, se trouvoit une petite rugosité, saillante tout au plus de deux pouces, et que le kainsi avoit apperçue. Il y saute, et à ma grande surprise, ils s'y tient cramponné. Je crus au moins qu'il alloit en être bientôt précipité; et mes chiens eux-mêmes s'y attendoient si bien, qu'ils coururent au bas de la roche, pour le recevoir et le saisir quand il tomberoit. Je cherchois à le harceler, afin de hâter sa chûte; je voulois lui faire perdre l'équilibre, et dans ce dessein je lui jettois de petites pierres. Tout-à-coup, comme s'il eut deviné mon projet, il ramasse toutes ses forces, s'élance de mon côté, passe par-dessus ma tête, puis, tombant à quelques pas de moi, m'échappe comme un éclair. Malgré la rapidité de sa fuite, il m'eût été facile encore de le tirer; mais son saut m'avoit tellement surpris et amusé que je lui fis grace de la vie. Il n'y eut d'attrapé que mes chiens, qui, tout confus de le voir échapper, ne revinrent à moi qu'avec une espèce de honte.

Avec le kainsi, je ne vis, dans toute la chaîne des montagnes, d'autre gibier que des dassen ou damans. Néanmoins la race en est peu nombreuse; parce que les aigles et les autres oiseaux de proie, qui habitent ces montagnes, les empêchent de se multiplier.

C'est un spectacle curieux que celui de la chasse de ces carnivores. Perchés vers la cîme et sur les roches les plus escarpées de la chaîne, ils guettent au loin le gibier; et leur vue perçante peut le distinguer à des distances énormes. Apperçoivent-ils un de ces damans parmi les rochers amoncelés; ils fondent sur lui avec l'impétuosité de la foudre, l'enlèvent avant qu'il ait eu le tems de gagner son trou, et l'emportant dans leur aire, vont le dévorer ou le livrer au bec et aux serres de leur famille affamée.

Pour moi, c'étoit moins à ces petits quadrupèdes, qu'aux vautours et aux oiseaux de proie, que j'en voulois; toujours occupé de ma collection, je me flattois de trouver là une heureuse occasion d'y ajouter quelques objets intéressans ou neufs; et mon espérance n'étoit point vaine. Mais comment arriver à portée de ces oiseaux sans

être apperçu par eux; et quelle possibilité de les atteindre, s'ils m'appercevoient? Je n'avois donc qu'un seul parti à prendre, celui de me tenir blotti dans des broussailles, près d'un endroit où il y eût beaucoup de damans; et là, d'attendre patiemment que quelqu'un d'eux vînt fondre sur elles. La ruse me réussit, car c'est à elle que je dois plusieurs oiseaux de proie nouveaux et rares, dont je donnerai les descriptions dans mon ornithologie.

J'ai tué aussi, dans le même canton, un vautour d'un blanc isabelle. Les colons hollandois nomment cet oiseau *Witte-Kray* (corbeau blanc). Il n'est rien moins qu'un corbeau; car c'est positivement un vautour. Les Namaquois lui ont donné le nom *Houris-Gourap;* un autre oiseau très-commun aussi sur ces montagnes, et dont je parlerai de même par la suite, tient par ses caractères du vautour et du corbeau, et forme entre les deux espèces un genre intermédiaire. Son plumage est noir; mais il porte une cravatte blanche sur la nuque, ce qui, dans les colonies, lui a fait donner le nom de *Ring-Hals-Kray* (corbeau à collier). On l'y trouve néanmoins assez rarement; mais il est fort abondant dans les rochers où j'étois. Je l'ai nommé le *Corbivau.*

Quoique toutes ces différentes chasses aient été pour moi l'occasion de plusieurs aventures, dont quelques-unes ne seroient peut-être pas sans intérêt pour mes lecteurs, je ne me permets pourtant de parler ici que de celles qui peuvent contribuer en quelque chose aux progrès de l'histoire naturelle; et c'est à ce titre que je vais raconter les détails suivans.

Un soir que j'étois revenu d'assez bonne heure au kraal, l'un des gardiens des troupeaux de Klaas Baster vint, avec un grand empressement, nous annoncer qu'il venoit de voir deux éléphans s'arrêter dans une bruyère du voisinage. Il y avoit peu de nouvelles qui pussent m'intéresser autant que celle-ci. Elle me rappelloit tout le plaisir qu'à mon premier voyage, m'avoit procuré la chasse de ces animaux, dans le pays d'Auteniquoi; et ceux-ci paroissant annoncer qu'ils passeroient la nuit dans le lieu où ils se trouvoient, je pouvois me flatter de les joindre avant qu'ils le quittassent. Il fut donc

résolu que nous irions les attaquer au point du jour ; et en conséquence, je fis fondre aussitôt du plomb pour en couler les balles qui nous étoient nécessaires. Mais Klaas Baster n'avoit plus son fusil sur le coup ; il voulut l'y remettre ; et selon le sot usage du pays, il employa, pour en venir à bout, un tems considérable à tirer au blanc.

Ainsi fut brûlé inutilement, plus d'une livre de ma poudre ; et cependant, c'étoit bien moins cette perte qui m'affectoit, que l'imprudence et l'opiniatreté du tireur. Certainement il ne pouvoit douter que le bruit de cette longue pétarade, grossi et répété par les échos multipliés des montagnes, ne dut effaroucher les éléphans, et les forcer à se retirer plus loin. Or, c'est ce qui arriva. Le lendemain, conduits par le pâtre, et accompagnés de plusieurs de mes Hottentots, nous nous avançâmes, avec toutes les précautions possibles, vers la bruyère ; mais nos précautions furent en pure perte : les deux animaux avoient quitté le lieu, et nous ne vîmes d'eux que des fumées et des traces. Néanmoins, je ne perdis pas l'espoir de les rejoindre. Ces traces elles-mêmes m'en indiquoient le moyen, si je voulois me résoudre à les suivre ; et c'est le parti que je pris.

Nous marchâmes long-tems sur un terrain abominable. Nous allions de saccades en saccades à travers les éboulemens et les quartiers de rochers détachés des montagnes. Plus paisible, et les sens plus rassis, j'eusse dévoré des yeux ce spectacle d'un effet horrible et bisarre. C'est ici que la nature épuisée n'a plus de force pour se reproduire ! Que de siècles ont, tour à tour, vieilli, déraciné, rongé ces barrières formidables ! Ainsi chaque portion du globe, l'une après l'autre, est dévorée par le tems, ou plutôt le globe entier s'use chaque jour et se fond au sein de l'espace.

Après une marche très-fatigante, après bien des détours et des circonvolutions, nous revîmes enfin, derrière une petite colline, les deux éléphans que nous cherchions ; et pour comble de bonheur, le lieu nous favorisa tellement, que nous pûmes nous approcher d'eux jusqu'à vingt pas, sans en être apperçus. Klaas Baster et moi, nous ajustâmes chacun le nôtre. Le mien tomba sur le coup : c'étoit une femelle ; le sien étoit un mâle ; il poussa un cri effroyable qui nous

glaça tous d'épouvante, et alla tomber à deux cents pas plus loin. Mes Hottentots le suivirent. Mais à peine l'eurent-ils vu à terre, que je les entendis crier, à plusieurs reprises et avec tous les signes de la joie, *poes-kop*, *poes-kop*. Etonné de ces cris, dont je n'entendois point la signification, j'en demandai l'explication au Baster. Il me répondit, qu'on appelloit *poes-kop* (tête camuse), une race particulière d'éléphans qui ne porte point de défenses; que ces éléphans étoient infiniment rares, et que delà venoit les cris de joie et de surprise qu'avoient poussés mes gens; qu'enfin, les poes-kop, quoique privés de l'arme qui est propre à tous les autres, étoient beaucoup plus redoutés que ceux-ci, parce qu'ils étoient plus méchans.

Lorsque j'eus bien examiné ces animaux, je me convainquis aisément qu'ils n'étoient pas d'une espèce différente des autres éléphans, comme le prétendoit Klaas Baster; mais bien une simple variété ou jeu de la nature. Et depuis, j'ai appris par de grands chasseurs, que, quoique les poes-kop soient très-rares, on ne laissoit pas de trouver, de tems à autre, de ces animaux, toujours privés de défenses, à quelque vieillesse qu'ils soient parvenus. Celui que je venois d'abattre n'en offroit pas la moindre apparence. Il n'en auroit certainement jamais eu; car j'ai fait observer ailleurs, que les défenses paroissent déjà aux éléphans dans leur plus grande jeunesse. J'ai dans mon cabinet deux de ces défenses, qui n'ont pas plus de deux pouces et demi de longueur en tout; et que j'ai arrachées à un éléphant qui tetoit encore : il n'étoit peut-être pas âgé de plus de trois à quatre mois. Au reste, cette particularité n'en est une que pour le climat de l'Afrique; mais elle cesse de l'être pour d'autres contrées; car, autant il est rare, en effet, de rencontrer au Cap de Bonne-Espérance des éléphans sans défenses, autant il est rare d'en trouver d'armés à l'île de Ceylan. Ce fait, m'a été attesté par des personnes qui ont passé trente ans dans cette île, et qui y ont assisté constamment à toutes les chasses d'éléphans qui se font à certaines époques. Sur cent de ces animaux qu'on y prend, c'est un phénomène d'en rencontrer deux qui soient armés, et encore leurs défenses ne

pèsent

pèsent-elles pas plus de quinze à vingt livres ; quant aux femelles, jamais celles du pays dont je parle n'en ont offert seulement la trace ; tandis qu'au Cap de bonne-Espérance elles en ont toutes de plus ou moins fortes, et même les vieux mâles y portent des armes formidables ; car il n'est pas rare d'y tuer de ces derniers dont les défenses soient chacune du poids de cent livres ; on en a même eu dans les magasins de la Compagnie qui pésoient jusqu'à cent soixante livres ; c'est ce que m'ont assuré plusieurs personnes dignes de foi, qui étoient chargées de cette partie au Cap.

Les éléphans de Cēylan seroient-ils donc d'une espèce différente de ceux d'Afrique ? C'est ce que je ne puis croire ; il est cependant prouvé maintenant que le rhinoceros de l'Inde n'est pas de la même espèce que celui du Cap de Bonne-Espérance ; puisqu'ils ont entre eux des caractères distintifs, qui les séparent totalement l'un de l'autre ; c'est ce qu'il faudroit démontrer à l'égard des éléphans du Cap et de Ceylan. Les colons et les Hottentots qui avoient eu occasion de rencontrer ou de tuer des éléphans poes-kop, m'ont assuré qu'ils étoient tous mâles. Celui que je venois de tuer avoit dix pieds quatre pouces de hauteur. A juger de son âge par ses molaires, qui n'étoient presque pas usées, il devoit être très-jeune encore. La femelle n'avoit en hauteur qu'un pied de moins : c'étoit la plus grande que j'eusse encore vue ; ses défenses pesoient vingt livres chacune ; cependant dans la suite de ce voyage, j'ai rencontré des femelles plus fortes que celle-ci, et dont les défenses pesoient un tiers de plus.

Cette taille extraordinaire dans des animaux qui habitent une contrée si stérile, qui ne produit que des eaux saumâtres, m'avoit beaucoup étonné. J'observai aussi que les bestiaux du Baster, étoient d'une force et d'une grandeur remarquable : ce double fait me conduisit à une réflexion bien simple. Parcourant, à mon précédent voyage, le pays des Caffres et la terre d'Auteniquoi, je n'avois vu, de toutes parts, que des sites enchanteurs, paturages toujours verdoyans, forêts magnifiques, rivières et ruisseaux abondans ; nulle contrée n'étoit, en apparence, plus favorables aux herbivores, tant domestiques que sauvages ; et néanmoins, ils sont, non-seulement re-

tardés dans leur croissance, mais ils ne parviennent qu'à une grandeur et une grosseur médiocre. Au contraire, dans le pays où je suis actuellement, l'espèce des uns et des autres étoit superbe; et l'eau, même saumâtre, comme on ne l'a que trop vu, y est fort rare, et son sable aride ne nourrit que des plantes chétives, une espèce de gramen, nommé dans ce pays herbe au Boschjesman. J'étois donc porté naturellement à penser, que dans les cantons trop humides la sève est trop acqueuse et manque de substance nutritive; peut-être aussi la terre a-t-elle des veines qui produisent des sucs différens, plus ou moins nourriciers. Jusqu'ici j'avois été fondé à croire qu'un terrain sablonneux, quel qu'il soit (celui, par exemple, des Namaquois), devoit produire des sels pernicieux aux plantes qui y croissent, et qui nuisent par conséquent aux bestiaux; et qu'au contraire, le charmant pays d'Auteniquoi et la Caffrerie, dont les terres sont bonnes et bien arrosées, devoient fournir en abondance tous les sucs favorables à la vie. Je m'en tiens, sur tout ceci, au fait, plus certain que des conjectures, et laisse, à qui voudra s'en occuper, le soin de rechercher d'autres causes. J'observerai seulement que, dans le cours de mes voyages, j'ai généralement remarqué que les terres trop arrosées, produisoient des herbes acides, que refusent les bestiaux qui n'y sont pas habitués. Les colons nomment ces terres *Sure-Vlakte* (plaine aigre).

Avant d'abandonner nos deux éléphans, je résolus de faire arracher les défenses de la femelle. Mes Hottentots me conjuroient aussi d'enlever les filets des deux animaux. Cette double opération employa le reste du jour, et nous força de passer la nuit au milieu même de cette immense boucherie. Les pieds, selon la coutume, les pieds, morceaux friands et rares, furent cuits dans la braise. Chacun mit la plus grande ardeur à servir cette cuisine que nous n'avions depuis long-tems flairée. Mets distingués pour le chef, filets plus communs pour de plus affamés, beaucoup de joie et d'appétit de la part de tous les conviés, des eaux abondantes et pures, rien ne manquoit à ce souper fameux, que la certitude d'en faire tous les jours un pareil.

C'est ainsi qu'en amusant mes loisirs, je partageois mes journées

entre le plaisir de la chasse et celui de prendre des deux frères nomades les informations les plus précises sur le pays que je me proposois de parcourir; mais la plus agréable pour moi, fut, sans contredit, celle où je vis tous mes effets arrivés au kraal de Baster et mes gens réunis tous enfin autour de moi. Chacun d'eux s'empressoit de me témoigner sa joie; chacun, à l'envi des autres, me racontoit tout ce que mes dangers lui avoient donné d'inquiétude; et il fallut écouter ce débordement de protestations, par lesquelles tous cherchoient à enchérir sur leurs camarades. Ce fut avec bien du plaisir que j'embrassai Swanepoel. Le bon vieillard avoit désespéré de me revoir jamais; et néanmoins il étoit resté fidellement à son poste. Depuis mon départ, lui et sa troupe avoient vécu, en partie, d'une gazelle-pazan, qui, étant venue boire à leur réservoir, y avoit été tuée par lui. Heureusement pour eux, l'orage que nous avions éprouvé sur la montagne, s'étoit fait sentir de leur côté; et, en remplissant leur citerne, il leur avoit assuré, pour quelque tems, une provision d'eau. Ils avoient même recouvré un de mes bœufs que je venois d'abandonner, mourant sur la route. Désaltéré et ranimé par la pluie, l'animal s'étoit rapproché d'eux; et guidé par les feux qu'ils tenoient allumés, il les avoit rejoint. Swanepoel s'étoit flatté de voir également revenir auprès de lui les trois chiens qui m'avoient quitté, mais ils ne reparurent point; et, sans doute, ils seront restés dans le désert, où il seront devenus sauvages. Au reste, ce qui lui avoit donné le plus de peine dans son petit camp, c'étoit les attaques fréquentes des lions et des hiennes. Les cadavres de tous ces bœufs que je m'étois vu forcé d'abandonner sur ma route, avoient, par leurs émanations, attiré une grande quantité de ces animaux féroces; et leur nombre, ainsi que leur fureur, devenoient très-inquiétant pour la petite troupe.

Le rassemblement de ma caravane exigea de moi, des soins nouveaux, une surveillance assidue, et, par conséquent, une vie plu sédentaire. Il est vrai que la chaîne des montagnes ayant peu d'animaux, quelques jours m'avoient suffi pour me procurer ceux qu'elle

pouvoit ajouter à ma collection. Je ne chassai donc plus que pour varier mes occupations et éviter l'ennui du désœuvrement. Bientôt même, par un événement dont je ne me doutois guère, je fus obligé d'y renoncer entièrement.

Un jour, qu'avec mon fusil, je parcourois les vallées, je vis, à quelque distance, une Mulatresse qui, montée sur un bœuf qu'elle menoit fort lestement, paroissoit se rendre au kraal. Elle étoit habillée à la hottentote, et conduite par un homme que je reconnus pour être de la horde de Klaas Baster. Dès que le guide m'aperçut, il me montra de la main à la voyageuse. Celle-ci, mettant aussitôt sa monture au trot, vint droit à moi; elle me salua en hollandois, et après avoir mis pied à terre, me pria de l'accompagner au kraal. C'étoit une sœur de Klaas Baster, fille encore, et vivant dans une autre horde éloignée de la sienne. Dès le jour même où j'étois venu chez lui, il avoit envoyé un exprès à sa sœur, pour lui faire part de mon arrivée; et celle-ci, qui étoit curieuse de me connoître, accouroit avec empressement pour me voir. Elle avoit une très-jolie figure. A la vérité, ce n'étoit ni la taille svelte, ni la candeur naïve de Narina; un peu d'embonpoint nuisoit à l'agilité de ses mouvemens. Mais elle avoit en coquéterie et en grâces, tout ce que donne le souvenir d'une origine distinguée; car celle-ci n'étoit point née sauvage, et se prétendoit, sans doute, d'une nature infiniment supérieure.

Son père étoit un Européen, qui dans sa jeunesse avoit passé au Cap, et qui, successivement valet de paysan, puis serviteur de la Compagnie, étoit venu à bout, par son travail et son industrie, de se faire à vingt-cinq ou trente lieues plus loin, sur les bords du *Groene-Rivier* (Rivière-Verte), une habitation assez considérable. D'abord, il avoit vécu avec une Hottentote; et c'est de cette association qu'étoient nés Klaas Baster, Piet Baster et leur sœur. Mais devenu vain, à mesure qu'il étoit devenu riche, il avoit eu honte de sa femme, et s'étoit séparé d'elle pour épouser une blanche. Celle-ci lui avoit donné plusieurs enfans, dont deux garçons, qui, âgés l'un

de vingt ans, l'autre de vingt-deux, vivoient avec leur père dans son habitation, et qui, ainsi que leur mère, devenus ses ennemis, lui faisoient passer une vie malheureuse.

Non-seulement ces jeunes gens avoient rougi de se voir des frères Mulâtres; mais ils les avoient tant persécutés, tant vexés, que les malheureux avoient été obligés de fuir. La sœur s'étoit retirée chez les Hottentots de la horde de sa mère. Les deux Baster, attachés l'un à l'autre par l'amitié, ne voulant point se séparer, étoient venus former ensemble un établissement plus au sud, dans la plaine. Déja ils avoient défriché successivement deux excellens terrains; et successivement leurs parens les en avoient chassés à force ouverte, et en tuant une partie de leurs bestiaux; plusieurs fois même, ils avoient eu la barbarie de frapper Klaas; car c'étoit principalement à lui qu'ils en vouloient. Pour se soustraire à leur rage, il étoit venu s'établir, avec son frère, dans les hautes montagnes, où il se flattoit d'être plus aisément caché. Tous deux mariés à des Hottentotes, ils formoient, avec leur famille et les gens attachés à eux, qui tous étoient leurs parens, une horde composée de quinze à dix-huit huttes. Néanmoins Klaas vivoit dans une inquiétude continuelle; craignant sans cesse d'être découvert et surpris par ses cruels frères; et tel étoit la cause des alarmes qu'il avoit montrées quand j'étois venu vers lui avec ma troupe.

Ceux-ci habitoient le Namero. Ainsi, Klaas étoit, en quelque sorte, à la discrétion de ses ennemis; et, à dire le vrai, j'étois étonné de le voir rester dans leur voisinage, vu qu'il s'attendoit à périr d'un coup de fusil, et que déja même il avoit été manqué plusieurs fois par eux à ce qu'il me dit. Son malheur m'intéressoit beaucoup. J'eus désiré, en réconnoissance des services qu'il me rendoit, de le reconcilier avec sa famille; et comme j'allois traverser les cantons qu'elle habitoit, je formai le projet de ce racommodement. Le succès me parroissoit si facile, que je n'hésitai pas d'offrir ma médiation à l'infortuné Baster, et que je m'avançai même, jusqu'à oser lui répondre d'un traité de paix, s'il vouloit m'accompagner. Il parut sensible au motif qui avoit dicté mes offres; mais il désespéroit

d'adoucir la haine de ses implacables parens, et me demanda, pour toute grâce, si j'avois occasion de les voir à mon passage, de ne point leur parler de lui; et de leur cacher même que je l'avois vu. Quant à la sœur, autant par le genre de vie qu'elle avoit adopté, que par la tournure de son humeur, elle me paroissoit très-heureuse. Ses journées, tant que je fus auprès d'elle, se dissipoient en folies. Elle étoit sur-tout fort curieuse. Mes chariots et tous mes équipages l'occupoient sans cesse; sans cesse elle les visitoit; je n'avois aucun meuble, aucun effet dont elle ne voulut connoître le nom et l'usage. Il fallût, pour lui plaire, ouvrir et vider toutes mes caisses; elle ne m'eût pas fait grace du moindre paquet ni de la plus petite boîte. Enfin, elle ne tarissoit pas de questions sur mon compte, et souvent elle m'en faisoit de si naïves et de si franches qu'elle m'auroit presque rendu curieux à mon tour. Ma barbe, quoiqu'elle ne fut pas encore très-grande, l'offusquoit singulièrement, elle y portoit la main sans façon, m'agaçoit de toutes les manières, et me trouvoit, disoit-elle, plus beau que le plus beau Hottentot. Pour elle, je la trouvois très-bien pour le pays où nous étions, et réellement elle étoit la Vénus de la contrée: ses habillemens un peu rares laissoient à découvert une grande partie de ses charmes; mais elle n'apportoit pas plus d'indécence à les montrer, qu'elle n'eût mis de pudeur à les cacher. Un homme moins tempérant n'auroit eu ni faveur à demander, ni refus à redouter.

Cependant je trouvois étrange, qu'étant née d'un blanc, pouvant vivre parmi les blancs et se faire une habitation comme son père, elle eut renoncée à un pareil avantage. Je lui en fis l'objection, et je demandai quel motif lui avoit fait préférer la vie errante des Hottentots, et adopter une caste moins considérée que celle où elle étoit née? Sa réponse m'étonna. J'y trouvai de la raison, et une sorte de philosophie naturelle, qu'assurément je ne m'attendois pas à trouver dans une tête aussi étourdie et aussi folle.

« Il est vrai que je suis fille d'un blanc, me dit-elle; mais j'ai pour « mère une Hottentote. Alliée ainsi par ma naissance à deux races « différentes, j'avois à choisir, entre les deux, celle avec qui je vi-

« vrois. Vous savez quel profond mépris vos blancs ont pour les « noirs, et même pour les sang-mêlés comme moi. M'établir parmi « eux, c'étoit m'exposer à des opprobres et des affronts journaliers, « ou me voir réduite à vivre seule, isolée et malheureuse ; tandis « que chez mes Hottentots, j'étois sûre de trouver de l'acceuil, de « l'amitié, des égards. Mon ami, je vous le demande, à ma place « qu'eussiez-vous fait ? Moi, je n'ai pas hésité entre des amis cer- « tains et des ennemis assurés. J'ai préféré le bonheur à l'orgueil. « Chez vos colons j'eusse été abreuvée d'humiliations, chez les gens « de la couleur de ma mère je suis heureuse. Chérie et considérée « d'eux, parfaitement libre, rien ne me manque. Ailleurs, j'au- « rois versé bien des larmes ; ici je ris tout le long du jour ; et vous « pouvez juger par mon caractère si je suis contente ».

Ainsi raisonnoit ma belle Mulâtresse ; et si par fois ses folies m'impatientoient, souvent aussi elle m'étonnoit par son bon sens.

Un matin qu'elle étoit venue roder autour de mes chariots et de mes tentes, elle m'appella, tout-à-coup, à grands cris ; puis me mettant en main un œuf tout chaud : tenez, me dit-elle, voici qui vous appartient ; mais que ceci vous apprenne à être moins négligent, et qu'il ne faille plus désormais que je vienne auprès de vous pour vous donner des leçons de vigilance.

L'œuf avoit été trouvé dans des broussailles, et il venoit d'être pondu par la poulette qu'en partant pour mon second voyage, j'avois donnée à mon coq. A la vérité, ni moi, ni mes gens nous ne nous doutions pas qu'après une route où elle avoit eu tant à souffrir de la fatigue et de la disette, quelques jours de repos suffiroient pour rétablir ses forces, et qu'elle me donneroit sitôt des œufs. Celui-ci n'étoit sûrement pas le premier. Au moins je vis dans les environs du nid, des fragmens de coquilles cassées qui anonçoient d'autres pontes.

Il étoit possible que quelque bête, du genre des fouines, fut venue à notre insu, en dévorer le produit ; mais il y avoit un coupable qu'on pouvoit soupçonner, avec bien plus de vraisemblance, c'étoit mon singe. Tel est l'effet des mauvaises réputations méritées. Y avoit-il

dans mon camp quelque délit de gourmandise, quelque vol de gloutonnerie, on commençoit d'abord par en accuser Kees; presque toujours l'accusation étoit fondée.

Je voulus m'assurer si, dans cette occasion, c'étoit à lui que je devois m'en prendre; et le lendemain matin je me mis aux aguets pour attendre le moment où la poulette ayant pondu, m'en avertiroit par ses cris. Kees étoit alors sur mon chariot; mais il n'eut pas plutôt entendu le premier caquet de la pondeuse, qu'à l'instant il s'élança en bas de la voiture pour courir à l'œuf. Arrêté tout-à-coup par ma présence, il affecta une attitude non-chalante, se balança pendant quelque tems sur ses pieds de derrière en clignotant des yeux avec un air imbécille, passa et repassa plusieurs fois devant moi, en un mot, employa tout ce qu'il avoit de ruse pour me distraire et m'en imposer sur ce qu'il méditoit. Sa manœuvre hypocrite ne fit que me confirmer davantage dans mes soupçons. Mais je fus bientôt convaincu, quand, ayant feint pour l'abuser à mon tour, de tourner le dos aux broussailles, je le vis s'élancer rapidement de ce côté. J'y courus après lui, et j'arrivai au moment où, après avoir cassé l'œuf, il l'avaloit. On se doute bien que le fripon paya sur le lieu même la peine de son délit. Je l'étrillai très-vigoureusement; et néanmoins (tant une nature perverse est incorrigible!) ma correction, toute verte qu'elle étoit, ne l'empêcha pas d'aller voler encore l'œuf nouveau.

C'est réellement un animal indisciplinable qu'un singe. A la vérité, il a une supériorité d'instinct si parfaite, qu'il peut rendre des services très-importans; et le mien, effectivement, dans plus d'une occasion, m'en avoit rendu de tels. Mais s'il est inventif, s'il vous devient utile, c'est toujours pour lui, et jamais pour vous qu'il travaille. Assurément aucun animal sur la terre n'est aussi adroit, et, peut-être, aussi rusé que celui-ci. Cependant si on essaye de l'employer à quelque exercice ou à quelque ouvrage de commande, on ne le trouvera plus que gauche, lourd et mal-adroit. Et ce n'est qu'à force de le faire jeûner et de coups, qu'on parvient à le dresser à certains exercices; mais il est impossible de le corriger de plu-

sieurs

sieurs défauts naturels en lui. Lascif, gourmand, voleur, vindicatif et colère, il a tous ces vices ; et s'il lui manque, disent les colons, celui d'être menteur, c'est, selon eux, parce qu'il ne veut pas parler.

Persuadé que je ne parviendrois point à changer la nature du mien, et qu'à moins de le tenir tous les matins à la chaîne, jamais je n'aurois un œuf; j'entrepris de lutter de ruse avec lui, et j'exerçai un de mes chiens à courir au nid, dès que la poule faisoit entendre qu'elle avoit pondu, et à me rapporter l'œuf sans le casser. En quelques jours l'animal fut dressé. Mais Kees, au signal, couroit en même tems que lui vers la pondeuse. Alors il falloit disputer à qui des deux auroit l'œuf; et souvent ce n'étoit pas le chien, quoique le plus fort, qui l'emportoit. Si celui-ci étoit vainqueur, je le voyois accourir avec joie et déposer sa prise entre mes mains, suivi du singe qui ne cessoit de grommeler et de le menacer en grimaçant, jusqu'à ce que j'eusse pris l'œuf; comme s'il se fût consolé d'avoir manqué sa proie, pourvu que son antagoniste n'en jouit pas. Si c'étoit Kees qui avoit été le plus habile, il cherchoit à sauter sur quelque arbre, où, après avoir gobé l'œuf, il en jettoit les coquilles à son camarade, comme si il eût eu l'intention de le narguer; et je voyois revenir celui-ci avec un air honteux qui m'avertissoit de sa triste aventure.

Ces détails pourront paroître minutieux à bien des lecteurs qui ne me liront que pour me critiquer, si toutes fois ils me lisent avant; mais peut-être que, pour beaucoup d'autres, ils seront plus utiles que ces descriptions fastidieuses, ces détails interminables, dans lesquels on les jette trop souvent à-propos d'un insecte, d'une partie d'insecte et des dimensions sans nombre d'un animal. Il m'est doux à moi de recommencer mes voyages, de penser, de sentir tout ce que j'ai vu, senti et pensé; je laisse à de grands génies, le soin de mépriser ces fadaises, et je m'y complais d'autant plus, qu'elles me tiennent bien juste à la hauteur qui m'est propre. Du moins tel a toujours été mon plan; que dis-je, je n'en ai pas; je ne me doute même point de la science qu'il peut y avoir à faire un livre; mais le mien, si c'en est un, aura toujours, à ce qu'il me sem-

ble, un grand avantage, c'est qu'il n'est pas fait à dessein, et c'est là aussi la raison pour laquelle je ne veux seulement pas y songer. J'ai raconté si souvent mes voyages, qu'il ne m'est pas difficile de les écrire; et celui de mes amis, pourvu d'une mémoire heureuse, qui en auroit entendu le récit, pourroit aisément et de la même manière, les écrire à ma place; c'est-là toute la prétention que j'y mets.

Quant à la partie si fameuse des voyages, savoir, les découvertes et les observations nouvelles; on en trouvera (car il le faut bien) quelque chose dans les descriptions particulières des individus nouveaux dont j'ai fait la conquête en Afrique, et que je donnerai bientôt au public; mais qu'on ne s'attende pas, comme je l'ai dit, à des démonstrations géométri-microscopiques. Je m'étendrai avec plaisir sur les mœurs et les habitudes des animaux avec qui j'ai vécu; la plus simple observation de cette nature, nous donnera toujours des résultats plus heureux et bien plus certains, que l'exploration de leurs entrailles fumantes et muettes: vraie charlatannerie, faite pour tromper d'ignorans admirateurs, et, qui pis est, bien souvent des savans même.

Je m'attacherai plus particulièrement aux parties essentielles, et principalement aux formes de ces mêmes parties; quant à l'ensemble de l'animal, c'est-à-dire, à sa forme extérieure, une description simple, aidée d'une figure exacte, suffira toujours pour le reconnoître et ne pas le confondre avec un autre; mais, à Dieu ne plaise, que j'emploie jamais mon loisir à mesurer la longueur, la largeur et l'épaisseur de toutes les dents d'un quadrupède, à donner l'exacte dimension de l'ouverture des yeux, des narines, sous toutes leurs faces; la grandeur des trous de chaque vertèbre; la circonférence et le diamètre de l'anus; l'épaisseur du rectum et l'aunage de tous les boyaux, ainsi que la longueur comparée des poils dans toutes les différentes parties du corps. Tant de savoir, assurément, n'est pas à ma portée.

J'étois arrivé à la horde, le 23 juillet, il y avoit dix-huit jours que je séjournois; je commençois à languir d'impatience, et je désirois reprendre ma route, mais quelque fut mon empressement à

cet égard, j'avois cru ce séjour nécessaire pour le repos et le rétablissement de mes animaux. Déja mes chevaux avoient repris leur vigueur et leur courage. Des treize bœufs qu'avoient ramené mes gens, sept déja étoient assez bien remis, mais il y en avoit six de la convalescence desquels je désespérois. De tous les animaux bifourchus, le boeuf est celui chez qui le développement des forces vitales s'effectue avec le plus de lenteur. Privé de dents incisives à la mâchoire supérieure, il ne peût arracher l'herbe qu'avec ses lèvres, qui, étant trop épaisses ne lui permettent pas de pincer les filamens courts et succulens des jeunes pousses. Si la fatigue ne lui laisse pas assez de forces pour ruminer, s'il ne trouve pas une bonne qualité de fourage, son estomac, par le défaut de cette seconde mastication si nécessaire, n'a plus à digérer qu'une herbe indigeste et mal broyée, incapable de l'alimenter convenablement.

Mes gens, très-satisfaits de la vie oisive et tranquille qu'ils menoient dans la horde, m'exhortoient à y rester quelques jours encore, afin, disoient-ils, de donner à mes bœufs malades le tems de se rétablir entièrement. Mais ma patience étoit épuisée. Je préférai d'abandonner mes six bêtes; et quoique je ne dusse m'attendre qu'à une continuité de sécheresse et de malheurs, puisque ma marche étoit en raison contraire de celle des saisons; quoique la prudence me conseillât de retourner au Cap, et qu'il n'y eût presque qu'une fausse honte qui me fît persister dans mon projet, je résolus de reprendre ma route et de poursuivre mon voyage chez les Namaquois.

Ma santé n'étoit pourtant pas trop assurée; et il me restoit quelque incommodité encore, d'un accident qui m'avoit tenu dans ma tente pendant huit jours.

De toutes les plantes remarquables de ce canton, celle qui a le plus fixé mon attention, est une espèce de géranium épineux à grandes fleurs, à laquelle les Namaquois ont donné, dans leur langage, le nom d'*Anourap*.

Ce géranium a une propriété particulière; c'est qu'avec le tems, toute sa partie intérieure se détruit entièrement; tandis que son écorce reste intacte. Dans cet état son tronc et ses branches sont to-

talement creux; l'écorce alors prend une certaine transparence et la couleur d'une belle colle de Flandres; jettée au feu, elle ne se brûle point comme du bois, mais se racornit et se tortille comme le feroit une corde de boyau.

On trouve de ces géraniums qui portent des fleurs jaunes et d'autres des fleurs blanches; mais ce qui prouve que ce ne sont absolument que des variétés, c'est qu'il m'est arrivé de trouver sur le même pied des fleurs de ces deux couleurs.

Parmi ceux dont je me voyois entouré, j'en avois trouvé un superbe, que je m'étois amusé à dessiner; après quoi je l'avois jetté imprudemment hors de ma tente, près de mon chariot. La nuit, réveillé par un besoin, je descendis de ma voiture; et, sans songer au géranium qui se trouvoit là, je sautai, pieds nuds sur cette plante, et m'enfonçai un pied jusqu'à la cheville dans ses épines. Ma douleur fut telle, et je poussai un cri si violent que tous mes gens accoururent. Ils me trouvèrent soutenu sur une jambe, et cloué par l'autre sur le tronc épineux, sans oser faire le moindre mouvement pour m'en retirer. Le pis de l'aventure, c'est que je ne savois comment me soustraire à cette torture, et qu'il ne m'étoit pas possible d'arracher une partie du pied des épines, sans les enfoncer davantage dans l'autre. Enfin, on prit le parti de me soulever en me couchant un peu horisontalement; puis, d'un même effort et d'un seul coup de main, on retira la plante.

L'opération fut cruelle. Néanmoins je la supportai tranquillement, parce que je crus qu'elle seroit la dernière de mes douleurs, et qu'il n'y avoit plus, pour être guéri, qu'à arrêter l'inflammation. Dans ce dessein, je me fis envelopper la cheville et le pied avec un cataplasme de lait et d'herbes, que me firent mes Hottentots; et je me mis au lit, ne doutant pas que le jour d'après je ne pusse marcher à mon ordinaire. Mais quel fut mon étonnement, quand le lendemain je sentis mes souffrances beaucoup augmentées, et que je me vis le pied, la jambe et la cuisse même si prodigieusement enflés qu'ils ne pouvoient se prêter à aucun mouvement. Klaas Baster et ses Hottentots, en me voyant dans cet état, déclarèrent que la plante

qui m'avoit blessée étoit vénimeuse, et qu'il n'y avoit que des bains de lait chaud qui pussent me guérir. J'adoptai ce régime, et je restai pendant huit jours couché, sans sortir de dessus mon matelat. Enfin, le huitième jour, l'enflure disparut totalement; mais quoique je pusse me soutenir sur mes pieds, ma jambe néanmoins étoit d'un brun verdâtre; et ce ne fut que plus de trois mois après ma blessure, qu'elle reprit sa couleur naturelle. Mes gens nommèrent la plante, depuis mon accident, *gift-doorn* (épine empoisonnée).

Tel étoit l'état de ma santé, au moment où je me disposois à partir. Toutes les inquiétudes m'assailloient à la fois; et de toutes parts je ne voyois que des sujets de crainte. J'avois fait des échanges avec Klaas Baster pour une trentaine de moutons, afin de me former un nouveau troupeau. Je voulus même que pour la route ils s'accoutumâssent, ainsi que mes chèvres, à ne pas s'écarter de mon camp; et dans ce dessein, je les fis garder pendant quelques jours, près d'elles, autour de mes chariots et de mes tentes. Mais ce n'étoient pas les moutons qui me devenoient le plus nécessaires pour mon voyage. Comment l'entreprendre avec sept bœufs seulement en état de servir, tandis qu'il me falloit trois attelages entiers?

La horde étoit trop éloignée de toute habitation, pour pouvoir me flatter d'en acheter quelques-uns dans le voisinage. A la vérité, j'avois compté sur le Baster; mais celui-ci ayant commencé à défricher quelques terrains pour y semer les grains qu'exigeoit la consommation de sa horde, ses bœufs lui devenoient nécessaires. Tout ce que je pus obtenir, à force de prières et d'instances, ce fut un attelage. « Voyez-vous ces hautes montagnes du Camis, me dit-il? « là, vous en trouverez autant qu'il vous en faudra : quant aux « moyens de vous faire arriver au Camis, c'est mon affaire. Je char- « gerai mon frère de vous y conduire; il prendra le nombre d'hom- « mes et la quantité de bœufs qu'exigeront vos chariots; et quand il « vous aura mis à portée d'avoir de nouvelles bêtes, il reviendra « ici avec les siennes. »

Cette proposition étoit, dans les circonstances, ce que je pouvois désirer de plus favorable. Elle me donnoit les moyens de repren-

dre mon voyage. Que pouvoit de plus pour moi le Baster ? et que pouvois-je lui demander davantage ? Cependant j'avois formé un autre vœu encore ; c'étoit de l'emmener avec moi. J'allois traverser la contrée des grands Namaquois. Or, je n'ignorois pas qu'il avoit voyagé chez ce peuple, qu'il étoit connu dans la plupart de leurs hordes, qu'il parloit très-bien leur langue, et que par conséquent il pouvoit m'être infiniment utile auprès d'eux. La difficulté étoit de le déterminer à me suivre. Vainement je l'avois pressenti plusieurs fois sur cette complaisance ; toujours il m'avoit paru y répugner ; quoique cependant il eut déja voyagé avec Gordon, et même avec le voyageur anglois, Paterson (1). Enfin, j'essayai de le gagner par la séduction de sa sœur, de sa belle-sœur et de sa femme. J'intéressai celles-ci à ma demande par quelques jolis cadeaux que je leur fis ; et en effet, elles réussirent si bien qu'il n'eut plus à m'objecter que la crainte d'être rencontré et attaqué par ses frères. Mais lui ayant représenté qu'environné de tous mes gens, et sous la protection de mes armes et des leurs, il n'avoit rien à craindre de ses frères ; et l'ayant assuré sur-tout que s'ils osoient approcher de mon camp et tenter quelques voies de fait, j'écrirois au colonel Gordon pour obtenir du gouvernement leur punition, il se rendit enfin à mes instances.

Nos conditions furent bientôt faites. C'étoient quatre rixdalers par mois, du tabac à discrétion, et de la quincaillerie suffisamment pour qu'il pût acheter quelques bœufs, lorsque nous serions chez les grands Namaquois. Cependant, quoiqu'il eut accepté sans hésiter ces propositions, sans qu'il m'eut même demandé à en ajouter aucune autre, je m'apperçus qu'elles ne le flattoient que foiblement. En effet, ce traitement étoit peu de chose pour un homme qui possédoit huit cents bêtes à laine et plus de deux cents bêtes à cornes, et qui, par conséquent, pouvoit, dans sa condition, être regardé comme riche. Mais quand je lui eus proposé par jour une

(1) Ce dernier a publié une relation de son voyage, qui a été traduite en françois.

ration d'eau-de-vie, alors il ne put se contenir, et sa joie éclata. Quoique, vivant loin de la colonie, il eut eu peu d'occasions de boire de cette liqueur, il l'aimoit passionnément. Pendant mon séjour auprès de lui, je l'en avois régalé quelquefois; et de tous les ressorts qui pouvoient remuer son ame, celui-ci étoit le plus puissant.

Cependant il mit à nos arrangemens une condition, c'est que je le ramenerois à sa horde. Cette clause contrarioit un peu mes vues; car quoique des obstacles sans cesse renaissans me fissent presque désespérer du succès de mon voyage, j'en conservois néanmoins la volonté. Il est vrai que ces obstacles m'ayant forcé à revenir sur mes pas, il dut m'en coûter beaucoup moins de ramener le Baster avec moi.

D'après cette supposition que je ramenerois le Baster à sa horde, la famille me supplia de la protéger, à mon retour, auprès du gouverneur, et d'obtenir pour elle la liberté du port d'armes, qui est défendu à tous les Hottentots, et qui étoit nécessaire à ceux-ci, non-seulement contre l'attaque et les incursions des Boschjesman, mais encore pour se garantir des vexations de leurs parens, qui déja plusieurs fois les avoient désarmés. Avec la même légéreté que je m'étois engagé pour l'autre objet, je promis de m'intéresser pour celui-ci: il est vrai que ce dernier ne m'exposoit pas à un manque de foi; que si je n'étois point dans le cas de solliciter de vive voix cette grace, j'avois la faculté de la demander par écrit, et qu'en me séparant de Klaas Baster, je pouvois lui remettre en main une lettre de recommandation pour Gordon et pour le nouveau fiscal.

En attendant, je donnai à la horde dix livres de poudre, et du plomb en proportion, et leur laissai un fusil pour se défendre pendant l'absence du frère; ce présent lui fut d'autant plus agréable que depuis long-tems elle manquoit de munitions. Je fis à chacun des individus qui la composoient quelque cadeau particulier. Les femmes sur-tout ne furent pas oubliées; mais la sœur m'en demanda un auquel je ne m'attendois pas. Trois jours après mon arrivée à la horde, une de mes chiennes avoit mis bas et m'avoit donné huit

petits. Moi, qui crois que la nature ne se trompe jamais, et qu'une mère peut nourrir, quelqu'en soit le nombre, tous les animaux qu'elle a portés, à moins que quelques circonstances particulières ne la privent de nourriture, j'avois laissé ma chienne nourrir tous les siens. Ils pouvoient par la suite me devenir utiles et remplacer tant ceux que j'avois perdu, que ceux dont il étoit possible que d'autres accidens me privassent encore. La Mulâtresse alloit me quitter; pour dernier témoignage d'amitié, elle me demanda un de mes jeunes chiens; et d'abord je le lui refusai. Mais elle y mit tant d'instances, elle me pressa tant, qu'il fallut céder. Comment résister à la sœur de deux hommes auxquels tous mes gens et moi nous devions la vie!

Le 10 août, je me mis en marche. Mon intention étoit de passer la nuit à *Poes-kop-Heuvel;* c'est ainsi que nous avions nommé le lieu où avoient été tué les éléphans. Les cadavres de ces animaux subsistoient encore en partie. Mais soit la vue, soit l'odeur de ces corps, mes bœufs prirent l'épouvante, et ils s'agitèrent tellement dans leurs traits qu'il fallut les dételer au plus vîte. A peine libres, tous prirent la fuite, et ils retournèrent au galop vers la horde, où l'on fut obligé de courir pour les ramener,

Déja, le matin, lorsqu'on les avoit mis aux voitures, ils s'étoient effarouchés, et l'on avoit eu beaucoup de peine à les atteler. Les suites funestes que pouvoient avoir ces caprices dangereux m'effrayoient d'avance, et ils me rendirent plus douloureuse encore la perte de mes anciens attelages. A combien d'accidens alloient m'exposer des animaux si mal dressés! Que de craintes! que d'inquiétudes nouvelles! Heureusement j'en fus quitte pour ce premier jour d'alarmes. Ces bêtes, qui me donnoient tant lieu de craindre pour mes gens et pour mes chariots, s'apprivoisèrent facilement: elles firent même fort lestement, dans les trois journées suivantes, vingt-quatre lieues à travers les montagnes et par les chemins les plus affreux, où nous ne trouvâmes qu'une seule fois de l'eau, qui encore étoit détestable. Heureusement que nous en eûmes dans quelques fosses de la rivière de l'Epine-Noire *(Swarte-Doorn-Rivier)*, où nous

nous campâmes le troisième jour dans l'après-midi; de très-grands mimosas bordoient la rivière le long de son cours.

Pendant qu'on dételoit, m'étant avancé pour examiner le lieu, je vis, avec autant de joie que de surprise, un chariot que gardoient quelques Hottentots. Je les accostai, et leur fis différentes questions sur la cause qui les amenoit dans ce lieu. Mais bientôt ils changèrent mon allégresse en inquiétude, quand ils m'apprirent que le chariot appartenoit à Piet Pinard, qui les avoit pris à son service et avec lequel ils venoient d'arriver. Pinard étoit ce grand chasseur, ce coureur des bois, dont j'ai parlé ci-dessus, et dont il est question dans l'ouvrage de Paterson. Il avoit voyagé avec le colonel Gordon; et au moment de mon départ du Cap, il étoit venu s'offrir pour voyager aussi avec moi. Mais, sur sa réputation, j'avois refusé ses offres; j'en ai dit ailleurs les motifs, et c'étoit avec un vrai chagrin que je le rencontrois dans ma route.

Cependant il me rendit un service. Comme il s'étoit annoncé au Cap pour venir chasser aux éléphans chez les grands Namaquois, Serrurier, successeur de mon ami Boers dans l'emploi de fiscal, avoit espéré qu'il me rencontreroit, soit dans la route, soit chez ce peuple; et, dans cet espoir, il l'avoit chargé pour moi d'un paquet et d'une lettre.

Le paquet venoit de Hollande, et il m'étoit envoyé par Temminck, qui, curieux d'avoir dans sa collection un calao, d'une espèce particulière, me prioit de le lui procurer; ajoutant que cet oiseau se trouvoit en Afrique, et me le désignant par un bec qu'il m'envoyoit. Temminck ne se trompoit pas. Le calao dont il me parloit est réellement un oiseau africain. On le voit même assez fréquemment à la côte de l'est; mais il est si farouche, si méfiant, si difficile à approcher, qu'il sera nécessairement toujours très-rare dans les cabinets. Pendant tout mon premier voyage, je n'avois été qu'une seule fois à portée d'en tirer un; c'étoit dans le pays d'Auteniquoi; et comme si j'eusse prévu le vœu de mon ami, je m'étois hâté de lui en faire l'hommage et de le lui envoyer par Boers. Le désir qu'il me témoignoit d'en avoir un mettoit pour moi un prix

infini à celui que je lui avois fait passer ; et je sentois quelque plaisir à penser qu'au moment où je recevois sa demande, il recevoit peut-être l'oiseau qu'il désiroit.

Les nouvelles que me donnoient, et sur la Hollande, Temminck, et sur le Cap, Serrurier, m'étoient, dans les circonstances présentes, infiniment agréables ; mais j'eusse désiré les recevoir par une autre voie que celle de Pinard. La rencontre de cet homme me sembloit de mauvais augure ; je m'alarmois de le voir dans mon voisinage ; et mes craintes, comme on le verra, ne se trouvèrent que trop bien fondés.

Quoiqu'il eut suivi une autre route que moi, son voyage n'avoit pas été plus heureux que le mien, et il venoit d'éprouver, comme moi, le fléau de la sécheresse et la de disette des fourrages ; mais comme il n'avoit qu'une voiture et peu de monde, il s'en étoit mieux tiré. Il me fallût entendre le prolixe et interminable récit de ses prouesses, dont je fais grace au lecteur, car jamais histoire ne fut comptée plus longuement ; et d'après le service qu'il venoit de me rendre, je me voyois pourtant obligé de l'écouter.

A l'entendre, il se rendoit chez les grands Namaquois sans autre projet que celui de chasser les éléphans et de faire le commerce de l'ivoire. Mais je connoissois assez l'aventurier, pour me défier de ses déclarations. J'avois vu d'ailleurs de quoi étoit composée sa pacotille ; et je n'ignorois pas, moi, qui voyageois aussi, que ce n'est point avec des quincailleries, du tabac et des liqueurs fortes qu'on tue des éléphans. Son seul et véritable but étoit l'achat et le commerce des bestiaux ; et s'il annonçoit avec tant d'affectation de prétendus projets de chasse, ce n'étoit qu'un prétexte pour détourner loin de lui les soupçons et les yeux de l'administration. Ceci exige une explication.

Les bestiaux sont un des objets dont la Compagnie s'est réservé exclusivement le commerce avec les Sauvages ; elle en défend le trafic sous des peines très-rigoureuses. Mais dans des contrées aussi éloignées de la surveillance du gouvernement, comment l'empêcher? et quand il manque de force pour faire exécuter même ses loix ju-

diciaires, où en trouveroit-il pour l'observation de ses loix fiscales? La prohibition dont il s'agit est d'autant plus facilement éludée, que personne n'est spécialement chargé de la maintenir, que tout le monde est intéressé à la frauder, et qu'avec l'assurance de l'impunité on a de plus celle du bénéfice.

Encore, si les fraudeurs n'étoient coupables qu'envers le gouvernement! mais que d'iniquités! que de crimes et d'horreurs! Quelques colons, bien armés, se réunissent ensemble; puis, tombant tout-à-coup sur une horde isolée, ils obligent ceux qui la composent de leur amener tous leurs troupeaux, y choisissent les bêtes qui leur conviennent, et en donnent le prix qui leur plait. Que peuvent, contre ces brigands redoutables, de malheureux Sauvages à qui les armes à feu sont inconnues! S'ils entreprennent de résister, s'ils se permettent même quelques murmures, leur vie n'est pas en sûreté. Aussi, à peine savent-ils les contrebandiers en campagne, qu'ils s'empressent d'éloigner leurs troupeaux et de les envoyer dans les bois et dans les montagnes, où ils les tiennent cachés. C'est le seul moyen qu'ils aient pour se préserver du pillage; et c'est celui qu'ils emploient tous.

Mainte fois il m'est arrivé de venir dans une horde, et de ne pas y trouver une seule pièce de bétail; parce que, jugé d'après les faits d'autrui, on m'y regardoit comme un de ces prétendus trafiquans de bœufs, dont la présence est un fléau. Pour dissiper ces préventions défavorables, il falloit qu'en vivant quelque tems avec les Sauvages, ils apprissent à me connoître, ou que mes gens les instruisissent des motifs qui me faisoient voyager; alors la confiance se rétablissoit. On me racontoit les abominations qu'avoient commises les scélérats avec lesquels on m'avoit confondu. Je voyois les troupeaux reparoître; et si je voulois en acheter quelques bêtes, on me laissoit le maître du choix; toutes étoient à ma disposition. Je contractois loyalement, je payois de même; et j'avois, en partant, la consolation d'entendre ces bouches qui, jusqu'alors, avoient maudit les blancs, avouer enfin qu'il en étoit quelques-uns qui ne méritoient pas d'être haïs.

Assurément je ne soupçonnois point Pinard d'être un de ces ache-

teurs à coup de fusil. Sans doute il vouloit contracter autrement qu'eux, puisqu'il étoit seul de sa couleur, et qu'il portoit avec lui les trois sortes de marchandises que recherchent, par dessus toutes les autres, les Sauvages: la quincaillerie, l'eau-de-vie et le tabac. Néanmoins je craignois l'indiscipline et le désordre que pouvoit mettre dans ma troupe un pareil homme; et bientôt il me prouva que je ne m'allarmois point vainement. Il conduisoit avec lui trois tonneaux de cette mauvaise eau-de-vie que fabriquent et vendent les colons; mais au goût qu'il montroit pour cette liqueur, sa cargaison devoit être bien allégée, avant qu'il fût arrivé chez les Namaquois. Dès le soir, il en prit une telle dose, que le peu qu'il avoit de raison se trouva entièrement troublé. Dans cet état, ses tonneaux étant abandonnés à la discrétion de ses Hottentots, ceux-ci en firent les honneurs à ma troupe; et avant la nuit, ses gens et les miens furent ivres. Au milieu de cette orgie dégoutante, Pinard balbutiant cherchoit à débaucher mes Hottentots et à les engager de quitter mon service pour s'attacher au sien; c'étoit pour eux une séduction bien puissante que l'aspect de ces trois tonneaux en perce; et je vis un moment où leur ancienne inclination pour moi alloit être étouffée par l'appât subit de cette eau-de-vie qui alloit être à leur discrétion.

Le lendemain, on recommença à boire dès le point du jour. L'empressement fut même tel, qu'avant que les voitures fussent attelées, tout le monde, excepté mon Klaas et trois ou quatre de ses camarades aussi raisonnables que lui, se trouva ivre de nouveau. Cependant il falloit partir; et pour préserver mes voitures d'accidens, je n'avois d'autre ressource que d'en confier la conduite à ce peu de gens sages qui avoient encore leur raison. Swanepoel lui-même, Swanepoel, qui jusqu'alors avoit mérité de moi tant d'éloges, étoit hors d'état de servir; et séduit par les invitations de Pinard, il venoit de s'enivrer avec lui. J'attendis néanmoins, pour lui témoigner mon mécontentement, que nous fussions en marche. Lui, mortifié de mes reproches, veut me prouver qu'il est en état de conduire ma voiture. En vain je lui ordonne de s'éloigner; il s'approche en chancelant, et cherche à s'élancer sur le siège, mais les

pieds et les mains lui manquent tout-à-coup, et tandis que, par des cris affreux, je tâche de faire arrêter le chariot, la roue de devant lui passe en sautoir sur le corps ; et celle de derrière alloit même lui écraser la tête, si, par un mouvement machinal, il ne se fût éloigné de sa direction.

Je le crus sans vie; mes conducteurs le regardèrent également comme mort, et déja ils accouroient pour le ramasser, quand, tout-à-coup, je le vis se relever lui-même, et me dire gaiement, ce n'est rien. Malheureux ! m'écriai-je, tu vas sentir bientôt que c'est quelque chose. A peine avois-je parlé qu'il tomba sans connoissance. Je le fis étendre sur le matelat de mon chariot. Mais bientôt le mouvement de la voiture le fit revenir à lui ; et ce fut alors qu'il sentit ses douleurs, accrues encore par les secousses et les cahots ; le moindre ébranlement lui faisoit pousser des cris horribles. Cependant il ne m'étoit pas possible d'arrêter. Nous n'avions pas trouvé la moindre verdure sur les bords de la rivière près de laquelle nous venions de camper. Klaas se flattoit d'en trouver vers la Rivière-Verte, qui étoit éloignée de trois lieues ; et nous étions pressés d'arriver à celle-ci. Mais comme l'autre contenoit peu d'eau et pas plus d'herbage, nos bêtes étoient si fatiguées qu'il fallut pourtant arrêter pour leur donner quelque repos.

Cette halte me laissoit le tems d'examiner l'état du blessé et de voir si l'on pouvoit lui procurer du secours. Je le fis déshabiller. Il avoit deux côtes cassées, et les parties fracturées formoient même sous la peau une sorte d'éminence. Dans des circonstances aussi fâcheuses, que faire ? que décider ? Il falloit des opérations chirurgicales, un pansement selon les règles de l'art, un traitement suivi ; et n'ayant en ce genre, ni connoissances, ni moyens, je me voyois forcé d'abandonner le malade à la nature, c'est-à-dire, à ses souffrances et à la mort. Il poussoit des hurlemens affreux ; il me supplioit, à mains jointes, de lui brûler la cervelle avec un de mes pistolets, pour abréger ses douleurs ; son état me déchiroit l'ame. Mais bientôt ma pitié se changea en colère, quand j'appris que, dans un moment où je m'étois éloigné de lui, il venoit encore d'a-

valer une demi bouteille d'eau-de-vie, que lui avoit apportée, en cachette, un des gens de Pinard.

Oh ! combien alors je maudis la mauvaise fortune qui m'avoit fait rencontrer ce malheureux chasseur dont l'ivrognerie étoit, à mes yeux, la véritable cause de la mort de Swanepoel, et dont la présence pouvoit causer encore d'autres désordres dans ma caravane ! Quelle satisfaction j'aurois eue de pouvoir me séparer de lui, en restant sur les bords de la Rivière-Verte et lui laissant prendre les devants ! Mais cette séparation devenoit impossible, parce que le lit de la rivière manquant d'eau, il falloit en chercher une qui en eût. D'ailleurs, deux de mes attelages ne m'appartenant point et ne m'ayant été prêtés que pour me conduire jusqu'au Namero, je ne devois point oublier qu'ils étoient nécessaires aux deux frères pour cultiver et ensemencer leurs terres ; et que par conséquent je devois les leur rendre le plutôt qu'il me seroit possible.

Une réflexion cependant me rassuroit sur les désordres que je voyois naître. Si j'avois lieu de craindre la présence de Pinard, la mienne, peut-être, étoit encore plus à redouter pour lui. Jamais mon caractère franc et décidé n'avoit pu se contraindre sur une conduite équivoque ou sur une mauvaise action. Dès la veille j'avois témoigné hautement mon mécontentement à cet ivrogne. Avant le départ, je lui avois renouvellé mes reproches, du ton le plus ferme et le plus appuyé ; et je venois de remarquer depuis notre campement, que, confus et embarassé devant moi, il paroissoit éviter ma présence ; ce qui me faisoit croire que si j'étois encore obligé de marcher quelque tems avec lui, il se tiendroit éloigné de moi et de mes gens, et que probablement il chercheroit à me quitter, dès que les circonstances le lui permettroient.

Le lendemain nous nous remîmes en route en cotoyant toujours le lit de la rivière. Enfin, après quatre heures et demie de marche, nous trouvâmes dans ce lit une cavité considérable, qui, heureusement pour nous, contenoit de l'eau, et qui en avoit même assez pour les deux caravanes et pour toutes nos bêtes. On y trouva aussi quelques tortues que mes plongeurs péchèrent, et qui nous fournirent

pour le moment, un aliment aussi sain qu'agréable. L'endroit où nous nous arrêtâmes, porte en hottentot le nom de *Gariche*.

Swanepoel étoit toujours souffrant, et il désiroit avoir du sang de rhinocéros à boire. C'est-là un de ces remèdes qui, je ne sais pourquoi, se sont accrédités chez les colons, ainsi que chez les Sauvages. On le croit excellent pour les luxations, fractures, et généralement pour toutes les maladies internes; mais on ne tue pas toujours des rhinocéros quand on le veut, et je n'en avois point là à ma disposition. Au défaut de sang, le malade avaloit copieusement de l'eau-de-vie. Pinard l'avoit assuré que cette boisson seule le guériroit.

Pour moi, qui m'étois imaginé qu'après son accident il alloit, pour le reste de ses jours, prendre l'eau-de-vie en horreur, j'étois étonné de le voir se livrer à cette intempérance effroyable. Mais je fermois les yeux sur ces excès et le regardois comme un de ces malades abandonnés, à qui l'on permet tout, parce qu'on désespère de leur vie.

Qui croiroit que ce régime affreux opéra la guérison du malade, du moins il ne lui fut pas nuisible. On raisonnera tant que l'on voudra sur cette cure miraculeuse; certainement, malgré le succès dont je l'ai vu suivi, je n'aurai garde de le conseiller en pareil cas; mais soit que l'eau-de-vie l'ait opérée, soit qu'on ne doive l'attribuer qu'à la seule nature, et que ce soit l'énergie des forces vitales qui ait consolidé chez le malade et ressoudé, en quelque sorte, ses os fracturés; je dois assurer ici que sans pansement, sans appareil, sans aucun ménagement, mon vieil ivrogne se trouva entièrement guéri, et que, six semaines après son accident, il reprit ses fonctions, sans que depuis il ait ressenti la moindre douleur.

Le chemin que nous avions fait depuis la Rivière-Verte me rapprocha du Namero; et déjà nous nous trouvions près des montagnes du Camis, qui se présentoient majestueusement à l'est du pays où le Baster m'avoit annoncé que je pourrois trouver à me fournir les attelages qui m'étoient nécessaires. J'étois empressé d'y arriver. Mais ayant trouvé dans notre route une source charmante, nommée *Oog-Fontyn* (Fontaine de l'œil), dont les eaux abondantes, douces et

limpides, nous annonçoient une station agréable, les deux frères, séduits par la fraîcheur du lieu, me proposèrent d'y camper; et, malgré mon impatience, je cédai à leur désir. Vers le soir, quelques Hottentots du voisinage étant venus puiser de l'eau à la fontaine, ils parurent frappés de l'excessive fatigue où se trouvoient nos bœufs, et ils m'annoncèrent que jamais des animaux aussi affoiblis ne pourroient mener mes voitures sur la cîme du Namero que je voulois traverser. Une pareille réflexion ne pouvoit que m'inquiéter beaucoup. Je consultai les donneurs d'avis, sur le parti que j'avois à prendre : « A quelque distance d'ici et dans les montagnes, me « répondirent-ils, est l'habitation de Van der Westhuysen; envoyez « vers lui un homme de votre troupe pour lui demander des relais; « il peut vous en donner, et sûrement il ne vous les refusera pas. »

Ce nom de Van der Westhuysen fit pâlir les deux frères : c'étoit celui de leur père, et il leur annonçoit, comme très-près d'eux, des dangers qu'ils croyoient éloignés. Le vieillard devoit être sur les bords ou à l'embouchure de la Rivière-Verte, où étoient ses possessions; mais la sécheresse excessive et le manque d'eau l'avoit forcé de se retirer avec ses bestiaux dans les montagnes, où il possédoit encore une autre habitation. Les deux Basters craignoient, en m'accompagnant jusques-là, de rencontrer leurs frères blancs, et de s'exposer à des insultes et à des violences nouvelles. Cette idée les avoit même tellement effrayés, que, sans songer à leurs engagemens avec moi, sans s'embarasser de ce que je pourrois devenir, ils prirent le parti de se retirer à l'instant même, d'emmener leurs boeufs, et de me laisser dans mon camp avec mon attelage, mes chariots et mon monde. Il m'eût été facile de leur montrer l'odieux d'un pareil procédé; je préférai de les rassurer sur leurs craintes, en leur promettant que je ne logerois point chez leurs parens, que je resterois sur l'habitation le moins qu'il me seroit possible, et que, quant à eux, je leur assurerois l'incognito, en les tenant cachés dans mes tentes. Ma promesse les calma. Ils consentirent à tenir la leur, et restèrent.

D'après l'avis que m'avoient donné à la fontaine les Hottentots, j'envoyai

j'envoyai un exprès à Van der Westhuysen pour obtenir de lui des relais; et, en effet, le lendemain je reçus les attelages qui m'étoient nécessaires. Parvenu sur la hauteur, je fis arrêter et camper à quelque distance de la maison, ainsi que je l'avois promis aux deux Basters; ils s'arrangèrent pour rester cachés dans mon camp; et moi, pendant ce tems, j'allai chez leurs parens faire ma visite.

La famille me connoissoit déja de réputation; et d'ailleurs Pinard, qui avoit pris les devants, et qui étoit allé descendre chez elle, venoit de lui parler de moi avec quelques détails. Elle me reçut très-obligemment, me fit des reproches de n'être pas venu, comme Pinard, lui demander un logement, et me renouvella ses offres de service en tout ce qui dépendoit d'elle. Cette famille consistoit en deux fils, dont un haut de six pieds, et deux filles, l'une grande et fort jolie, l'autre imbécile. Au reste, dans toute notre conversation, il n'y avoit que trois des enfans et leur mère qui prissent et tinssent la parole. Le bon-homme, vieillard septuagénaire, compté pour rien dans la maison et regardé comme nul, étoit assis dans un coin, où il écoutoit sans mot dire. Depuis long-tems sa femme l'avoit mis au régime du silence; et, sous prétexte d'épargner ses poumons, qui quelquefois souffroient d'un asthme, elle lui représentoit, dès qu'il osoit se permettre d'ouvrir la bouche, qu'il alloit se fatiguer, et le prioit de se taire.

L'infortuné payoit bien cher l'échange qu'il avoit fait de ses femmes hottentotes pour une femme blanche. Dominé, dès le commencement, par cette maîtresse impérieuse, il en étoit devenu l'esclave; et c'est par une suite de cette foiblesse qu'il s'étoit vu forcé d'entrer dans la conjuration qu'elle avoit formée contre les enfans du premier lit. Confus et humilié du rôle qu'il jouoit, il paroissoit souffrir de ma présence. Quelquefois pourtant il se hasardoit à me sourire avec affection; mais c'étoit à la dérobée, et d'un air inquiet qui me faisoit voir qu'il craignoit d'être apperçu de sa femme.

Il étoit né en Allemagne, et je parlois sa langue. Par pitié pour sa peine, autant que par égard pour son titre de maître, je voulus le mettre pour quelque chose dans la conversation, et lui fis, en

allemand, diverses questions sur sa patrie, sur le tems où il l'avoit quittée, sur les circonstances qui l'avoient conduit en Afrique, enfin sur certains détails qui pouvoient l'intéresser. Il y parut sensible, et déja même la joie s'épanouissoit sur son visage; mais sa femme, craignant apparemment, ou qu'il ne parlât d'elle, ou qu'il eût trop de plaisir, l'interrompit brusquement et le fit taire, pour me parler de la France. Madame se prétendoit Françoise d'origine. Sa mère, disoit-elle, étoit Provençale; elle même, quoique née Africaine, avoit été élevée à la languedocienne; et pour me le prouver, elle me prononça quelques phrases d'un baragouin inintelligible, qu'elle prétendoit être du françois. Probablement elle n'entendoit pas plus que moi ce jargon bisarre; mais elle affectoit de s'en servir de tems en tems, et persuadée que le témoignage le plus convaincant de son origine étoit l'accent du pays, elle en mettoit tant à son prétendu patois, elle faisoit de tels efforts et de contorsions de bouche si ridicules, que j'avois toutes les peines du monde à m'empêcher de rire. Les deux fils et leur grande sœur écoutoient ces merveilles, bouche béante, les yeux stupidement attachés sur leur mère; et plus ses mots devenoient inintelligibles, plus leur admiration pour elle sembloit s'accroître.

Pour partager et pour augmenter les plaisirs d'une journée aussi amusante, la dame avoit envoyé chercher un sien frère, nommé Engelbrecht, lequel demeuroit à quelques lieues de là. Engelbrecht ne vint point le même jour; mais la joie des assistans n'en fut point troublée pour cela. Pinard avoit fait apporter de l'eau-de-vie en quantité. Toute intéressante qu'étoit la conversation, on l'interrompit pour boire; et comme, faute de gobelets, on fut obligé de se servir d'écuelles, en peu de tems toute la maison, sans excepter la mère et ses deux filles, fut complettement ivre. Pour moi, que ce dénouement laissoit libre, j'en profitai pour me retirer, et je vins passer la nuit dans mon camp.

Engelbrecht arriva dès le matin chez sa sœur. Il amenoit avec lui sa famille qui étoit plus nombreuse que l'autre; et cette arrivée avoit été célébrée par quelques rasades d'eau-de-vie. Après ce préliminai-

re, quelqu'un proposa de venir me visiter dans ma tente, et bientôt je vis arriver toute la société. Une pareille démarche sembloit m'annoncer des choses obligeantes; mais les cerveaux étoient échauffés de boisson. Ce fut Engelbrecht qui parla le premier; et cet homme qui ne m'avoit jamais vu, cet homme qui me devoit des égards à plus d'un titre, ne m'adressa la parole que pour me demander, d'un ton grossier, pourquoi j'avois admis dans ma troupe un scélérat tel que Klaas Baster ?

Cette impertinente question m'annonçoit que le secret de la présence du Baster étoit connu : or, il n'y avoit que Pinard qui eût pu me trahir sur cet objet. Avant de nous rendre chez les Van der Westhuysen, j'avois exigé de lui le plus profond silence sur l'arrivée des deux frères : il me l'avoit promis; mais quelle confiance avoir dans les promesses et la discrétion d'un ivrogne! Indigné de son procédé infame, ce fut à lui que j'adressai d'abord la parole; et j'avoue que dans ma colère je lui parlai très-rudement. Ma réponse au frère fut très-sèche; j'annonçai hautement à la société que si quelqu'un s'avisoit de faire à Klaas Baster la plus légère insulte, dès-lors il se déclaroit mon ennemi, et que je le regarderois comme le mien. Enfin, je mis dans mon geste et dans mes expressions tant de chaleur, que personne n'osa me répliquer un seul mot. Au reste, ce qui me rendoit si fier et si hardi c'étoit la présence même du père. Quoiqu'il ne se permît point de parler, j'étois bien sûr d'être avoué intérieurement par lui : j'avois cru démêler ses sentimens cachés; et tandis que je m'échauffois pour ses deux fils, il me sembloit lire dans ses yeux le plaisir qu'il ressensoit de me voir défendre deux malheureux, qui n'étoient tels que parce qu'ils étoient ses enfans.

Pour détourner un entretien dont on s'étoit flatté de tirer un meilleur parti, la belle-mère m'invita de venir dîner chez elle avec toute sa compagnie; et moi, sans témoigner ni humeur ni ressentiment, j'acceptai, et je suivis la bande joyeuse, fort embarrassé néanmoins de savoir comment s'exécuteroit la fête et quel rôle j'allois jouer dans ce banquet solemnel.

La maison étoit d'une seule pièce, longue de vingt pieds envi-

ron, sur neuf ou dix de large; ses murs, fabriqués simplement avec de la terre, étoient de toutes parts sillonnés de lézardes et de larges fentes. Cette galerie, ou plutôt cette vaste grange, n'offroit pour toute fenêtre qu'un seul trou, bouché avec le fond délabré d'un vieux tonneau. On pouvoit, à travers les trous nombreux du toit, tombant en ruine, distinguer, sans quitter sa place, si le ciel étoit triste ou serein; mais ses arrosoirs naturels ne manquoient pas, lorsqu'il pleuvoit, d'inonder la chambre et ceux qui l'habitoient. On faisoit le feu dans un angle à côté de la porte : de cheminée, on n'y avoit jamais songé; et la fumée avoit à chosir, à la vérité, pour purger ce repaire, ou le toit, ou les murs lézardés, ou la porte, ou la fenêtre. Dans l'angle opposé à la porte d'entrée, se trouvoient ramassés en tas, et à peine recouverts de nattes à demi pourries, tous les grains de la récolte, pour la consommation de cette nombreuse famille.

Quant aux meubles de ce riant palais, ils répondoient parfaitement au portrait que je viens d'en faire. Une table raboteuse, fixée à demeure sous la fenêtre, et toujours chargée d'une bouilloire d'eau bouillante et de quelques jattes écornées. Trois petits coffres roulans, servoient tout à la fois de sièges et d'armoires; et, lorsqu'il y avoit compagnie, on y appliquoit dessus des planches brutes à défaut de bancs. Dans un troisième angle, à côté du tas de grains, s'élevoit le sopha des époux. Ce grabat, ou cette espèce de lit, fait avec quatre pieux fichés en terre, et sur lesquels on avoit cloué une peau de bœufs, servant de matelats, étoit encore surmonté d'un énorme tas de peaux de moutons, graisseuses, puantes et mal préparées, qui tenoient lieu de couvertures et de coucher au reste de la famille, qui, pêle-mêle, dormoit sur le plancher. Enfin, contre le mur, vis-à-vis la fenêtre, se voyoit un moulin à bras pour la mouture du bled. Telles sont en raccourci les voluptés dont se repaissent les habitans de ce séjour enchanté. A peine la compagnie fut-elle rassemblée, que je vis les deux filles et les deux fils de la patrône, aidés de quelques Hottentots, se mettre en devoir de moudre la quantité de farine qu'alloit exiger tant de nouveaux venus. Le moulin

demandoit quatre travailleurs vigoureux, et la compagnie se relayoit tour à tour pour cette besogne. Cependant le feu pétilloit dans l'âtre, attendant un mouton tout entier, tout frais écorché, qui pendoit à la muraille, et qui devoit former le seul mets de ce fameux repas. Les hommes tiroient leurs pipes et commençoient à fumer. Pinard, très-libéral d'eau-de-vie quand il en buvoit sa part, en avoit apporté une abondante provision, et la société ne manquoit pas de se désaltérer de tems en tems.

Pour moi, déja rassasié de tant de féeries, j'avois senti mon cœur se soulever à la vue de ce mouton hideux pendu au mur, et dont le sang couloit encore sur le plancher; et bientôt la chaleur du feu, l'épaisseur de la fumée des pipes, l'odeur insupportable qu'exhaloit, et la sueur des personnes occupées au moulin, et le corps huileux des Hottentots, et le tabac des fumeurs, et ces haleines empoisonnées d'eau-de-vie, me portèrent à la tête, et finirent par me rendre malade. A ces petits inconvéniens se joignoit le bruit assourdissant du moulin, bruit si affreux que les assistans étoient contraints de crier à tue-tête pour s'entendre. En vain, par égard, je fis des efforts pour résister à la douleur et ne point quitter l'assemblée; il fallut céder au dégoût : tout tournoit autour de moi; j'étois plus ivre qu'aucun des conviés, quoique je n'eusse encore bu que du lait; je sortis et retournai à ma tente, où bientôt l'air pur et le calme m'eurent rétabli. Mais ce qui pourra donner une véritable idée de cette bachanalle hottentote, c'est que personne ne s'apperçut que je manquois au dîner.

Le lendemain, lorsqu'on eut appris qu'en effet j'avois déserté lâchement, on me plaignit d'avoir perdu à dormir une nuit si agréable; mais ces regrets étoient mêlés de railleries et d'une sorte de commisération. On comparoît ma conduite avec celle du lieutenant Paterson. Tous se répandoient en éloges sur ce voyageur, qui, en leur prodiguant d'excellent vin de Bordeaux, s'étoit montré un athlète invincible, soit qu'il fallut fumer, soit qu'il fallut boire; et je sentois très-bien que l'admiration qu'avoit excitée cette tête forte n'offroit pas des résultats favorables à la foiblesse de la mienne.

Tout ceci m'indiquoit que Paterson s'étoit conduit en homme sage et avisé. Obligé de vivre avec des ivrognes et de dépendre d'eux, à raison des services qu'il en attendoit, il avoit eu la prudence de se prêter aux circonstances et de se conformer à leurs goûts : moi-même j'aurois adopté sa politique et suivi son exemple, si mon tempérammênt eût pu s'y plier. Mais à une aversion insurmontable pour les excès du genre de celui-ci, se joignoit une impuissance physique; et quoique capable de supporter des fatigues de tout genre, je ne l'étois point pour les abus de la boisson et sur-tout pour celui des liqueurs fortes.

Mon intention, en revenant chez Van der Westhuysen, étoit d'obtenir de lui et de son beau-frère qu'ils me vendissent chacun un attelage. Piet Baster étoit retourné à sa horde avec les siens; et mes bœufs, joints à ceux que j'avois achetés de son frère, ne me suffisoient certainement pas pour pouvoir me remettre en route avec trois chariots. Inquiet de la position embarrassante où je me trouvois, j'étois impatient d'en sortir; mais les têtes avoient été tellement dérangées par les libéralités de Pinard, que ni ce jour-là, ni le suivant, il ne me fut possible de faire ma proposition : et l'on m'en croira sans peine, quand je dirai qu'en trois fois vingt-quatre heures, huit hommes et six femmes vidèrent un *half-aam* d'eau-de-vie, c'est-à-dire, quatre-vingt pintes. Il est vrai qu'on passa les trois nuits sans se coucher; que les journées, à l'exception du peu de sommeil qu'obtinrent l'accablement et l'ivresse, furent employées totalement à boire, et que Pinard l'Amphytrion savoit merveilleusement exciter son monde, et par ses leçons, et par son exemple, et que peut-être ses gens ne s'en firent pas faute non plus.

Le quatrième jour enfin, la compagnie, lassée de boire, s'étant trouvée un peu rassise, j'entamai près de Van der Westhuysen et d'Engelbrecht ma négociation. Leur réponse fut qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre me vendre un seul bœuf, parce qu'ils n'avoient absolument que ceux qui leur étoient nécessaires; et en cela ils ne me trompoient point : mais ils m'annoncèrent que si je voulois me rendre dans les montagnes du Camis, je trouverois là des co-

lons qui me fourniroient ceux dont je pourrois avoir besoin. C'étoit Klaas Baster qui m'avoit fait venir au Namero, en m'assurant que j'y verrois des attelages à acheter. Du Namero l'on me renvoyoit au Camis, et j'avois à craindre de n'être pas plus heureux. Mais, d'un autre côté, quel parti prendre ? et après tout, puisque sans un nouvel achat de bœufs je ne pouvois sortir du lieu où j'étois, ne devois-je pas courir les risques d'un voyage qui devenoit ma seule et unique ressource ?

Le fils aîné de la maison s'offrit de monter à cheval avec moi et de me servir de guide au Camis. Assurément cette proposition étoit faite pour me plaire. Je l'acceptai avec reconnoissance ; mais je demandai à y mettre une condition : ce fut que Klaas Baster seroit du voyage.

Depuis qu'on avoit su dans la famille que je l'emmenois avec moi ; depuis que j'avois eu occasion de déployer à ce sujet mes sentimens vis-à-vis d'elle, je m'étois fait un devoir de le tirer de la tente où il se tenoit caché et de le faire vivre ostensiblement dans mon camp avec mes autres compagnons. Les parens paroissoient ne plus s'affecter de sa présence ; mais ce n'étoit pas assez pour moi, et je voulus absolument le reconcilier avec eux. Jusqu'à ce moment, l'ivresse, dont ils n'étoient point sortis, m'avoit empêché d'exécuter mon projet. Le laisser dans mon camp pendant que j'irois au Camis, c'étoit exposer ce brave homme, à qui j'avois tant d'obligations. Il se pouvoit que les têtes s'échauffassent de nouveau sur lui, et qu'on profitât de mon absence pour lui jouer quelque tour. Dans cette incertitude, le seul parti qui me restoit étoit de l'emmener avec moi ; et ce fut par ce motif que j'en fis la proposition au frère, quoique de la part de celui-ci je m'attendisse à un refus. En effet, il parut d'abord hésiter ; mais ébranlé par la ferme résolution où il me vit de rejetter ses services, s'il n'acceptoit point ma condition ; honteux de s'être avancé, et de paroître rougir de son frère en ma présence, il se détermina enfin ; et le lendemain, à la pointe du jour, nous partîmes tous trois, suivis de quelques-uns de mes Hottentots.

Nous avions à l'est la chaîne du Camis. Arrivés au pied des pre-

mières montagnes, nous ne trouvâmes que des sentiers étroits et tortueux, par lesquels il nous fallut gravir, sans pouvoir nous servir que rarement de nos chevaux. Après une marche très-fatigante, ces routes escarpées nous conduisirent à une gorge profonde dans laquelle couloit une rivière que mon guide me dit être la Rivière-Verte, et qui prend sa source dans ces montagnes. Quelqu'instruit que me parut le jeune homme dans la connoissance locale du pays, son assertion me sembloit d'autant plus invraisemblable qu'ayant côtoyé pendant long-tems le lit de la Rivière-Verte, je n'y avois pas vu une goutte d'eau courante, et que celle-ci couloit à pleins bords. Cependant il ne se trompoit point. Mais cette eau avoit à traverser des sables et des terrains brûlés qui la tarissoient et l'empêchoient d'arriver jusqu'à la plaine, quand elle n'étoit pas très-abondante.

L'intention de mon guide, en me conduisant dans la gorge, étoit de m'aboucher avec un colon qui avoit là une habitation, c'est-à-dire, une mauvaise cabane dans laquelle il vivoit. J'y achetai six bœufs, qui devoient m'être livrés lorsqu'à mon retour je repasserois par ce lieu. Plus loin et plus avant dans les montagnes, je trouvai un gîte semblable, dont le maître me vendit, aux mêmes conditions, trois autres bêtes, en m'offrant de passer la nuit sous son toit. Le soir approchoit, et le froid étoit déja excessif. Il fut même tel que je ne pus dormir, et que je passai la nuit à grelotter, enveloppé dans mon manteau, qui me servoit à la fois de matelat et de couverture. Au retour de la lumière, je ne fus plus étonné de cette froidure si rigoureuse : la terre étoit couverte d'un pied de neige.

Né dans la zône torride où j'avois passé ma première jeunesse, je devois être sensible au froid ; et quoique j'eusse appris à m'y endurcir pendant mon séjour en France, les trois années que je venois de passer en Afrique m'avoient rendu ma sensibilité première, en me faisant vivre dans une température qui se rapprochoit de celle dans laquelle j'avois pris naissance. Avec une pareille susceptibilité, il m'étoit extrêmement pénible d'avoir à subir les frimats d'un climat glacial. Je ne sais quel journaliste, en parlant de mon premier ouvrage, a dit que je voyageois en satrape, parce que j'avois avec moi

trois

trois chariots : certes, si le critique eût pu me voir dans la cabane du Camis, il fût convenu que le satrape n'étoit pas toujours à son aise.

Le maître de la case m'avoit prévenu que plus loin, vers le nord-ouest, demeuroit un autre habitant qui, plus riche que lui en bestiaux, pourroit m'en vendre davantage. Malgré la répugnance que je me sentois pour entreprendre une nouvelle course par un tems aussi dur, je partis. Pendant toute notre marche, qui fut des plus pénibles, nous eûmes à essuyer une neige continuelle. Elle tomboit à gros flocons, comme dans les pays les plus septentrionaux de l'Europe. C'étoit une grande imprudence à nous, de nous aventurer ainsi dans des circonstances pareilles, car la neige, empêchant de découvrir le sol sur lequel nous marchions, nous risquions sans cesse de nous rompre le cou en tombant avec nos chevaux; cependant, par un bonheur sur lequel nous ne devions pas trop compter, nous arrivâmes sans accident sur une habitation pitoyable, où nous trouvâmes, dans une mauvaise hutte, un vieillard avancé en âge qui se chauffoit à un feu de bouse de vache, dont il m'invita de m'approcher.

Transi et morfondu, ce fut avec bien du plaisir que je trouvai à me réchauffer; quoique je ne pusse le faire que dans une position très-incommode et accroupi à la hottentote; la cabane étant trop basse pour y rester debout. Cloete à ce bienfait de l'hospitalité, joignit celui de nous présenter du lait et du pain, les seules subsistances qu'il eut en sa disposition. Je me contentai du lait, parce que le pain ayant été pêtri, au moins pour un quart, avec les égrisures de la meule qui avoit moulu sa farine, je ne voulois point user mes dents à manger des pierres. Le soir, notre patron nous régala d'un *haamel* (mouton gras), qu'il fit tuer, et qui fut mieux reçu de ma troupe que son lait.

Pour moi, je causois avec lui, j'étudiois son caractère, et je cherchois à deviner par quels moyens je le déterminerois à me vendre les bœufs dont j'avois besoin. Tant de précautions étoient inutiles. A peine eus-je formé ma demande qu'il me ferma la bouche par un re-

fus net : sorte de réponse peu consolante pour un homme qui, dans l'espoir d'en recevoir une autre, avoit bravé le froid et la neige. Cependant en tâtant le vieillard dans la conversation, je m'étois apperçu que quand j'avois parlé eau-de-vie, ses yeux s'étoient ranimés ; et je me flattois que ce moyen d'éloquence me serviroit mieux auprès de lui que toutes les prières et toutes les instances possibles.

J'avois avec moi deux flacons d'eau-de-vie de France ; j'en fis apporter un, et versai quelques rasades au bon-homme pour le mettre en belle humeur ; puis, quand je vis son visage s'épanouir, je renouvellai ma proposition. Elle ne fut point rejettée comme la première fois ; mais néanmoins il ne l'accueillit qu'avec froideur. J'essayai d'échauffer, par quelques rasades nouvelles, ce commencement de bonne volonté ; et dans l'intervalle, je lui représentai, avec le plus de chaleur qu'il me fut possible, et la situation désastreuse où je me trouvois, et le service important qu'il alloit me rendre, s'il vouloit contribuer à m'en tirer. Je m'avançai même jusqu'à le laisser maître des conditions, et promis de payer, sans rien rabattre du prix qu'il fixeroit aux deux attelages que je lui demandois. C'étoit-là lui mettre la main dans ma bourse ; mais la nécessité m'y forçoit, et il consentit enfin à me céder, pour cent quarante rixdalers, quatorze bœufs.

Le froid ne m'avoit pas permis de reposer la nuit précédente ; il m'empêcha encore de dormir celle-ci, et il fallut la passer à causer avec Cloete, accroupis tous deux auprès de son feu.

Le pis de l'aventure, c'est que le matin quand le patron eut cuvé son eau-de-vie, il ne se ressouvint plus des promesses de la veille, et que par conséquent il ne voulut plus les tenir. Heureusement il me restoit encore de sa liqueur favorite. Je recommençai l'épreuve du jour précédent, et elle réussit de nouveau. Cloete renouvella sa promesse ; mais, pour empêcher qu'il ne la retirât encore, j'exigeai, quand il l'eut donnée, qu'il me conduisît dans son parc, et que là je pusse choisir les bêtes qu'il venoit de me vendre. A l'inspection des dents et de cornes, toutes me parurent avoir plus de

dix ans de service ; et néanmoins j'étois trop heureux de les trouver.

De retour dans la cabane, je lui fis mon obligation payable au Cap, et tirée, à l'ordre d'un de ses amis, sur Serrurier, le nouveau fiscal. Mais ces quatorze bœufs achetés ne me formoient qu'un attelage ; et j'eusse bien désiré en avoir deux. Ainsi donc, en écrivant le billet, je proposai à mon homme de lui en faire un du double, et de lui acheter par conséquent le double d'animaux. Pour donner du poids à cette proposition, je l'accompagnai d'un grand verre d'eau-de-vie. Il avala tranquillement la boisson ; puis il ajouta, sans s'émouvoir, que non-seulement il ne me vendroit pas une bête de plus, mais qu'il me conseilloit même avec franchise de lui laisser les autres ; que je venois de faire un marché de dupe ; qu'à six lieues plus avant dans les montagnes étoit une horde hottentote où j'aurois trouvé à conclure des achats bien autrement avantageux que le sien ; et qu'au sur-plus il m'exhortoit lui-même à m'y transporter.

Cet aveu naïf, tout grossier qu'il étoit, ne pouvoit manquer de me plaire, puisqu'il m'indiquoit le moyen de completter mes attelages. Malgré la neige qui tomboit toujours très-abondamment, je donnai aussitôt des ordres pour le départ, et je demandai à Cloete des renseignemens pour me rendre à la horde. Mais quand il fallut nous mettre en route, je me sentis tout-à-coup tellement transi, tellement pénétré du froid, que la force et le courage me manquant à la fois, je rentrai dans la cabane et me contentai d'envoyer mes gens, en leur livrant toute la quincaillerie que nous avions apportée avec nous, et les chargeant de l'employer pour acheter autant de bœufs qu'ils pourroient en avoir.

Dans ces hautes montagnes du Camis, lieu le plus élevé peut-être de toute l'Afrique méridionale, l'air est si vif et si cuisant que le tempérament le plus robuste en est affecté. Soit que je fusse mal disposé, ou que le froid fût augmenté réellement, comme je n'en doutai point, je ne pouvois plus me réchauffer. Mon dos restoit glacé, tandis que le feu près duquel j'étois accroupi, me brûloit les jambes. Si par fois, pour dissiper l'engourdissement que

me causoit une attitude si gênante, j'essayois de sortir hors de la cabane, l'air, oppressant tout-à-coup ma poitrine, me coupoit la respiration; je haletois; il me sembloit que j'allois étouffer, et bientôt je me voyois obligé de rentrer dans la case. Il est vrai que là j'avois à souffrir d'un autre inconvénient; celui de la double fumée que donnoient à la fois et nos tourbes et la pipe du patron. Mais des deux maux entre lesquels il me falloit choisir, celui-ci au moins étoit le plus tolérable; et je m'y résignai, en attendant le retour de mes gens.

Ils revinrent, amenant avec eux sept bœufs et deux vaches; qui, joints aux sept bœufs que j'avois conservés des miens, aux quatorze que m'avoit vendus Klaas Baster, et à ceux que je venois d'acheter au Camis, me formoient quarante-quatre bêtes d'attelage. Ce nombre, quoiqu'insuffisant encore pour completter entièrement celui dont j'avois besoin, suffisoit au moins pour me donner les moyens de continuer mon voyage; et il me laissoit le tems d'attendre une occasion plus avantageuse et plus favorable qui me permît de faire mon dernier achat. Ainsi, sans rester plus long-tems dans ce climat glacial, je pris congé de mon vieil hôte, et je regagnai mon camp, en recueillant sur ma route les animaux que j'avois achetés. Le froid étoit augmenté encore, puisqu'en beaucoup d'endroits je trouvai de la glace épaisse de deux pouces. La neige d'ailleurs ne cessa de tomber pendant tout le tems que nous fûmes dans les montagnes; et quoique je m'attendisse à souffrir extrêmement de la route, néanmoins l'assurance de retrouver bientôt dans la plaine une atmosphère plus douce, la joie sur-tout de me voir délivré de ces inquiétudes désespérantes qui m'avoient affligé si long-tems, furent pour moi une distraction si puissante qu'à peine m'apperçus-je de la rigueur du ciel.

Je ne revis le soleil qu'en arrivant dans cette vallée qu'arrose la Rivière-Verte. Là, ranimé par la vue de cet astre bienfaisant, réchauffé par ses rayons, je marchois gaiement sous son influence salutaire, quand tout-à-coup ma troupe fut arrêtée par des cris qui paroissoient partir du haut de la montagne. Nous jettâmes les yeux

de ce côté, et nous vîmes une douzaine de zèbres qui, réunis au pied d'une roche, à l'abri du vent, s'y chauffoient au soleil.

L'espace qui nous séparoit d'eux étoit extrêmement escarpé, et nous ne pouvions les approcher qu'en faisant un grand détour qui eût exigé une marche trop longue et trop pénible, et consumé inutilement un tems que je n'avois point envie de perdre. Néanmoins, pour leur faire peur et me donner le plaisir de les voir courir, je tirai un coup de fusil. Le lieu où nous nous trouvions étoit très-favorable à une répercussion d'écho; et en effet, l'explosion, après avoir retenti à nos côtés, alla frapper la roche au pied de laquelle étoient les zèbres, et revint se répéter à nos oreilles.

Les zèbres, qui, trompés par la répercussion du bruit et croyant qu'il venoit du haut de la montagne, descendirent de leur roche au grand galop, et accoururent vers nous, en cherchant à fuir par la vallée. Cependant, quand ils nous eurent apperçus, ils se détournèrent, firent un crochet; puis, gagnant le côté de la montagne opposé à celui qu'ils venoient de descendre, ils disparurent.

Une femelle seule, ou moins effarouchée sans doute, ou trop fatiguée pour gravir la hauteur, abondonna la troupe et continua de suivre le vallon. Jusque-là j'avois, quoiqu'avec peine, retenu mes chiens. Mais quand je vis l'animal à portée d'être chassé, je les lâchai, et bientôt ils l'eurent atteint. Jager sur-tout la joignoit de si près que, de tems en tems, il lui mordoit les jarrets et les cuisses; et comme c'étoit le plus grand et le plus fort de ma meutte, à chaque coup de dents il emportoit la chair ou la peau. Van der Westhuysen fils et moi nous courions à cheval, suivis des mes Hottentots qui, bien qu'à pied, n'alloient guère moins vîte que nous. Enfin, nous parvinmes à entourrer la bête. On lui jetta un nœud coulant qui l'arrêta; puis, l'ayant attachée à la queue de mon cheval, je m'en fis suivre.

D'abord elle suivit assez tranquillement. Mais, soit que la vue des chiens l'inquiétât, soit que la douleur de ses blessures devînt trop forte, après une centaine de pas elle commença à donner des saccades au cheval, qui, ripostant par des ruades, la faisoit cabrer. Ce manège impatientant m'arrêtoit dans ma marche. Pour le terminer, je

formai le dessein de monter l'animal lui-même. En vain mon compagnon et mes Hottentots voulurent-ils m'en détourner, en me présageant quelque malheur; le plus grand malheur qui pût m'arriver étoit d'être jetté à terre : or, je n'étois pas homme à être arrêté par la crainte d'une chûte; et je désirois savoir s'il étoit possible de subjuguer cet animal sauvage que les savans nous représentent comme indomptable, et cela par un simple préjugé; car il s'en faut de beaucoup qu'il le soit réellement, comme on va le voir; et les Sauvages, dont le témoignage sur ce point doit avoir plus d'autorité que celui des savans naturalistes, le croient très-propre à servir de monture.

Pour me garantir des morsures de la bête, on la musela; on la détacha de mon cheval, et je sautai sur son dos. Sa résistance fut médiocre, et moindre que celle d'un cheval qui n'auroit point encore été dressé. Bientôt même elle marcha aussi tranquillement que mon cheval; et je la conduisis ainsi, pendant plus d'une lieue, jusqu'à l'habitation du colon chez lequel j'avois acheté mes premiers bœufs. Cette épreuve heureuse me satisfit tellement que je formai le projet de la garder et de m'en faire une monture. Mais pour cela il eût fallu auparavant la panser et la guérir, et ses blessures étoient trop considérables pour que moi ou mes gens nous osassions l'entreprendre. Je renonçai donc à mon dessein. Je crus qu'abandonnée à elle-même et à son instinct, elle se rétabliroit bien plutôt et bien plus sûrement; et dans cet espoir, je voulois lui rendre la liberté; mais les Hottentots du colon chez qui nous nous trouvions, nous supplièrent de la leur abandonner, afin de se régaler de sa chair qu'ils trouvent très-délicate; et en conséquence elle fut tuée et dépécée à l'instant même.

Peut-être parmi les personnes qui liront ce fait, y en aura-t-il qui prétendront qu'il ne prouve rien; et qu'un animal, fatigué d'une longue course, affoibli par des blessures, surchargé d'un poids nouveau pour lui, devoit devenir traitable et plus docile. Ce raisonnement, il est vrai, peut s'appliquer à l'homme; il a même lieu pour les animaux domestiques, qui, né spatiens, ou devenus tels par l'éducation, se soumettent sans résistance au joug qu'on leur impose,

et souffrent même assez tranquillement les coups et les blessures, ainsi que les remèdes destinés à les guérir. Mais il n'en est point ainsi des animaux sauvages et des bêtes féroces. Toute contrainte est insupportable à ceux-ci ; la souffrance les irrite; des douleurs aigues les rendent furieux ; et leur rage forcénée s'exalte même à un tel point que si dans leur captivité ils ne peuvent point se venger sur leur ennemi, ils se détruisent eux-mêmes.

Il paroît que dans le nombre des animaux qui sont épars sur la surface du globe, il en est un certain nombre que la nature a destinés au service de l'homme : au moins le caractère qu'elle leur a donné paroît-il ou plus docile, ou plus aisé à dompter ; et c'est cette différence particulière qui les distingue de ceux qu'un naturel féroce rend dangereux ou nuisibles. La propriété dont je parle indique véritablement la supériorité de l'homme ; et sans aller en rechercher la cause dans des miracles et des rêves mystiques, il suffit de l'expérience à cet égard, pour exciter toute notre admiration.

L'homme, dans les différentes contrées du globe, a su dompter, apprivoiser, façonner à son service, accoutumer à sa domesticité, plier à ses usages, plusieurs espèces d'animaux divers. Mais je suis persuadé qu'il en est beaucoup d'autres encore qu'il pourroit se rendre propres ; et dans ce nombre je mets le zèbre et le couagha, qui, par leur légéreté, leur force, la beauté de leur robe, deviendroient pour lui une conquête aussi précieuse que brillante.

Comme le zèbre sur lequel j'avois tenté mon expérience étoit une fémelle, et qu'il étoit à présumer qu'un mâle seroit naturellement plus indocile, je m'étois proposé de renouveller l'épreuve sur un mâle, s'il m'arrivoit d'être assez heureux pour m'en procurer un ; mais pendant tout le cours de mon voyage, j'en ai cherché vainement l'occasion et n'ai pu la trouver ; et quoique rien ne soit plus aisé à un voyageur qui parcourt l'Afrique, que de chasser et de tuer des zèbres, il est très-difficile d'en attraper de vivans, à moins d'avoir d'excellens chevaux de course, qui ne soient point fatigués d'une longue marche ; et encore faut-il chasser ces animaux dans quelque plaine, car pour peu qu'il y ait des montagnes dans le voi-

sinage, les zèbres s'y mettent bientôt à l'abri de la vîtesse des chevaux qui ne peuvent gravir aussi lestement qu'eux. Malgré ce défaut d'un double essai, je n'en suis pas moins convaincu qu'il est possible d'apprivoiser et de rendre domestique le zèbre.

Cet assujettissement, je l'avoue, exige des soins, de l'adresse, de la patience, enfin une éducation suivie et raisonnée. Cependant l'institution, quelque parfaite qu'elle soit, ne réussit pas également auprès de toutes les espèces : il en est qui naissent lourdes et stupides; et celles-ci joignent à leur manque d'intelligence une opiniâtreté résistante et un naturel récalcitrant, qui s'opposent aux progrès de l'éducation. Peut-être même, si l'on vouloit aller plus loin, que les espèces les plus perfectibles sont celles qui, par leur genre de vie, obligées à des combats, à des ruses, à une continuité de guerre ou offensive ou défensive, ont plus d'occasions pour développer leurs facultés, pour exercer leur instinct, enfin pour réfléchir; si, en parlant des bêtes, il est permis d'employer ce mot, qui pourtant leur appartient aussi bien qu'à nous. Le lion, qu'on nomme le roi des animaux, parce qu'on le croit sans doute le plus méchant, est lui-même un des plus aisés à dompter. Sans citer ici en preuve tous les faits que raconte l'histoire sur l'attachement et la reconnoissance qu'a montrés quelquefois ce prétendu roi si redoutable, je me contenterai de rapporter le témoignage du citoyen Desfontaines, aujourd'hui démonstrateur de botanique au Jardin National des plantes. Pendant son séjour sur les côtes de Barbarie, ce voyageur naturaliste à vu mille fois des enfans jouer et badiner dans les rues avec un lion qui se prêtoit innocemment à ces agaceries, comme eût pu faire un jeune chien.

Les conséquences qui résultent de ces réflexions seront sans doute traitées de paradoxes par une certaine classe de savans, qui a plutôt fait de trancher les questions que de les examiner. Avec deux ou trois gros principes de prétendue philosophie, et quelques phrases sonnantes et impératives, on a bientôt détruit les expériences de l'habitude et de l'observation locale. On se fait un sytême dans son cabinet, on érige ses préjugés en axiome; ils parcourent un cercle

cle d'adulateurs et de gens dévoués ; qui, voulant ou feignant de croire tout ce qu'on leur débite avec autorité, transmettent l'erreur à de plus dévots encore, et voilà la nature jugée dans un quatrième étage, parce qu'il n'y a rien à répondre à des sentences, et qu'en fait d'observations, il est plus facile de croire que de douter.

Quant à moi, je répéterai jusqu'à satiété : j'ai vu ; et les pages les plus éloquentes, et les discours les plus brillans ne parviendront jamais à m'en dépersuader.

Oui, j'ai vu dans les déserts de l'Afrique une quantité prodigieuse d'acquisitions à faire, qui augmenteroient nos jouissances en diminuant nos travaux. Bien plus, je suis convaincu qu'il seroit facile de nous approprier les plus grands quadrupèdes, tels que le buffle (1), le kana, le pazan, le coudou, le buballe et le tzeiran. Combien les petites gazelles ne prospéreroient-elles pas dans nos climats méridionaux ; il n'est pas jusqu'à certaines espèces de volatiles dont nous ne pourrions peupler nos basse-cours. A notre honte, la Hollande, dont le climat est bien moins favorable que le nôtre, s'est déja rendu familières beaucoup d'espèces qui y croissent et multiplient comme dans leur pays natal. Indifférens à tout usage qui ne sanctifie pas le caprice et la légéreté, on se garderoit bien d'aller saisir chez un peuple voisin, une institution respectable, et l'on a bien plutôt fait de ridiculiser son sang froid, sa sagesse et sa prévoyance, que de chercher, à son exemple, les moyens d'en recueillir des fruits. J'ai compté, avec autant d'étonnement que de plaisir, dans les basse-cours des Hollandois, plus de vingt espèces de canards et d'oies sauvages, qui nous sont inconnues ; et je les y ai vu se multiplier comme les autres oiseaux domestiques de nos climats. Dans ce nombre j'admirois cette superbe espèce de sarcelles de la Chine (2), dont nous n'avons pas même la dépouille dans nos cabinets d'histoire

(1) A l'égard de ce quadrupède, les immenses fardeaux qu'il traîne chaque jour sur les rivages du Tibre dispensent de toute autre réflexion ; et le buffle d'Afrique est d'une espèce bien supérieure, pour la force, à celui d'Italie.

(2) Voyez les planches enluminées de Buffon, No. 805.

naturelle. L'oie de la Chine, l'oie d'Egypte, l'oie de Barbarie; les différens canards du Cap de Bonne-Espérance; la sarcelle de la Caroline et bien d'autres, ainsi que les hocos d'Amérique, figurent souvent sur les tables de la Hollande. Mais comment aurions-nous songé à des espèces étrangères, nous qui négligeons celles de notre propre pays? Et non-seulement ces animaux prospèrent sur les marais glacés de la Hollande, mais on en obtient des métis en croisant leurs races. Le luxe seul a quelquefois porté chez nous les riches à tenter, pour leurs plaisirs, quelques essais frivoles en ce genre. Les faisans de la Chine, les paons et les pintades, qui commençoient à se multiplier d'une façon à encourager nos tentatives, bien loin d'avoir inspiré aucun but d'utilité et d'abondance, après avoir servi d'ornement et de parade dans les jardins de nos oisifs, ont depuis été totalement négligés. J'ai souvent proposé de pareils essais; j'aurois parcouru la Hollande d'où j'aurois rapporté toutes les espèces déja aclimatées; j'y aurois pris toutes les instructions nécessaires à leur éducation; je me serois enfin volontiers établi le précepteur de ces animaux utiles: mais même pour un emploi de cette nature il falloit des protecteurs et l'appui de tel homme en place ou de quelques grandes dames, qui trouvoient probablement fort singulier qu'un homme voulût sacrifier son tems et imaginât quelque nouveauté pour le plus grand bien de son pays. Il est à croire que sous un gouvernement libre on s'occupera davantage de l'utilité publique; que les voyageurs seront récompensés; qu'un pauvre hère, dévoré de l'amour de la science, ne sera plus réduit à ruiner sa fortune, pour les menus plaisirs d'un tas de frélons dévorateurs et stupides, et qu'enfin les récompenses et les emplois ne seront pas toujours le partage de tant de conseillers fameux, mais de celui qui véritablement a travaillé et fait des découvertes utiles. Ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit, et je vois pour l'avenir bien d'autres vœux à former.

Notre route nous obligea à côtoyer les bords de la Rivière-Verte: la fraicheur de cette vallée riante, les sinuosités qu'elle parcourt, les points de vue qui se reproduisoient à chaque pas, sous des for-

mes diverses, remplissoient mon imagination des plus douces pensées; je foulois un tapis de verdure et de fleurs; les côteaux environnans, chargés d'arbustes et de plantes brillantes, offroient à mes yeux autant d'abris que de bosquets délicieux; c'étoit un jardin dans le sein d'un désert.

Parmi ces familles nombreuses de fleurs et de plantes encore vierges, j'en remarquai plusieurs qui étoient magnifiques; j'en distinguai une qu'il m'eût été difficile d'oublier, c'est ce géranium dont j'avois appris si douloureusement à connoître la piqûre et dont je portois encore les stigmates. J'en vis beaucoup, les uns à fleurs blanches d'autres à fleurs jaunes. Peu exercé à l'étude des fleurs, et toujours plus disposé à les adorer qu'à les flétrir, j'avois pris d'abord celles-ci pour des espèces différentes; mais j'eus bientôt changé d'idée, lorsque je m'apperçus qu'une même tige portoit souvent à la fois des fleurs jaunes et des blanches, et là-dessus je bâtis aussi mon idyle.

Adieu vallons, côteaux, géranium et fleurs de toutes les espèces, tapis de verdure, bords enchantés, douces rêveries, adieu; nous allons rentrer dans les glaces.

Pour regagner le Namero, il nous falloit traverser encore une autre chaîne de montagnes couvertes de neige; ainsi, en moins de huit heures de marche, nous eûmes successivement trois saisons, c'est-à-dire, deux hivers partagés par un été; mais ce changement subit de température nous donna aussi à tous un enrouement, qui ne se dissipa que plusieurs jours après notre retour chez Van der Westhuysen.

Le premier objet que je vis là, en mettant pied à terre, fut ce maudit Pinard, que ma mauvaise fortune m'avoit fait rencontrer pour mon supplice: j'eusse donné tout au monde pour en être débarrassé; mais le bourreau vint à moi tout exprès pour me dire, qu'il s'étoit fait un plaisir de m'attendre.

Mon intention étoit d'accorder à mes Hottentots et aux bestiaux que j'amenois, un jour de repos, et de repartir le lendemain. Mais la famille Van der Westhuysen me représenta qu'ayant des bêtes nouvelles dont je ne connoissois point encore l'allure, je courois

quelques risques en les employant sans épreuves préliminaires. Elle s'engagea, si je voulois lui promettre de rester trois jours de plus chez elle, à me prêter des relais qui me conduiroient jusqu'à la rivière Kaussi ; j'acceptai, quoique je m'attendisse à beaucoup d'impatience contre Pinard, et d'ennui de la part des buveurs.

Par un hasard singulier et impossible à prévoir, les choses tournèrent autrement. Pendant mon absence, Engelbrecht étoit allé plusieurs fois dans mon camp causer avec mes Hottentots. Un jour que la conversation rouloit sur moi, ils lui parlèrent de ce divertissement de mon premier voyage, que dans ma relation j'ai appellé la folle journée, et où, pour les distraire d'une trop forte ration d'eau-de-vie que j'avois eu l'imprudence de leur donner, j'imaginai de les faire danser, en jouant de la guimbarde. Cette fête burlesque n'étoit point sortie de leur mémoire. Ils ne se rappelloient qu'avec transport et enthousiasme l'instrument qui leur avoit donné tant de plaisir ; et d'après leurs éloges, Engelbrecht, persuadé qu'un homme qui jouoit de la guimbarde étoit un excellent musicien, et qu'un musicien parfait savoit toucher tous les instrumens, avoit imaginé à son tour de m'employer à recréer la société réunie dans l'habitation.

Il avoit chez lui une manière de violon, qui, suspendu au mur près de son foyer, y séchoit en silence, sans en avoir été décroché une seule fois depuis dix ans. Pour surprendre agréablement la compagnie, il l'envoya chercher secrètement ; puis, quand je fus dans l'assemblée, il me le mit en main, en me priant d'employer mes talens à la divertir. On aura une idée de ce qu'étoit l'instrument, quand j'aurai dit que ses cordes avoient été faites par Engelbrecht lui-même. Néanmoins je le pris, et j'y raclai quelques contredanses, qui à l'instant, et comme par magie, mirent en mouvement toute la compagnie. Cette musique me déchiroit le tympan ; mes dents grinçoient de déplaisir ; mais toutes les oreilles la trouvoient délicieuse, et l'on ne cessa de sauter que quand la lassitude eut épuisé les forces. Le lendemain, hommes et femmes vinrent en troupe me supplier de me prêter de nouveau à leurs plaisirs. Le surlendemain, ce furent mê-

mes instances. Enfin, mes trois journées se passèrent presque toutes entières à gratter les boyaux du violon ; et la cohue se trémoussoit d'aise autour de moi.

Au milieu de ce sabat, il y avoit une chose qui m'étonnoit ; c'est que la danse occupât tous les instans, et qu'on eut oublié la liqueur favorite. Mais depuis l'arrivée de Pinard, et par ses libéralités, il s'en étoit tant bu, qu'on avoit fini par la trouver détestable et s'en dégoûter. Jaloux de témoigner ma reconnoissance à une famille qui m'avoit rendu des services et qui alloit m'en rendre encore, je crus pouvoir remplacer Pinard ; et j'envoyai chercher dans mon chariot une cave remplie de flacons. Elle contenoit des liqueurs fines de la Martinique, par la dame Anfoux. C'étoit-là une provision d'appareil, que je réservois pour les grandes occasions. Je comptois m'attirer de grands remercîmens en la présentant à ces hommes demi-sauvages ; mais j'avois bien mal calculé. Ils trouvèrent les liqueurs trop douces et les rebutèrent. Quant aux dames, après les avoir goûtées toutes, et assez largement, les unes après les autres, elles leur donnèrent, à la vérité, la préférence sur les mauvaises eaux-de-vie du Cap ; mais elles décidèrent, comme les hommes, à l'unanimité, que les recettes et les fabriques de la dame Anfoux ne valoient rien pour la colonie.

Ces gosiers robustes, accoutumés depuis quelques jours à une boisson âcre et brûlante, se trouvèrent affadis par une boisson liquoreuse et sucrée. Les buveuses se plaignirent de maux de cœur ; et ce fut alors qu'elles maudirent bien sincèrement les liqueurs des flacons. Pour moi, qui, avec l'intention de régaler d'une manière distinguée cette bonne compagnie, n'avois réussi qu'à faire des mécontens et des malades, j'étois très-fâché de voir la dernière journée de mon séjour se terminer par un pareil dénouement. Ainsi j'allois perdre en un instant tout le fruit de mes trois jours de musique. Heureusement j'avois, parmi mes provisions, des citrons du Piquetberg et d'excellente eau-de-vie de France. Je m'avisai de faire du punch un peu roide ; il fut trouvé divin. La gaieté reparut, les maux de cœur se dissipèrent, et cette journée se termina, comme

elle avoit commencée, par une allégresse universelle. Dès long-tems on n'oubliera au Namero Paterson et son vin de Bordeaux ; mais long-tems aussi l'on y parlera, je crois, et de ma musique, et de ma danse, et de mon punch à la diable.

Il ne me manquoit plus, pour partir content et m'applaudir de mon séjour dans ces montagnes, que d'achever de reconcilier Klaas Baster avec sa famille. Plusieurs fois déja je m'étois hasardé à parler de lui à quelques-uns d'entre eux, et ils m'avoient paru assez bien disposés. La continuité des plaisirs sembloit avoir éteint les haines. Son frère lui-même, pendant tout notre voyage du Camis, avoit vécu avec lui en bonne intelligence. D'ailleurs, j'espérois beaucoup de la disposition favorable où se trouvoient les esprits et de la gaieté affectueuse que venoit d'inspirer le punch. Je proposai donc un traité de paix, ou plutôt un raccommodement avec le malheureux proscrit ; et d'un consentement général, ma demande fut accordée, sans la moindre réclamation.

A l'instant même, je courus annoncer dans mon camp cette bonne nouvelle à Klaas Baster. Je revins le présenter à sa famille ; et non-seulement il se vit accueilli sans le moindre signe de rancune, mais tous successivement lui présentèrent la main : ce qui chez les colons, comme je l'ai dit ailleurs, est le témoignage d'amitié le plus authentique. Quoique le bon vieillard, par crainte de sa femme, n'eût pas osé montrer ses sentimens pour son fils, il leur donna carrière dès qu'il lui fut permis de les avouer. Lui-même, il lui versa rasade, il trinqua le premier avec lui, et lui fit amitié. Le Baster, hors de lui-même, manquoit d'expressions pour remercier ses parens et pour me témoigner sa reconnoissance. Je jouissois de sa joie ; j'étois heureux de son bonheur, et je m'applaudissois d'avoir pu enfin m'acquitter en partie envers un homme à qui mes gens et moi nous devions la vie.

Ce fut Van der Westhuysen qui le lendemain, selon sa promesse, me prêta les attelages qu'on mit à mes voitures. Nous partîmes dès le matin. Lui-même, avec sa famille, monta un chariot particulier, et fut du voyage, parce que je m'étois engagé, ainsi que lui,

d'aller coucher chez Engelbrecht. Son fils aîné, par politesse et par égards, voulut conduire le chariot que je montois. Tel est l'usage chez les colons ; c'est-là une manière d'honorer quelqu'un, et l'un des plus grands témoignages de considération que l'on puisse donner. D'après les idées reçues, je ne pouvois, sans lui faire un affront, me refuser à cet honneur. Mais à peine fut-il sur le siège, que, mettant les bœufs au galop, il me conduisit ventre à terre. Ce préjugé est encore un de ceux qui ont généralement lieu dans la contrée. En pareil cas, un guide ne croit montrer son talent qu'en menant le plus lestement qu'il lui est possible : dût-il crêver ses bêtes, il veut faire preuve de prouesse. En vain je priai le mien de modérer les siennes. Les chemins étoient détestables, et les cahots me faisoient craindre à chaque instant que la voiture ne versât et ne fût brisée ; mais il eût cru son honneur compromis d'aller au pas, et sa gentillesse me coûta deux cruches de jus de limon, qui furent cassées, et que je regrettai beaucoup.

Quelque irréparable que fut, dans les circonstances, cet accident, je m'en consolai néanmoins, parce qu'il eût pu m'en arriver d'autres, beaucoup plus considérables auxquels je venois d'échapper. Mais je fus désolé, quand, quelque tems après avoir mis pied à terre chez Engelbrecht, je vis arriver Pinard. La présence de cet homme étoit devenue un supplice pour moi ; et il sembloit qu'il eut juré de ne plus me quitter.

L'emplacement de l'habitation d'Engelbrecht étoit infiniment plus agréable que celui de son beau-frère ; malgré cela sa maison, ou pour mieux dire son hangard, étoit, s'il est possible, encore moins logeable, et annonçoit le peu de soin du maître et l'insouciance, à cet égard, de toute la famille, qui étoit très-nombreuse. En entrant dans la pièce qui servoit de refuge à tout ce qu'il y avoit de monde sur cette habitation, je fus assailli par une troupe d'enfans de tout âge, que je pris d'abord tous pour des Basters, ou métis Hottentots et des vrais Hottentots ; mais je fus vertement redressé. Le père et la mère s'apperçurent de ma méprise : honteux d'avoir des enfans si négligés autour d'eux, ils s'empressèrent de me montrer les leurs ;

et il falloit l'œil d'un père pour les reconnoître; car ils étoient les uns tout à fait nuds, les autres couverts de lambeaux de peaux de mouton, toutes dégoûtantes de fange. Quant à la fille aînée, qui avoit fait une toilette en règle, elle vint s'offrir à moi dans ses plus beaux atours; s'étant imaginée de s'affubler la tête de la plus bizarre coëffure que j'eusse jamais vue. Une espèce de bonnet, composé entièrement de plumes noires d'autruche, ombrageoit le front de cette grande poupée. Je la louai beaucoup sur son ajustement; elle fit des mines, eut l'air de rougir de ses attraits, et finit cependant par m'offrir un gros paquet de magnifiques plumes blanches, et que, sans gêne, je lui payai trois rixdalers. Bien plus, il s'établit entre nous un petit projet d'association, d'où il devoit résulter de grandes fournitures de sa part, et de la mienne, en échange, quelques cadeaux de rixdalers.

Je dois pourtant avouer que les quatre jours que je passai sur cette habitation, furent marqués par des témoignages vrais d'amitié; nous bûmes du punch, nous fîmes de la musique, et dansâmes une grande partie de toutes les nuits: les jours, je chassois. En parcourant toutes les montagnes des environs, je remarquai plusieurs belles plantes dont les dessins font partie de mon porte-feuille. Les zèbres, les pazans et les condoumas sont assez communs dans tout ce pays; mais singulièrement effarouchés par la chasse continuelle qu'on leur fait, il est très-difficile de les aborder à la portée du fusil. Les éléphans se montrent aussi beaucoup dans ces parages; mais n'y séjournent guère, se tenant de préférence dans les environs de la mer, où les dunes leur servent d'abri. Malgré la quantité prodigieuse de bestiaux que possédoit Engelbrecht, il ne voulut jamais se défaire d'un superbe attelage de douze bœufs noirs, qu'il me montra avec une sorte d'ostentation. Il est vrai que je n'en avois jamais vu un aussi égal ni aussi bien assorti; et malgré la somme de deux cents rixdalers que j'en offris (prix excessif pour le pays), je ne pus l'obtenir; en revanche, je fis l'acquisition de plusieurs moutons et d'une vache que je fis tuer et sâler pour mes gens; j'augmentai encore ma provision de tout le tabac qu'on put me céder. En-

gelbrecht

EUPHORBE-CONCOMBRE.

gelbrecht devant dans peu faire un voyage au Cap, je profitai de l'occasion, qui sembloit être la dernière puisque je ne devois plus trouver d'habitation sur ma route, pour écrire à mes amis. A mon départ, mon hôte attela à ma voiture les bœufs dont j'ai parlé, et il m'offrit non-seulement de me conduire jusqu'à la Grande-Rivière, mais fournit aussi mes autres voitures de relais vigoureux, afin de ménager mes bœufs. Quand je me remis en route, Pinard me suivit encore. En vain, pour me débarrasser de lui, je m'arrêtai après quatre heures de marche, près d'une source que nous trouvâmes sur notre route ; en vain, je fis dresser mes tentes dans l'espoir que, ne croyant pas sa journée assez pleine, il marcheroit en avant et me laisseroit; mais il fit, comme moi, halte à la source, et je vis qu'il faudroit un éclat pour me séparer tout à fait de cet ennuyeux.

Le lieu nourrissoit une quantité immense de gelinottes. Elles venoient par milliers boire à la source, sans que notre présence parût les effaroucher ; et c'étoit-là, pour notre cuisine, une manne abondante. De ma tente, je tirois sur leurs volées avec mon grand fusil, qui, à chaque coup, en tuoit au moins une vingtaine ; mais cette chasse me fit faire une remarque que je crois importante.

Les oiseaux, ainsi que les autres êtres vivans, ne possèdent pas tous au même degré la sensibilité physique. Il en est qui succombent à la moindre douleur, tandis que d'autres résistent à de fortes souffrances. Tous les chasseurs savent, par exemple, qu'il suffit de la plus légère blessure pour abattre une bécasse, et que souvent elle est plutôt tuée par sa chûte que du coup qu'elle a reçu. Moi-même, j'en ai ramassé plusieurs qui étoient mortes, quoiqu'elles n'eussent eu qu'une légère blessure par un grain de plomb. La gelinotte du Cap, au contraire, paroît avoir, ou des organes peu sensibles à la douleur, ou une sorte de courage qui la lui fait supporter jusqu'au moment de la mort. Quoique j'eusse tiré au milieu de la volée, et que par conséquent mon coup eut porté tout entier, il étoit très-rare qu'il en restât sur la place d'autres que celles qui avoient les aîles cassées ou reçu le coup à la tête. La nuée reprenoit son vol, et les blessés fuyoient avec elle. Mais si on la suivoit de l'œil,

bientôt on les voyoit s'en détacher et tomber sans donner aucun signe de vie ; et, même après qu'elle avoit disparu, on pouvoit en suivre la trace, en ramassant les mortes sur la route.

Ce que je dis ici des volatiles, on peut également le dire des quadrupèdes. Souvent même il existe, pour la sensibilité, une très-grande différence entre des animaux analogues ; car une blessure assez légère dans le corps, fait périr la panthère et le léopard ; tandis qu'avec des côtes rompues et la tête fracassée, le chat, beaucoup plus petit, vit et se guérit en peu de tems. C'est aux anatomistes et aux physiciens à nous dire quelle est la cause véritable de cette étonnante diversité. Je remarquerai seulement qu'il est des individus dont le corps offre à la fois, et des parties extraordinairement sensibles, et des parties qui paroissent ne l'être aucunement. Et pour ne citer qu'un seul exemple, le porc-épic du Cap a les os de la tête si fragiles, que d'un seul coup de baguette vous lui casserez le crâne et le ferez périr ; mais en vain vous le frapperez sur le corps à grands coups de bâton, vous ne pourrez le tuer. Au reste, ne croyez pas que cette sorte d'impassibilité soit un effet de la dureté de sa peau ; il l'a, au contraire, très-délicate ; et la preuve en est que si, du bout des doigts, l'on pince quelques-uns de ses piquants ou de ses poils, il suffit de les tirer légérement pour arracher en même tems toute la partie de la peau dans laquelle ils se trouvent implantés.

En mémoire des oiseaux que j'avois eu occasion de tuer à la source, je la nommai *Fontaine des gelinottes ;* elle est nommée dans le pays *Matjes-Fontyn* (Fontaine des nattes). Peu s'en fallut que, dans la colère où me mettoit Pinard, je ne la nommasse *Fontaine du tourment.* Cet homme acharné à me suivre, comme s'il se fût fait une loi de me désoler, marcha encore de conserve avec moi la journée suivante. Pendant la route, je cherchois dans ma tête quelques moyens de me débarrasser de lui ; et je le connoissois si ténace que je désespérois d'y réussir. Enfin, arrivé au Kaussi, je crus en avoir trouvé l'occasion.

Ce torrent étoit à sec, comme presque tous ceux que, depuis quelque tems, nous avions eu à traverser. Mais son lit étoit creusé

dans des rochers, et je ne doutois pas qu'en plusieurs endroits ils n'eussent des cavités qui contiendroient de l'eau. La vraisemblance de ma conjecture, jointe au site romantique du lieu, me détermina à dresser là mon camp. J'annonçai même à Pinard que j'étois résolu à y passer une semaine entière ; et pour qu'il n'en doutât pas, je renvoyai les attelages d'Engelbrecht. Pour le coup, il prit son parti ; il continua sa route, et enfin j'en fus débarrassé.

Ce que j'avois conjecturé se vérifia promptement. A peine eus-je envoyé quelques-uns de mes gens à la découverte de l'eau, qu'ils revinrent m'annoncer qu'ils en avoient trouvé en vingt endroits. J'étois campé très-près des énormes montagnes granitiques, à travers lesquelles le Kaussi s'étoit ouvert un passage. En se creusant un lit, le torrent avoit donné aux rochers mille formes bisarres, qui amusoient l'œil, et qui, lorsque l'eau étoit abondante, devoient former des cascades naturelles d'une grande beauté. En général, l'emplacement où se trouvoit mon camp étoit aride. On y voyoit peu de pâturages, ou au moins ils ne s'y montroient que par bouquets ; mais il étoit couvert de hauts mimosas, fort épais, et leur ombrage nous devenoit d'autant plus agréable, que, depuis la Rivière-des-Eléphans, c'étoient les premiers grands arbres que nous rencontrions.

Un botaniste auroit fait ici une ample moisson de plantes différentes, notamment de plantes grasses dont le pays abondoit ; je pris les dessins de celles qui me parurent les plus remarquables, entre autres, d'un magnifique ixia, très-élevé, dont les fleurs, fort nombreuses et d'un rouge foncé, récréoient la vue. Je remarquai encore d'énormes et hautes touffes de la grande euphorbe, dont toute la plaine étoit parsémée. Les Sauvages se servent du lait de cette plante pour empoisonner les flèches dont ils font usage pour la chasse du grand gibier. Je voulus essayer la propriété vénéneuse de cette plante ; et, malgré les représentations de mes Hottentots, je mis sur ma langue une petite goutte de son suc laiteux, qui me causa, pendant plus de deux heures, une cuisson insupportable. Je coupai sur la plante une rouelle, que je présentai à mon singe ; il fit en arrière un saut

d'effroi, et s'enfuit à une grande distance, sans plus vouloir se rapprocher de moi.

Klaas Baster me parla en homme instruit de cette euphorbe ; selon lui, c'étoit dans le moment où nous nous trouvions, celui de sa floraison, que son suc est le plus actif, et c'est alors aussi que les Sauvages en font leur provision. Pour le recueillir, ils pratiquent sur la plante de petites incisions, par lesquelles il découle ; et on le reçoit dans des vases particuliers, destinés à cet usage. D'abord sa couleur est laiteuse et blanche ; mais bientôt elle devient brune ; elle s'épaissit, et forme une sorte d'électuaire qui, en se concentrant de plus en plus, acquiert une vertu plus active et plus meurtrière.

C'est avec cette pâte mortelle que les chasseurs enduisent leurs flèches. L'expérience leur ayant appris que très-rarement une flèche ordinaire suffit pour abattre une pièce de gros gibier, ils ont imaginé de l'arrêter subitement dans sa fuite, en glaçant et coagulant son sang par l'effet prompt et infaillible d'un poison subtil. Pour qu'il meure, il faut que le vénin atteigne le sang et s'y mêle; néanmoins, par un effet inconcevable, l'animal, quoiqu'empoisonné, n'en est pas moins un aliment sain, comme je l'ai dit ailleurs.

L'extrêmité des flèches est faite d'un fragment d'os, bien acéré. Si on y employoit du fer, l'activité du poison attaqueroit le métal, qu'il convertiroit en rouille ; et il se détacheroit et tomberoit avec cette rouille. Quand on y joint une pointe de fer, on a soin de placer la pâte de façon que le métal n'en soit pas touché.

Dans les lieux où il y a de petits réservoirs d'eau que fréquente le gibier, les Sauvages emploient contre lui l'euphorbe d'une autre manière encore. Ils la coupent par tranches ; jettent les rouelles dans le bassin, en ayant soin d'agiter l'eau de tems en tems pour faciliter l'infusion ; puis, quand ils la croient suffisamment empoisonnée, ils en retirent les morceaux, parce qu'aucun animal n'oseroit y boire s'il les y appercevoit. Cette méthode, beaucoup plus sûre que la première, seroit en même tems très-destructive, si le gibier n'avoit un instinct qui l'en garantît. On assure qu'il est des espèces dont

les sens sont si exquis, qu'elles peuvent distinguer sans peine l'eau empoisonnée, et que jamais, pendant le jour, elles ne s'y laisseroient tromper. Aussi a-t-on soin, tant que le soleil est sur l'horison, de se tenir près du réservoir pour les en écarter, et de ne le laisser libre que quand la nuit ne permet plus à l'œil d'y rien discerner.

L'instinct animal est une qualité occulte difficile à définir ; il résulte sans doute de la combinaison des élémens dont tout être vivant est composé, lesquels répugnent à tout ce qui n'est pas de leur nature ; mais ceci même rend plutôt compte de l'effet qu'il n'explique la cause. L'homme a aussi son instinct qui l'approche de ce qui est bon, l'éloigne de ce qui est mauvais. Mais l'homme social le perd bien vîte, et souvent il ne lui donne pas le tems de se développer. Les Sauvages, au contraire, et tous les animaux libres, l'exercent et le perfectionnent sans cesse. Plusieurs fois j'ai trouvé des bassins empoisonnés avec l'euphorbe; et quand l'eau étoit tranquille, j'appercevois à sa surface une légère couche luisante, d'une huile brun-verdâtre, qui étoit le poison. Or, si ma vue suffisoit pour distinguer ce foible indice, combien ne devoit-il pas être sensible pour des animaux qui, presque tous, l'ont si parfaite ! J'aurai bientôt occasion de revenir sur cette matière, et je rapporterai même des expériences qui prouveront que Klaas Baster, en me parlant des effets de l'euphorbe, ne m'avoit point trompé.

Au reste, quoique cette façon de se pourvoir de gibier paroisse devoir produire beaucoup, elle est cependant bien moins avantageuse qu'on ne le croiroit ; parce que, si les bêtes qui viennent boire sont trompées par la vue, elles sont bientôt averties par le goût, et se retirent. J'avois un jour empoisonné une mare d'eau : il y vint, dans la journée, plus de quatre mille gazelles *(spring-bock)* ; et néanmoins je n'en eus que trois, avec une hienne que j'y trouvai le lendemain matin, et qui étoit morte dans la nuit. Une harde de gazelles se rend-elle au bassin, les premières ou les plus altérées cherchent d'abord à s'abreuver ; mais à peine ont-elles touché l'eau qu'elles s'en éloi-

gnent avec effroi, et la troupe fuit à l'instant, sans s'approcher du piège mortel.

En parcourant le lit desséché du Kaussi, je trouvai différentes sortes d'oiseaux aquatiques, et spécialement ces canards sauvages que les colons appellent *berg-end* (canard de montagne). Ils nageoient et s'ébattoient dans de petits bassins des rochers, qui conservoient encore de l'eau, et où peut-être ils n'avoient jusque-là jamais été troublés par aucun humain. Vis-à-vis d'un de ces réservoirs, j'avois trouvé une caverne dans laquelle je venois passer des heures entières à épier ceux de ces oiseaux que je désirois me procurer.

Un jour que j'y étois caché, je vis arriver au bassin un élan-gazelle, le *kana* des Hottentots. Sa vue me fit d'autant plus de plaisir qu'il n'étoit certainement pas seul dans le canton, et qu'obligé, depuis long-tems, de nourrir ma troupe aux dépens de ma bergerie, j'eusse été fort aise d'alimenter notre cuisine du produit de notre chasse. Ma gazelle m'eût épargné quelques moutons; mais, pour le moment, je n'avois que du plomb dans mon fusil, et je craignois d'y couler une balle, de peur que le mouvement et le bruit ne la fît fuir. Néanmoins, comme elle n'étoit qu'à dix pas de distance et que j'avois deux coups à tirer, je me hasardai de les lui lâcher ensemble, et, en effet, elle tomba dans l'eau, où elle se noya.

Ravi d'une bonne fortune sur laquelle je n'avois pas trop compté, je courus à mon camp chercher du monde pour enlever ma proie; et en même tems j'emmenai avec moi quelques chasseurs et mes chiens, afin de battre les environs et de chercher si nous ne trouverions point quelques autres kanas; mais il fallut, pour cette fois, nous contenter de cette seule pièce.

Un jour que nous descendîmes le lit du torrent, avec mes chasseurs et mes chiens, dans l'espoir de trouver quelques pièces de gibier à tuer; tout à coup mes chiens donnèrent; et bientôt nous vîmes devant nous une panthère, couchée sur une gazelle qu'elle dévoroit. Notre présence ne parut nullement l'intimider. Elle jettoit sur nous des regards de fureur et ne quittoit point sa proie. Nous étions

sept tireurs, et ne courrions pas grand risque en l'attaquant. Lorsque nous fûmes à cinquante pas, elle se souleva en tournant la tête, et sembloit chercher parmi nous celui sur qui elle s'élanceroit. Mon fusil étoit chargé à balle. Je la tirai. Blessée du coup, elle prit le parti de fuir, et reçut, dans sa retraite, quelques légères blessures encore. Enfin, elle alla se réfugier, cent pas plus loin, au fond d'un rocher creux qui bordoit la rivière. Mes chiens l'y suivirent et l'y tinrent en arrêt; mais, quoiqu'elle perdit beaucoup de sang et fut nécessairement affoiblie, ils n'osoient point l'attaquer. Nous montâmes sur les roches du bord opposé, et delà un de mes gens lui tira un second coup qui la tua. Alors mes chiens se jettèrent sur elle, et avant que je fusse arrivé pour l'enlever, ils l'avoient déja tellement déchirée que sa fourrure n'étoit plus bonne à rien, et je l'abandonnai.

Mes Hottentots n'avoient garde d'y renoncer comme moi. Ils se proposoient de s'en régaler, et l'emportèrent. A mon premier voyage, j'avois eu la curiosité de goûter du tigre, uniquement pour savoir quel goût avoit la chair de ce terrible carnivore. Mais eux, d'après cet essai, ne doutoient pas que je n'eusse trouvé, comme eux, le tigre un mets excellent; et, en conséquence, ils offrirent de me garder, pour ma bouche, certaines parties choisies de notre panthère. Je répondis, en riant, que jamais je ne pourrois me résoudre à manger d'un animal qui peut-être avoit dévoré quelque Hottentot. Cette raison n'étoit guère propre à convaincre mes Sauvages; car, pour me prouver le contraire, ils ouvrirent l'animal, et me firent voir qu'il n'avoit dans l'estomach qu'une certaine quantité de glaise, avalée dans une rage de faim, et quelques portions de la gazelle. Quoiqu'il en soit, je la cédai en entier à mes gens, et me réservai seulement deux pintes de graisse qu'ils en détachèrent : c'est un remède qui, dans la colonie, passe pour un excellent résolutif dans les tumeurs et les ulcères.

En regagnant mon camp, je trouvai une belle espèce d'euphorbe, que je crois nouvelle, et dont je pris le dessin, que je place ici. Cet euphorbe ne tient à la terre que par quelques racines foibles; il s'é-

lève seulement à la hauteur de neuf à dix pouces, et ressemble parfaitement à une concombre, dont il a la forme et la flexion arquée. Il contient un suc laiteux très-abondant qui ne m'a pas paru aussi caustique que celui de la grande euphorbe. Sa couleur, d'un verd-jaunâtre, nuancée d'une belle teinte violette vers la racine, lui donne un air très-appétissant; mais malheur à celui qui en mangeroit, car il est, à ce qu'on m'assura, un poison violent. Plusieurs de mes Hottentots, et mon vieux Swanepoel, qui connoissoient parfaitement cette plante, m'apprirent que les colons la nomment *noord-sche-kull.*

A mesure que, dans mes promenades, j'apprenois à connoître les environs de mon camp, je m'étudiois aussi à distinguer les plantes et les fleurs, qui par-tout s'y trouvoient en foule. Nulle part encore, depuis que j'existe, je n'en ai vu d'aussi magnifiques pour la vivacité ou la variété des couleurs, ni d'aussi curieuses pour la singularité des formes. A chaque pas, j'en trouvois de nouvelles; et à chaque pas je m'arrêtois involontairement pour jouir d'un si riant spectacle. Combien j'en vis qui, transportées dans nos parterres d'Europe les plus riches, en auroient fait l'ornement! et que de fois je regrettai de n'être pas un botaniste profond! Qui sait, me disois-je à moi-même, si, dans ce nombre, l'art n'en trouveroit pas beaucoup qui fourniroient à nos étoffes ces belles et indestructibles teintures que, jusqu'ici, nous avons cru exclusivement propres à l'Inde? Qui sait s'il n'y trouveroit pas de nouveaux remèdes pour quelques-unes de ces maladies dont il abandonne le traitement parce qu'il en méconnoît la cure?

Humilié de mon ignorance, qui ne me permettoit, à cet égard, qu'une admiration vague et sans but, je me contentai, comme je l'ai dit, de dessiner celles des fleurs qui me parurent les plus extraordinaires et les plus belles. Je recueillis des graines de celles qui étoient en maturité. Enfin, j'essayai d'en dessécher et d'en conserver plusieurs dans le papier, selon la méthode usitée chez les botanistes. Ce dernier moyen est celui que j'ai le moins employé. Outre qu'il est impossible à exécuter pour les plantes grasses, il me rebutoit

butoit par l'excès et la longueur des détails minutieux et inutiles qu'il exige. Je dis inutiles, car est-ce conserver une plante que d'estropier toutes ses formes, en l'écrasant et l'applâtissant entre deux feuilles de papier? est-ce posséder une fleur que de la cueillir pourpre en Afrique, et de l'apporter en Europe couleur de tabac ou de pelure d'oignon? enfin, est-ce connoître leur nature que de l'étudier sur des feuilles mortes et décolorées?

Depuis que la coquetterie des modes a tant multiplié ces fleurs artificielles qui sont entrées dans la parure des femmes, l'art du fleuriste s'est appliqué à travailler aussi pour l'honneur et les progrès de la botanique; et l'on trouve, en ce genre, des choses étonnantes, chez le citoyen Venzel, l'artiste de Paris le plus renommé pour ce talent. C'est dans une maison de Paris que j'ai vu, pour la première fois, ces plantes artificielles où les fleurs, avec leurs fruits, leurs tiges, leurs feuilles et leurs racines même, étoient exécutées avec une vérité étonnante et dans leur grandeur naturelle. Pour en imposer encore davantage à l'œil, la plupart de ces plantes étoient placées dans des pots, remplis de sable ou de terre sèche. Jamais l'art n'imita mieux la nature. Ce n'est ni le mensonge grossier de la gravure ni l'aspect mort de l'herbier. Ici tout est vivant; la plante semble végéter; et d'un coup-d'œil vous saisissez son ensemble et ses détails. Aussi ai-je vu à Paris des plantes d'Afrique, que je n'avois pas pu reconnoître dans des herbiers, et qu'à l'instant même j'ai reconnu dans cette collection. C'est aux botanistes à prononcer sur cette méthode pour l'avancement de leur vaste science. Sans doute, il n'est pas possible, quelque grand que soit un cabinet, d'y présenter en relief toutes les plantes connues. Mais ne pourroit-on pas au moins y avoir les genres? et parmi les espèces, joindre aux genres celles qui seroient les plus curieuses et les plus instructives?

Le 11 septembre, je me remis en route, dans l'espoir que Pinard auroit sur moi assez d'avance pour que je n'eusse plus le malheur de le rencontrer. Déja les chaleurs commençoient à se faire sentir; le ciel étoit chargé de nuages; le tonnerre s'étoit fait entendre plu-

sieurs fois avec un grand fracas ; enfin, tout m'annonçoit des orages : et cependant il ne tomboit pas une goutte d'eau. Cette sécheresse extrême m'inquiétoit beaucoup. Je craignois de ne trouver par-tout que des rivières desséchées, et n'avois d'espoir que dans les citernes et bassins naturels que le hasard pourroit m'offrir.

Après deux heures de marche, nous en trouvâmes un, formé par un énorme rocher plat. Mes chiens l'avoient pressenti ; mais il étoit empoisonné avec de l'euphorbe, et je trouvai même, à quelque distance, les tronçons de la plante qui avoient servi à cet usage, et qui déja étoient desséchés. Quand j'arrivai, je vis ma meute occupée à se baigner ; mais deux des chiens avoient bu de l'eau empoisonnée, et ils étoient sur le bord du réservoir, attaqués de convulsions horribles. Je fis sortir du bassin ceux qui se baignoient ; et sans doute ils n'avoient point bu, puisqu'ils ne se trouvèrent pas incommodés. Quant aux deux malades, je leur fis avaler, à plusieurs reprises, de l'huile de cachalot. Elle leur procura un vomissement qui les sauva. Cependant ils furent affectés, pendant plus de quinze jours, des suites de leur accident. Leurs jambes s'étoient tellement roidies qu'ils ne pouvoient plier aucune articulation. Pendant tout ce tems, il fallut les laisser sur les chariots, et ils ne voulurent absolument prendre aucune autre nourriture que du lait. Ce fut un grand bonheur pour nous que leur empressement à boire nous eut avertis du danger. Sans cela peut-être mes Hottentots, sans défiance, auroient-ils conduit les bestiaux à cet abreuvoir ; et peut-être même quelques-uns d'entre eux se seroient-ils empoisonnés en se désaltérant.

Quelle que soit la dose d'euphorbe qu'on jette dans une quantité d'eau, je suis persuadé qu'elle n'en infecte pas la masse entière. Le venin, selon moi, est un suc résineux qui, par sa nature, ne pouvant se combiner avec le liquide, nage à sa superficie et y forme cette huile verdâtre et luisante qu'avec un peu d'attention on y distingue à la vue simple, quand l'eau est tranquille. J'essayai sur moi-même la propriété de cette huile ; et avec une petite paille, j'en pris, à la surface du bassin, une goutte que je mis sur ma lan-

gue. Elle m'y causa cette sorte de douleur, semblable à la brûlure, que cause un caustique. Je pris ensuite, dans le creux de ma main, de l'eau du réservoir ; puis, après avoir eu soin d'écarter, en soufflant, la liqueur huileuse qui la surnageoit, j'y plongeai le bout de ma langue, et ne pus y discerner aucune saveur étrangère.

Cependant, toute hardie qu'étoit mon expérience, je n'osai en pousser la témérité jusqu'à boire et avaler cette eau ; mais je la présentai à Kees, qui, par la finesse de son odorat, pouvoit m'indiquer, d'une manière sûre, si elle avoit du danger. Il la flaira, et s'éloigna aussitôt. Cette épreuve ne me satisfaisant point encore, et voulant réussir à tromper, s'il étoit possible, les sens exquis de mon singe, j'exprimai une certaine quantité de suc d'euphorbe et la jettai dans du lait que je lui présentai à boire. Pour le coup, il y auroit été pris, car non-seulement il goûta le lait sans montrer la moindre répugnance ; mais il l'auroit probablement tout avalé, si je ne l'eusse retiré de devant lui ; il n'en fut même pas incommodé.

A la vérité, la dose étoit peu considérable, parce que je ne voulois pas risquer la vie d'un animal qui m'étoit utile. Peut-être aussi le lait devient-il l'antidote de l'euphorbe, et Kees avoit-il avalé à la fois et le poison et son remède. Si ce fait étoit vrai, il deviendroit une découverte intéressante. Au reste, j'aurois désiré la confirmer par plusieurs expériences, en faisant avaler successivement à un animal et du suc d'euphorbe en quantité suffisante et du lait. Mais dans ces déserts et avec des projets d'un aussi long voyage, je n'avois, parmi mes animaux, aucune bête qui ne me fût nécessaire. Il me fallut donc remettre l'épreuve à d'autres tems ; et à ce dessein, j'emplis un flacon d'une certaine quantité de lait d'euphorbe que je gardai pour des circonstances plus favorables.

L'opinion générale des colons sur le suc de cette plante, est qu'il donne la mort en coagulant le sang, et que par conséquent c'est un poison stupéfiant et narcotique. Pour moi, j'en doute fort, d'après les convulsions effroyables que commencèrent à éprouver mes deux chiens, lorsqu'ils eurent bu de l'eau du bassin. Au reste, si les colons ne se trompent pas, il faut que la plante change de nature,

selon le climat et le sol; puisqu'étant un narcotique en Afrique, elle est regardée comme un hydragogue en Europe.

J'avois trop à craindre du voisinage d'une eau empoisonnée, pour rester là plus long-tems. Malgré la surveillance extraordinaire que j'avois ordonnée, quelqu'un de mes animaux pouvoit aller y boire. Il me parut donc prudent de m'en éloigner au plutôt; et je continuai ma route.

Nous étions dans le pays des petits Namaquois. A deux lieues au-delà du réservoir, nous apperçumes quelques individus de cette peuplade, occupés à garder des troupeaux, mais qui, épouvantés à l'aspect de ma caravane, prirent la fuite. Je piquai vers eux pour les rassurer et pour leur demander quelques renseignemens; car ayant à parcourir un pays inconnu, je ne pouvois trouver de secours et d'instructions que dans les hordes qui l'habitoient. Ils m'apprirent qu'à une lieue plus loin étoit une horde de leur nation, dans laquelle vivoit une femme blanche à qui appartenoient les troupeaux qu'ils gardoient.

Nous nous rendîmes au lieu indiqué, et nous trouvâmes effectivement un kraal, composé d'une vingtaine de huttes. La femme blanche étoit debout devant la sienne. Elle avoit, comme les Namaquoises, un vêtement de peaux tannées; mais elle ne portoit point cependant, comme elles, ni le kros ni le petit tablier. Pinard, en passant, l'avoit prévenue de mon arrivée; aussi fus-je reçu d'elle comme quelqu'un qui est attendu. Entré dans sa hutte qui n'étoit ni plus grande ni plus ornée que les autres, elle me conta que son mari avoit vécu dans cette horde dont il étoit devenu le chef, et qu'elle-même, à sa mort, ayant hérité de son autorité, avoit continué d'y vivre. Et en effet, au ton dont elle donna ses ordres, je m'apperçus bientôt qu'elle étoit dame et maîtresse. Ses enfans n'avoient, comme leur mère, que des peaux pour vêtement; et sans leurs longs cheveux, je les aurois pris, à leur teint rembruni par le soleil, pour des enfans de Namaquois, et j'y eusse été d'autant plus aisément trompé, qu'ils ne parloient que la langue namaquoise.

Klaas Baster étoit le seul de ma caravane qui sut cet idiome.

C'étoit celui de son enfance. Quoique différent de la langue hottentote, que je connoissois déja, il avoit néanmoins les trois mêmes clappemens, et me parut fondé sur les mêmes principes généraux. Seulement je remarquai que ce peuple employoit plus fréquemment ces sons rauques qui, tirés précipitamment du gosier, coupent les mots et les rendent, pendant quelque tems, inintelligibles pour les oreilles d'un étranger.

Les enfans savoient que parmi les effets dont étoient chargés mes chariots j'avois divers assortimens de verroteries, et ils eussent bien désiré en obtenir de moi quelques-uns pour parer leurs casaques, à l'imitation des Hottentotes. Klaas Baster, étant le seul auquel ils pussent exprimer leur vœu, ils le supplièrent d'intercéder auprès de moi; je me fis un plaisir d'accéder à leur demande, et j'accompagnai même mon présent de quelques mots namaquois que m'avoit appris Klaas Baster et que je hasardai.

Lorsqu'il m'arrivoit de vouloir parler ux Namaquois leur idiome, ils m'écoutoient jusqu'à la fin, avec patience et attention; ils cherchoient à me comprendre; et quand ils m'avoient deviné, non seulement c'étoit pour eux un plaisir, mais chacun, reprenant ma pensée, se faisoit un devoir de m'expliquer ce que j'aurois dû dire. D'après cette bonhommie de caractère, et cette prévenance affectueuse, je dus être surpris de trouver, dans les enfans de la commandante, des inclinations tout à fait contraires. Mais c'étoient des enfans. J'en conclus que leur rire tenoit à la petite malignité de leur âge; et ce qui me le fait croire encore, c'est que je n'ai vu, en pareille circonstance, aucun Namaquois rire de mon langage.

Je ne m'arrêterai point à détailler les mœurs et les usages de cette horde de petits Namaquois, qui se rapprochent infiniment de ceux des autres peuplades voisines, dont je parlerai incessamment. Quant à leur habillement, il diffère peu de celui des Hottentots de la côte de l'est, et s'il est entre eux, sur cet objet, quelques différences, elles sont si légères qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Un voyageur intelligent, qui a plusieurs peuples semblables à peindre, doit, s'il veut intéresser son lecteur, les lui repré-

senter en masse, et ne s'arrêter aux détails particuliers que pour ceux qui, par plus d'invention, par des progrès dans quelques arts, annoncent une supériorité qui les distingue. Je remarquerai seulement qu'en général les petits Namaquois sont plus robustement taillés et pas si maigres de figure que les Hottentots des environs du Cap.

La veuve avoit envoyé à mon camp du lait de ses troupeaux. A son exemple, toutes les femmes de la horde en portèrent aussi des leurs, et ce tribut volontaire eut lieu pendant mon séjour dans le kraal. Il me rappelloit ces jours agréables de mon premier voyage, où, tous les matins, la jeune Narina venoit m'apporter le lait de ses chèvres, qu'elle-même avoit traites. Mais quelle différence! au lieu de ces panniers si jolis et si propres dans lesquels la charmante Gonaquoise m'offroit son présent, je ne voyois ici que des sébilles de bois, grossièrement travaillées, et dont les bords étoient enduits d'une incrustation butireuse et rance, qui rebutoit à la fois et l'odorat et la vue. Mes Hottentots, peu difficiles sur les recherches de propreté, s'accommodoient très-bien du cadeau des Namaquoises. Pour moi, à qui il donnoit une répugnance invincible, je me contentois du lait de ma ménagerie, et j'abandonnois à ma meute la portion du leur que ne consommoient point mes gens.

Le soir de mon arrivée, il y eut bal; car il faut remarquer que parmi les plaisirs que l'hospitalité des Sauvages cherche à procurer aux étrangers, la danse tient toujours le premier rang. Ces fêtes bruyantes auroient pu m'amuser une première fois; mais j'avois entendu si souvent les *ha ha*, les *ho ho*, qu'ils ne m'intéressèrent que foiblement. Cependant mon attention fut réveillée par un des musiciens, qui joua de la flûte d'une manière à m'intriguer et à piquer ma curiosité. D'abord, après avoir embouché son instrument, il en tiroit des sons très-éclatans; puis, interrompant tout à coup, il répétoit les dernières phrases de son air, de façon à imiter un écho parfait. Cette variation sur un instrument à cordes ne m'eût pas étonné; mais elle n'est pas à beaucoup près aussi facile sur un instrument à vent. Je voulus connoître la méthode de cet homme; elle étoit bien simple, et consistoit à sortir sa flûte d'entre ses lèvres,

pour la mettre dans une de ses narines. Alors il souffloit, comme auparavant ; et ajoutant au vent du nez un petit nasillement, qui assourdissoit le son, il imitoit l'écho si parfaitement qu'il étoit impossible de ne pas s'y méprendre.

La femme blanche étant, dans toute la horde, la seule qui sût le hollandois, c'étoit la seule aussi avec qui je pusse m'entretenir. Je n'oublierai pas qu'un jour, où elle me vantoit beaucoup l'excellence du pays qu'elle habitoit, elle avança, pour m'en convaincre, que jamais on n'y avoit vu de puces. A l'entendre, c'étoit-là un bienfait singulier de la nature et une particularité du climat. Mais cette nature, dont la bonté prétendue l'avoit garantie des puces, ne la garantissoit point d'un autre parasite plus incommode et, suivant moi, plus dégoûtant. La malheureuse en étoit couverte, ainsi que ses sujets.

Une autre incommodité, plus insupportable encore, et qui distinguoit ce lieu si fortuné, c'étoit des milliards de mouches et de moucherons. Ils formoient des nuées, dont le kraal se trouvoit enveloppé et les huttes remplies. Mes chariots et mes tentes en furent même tellement inondées, que, pendant les quatre jours que je passai dans le kraal, je fus obligé de coucher la nuit en plein air.

Quoique ce pays, dont on me vantoit tant la bonté, fut stérile, il nourrissoit pourtant, en animaux domestiques, les espèces les plus belles et les plus vigoureuses que j'aie vues en Afrique. J'y achetai plusieurs chèvres, dont chacune me donnoit par jour autant de lait que la meilleure de mes vaches ; et elles ne me coutèrent que quelques briquets et quelques couteaux.

Les bœufs sont également plus forts que dans les colonies de l'est ; mais par l'éducation qu'ils reçoivent ils sont partagés en trois classes ; savoir, bœufs de charge ou de trait, bœufs de monture et bœufs de guerre. Je ne dirai rien sur les deux premières, parce qu'elles sont connues chez les autres peuplades sauvages, et même dans les colonies, comme je l'ai déja dit, et ils se dressent de même ; seulement je remarquerai que les bœufs de monture namaquois, beaucoup supérieurs au cheval pour la fatigue, ne lui cèdent guère

que pour la vîtesse : on choisit pour cet usage ceux qui sont les plus petits et les plus hauts sur jambes.

Quant aux bœufs de guerre *(bakely-osse)*, ce fut dans cette horde que j'en vis un pour la première fois ; et ceci prouve combien s'est trompé Kolbe, qui avance qu'ils sont d'usage chez toutes les nations hottentotes. Leur nom vient de la destination à laquelle on les emploie. Pour cet exercice, on préfère ceux qui sont les plus féroces et les plus indomptables ; ils servent dans les batailles. On les pousse contre l'ennemi ; et, à sa vue, devenus furieux, ils fondent sur les hommes, les foulent aux pieds, les déchirent à coups de cornes, et les poursuivent même dans leur fuite, jusqu'à ce qu'ils les aient mis à mort. On les emploie aussi pour défendre et protéger les troupeaux. Naturellement courageux, non-seulement ils peuvent résister aux bêtes féroces, mais ils osent même les attaquer ; et jamais une hienne, quelque affamé qu'elle soit, n'approchera d'un troupeau, si elle y voit deux ou trois de ces redoutables compagnons et gardiens ; ils osent même, en nombre, faire tête à un lion.

Les moutons, aussi haut montés sur jambes que nos chèvres, sont en même tems, pour la grandeur, d'une espèce supérieure aux nôtres. Cependant ils n'ont point cette large et énorme queue graisseuse, qui distingue ceux du Cap et des colonies. Mes Hottentots, accoutumés selon le goût de leur nation, à n'estimer une viande qu'autant qu'elle est très-grasse, montroient de la répugnance pour des animaux qui n'offroient qu'un fouet maigre et effilé, pendant jusqu'à terre. Les moutons qu'a aujourd'hui la colonie hollandoise viennent d'Europe. Primitivement elle n'en avoit point ; sans doute ceux qu'on y transporta étoient sans larges queues, puisque cette singularité n'est point connue en Europe. Ils seront devenus tels sous le ciel d'Afrique, par l'effet de la nourriture, du climat et du sol, et ils y auront formé cette variété distincte qu'on y voit aujourd'hui. Il m'en restoit encore un de ceux que j'avois achetés en route ; et beaucoup de Namaquois qui n'en avoient jamais vus de pareils, ne pouvoient se lasser de l'admirer. La veuve les connoissoit : elle m'assura même que quand son mari étoit venu se transplanter

planter dans la contrée, tous ceux qu'il avoit emmenés du Roye-Sand sa patrie, étoient de l'espèce du mien ; mais qu'avec le tems cette propriété avoit disparu, et qu'à la troisième génération leur queue étoit devenue effilée, comme celles que je voyois. La laine de ces moutons n'étoit point frisée ni douce au toucher ; au contraire, ils avoient de longs poils plats, très-luisans et durs, et nullement propres enfin à être filés.

Avant de quitter la horde, je m'acquittai, par quelques présens, envers ceux qui la composoient, du lait qu'elle m'avoit fourni abondamment pendant mon séjour. La commandante me demanda un peu de poudre et du plomb : elle en manquoit absolument, et craignoit, qu'entourée de Boschjesman, ils ne vinssent l'attaquer la nuit ; sur-tout si, ne l'entendant plus tirer, ils en soupçonnoient la cause. Quand Pinard avoit visité sa horde, elle lui avoit fait part de ses craintes et demandé quelques provisions ; mais il s'y étoit refusé durement, en répondant que j'allois passer bientôt, et qu'étant abondamment fourni, je pourrois l'approvisionner.

Quand même je n'aurois pas eu, pour obliger cette femme, des motifs de reconnoissance, je l'eusse fait encore par pitié. Seule de son espèce au milieu de ces déserts, éloignée de cinq lieues de tout autre kraal, soutenue uniquement par une poignée d'hommes, il lui falloit beaucoup de courage et d'intrépidité pour se maintenir dans une position si inquiétante. A sa place, très-peu d'individus auroient montré autant de fermeté ; aussi étoit-ce une de ces héroïnes guerrières dont j'ai parlé dans mon premier voyage. Elle montoit très-bien un cheval, fusilloit hardiment les Boschjesman quand ils venoient se présenter, et couroit les lions comme en Europe d'autres femmes courent le chevreuil. Je lui donnai quelques livres de poudre et la quantité de plomb nécessaire. C'étoit-là pour elle un cadeau précieux ; et certes elle ne pouvoit en faire qu'un bon usage.

Le colonel Gordon m'avoit quelquefois parlé au Cap, d'un matelot nommé Schoenmaker, qui, ayant déserté du service de la Compagnie, s'étoit retiré dans le désert et vivoit actuellement chez les Na-

maquois. Ce fugitif, au rapport de Gordon, qui l'avoit connu dans ses voyages, étoit un très-honnête homme ; et le colonel, dans l'espoir que je pourrois en tirer quelques services, m'avoit même fait remettre une lettre pour lui, en même tems qu'il m'en avoit envoyé une pour Klaas Baster. Je ne me sentois, pour le moment, aucun motif bien pressant de voir Schoenmaker ; mais la lettre du colonel pouvoit, dans sa solitude, lui être très-agréable ; et en conséquence je crus l'obliger en la lui portant. Ce n'étoit-là qu'une complaisance de ma part ; et cependant cette attention devint pour moi une occasion de bonheur, et me valut des services que j'étois bien loin d'attendre.

Schoenmaker, devant être connu de la veuve, je demandai à celle-ci quelques renseignemens sur son compte. Elle me dit qu'il vivoit actuellement à douze lieues par-delà la horde, et m'offrit de m'y faire conduire. J'acceptai la proposition d'autant plus volontiers, que pour arriver à ce marin devenu nomade, il me falloit traverser une autre horde qui étoit un démembrement de celle-ci, et dans laquelle la veuve pouvoit, par sa recommandation, me procurer un bon accueil.

J'y arrivai en cinq heures de marche ; et sans doute on y étoit prévenu de ma visite, puisqu'à mon approche le chef vint avec quelques-uns de ses gens au-devant de moi pour me marquer sa satisfaction et me recevoir. Hors d'état d'entendre ce qu'il me disoit et d'y répliquer, j'y répondis, sans mon interprète, d'une manière simple et très-intelligible, en lui présentant un cadeau, composé d'un bout de tabac et de quelques quincailleries, parmi lesquelles étoient deux excellens couteaux. Mon présent parut lui faire le plus grand plaisir ; et pour me témoigner combien il étoit sensible au service que je lui rendois, il tira d'un petit sac de peau qui pendoit à son bras, un mauvais couteau tout usé, qu'il me montra en haussant les épaules ; me donnant à entendre, par ce geste, combien un pareil meuble lui étoit devenu inutile.

On voit ici qu'on peut contenter un Sauvage à peu de fraix : un misérable couteau, un bout de tabac, un verre d'eau-de-vie, tout

plus d'effet sur une horde entière que l'entrée d'un ambassadeur, fût-il Turc, et que les profussions de ceux qui les envoient; tant il est vrai que l'état de nature est à l'état de société ce que la santé est à la maladie; et tandis qu'il faut bien des recherches pour se désennuyer dans celle-ci, il suffit de peu pour se satisfaire dans celle-là.

Notre chef étoit accompagné d'un sien frère aîné, qui, comme lui, avoit été chef de horde, et qui, fatigué apparemment de tant d'honneur, avoit philosophiquement abdiqué, et étoit venu vivre ici dans la retraite et le mépris des grandeurs. Cette ci-devant majesté reçut aussi de moi un témoignage de respect dans le présent que je lui fis d'un petit couteau et d'un peu de tabac.

A peine le chef avoit-il reçu mon présent, qu'il s'étoit empressé de le partager avec son frère; et tous deux, par une générosité admirable, avoient aussitôt employé leur couteau à couper le bout de tabac, pour le distribuer à ceux de leurs camarades qui les accompagnoient.

Probablement l'intention des deux frères étoit de me prévenir aussi par un présent; et sans doute ils avoient, à ce sujet, donné d'avance des ordres. Au moins, quoique nous fussions à cinq cents pas de la horde, je vis arriver deux moutons gras, qu'ils me prièrent d'accepter.

La vraie politique pour se faire considérer chez les Sauvages, c'est de leur en imposer par quelque chose d'extraordinaire qui les convainque que la race des Blancs est supérieure à la leur. J'avois un pistolet à deux coups, je le déchargai sur les deux moutons, leur cassai la cervelle à tous deux. Mes Namaquois connoissoient l'explosion d'une arme à feu; ils avoient vu des fusils entre les mains de quelques colons; mais ils ne connoissoient point de pistolets, et ils ne pouvoient comprendre (c'étoit leur expression) comment un instrument si petit étoit aussi *méchant* qu'un grand. Mon coq et ma poule n'avoient pas été pour eux un moindre sujet de surprise. Ils admiroient la familiarité de ces animaux qui, à leur ordinaire, venoient roder et se promener autour de moi. Ils s'étonnoient de les voir aussi privés qu'un bœuf; mais ils ne concevoient pas de quel

usage pouvoient m'être, en voyage, des oiseaux d'une taille aussi médiocre. Klaas Baster me servoit d'interprète dans cette conversation, et j'avoue qu'elle m'amusoit beaucoup.

Nous nous rendîmes au kraal, qui étoit composé d'environ vingt-cinq huttes, et par conséquent peu nombreux. Le soir, quand les troupeaux furent revenus du pâturage, les femmes m'apportèrent du lait; et il y en avoit une si grande quantité que plus de la moitié fut perdue; mes chiens eux-mêmes y renoncèrent. Pour Kees, après avoir couru de terrine en terrine assouvir sa gourmandise, il avoit été obligé d'y renoncer comme eux.

Après ces préliminaires, la danse commença, et, comme pour me faire plus d'honneur, elle eut lieu près de ma tente. Il ne me fut pas possible de goûter un seul instant de repos. Pour mon monde, la joie les avoit enivrés. La même chose arrivoit toujours dans des haltes pareilles. Outre la bonne chaire et les plaisirs, on étoit encore dispensé du travail; enfin, on se retira au point du jour pour dormir; et moi, quoique harassé par le spectacle et les cris de cette multitude, je saisis mon fusil, et suivi de mes chiens j'allai battre la campagne.

Le lieu ne m'annonçoit point une chasse heureuse. Je ne découvrois au loin sur les montagnes que quelques arbrisseaux clairsemés; et dans la plaine que des plantes grasses, sans un seul arbre; je vis beaucoup de vautours, mais à une si grande hauteur, que je ne pus en tirer aucun; ils me parurent d'une espèce absolument différente de ceux que je connoissois déja. Je rencontrai aussi plusieurs troupes d'autruches, mais qui ne se laissèrent pas approcher. Les rochers étoient couverts de corbeaux, et la plaine d'allouettes; je n'apperçus enfin pas un oiseau rare à tirer, et ne tuai, dans ma journée, qu'un seul animal digne de remarque. C'étoit un lièvre de l'espèce de ceux que j'avois autrefois rencontrés dans le Karow et qu'on y connoît sous le nom de *roode-gat-haas* (lièvre à cul rouge). Il a les oreilles moins longues que le lièvre ordinaire, et les pattes de derrière proportionnellement plus basses. Sa couleur est généralement rousse; le ventre blanc, comme notre lièvre d'Europe. Je ne

crois point qu'aucun naturaliste ait parlé de cet animal, que je regarde comme une espèce et non comme une variété ; ce qui me confirme encore plus dans mon opinion, c'est qu'on trouve dans le même pays d'autres lièvres qui sont absolument pareils à ceux que nous avons en Europe ; ils sont seulement plus petits. Les Hottentots, qui généralement ont une répugnance invincible pour la chair du lièvre, ne voulurent absolument pas goûter de celui-ci, quoiqu'ils me le vissent manger avec plaisir ; car, en effet, il étoit très-bon, et plus délicat que l'autre espèce.

Il y avoit un animal que j'eusse bien désiré de me procurer, et que je cherchai en vain ; c'étoit celui dont la fourrure servoit de kros ou de manteau, à plusieurs hommes de la horde ; comme la tête et les pattes en étoient retranchées, je n'avois pu reconnoître, ni son espèce, ni ses vrais caractères. La couleur bleu grisâtre de sa fourrure, la longueur de son poil sur l'épine du dos, me rappeloient assez ces mêmes parties dans l'hienne décrite par Buffon, et que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois en Europe ; mais la petitesse de l'individu ne s'accordoit pas avec la description ; et je pense que c'étoit une espèce d'isatis. Les Sauvages m'assurèrent, que l'animal se cache sous terre, et y élève ses petits ; du reste, sa fourrure est fine et très-belle, et j'en achetai plusieurs pièces.

A mon départ, le chef me donna quelques hommes pour m'accompagner et me conduire chez Schoenmaker. Je vis, en arrivant, un petit homme en bonnet rouge, et dans le costume d'un matelot hollandois. Autour de lui étoient plusieurs petites filles, charmantes, entièrement nues, et dont la plus âgée n'avoit pas neuf ans. Rien de plus intéressant que le spectacle de cette jolie famille. Ses graces, ses caresses sémillantes, son agréable physionomie, sa nudité même, l'offroient à mes yeux sous l'image d'une nichée d'amours. Depuis douze ans, leur malheureux protecteur avoit déserté, et la crainte d'être arraché de sa retraite l'avoit condamné à des inquiétudes continuelles. Toujours isolé, toujours occupé de fuir la société de ses semblables, il menoit une vie errante, et n'osoit rentrer dans la colonie.

Dans une pareille situation, ma présence ne pouvoit que l'allarmer beaucoup. Le train dont j'étois suivi, le cortège qui m'accompagnoit, ma couleur, mon arrivé subite et inattendue, tout devoit être d'un présage sinistre pour un homme qui sans cesse appréhendoit de se voir trahi, poursuivi ou arrêté. L'effroi se peignit sur son visage ; les enfans même, allarmés à mon approche, s'écartèrent et s'enfuirent.

Mon premier soin fut de dissiper ces terreurs dont j'étois la cause innocente. Pour les terminer le plus promptement possible, je dis au fugitif, que je venois le saluer de la part de M. Gordon, et lui remettre une lettre de lui, dont j'étois porteur. Au nom du colonel, la joie reparut sur ce visage si consterné ; je ne fus plus pour Schoenmaker qu'un ami, et il s'empressa de me le prouver en me donnant la main. Alors le petit essaim se rapprocha de lui, et ce fut à qui l'accableroit de plus d'amitiés. Pour moi, plus envieux du bonheur dont il pouvoit jouir dans une pareille situation, que frappé de la cause de ses allarmes, je me promettois déjà de le rassurer pleinement, et de lui obtenir, à cet égard, toutes les garanties ; mais, à cela près des craintes qui l'agitoient sans cesse, quoiqu'il n'y eût point de vie plus douce ni plus libre que celle qu'il menoit actuellement, il est clair, par le parti qu'il prit dans la suite, qu'il ne falloit pas un grand effort pour l'en détacher, et le rendre aux embarras de la société. Car, à mon retour au Cap, étant parvenu à obtenir sa grace, il n'en fut pas plutôt instruit, qu'il revint avec toute sa famille, abandonnant ses huttes, ses femmes, ses chasses, et cette entière possession de soi-même, pour laquelle je vendrois, moi, par centaines, les plus beaux empires.

Ne sachant pas lire, il me pria de lui faire lecture de la lettre du colonel ; et après l'avoir entendue, il m'offrit de m'obliger en tout ce qui dépendroit de lui. Sans me prévenir, il donna ordre, qu'on tuât un bœuf et quelques moutons, pour être distribués à mes gens. Enfin, ses femmes, toutes Hottentotes, qui, à mon approche, s'étoient cachées, se montrèrent peu à peu ; je leur distribuai quelques petits cadeaux, ainsi qu'aux enfans. J'ai dit ses femmes ; car il en

avoit plusieurs; et en cela il avoit usé amplement de l'indépendance que lui donnoit son genre de vie. Sa horde n'étoit même composée que de ses femmes, de ses enfans, et de sept ou huit Hottentots attachés à son service. J'ai donné au lieu, où étoit campée cette horde, le nom de *Serrail*. Depuis, j'en ai rencontré, dans ma route, trois semblables; mais les sultans de celles-ci ne ressembloient guère à Schoenmaker: c'étoient des scélérats dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Depuis mon départ du Namero, je remarquois que mes attelages maigrissoient et dépérissoient insensiblement, quoique cependant je les eusse bien ménagés, et qu'ils n'eussent commencé à me servir, qu'après avoir quitté le Kaussi. Mais le pays n'avoit que des herbes séches et quelques arbustes; et cette nourriture, à laquelle ils n'étoient point accoutumés comme les troupeaux namaquois, leur étoit contraire. Schoenmaker s'en étoit apperçu. Lui-même me conseilla de quitter au plutôt la contrée; et il m'offrit, si je voulois lui donner deux jours pour faire ses arrangemens, de me conduire avec ses bœufs jusqu'à la Grande-Rivière. Une pareille proposition ne pouvoit manquer de m'être agréable. Je l'acceptai, et j'employai les deux jours de délai à visiter et à connoître le pays et les montagnes.

Il n'étoit pas meilleur que celui que je venois de quitter. Point d'animaux. Dans les deux jours, je ne trouvai, pour ajouter à ma collection, qu'un étourneau d'une espèce nouvelle. Quant au grand gibier, je n'en vis nulle part; et cette disette, Schoenmaker l'attribuoit aux tigres et aux lions, qui, trop multipliés sur ce coin de terre, l'en écartoient, disoit-il. Pour moi, j'en accusois moins les bêtes féroces que le manque d'eau et de vivres.

Au reste, quelle qu'en fut la cause, ce défaut de gibier me fâchoit beaucoup. Il n'y avoit que quatre mois que j'étois en route, et déja cependant j'avois consommé, pour la nourriture de mes gens, plus de bœufs et de moutons que pendant les seize mois entiers de mon premier voyage. D'un côté, les retards avoient considérablement diminué mes provisions; de l'autre, beaucoup de bestiaux m'é-

toient morts en route, par les accidens, la fatigue et la soif; mais ce qui me chagrinoit par-dessus toute chose, c'est qu'après avoir acheté de nouveaux attelages, j'allois me voir obligé de les remplacer par d'autres encore.

FIN DU PREMIER VOLUME.

SECOND VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE,

PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

DANS LES ANNÉES 1783, 84 ET 85;

PAR F. LEVAILLANT.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN ET COMPe, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
PLACE DU MUSÉUM.

L'AN IVe DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

VOYAGE

EN AFRIQUE.

VOYAGE DANS LE PAYS DES PETITS ET GRANDS NAMAQUOIS.

Sans espoir de trouver, sur la route que je suivois, un pays meilleur, vingt fois j'avois formé le dessein de tourner à l'est. Je connoissois un peu les confins de la Caffrerie, et me flattois qu'entre la chaîne du Camis et les Tambouquis qui bordent le canton des Caffres, je trouverois peut-être quelque passage heureux qui me permettroit de parvenir dans la contrée orientale. Je savois d'ailleurs que les hautes montagnes qui occupent le centre de l'Afrique méridionale donnent naissance à beaucoup de rivières, dont les unes se rendent à l'ouest dans l'Atlantique, tandis que les autres vont, par un cours contraire, se perdre dans les mers de l'est. Je n'ignorois pas que ces dernières sont à la fois et plus nombreuses et plus fortes que les autres; et j'espérois qu'en suivant leur cours et les vallées qu'elles traversent, je pourrois sortir de la contrée maudite où je me voyois sans cesse arrêté.

Une seule considération me retenoit. Je touchois presqu'au canton des giraffes. Depuis long-tems c'étoit l'objet le plus ardent de ma curiosité que ces animaux, si peu connus des naturalistes et même des habitans de la colonie. Un des premiers motifs de mon voyage avoit été de les étudier et de les connoître; et je me serois

reproché toute ma vie d'en avoir eu l'occasion et de m'y être refusé.

D'un autre côté, les rêves de l'imagination venoient m'agiter sans cesse et m'insinuer qu'au de-là de la rivière je trouverois un pays plus agréable, plus fertile, plus facile à traverser; et je me laissois abuser par des chimères qui n'avoient d'autre fondement qu'une envie excessive de rencontrer des objets nouveaux.

Klaas-Baster et Schoenmaker me faisoient d'ailleurs cent récits qui échauffoient ma crédulité. A les entendre la Grande-Rivière ne tarissoit jamais et ses bords étant couverts d'arbres magnifiques, j'y devois trouver toutes les commodités d'un campement agréable. Ils me parloient d'oiseaux rares, d'hippopotames, de rhinocéros, de giraffes, et enfin de toutes sortes de différens gibiers qui abondoient dans ce lieu tant vanté et qui me faisoient désirer bien vivement de m'y voir arriver.

Je trouvai dans tout ce canton une grande quantité de petits vautours d'un blanc isabelle, de la même espèce que celui décrit par Buffon, sous le nom de vautour d'Egypte; les Namaquois nomment cet oiseau *ouri-gourap*, corbeau blanc. Les montagnes me fournirent quelques belles plantes dont je pris le dessin, entr'autres deux beaux lys à une seule corolle, l'une d'un rouge cramoisi, et l'autre d'un jaune citron.

Schoenmaker ayant fini ses préparatifs et donné ses ordres avant de partir, fit atteler tous ses bœufs à mes charriots, et nous nous mîmes en route sans délai après avoir laissé quelques livres de poudre à sa horde pour la défendre des boschjesman, en cas qu'ils vinssent l'attaquer pendant son absence. En moins de cinq heures de marche nous arrivâmes à la vue d'une horde de Petits-Namaquois. Mais comme ma caravane pouvoit l'effaroucher, Schoenmaker pris les devants pour la prévenir. C'étoit la plus considérable que j'eusse encore vue; elle n'avoit pas moins de cinquante à soixante huttes, partagées en trois parties. A notre approche, tous ceux qui l'habitoient se réunirent. Jamais je n'avois vu tant de Sauvages rassemblés; c'étoit un coup-d'oeil imposant. D'abord la curiosité fit avan-

cer tout le monde; je fus entouré. Tous vouloient me voir et m'approcher, tous parloient à la fois, et je n'entendois qu'un bourdonnement, qui, quoiqu'assourdissant, m'intéressoit néanmoins par le ton d'amitié qu'il respiroit.

Bientôt s'éleva une voix de femme qui domina sur toutes les autres et les fit taire : c'étoit celle d'une vieille Hottentote nommée Kakoes. Elle passoit dans toute la contrée pour une sorcière. La troupe s'ouvrit pour lui donner passage. Elle s'avança vers moi, en poussant des cris affreux. Ses hurlemens m'inquiétèrent. Je craignis qu'elle ne voulût annoncer l'horreur que lui inspiroit ma présence, et que me désignant à la horde comme un homme ennemi ou suspect, elle ne l'ameutât contre moi. Qui l'eût crû ! c'étoit pour me témoigner sa joie qu'elle mugissoit ainsi. En m'abordant, elle me prit rudement le visage avec les deux mains, et m'embrassa de même. A ces démonstrations d'amité en succédèrent d'autres, entremêlées de sauts, de gambades et de folies de toute espèce. Tantôt elle me parloit avec un feu et une volubilité inconcevable ; tantôt adressant à la troupe des discours auxquels je ne comprenois rien, elle me montroit de la main et venoit m'appuyer le poing sur l'estomac.

J'avois auprès de moi mon interprête, Klaas Baster. Mais vainement je lui demandois l'explication de ce que me disoit la pythonisse : à peine avoit-il commencé à me rendre une de ses phrases qu'elle en avoit déja achevé dix autres. Enfin cependant, elle s'énonça clairement, et avec un geste très-significatif, auquel il ne m'étoit pas possible de me méprendre, elle me demanda de l'*eau de mon pays*. A ce langage fort intelligible, je répondis par une rasade d'eaude-vie, que je lui fis verser dans un grand gobelet et qu'elle avala tout d'une haleine. Alors ses extravagances recommencèrent encore plus vivement qu'auparavant. Elle dansoit, chantoit, rioit, pleuroit tout-à-la-fois ; et de tems en tems venoit me présenter son gobelet à remplir. Il se remplit si souvent que la parole et le mouvement lui manquant tout-à-coup, il fallut reporter la prêtresse dans son temple.

Jusques-là je n'avois vu dans la sorcière qu'une bacchante, une

énergumène, ou plutôt une folle. Rien de cet astuce, de ce ton d'inspiré, de cette affectation de science profonde, de cette charlatannerie enfin que comporte cet art prétendu. Ne pouvant deviner les moyens par lesquels une pareille extravagante avoit pu donner une si haute opinion de sa supériorité sur ses camarades, je demandai à connnoître par quels faits elle avoit manifesté ses talens, et je vis que sa réputation n'étoit fondée que sur l'ignorance, les préjugés, et une crédulité absurde. La seule preuve qu'on m'allégua de son pouvoir, c'est que son troupeau n'étoit jamais attaqué par les tigres et les lions; mais ce troupeau consistoit en six moutons et trois vaches; et d'ailleurs il faut remarquer que les bestiaux de la horde, quoique très-nombreux, étoient eux-mêmes rarement insultés, parce qu'indépendamment de la quantité de leurs gardiens ils avoient encore, pour les défendre, beaucoup de bœufs de guerre. Ainsi les vrais sorciers, c'étoient les dupes de la sorcière, puisqu'eux seuls avoient les moyens de garentir son mince bétail.

Les hommes, et particulièrement les hommes ignorans sont frappés de tout ce qui est extraordinaire. Je ne doute pas que la grande renommée de Kakoes ne fut due à ses folies mêmes, qui, pour des Sauvages, paroissoient avoir quelque chose de surnaturel; et Schoenmaker et Klaas Baster, qui mainte fois m'avoient déja entretenu de la fameuse Kakoes et de ses hauts faits, ne doutoient nullement eux-mêmes qu'elle ne fût réellement une grande magicienne. Mais ce qui m'étonnoit davantage, c'est qu'une femme de cette espèce eut imaginé d'être sorcière; puisque cette idée de s'élever au-dessus des autres par des fourberies, suppose une adresse supérieure à l'intelligence d'un Sauvage, et une sorte de calcul qui depasse la somme des combinaisons que peuvent former ces cerveaux inexercés. Mais l'expérience a démontré bien ailleurs cette possibilité, et du plus au moins, il n'est pas mal-à-propos de croire un peu aux sorciers. Au reste, quelle que fut l'opinion que ma pythonisse devoit inspirer, il est certain que la terreur de sa prétendue puissance étoit infiniment utile, non-seulement à sa horde, mais encore aux hordes voisines. Le lieu quelle habitoit sem-

bloit beaucoup plus sûr que tous les autres ; on venoit en troupe se réunir autour d'elle ; et voilà pourquoi la horde étoit si nombreuse. Les boschjesman eux-mêmes la redoutoient. Jamais ces voleurs ne venoient exercer leurs brigandages sur le territoire qu'elle avoit choisi pour sa demeure ; et elle avoit même pris sur eux un tel empire que si quelqu'un de leurs vols parvenoit à sa connoissance, elle partoit à l'instant seule est sans escorte, alloit au fond de leurs bois et de leurs retraites les menacer de sa colère, et les forçoit à restituer les objets volés.

Le pays des Petits-Namaquois s'étend, en longitude, depuis les montagnes du Camis jusqu'à la mer occidentale ; et en latitude, depuis le Namero jusqu'aux bords de la Grande-Rivière. D'après les renseignemens que j'ai pu prendre sur le nombre des habitans de toute cette contrée, c'est, je crois, porter sa population à son plus haut point, que de lui accorder six mille ames ; mais des insultes et des attaques trop-fréquentes des Boschjesman, et plus que cela l'aridité du sol, la diminue annuellement ; un jour peut-être même, la race de ce peuple s'éteindra et sera anéantie comme tant d'autres de l'Afrique méridionale.

Le Petit-Namaquois, quoique d'une assez belle stature, est néanmoins inférieur pour la taille aux Caffres et aux Gonaquois ; et ce fait m'a donné lieu de faire une remarque intéressante et que je crois neuve : c'est que pour les qualités morales et physiques, les peuples de l'est, dans la partie d'Afrique méridionale dont je parle, sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'ouest ; tandis que les animaux de la dernière contrée l'emportent infiniment sur ceux de la première.

Kolbe a écrit que les Petits-Namaquois pratiquent la circoncision, et qu'ils se retranchent un des testicules. J'avois avec moi la traduction hollandoise de l'ouvrage de cet auteur ; et partout, en visitant les peuplades qui se rencontroient sur ma route, j'avois soin de vérifier ses assertions. Souvent même il m'arrivoit de faire mes questions le livre à la main ; je puis donc certifier que les Namaquois ne pratiquent jamais la semi-castration, qui n'est en usage que

chez les Gheïssiquois, nation hottentote située plus à l'est sur les bords de la Grande-Rivière, et dont je parlerai bientôt. Quant à la circoncision que Kolbe dit être pour les Namaquois un acte de religion, j'assure qu'elle est inconnue chez eux; et il en est ainsi de la religion elle-même, à moins qu'on ne regarde comme croyance religieuse la confiance qu'ils avoient en la sorcellerie de Kakoes.

Les femmes de la horde avoient accueilli très-favorablement mes Hottentots. Cette communication eut des suites très-douces, et mit mes gens à portée de voir des attraits forts singuliers; mais plusieurs d'entre eux poussèrent l'indiscrétion jusqu'à dévoiler les tendres mystères de l'amour : ils vinrent me dire à l'oreille que quelques-unes d'elles avoient ce prolongement bisarre dont j'ai donné la description et le dessin dans mon premier voyage. Klaas Baster m'assuroit même que dans toutes les hordes namaquoises j'en trouverois de pareils. J'eusse désiré m'assurer s'il existoit quelque différence entre ceux-ci et celui que j'avois vu dans une autre partie de l'Afrique; mais, quoiqu'il m'eût été facile d'obtenir beaucoup plus, elles refusèrent de satisfaire à si peu. Persuadé, d'après l'assertion de tout mon monde, que je ne verrois absolument rien de nouveau, je respectai tant de pudeur et ne voulus plus être curieux.

Le pays est peu fertile. Ce défaut de fécondité oblige souvent les habitans à changer de demeure. Aussi, parmi toutes les peuplades de ces cantons, n'en est-il aucune qui soit nomade et errante autant que celle-ci.

Au Cap et dans les colonies, on croit, quoique sans preuves, que la contrée a des mines d'or. Peut-être, un jour, la compagnie tentera-t-elle de s'en assurer, en envoyant sur les lieux des minéralogistes habiles. Jusqu'à ce moment, moi je dirai, que je n'ai trouvé ni indications, ni vestiges, et que nulle part, dans aucune horde, je n'ai vu aucune trace de ce cruel métal.

Il n'en est point ainsi du cuivre. Dans toutes j'ai apperçu des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles de ce métal. A la vérité, quelques-uns de ces ornemens étoient si bien travaillés et si polis,

qu'ils ne pouvoient être qu'un ouvrage d'Europe, et le fruit d'un commerce avec les Blancs. Mais aussi j'en ai vu beaucoup d'autres, qui, par la bisarrerie de leurs formes, et la grossièreté de leur travail, annonçoient évidemment, qu'ils avoient été fabriqués par les Sauvages eux-mêmes. Et ce qui me le prouvoit encore mieux, c'est que ces bijoux avoient conservé des matières hétérogènes et chatoyantes, lesquelles indiquoient, et l'imperfection de la fonte, et l'ignorance de l'ouvrier.

Quant à la manière d'employer les ornemens dont je parle, elle est la même pour les Namaquois que pour les autres Sauvages. Cependant, j'ai remarqué chez eux quelques bisarreries particulières. J'ai vu des individus porter à une oreille six boucles d'une même forme, et n'en porter aucune à l'autre. J'en ai vu, avoir un bras entièrement garni de bracelets depuis le poignet jusqu'au coude, et porter l'autre entièrement nu. Enfin, j'en ai vu, dont le visage étoit coloré et peint d'un côté en compartimens, tandis que de l'autre il étoit peint avec d'autres dessins et des couleurs différentes. J'ai remarqué, en général, beaucoup de goût pour les ornemens chez les Petits Namaquois; car leurs kros et tous leurs vêtemens étoient extrêmement couverts de verroteries et de grains de cuivre enfilés et attachés dans toutes les parties à leurs habillemens; ils en avoient même jusque dans leurs cheveux, qui étoient graissés d'une manière vraiment dégoûtante. Plusieurs d'entr'eux avoient la tête couverte d'une croute rougeâtre composée de graisse et d'une poussière couleur de brique, qui leur empâtoit tellement tous les cheveux, qu'on eût dit qu'ils avoient une calotte de ciment pour coëffure. Ceux qui pouvoient étaler ce luxe de parure, étoient aussi fiers que nos petits maîtres, lorsqu'ils peuvent secouer une tête chargée de poudre, de pommade et d'odeurs; le *nuyp-kros*, ou tabelier de pudeur des femmes, portoient des rangs de verroteries qui leur pendoient jusque sur les pieds; du reste elles étoient habillées comme les Hottentotes dont j'ai déjà parlé. Les nattes étant très-rares dans ce canton, vu qu'il n'y a

point de roseaux, la plupart des huttes étoient couvertes de peaux d'animaux, et spécialement de peaux de mouton et de bœuf.

La contrée des Petits Namaquois n'a d'autres pluies que celles d'orage; encore n'est-il pas rare d'avoir des années où elles manquent entièrement; et c'est à ce manque d'eaux pluviales, qu'il faut attribuer spécialement son peu de fécondité; comme c'est à sa position topographique, quelle doit son défaut de pluie. Depuis le Namero jusqu'à la Grande-Rivière qui la termine, son terrain s'élève peu à peu, et les montagnes, au contraire, s'abaissent insensiblement. Par-delà la Grande-Rivière, les montagnes s'élèvent, au contraire, tout à coup, et le terrain redescend jusqu'à un autre chainon de rochers, situé plus loin; de sorte qu'elle se trouve enfermée, comme un bassin, entre les deux chaînes. D'après cette situation, il est aisé de voir, que, n'ayant ni forêts, ni hautes montagnes qui arrêtent les nuages, tous ceux qui viennent du nord, passent librement sur elle, et vont se rendre au Camis, où elles crèvent et se resolvent en pluie dans les fonds, et en neige sur les sommets, qui sont les plus élevés de toute la partie sud de l'Afrique.

Ces remarques sont d'accord avec les observations météorologiques. Lorsque la saison pluvieuse commence pour le Cap et pour les colonies, jamais de ce côté on ne voit les pluies s'étendre par-delà le trentième degré, c'est-à-dire, par-delà le Camis. Si alors on est au pied de ces montagnes, du côté sud, on y éprouve une mousson régulière; mais si on se transporte plus loin, tout change alors, et l'on n'y voit plus une goûte de pluie. Moi-même, pendant mon séjour dans ce pays des Petits Namaquois, j'ai vingt fois été témoin, de la manière la plus évidente, de l'attraction des nuages par le Camis. A les voir arriver noirs et chargés, je croyois qu'ils alloient nous inonder; mais ils passoient rapidement sur nos têtes, pour s'y rendre; et nous laissoient à sec. Au reste, s'il les empêche d'arroser la terre sur leur passage, il les y renvoie en fleuves et en rivières, puisque tous les torrens de ce pays ont leur origine dans les

les monts Camis, et, sans cette ressource, toutes ces contrées seroient inhabitables et privées d'hommes.

Avant de quitter la horde de la sorcière, je tentai de me procurer, chez ces pasteurs, un certain nombre de moutons; parce que, ne trouvant point de gibier, je ne pouvois nourrir mes gens qu'avec la chair de mes troupeaux. Mais la même raison qui m'engageoit à leur en acheter, les empêchoit aussi de m'en vendre. Vainement j'employai la médiation de Kakoes. Quoique cette femme, par intérêt pour les Blancs, qu'elle aimoit, disoit-elle à la folie, et par reconnoissance pour mon *eau*, qu'elle goûtoit encore plus que les Blancs, cherchât à m'obliger, je ne pus acquérir que six moutons. Il est vrai qu'il m'eût été plus facile d'avoir des bœufs, et qu'on m'en auroit même vendu par-delà mes besoins, si j'avois consenti à donner, en échange, des couteaux, du fer ou du laiton. Mais je me trouvois trop mécontent de mes derniers attelages, pour en acheter d'autres, qui probablement ne valoient pas mieux; et d'ailleurs, ma pacotille de quincaillerie étoit déjà tellement diminuée par mes achats précédens, que je voulois réserver, pour des besoins plus pressans, tout ce qui m'en restoit encore; et les Petits Namaquois ne se soucioient guère des verroteries dont ils étoient abondamment pourvus.

Schoenmaker, qui connoissoit le pays, s'étoit chargé de nous guider dans notre route. Il me conduisit nord-est, vers les *Kooper-Bergen* (montagnes de cuivre); et après cinq heures de marche, il me fit dételer sur les bords d'un petit ruisseau qui s'en échappoit. La halte étoit mauvaise, comme on le verra bientôt; mais curieux d'observer ces montagnes, qu'on m'avoit dit contenir des mines de cuivre très-riches, j'étois bien aise de les connoître, et mon guide me fit voir une ancienne fouille, commencée par les ordres d'un gouverneur du Cap, et maintenant abandonnée. Partout, en parcourant les différens sites que nous visitions, je trouvois des morceaux de minerais éclatés, dont la pesanteur m'indiquoit une mine riche. Mais c'étoit du cuivre vierge, et particulièrement des cristallisations, que je cherchois. N'ayant pu, malgré plusieurs

heures de travail et de recherches, réussir à m'en procurer, je me contentai, faute de mieux, de quelques échantillons de malaquite. A dire le vrai, quoique je les aie rapportés en Europe, j'en faisois peu de cas ; et c'est avec cette froide indifférence, qu'à mon retour à Paris, j'en fis l'offre à Romé de l'Isle. Mais je m'étois trompé, ce naturaliste les apprécia de manière à me faire regretter de n'en avoir pas conservé une plus grande provision.

Les montagnes dont je parle sont granitiques et micacées. L'arbre le plus remarquable, le plus commun, et en même tems le plus agréable qu'on y trouve, est une espèce particulière d'aloès, nommé par les Namaquois *karap*, par les Hollandois *kooker-boom* (arbre à carquois), et par les botanistes *aloès dichotome*. Cet aloès s'élève jusqu'à vingt-cinq et trente pieds de hauteur : sa tige est lisse, et sa peau est blanche. Dans sa jeunesse, et lorsque cette tige n'a encore que quatre ou cinq pieds de hauteur, il se termine par une seule touffe de feuilles, qui, s'épanouissant comme celles de l'ananas, forme, comme lui, une couronne, du milieu de laquelle sortent toutes ses fleurs. En vieillissant, il pousse, sur ses côtés, des branches latérales, d'une simmétrie et d'une régularité parfaites, et qui de même ont chacune, à leur extrêmité, une couronne pareille à celle que je viens de décrire. Le kooker-boom réussit beaucoup mieux sur la montagne que dans la plaine. Au lieu de racines longues et profondes, comme les autres arbres, il n'en a qu'une très-foible, par laquelle il est attaché au sol. Aussi lui suffit-il de trois pouces de terre, pour croître jusques sur les rochers mêmes, et parvenir à toute sa beauté. Mais sa racine le soutient si mal, que d'un coup de pied j'ébranlois et renversois par terre les plus gros. C'est avec son tronc, lorsqu'il est jeune, que les peuplades de l'ouest font leurs carquois ; et de cet usage est venu le nom que lui ont donné les colons.

Le tems que je venois d'employer à visiter la mine, avoit consumé toute mon après-dîner. Je ne revins à ma caravane qu'aux approches de la nuit, et je trouvai que mes gens avoient campé. Quoique nous fussions dans une gorge resserrée entre des mon-

tagnes, et que par conséquent le campement fût très-défavorable, il étoit trop tard pour en chercher un autre. Mais le pis de notre position, c'est que la gorge se trouvoit si étroite, qu'elle ne nous permettoit pas de nous entourer de feux, comme à l'ordinaire, et qu'il ne fût possible d'en avoir que deux : encore brûloient-ils très-mal, faute de bois sec. Tout homme qui voyage dans les déserts d'Afrique, ne sauroit jamais prendre trop de précautions. J'en fis l'expérience cette nuit-là même; et j'eusse dû être sur mes gardes, puisque quelques-uns de mes Hottentots m'avertirent qu'ils avoient entendu des lions. Mais l'habitude des dangers rend téméraire. A force de vivre dans des alarmes et des risques continuels, on finit par s'y accoutumer; et cette confiance, mère du courage, diminue en effet beaucoup les dangers.

Vers les dix heures, tandis qu'assis en cercle autour d'un de nos feux, nous étions occupés à prendre du thé, tout à coup mes bœufs, qui avoient remonté le ruisseau pour chercher des pâturages, accoururent vers nous à toutes jambes, traversèrent le camp avec la rapidité de l'éclair, et disparurent. Mon premier mouvement fut de courir aux armes; et celui de mes gens de crier aux Boschjesman. Ces Boschjesman étoient leur grand objet de terreur; et comme il n'y en avoit aucun qui les affectât autant, c'étoit toujours celui qui se présentoit d'abord à leur imagination.

Pour moi, je ne crus point à ce danger; et ce qui me rassura, fut, d'un côté, la contenance de mes chiens qui ne changèrent point de place, et de l'autre, l'effroi de Keès, qui se jetta sur moi, en me tenant serré très-fortement. Certes, ni le singe, ni les bœufs, n'eussent témoigné autant d'épouvante à l'approche des Boschjesman; et mes chiens, au lieu de rester, pour ainsi dire, en arrêt, eussent couru à leur rencontre pour les attaquer. D'ailleurs les bœufs, après s'être éloignés de nous par frayeur, s'en étoient rapprochés par instinct. Leurs yeux, ainsi que ceux de tous mes animaux grands et petits, étoient fixés vers un même point; et ce point, en m'indiquant le lieu et la nature du danger, m'annonçoit, à ne pas m'y méprendre, ou un tigre ou un lion.

Dans de pareilles circonstances, que faire ? La prudence ne nous permettoit pas d'aller en avant pour l'attaquer ; et l'obscurité de la nuit s'y opposoit. Il fallut donc, jusqu'au lever du soleil, rester sur le quivive ; dans des inquiétudes et des alarmes incertaines, mille fois plus pénibles qu'un danger réel. Seulement, afin d'effrayer et d'écarter l'ennemi, nous tirions de tems en tems quelques coups de fusil vers l'endroit qu'indiquoit le regard de nos bêtes. Nos fusillades n'empêchèrent pas les lions de faire entendre, dans différentes parties de la montagne, leur rédoutable et lugubre cri. Mais ce qui augmenta de beaucoup nos craintes, et avec fondement, ce fut un de mes bœufs, qui, à quarante pas de nous, se débattit pendant quelque tems, et poussa ces beuglemens sourds d'un animal souffrant, et qui se meurt. Nous ne doutâmes pas qu'il avoit été surpris par un des lions.

Enfin, le jour, en éclairant l'horison, termina les longues et douloureuses angoisses de ma caravane. Pendant la nuit, les lions s'étoient en effet approchés de notre camp, et nous retrouvâmes leurs traces en plusieurs endroits. J'allai au lieu où j'avois entendu le bœuf se plaindre, ne doutant point qu'il n'eût été dévoré ; mais à notre grande surprise, nous vîmes qu'il avoit été blessé d'une de nos balles ; il étoit mort, mais entier. Je le fis dépecer aussi-tôt, et m'empressai de quitter un lieu où, sans avoir éprouvé beaucoup de dommages, nous avions eu néanmoins de grandes craintes.

Le gîte le plus prochain où nous pussions nous arrêter étoit l'emplacement d'une ancienne horde, où se trouvoit une petite fontaine saumâtre, et qui n'étoit qu'à trois lieues de notre dernier camp ; nous suivîmes, pour y arriver, le penchant des montagnes ; mais elles étoient tellement couvertes de kooker-booms que, dans l'impossibilité d'avancer, je fis précéder mes voitures par ceux de mes gens qui étoient inutiles à la conduite, et les chargeai d'abattre à coups de pieds tous ceux de ces arbres dont le nombre s'opposoit à notre marche. Il y en eut un pourtant qui me frappa tellement par sa beauté qu'à ce titre je le fis épargner. Il avoit neuf

pieds huit pouces de circonférence, et couvroit par l'envergure de ses branches un espace de plus de cent pieds de diamètre.

J'appris de Schoenmaker qu'un nommé Van Wyk avoit habité le lieu où nous nous trouvions, et je donnai à cette fontaine le nom de ce colon nomade. Après avoir fait reposer là mes attelages, je continuai ma route. Nous débouchâmes des montagnes par une sorte de passage ou de défilé qu'on appelle le *Poort;* et nous entrâmes dans une plaine immense, dont je ne pus appercevoir toute l'étendue, parce que le jour commençoit à baisser. Enfin, nous arrivâmes en pleine nuit à *Brand-Kraal* (Kraal brûlé), ancien emplacement d'une horde namaquoise.

Ma caravane avoit marché tout le jour, sans avoir fait plus de sept lieues et demie, tant les chemins étoient mauvais. Nos bœufs tomboient de lassitude; et pour comble de malheur, je ne voyois ni une seule goutte d'eau ni une branche d'arbre. Cependant il falloit faire des feux pour la nuit. Je me souvenois encore de la nuit précédente; et quoiqu'en rase campagne je n'eusse pas les mêmes risques à courir, je voulois néanmoins n'en courir aucun. Faute de bois, on ramassa donc des bouses sèches, et on alluma des feux, qui servirent tant à écarter les bêtes féroces qu'à nous garantir d'un vent glacial de sud-est qui nous faisoit grelotter. L'élevation du terrain de Brand-Kraal ne devoit pas peu contribuer au froid que nous ressentions; car, d'après mes observations, je trouvai que la plaine où nous nous campions étoit élevée au-dessus du niveau de la mer au moins de trois mille pieds.

Le lendemain, la lumière du jour me permit de voir la longue et aride plaine où nous étions. Je fus glacé d'effroi, en mesurant de l'œil cet espace immense que nous avions à traverser. Tout étoit sable et cailloux. A peine, de loin en loin, appercevoit-on quelques petits aloès dichotomes épars, et une infinité de touffes énormes d'euphorbe. D'espace en espace, cette mer de sable étoit hérissée de monticules peu élevés; mais ces tertres diminuoient de hauteur, à mesure qu'ils s'avançoient vers le nord : l'on eût dit que la terre finissoit à l'horison.

Plus ce désert étoit désolant, plus il falloit s'empresser d'en sortir. Nous dirigeâmes notre marche vers un petit groupe de collines qui, vu de loin, me parut ressembler à celui de la Baie-Falso, qu'on nomme Lèvre pendante, et qu'à raison de cette ressemblance j'appellai de même. Je me flattois d'y trouver quelque cavité ou bassin qui contiendroit de l'eau pour mes bestiaux ; et mon espérance me sembloit d'autant mieux fondée que je vis quatre hommes qui en descendoient. Pour me faire entendre et remarquer d'eux, je tirai un coup de fusil. Mon dessein, si la roche n'avoit point d'eau, étoit de leur demander où je pourrois en trouver. Je ne doute pas qu'ils ne m'eussent apperçu, mais ils disparurent tout à coup, et vainement j'allai, avec quelques-uns de mes gens, à leur recherche, inutilement nous les appellâmes par nos cris ; nous ne pûmes ni les déterminer à se montrer, ni découvrir où ils s'étoient cachés.

Ma situation, au milieu de ce désert aride, devenoit très-inquiétante. Je consultai Schoenmaker, qui, par la connoissance particulière qu'il avoit du pays, pouvoit seul me tirer d'embarras. Il m'annonça qu'il y avoit une fontaine à quatre lieues plus loin ; mais qu'il lui seroit difficile de la trouver, la plaine n'ayant ni bois ni autres objets pareils qui pussent lui servir de renseignemens ; je n'avois donc guère à compter que sur un hasard heureux. Cependant, en feuretant les divers monticules que nous allions rencontrer, il étoit possible que nous découvrissions le lieu où étoit la source, et c'est le parti que je proposai.

En effet, après six heures d'une marche très-fatigante, j'apperçus sur un tertre huit hommes qui paroissoient nous épier et observer notre arrivée. Nous marchâmes vers eux : à notre approche, ils s'enfuirent ; mais il y avoit là, dans un enfoncement, plusieurs huttes, et sans doute c'étoient les leurs. Une habitation dans un pareil désert, dans un lieu qui n'offroit aucun genre de pâturage, m'annonçoit que ces gens étoient des Boschjesman. Malgré leur nombre, nos armes nous mettant en état de ne rien craindre d'eux, nous nous rendîmes aux huttes ; notre présence venoit de

mettre tout le monde en fuite. Nous n'y trouvâmes que quelques pièces de viandes sèches et un sac de sauterelles ; mais nous vîmes la source que nous cherchions avec tant d'empressement ; et quoiqu'elle ne fût pas abondante, elle suffit, quand nous l'eûmes élargie et creusée, à abreuver toute ma caravane.

La grande fatigue qu'avoient souffert mes attelages depuis deux jours et le besoin qu'ils avoient de repos m'obligeoient de camper là. D'un autre côté, j'avois à craindre qu'en y passant la nuit, les propriétaires des huttes ne profitassent de l'obscurité pour venir m'attaquer et me surprendre. Je me mis en garde contre leurs insultes par un grand nombre de feux allumés et par une garde exacte, qui effectivement les empêchèrent d'approcher ; et le lendemain, au moment de mon départ, je fis faire une décharge générale de toute mon artillerie, afin de les avertir que si l'espoir du pillage les engageoit à me suivre dans ma route, j'étois en état de me défendre et de ne rien craindre. Cependant, en leur annonçant que je ne redoutois pas de les avoir pour ennemis, je me conduisis en ami avec eux. Je respectai les droits sacrés de l'hospitalité, dont je venois de jouir à la vérité par ma pleine-puissance ; mais en conquérant généreux, non seulement je défendis qu'on touchât à leurs petites provisions, je laissai encore dans la plus apparente des huttes, du tabac, plusieurs objets de quincaillerie et quelques morceaux du bœuf qui m'étoit mort dans les montagnes.

Vers les dix heures du matin, nous fîmes halte au pied d'un groupe de roches granitiques, couvert d'aloès kooker-boom. Le lieu n'ayant point d'eau, je m'attendois à m'y repaître d'idées tristes, et ne comptois guère y trouver un phénomène dont l'aspect, nouveau pour moi, me causa une joie très-vive : c'étoit un nid monstrueux qui occupoit une grande partie d'un grand et fort aloès, et qui, composé d'une multitude de cellules, servoit de retraite à une quantité immense d'oiseaux de la même espèce. Déja plusieurs fois Klaas Baster et Schoenmaker m'avoient parlé de ces constructions singulières ; et jusqu'à ce moment encore le hasard ne

m'avoit point mis à portée d'en voir. Je restai long-tems à examiner celle-ci. A chaque instant, il en sortoit des volées qui se répandoient dans la plaine ; tandis que d'autres revenoient portant dans leur bec les matériaux nécessaires pour se construire un logement ou pour réparer le leur. Chaque couple avoit son nid dans l'habitation commune ; c'étoit une vraie république. Nous connoissons plusieurs espèces d'insectes qui vivent ainsi dans une même demeure et qui montrent des habitudes sociales. Il est même de ces associations chez certains quadrupèdes ; mais jusqu'à présent on n'en connoissoit point encore chez les oiseaux. Au reste, j'ai eu plusieurs fois lieu d'étudier ceux-ci, et j'en parlerai ailleurs plus au long.

Du tertre au grand nid, nous allâmes camper et passer la nuit, cinq lieues plus loin, à la Fontaine-des-Zèbres. Ce mot fontaine m'annonçoit de l'eau ; mais cette eau étoit si salée qu'aucun de nous ne voulut en boire, et si peu abondante qu'on ne put y faire désaltérer mes bœufs.

La journée suivante fut beaucoup plus pénible encore, parce que les sables, en devenant plus fins, devenoient en même tems plus mobiles. On avoit mis quatorze bœufs à chaque voiture, on relayoit d'heure en heure, et néanmoins les roues enfonçoient si avant, la chaleur étoit si accablante, ils étoient tellement affoiblis par la fatigue et par le manque d'eau et de nourriture, qu'ils avançoient très-peu. Moi-même, soit effet physique de la température, soit effet moral de l'inquiétude affreuse que me donnoit cette nouvelle et triste situation, je me sentois abattu et sans courage ; l'aspect de cet horison silentieux et sans bornes fatiguoit cette fois-ci mon imagination d'un rêve trop pénible et trop long.

Heureusement quelques heures de marche nous rendirent l'espoir. La plaine changea tout à coup ; le sable et le sol se montrèrent couverts d'un gramen particulier, qu'on nomme herbe des Boschjesman, et dont ces Sauvages mangent la graine. Les collines elles-mêmes avoient un aspect moins nud ; on y découvroit quelques petits arbustes rabougris parmi de grands aloès dichotomes,

mes, allant ça et là entre les rochers micacés, dont les reflets brillants éblouissoient nos yeux; la plaine étoit parsemée de gros morceaux de quartz, blancs comme la neige, et dont la base ou partie qui touchoit à la terre avoit la teinte et la demie transparence de la prime d'émeraude. Probablement le sol contenoit des molécules métalliques qui, pénétrant les portions du quartz qu'elles atteignoient, leur donnoient cette couleur. Au moins, dans les fentes des blocs et des rochers, je trouvai des pyrites cuivreuses et des cristaux colorés en verd.

La terre sur laquelle nous marchions étoit couverte d'herbe; et j'espérois que cette herbe, quoique sèche, feroit une pâture pour mes bestiaux, puisque ceux du pays la mangent très-bien dans cet état. Mais, malgré la faim qu'ils éprouvoient depuis long-tems, ils la rebutèrent. Il est vrai que par sa grande sécheresse elle étoit tranchante, et que ceux qui tentèrent de la brouter eurent bientôt la langue et les lèvres ensanglantées.

J'aspirois, avec l'impatience de l'affliction, au moment d'arriver à la Grande-Rivière, à ce fleuve qu'on me disoit ne jamais tarir et dont on m'avoit peint les bords si agréables et si rians. A chaque instant, je craignois de voir nos attelages, avant de les atteindre, tomber épuisés, comme les premiers. Mes yeux se portoient en avant, pour chercher les arbres nombreux, qui, disoit-on, couvroient ses bords; et les arbres ne paroissoient point encore; seulement nous découvrions devant nous les énormes montagnes aux pieds desquelles on me dit que ce fleuve couloit; mais leur aspect nud et brûlé n'annonçoit guère ce grand changement sur lequel je m'étois reposé.

Mais bientôt j'entendis au nord-ouest le mugissement des flots. Ce bruit, qui annonçoit notre salut, fit tressaillir mon cœur d'allégresse, et involontairement mes gens poussèrent tous un cri de joie. Nos tourmens alloient donc finir une seconde fois! J'allois donc voir enfin une rivière! car depuis celle des éléphans je n'avois trouvé que des torrens, ou desséchés, ou qui ne contenoient que quelques amas d'une eau croupie et boueuse. Pour jouir plu-

tôt d'un spectacle si doux, je montai à cheval avec mon Klaas, et courus vers le lieu qu'indiquoit le bruit. Tous ceux de mes gens qui n'étoient pas occupés aux voitures se mirent à courir avec moi; mon singe, mes chiens, tous ceux enfin de mes animaux qui étoient libres, partirent en même tems. Nous galoppions tous pêle-mêle; c'étoit à qui arriveroit le premier. Cependant je me laissois précéder de quelques pas par mes bêtes, bien sûr que leur odorat et leur instinct me guideroient par la route la plus courte. Les aboiemens, les cris, la joie et les transports de ce groupe galoppant ressembloient plus à une bacchanale qu'à une caravane de voyageurs affamés. Je jouissois, à moi seul, du plaisir de tous. Mille sentimens confus m'agitoient à la fois, et mes yeux involontairement se remplissoient de larmes. Peu d'hommes sur la terre ont eu à souffrir des peines pareilles aux miennes; mais peu d'hommes aussi ont éprouvé des plaisirs aussi vifs.

Mon premier mouvement, en arrivant à l'eau, fut de m'y jetter aussitôt, afin de me rafraîchir, en même tems que je boirois. C'étoit satisfaire à la fois deux besoins très-pressans; et mes gens, ainsi que tous mes animaux, en firent autant.

Le fleuve offroit un coup-d'œil majestueux; et en effet sa largeur, dans les endroits de son cours les plus resserrés, étoit celle qu'a la Seine lorsqu'elle entre dans Paris. Cependant, à juger de sa hauteur ordinaire par une grève de deux cents pas qu'en ce moment il laissoit à découvert, il devoit avoir baissé considérablement, par l'effet de la sécheresse. Aussi voyoit-on s'élever au-dessus de ses eaux beaucoup de roches, qui sans doute se trouvoient couvertes lorsqu'il étoit dans son plein.

Ses bords, dans une grande largeur, étoient garnis d'arbres de différentes espèces, et en telle quantité qu'ils y formoient une sorte de forêt. C'étoient des mimosas, des ébéniers, nommés par les indigènes *sabris*, des abricotiers sauvages dont les fruits égaloient en bonté nos abricots d'Europe, diverses sortes d'arbres; et, en arbustes, une espèce de saule, remarquable par un fruit en grappe et que nous nommâmes raisins sauvages. Tout cela étoit

peuplé par une infinité d'oiseaux dont les chants ne m'étoient point encore connus.

J'étois ravi de joie en contemplant ces différens objets. Je m'applaudissois de m'être déterminé à cette route, en rejettant l'idée d'en chercher une par l'est; et déja je me berçois de l'espoir d'enrichir tout à coup, et considérablement, toutes mes collections. Cependant je cherchois, pour l'emplacement de mon camp, un lieu qui eût des pâturages frais ; et par-tout je n'appercevois au loin que des herbages brûlés. Klaas, que j'envoyai à la découverte, revint m'annoncer qu'il n'en avoit point trouvé d'autres. Schoenmaker lui-même et Klaas Baster, quand ils furent arrivés, s'étonnèrent de l'état où étoit ce rivage qu'ils m'avoient représenté sous des couleurs si avantageuses, et ils en attribuèrent le changement à la sécheresse qui avoit régné pendant la saison pluvieuse ; sécheresse telle que de mémoire d'homme on n'en connoissoit point une pareille.

Il s'ensuivoit de ces observations que j'avois fort mal pris mon tems pour voyager ; mais les regrets ne me fournissoient pas un remède à ma situation, et il m'en falloit un. Dans l'état de fatigue et de foiblesse où étoient nos animaux, je ne pouvois guère songer à leur faire traverser la rivière : ils y auroient tous péri ; et d'ailleurs la rive opposée ne paroissoit pas offrir plus de fourage que celle où nous nous trouvions. Ma seule et dernière ressource étoit donc de faire chercher de nouveau un canton qui fût moins brûlé. J'envoyai tout mon monde à la recherche ; et vers le soir on revint m'en annoncer un où l'herbe des Boschjesman étoit un peu moins desséchée qu'ailleurs. Il est vrai qu'il falloit deux heures aux bestiaux pour s'y rendre ; mais n'ayant point à choisir, je me vis forcé, pour quelques jours au moins, d'user de ce secours, tout pénible qu'il étoit; et en conséquence je réglai que tous les matins huit de mes gens, bien armés, iroient conduire le troupeau et le ramèneroient le soir. Il ne fut pas nécessaire d'y envoyer mes chevaux. Le fleuve nourrissoit en quelques endroits une sorte de roseaux dont ils mangeoient avec grand appetit les sommités et les

jeunes pousses. J'avois trouvé aussi de petits concombres épineux, de la grosseur d'un œuf de poule, qui nous faisoient une nourriture excellente, et dont les feuilles étoient pour eux une friandise. Bientôt même ils surent les trouver sans moi. Quant à mes chèvres et à mes moutons, ils s'accommodoient très-bien des feuilles et de l'écorce des arbrisseaux qui croissoient à l'ombre des grands arbres. Il n'y avoit que nos bœufs et mes vaches que je ne pouvois soustraire aux effets de l'intempérie de la saison; et de tous les bestiaux c'étoient pourtant les plus nécessaires.

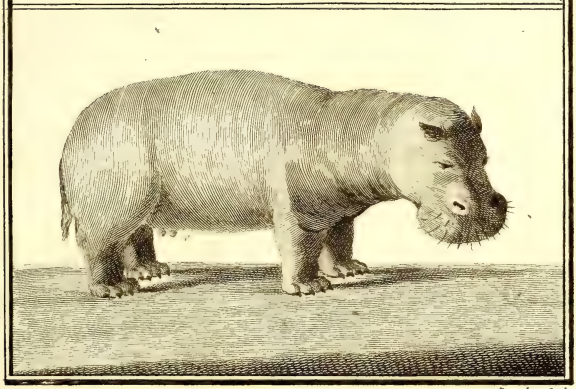
Pour nous, le voisinage de la rivière attiroit dans la plaine une quantité considérable de gibier qui nous promettoit une nourriture suffisante. Nous avions en abondance des gazelles spring-bock, des zèbres, des coudoux, des autruches et des oiseaux de toute espèce. D'ailleurs, la pêche nous offroit encore une ressource.

Il est vrai que, n'ayant fait pêcher qu'à la ligne, nous ne prîmes que deux espèces de poissons : l'un semblable à nos carpes du Rhin; l'autre noire, sans écailles, longue de quinze à dix-huit pouces, et de la forme du barbeau. Le fleuve en avoit beaucoup d'autres espèces plus petites que nous prenions avec notre filet et qui nous faisoient d'excellentes fritures.

Cette rivière contenoit aussi beaucoup d'hippopotames; de tout côté je les entendois mugir et souffler. Curieux de les observer, je montai sur la pointe d'une roche élevée qui avançoit dans le fleuve, et j'en vis un marcher et se promener au fond de l'eau. Mais je remarquai que sa couleur qui, lorsqu'il est sec, se montre grisâtre, et qui, lorsqu'il n'est qu'humide et mouillé, paroît bleuâtre, sembloit alors d'un bleu très-foncé.

Je le tuai au moment qu'il remontoit à la surface de l'eau pour respirer. Mes gens, accourus au coup, le poussèrent au rivage. C'étoit une femelle très-vieille; dans leur surprise et pour exprimer sa grosseur, ils l'appellèrent la grand-mère du fleuve. J'ai conservé ses défenses; elles ont dans leur courbure six pouces de long, et trois pouces trois lignes de circonférence à prendre au-dessus de leur racine. Ne trouvant aucune des figures qui représen-

TÊTE D'HIPPOPOTAME MÂLE.



Beauclou Sculp.

HIPPOPOTAME FEMELLE.

tent cet animal ressemblant, le lecteur me saura gré de lui en offrir une ici beaucoup plus correcte.

En me promenant sur la grève, je trouvai, parmi les cailloux roulés dont elle étoit couverte, des agathes herborisées, des onix, des cristaux de fausse améthiste, et sur-tout beaucoup de morceaux de quartz avec des accidens singuliers. Mais je vis une pierre extraordinaire et à laquelle, jusqu'à présent, je n'ai pu encore donner de nom.

Elle est grosse comme une muscade, chatoyante comme l'opale ou l'œil de chat, et d'une couleur plus rembrunie, avec une zone couleur d'or : elle fait feu au briquet. Depuis mon retour en Europe, je l'ai cherchée en vain dans le commerce et dans les cabinets, et ne l'ai trouvée nulle part. Les naturalistes et les jouailliers ne la connoissoient point. Elle est actuellement en Hollande chez l'un de mes amis, Raye de Brukelward, et elle fait partie de son précieux cabinet.

Il y avoit aussi, sur le rivage, de petits bancs d'un sable pesant et noir qui n'étoit autre chose que des fragmens de cristaux. Quoique la petitesse du sablon m'empêchât de compter les facettes, je l'aurois pris pour des parcelles de grenats, parce qu'approché de ma boussole, il en faisoit mouvoir l'aiguille. Peut-être, au reste, cet effet de magnétisme étoit-il dû à des parties ferrugineuses, étrangères aux cristaux, et qui, en noircissant la masse totale, leur donnoient à elles-mêmes la couleur qu'elle avoit.

Les arbres et les arbustes contenoient, comme je l'ai dit, une quantité immense d'oiseaux d'espèces nouvelles. Il y en avoit surtout beaucoup de petits, sur une bruyère à fleurs jaunes campanulées, et sur une sorte de jasmin, semblable, pour ses feuilles et ses fleurs, au jasmin d'Espagne, mais presque inodore.

Chaque espèce avoit son arbre de prédilection, qu'elle ne quittoit pas. Par exemple, il y avoit un buisson épineux sur lequel je voyois des centaines de petits perroquets, et je ne les voyois que là ; parce que sans doute ils étoient attirés par les fruits et les noyaux du buisson. Cet oiseau, plus gros que celui qu'on appelle

improprement moineau du Brésil, a le bec d'un jaune saffrané tirant sur le rouge; le cou par devant est couleur de rose; le front est plus foncé; la queue, très-courte, est verte nuancée de rose; le dos se nuance de rose et de noir; le croupion est bleu et le reste du corps verd. C'est une espèce nouvelle.

En très-peu de tems, aidé de mon Klaas, qui, pour les chasses concernant ma collection, étoit devenu très-intelligent et très-adroit, j'eus toutes les espèces d'oiseaux que je pouvois désirer. Mais ceux à qui nous déclarâmes particulièrement la guerre furent les perroquets que je viens de décrire; parce qu'étant bons à manger, ils servoient à notre cuisine. Toujours en très-grand nombre sur un même buisson, il m'étoit aisé d'en abattre plusieurs d'un coup; mais il étoit difficile de les retirer de l'intérieur du buisson; car les épines me déchiroient et ensanglantoient les mains; et cet inconvénient inévitable étoit même si douloureux que souvent il me rebutoit.

L'arbuste dont je parle, a ses épines alternes à chaque œil : l'une, supérieure, droite-aigue et longue; l'autre, inférieure, également dangereuse, et courbée comme la griffe d'un oiseau de proie. Les Namaquois nomment cet arbrisseau *caroop*. Je l'ai nommé *la traîtresse*; parce qu'en avançant la main dans le buisson, l'épine droite vous pique, et qu'en la retirant, la courbe vous accroche et vous déchire.

Malgré cette singularité, jusqu'à présent aucun naturaliste, au moins à ma connoissance, n'en a parlé, pas même Paterson; qui cependant doit l'avoir vue, puisqu'elle est très-abondante sur les bords du fleuve, et qu'il accompagnoit Gordon, quand celui-ci donna au fleuve le nom de Rivière d'Orange. N'ayant pas vu la fleur de cet arbrisseau, je l'ai dessiné tel que je l'ai trouvé, avec son fruit seulement; qui, quand il est mûr, est d'un rouge foncé. Les perroquets seuls cassent son noyeau et en mangent l'amende; mais la chair en est mauvaise.

Les relais de Schoenmaeker avoient beaucoup souffert des fatigues de la route; et la mauvaise nourriture du lieu n'étoit pas

propre à les rétablir. Il me pria de permettre qu'il me quittât. Moi, qui voyois qu'il n'avoit d'autre motif pour sa retraite que le dépérissement de ses bœufs, je lui proposai, s'il vouloit consentir à m'accompagner quelque tems encore, de renvoyer à son habitation ses attelages et ses gens, et de les faire escorter par quatre de mes chasseurs. Il y consentit; et en conséquence, comme il connoissoit la rivière, et que mes bœufs, dans leur dépérissement, n'étoient point en état de me rendre le moindre service, il me conseilla de la remonter plus haut; m'assurant que j'y trouverois pour eux des fourrages meilleurs.

L'avis étoit sage; je le suivis. Mais, dans l'impossibilité où nous étions de côtoyer le fleuve à cause des forêts d'arbres qui le bordoient, il fut résolu que nous retournerions sur nos pas jusqu'à la *Fontaine des Zèbres*, et que delà, perçant au nord, nous viendrions le regagner. Arrivés à la Fontaine, nous indiquâmes à mes chasseurs la route que nous allions tenir, afin, qu'à leur retour, ils pussent nous retrouver; et tandis qu'ils partoient avec les équipages de Schoenmaker, nous avançâmes de notre côté.

Trois heures de marche suffirent pour nous ramener aux bois qui bordent le fleuve. Mais, en y entrant, nous apperçumes, non sans effroi, les traces toutes fraiches de deux lions, que nous jugeâmes mâle et femelle, et qui, par conséquent, étoient fixés dans ce canton. Le voisinage de ces deux terribles hôtes nous donnoit lieu de craindre quelque attaque dans la nuit, et nous obligeoit à redoubler de surveillance, et sur-tout à tenir, autour de mon camp, de grands feux allumés pour les écarter. Mais la nuit approchoit, et peut-être n'étoit-il pas aisé de trouver promptement la quantité de bois sec qu'exigeoient ces feux.

Un heureux hasard nous en fouruit par-delà nos besoins. Le fleuve, dans ses débordemens, avoit entraîné beaucoup d'arbres de toute grandeur et de toute espèce. A deux cents pas de nous étoit un énorme mimosa qui en avoit arrêté un grand nombre. Ils s'y étoient amoncélés en pile, et formoient un bucher naturel et d'une immense grosseur.

Mes gens, sans se donner la peine de prendre ce qui leur étoit nécessaire, y mirent le feu; et en un instant, nous eumes un incendie, qui dura non-seulement pendant la nuit entière, mais fort avant encore dans la matinée du lendemain. Le lieu, à une grande distance, fut éclairé comme en plein jour. Mais l'embrasement étoit si violent, et les flammes, par la hauteur à laquelle elles s'élevoient, lançoient au loin une telle quantité d'étincelles et de charbons, que mon camp, quoiqu'à deux cents pas, ne fût pas à l'abri de cette pluie de feu, et qu'il fallut même prendre des précautions pour garantir mes poudres. Les arbres, à la ronde, furent tous brûlés sur pied. Ceux même qui étoient à plus de cinquante pas, eurent leurs feuilles grillées. Il est vrai que l'éclat de l'incendie écarta les lions; mais il fit disparoître aussi les oiseaux, et le matin nous n'en vîmes plus un seul, quoique, pendant la nuit, nous en eussions entendu voler beaucoup, et que plusieurs même, trompés et aveuglés par la lueur du feu, fussent venus se jeter dans les flammes ou périr dans la fumée. Ces feux dévastateurs, dont j'ai souvent couvert des plaines immenses, ces forêts embrasées par moi, pour ouvrir un passage à ma caravane, ou bien pour écarter les animaux féroces; cette puissance de destruction dont je m'environnois à mon gré, avec une poignée d'hommes, quelques armes misérables, le mince attirail d'un brigand, tout cela reportoit souvent ma pensée en arrière, et me rappeloit les histoires de ces brigands bien plus fameux, bien plus illustres, bien plus honorés, et bien autrement impérieux; portés à la domination, insolens dans leurs volontés, remplis de caprices; et je m'étonnois de ce que, dans ce ferment de passions qui agitent les hommes, on ne vît pas plus souvent des villes entières livrées aux flammes avec leurs habitans, leurs richesses et leurs arts, et de grands poëtes, à la suite de ces grands spectacles, érigeant en héros les furieux qui s'en amusent, et les proposant pour modèles aux furieux qui leur succéderont.

Ma promenade du matin n'offrit rien de nouveau à mes recherches. Mais en longeant le bois du rivage, je fus fort étonné d'entendre

tendre quelques coups de fusil, et je demandai à Schoenmaker, qui m'accompagnoit, de quelles mains ils pouvoient partir. Lui, qui avoit demeuré sur les bords de la Grande-Rivière, et qui par conséquent connoissoit la contrée, me dit que ces tireurs étoient problablement Mathys Moodel et Bernfry, qui chassoient aux hyppopotames.

Je connoissois de nom ces deux hommes, dont l'un, comme Schoenmaker, étoit un déserteur de la Compagnie. Mais je savois aussi, que bien différens de ce brave homme, c'étoient les scélérats les plus déterminés peut-être qu'eût toute l'Afrique. J'avois entendu parler de leurs forfaits, et je n'ignorois pas que leur nom étoit en telle exécration, qu'on les avoit proscrits jusque dans les Colonies mêmes.

D'après ces connoissances, je ne concevois pas trop comment ils s'étoient procurés de la poudre. Il est vrai que pour de pareilles gens rien ne devoit être sacré, et qu'ils pouvoient en avoir eu par quelque vol ou quelque assassinat nouveau. D'un autre côté, il étoit possible qu'ils eussent rencontré Pinard; et que, par crainte ou par avarice, il leur en eût vendu pour du bétail.

Tandis qu'en marchant nous raisonnions sur ces conjectures, nous apperçumes nos deux chasseurs. C'étoit Pinard lui-même, accompagné d'un homme que je pris pour un Hottentot Baster, et que Schoenmaker me dit être Bernfry.

La vue des deux lions dont la veille nous avions apperçu les traces, ne m'eut pas inspiré plus d'horreur; mais la présence de Bernfry sur-tout fit pâlir Schoenmaker. Il avoit été le voisin de ce bandit, lorsqu'il habitoit les bords de la Grande-Rivière; et, par les querelles journalières qu'il avoit avec lui, il s'étoit vu obligé de s'en éloigner, et d'aller fixer sa horde dans le lieu où je l'avois rencontré.

Les deux chasseurs nous avoient apperçus; ils vinrent à nous. Schoenmaker, animé de ressentiment à la vue de son ennemi, et obligé de se contenir, n'eut que le tems de me dire, en baissant la voix : tenez-vous bien sur vos gardes, le malheureux vous jouera quelque tour.

Pinard m'aborda, pour m'apprendre qu'à une demi-lieue plus loin je trouverois un campement favorable pour mon monde et mes bestiaux, et il s'offrit de m'y conduire. La nouvelle me devenoit d'autant plus agréable, que c'étoit précisément là ce que je cherchois. Je m'y rendis, sous sa conduite, avec toute ma caravane; mais il ne m'avoit pas dit que j'y trouverois sa voiture, et l'idée de me voir condamné de nouveau à son voisinage m'affligea beaucoup. Cependant, comme je lui devois une sorte de reconnoissance pour l'avis qu'il venoit de me donner, je le priai d'entrer avec son compagnon dans ma tente, quand elle fut dressée; et leur fis servir du thé, du café, du chocolat et deux bouteilles de vin. Mon intention, en leur procurant ainsi une après-dînée à la hollandoise, étoit de les occuper et de les distraire jusqu'à la nuit, et par-là d'éviter entre Schoenmaker et Bernfry des démêlés qui auroient été inévitables, s'ils n'avoient pas été tous deux sous mes yeux.

Mon espérance fut trompée; et ce furent les précautions mêmes que j'avois prises pour éviter une querelle, qui la firent naître.

Pinard, mauvais plaisant et naturellement grossier, voulut dans la conversation s'égayer aux dépens de Schoenmaker, et le tourner en ridicule sur son ancien état de matelot. Tel est le préjugé des colons africains : regardés au Cap comme des paysans, eux-mêmes regardent avec mépris les subalternes qui sont au service de la Compagnie.

Schoenmaker paroissoit affecté des lourdes ironies du chasseur; cependant il se contenoit, et répondoit à ses sarcasmes sans aigreur et sans colère. Mais Bernfry s'étant avisé de lui lancer aussi son épigramme, cet homme, que jusques-là j'avois toujours vu si doux et si paisible, sentit tous ses ressentimens se ranimer à la fois. Il entra dans une colère effroyable, qu'il ne me fut pas possible d'arrêter; et avec cette violence qu'a la rage quand elle ne se possède plus, il reprocha au railleur l'assassinat de plusieurs Namaquois qu'il avoit tués pour voler leurs bestiaux, celui d'une jeune Hottentote, qui, ayant été la victime de sa lubricité, l'étoit devenue de sa fureur jalouse; et d'autres horreurs pareilles dont

le récit me glaçoit d'effroi. Bernfry, sans désavouer ces abominations, ne répondoit à son ennemi qu'avec les expressions d'une rage égale à la sienne. Enfin, d'une main le saisissant au collet, et de l'autre prenant son fusil, sors, lui dit-il, infame matelot; tu verras qu'un coup de poudre de plus ne me coûtera rien pour te joindre à ceux dont tu parles.

Ils sortirent, en effet, tous deux, déterminés à se battre; et dans la colère où ils étoient, je ne doute point qu'un des deux, et tous deux peut-être, n'eussent péris. Je me jettai entre eux pour les séparer. Pinard s'y opposoit, et me crioit de les laisser se battre; c'eût été pour lui un spectacle agréable. Schoenmaker lui-même résistoit à mes efforts. Enfin, cependant je vins à bout de l'arracher à son ennemi; et poussant celui-ci hors de ma tente, je lui dis de se retirer.

Cette aventure m'affecta extrêmement; j'y entrevoyois des suites très-fâcheuses, et ne pus dormir de toute la nuit. Si Bernfry avoit eu un premier tort dans la querelle, en plaisantant son adversaire, celui-ci s'en étoit donné bien d'autres par la violence de ses emportemens. Obligé de ménager tous ceux avec qui et chez qui j'avois à vivre, j'eusse désiré n'avoir à me plaindre, ni de Schoenmaker, du zèle et de la fidélité duquel je ne pouvois jusqu'à ce moment que me louer, ni de Bernfry, dont les crimes peut-être étoient exagérés. Je pouvois me rendre maître et des uns et des autres, et leur imposer à tous la loi. Mais il eut fallu agir toujours, comme j'eusse dû agir dans cette circonstance; et de promeneur que je voulois être, me rendre dominateur et chef dans ces contrées paisibles. C'étoit beaucoup trop d'embarras pour un chasseur d'oiseaux. J'aimois mieux traiter cette affaire à l'européene, par des procédés civils et tout niais.

D'après mes maximes, je fis inviter, le lendemain matin, Pinard et son camarade, à venir déjeuner avec moi. Schoenmaker fut de la partie. Les têtes s'étoient un peu calmées pendant la nuit. D'ailleurs, pour ne pas les échauffer de nouveau, j'eus soin qu'on ne servît ni eau-de-vie, ni vin; et ma précaution eût tant de succès,

que je réussis à réconcilier les trois personnages, et à les déterminer à se toucher dans la main, selon le protocole d'amitié hollandois.

Bernfry avoit son domicile et ses troupeaux dans une horde éloignée de quelques lieues. Il me proposa d'y conduire les miens; m'assurant que nulle part dans le canton, je ne trouverois, pour les rétablir, un meilleur herbage. Quelque intéressant que fût cet avis, je voulus le vérifier, avant d'y donner confiance. Je me rendis sur les lieux avec mon Klaas et Bernfry, et vis que celui-ci ne m'avoit point trompé. Nul pâturage, depuis le Namero, ne s'étoit même montré encore aussi bon. A la vérité, on n'y trouvoit que l'*herbe des Boschjesman*, à laquelle mes animaux n'étoient point habitués. Mais le pays n'en fournit point d'autre, et cette herbe au moins, quoiqu'un peu sèche, ne laissoit pas d'être abondante.

Bernfry resta dans sa horde, en attendant que j'y revinsse avec ma caravane. Pour nous y rendre, il nous avoit fallu six heures de marche, quoiqu'à cheval; et par conséquent je ne pouvois regagner de jour mon camp. Dans la crainte de m'égarer, pendant la nuit, sur une route que nous ne connoissions pas, je pris le parti de coucher à la horde, et nous revinmes le lendemain matin, en chassant devant nous six moutons que j'avois achetés, et deux chèvres qui venoient de mettre bas.

A mon arrivée, je trouvai un nouveau sujet de peine. Pinard, profitant de mon absence, avoit renouvellé ses efforts auprès de mes gens, pour les détacher de mon service, et déjà il avoit réussi à débaucher Klaas Baster et l'un de ses Hottentots. Je fus indigné de cette perfidie nouvelle; mais je le fus bien plus encore de l'ingratitude et de l'infidélité de ce Baster, qui, s'étant engagé à moi, étoit à mes gages. Dans mon juste ressentiment, je le fis venir; et sans lui adresser aucun reproche, je lui mis en main l'argent dont nous étions convenus, et lui dis de se retirer à l'instant, parce que je ne voulois plus de ses services.

Ce congé l'humilia beaucoup. Swanepoel profita de ce moment de honte pour lui remontrer sa faute; et il parla même avec d'au-

tant plus de chaleur, qu'il pouvoit me rendre un grand service en me le ramenant, puisque cet homme savoit la langue des différens peuples chez qui nous allions passer. Bref, la négociation fut si heureuse, que deux heures après, le Baster vint me demander excuse de sa sottise, me prier de la lui pardonner, et me re mettre mon argent. Pour lui prouver que j'oubliois tout, je lui fis présent de ce qu'il avoit reçu. Mais Pinard n'eut pas plutôt appris ce dénouement de sa trahison, que, craignant les justes reproches auxquels il devoit s'attendre de ma part, il fit atteler à l'instant son charriot, et partit sans dire mot à personne.

Les continuelles sottises de cet homme imprudent et inconsidéré, étoient pour lui d'un mauvais présage. Avec une pareille conduite, sans menagemens et sans égards, il ne pouvoit manquer de courir à sa perte chez des Sauvages, naturellement francs et bons, mais très-irascibles et terribles dans leurs vengeances. On se rappelle ce que j'ai dit de Pinard. Cet homme n'avoit d'autre but, que de faire fortune dans ses voyages, et s'inquiétoit fort peu du résultat des miens. Il ne vouloit que piller, intimider, dévaster. Dans un pays comme celui que nous habitions, tout cela étoit fort aisé; mais sans génie, sans moyens, sans aucun plan, il n'étoit pas aussi aisé d'arriver à ses fins sans malencontre, et tôt ou tard il pouvoit être pris au dépourvu. C'est ce qui arriva.

Si j'avois pu le voir avant sa disparution subite, certainement l'humanité m'eut fait un devoir de l'avertir des dangers inévitables auxquels il s'exposoit. Il en a été la victime. Ses Hottentots massacrés, sa pacotille et ses équipages pillés, lui-même n'échappant au meurtre que par une espèce de miracle; tel est le succès qu'a éprouvé ce voyageur turbulent. Malgré toutes les raisons que j'avois de me plaindre de lui, j'atteste que si j'eusse pu être averti à tems de ses périls, mon premier mouvement auroit été de voler à son secours. Mais son aventure ne m'est parvenue qu'à l'époque de mon retour; et alors il y avoit plus de quatre mois qu'elle s'étoit passée.

L'impossibilité où je me trouvois pour mes bestiaux, de rester plus long-tems dans le campement que j'occupois, m'obligeoit d'en

chercher au plutôt un autre plus favorable. Schoenmaker m'avoit parlé d'un bois situé le long du fleuve, et propre à remplir mes vues. J'allai le visiter; et le trouvant tel qu'il m'avoit été annoncé, j'y transportai ma caravane. Mes tentes furent dressées au bord de l'eau, mais hors des limites qu'elle pouvoit atteindre dans ses débordemens; et comme tout m'indiquoit que j'allois être obligé de séjourner là pendant quelque tems, je fis construire un parc, pour y retirer pendant la nuit ceux de mes animaux que je voulois garder près de moi.

Mon intention étoit de n'envoyer au pacage de la horde de Bernfry que mes bêtes à corne. Je n'avois point à craindre qu'elles fussent enlevées par les Boschjesman. La horde étoit assez nombreuse pour être à l'abri de l'attaque de ces voleurs. D'ailleurs, je fis escorter le troupeau par quatre de mes gens, bien armés, qui devoient le garder nuit et jour; et en cas d'événement, je pouvois d'autant plus aisément voler à leur secours, que, de mon camp au pâturage, il n'y avoit pas plus de quatre lieues.

Tous mes vœux étoient que mes bœufs se rétablissent dans ce nouvel herbage. Sans cela, je me voyois arrêté de nouveau, et il me devenoit impossible de continuer ma route. Quant à mes chèvres, mes moutons et mes chevaux, je n'étois point embarrassé pour leur nourriture. Par-tout, sur le rivage, ainsi que dans le bois, ils trouvoient une grande quantité de ces concombres barbus qu'ils aimoient tant.

Nous autres, outre les moyens de subsistance que nous offroit abondamment notre pêche et notre chasse, nous avions encore la ressource des hippopotames, qui, très-nombreux dans le fleuve, étoient, par une circonstance particulière, très-aisés à tirer, du lieu que nous occupions.

L'eau, en certains endroits, avoit peu de profondeur, et formoit des bas-fonds. Ailleurs, plus profonde, elle renfermoit de ces cavités que les gens du pays appellent *Zee-Koe-Gat*, (trou d'hippopotame.) Ces amphibies venoient ordinairement dans le jour se retirer là, et nous regardions comme à nous ceux qui s'y trou-

voient engagés; parce que, quand ils en sortoient, ils étoient obligés de traverser le bas-fond, et s'y mettoient à découvert, ce qui nous donnoit une grande facilité pour les tirer; quand, pendant le jour, nous n'avions pu les obliger à sortir du trou, nous les y retenions toute la nuit par des feux que je faisois allumer sur le grêve; de sorte que le lendemain, ayant besoin de manger, l'animal étoit obligé de sortir de l'eau, et de passer devant les chasseurs postés sur sa route.

Cette chasse nous en procuroit autant que nous en avions besoin, et mes gens n'en tuoient plus que pour avoir les peaux. Ils avoient changé mon camp en une manufacture de *chanbocks* (1). De toutes parts on n'y voyoit presque que des peaux manufacturées, et déjà leur imagination exaltée, formant des spéculations de commerce, s'enivroit d'avance des gains qu'ils devoient faire un jour.

Les montagnes offroient en abondance une sorte de lièvre, semblable, pour la taille et la forme, au lièvre d'Europe, mais dont la robe approchoit de celle du lapin de garenne. Nous avions aussi à foison, dans le bois, des gelinottes différentes de celles que je connoissois, des perdrix de la grande espèce, nommées faisans par les colons, et sur-tout une quantité d'oiseaux nouveaux que je n'avois pas encore vus. Ceux-ci devenoient précieux pour ma collection, et je passois une partie des jours à me les procurer tous.

Je trouvai aussi beaucoup d'insectes et de chrysalides sous l'écorce des mimosas. Nulle part encore je n'avois vu ces arbres s'élever à une hauteur aussi gigantesque que dans ce lieu. Leurs épines avoient souvent jusqu'à seize pouces de longueur. On lit dans la traduction du voyage de Paterson, en parlant du mimosa, que l'*immense circonférence de ses branches et le lisse de son écorce, offrent*

(1) Les *chanbocks* sont des fouets ou espèces de houssines faits de la peau du rhinocéros ou de l'hippopotame; ces derniers sont préférés en ce qu'ils sont plus souples et moins cassants, mais les autres sont plus jolis.

à une multitude prodigieuse d'oiseaux, un asile contre les oiseaux de proie, le serpent et les autres reptiles, qui les détruisent ainsi que leurs oeufs.

Cette phrase est exprimée d'une manière confuse qui ne présente à l'esprit aucune idée nette. Il n'est pas aisé de concevoir comment une *écorce lisse* et des *branches d'une immense circonférence* forment pour des oiseaux un abri sûr contre les oiseaux de proie. L'auteur ou le traducteur ont voulu dire sans doute que la quantité des branches et leur entrelassement fournissent une retraite aux petits oiseaux, et que le lisse de l'écorce empêche les reptiles de monter facilement sur l'arbre pour les dévorer. Mais je ne sais où l'auteur a vu ces écorces polies dont il fait mention. Sans doute c'est de l'aloès dichotome dont il veut parler; car pour le mimosa nilotica, je ne connois point d'arbre aussi rabotteux et dont l'écorce soit aussi pleine de rugosités.

Sparmann a écrit aussi, en parlant de cet arbre, que *le touffu de son feuillage lui faisoit trouver un abri contre les ardeurs du soleil.* Si Sparmann s'est rejoui quelquefois de l'abri que lui offroit le mimosa, assurément c'est qu'il n'est pas difficile et que dans certaines circonstances on se contente de peu. Pour moi, j'ai déja dit, et je le répète, que l'ombre de cet arbre est si claire qu'elle noircit à peine le lieu où elle porte; et l'on conviendra de la vérité de cette assertion, si l'on songe à son nom qui, le rangeant dans la classe des *mimes* ou des sensitives, annonce des feuilles clair-semées et fort petites. Je dois à la fleur et à l'écorce du mimosa nombre d'insectes curieux; mais je n'ai point vu qu'il donnât tant d'ombre, à moins qu'il n'y en ait plusieurs entassés les uns près des autres.

Au reste, si je me suis permis ces remarques, c'est parce qu'un voyageur ne doit rien taire de ce qui, dans les sciences, peut donner lieu à une erreur. Je sais ce que méritent d'égards deux naturalistes aussi estimables que Paterson et Sparmann; mais leur réputation même fait naître le devoir de les combattre : plus ils sont dignes d'estime, plus il est à craindre que par trop de confiance

fiance on ne se trompe avec eux; au reste, ceci n'est peut-être qu'une faute de traducteur.

Bernfry venoit souvent de sa horde me rendre visite dans mon camp et me donner des nouvelles de mon troupeau. Mais rarement il y venoit sans amener avec lui quelques-unes de ses femmes. Il en avoit beaucoup, et entre autres de Grandes Namaquoises fort jolies, et même des filles des Boschjesman plus agréables encore que les Namaquoises en ce qu'elles sont moins noires.

Klaas Baster, voulant mettre à profit le séjour que j'étois obligé de faire sur la Grande-Rivière, fit avec Bernfry des arrangemens, et lui loua, pour son propre compte, deux de ses femmes. Il est vrai que j'entrois pour quelque chose dans ce marché, et que le Baster, empressé de me montrer de l'attachement et de reparer sa faute, vint me présenter les deux beautés et m'offrir le choix entre elles. Il jugeoit mal de mes besoins, et bien plus mal de mes désirs. Le lecteur ne veut pas de mes confidences : que j'aurois à ce sujet de jolis contes à lui faire, de tableaux rians à lui offrir, de belles solitudes, de beaux rêves à parcourir; mais c'est pour cela même que je poussai si loin la continence. Le Baster, pour s'éviter l'embarras du choix, épousa les deux sultanes à la fois. C'étoit-là peut-être un désordre; je le permis pour en éviter de plus grands, et je fus le complice et le témoin de leurs joies.

A son exemple, plusieurs de mes gens firent, soit avec Bernfry, soit avec d'autres femmes, des arrangemens semblables; de sorte qu'en peu de jours j'eus dans mon camp sept ménages.

Un jour que Bernfry étoit venu me rendre visite, il me dit qu'en côtoyant la rivière, non loin de mon camp, il avoit apperçu un hippopotame femelle qui, sortant du bois, sembloit se rendre vers un zee-koe-gat avec son petit. A la taille du jeune animal, il le croyoit un nouveau-né, âgé tout au plus de huit jours. Jusqu'alors je n'avois point encore vu d'hippopotame aussi jeune, et l'envie d'examiner celui-ci me fit voler au lieu, suivi de Bernfry et de quelques-uns de mes chasseurs. Mon empressement étoit tel, et je courois si étourdiment que je commis une imprudence dont les suites

pouvoient devenir funestes, ou pour moi ou pour quelqu'un de mes compagnons.

Arrivé près de la rivière, et sautant d'une roche à l'autre pour me mettre à portée de mieux voir, j'apperçus un animal qui me croisoit; et sans me donner le tems de l'examiner, je le tirai et lui cassai la cuisse. C'étoit le petit hippopotame lui-même. Nous courûmes à lui, pour lui couper le passage et l'empêcher de gagner l'eau. Mais à peine l'avions-nous joint, qu'à quelques pas de là, sur les bords de la rivière, se montra la mère, qui, avec des rugissemens affreux, accourut vers nous, en ouvrant une gueule effroyable.

Cette apparition subite à laquelle nous ne nous attendions point, fit sur nous une telle impression de terreur que nous ne songeâmes tous qu'à fuir au plus vîte, et que chacun même, pour courir plus lestement, jetta son fusil. Je ne balançai point à en faire autant du mien, qui étant déchargé me devenoit inutile pour me défendre. La mère, ayant recouvré son petit, ne chercha point à nous poursuivre, et rentra paisiblement avec lui dans l'eau. Sa retraite nous permit d'aller reprendre nos fusils. Mes chasseurs me dirent que si je voulois revoir le jeune animal, je pouvois l'attendre sur le rivage, et qu'il ne manqueroit pas d'y revenir bientôt avec sa mère, soit parce qu'il étoit encore trop jeune pour rester long-tems dans l'eau, soit parce qu'il ne pouvoit y tetter.

Ce projet, d'après ce que nous venions d'éprouver, me paroissoit entraîner trop de risques. Je crus qu'il étoit moins dangereux d'aller attaquer cette mère dans son élément, et que là, moins à découvert, elle s'occuperoit plus à se cacher et à nous fuir qu'à nous poursuivre. Mes conjectures étoient fondées. En moins d'un quart d'heure, malgré ses ruses et ses menaces apparentes, elle fut tuée avec son petit, et mes nageurs les poussèrent tous deux au rivage.

Je fis porter dans mon camp le jeune animal : mon dessein étoit de l'employer à ma cuisine, si sa chair étoit bonne. Je la trouvai excellente; elle tenoit, pour le goût, du porc et du veau.

Quant à la mère, on l'écorcha et on la travailla en place. J'avois

donné ordre qu'on m'apportât une jatte; je la remplis de son lait, qui me parut beaucoup moins désagréable que celui de l'éléphante, et qui le lendemain se changea presque totalement en crême. Je lui ai trouvé un goût d'amphibie et une odeur sauvagine, dont la première sensation étoit de rebuter. Cependant, à défaut d'un autre, je m'en serois accommodé, et j'avoue même qu'avec le café, il étoit agréable.

L'éclat de nos feux pendant la nuit, le bruit de nos armes pendant le jour avoient averti de notre présence plusieurs hordes de Grands Namaquois, situées à quelques lieues de nous, de l'autre côté de la rivière; et ils venoient souvent me rendre visite dans mon camp.

J'avois aussi quelquefois celle de Caminouquois, qui demeuroient plus loin. Tous me témoignoient de l'amitié; je les accueillois tous avec le même sentiment; et jamais aucun d'eux ne s'en retournoit sans emporter avec lui une charge du produit de mes chasses. Ces cadeaux, qui n'étoient rien pour moi et beaucoup pour eux, me faisoient des amis dans toutes les hordes. Tous s'empressoient de venir me voir, et tous m'engageoient à aller chez eux à mon tour.

Ces allées et venues, ce spectacle de ces bons Sauvages qui se livroient à moi par troupeaux, sans crainte, sans défiance aucune, me ramenoient toujours à mon caractère naturel, qui est celui de la douceur, de la tolérance, de l'amour du repos; et jamais l'idée de conquête et d'empire, qui naît quelquefois des obstacles et de la résistance, n'étoit plutôt chassée que par la communication douce et franche de ces hommes naturels: par-tout où je les rencontrois, tous leurs efforts tendoient à m'attirer.

Pour m'y déterminer d'une manière plus puissante, les Grands Namaquois me disoient qu'à deux journées au nord de leur canton je trouverois beaucoup de giraffes et de rhinocéros. Jusqu'à ce moment, comme je l'ai déja dit, je n'avois point encore vu de giraffes. La partie d'Afrique que j'avois parcourue à mon premier voyage n'en nourrit point; et celle que je venois de parcourir à mon second n'en a pas davantage, parce qu'elles ne passent jamais la

Grande-Rivière. Quant aux rhinocéros, j'en avois rencontré deux dans une de mes chasses, mais n'ayant alors que mon fusil ordinaire, je m'étois bien gardé de les attaquer.

Depuis long-tems on m'avoit prévenu sur les dangers qu'on court en irritant un pareil ennemi; et l'expérience m'en a depuis convaincu plus d'une fois. Parmi les animaux d'Afrique, l'éléphant seul est plus fort que lui, et il y en a peu dont l'attaque soit plus impétueuse; aussi il n'en est aucun qui soit aussi dangereux. Le tigre se fait entendre regulièrement chaque jour, au lever et au coucher du soleil; et en avertissant ainsi de sa présence, il prévient de se mettre en garde contre lui. Le lion, dont l'habitude est d'attaquer pendant la nuit, s'annonce par des rugissemens; et d'ailleurs, malgré la férocité de ces deux tyrans des déserts, il suffit d'un grand bruit pour les effrayer et les faire reculer tous deux. Il n'en est point ainsi du rhinocéros. C'est à la fois un traître que rien n'annonce, un agresseur que rien n'épouvante, et un furieux que toute résistance rend implacable.

Mon séjour sur la rive gauche du fleuve m'avoit mis à portée de parcourir tout le canton qui étoit autour de moi; ce qui me donnoit l'envie de connoître l'autre rive. Pour cela il falloit traverser la rivière, et les Sauvages qui venoient me visiter la passoient à la nage: ils m'avoient enseigné un gué, mais trop éloigné de mon camp; de sorte que je fis construire un radeau pour me servir toutes les fois que je voudrois passer sur la rive droite.

La première fois que je l'essayai, j'avois auprès de moi deux Caminouquois qui étoient venus à mon camp. A la vue de ma machine, ils restèrent extasiés. Moi, pendant ce tems, j'admirois, de mon côté, l'ignorance grossière et le peu d'industrie de tous ces Africains, qui sans cesse exposés à être éventrés par des hippopotames ou à se noyer lorsqu'ils traversent des rivières débordées, sont peut-être sur le globe entier les seuls Sauvages qui n'aient point encore imaginé de pirogues.

Je passai la rivière sur mon radeau avec mon Klaas et les deux Caminouquois. Mais à peine avions-nous pris terre, qu'à nos yeux

se présenta un spectacle bien désolant : c'étoit une sagaïe ensanglantée, près de laquelle gissoit le cadavre d'un homme qui avoit été dévoré en grande partie par un lion. A son vêtement, et à ce qui restoit encore de son visage, les deux étrangers reconnurent un de leurs camarades, qui depuis huit jours manquoit à son kraal, et qui en étoit parti seul pour venir me voir. On distinguoit très-bien sur la terre les traces de la bête féroce. Pendant quelque tems il s'étoit défendu contre elle, et l'avoit même blessée, ainsi que l'annonçoit le sang dont étoit teinte sa lance; mais il avoit succombé enfin; et tel est le malheur de l'infériorité qu'ont, dans ces sortes de combats, des hommes privés d'armes à feu.

Nous rendîmes à ses tristes restes les derniers devoirs; c'est-à-dire, qu'à la manière des Sauvages, nous couvrîmes ses entrailles et ses os brisés d'un monceau de pierres. Après cette cérémonie, à laquelle je me fis un devoir de satisfaire comme eux, ils me quittèrent, pour aller porter à leurs camarades la nouvelle de l'événement; et moi, affligé de mon côté, d'avoir été, quoique très-innocemment, la cause involontaire de la mort d'un homme, je renonçai à la chasse que je projettois, et revins à mon camp.

Bientôt j'eus épuisé ce que les deux cantons offroient de curieux pour ma collection; et je n'eus plus d'autre vœu à faire que celui d'en sortir au plus vîte. Mais l'état où étoient mes attelages s'y opposoit. Forcés de se nourrir d'une herbe nouvelle pour eux, ils étoient devenus de vrais squelettes. Jamais je n'allois les visiter, que je n'eusse le désespoir dans l'ame. Ceux de mes gens qui étoient préposés à leur garde, quand au bout de huit jours je les faisois relever et les rappellois au camp, ne revenoient guère sans m'annoncer qu'il étoit mort quelques bêtes. Depuis cinq semaines je séjournois sur la rivière, dans l'espoir que nous éprouverions quelque pluie qui reverdiroit les herbages; et pendant tout ce tems il n'avoit plu qu'une fois : encore étoit-ce si foiblement, qu'à peine la poussière en avoit été abattue.

Cependant la saison des grandes chaleurs venoit de commencer;

nous touchions au mois de novembre; et par-tout la terre brûlée ne me laissoit plus d'espérance. Mes Hottentots eux-mêmes ne cachoient pas leur découragement. Pour moi, plus accoutumé qu'eux à réfléchir sur l'avenir, et plus intéressé aux malheurs inévitables qui nous attendoient, j'étois consterné. De toutes parts entouré d'obstacles insurmontables, je voyois arriver le moment où il me seroit aussi difficile de regagner le Cap, que de continuer ma route. En vain je m'occupois, jour et nuit, des moyens de sortir d'embarras; mais, soit que je restasse, soit que je partisse, je ne voyois que mort et désolation de toutes parts. Mon courage succomboit sous ces assauts multipliés.

Plusieurs fois déjà j'avois remarqué que, quand le ciel se couvroit autour de moi, la rivière, vingt-quatre heures après, augmentoit régulièrement de cinq ou six pouces, et ne reprenoit son niveau que quelques jours après.

Le rapport constant de ces deux faits entre eux ne pouvoit manquer de me frapper; et j'en avois conclu que le fleuve prenoit sa source dans quelque chaîne de montagnes, où les nuages qui passoient sur ma tête alloient se rendre et se dissoudre. Mes excursions de l'autre côté de la rivière m'avoient d'ailleurs confirmé encore dans cette conjecture. Souvent, en gravissant des montagnes, j'en avois apperçu d'autres qui, placées en amphithéâtre et s'élevant toujours de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignoient, alloient se perdre au loin.

Ma lunette m'avoit même fait appercevoir, que toutes les fois qu'au zenith de mon camp nous avions des nuages, il pleuvoit dans la chaîne au nord-est; et alors j'étois assuré de voir, le lendemain, une crue de la rivière.

Que n'aurois-je point donné pour être dans ces montagnes lointaines qui n'éprouvoient point la sécheresse qui nous dévoroit! Mais comment m'y rendre? Et d'ailleurs peut-être, malgré leurs pluies, manquoient-elles d'herbages. Au moins ma lunette ne m'y montroit qu'une superficie aride, sans bois ni verdure. Ainsi, de quelque

côté que je portasse mes regards, je n'appercevois que des sujets de découragement. Cependant il falloit prendre un parti et me tirer de l'embarras désespérant où je me trouvois.

Dans l'état de dépérissement mortel où étoient mes bœufs, tout m'annonçoit que je devois ne plus compter sur eux et les regarder comme morts. Privé d'attelages, ma seule ressource étoit donc de chercher à conserver mes effets, mon monde et mes autres animaux domestiques. En laissant tout cela dans le camp, j'etois sûr que la troupe ne manqueroit pas de nourriture; et la fidélité connue de Swanepoel me répondoit de mes charriots. Moi, pendant ce tems, je pouvois m'absenter quelques semaines, parcourir la contrée au-delà de la rivière, et y négotier par moi-même, dans les différentes peuplades que j'y trouverois, de quoi remonter mes voitures.

Mon excursion me permettoit, en même tems, de chercher des giraffes et d'en tuer quelques-unes; et ce plaisir devoit me dédommager au moins des fatigues et des dépenses d'un voyage malheureux, entrepris contre saison.

Je fixai mon départ au vingt-huit octobre; et partis, emmenant avec moi huit de mes fusiliers, au nombre desquels étoit Klaas Baster, et huit Namaquois qui consentirent à m'accompagner. Tout le reste de mon ancienne caravane demeura au camp, sous les ordres de Swanepoel. La nouvelle fut composée de quatre chiens, de mon singe Kees, de deux chevaux, de six bœufs de charge, que j'avois loués pour porter mes effets, mes provisions, et même quelques instrumens, tels que mon quart de cercle et ma boussole, et de dix-huit personnes : car Bernfry m'avoit demandé d'être du voyage; et, à dire le vrai, j'aimois autant voir cet homme à côté de moi, qu'auprès de mon camp, lorsque je n'y serois plus.

Nous traversâmes la rivière sur le radeau, et la cotoyâmes, en la remontant et suivant ensuite son cours, dans l'espoir que nous apperceverions quelques giraffes que le besoin de boire y attireroit.

Les Namaquois qui connoissoient le canton, me conseillèrent de

camper, après six heures de marche, et de quitter la rivière le lendemain, dans l'espérance de trouver les giraffes dans la plaine.

Pendant la nuit, nous fumes inquiétés par les rugissemens de trois lions, dont l'un s'approcha même si près de nous, qu'un de mes gens l'apperçût. Cette alerte, en troublant notre sommeil, nous mit dans le cas de partir de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Quoique j'eusse deux chevaux, j'allois à pied comme la troupe, dans la crainte de les fatiguer; et je reservois leurs forces pour les occasions de chasse qui se présenteroient. Abandonnés à eux-mêmes en toute liberté, ils suivoient tranquillement la caravane, sans jamais s'en écarter que pour aller chercher de côté et d'autre les concombres barbus qui faisoient leur seule nourriture.

Pendant une partie du voyage, cet aliment se présenta par-tout avec assez d'abondance; mais, à mesure que nous nous éloignâmes de la rivière, il devint plus rare. Enfin il manqua tout-à-fait; et la disette d'herbage fut même telle que je les ai vus (on aura peine à le croire, et le fait est pourtant vrai), saisir avidement les crottins que rendoient nos bœufs, et se battre tous deux, pour se disputer ce résidu excrémentiel d'une herbe digérée.

A cette seconde journée, nous fumes obligés de faire, comme à la première, six grandes lieues vers l'ouest, et vinmes camper près d'une source, qui, sortant du pied de quelques roches, et ornée de verdure le long de ses bords, présentoit un site très-agréable.

Au moment où j'y arrivai, un sécretaire étoit occupé à y boire. Je le tuai d'un coup de fusil, et de son nom, j'appellai la source, *Fontaine du sécretaire*.

Les Hollandois ont donné à cet oiseau le nom de *secretaris* (sécretaire,) à cause de la touffe de plumes qu'il porte derrière la tête; attendu, qu'en Hollande, les gens de cabinet, quand ils sont interrompus dans leurs écritures, passent leur plume dans leurs cheveux derrière l'oreille droite, ce qui imite un peu la huppe de cet oiseau.

Buffon, parlant du sécretaire, dit qu'il n'est connu au Cap que depuis

depuis peu de tems; et la preuve qu'il en donne, c'est que Kolbe, et d'autres écrivains postérieurs à celui-ci, n'en disent rien. C'est là avancer un fait faux, et vouloir le prouver par un autre fait aussi peu vrai que le premier.

Le sécretaire est connu dans les colonies, et sous son nom de *secretaris*, et sous celui de *slang-vreeter*. C'est, sous cette dernière dénomination, qu'en parle Kolbe; et certes il le connoissoit, au moins d'après le rapport d'autri, puisqu'il donne l'énumération exacte de toutes les espèces de nourritures qui sont à son usage.

Il est vrai que dans sa description il traduit le mot hollandois *slang-vreeter* par le mot françois, *pélican*, et que par conséquent il fait une seule espèce de deux espèces bien différentes. Mais Kolbe n'étoit point naturaliste; et son ouvrage renferme tant d'autres erreurs, qu'il seroit étonnant de n'y pas trouver celle-ci.

J'ai été plus surpris, je l'avoue, de voir nos naturalistes modernes, même ceux qui ont parlé du sécretaire avec le plus de détails, ne faire aucune mention de trois protubérances osseuses et émoussées qu'il a au pliant et à la dernière articulation de ses aîles, mais infiniment moins apparentes que dans le jacana ou dans le camicki.

Cette omission m'a paru étrange, dans Buffon sur-tout, qui ne l'a point décrit d'après des relations étrangères, mais d'après un individu qu'il avoit sous les yeux, et qui, je crois, étoit dans le cabinet de Mauduit. Cependant elle est essentielle, puisqu'elle ôte au sécretaire un de ses principaux caractères distinctifs, et que les protubérances dont je parle, sont une des armes de cet oiseau, ainsi que je le dirai tout-à-l'heure.

Je me permettrai encore une remarque sur ce que Buffon en a écrit. Selon lui, le sécretaire diffère des autres oiseaux de proie, par un naturel craintif; et sa timidité est même telle, dit-il, qu'attaqué par ses ennemis, il n'a, pour sa conservation, d'autre ressource que la fuite. C'est là une erreur. Ceux qui ont pu étudier cet oiseau, savent que, vivant particulièrement de reptiles, il est continuellement en guerre avec eux; qu'il les cherche par tout et les attaque avec courage. Je cite, sur cette assertion, le témoignage de

Querhoent ; et moi-même j'apporterai en preuve le fait suivant, dont j'ai été le témoin.

En descendant d'une montagne dans une fondrière très-profonde, j'apperçus presque perpendiculairement au-dessous de moi, un oiseau qui s'élevoit et s'abaissoit très-rapidement, avec des mouvemens fort extraordinaires. Quoique je connusse très-bien le sécretaire, et que j'en eusse tué plusieurs à la terre de Natal, il m'étoit impossible, dans la situation verticale où je me trouvois, de reconnoître celui-ci, et ne le soupçonnai qu'à son manège. En effet, ayant trouvé moyen, à la faveur de certaines roches, d'approcher assez près de lui, sans bruit et sans être découvert, je vis que c'en étoit un, qui se battoit avec un serpent.

Le combat étoit très-vif des deux côtés, et la ruse égale de part et d'autre. Mais le serpent, qui sentoit l'inégalité de ses forces, employoit, pour fuir et regagner son trou, cette prudence adroite qu'on lui attribue; tandis que l'oiseau, devinant son intention, l'arrêtoit tout à coup, et par un saut, se jettant au-devant de lui, coupoit sa marche. De quelque côté que le reptile essayât de s'échapper, il retrouvoit toujours son ennemi. Alors, unissant à la fois la ruse au courage, il se dressoit fièrement pour l'intimider; et avec un sifflement affreux lui présentoit une gueulle ménaçante, des yeux enflammés et une tête gonflée de rage et de venin.

Quelquefois cette résistance offensive suspendoit pour un instant les hostilités; mais bientôt l'oiseau revenoit à la charge; et se couvrant le corps avec une de ses ailes comme avec un bouclier, de l'autre il frappoit son ennemi avec ces protubérances osseuses dont j'ai parlé, et qui, comme de petites massues, l'accabloient d'autant plus sûrement, que lui-même il se présentoit aux coups. Effectivement, je le vis chanceler et tomber étendu; et alors le vainqueur se jetta sur lui pour l'achever; et d'un coup de bec il lui ouvrit le crâne.

Dans ce moment, n'ayant plus d'observations à faire, je le tuai. Je trouvai dans son jabot (car il en a un, ce que personne n'a dit), en le disséquant, onze lézards assez grands, trois serpens de la lon-

gueur du bras, onze petites tortues bien entières, dont plusieurs avoient deux pouces de diamètre environ, enfin une quantité de sauterelles et d'insectes, dont la plupart étoient assez entiers pour mériter d'être recueillis et de faire suite avec les miens. Les lésards, les serpens et les tortues avoient tous reçus le coup de bec sur la tête.

J'observerai de plus, qu'indépendamment de cette masse d'alimens, la poche de l'animal contenoit encore une espèce de pelotte, grosse comme un œuf d'oie, et formée des vertèbres des serpens et des lésards qu'il avoit dévorés auparavant, d'écailles de petites tortues, et d'aîles, de pattes et de corselets de différens scarabées. Sans doute, quand cette masse indigeste est devenue trop considérable, le secrétaire, ainsi que les autres oiseaux de proie, la vomit et s'en débarrasse. Au reste, il résulte de la quantité surabondante de nourriture qu'avoit celui-ci, qu'en attaquant le serpent de la fondrière, ce n'étoit point la faim qui l'avoit déterminé au combat, mais la haine et l'antipathie qu'il porte à ces reptiles.

Une pareille aversion est d'un avantage inappréciable dans une contrée où la température favorise étonnamment la multiplication d'une infinité d'animaux nuisibles et venimeux. Sous ce point de vue, le sécretaire est un véritable bienfait de la nature. Aussi l'utilité dont il est et les services qu'il rend, sont si reconnus au Cap et aux environs, que les colons et les Hottentots le respectent et ne le tuent point, comme les Hollandois ne tuent point la cigogne, et les Egyptiens l'ibis.

On apprivoise facilement le sécretaire, et quand il est devenu domestique, toute nourriture, cuite ou crue, lui convient également. Si on a soin de le bien nourrir, non-seulement il vit amicalement et en paix avec la volaille; mais quand il voit quelque dispute, il accourt pour séparer les combattans et ramener l'ordre. Il est vrai que, si on le laisse souffrir de la faim, il prend son parti, et qu'alors, se faisant sa part sans scrupule, il tombe sur les petits canards ou les petits poulets. Mais cet abus de confiance, si l'on peut parler ainsi, n'est en lui que l'effet impérieux du be-

soin et l'exercice pur et simple de cette nécessité, qui voue impérieusement la moitié de tout ce qui respire à l'appetit de l'autre moitié.

J'ai vu dans beaucoup d'habitations de ces sécretaires privés. Leur ponte est ordinairement de deux à trois œufs; et ces œufs sont gros à peu près comme ceux de l'oie, et sont blancs comme ceux de la poule. Les petits sont long-tems à sortir du nid, parce que leurs jambes étant longues et grêles, ils ont beaucoup de peine à se soutenir. On les voit même, jusqu'à l'âge de quatre mois, ne pouvoir marcher qu'en s'appuyant sur le talon; ce qui leur donne un air gauche et une mauvaise grâce assez visibles. Cependant, comme ils n'ont pas les doigts si longs, ni les ongles si recourbés que les autres oiseaux de proie, ils ont beaucoup plus de facilité que ceux-ci à marcher. Aussi, quand ils ont atteint l'âge de sept mois, et acquis toute la grandeur et tout l'accroissement que comporte leur espèce, les voit-on développer des mouvemens aisés et gracieux, qui accompagnent merveilleusement bien la noblesse de leurs formes. Vosmaer a pendant quelque tems nourri, à la Haye, un sécretaire; et c'est d'après les observations que lui a donné lieu de faire cet individu vivant, qu'il a écrit sur l'oiseau. Buffon, en citant le naturaliste hollandois, dit, d'après lui : « Que, tandis « qu'il dessinoit son secrétaire, l'oiseau curieux vint pour regar- « der sur le papier, le col tendu, et redressant les plumes de sa « tête, comme s'il eut admiré sa figure, etc. »

Certes, le sécretaire est assez intéressant, par son instinct et par ses qualités naturelles, pour n'avoir pas besoin que son historien lui prête un goût d'admiration pour le dessin, et une sorte d'orgueil de se voir représenté. Si celui de Vosmaer s'approchoit de lui, en tendant le cou et en redressant son aigrette, ce n'étoit, selon moi, ni par curiosité, ni par ravissement, mais uniquement par une sorte d'habitude qui est propre à beaucoup d'autres oiseaux. On sait que la plupart, lorsqu'ils sont familiers et domestiques, aiment à se faire gratter sur la tête; que ce chatouillement semble leur procurer quelque plaisir; et qu'ils viennent se présenter au premier venu, et allonger le cou pour lui demander ce service : c'est

ce qu'on peut voir en Europe, par rapport au paon, au perroquet, etc.

Le sécretaire se tient dans toutes les plaines arides des environs du Cap. Je l'ai trouvé à l'est, sur toute la longueur de la côte, dans la Caffrerie, et même fort avant dans les terres. Mais à l'ouest, quoique cette partie de l'Afrique ait des déserts plus arides encore que la partie orientale, et que, par conséquent, elle offre à l'oiseau les différentes sortes de nourritures qui pourroient lui convenir, je ne l'ai rencontré nulle part au-delà du pays des Grands Namaquois. Je ne dirai plus qu'un mot sur cet intéressant animal; c'est qu'il n'a point un bec de gallinacé, comme le dit Vosmaer; mais bien un vrai bec d'oiseau de proie. Il n'a pas non plus, comme l'avance Bouffon, la jambe dégarnie de plumes comme les oiseaux de rivage. Du reste, je renvoie à mon *Ornithologie*, où j'entrerai dans de plus grands détails au sujet du sécretaire.

Ces détails sur un oiseau très-intéressant justifieront suffisamment, je pense, les motifs qui me déterminèrent à donner son nom à la source près de laquelle nous étions venus camper. Nous y passâmes la nuit. Le lendemain, quatre Sauvages s'en étant approchés pour boire, et ayant reconnu mes guides qui étoient de leur connoissance, ils m'invitèrent à venir à leur horde, distante au plus, disoient-ils, d'une demi-journée de marche. Je l'acceptai; et après avoir envoyé en avant deux d'entre eux avec Klaas Baster, pour prévenir de mon arrivée, je me mis en chemin; mais la plaine étoit si pénible, que nous ne pumes nous y rendre qu'en huit heures de marche.

A mon approche, le chef, vieillard respectable, vint au-devant de moi; accompagné, selon la coutume, d'une partie de sa horde. Après le compliment d'étiquette, il me fit présent de deux moutons pour ma troupe; et tandis qu'elle les apprêtoit, j'allai visiter le kraal. A chaque hutte où je me présentois, j'attendois dire, *Tabacana maté* (donnez-moi du tabac). Moi, je répondois, *Deip maté* (donnez-moi du lait); et, en effet, j'étois si altéré de la route, qu'en ce moment j'eusse préféré une jatte de lait à un présent de dix bœufs. Ma demande fut accueillie avec empressement. On con-

duisit à ma tente plusieurs vaches, que je fis traire en ma présence, et je m'abreuvois délicieusement d'une liqueur saine et douce, qui souvent me tiendroit lieu de toute autre nourriture.

Le vieillard ne m'avoit pas quitté un seul instant, et j'avois mis sa présence à profit, le faisant interroger sur tout ce qu'ilm'intéressoit de savoir sur la contrée. Lui, profitant également de l'occasion, me parla d'un chagrin qu'il avoit. Il étoit peu éloigné de la rivière. Les hippopotames y fourmilloient; et ses compagnons et lui eussent bien voulu s'en procurer de tems en tems quelques-uns pour leur nourriture; mais, quoiqu'ils eussent creusé des fosses et tendu des pièges le long du rivage; cependant, depuis deux ans qu'ils habitoient le canton, ils n'avoient pu encore en prendre que trois. Ces animaux, disoit-il, étoient trop fins pour eux; et il ne doutoit pas qu'avec mes fusils, dont il avoit entendu raconter les effets, je n'en eusse autant qu'il me plairoit.

Une pareille remarque étoit une prière indirecte de rendre service à la horde. C'étoit pour moi une occasion de me faire des amis; et quand la détresse où je me trouvois ne m'en eût pas imposé la loi, je l'eusse fait encore pour obliger ces pauvres gens.

Mon plan fut de partir dans l'après-dîner du jour suivant, d'aller passer la nuit près de la rivière, et le lendemain, de commencer la chasse dès le crépuscule. J'emmenai avec moi tous mes chasseurs. Un détachement de la horde me suivit, avec quelques bœufs de charge pour porter le produit de notre chasse, et au point du jour je mis tout mon monde en activité.

La moitié de la double troupe passa la fleuve à la nage, tandis que l'autre moitié resta de mon côté. Quand les nageurs furent arrivés à l'autre bord, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une remonta la rivière à une certaine distance, et l'autre la descendit. La même chose se fit sur mon rivage. Les quatre bandes embrassèrent ainsi trois quarts de lieue de rivière; moi seul, je restai en place et au centre des traqueurs.

A un signal donné, tous avoient ordre de partir de leur poste, à pas lents, et de se rendre vers moi; les uns en poussant de grands

cris, les autres en tirant de tems en tems des coups de fusil, pour rabattre et conduire à ma portée les hippopotames qui se trouveroient dans cet espace du fleuve. Il s'en rencontra huit. Toutes les bandes de chasseurs étant réunies au centre commun, nous n'eûmes plus besoin que de patience et d'adresse.

En peu de tems nous en blessâmes plusieurs. Déjà même deux étoient mis à mort; et les gens de la horde étoient ravis de joie. Mais quelques-uns d'entre eux s'étant mis à la nage, pour faire échouer à la rive les deux bêtes mortes, un des nageurs reçut, des hippopotames blessés, un coup de boutoir, et un autre eut la cuisse fendue d'un coup de dent. Ce double accident m'en fit craindre quelque autre plus fâcheux encore. Je rappellai tout mon monde; et au grand regret des Namaquois; je terminai une chasse, que tout annonçoit devoir être plus abondante, mais qui ne pouvoit plus se continuer sans de très-grands périls.

Le reste de la journée et une partie de la matinée du lendemain furent employés à dépecer et à charger sur nos bœufs les deux animaux tués. L'odeur qu'ils exhaloient, portée au loin par les vents, attira, dans le lieu, des nuées de vautours et de milans, qui nous suivirent même pendant long-tems, en planant sur nos têtes.

Les vautours me paroissoient d'une espèce nouvelle et inconnue. Mais vainement j'essayai d'en tirer quelques-uns; ils se tinrent toujours hors de portée, et le bruit du fusil ne fit que les éloigner sans retour.

Ce fut avec une grande allégresse qu'on nous vît arriver dans la horde. Mais la joie n'eut plus de bornes, quand on sut, qu'à l'exception de quelques morceaux que je reservai pour mes gens, j'abandonnois au Kraal les deux animaux en entier. Le chef, pour me témoigner, au nom de tous, sa reconnoissance, me pria d'accepter un bœuf gras.

Je le remerciai. Mais, voyant que mon refus le mortifioit, je le priai de me donner en échange deux moutons; parce que, dans un moment de détresse, ils pouvoient en route nous servir de nour-

riture. De mon côté, avant de le quitter, je lui fis présent d'un couteau, et je distribuai quelques verroteries aux femmes.

Pour arriver au canton où l'on me dit que nous trouverions certainement les giraffes, il me falloit traverser une autre horde, située à quelques lieues de la sienne. Je lui demandai de me donner des guides qui m'y conduisissent, et sur-tout, de m'y faire annoncer par quelques-uns de ses hommes. Telle étoit ma coutume quand je quittois une horde. Je me faisois recommander à celle dans laquelle j'allois passer; et toujours je me suis applaudi de ce procédé. Lorsque, avec si peu de moyens qu'en ont les Sauvages pour se garantir de la rapacité des curieux et des méchans, il leur arrive de recevoir des visites semblables à celles d'un Pinard, on ne doit guère être surpris des précautions que je prenois pour m'en faire bien venir, ne voulant jamais m'en faire redouter.

A notre départ, nous repassâmes à la *Fontaine du sécretaire;* et delà, tirant au nord-est, nous arrivâmes, après quatre heures et demie de marche, dans une plaine desséchée qu'habitoit la horde que je cherchois. Le kraal étoit composé d'une vingtaine d'hommes, qui vinrent au-devant de moi pour me recevoir; tout y annonçoit la plus profonde misère.

Cependant, je fus frappé d'une sorte de distinction que j'apperçus sur une des huttes. Elle étoit couverte, en entier, d'une peau de giraffe. Moi, qui ne connoissois ce quadrupède, le plus haut de tous ceux du globe, que d'après les descriptions et les dessins fautifs que j'en avois vus, je n'avois garde de reconnoître ici sa robe; et cependant c'en étoit une. Enfin, j'étois dans le pays qu'il habite; j'allois en voir de vivans, et je touchois au moment d'être dédommagé, au moins en partie, des malheurs et des chagrins de mon voyage.

Les deux moutons que je conduisois avec moi, se refusoient à nous suivre, et l'on avoit eu beaucoup de peine à les faire arriver jusqu'au kraal. Pour éviter que cet embarras ne se renouvellât davantage, j'ordonnai de les tuer, et je les distribuai dans la horde avec quelques pièces d'hippopotames. Cette largesse devenoit pour

elle

elle d'autant plus intéressante, qu'elle n'avoit absolument, pour toute nourriture, que le lait de quelques vaches. En la quittant, j'eus le bonheur d'ajouter encore quelques provisions à celle-ci; c'étoient cinq gazelles spring-bock, que je tuai sur une colline, à mille pas du kraal, et que j'y envoyai aussi-tôt.

Je n'ai point été témoin de la joie que dut y produire ce nouveau présent; mais s'il m'est permis d'en juger par celle qu'y occasionna le premier, et par les remercîmens sans fin que me firent ceux de la horde qui m'accompagnoient et me servoient de guides : mon passage, chez ces malheureux humains sera une époque qu'ils n'oublieront pas de si-tôt; et les miracles du grand pourvoyeur y seront redits de génération en génération.

Arrivé au *Gamma-Rivier* (Rivière des lions), je trouvai un torrent qui avoit si peu d'eau, que nous choisîmes, pour notre route, son lit même. A la vérité, le sable mouvant dont il étoit couvert, nous fatiguoit beaucoup; mais nous étions dédommagés de cette fatigue, par l'abri que nous présentoient, contre l'ardeur du soleil, les arbres touffes de ses bords. Aux approches de la nuit, nous nous arrêtames sous un grand mimosa, et après avoir allumé un feu, nous nous assîmes en cercle autour du foyer.

Sur l'arbre étoit un de ces nids énormes dont j'ai parlé ci-dessus, et qui composent une république d'oiseaux. Soit que la fumée incommodât les animaux, soit que la clarté que répandoit notre feu leur parût celle du jour, beaucoup d'entre eux s'agitoient dans les branches, tandis que d'autres, gazouillant en foule, formoient un bruit confus, quoiqu'assez agréable. L'occasion étoit favorable pour m'en procurer quelques-uns. Je montai sur l'arbre, et glissai la main dans une des cellules. Mais ce mouvement, malgré toutes mes précautions, ayant ébranlé la ruche, tous cherchèrent à s'enfuir, et de tous les trous, il en sortit à la fois une quantité prodigieuse.

Néanmoins ma main avançoit toujours. Déjà même je touchois quelque chose, quand tout à coup je me sentis mordre cruellement; et cette pinçure m'étonna d'autant plus, que les oiseaux

constructeurs, étant du même genre que les moineaux du Cap, ils ne pouvoient faire tant de mal. Il y avoit donc dans le nid une espèce étrangère qu'il étoit curieux de connoître. La morsure étoit faite; je ne lâchai point prise, et bientôt, en effet, je retirai du nid, avec autant de surprise que de joie, deux petits perroquets charmans, mâle et femelle.

La présence de ces intrus dans une république étrangère, me paroissoit un fait inexplicable. Les Namaquois seuls n'en étoient point étonnés. Ils le connoissoient par expérience, et m'apprirent, que quand les républicains ont fini leur habitation, quelquefois des oiseaux d'une autre espèce, et plus forts qu'eux, viennent les en chasser et s'y établir, et qu'en se multipliant, ils y vivent de même en association. Ainsi donc, ce n'est pas chez les humains seulement, que le foible est opprimé, dépouillé, chassé; chez les oiseaux aussi des tyrans s'approprient le fruit du travail des autres, et ne manquent pas non plus d'une logique, pour prouver qu'ils l'ont fait à bon droit.

Le jour, qui force les bêtes féroces de retourner dans leurs repaires, et qui rend le courage à ceux dont la vie est innocente et les mœurs paisibles, ramena sur l'arbre la foule des petits perroquets, que la frayeur de l'aventure de la nuit avoit éparpillés au loin. Ils arrivoient tous par paire; et avant de rentrer dans l'habitation commune, ils s'arrêtoient sur les branches, pour examiner le dégât qu'elle avoit souffert. Mais je remarquai qu'il ne revint que des perroquets, et pas un seul des anciens constructeurs. Ceux-ci avoient été bannis jusqu'au dernier.

Tandis que je réfléchissois sur cette transmutation de colonie, un des Namaquois, mes guides, vint avec empressement me donner un avis qu'il avoit cru devoir m'être agréable.

Cet homme m'avoit vu, dans sa horde, transporté de plaisir, à la vue d'une peau de giraffe, et il étoit accouru pour me dire, qu'il venoit d'appercevoir, dans les environs, un de ces animaux, sous un mimosa, dont il broutoit les feuilles.

A l'instant, ravi de joie, je sautai sur un de mes chevaux, j'en

fis monter un autre à Bernfry, et suivi de mes chiens, je volai vers le mimosa indiqué. La giraffe n'y étoit plus. Nous la vîmes traverser la plaine du côté de l'ouest, et nous piquâmes pour la joindre. Elle prit un trot fort léger, sans néanmoins forcer sa marche. Nous galopâmes après elle, et de tems en tems lui tirâmes quelques coups de fusil; mais insensiblement elle gagna tellement sur nous, qu'après l'avoir poursuivie pendant trois heures, forcés d'arrêter, parce que nos chevaux étoient hors d'haleine, nous la perdîmes de vue.

Ce début me parut d'un mauvais augure. Mes gens ne m'avoient annoncé que du plaisir dans la chasse aux girafles. A les entendre, ce ne seroit qu'un jeu pour moi; et cependant j'y voyois des difficultés très-considérables. Mais, pour le moment, ce n'étoit point là l'idée la plus fâcheuse qui qui m'occupât.

Notre course nous avoit fort éloignés les uns des autres et du camp. Selon mon estime, j'en étois au moins à cinq grandes lieues; et ce qui étoit bien plus inquiétant encore, c'est que la giraffe, ayant fait, dans sa fuite, différens détours et circuits, je ne pouvois plus m'orienter pour le rejoindre. Il étoit midi. Déjà je commençois à sentir les besoins de la faim et de la soif; et je me trouvois seul dans un lieu très-aride, exposé à un soleil dévorant, et sans le moindre abri contre la chaleur, ainsi que sans provisions contre la faim.

En vain aurai-je essayé de me servir de mon cheval; haletant et forcé, il étoit hors d'etat de me servir. Le seul parti qui me restoit à prendre, étoit donc de demeurer en place, et d'attendre que mes gens, inquiets sur mon absence, se missent en quête pour me chercher. Mais, à cette distance, sans moyens de reconnoissance et de renseignemens, comment espérer qu'ils parvinsent jusqu'à moi? Je tirai quelques coups de fusil pour me faire entendre de Bernfry, qui ne pouvoit être loin de moi, et qui, peut-être, s'étoit égaré lui-même.

De tems en tems je voyois passer en l'air, au-dessus de moi, quelques gélinottes. Pour tromper l'ennui, autant que pour soulager la faim, j'en tuai quelques-unes. Puis, avec le bassin et de mon fusil, et aux dépens d'une de mes manchettes qui me servit d'ama-

donc, étant parvenu à allumer quelques broussailles, je les y fis griller.

Quoique cette occupation m'eût employé deux heures, elle ne m'empêcha pas de faire des réflexions bien amères. Que les momens sont longs dans de pareilles circonstances! Enfin cependant, quand je vis cinq heures à ma montre, et que je me trouvai réduit à passer là la nuit, exposé aux attaques des bêtes féroces, j'employai ce qui me restoit de jour à ramasser tout ce que je trouvai de broussailles dans les environs, pour entretenir et alimenter mon feu pendant les ténèbres.

Cette précaution ne fut point nécessaire. Dans le moment où je désespérois le plus de secours, je crus entendre, au loin, quelques décharges, et je n'ai pas besoin de dire tout ce que ce signal me causa de joie. J'y répondis par mes deux coups. Effectivement, c'étoient quelques hommes de ma troupe, du nombre desquels étoit Bernfry, qui me cherchoient. Bientôt j'entendis leurs cris; eux-mêmes ne tardèrent pas à me rejoindre, et je partis avec eux pour me rapprocher du camp.

Nous eûmes encore le tems de faire deux lieues avant la nuit. A la chûte du jour, nous campâmes sous quelques aloès qui se trouvèrent sur notre route. Mais, à peine eut-on allumé les feux, que nous en apperçûmes d'autres dans la montagne. Mes gens attribuoient ceux-ci aux Boschjesman, et ils craignoient que les nôtres, en nous trahissant, ne nous attirassent quelques attaques de ces rédoutables voisins. Mais nous étions assez en force pour n'avoir rien à craindre, et nous nous reposâmes tranquillement.

Le lendemain, ma caravane entière me rejoignit. Je vis cinq autres giraffes auxquelles nous donnâmes la chasse, mais qui employèrent tant de ruses, qu'après avoir été courues pendant tout le jour, elles nous échappèrent à la faveur de la nuit.

J'étois désolé de ce mauvais succès. Mais ce qui me désespéroit sur-tout, c'est, qu'ayant vingt-six bouches à nourrir, les provisions alloient me manquer tout-à-fait. Il ne me restoit plus que quelques livres d'hippopotame; je venois de perdre deux journées en

tentatives inutiles pour me procurer des vivres, et j'avois lieu de craindre que les autres ne fussent pas plus heureuses. Ce fut alors que je regrettai de n'avoir pas accepté le bœuf que m'offrit le chef namaquois. Si la fortune continuoit de m'être contraire dans ma chasse du lendemain, j'allois être réduit à faire tuer un des nôtres. Heureusement elle me favorisa ; et le lendemain, qui étoit le dix novembre, fut pour moi un des plus heureux de ma vie ; comme il est l'époque la plus précieuse de mes voyages, et que je me rappèle avec le plus de satisfaction.

Je m'étois mis en chasse au lever du soleil, dans l'espoir de trouver quelque gibier pour mes provisions. Après quelques heures de marche, nous apperçumes, au détour d'une colline, sept giraffes, qu'à l'instant ma meute attaqua. Six d'entre elles prirent la fuite ensemble ; la septième, coupée par mes chiens, s'écarta d'un autre côté.

Bernfry, dans ce moment, marchoit à pied, et tenoit son cheval par la bride. En moins d'un clin d'œil il fut en selle, et se mit à poursuivre les six premières. Moi, je suivis l'autre à toute bride ; mais, malgré les efforts de mon cheval, elle gagna bientôt tellement sur moi, qu'en tournant un monticule, elle disparut à ma vue, et je renonçai à la poursuivre.

Cependant mes chiens ne tardèrent pas à l'atteindre. Bientôt même ils la joignirent de si près, qu'elle fût obligée de s'arrêter pour se défendre. Du lieu où j'étois, je les entendois donner de la voix de toutes leurs forces; mais ces voix me paroissant toujours venir du même endroit : j'en conjecturai, que l'animal étoit quelque part acculé par eux, et aussi-tôt je piquai vers lui.

En effet, j'eus à peine tourné la butte, que je l'apperçus, entouré des chiens, et tachant, par de fortes ruades, de les écarter. Il ne m'en coûta que de mettre pied à terre : d'un coup de carabine je le renversai.

Enchanté de ma victoire, je revins sur mes pas, pour appeler mes gens auprès de moi, et leur faire dépouiller et dépecer la bête. Tandis que je les cherchois des yeux, je vis Klaas Baster, qui,

d'un air très-empressé, me faisoit des signes auxquels d'abord je ne compris rien. Mais, ayant porté la vue du côté que me désignoit sa main, j'apperçus, avec surprise, une giraffe arrêtée sous un grand ébenier, et assaillie par mes chiens. Je crus que c'en étoit une autre, et courus vers elle. C'étoit la mienne qui s'étoit relevée, et qui, au moment où j'allai lui tirer mon second coup, tomba morte.

Qui croiroit, qu'une conquête pareille excita dans mon ame des transports voisins de la folie. Peines, fatigues, besoins cruels, incertitude de l'avenir, dégoût quelquefois du passé, tout disparut, tout s'envola à l'aspect de cette proie nouvelle : Je ne pouvois me rassassier de la contempler; j'en mesurois l'énorme hauteur. Je reportois avec étonnement mes regards, de l'animal détruit à l'instrument destructeur. J'appelois, je rappelois tour à tour mes gens; et quoique chacun d'eux en eût pu faire autant, quoique nous eussions abattu de plus pesans et de plus dangereux animaux encore, je venois le premier, de tuer celui-ci; J'en allois enrichir l'histoire naturelle; j'allois détruire des romans, et fonder, à mon tour, une vérité.

Tous mes gens accoururent et me félicitèrent sur mon triomphe. Bernfry seul restoit en arrière. En vain je le pressois du geste et de la voix. Tombé de cheval, il avoit eu l'épaule froissée, et marchoit à pas lents, tirant sa monture par la bride. Arrivé à ma portée, il me parla de sa chûte. Moi, sans entendre ce qu'il me disoit, sans songer qu'il pouvoit avoir besoin de secours, je lui parlois de ma victoire. Il me montroit son épaule, je lui montrois ma giraffe; j'étois ivre, et n'aurois guère songé à mes propres blessures.

J'ai donné quelques notices sur les mœurs et l'instinct de la giraffe, et j'en dirai quelque chose encore. J'en ai rapporté une peau en Europe; et si les appartemens que peut occuper un particulier, n'étoient point beaucoup trop bas pour la hauteur d'un pareil animal, j'eusse dressé cette peau, afin d'offrir aux amateurs un modèle vrai de ce qu'il est dans la nature.

Il me reste à détailler les précautions et les soins que j'ai pris, en le dépouillant, pour conserver sa robe aussi entière, aussi intacte qu'il étoit possible. Cette instruction peut devenir utile à ceux des voyageurs, qui, se proposant de parcourir, comme moi, la contrée des giraffes, voudroient, comme moi, en rapporter la dépouille. Des curieux, en voyant celle dont je suis possesseur, et qui, quoique suspendue sans précautions dans mon cabinet, depuis sept ans, les a surpris par sa fraîcheur et son intégrité, m'ont fait, à ce sujet, plusieurs questions. Les détails dans lesquels je vais entrer, répondront à tout; et les procédés que j'ai à décrire, seront peut-être accueillis avec d'autant plus de faveur qu'ils peuvent s'appliquer à tout autre animal qu'à une giraffe.

Mon premier soin, quand j'eus tué la mienne, fut d'en prendre très-exactement toutes les proportions; puis de la dessiner, en réduisant mon dessin d'après l'échelle de mes mesures. Pendant ce tems tous mes gens étoient employés à soutenir les différentes parties que je dessinois.

A dire le vrai, cette opération leur parut longue. Mourans de faim, n'ayant point mangé non plus que moi, depuis trente-six heures, ils aspiroient au moment où elle seroit finie, pour se repaître de l'animal. Déja même, afin de travailler plus vîte à sa dissection, plusieurs d'entre eux aiguisoient leur couteau sur des cailloux. Mais mon intention étant de conserver sa peau et de le dépouiller moi-même, je n'avois garde de le leur laisser déchiqueter et mettre en pièces. Vainement ils m'invitoient à l'abandonner et m'assuroient que j'allois désormais en trouver assez d'autres, je ne me laissai point prendre à ce langage d'affamés, et me mis incontinent à l'ouvrage.

D'abord je fendis la peau par-dessous le corps, depuis l'anus jusqu'à la lèvre inférieure. Cependant je n'entamai point la lèvre, parce que cette partie, étant d'une texture plus mollasse que le reste, elle se retireroit davantage par le dessèchement, si elle étoit fendue: ce qui défigureroit l'animal, quand on voudroit lui rendre sa forme. Après cette première incision, j'en fis quatre autres,

une en dedans de chaque jambe. Celles-ci montoient du sabot au ventre, et aboutis soient à la première.

Cette opération préliminaire finie, il ne s'agissoit plus que d'écorcher et de dépouiller le quadrupède, et c'est à quoi j'employai quelques-uns de mes gens avec leurs couteaux affilés. J'eus soin pourtant que les sabots et la tête restassent adhérens à la peau. Ce fut moi qui me chargeai encore de ce travail; et c'est ce que j'opérai en coupant la tête à la dernière vertèbre du cou, et détachant les sabots du tibia. Pendant mon travail, mes Namaquois alloient dans les environs couper du bois, et ils allumoient du feu pour notre cuisine. En parcourant le terrain, ils venoient de découvrir une source. J'y fis porter la peau afin de la nettoyer du sang et des autres ordures qui pouvoient la souiller; puis j'abandonnai le corps de l'animal à mes affamés.

Klaas, toujours attentif, toujours occupé de moi, avoit, avant eux, prélevé quelques morceaux, qu'il m'apporta grillés et que je trouvai excellens. Il mit aussi sur le brasier les tibia. Leur moëlle, blanche et ferme comme la graisse de mouton, étoit vraiment appétissante. Jamais je n'en avois vu d'aussi belle, et je regrettois beaucoup de n'avoir pas de pain pour en faire des rôties. J'en fis fondre au moins une certaine quantité, dont je remplis la vessie de la giraffe; et par la suite cette provision me servit pendant assez long-tems à cuire des tranches de l'animal même.

Après le dîner, je me remis à l'ouvrage. Klaas avoit nettoyé et applani un espace de terrain d'environ vingt pieds carrés. J'y fis étendre la peau, le poil en dessous; et, dans cet état, on l'assujettit sur ses bords avec des grosses pierres.

En pareil cas, les Colons se servent de chevilles de bois dont ils percent la peau pour la tendre fortement; mais cette méthode est vicieuse, car la peau se festonne, et par la suite, quand on veut l'employer, ces appendices subsistent, même après qu'elle a été humectée dans l'eau, parce que ce qui a été trop distendu ne se rappétisse jamais. Quel que soit l'adresse du naturaliste, il ne peut plus, quand il la monte, remédier à ces difficultés insurmontables; et la peau

bourée

bourée qu'il place ainsi dans son cabinet, n'est plus qu'une peau informe, qui ressemble toujours peu à l'animal qu'elle représente.

Il me restoit à dessécher la peau de ma giraffe, à consumer sa graisse et à détruire enfin toutes les causes de fermentation qui eussent pu la pourrir ou l'endommager. Dans ce dessein j'avois ordonné de grands feux afin d'avoir beaucoup de cendres. J'y épandis ces cendres; ayant soin qu'elle en fût couverte entièrement et d'une manière égale. Elle resta dans cet état pendant toute la nuit; et de peur que quelque hienne ne vint, à la faveur des ténèbres, en dévorer des lambeaux, je dressai ma tente tout auprès de mon trésor.

La dissection de la tête et des sabots me prit toute la journée du lendemain, parce que je ne pus et ne voulus m'y associer que Klaas. Les sabots me coûtèrent peu de peine, mais il n'en fut pas ainsi de la tête. Pour ce qui regarde celle-ci, d'abord nous commençâmes par soulever la peau des machoires et des joues, et par enlever les chairs qui étoient en-dessous, en y substituant des étouppes pour restituer et conserver les formes. Les yeux furent traités à peu près de même. Après avoir arraché le globe de l'œil et desséché son orbite avec des cendres chaudes, je remplis également d'étouppes cette cavité, afin de soutenir les paupières.

L'opération la plus difficile fut l'extraction de la cervelle (la giraffe en a beaucoup), et je fus même d'autant plus embarrassé que je n'y voulois ni incision ni fracture. Enfin, j'imaginai de l'imbiber et de l'éponger, pour ainsi dire, peu à peu. C'est ce que nous exécutâmes à l'aide d'un fil de fer, que je garnis, à son extrémité, de poils tiré du kros de mes Hottentots; et qui, changé ainsi en pinceau, fut introduit dans la boëte osseuse du crâne. Le crâne vidé, je le remplis de cendres chaudes. Quant à la partie antérieure de la tête, depuis les narines jusqu'aux appendices osseux dont j'ai parlé ailleurs, et qui forment à l'animal des espèces de cornes, je n'eus rien à y faire, parce que n'étant pas charnue, je n'avois qu'à la dessécher.

De tems en tems je renouvellai les cendres sur la peau. J'entretins même, pendant plusieurs jours de suite, de très-grands feux,

uniquement pour avoir des cendres. Elles opéroient à la fois par l'action combinée de leur vertu dessicative et alkaline, et ce moyen m'a réussi parfaitement, comme on peut le voir dans mon cabinet.

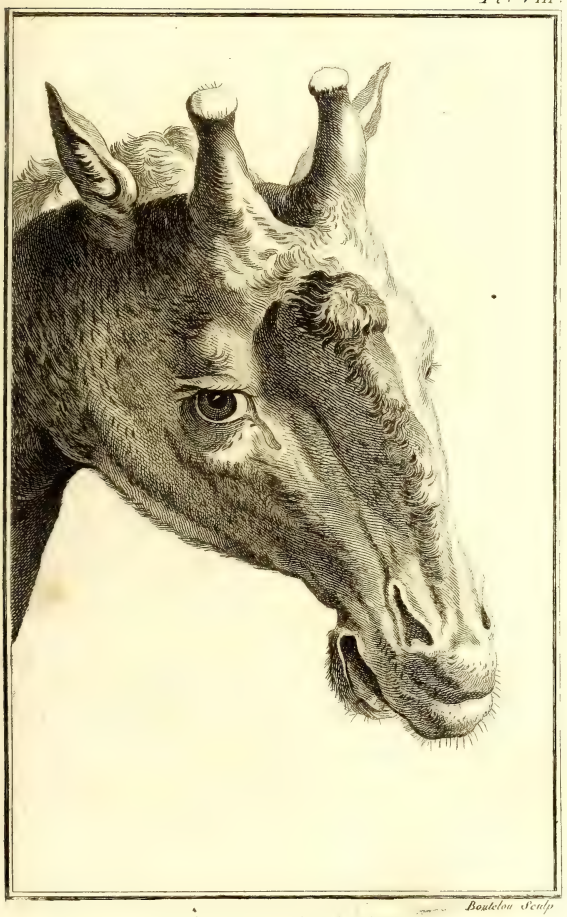
Je n'en dirai point autant du sel marin qu'emploient, en pareilles circonstances, les colons. Selon moi, saler une peau, c'est la détruire; et j'ai vu constamment chez eux ce fait confirmé par l'expérience. Outre que le sel n'empêche pas certains insectes de venir y déposer leurs œufs et en attaquer les poils, il y entretient une certaine humidité, et par conséquent un commencement de destruction, qui bientôt s'achève pendant le trajet de la mer, et par un long séjour dans le vaisseau.

Avant que j'apportasse en Europe la dépouille de la giraffe, il y en étoit arrivée une en Hollande; mais ayant été mise dans le sel, elle fut gâtée : elle l'étoit même déja avant de partir du Cap.

Quant au squelette de cet animal, qui fait partie du cabinet de la Haye, un écrivain qui n'est nullement naturaliste, a écrit, dans le journal de Paris, 26 mai 1788, qu'il y a vu une peau entière avec le squelette du beau quadrupède auquel elle a appartenu. Le squelette existe en effet. Mais pour la robe, comme elle est gâtée, on n'en montre ordinairement aux curieux qu'un échantillon. Je ne doute nullement que cet auteur, en la voyant ainsi, n'ait jugé du tout par la partie qu'on lui en a montrée.

Pour moi, j'ai, à mon retour d'Afrique, examiné plusieurs fois ce beau squelette, ainsi que les débris d'une peau; j'ose donc avancer qu'elle est composée de différentes parties, dont la plupart sont même tellement dégradées que si on entreprenoit de rhabiller l'animal en entier, on n'y parviendroit pas. Si Vosmaer, directeur du cabinet, a écrit sur la giraffe, certes, ce n'est point d'après les connoissances qu'a pu lui procurer cette dépouille informe, mais d'après ses lectures ou des conversations particulières avec des gens instruits. La preuve de mon assertion est dans la première gravure qu'il a donnée de ce quadrupède, et qu'il rectifia ensuite d'après ce que je lui ai dit à mon retour, et d'après mes dessins qu'il a vus.

La giraffe rumine; ainsi qu'en général toutes les bêtes à cornes



Boutelou Sculp.

TÊTE DE GIRAFFE.

et à pied bifourchu. Elle broute aussi comme elles; mais rarement, parce que le paturage manque dans la contrée qu'elle habite. Sa nourriture ordinaire est la feuille d'une sorte de mimosa, nommée par les naturels du pays *kanaap*, et par les colons *kameel-doorn*. L'arbre étant particulier au canton, et ne croissant que là, il se pourroit que ce fût la raison qui l'y fixe, et qui empêche qu'on n'en voie dans les régions de l'Afrique méridionale où il ne croît pas; ce qui n'est au reste qu'une assertion hasardée, et que l'antiquité même semble contrarier.

Sans contredit, la plus belle partie de son corps, est la tête. Sa bouche est petite, et ses yeux sont vifs et bien ouverts. Entre les deux yeux et au-dessus du nez il a une tubercule très-saillante et bien prononcée. Cette éminence n'est point une excroissance charnue, mais un renflement de la partie osseuse; et il en est de même des deux petites bosses, ou protubérances, dont son occiput est armé; et qui, grosses comme un œuf de poule, s'élèvent, de chaque côté de la naissance de sa crinière. Sa langue est rapeuse et se termine en pointe. Ses deux machoires ont, de chaque côté, six machelières; mais l'inférieure porte en outre, sur le devant, huit dents incisives, tandis que la supérieure n'en a point.

Les sabots sont fendus, ils manquent de talon et ressemblent assez à ceux du bœuf. Cependant on remarque, au premier coup-d'œil, que ceux de l'avant portent plus de grosseur que ceux de l'arrière. La jambe et très-fine; mais les genoux sont couronnés, parce que l'animal s'agenouille pour se coucher. Il a aussi au milieu du sternum une grande callosité; ce qui prouve qu'il repose ordinairement sur la poitrine.

Si je n'avois point tué de giraffes, je croirois, ainsi que beaucoup de naturalistes, que ses jambes de devant sont beaucoup plus hautes que celles de derrière. C'est-là une erreur; elles ont entre elles à peu près la proportion ordinaire des autres quadrupèdes. Je dis la proportion ordinaire, parce qu'en ce genre il y a des variétés, même dans les animaux de même espèce. Ainsi, par exemple, personne n'ignore, qu'à hauteur égale, les jumens sont plus

basses du devant que les chevaux entiers. Ce qui trompe dans la giraffe, sur cette différence apparente entre les jambes, c'est la hauteur du garot qui, suivant l'âge qu'elle a, peut excéder celle de la croupe de seize à vingt pouces, et qui, quand on la voit courir de loin, paroît donner plus de longueur aux jambes de devant.

Si la giraffe est arrêtée, et que vous l'apperceviez en face, l'effet est tout différent. Comme la partie antérieure de son corps est beaucoup plus large que la postérieure, elle couvre celle-ci en entier; l'animal ressemble alors à un tronc d'arbre mort sur pied.

Son allure, lorsqu'il marche, n'est ni gauche ni désagréable. Mais, s'il trotte, elle devient ridicule; et l'on croiroit que c'est un animal qui boite, en voyant sa tête, perchée à l'extrêmité d'un long cou qui ne plie jamais, se balancer de l'avant à l'arrière, et jouer, d'une seule pièce, entre deux épaules qui lui servent de charnière. Au reste, la longueur du cou, dépassant au moins de quatre pouces celle des jambes, il est évident, qu'ajoutée à la longueur de la tête, elle lui suffit pour brouter sans peine; et que par conséquent il n'est pas obligé, ou de s'agenouiller, ou d'écarter les pieds, ainsi que l'ont écrit quelques auteurs.

Sa défense, comme celle du cheval et des autres solipèdes, consiste en ruades. Mais son arrière-train est si léger et ses ruades si vives que l'œil ne peut les suivre. Elles suffisent même pour le défendre contre le lion, quoiqu'elles soient insuffisantes contre l'attaque impétueuse du tigre.

Pour ses cornes, il ne les emploie nullement dans ses combats. Je ne l'ai pas même vu s'en servir contre mes chiens, et cette arme foible et inutile ne sembleroit qu'une erreur de la nature, si dans ses ouvrages la nature pouvoit manquer son but et se tromper.

En général, c'est une règle assez constante chez les animaux, que dans leur jeune âge les mâles ressemblent aux femelles, et n'ont rien qui les distingue. Cette ressemblance de jeunesse est un caractère propre, non-seulement à plusieurs espèces de quadrupèdes, comme je le prouverai dans la suite, mais encore à nombre d'oi-

seaux, tant de ceux chez qui les deux sexes diffèrent le plus dans leur état parfait, que de ceux très-nombreux encore qui changent de couleurs dans les diverses saisons de l'année. Il est, pour ceux-ci, une époque fixe à laquelle le mâle quitte sa robe brillante, pour prendre la livrée simple de sa femelle ; et de-là ces erreurs fréquentes de certains naturalistes qui, dans leurs cabinets réunissant des animaux d'espèce différente, ou en séparant d'autres de même espèce, contredisent la nature qu'ils connoissent mal.

Les giraffes, mâles et femelles, se ressemblent à l'extérieur pendant leur jeunesse. Leurs cornes obtuses se terminent par un faisceau de longs poils, que la femelle conserve plus long-tems, que le mâle, qui les perd lorsqu'il est parvenu à l'âge de trois ans.

Il en est de même de la robe, qui d'abord d'une couleur roux-clair, se fonce peu à peu, à mesure que l'animal grandit, et qui finit par être brun-fauve chez la femelle, et d'un brun presque noir chez le mâle. On peut voir la preuve de ce que je dis ici, dans le cabinet d'histoire naturelle de Leyde, où il existe une jeune giraffe d'environ sept pieds de haut, laquelle a été envoyée par le gouverneur Tulbach au professeur Allamant, et que celui-ci a fait monter avec soin.

C'est à cette différence de couleur dans les giraffes d'un certain âge, qu'on peut, à quelque distance, distinguer les mâles des femelles. Au reste, la robe chez tous les deux varie également pour la distribution et pour la forme des taches; j'observerai encore que, quand la femelle devient très-vieille, elle prend la teinte foncée du mâle.

De près, la femelle se distingue en outre par sa taille moins haute et par la bosse de son avant-tête, moins saillante et moins prononcée. Elle a, comme la vache, quatre pis ou mamelons ; et, si je puis citer ici le témoignage des Sauvages, elle porte pendant douze mois, et n'a jamais qu'un petit à chaque portée. La gravure de mon premier voyage qui représente la giraffe mâle étant défectueuse en ce que la tête de l'animal est mal rendue ; on ne sera pas fâché de trou-

ver ici une représentation plus exacte de cette partie, et sur une plus grande échelle.

A cinq lieues de nous, du côté de l'est, nous avions une horde de Caminouquois qui, sans doute avertis de ma présence par nos feux, vinrent me rendre visite et donner à ma troupe des leçons d'économie. Ils se jettèrent en affamés sur ce qui restoit de ma giraffe, et ramassèrent soigneusement les os; même jusqu'à ceux que mes gens avoient jettés après en avoir mangé la moëlle, furent mis par eux à profit. Ils les brisèrent en morceaux, m'empruntèrent ma chaudière pour les faire bouillir, et en tirèrent une quantité incroyable de graisse qu'ils recueillirent avec une grande joie.

Pendant les neuf jours que je restai là, ce furent des voyages continuels du Kraal à mon camp. C'étoient des fourmis prévoyantes qui, allant et revenant sans cesse, emportoient toujours quelques provisions.

D'ailleurs, sans me donner aucune peine, je leur fournissois abondamment plusieurs espèces de gazelles. Chaque jour régulièrement elles venoient en troupe vers les quatre heures du soir, boire à la source; et me mettant en embuscade, j'en abattois autant qu'il me plaisoit. Plus loin, à trois quarts de lieue, étoit une colline que j'avois appellée mon garde-manger. Tous les matins, au lever du soleil, elle étoit tellement couverte de gélinottes, que d'un seul coup chargé à mitraille j'en tuois plus qu'il ne nous en falloit pour notre consommation. Ainsi, après avoir éprouvé pendant long-tems les horreurs de la famine, nous nous trouvions tout-à-coup dans une abondance excessive; et je pouvois, avec notre superflu, nourrir sans peine mes voisins.

Je prolongeois quelquefois jusques chez eux mes promenades et mes chasses, dans le dessein de les étudier et de les connoître. Mais ils n'ont rien absolument qui les distingue des Grands Namaquois. Armes, mœurs, usages, habillemens, langage, construction de huttes, tout chez les uns et chez les autres est entièrement semblable.

Outre les gazelles spring-bock et les gélinottes, je trouvois sou-

vent encore à chasser des buffles. Pendant les premiers jours les giraffes continuèrent de se montrer en petites troupes de sept à huit bêtes. Mais bientôt ces animaux timides s'effarouchèrent de nos fusillades continuelles ; ils désertèrent le canton, et ne reparurent plus ; et ce fut alors que je m'applaudis de n'avoir pas cédé aux instances de mes gens, quand, pressés par la faim, ils me demandèrent de leur abandonner la giraffe que j'avois tuée. Les zèbres abondoient en troupes ; je me vengeai sur eux et leur fis porter la peine de la fuite des giraffes. J'eusse voulu faire éprouver le même traitement à deux rhinocéros, mâle et femelle, que j'eus occasion d'appercevoir un jour ; mais ils passèrent trop loin, et nous ne pûmes les joindre.

Pour une autre raison, je m'abstins d'attaquer les éléphans, quoique l'occasion s'en présentât souvent. L'appât de leurs défenses m'eût bien tenté ; mais dénué de voitures et n'ayant que des bœufs de charge, je craignois d'ajouter un trop grand poids à celui de la giraffe. Je me dédommageai par une autre collection non moins précieuse et bien plus aisée à transporter. J'amassois des plumes d'autruches, en même tems que je me nourrissois de leurs œufs dont j'ai souvent fait des soupers délicieux.

Le canton étant neuf pour moi, je ne pouvois manquer d'y trouver quelques nouveautés pour mes collections. J'y vis commencer le passage des grands et des petits guépiers. La première espèce de ces oiseaux est commune au Cap, et même dans les provinces méridionales de la France. La seconde a un caractère distinctif particulier ; c'est une queue presque aussi fourchue que celle de l'hirondelle, tandis qu'en général tous les autres guépiers connus l'ont en fer de lance, par l'effet des deux plumes du milieu, lesquelles dépassent de beaucoup les autres.

Les Namaquois donnent à ce charmant oiseau le nom de *tawa* (fiel), à raison du beau verd qui fait sa couleur principale. Ce fond agréable est relevé par une gorge jaune terminée d'un collier outremer.

J'achetai chez mes voisins, les Caminouquois, la peau d'un chat

sauvage qui a tous les caractères du lynx. Par la suite, j'ai eu occasion d'en tuer plusieurs. Cet animal est d'un roux très-foncé; mais il a les oreilles noires, et elles sont surmontées d'un faisceau de poils de la même couleur. C'est une espèce nouvelle, qui n'a pas encore été décrite que je sache.

Mes absences étoient fréquentes; mais elles étoient courtes, et chaque jour je revenois, à une heure réglée, pour assister au renouvellement des cendres sur la peau de ma giraffe : cette conquête étoit une grande affaire, et je ne voulois point que cette opération se fît sans moi. Enfin, après neuf jours de cette tannerie incalescente, voyant que le cuir, quoiqu'il n'eût pas encore le degré de dessication qui étoit nécessaire pour le conserver, en avoit cependant acquis une telle que, poussée plus loin, il ne seroit plus possible de le manier, je le fis plier en quatre et assujettir avec des courroies, les pieds et la tête en dessus. Dans cet état il formoit un paquet de six pieds carrés sur trois pieds et demi d'épaisseur.

L'embarras de traîner avec moi un pareil fardeau pendant toute ma route, me fournit d'abord l'idée de le laisser en dépôt chez mes bons voisins les Caminouquois, pour le reprendre à mon retour. Mais dans l'hypothèse où je réussirois à traverser l'Afrique, il n'y avoit point de retour pour moi; et dans celle où les événemens me forceroient de revenir sur mes pas, pouvois-je espérer qu'ils me permettroient de repasser par la horde; et puis j'aurois voulu le confier, et en même tems le couver de mes yeux. Je portois un trop vif attachement à ce trésor précieux pour l'abandonner.

D'un autre côté, j'avois à craindre que la peau ne se gatât faute de soins, pendant mon absence; et je sentois combien il me seroit difficile d'en avoir une autre, si je perdois celle qu'un si heureux hasard m'avoit procurée. Tout, jusqu'aux soins que je venois de prendre pour la préparer, me la rendoit précieuse. Ainsi donc je ne songeai plus qu'à la conserver, et voici le parti que je pris.

En réfléchissant sur ma route et en m'orientant, il me sembla que je ne devois pas être éloigné de plus de dix-huit ou vingt lieues de mon

mon camp sur la rivière d'Orange, et que par conséquent il ne me falloit que quatre jours pour m'y rendre en ligne droite.

A la vérité, des deux motifs qui m'avoient déterminé à ma petite excursion, je n'en voyois qu'un de rempli; et ce n'étoit point assez d'avoir connu la giraffe, il me restoit encore à acheter des bœufs pour mes voitures; mais le pays étoit trop stérile et les Caminouquois trop misérables pour fournir à de pareilles emplettes. Je me proposois de tenter, dans d'autres contrées voisines, quelque autre course excentrique du même genre, qui peut-être seroit plus heureuse; en attendant, je ne m'occupai qu'à mettre en sûreté ma giraffe.

Mon plus grand embarras étoit de savoir comment je l'emporterois. Sans voiture et même sans possibilité d'en faire arriver une jusqu'à nous, je n'avois pour cette expédition que mes bœufs. Mais indépendamment des retards et des incommodités que devoit nous occasionner en route un paquet aussi volumineux, son poids énorme étoit au-dessus des forces d'un bœuf ordinaire; l'animal en eût été écrasé. J'imaginai donc de louer les deux plus forts bœufs qui fussent dans la horde, et de construire un brancard, qui, s'adaptant sur leurs épaules et les obligeant à marcher de front, partageroit le fardeau entre eux deux. La machine achevée, je l'essayai; et son succès étonna tellement les Caminouquois, pour qui elle étoit nouvelle, qu'à mon départ toute la horde accourut pour la voir et l'admirer. Aux yeux d'un Sauvage les choses les plus simples sont une invention qui tient du prodige. Quelle supériorité nous donnent sur lui les avantages de l'industrie exercée; mais en revange quelle supériorité lui donne sur nous le pouvoir de s'en passer.

Le second jour, j'arrivai à la Rivière des Lions, que nous traversâmes au même endroit où nous l'avions passée précédemment; et le quatrième, comme je l'avois conjecturé, je fus, vers le soir, à la vue de mon camp, sur l'autre bord de l'Orange.

Au bruit d'une décharge que nous fîmes pour avertir de notre arrivée, tous mes gens passèrent la rivière à la nage et vinrent à moi. Swanepoel resta seul au camp, fort intrigué de ce brancard et de

cet attelage de deux bœufs sans voitures qu'il voyoit à ma suite. Néanmoins l'obscurité qui croissoit m'empêcha de risquer ma traverse sur le radeau. Je passai la nuit où je me trouvois, et ne revins au camp que le lendemain.

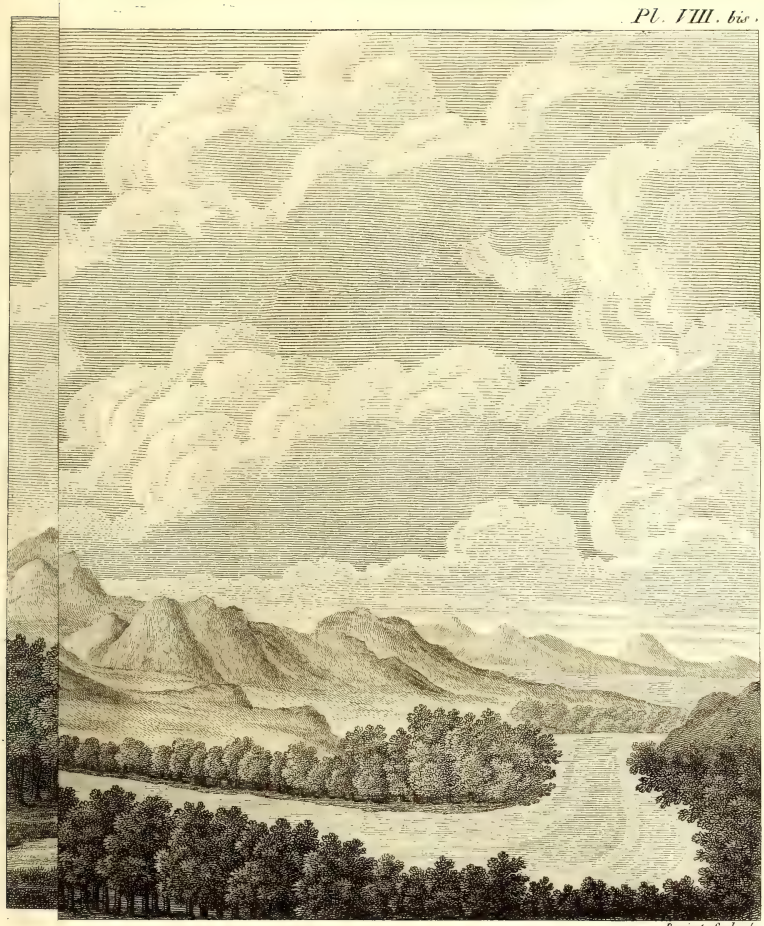
La première de mes occupations, en y arrivant, fut de mettre ma giraffe à l'eau pour la ramollir et de la nettoyer des cendres qui l'encroutoient; puis je l'écorchai, je l'écharnai; en un mot, j'y fis ce qu'auroit fait un tanneur.

Pour la mettre en état de se conserver, il ne s'agissoit plus que de l'imbiber de quelques sucs stiptiques ou astringens, et c'est ce que j'opérai, en employant, au défaut de tan, une forte lessive de cendres et de tabac, dans laquelle étoient dissous un peu d'alun, quatre onces de camphre et une livre de savon.

Ma lessive ne pouvant s'appliquer d'une manière utile qu'autant que la peau seroit dans une situation horisontale, j'élevai à cet effet une forte claie en forme d'échaffaud, posée sur des fourches et composée de traverses à grandes mailles. On y étendit le cuir, le poil en dessus; et dans cette situation, on l'arrosa de la lessive, tandis qu'en dessous on l'humectoit avec des linges imbibés de la liqueur. Après quoi, l'ayant couvert de nattes afin d'empêcher que les rayons du soleil n'altérassent les couleurs du poil, je le laissai sécher en cet état. On verra, par la suite de ma relation, qu'il y est resté bien long-tems.

Mon retour fut une fête pour mes Hottentots; mais le motif de leur joie devint pour moi un chagrin réel. Il m'apprit à connoître le vrai caractère de cette nation casanière et indolente des Hottentots colons dont j'avois jusques-là trop bien auguré, et qui, utile peut-être tant qu'on ne voudra point sortir des colonies, devient incommode et à charge quand on la conduit dans des régions lointaines, semées de hasards et de dangers.

Ils se flattoient que, ne pouvant avancer plus avant avec mes charriots, j'allois être obligé de retourner au Cap et les rendre à leur paresse naturelle, avec des profits obtenus sans fatigues. Assurément il s'en falloit de beaucoup que je songeasse à mon retour; et



Bonnet Sculpsit

D'ORANGE.

Bovinet Sculpsit

CAMP DE LA GIRAFFE, SUR LE BORD DE LA RIVIERE D'ORANGE.

quand je l'aurois voulu, j'étois bien loin de le pouvoir. Pendant les vingt-six jours de mon absence, non-seulement j'avois perdu tous mes bœufs, à l'exception de onze; mais ces onze étoient eux-mêmes dans un état de dépérissement qui m'en faisoit désespérer. Je déclarai donc tout haut que si j'étois revenu au camp, c'étoit uniquement pour me débarrasser de ma giraffe, et que j'avois l'intention de repartir au plutôt et d'aller, ou chez les Grands Namaquois, ou chez quelque autre peuple voisin, acheter de quoi remonter mes voitures.

A cette impatience de mes gens pour leur retour, se joignoit un autre sujet d'inquiétude, bien plus allarmant encore. En arrivant au camp j'avois été salué par un personnage inconnu, qui n'étoit venu, disoit-il, que pour me voir et me faire visite. Son visage annonçoit vingt-quatre ans; mais ses traits portoient un tel caractère de scélératesse qu'on n'avoit pas besoin de savoir son nom pour concevoir de lui l'opinion qu'il méritoit. C'étoit Matthys Moodel, l'ami intime de Bernfry, et l'un de ces fugitifs proscrits de la Colonie pour leur conduite, et par les Colons pour la noirceur de leurs forfaits.

La réunion de ces deux hommes ne pouvoit que m'inquiéter beaucoup, et je la regardois comme un mal cent fois pire pour moi que ne l'eût été le voisinage des lions, des tigres et de tous les monstres d'Afrique. Après tout, n'étoit-il pas possible que de pareils hommes se fussent ligués ensemble pour venir m'assassiner et s'emparer de mes armes et de mes munitions. Un tel projet étoit digne d'eux; et l'éloignement des déserts où ils vivoient leur en assuroit l'impunité.

Quelles eussent donc été mes craintes, si j'avois su alors, comme je l'ai appris depuis, que tel étoit en effet leur métier, et que tous deux étoient liés avec les Boschjesman; qu'ils leur donnoient des renseignemens pour venir piller les Namaquois, et partageoient ensuite le butin avec eux.

Swanepoel, il est vrai, m'avoit averti que pendant mon absence quelques Boschjesman étoient venus au camp, sous prétexte de lui demander du tabac. Cette sorte d'espionage eût dû suffire seul pour m'ouvrir les yeux. Mais quoique les deux coquins me parussent

capables de tous les crimes, soit distraction, soit confiance dans ma petite armée, il ne me vint point à l'esprit de les soupçonner de celui-ci. Et quant à la visite des Boschjesman, elle ne me parut pas allarmante, parce que ces voleurs n'attaquent jamais qu'à coup sûr, et qu'ils ne craignent rien tant au monde que les armes à feu.

Outre Moodel, j'avois trouvé, à mon arrivée, beaucoup d'autres visages inconnus. C'étoient des femmes que mes Hottentots avoient appellées près d'eux et qu'il me falloit nourrir, pour le plaisir de ces messieurs. Chacun avoit la sienne, ou plutôt il y en avoit de quoi suffire à leur rechange; et plusieurs même, à l'exemple de Bernfry, s'en étoient approprié jusqu'à trois. Ce désordre en avoit produit nécessairement d'autres. Le service ne se faisoit plus qu'avec une négligence extrême. On se relâchoit sur tout, et l'insubordination étoit même devenue si générale, que pour couper court au mal, je me mis en devoir de prononcer autant de divorces qu'il y avoit eu de mariages, et de renvoyer impitoyablement toutes ces dames hottentotes.

Une injonction aussi sévère ne pouvoit manquer de déplaire à des fainéans qui n'avoient plus d'autre occupation que de se divertir, et auxquels j'annonçois les fatigues d'un nouveau voyage. La plupart murmurèrent hautement, et ils se plaignirent qu'après les avoir conduits depuis trois mois dans des pays horribles, je voulois les mener dans d'autres plus affreux peut-être et plus périlleux encore. La vue des femmes qu'il falloit quitter ajoutoit au mécontentement. Enfin, il devint tel que Klaas, en trant dans ma tente, m'annonça que si je ne prévenois l'insurrection en révoquant mon ordre, je courois risque de me trouver seul le lendemain avec lui et Swanepoel, parce que tous les autres s'arrangeoient déja pour partir avec leurs maîtresses.

En toute autre circonstance, un pareil avis eût peut-être produit en moi beaucoup de réflexions. Dans celle-ci, il ne fit que m'irriter. Je ne vis plus dans mes gens que des serviteurs rebelles; et ma tête étoit même si échauffée des murmures, que, sortant pré-

cipitamment de ma tente, je renouvellai tout haut l'ordre du départ des femmes ; en ajoutant que ceux qui les préféroient à moi, pouvoient partir avec elles ; que je ne voulois plus de leur service, et qu'un jour, quand je le voudrois, je saurois les retrouver et les faire punir.

Le ton ferme avec lequel fut prononcée ma menace ayant fait taire les murmures et produit un grand silence, je tentai de mettre à profit cette impression momentanée, en essayant mon autorité par un ordre d'un autre genre. Deux de mes chèvres et un mouton s'étoient égarés la veille, et les gens que Swanepoel avoit envoyés à leur recherche étoient revenus sans les ramener. Je commandai qu'on allât de nouveau les chercher. Mais personne ne se mettant en devoir d'obéir, j'en donnai spécialement l'ordre à celui qui se trouvoit le plus près de moi. C'étoit un nommé Adam, Hottentot, qui m'avoit accompagné pendant mon premier voyage, et qui depuis, et avant que je commençasse mon second, avoit continué d'être à ma solde pour la garde de mes bœufs.

En ce moment, Adam étoit assis sur son paquet, et prêt à partir. Sans se lever, il me répondit impertinemment que, n'étant pas plus sorcier que ses camarades, et n'ayant pas plus qu'eux le talent de retrouver ce qui étoit perdu, je pouvois me dispenser de l'envoyer à la recherche des bêtes, et qu'il ne vouloit pas y aller. Cette résistance m'enflamma de colère. Je le frappai dans l'estomac d'un coup de pied qui le renversa par terre ; puis armant un des pistolets de ma ceinture, je lui criai de se sauver, s'il ne vouloit pas que je lui fisse sauter la cervelle.

En effet, il ramassa son paquet et se sauva au plus vîte. Mais à peine fut-il à trente pas et hors de la portée de mon pistolet, qu'il s'arrêta tout court et se mit à proférer quelques phrases que je ne pus, à la vérité, distinguer, et qui probablement étoient des menaces, au moins à en juger par son attitude et son geste. Alors je saisis mon fusil, et lui envoyai successivement mes deux balles, non dans l'intention de l'atteindre, mais pour intimider ceux qui, à son exemple, chercheroit à se soulever ; la terreur en un instant

se répandit dans tout mon camp, et le coupable s'enfuit à toutes jambes ; il couroit comme si le vent l'eût emporté ; de sorte qu'en un instant il fut hors de notre vue.

Ce coup de parti hâtoit le moment d'une révolution qui pouvoit devenir générale, et j'eus lieu de le craindre, immédiatement après, en voyant chacun partir de son côté et se répandre dans la campagne. Je me trompois. L'exemple de sévérité dont ils venoient d'être témoins, leur en avoit imposé. Klaas m'assura qu'ils alloient chercher les bêtes perdues ; et en effet, lorsqu'ils revinrent le soir sans les avoir retrouvées, il vint m'avertir que tous étoient fort inquiets sur les suites de ma colère, et qu'ils craignoient que je n'attribuasse à négligence et à mauvaise volonté l'inutilité de leurs recherches.

Ce retour m'affecta peu, et j'eusse vu d'un œil tranquille leur éloignement. Sûr que Klaas et Swanepoel ne me quitteroient jamais ; sûr de m'être fait des amis parmi les Sauvages que je venois de visiter ; tout m'annonçoit que je pourrois continuer mon voyage, et que j'allois trouver, soit chez les Namaquois, soit dans la horde Caminouquoise, de nouveaux associés qui se feroient un plaisir de se mettre à mon service, et qui au moins m'aideroient à trouver une escorte de horde en horde.

Certainement ces nouveaux compagnons m'eussent été, et plus utiles, et à coup sûr moins coûteux que cette race indolente de Hottentots, qui, comme je l'ai dit plus haut, ne sont bons que dans les colonies, et qui ne savent servir qu'autant qu'on ne les laisse manquer ni de tabac, ni d'eau-de-vie, ni de graisse. Dans ma colère, j'avois permis à ceux-ci de me quitter; et je les aurois chassés sans retour, comme ils le méritoient, si j'avois pu prévoir qu'en continuant ma route je rencontrerois une nation guerrière, infatigable, active, industrieuse et sobre, composée enfin d'hommes tels qu'il m'en falloit pour me seconder dans l'entreprise hardie que j'avois formée et pour m'aider à surmonter les obstacles de tout genre qui m'attendoient.

J'ai connu, trop tard pour moi, cette race d'êtres privilégiés, dignes de concourir au succès d'un voyage en Afrique. A la vérité,

la fortune parut quelquefois favoriser mon audace; mais bien plus souvent encore elle m'a contrarié, et les fausses combinaisons d'une première tentative n'ont que trop secondé sa marche en ruinant les espérances que de loin en loin elle sembloit m'offrir comme à travers d'épais nuages.

Il en fut du soulevement de mes gens comme de toutes les émeutes populaires. Violent, mais court, la nuit le calma entièrement. A mon reveil, je trouvai tout le monde soumis et tranquille; et mon confident m'apprit que l'on se proposoit de venir me demander l'oubli de ce qui s'étoit passé, et la grace des femmes.

Depuis long-tems l'expérience m'avoit appris combien il est hasardeux d'attaquer trop brusquement certains abus; et celui-ci étoit de ce nombre. Ma faute étoit de ne m'y être point opposé dès sa naissance, au moment où Klaas Baster et quelques-uns de ses camarades avoient loué des femmes à Bernfry. Il m'eût été facile alors d'arrêter un mal qui n'étoit encore que celui d'un très-petit nombre de coupables. Mais à présent que le désordre étoit la faute de tous, je crus plus prudent de le tolérer; et en conséquence je consentis à ce que les femmes restassent; mais j'eus soin d'ajouter que si quelqu'un manquoit en la moindre chose à son devoir le plus rigoureux, à l'instant même je chasserois la sienne.

Ces réflexions affligeantes m'ayant donné quelque mélancolie, j'allai chercher à me distraire sur les bords de la rivière, et j'y trouvai fort près de nous, ce qu'on avoit cherché bien loin, mes trois bêtes égarées. Le mouton avoit été dévoré par un tigre; il n'en restoit plus que quelques lambeaux. En suivant les traces du carnivore, j'apperçus, à quelque distance plus loin, un buisson dont les branches étoient agitées intérieurement, comme si un animal y étoit caché. Je soupçonnai que ce mouvement pouvoit être l'effet du tigre qui s'étoit retiré là, pour revenir pendant la nuit achever sa proie.

Dans cette idée j'armai mon fusil de deux balles, et après avoir tiré mon premier coup à travers le buisson, je m'avançai avec pré-

caution, en tenant mon second tout prêt. Mais quelle fut ma peine, quand, au lieu d'un tigre, je trouvai l'une de mes chèvres blessée à mort et rendant les derniers soupirs.

Heureusement cette méprise douloureuse fut compensée, à l'instant même, par une découverte agréable. Tandis que j'entrouvrois le buisson pour en tirer la chèvre blessée, j'en vis sortir l'autre, avec deux petits chevreaux qu'elle étoit venue, la veille, y mettre bas. Sans moi, dès le soir même, ils eussent été, à leur tour, dévorés tous trois; et cette idée me les rendoit plus chers encore. Je pris sous chacun de mes bras un des nouveaux-nés; et suivi de la mère qui marchoit sur mes pas en bêlant, je vins les déposer au camp et les joindre au troupeau.

Le soir, ceux de mes Hottentots qui pendant le jour avoient été de faction dans la campagne pour la garde de mes bestiaux, étant revenus, après avoir été relevés pour la nuit, ils m'apprirent qu'Adam, au moment de sa fuite, étoit venu se réfugier auprès d'eux dans leurs huttes; qu'il étoit bien affligé de sa sottise; mais, que, n'osant ni se rapprocher du camp ni demander grace, parce qu'il étoit convaincu que j'avois voulu le tuer, il les avoit priés d'engager Klaas à aller le voir.

Ce désir de parler à un homme qui avoit et qui méritoit toute ma confiance, annonçoit que le fugitif cherchoit à se procurer auprès de moi un intercesseur. Mais, pour l'exemple, je n'avois garde de lui accorder sitôt et si facilement son pardon; et en permettant à Klaas d'aller le voir le lendemain matin, j'endoctrinai celui-ci sur ce qu'il avoit à dire, tant pendant son message qu'après.

Tous mes gens attendirent son retour avec impatience. Dès qu'il parut, ils coururent au-devant de lui, pour le prier d'interposer auprès de moi ses bons offices en faveur de leur camarade; et quand il entra dans ma tente, ils s'en approchèrent, afin d'entendre ce que j'allois répondre. Klaas me parla beaucoup du repentir d'Adam. Il m'assura l'avoir laissé dans la désolation et les larmes. « Mais, « maître, vous oublierez sa faute, ajouta-t-il; et moi-même, comme

« me vous allez partir, je lui ai fait espérer qu'à ma sollicitation « vous lui ferez grace et que vous l'emmenerez avec vous dans votre « voyage ».

Ma réponse étoit concertée d'avance avec Klaas. J'affectai un ton de fierté qu'en ce moment rendoit nécessaire la présence de ceux qui m'écoutoient; et blâmant Klaas d'avoir excédé ses pouvoirs en promettant ce que je ne voulois point lui accorder : « Non, lui dis- « je, Adam ne m'accompagnera plus, il a manqué à tous ses de- « voirs; je ne veux plus entendre parler de lui; je déclare même « que si parmi ceux que j'estimerai assez pour les admettre à me « suivre, quelqu'un s'avisoit jamais de prononcer son nom, à l'ins- « tant je le chasse irrémissiblement, en quelque lieu que ce puisse « être. Cependant je ne veux point abandonner ce malheureux au « milieu des déserts; qu'il revienne dans mon camp auprès de Swa- « nepoel». Je lui permets d'y rester jusqu'à mon retour.

Ce discours fit, sur ceux qui l'entendoient, tout l'effet que je m'en étois promis. Ces mêmes gens qui la veille vouloient tous me quitter, parce que je leur annonçois un voyage nouveau, en ce moment n'ambitionnèrent plus qu'à l'honneur d'être de ce voyage. Tous me demandèrent à me suivre; c'étoit à qui obtiendroit la préférence, et on la sollicitoit avec empressement, comme une grace.

Pour ne point laisser refroidir ce zèle si ardent, je fixai mon départ au surlendemain, 14 décembre. Mais en même tems, pour donner à Klaas une certaine considération parmi ses camarades et le récompenser de la fidélité constante qu'il m'avoit toujours montrée, je le laissai maître du choix, et annonçai que je prendrois ceux dont lui-même il me répondroit..

Cependant, ne voulant point m'embarrasser de trop de monde, je résolus de ne prendre que la moitié de ma troupe, et crus que l'autre moitié suffiroit pendant mon absence, pour garder mon camp.

Quoique Berufry eût dû m'inspirer de la défiance par ce train de jolies filles de Boschjesman, qu'il avoit dans le nombre de ses maîtresses, je ne soupçonnois point alors, ainsi que je l'ai déja dit, ses liaisons avec ces brigands. J'ignorois, qu'associé avec eux, il

leur donnoit avis du butin qu'ils pouvoient faire, et que par conséquent il étoit possible qu'il les prévînt de mon départ. Mais jusqu'alors ils n'avoient fait aucunes tentatives, et avec nos armes à feu je ne les craignois point. D'ailleurs, Bernfry me demandoit à m'accompagner dans ma seconde course, comme il m'avoit accompagné dans ma première; et le même motif par lequel je m'étois déterminé, la première fois, à y consentir, venoit de me déterminer encore pour celle-ci.

J'avois dans mon camp un certain nombre de Caminouquois qui d'amitié m'y avoient suivi avec leurs femmes. Quand ces braves gens surent que j'allois partir pour une nouvelle excursion, tous, ainsi que les femmes, s'offrirent à m'accompagner; ne demandant pour tout traitement extraordinaire qu'une ration de tabac par lune. J'acceptai leur offre avec une grande joie.

A dire le vrai, cette troupe de Hottentots que j'avois à mon service me paroissoit désormais une charge plutôt qu'un secours. Depuis leur rebellion j'étois changé à leur egard, et ne les voyois plus du même œil. Dans ma petite excursion, je venois d'éprouver combien il est facile de se faire des amis chez des Sauvages; et j'avois senti sur-tout, quel avantage prodigieux auroit un voyageur, qui, pour connoître et parcourir un pays, ne prendroit successivement d'autres compagnons et d'autres guides que ses propres habitans.

Mes Caminouquois avoient neuf bœufs. Je les leur louai. J'en fis acheter sept autres, et je ne songeai plus qu'à faire emballer dans des sacs de peau de mouton, les pacotilles et provisions que j'allois emporter.

Pour mettre de l'ordre dans mes effets et pour pouvoir les retrouver en route sans peine et sans confusion, quand j'en aurois besoin, j'étiquettai avec des couleurs différentes chacun des différens paquets qui devoient composer une charge de bœuf. Chaque bœuf avoit la sienne, laquelle ne devoit jamais être changée en voyage. Il avoit ses hommes destinés à son service; et moi je m'étois fait un petit bordereau, sur lequel se trouvoit le nom de chaque bœuf, ceux de ses conducteurs, et le contenu de sa charge : de sorte que

si je voulois tel ou tel objet, je n'avois qu'à jetter les yeux sur mon mémorial, et appeller tel ou tel homme ou demander tel bœuf.

Cependant parmi les seize, je n'en destinai que sept à mon service personnel. Ceux-ci portoient, outre mes deux tentes, tout ce qui m'appartenoit ; comme munitions de chasse, objets de commerce, batterie de cuisine, toilettes, tabac et de l'eau-de-vie pour les besoins particuliers.

Sept autres devoient être chargés de nattes, peaux, armes, ustensiles de la troupe et des cercles destinés à la construction de ses huttes. Enfin, les deux derniers étoient réservés pour cas d'accident, les malades ou blessés, et pour le soulagement des femmes qui pourroient en route se trouver fatiguées de la marche.

Je dois dire, à l'honneur de celles-ci, que pendant tout le voyage pas une seule d'entre elles n'usa de la monture ; que toujours chantant, sautant, folâtrant, elles mirent dans la caravane une gaieté continuelle ; et qu'aux jours de souffrance et de détresse elles donnèrent aux hommes des leçons de courage.

Il est vrai que, voyageant avec des ressources et des commodités qu'elles n'avoient jamais connues, la marche étoit pour elles une partie de plaisir et une sorte de fête. Leur curiosité d'ailleurs s'applaudissoit d'avoir à parcourir un pays nouveau, où d'ailleurs elles ne manqueroient de rien.

Elles étoient onze, femmes ou filles, sans compter Rachel, femme de Klaas, que j'emmenois pour soigner un petit troupeau de trois vaches, six chèvres et seize moutons, qui devoient me suivre en cas de disette. J'avois en outre Kees, quatre chiens et trois chevaux ; car Bernfry joignit son cheval aux deux miens ; enfin, soixante personnes et quarante-sept animaux ; telle étoit ma caravane, qui partit en bon état et ne revint point de même. C'est ainsi qu'on marche à une bataille.

Dans l'après-dînée du jour indiqué pour le départ, je commençai par faire défiler les bœufs avec leurs conducteurs. Tous traversèrent la rivière à la nage ; et pendant ce tems les ballots et les paquets passoient sur le radeau. Quand tout fut arrivé sur la rive, on

mit les effets à terre ; et les conducteurs, reconnoissant, à la couleur des étiquettes, ceux qui alloient leur être confiés, les rangeoient à part et en formoient un tas, en attendant le moment de charger.

Pour moi, je résolus de ne partir que le lendemain matin et de passer encore la nuit dans mon camp, afin de tout régler et de donner mes dernières instructions à Swanepoel. Avec la moitié de mes gens, je lui laissois, pour sa garde et sa défense, la moitié de mes armes. Je laissois également au camp Klaas Baster, qui, pendant mon absence, pouvoit me servir, en allant dans les hordes namaquoises m'acheter des bœufs d'attelage ; tandis que, de mon côté, je travaillerois à m'en procurer d'autres dans les contrées que je devois traverser.

En supposant que j'en trouvasse, qu'allois-je faire ? qu'allois-je devenir ? sans plan et même sans possibilité de m'en faire un, puisque les pays que je devois parcourir m'étoient totalement inconnus ; j'étois combattu par mille idées confuses et contradictoires qui me troublèrent pendant toute la nuit.

Mon premier projet, il est vrai, avoit été de traverser l'Afrique d'une extrémité à l'autre. Tous mes préparatifs à l'époque de mon départ du Cap, toutes mes démarches et mes précautions depuis ce jour n'avoient tendu qu'à ce but unique ; et je me le proposois encore exclusivement, malgré les obstacles toujours renaissans que m'opposoient les saisons.

Jusques-là, mon courage s'étoit roidi contre les contrariétés, et je me sentois celui de les braver encore. Mais je me croyois arrêté par une difficulté insurmontable ; celle de me faire suivre désormais par mes charriots et de les conduire avec moi : et ce qui m'étoit bien plus douloureux encore, c'est qu'en laissant mes voitures sur les bords de l'Orange, j'abandonnois en même tems ces oiseaux, ces quadrupèdes, ces insectes que je m'etois procurés depuis mon depart du Cap, cette giraffe dont la conquête m'avoit causé tant de joie, enfin cette collection précieuse et chérie, achetée par tant de fatigues, de sueurs et de dangers. Ainsi falloit-il en revenir tou-

jours à cette réflexion, que la traversée de l'Afrique, si elle est possible, ne comporte tout au plus avec elle que des observations rapides, et que vouloir ensemble marcher toujours, et toujours recueillir, est un projet fou, auquel ne pourroient suffire des armées de bœufs attelés à des charriots. Mais je n'en assemblois pas moins toutes ces idées dans ma tête.

Dans ces inextricables perplexités, mon parti le plus sage étoit d'achever l'excursion préparatoire que j'allois commencer, et de remettre à prendre, à ce sujet, une dernière résolution, selon les circonstances qui m'attendoient. Jusqu'au moment de cette détermination fixe, je me proposai de travailler dans la route à augmenter mes collections d'histoire naturelle; de me faire sur mon passage autant d'amis qu'il me seroit possible; enfin de percer, si je le pouvois, vers l'est, jusqu'à cette partie du centre de l'Afrique qui n'a guère que trois cents quarante lieues de large, pour y découvrir quelque passage plus favorable que ceux où je me trouvois engagé, et m'assurer au moins, dans le cas où quelque malheur inattendu m'empêcheroit d'avancer plus avant, la ressource de recommencer mon voyage sous de meilleurs auspices et avec des espérances plus fondées. Voilà ce qu'il y avoit en dernier résultat de plus raisonnable. La suite montrera si, même en cela, mes désirs étoient fondés sur des possibilités.

D'après ce plan provisoire, je dis à Swanepoel de m'attendre sur l'Orange pendant quatre ou cinq mois. Mais ce terme une fois écoulé, je lui permis, s'il trouvoit des attelages, de retourner au Namero m'attendre chez Van der Westhuysen pendant quelque tems encore; après quoi il devoit retourner au Cap. Je lui livrai mes notes, avec des instructions pour les faire passer à ma famille, dans le cas où il n'entendroit plus parler de moi. Enfin, après l'avoir chargé de deux lettres, l'une pour Gordon, l'autre pour Serrurier; après avoir consenti qu'il rappellât Adam, je montai sur le radeau, et rejoignit ma caravane.

Nous étions aux jours les plus longs et les plus chauds de l'année; et chacun d'eux étoit marqué par un orage. Mais nous n'avions

que les incommodités de ce météore, sans en éprouver les avantages. Les nuages alloient se porter au loin vers les hautes montagnes. Rarement ils laissoient échapper quelques pluies autour de nous; et par-tout la séchéresse étoit généralement la même.

Cependant ce léger arrosement avoit suffi, en quelques endroits, pour faire germer et pointiller déjà l'herbe des Boschjesman. Ce gramen n'est point vivace. Annuellement il se dessèche sur ses racines, et se reproduit par ses semences. Mais il tient si peu à la terre, que les bœufs qui le broutent, arrachent la plante toute entière, et que le vent même suffit seul pour la deraciner et l'enlever.

Afin que mes animaux pussent profiter, dans leur route de ce peu d'herbe nouvelle, je les fesois marcher de front autant que le local le permettoit. Par ce moyen ils pouvoient brouter tous également à la fois; ce qu'ils n'eussent pu faire, s'ils avoient marché à la suite les uns des autres. Souvent d'une extrêmité de la ligne à l'autre, il y avoit une demi lieue de distance; et nous ne nous resserrions que quand le rapprochement des montagnes nous y forçoit.

Dans des pays où l'herbe est aussi clair-semée, cette méthode a de grands avantages. D'ailleurs, en nous faisant embrasser un terrain plus vaste, elle nous mettoit à portée de rencontrer des sources, qu'autrement nous eussions long-tems cherchées en vain. C'est ainsi que, dès le même jour, vers midi, après cinq heures de marche, nous en découvrîmes une thermale. J'y fis halte, pour laisser respirer nos bœufs; et pendant ce tems, prenant hauteur, je trouvai vingt-sept degrés cinq minutes de latitude. Après quoi, tirant à l'ouest, afin de gagner la Rivière des Lions, nous y arrivâmes en trois heures et demie de marche.

Avant de quitter mon camp sur l'Orange, j'avois remarqué que les crues de la rivière devenoient plus fortes et plus fréquentes qu'auparavant; que quelquefois elles s'élevoient jusqu'à six pieds, et restoient dans cet état pendant plusieurs jours. Cet accroissement annonçoit la saison pluvieuse dans les montagnes du nord-est, où

cette rivière, ainsi que presque toutes celles de l'ouest, prend sa source.

La même cause devant produire le même effet sur la Rivière des Lions, j'avois à craindre, si j'attendois plus long-tems, de me trouver embarrassé pour la passer. Déjà même elle avoit plus d'eau qu'à ma dernière traversée. Ainsi, voulant la mettre derrière moi, j'allai camper sur sa rive droite : après quoi nous la cottoyâmes pendant trois jours, sans nous arrêter que pour le campement du soir, et dans le jour, que pour donner la chasse à quelques giraffes que nous appercevions de tems en tems, mais qui finissoient toujours par nous gagner de vitesse et par disparoître.

Le quatrième jour, nous arrivâmes dans un lieu ombragé par de beaux arbres, et d'une fraicheur si agréable à l'œil, et si séduisante au milieu des chaleurs intolérables qui nous dévoroient, que je résolus d'y passer non-seulement la nuit, mais encore la journée suivante. Autour de moi étoient des herbages verds et des eaux claires; et plus loin, dans le lointain, j'appercevois des giraffes, des gazelles, des gnoux et sur-tout des espèces d'oiseaux que je ne connoissois pas encore.

En un instant, mes tentes furent dressées et le bois ramassé, graces aux femmes, qui, après avoir supporté les fatigues et la chaleur de ces quatre jours avec plus de courage que les hommes, se mirent sans délai à l'ouvrage. Elles s'étoient emparées exclusivement de celui-ci, et ne vouloient point qu'ils s'en occupassent.

Il en étoit de même de ce qui regardoit mon menage. Chacune d'elles disputoit à qui se montreroit plus utile. Elles sembloient craindre que je ne me répentisse de les avoir emmenées avec moi; et, pour prévenir jusqu'au germe du regret, elles cherchoient, par mille prévénances, à se rendre nécessaires. C'étoit pour elles une jouissance d'avoir à exécuter quelque ordre nouveau de ma part, ou quelque détail qui me regardât; et c'étoit aussi un intéressant tableau que ces groupes d'êtres mouvans ou pressés autour de moi, et devenus si dociles depuis la dernière émeute du serrail.

Pendant qu'elles apprêtoient mon souper, j'allai me promener sur

les bords de la rivière ; et là, presque dans son lit, j'apperçus un phénomène, qui est assez rare en géologie, pour qu'un naturaliste, quand il le rencontre, l'observe avec attention. C'étoit une source si prodigieusement salée, qu'il étoit impossible d'en boire une goutte.

J'ai vu les puits salins de la Lorraine allemande et du comté de Nassau ; et jamais, quoique j'aie goûté leurs eaux, je n'ai éprouvé une salure pareille. Celle-ci, dans son cours souterrain, passe sans doute sur quelque lit de sel gemme qu'elle ronge ; et à raison de l'extrême chaleur du climat, elle en dissout probablement beaucoup ; au moins à en juger par la saveur, elle contient beaucoup de sel. Cependant je n'oserois assurer que ce sel fût celui qui dans nos cuisines est connu sous ce nom ; et d'après son extrême causticité, je serois même fort porté à en douter. Mais n'ayant à ma disposition aucun moyen chymique de l'analiser, je ne pouvois juger de sa nature que par la dégustation ; moyen peu sûr, et quelquefois d'autant plus trompeur que toujours comparant une sensation nouvelle avec des sensations anciennes et déja connues, il est facile de les confondre et de les prendre pour la même.

Outre ses sources salées, l'Afrique a encore beaucoup de lacs, plus ou moins grands, qui le sont aussi, ou qui sont saumâtres. Ceux-ci n'étant alimentés que par des eaux pluviales, il est probable qu'ils ne doivent leur salure qu'aux terres salsugineuses que lavent ces eaux.

Kolbe, aussi décisif qu'ignorant, n'a garde d'admettre cette cause simple et naturelle. Raisonnant à sa manière, il annonce, sur le fait dont je parle, un système absolument neuf, et dont personne avant lui, dit-il, n'a eu connoissance.

Pour établir son hypothèse, qui vraiment est neuve et qui le sera long-tems, il emploie la succession de la saison sèche et de la saison humide, du vent de nord du vent de sud, de la glace et du tonnerre. Avec ces moyens il n'a plus besoin de rien ; c'est une baguette qu'une page de son livre. Selon lui, les combats des saisons forment dans l'air une grande quantité de parties nitreuses et salsugineuses ; l'atmosphère en est chargée ; et comme le vent de

sud-est

sud-est souffle alors violemment et qu'il agite l'eau des bassins, il les y précipite et les y dépose. En Europe, c'est un bien grand homme que ce Kolbe.

On est tenté de rire, quand on voit un auteur proposer sérieusement de pareilles explications; et cependant celui-ci emploie à la sienne plusieurs paragraphes. Il traite même avec une sorte de mépris l'opinion de ceux qui croient que cette salure est due à des sources d'eau salée, soit qu'elles sourdent dans le bassin même, soit qu'elles y arrivent de dehors.

« Si cela étoit, ajoute notre physicien, la quantité de sel que « formeroient ces sources constantes, ne varieroit pas autant qu'elle « varie. D'ailleurs, l'eau seroit toujours et en tout tems saumache, au « lieu qu'elle est constamment douce et très-bonne jusqu'au com- « mencement de l'été; en sorte que les troupeaux d'alentour n'en « boivent point d'autre jusqu'alors, et même quelque tems après. « Enfin, si ces sources salées existoient, sans doute les colons en « auroient du moins découvert quelqu'une; ce qui n'est point en- « core arrivé ».

Je ne perdrai point mon tems à combattre une opinion qui ne mérite point d'être combattue. Seulement je me permettrai de donner une explication de ce fait des eaux, alternativement douces et salées.

On ne connoît au Cap que deux saisons : celle des sécheresses, qui forment l'été; et celle des pluies, qu'on nomme hiver. Si, pendant cette dernière, les eaux dont il s'agit deviennent potables, c'est qu'elles sont adoucies par la quantité de celles que les pluies y envoyent continuellement. Dans l'été, au contraire, elles s'évaporent, en grande partie, par l'extrême chaleur; et le peu qui reste, étant concentré, reprend toute sa salure.

J'ignore si, au tems de Kolbe, les Colons ne connoissoient point de sources salées. Cependant ils devoient présumer que dans un pays où il y en avoit tant de saumâtres, il falloit nécessairement qu'il s'en trouvât aussi beaucoup d'autres du genre des premières. Moi, qui ne les cherchois point, j'en ai pourtant trouvé deux en qua-

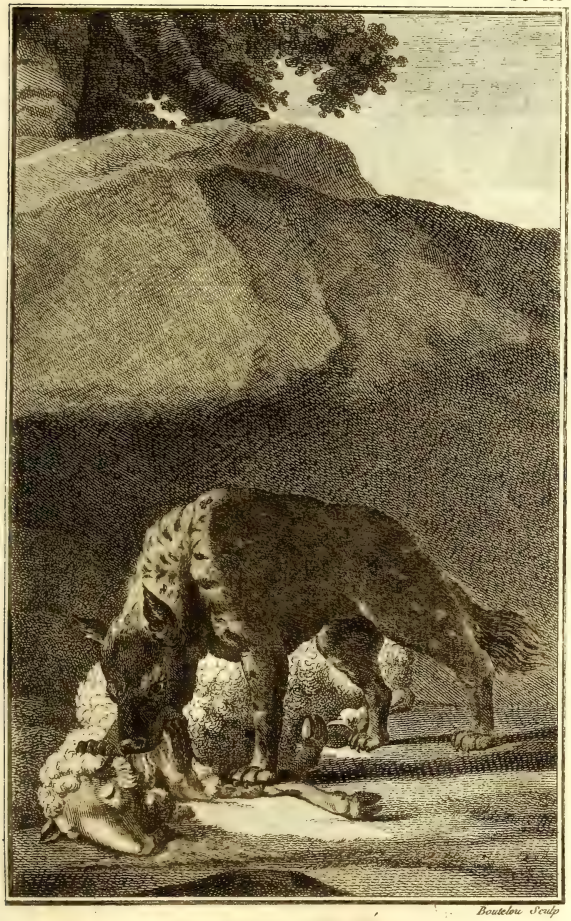
rante-huit heures : car la veille du jour où s'offrit à moi celle du lit de la Rivière des Lions, j'avois campé auprès d'une autre, moins styptique à la vérité, mais pourtant de même nature.

J'ajouterai ici, en passant, que j'en ai rencontré plusieurs martiales, et d'autres qui, à la dégustation, m'ont paru ou cuivreuses ou vitrioliques; et si ce genre de recherches eut eu quelque attrait pour moi, j'eusse probablement trouvé toute autre chose encore, parce que j'étois aux lieux où l'on trouve véritablement; et Kolbe, comme je l'ai déja dit, n'a jamais quitté ceux où tout est trouvé.

Tout le pays qui avoisine la rive droite de la Rivière des Lions est une roche quartzeuse, qui, en quelques endroits, renferme du fer, du cuivre et même des crystaux d'une très-belle eau; et qui dans d'autres, se rapprochant de la nature du granit, contient du mica jaune et du mica blanc.

Pendant les quatre jours de route, je m'étois amusé à ramasser ces productions diverses, que j'ajoutois avec soin à mes collections. Mes Hottentots qui ne me voyoient guère occupé que d'objets du règne animal, étoient surpris du soin que je mettois à ceux-ci. Ils imaginoient que je me formois un trésor; et en conséquence, ils fouilloient la terre à mon exemple et amassoient, de leur côté, avec un empressement qui me faisoit beaucoup rire. C'étoit surtout pour les deux micas qu'ils montroient le plus d'ardeur. Mais abusés par la couleur, ils les croyoient de l'argent et de l'or; et déja leur imagination se repaissoit de la fortune qu'ils alloient faire à leur retour au Cap.

Au point du jour, je partis avec Klaas, dans le dessein de me procurer quelques oiseaux nouveaux; et pendant ce tems mes chasseurs et quelques-uns des Caminouquois qui me suivoient, se répandirent de côté et d'autre, pour chasser à la grande bête et fournir à notre cuisine. J'eus le bonheur de rencontrer deux oiseaux, mâle et femelle, du genre de celui que j'avois vu dans les forêts de Bruintjes-hoogte, et qui fut nommé par mes gens *wytlacher* (le moqueur). Ceux-ci étoient encore une espèce nouvelle du même genre, et qui devenoit pour moi une vraie jouissance.



Boutelou Sculp

LOUP TACHETÉ.

Je vis aussi des barbus et quelques autres espèces d'oiseaux que j'avois rencontrées à la côte de l'est; mais ils y étoient bien moins nombreux.

Les plus multipliées étoient les républicains et les petits perroquets dont j'ai parlé en traitant de ceux-ci. Les premiers s'y trouvoient par troupes nombreuses.

Il paroît que quand ils s'établissent dans les plaines et qu'ils construisent leurs énormes nids sur des aloës, arbres qui dans les tempêtes sont sujets à être renversés par les vents, c'est au défaut d'un asyle meilleur. Aussi choisissent-ils de préférence les revers des montagnes, les gorges, les détours et autres lieux de cette nature, bien abrités. Là ils se multiplient à l'infini, et l'on rencontre à chaque instant de ces nids. Mais par-tout où ils viennent s'établir, les petits perroquets les suivent pour s'emparer de leurs constructions. Ils les en chassent à force ouverte; et l'expulsion se fait même si lestement, que plusieurs fois j'ai vu en moins de deux heures l'habitation changer de propriétaires et se remplir de nouveaux hôtes.

Dans l'après-dînée, une partie de mes chasseurs revint avec deux gnoux et plusieurs gazelles spring-bock, qu'ils avoient tués. Leur chasse avoit même été si heureuse, qu'ils s'étoient vus obligés d'envoyer chercher au camp deux bœufs pour rapporter leur gibier. Il étoit déja nuit close, quand leurs autres camarades et les Caminouquois, qui les accompagnoient, revinrent. Ceux-ci avoient les mains vides; mais ils m'apportoient une nouvelle agréable.

En battant le pays, ils avoient rencontré quelques Grands Namaquois, dont la horde n'étoit qu'à quatre lieues de mon camp; et certains que, me procurer l'occasion de la voir, étoit m'obliger, ils s'y étoient rendus, pour demander l'agrément du chef et le prévenir de ma visite. Celui-ci les avoit assurés du plaisir qu'il auroit à me voir, et il m'y invitoit en m'envoyant six de ses gens. Je reçus et traitai amicalement ces députés, et je répondis à leurs instances que le lendemain, à la pointe du jour, je les suivrois à leur horde.

Les émanations de notre gibier et l'odeur de notre cuisine, avoient

éveillé au loin l'odorat des hiennes et des jackals. Pendant toute la nuit ces animaux rodèrent autour de mon camp. Les hiennes surtout, plus hardies ou plus pressées par la faim, s'en approchoient si près qu'on suivoit leurs mouvemens à l'éclat de nos feux, et j'en tuai une au moment où elle se jettoit sur un de nos moutons. Cet animal étoit absolument de la même espèce que ceux que nous avions déjà tués à la rivière Gamatoos. Les Colons le nomment loup tacheté; il est de la taille de nos loups d'Europe; son pelage est d'un fauve foncé, parsemé de taches d'un brun noir. Je place ici la figure de cet animal, dont je parlerai plus au long dans mes descriptions des quadrupèdes d'Afrique. En vain cherchions-nous à éloigner les autres par notre mousquetterie, les hurlemens douloureux de celle que je venois d'abattre, sembloit les avoir animés davantage à la curée, et elles ne devinrent que plus âpres à l'attaque; elles ne quittoient un endroit que pour revenir dans un autre. Nos bêtes, qui les appercevoient ainsi que nous, et qui entendoient leurs cris, s'agitoient violemment, et témoignoient une grande frayeur. Enfin, pour notre sûreté et pour la défense du troupeau, nous fûmes obligés d'être sous les armes pendant toute la nuit.

Outre ces hiennes et les jackals, animaux qu'il nous étoit aisé de distinguer à leur voix, j'avois remarqué encore le cri particulier d'un autre animal. Mes gens le désignoient sous le nom de *loup de terre*. Je ne le connois point, et n'ai jamais vu de lui qu'un morceau de sa peau que je trouvai, comme je l'ai dit ci-dessus, dans une horde, et qu'à l'inspection je jugeai avoir appartenu à un isatis. Quoiqu'il en soit de l'animal, il paroît, qu'ayant les mêmes habitudes et le même instinct de chasse que les deux autres, il se joint et s'associe à eux pour la quête et pour l'attaque.

Dans notre fusillade de la nuit, et parmi tous les coups tirés au hasard, un jackal avoit été atteint et blessé d'une balle. Nous le trouvâmes le lendemain sur notre route, en sortant du camp; et ce fut pour ma troupe un sujet de dispute : chacun prétendant l'avoir tué, et tous alléguant, en preuve de ce fait, des raisonnemens si plaisamment bizarres, qu'ils me faisoient rire aux éclats.

Leurs altercations durèrent toute la route, et ne cessèrent qu'aux approches du kraal, quand je fis halte pour attendre et recevoir le chef.

Il vint au devant de moi, accompagné de quelques femmes et d'une grande partie des hommes de sa horde. Ils étoient tous grands, hauts de cinq pieds et demi à peu près; ayant une figure douce, mais froide et phlegmatique. La physionomie des hommes annonçoit le même phlegme: mouvemens, gestes, regards, tout chez eux étoit triste et glacial; et je ne tardai point à m'appercevoir dans la conversation que cette froide lenteur étoit dans leurs affections et dans leurs pensées, ainsi que dans leur extérieur. Leur fait-on une proposition, agréable ou non, jamais ils n'y répondent sur-le-champ. On les voit garder pendant quelque tems le silence, réfléchir gravement, et parler avec poids et mesure.

Ce caractère tranquille et inaltérable est, en général, fort éloigné de celui des Sauvages. Il n'est nullement le caractère des Gonaquois et des Caffres; mais il contrastoit singulièrement avec celui des femmes de la horde, dont l'air enjoué annonçoit une vivacité extrême, et qui sur-tout se montroient de grandes rieuses. J'ignore quelle cause locale a pu modifier aussi tristement l'ame des Grands Namaquois; mais si leur sérieuse mélancholie est chez eux une qualité physique, je demande, comment ces femmes, qui sont leurs mères ou leurs filles, diffèrent d'eux aussi étrangement.

En route, j'avois apperçu d'immenses troupeaux de bœufs qu'on m'avoit dit appartenir à la horde; et cette découverte m'étoit d'autant plus agréable, qu'elle me donnoit l'espoir d'acheter sans peine tous ceux dont j'avois besoin. Arrivé au kraal, je demandai au chef s'il pourroit m'en vendre ou m'en faire vendre quelques-uns; et je promis de les payer sur-le-champ en verroteries et sur-tout en tabac. Il garda quelque tems le silence, se tourna vers ses gens, leur dit deux ou trois mots; puis, après une nouvelle pause, me répondit tranquillement qu'ils avoient peu de bœufs.

Cette réponse ambigue et pas mal normande, ne s'accordoit guère avec la bonhomie du caractère sauvage. Quoiqu'elle n'annonçât point

un refus formel, elle me déconcerta. Mais les Caminouquois, mes bons amis, qui connoissoient leurs voisins, m'avertirent tout bas de n'être point inquiet; et ils m'assurèrent que, si je voulois cacher les pacotilles que j'avois annoncées, et sur-tout ne point prodiguer mon tabac, j'obtiendrois bien-tôt tout ce que je désirois.

L'avis étoit très-sensé, et je ne pouvois que gagner à le suivre. En conséquence, pour inspirer au chef le goût de mes échanges, je lui fis un cadeau de très-bon tabac de Hollande; mais, au lieu d'en donner, selon ma coûtume, une certaine quantité, je réduisis mon présent à la charge de deux pipes, quoique la sienne fût démesurément grande. Il le fuma tout aussi-tôt, se recria sur sa bonté; et pour faire participer les principaux de sa horde à son bonheur, il leur fit passer successivement la pipe.

Ceux qui ne furent point admis à cette félicité, paroissoient très-chagrins. Ils aspiroient de toutes leurs narines la fumée que laissoient échapper leurs camarades, et venoient, d'un air suppliant, me présenter leurs pipes vuides. Moi, décidé, d'après mon système, à ne point céder, je demandois des bœufs; mais ils m'offroient des moutons; enfin, pour ne pas montrer trop d'empressement à l'échange, et les dépayser, j'affectai de n'en plus parler, et résolus de prendre patience et de les voir venir.

Cependant, comme dans le nombre des femmes j'en voyois qui avoient l'air de gronder leurs maris, et de trouver mauvais qu'ils ne s'arrangeassent pas avec moi, je crus que, si je rangeois celles-ci de mon côté, je viendrois plus promptement à bout de mon marché. Ainsi donc, j'annonçai que si l'on vouloit m'apporter du lait dans mon camp, je payerois chaque terrine avec un rang de verroteries long d'un pied.

Assurément c'étoit-là un prétexte. Je n'avois nul besoin de lait, et mes trois vaches m'en fournissoient plus qu'il ne m'en falloit pour ma consommation. Néanmoins la journée se passa, sans que je fisse affaire. Je crus même pendant quelque tems que ma proposition n'auroit aucun succès; mais sur le soir, toutes les femmes arrivèrent avec des terrines, et mon camp fut rempli de lait. Je payai

très-exactement. Elles auroient bien voulu, qu'au lieu de verroteries, je leur eusse donné de mon bon tabac. Mais je tins ferme, et mes refus constans opérèrent même si bien, que l'une d'elles, qui avoit apparemment plus d'empire sur son mari que les autres, m'assura que le lendemain dans la journée elle m'ameneroit deux beaux bœufs.

Il y eut bal, selon l'usage; et l'on dansa toute la nuit. Les filles namaquoises sont très-bien faites, d'une jolie figure, et sur-tout fort galantes. Mes gens profitèrent de la danse, pour obtenir d'elles des têtes-à-têtes. N'ayant point, comme moi, des bœufs à acheter, ils employèrent, à négocier ce marché, leur ration de tabac; et faute de mieux, on acceptoit l'offre.

Comme chef de la caravane, comme Blanc, enfin, comme possesseur d'un tabac bien supérieur, j'essuyai aussi beaucoup d'agaceries. Je suis persuadé, que pour la charge de quelques pipes, j'aurois pu contracter alliance avec toutes les familles. On me pressa même assez vivement, pour me voir obligé d'employer quelque résistance. Mais j'avouerai en même tems que mes refus n'offensèrent point, et que les personnes qui en avoient été pour leurs avances, ayant bientôt trouvé à faire d'autres arrangemens, ne m'en témoignèrent pas moins d'amitié. Moi, de mon côté, quoique je me fusse imposé par prudence certaines bornes que je ne voulois point franchir, cependant je me permettois par fois de la gaieté en paroles. Bernfry m'avoit appris à dire en namaquois, *neuycé neuyp maté;* et chaque fois que je repetois cette phrase, aux jeunes filles, elles rioient aux éclats.

Au reste, j'ajouterai ici que les filles seules m'ont paru si libres, mais que les femmes étoient, au contraire, réservées et modestes; et c'est là une différence caractéristique qui distingue les Grands Namaquois d'avec la nation hottentote en général; comme ils sont distingués encore par l'air bas et rampant qu'ils emploient quand ils ont quelque chose à demander.

Le lendemain, dès le matin, la femme qui m'avoit annoncé deux bœufs, m'en amena trois. Pour engager les autres à suivre son exem-

ple, je la payai magnifiquement, et lui donnai trois bracelets en fil de laiton, trois ceintures de verroteries, une portion de tabac, un couteau, enfin un briquet avec une boëte en cuivre remplie d'amadoue.

Mes gens se récrièrent beaucoup sur ma prodigalité. A les entendre, je faisois un vrai marché de dupe; mais j'avois mes raisons pour agir ainsi; et la femme elle-même les devina si bien, qu'elle me demanda, avant de s'en aller, d'ajouter au marché un gobelet d'eau-de-vie. Je le lui fis donner. Tout ici bas est relatif. Elle se retira, en croyant m'avoir dupé; et moi je m'applaudissois d'avoir eu d'elle trois bœufs magnifiques, dont chacun me coûtoit environ quarante-cinq sous de France.

A peine eut-on connu dans la horde les trésors qu'elle venoit d'acquérir, qu'on s'empressa de venir négocier avec moi. Avant le soir, j'eus onze bœufs et un superbe taureau noir. Ce n'étoit point pour moi que j'acquérois ce taureau, mais pour mon digne ami Slaber. Plusieurs fois il m'avoit prié, si j'allois chez les Namaquois, de lui faire emplette d'un de ces animaux, renommés chez les colons pour leur force et leur beauté. Il est vrai que celui-ci me coûta le prix de quatre bœufs; mais, eut-on exigé davantage, je l'eusse donné avec plaisir pour mon respectable et tendre ami.

J'avois à craindre, que les bêtes qui étoient le fruit de mes achats, ne retournassent au troupeau, et qu'en s'y confondant avec les autres, elles ne fussent perdues pour moi. Afin de parer à cet inconvénient, et de les reconnoître, je le fis marquer à la cuisse avec un fer chaud. D'un autre côté, il devenoit embarrassant pour moi de m'en faire suivre dans ma route; et avant de regagner mon camp de l'Orange, j'eusse bien voulu les envoyer directement à Swanepoel.

A la vérité, le chef de la horde m'offrit de les y faire conduire par quelques-uns de ses gens, de la fidélité desquels il répondoit. Mais cette proposition pouvoit être un piège et un moyen sûr de reprendre ce que j'avois acquis. Néanmoins mes Caminouquois m'ayant assuré que je n'avois rien à craindre, et qu'un marché conclu étoit dans toutes les hordes une chose sacrée, j'acceptai l'offre;

et

et après avoir fait indiquer aux conducteurs le chemin qu'ils devoient tenir, après les avoir payés d'avance, je les fis partir; et moi-même, de mon côté, je repris ma route, marchant nord-quart-nord-est.

Avant de me quitter, le chef me fit apporter un mouton gras, qu'avec son ton froid il me pria d'accepter, en m'assurant que c'étoit un pur don. Je le reçus, quoique ce fut pour moi un cadeau fort inutile, et quoique je fusse convaincu que sa libéralité n'étoit pas aussi désintéressée qu'il le prétendoit. Aussi ne refusa-t-il rien de ce que je lui donnai en retour.

A quelque distance de la horde, je trouvai un dépôt d'eau salée, dans lequel la chaleur avoit cristallisé plusieurs blocs de sel. Je les recueillis avec soin : c'étoit une provision que la nature ajoutoit à la mienne.

Là, je me vis placé entre deux directions différentes, et embarrassé du choix. Droit à l'ouest, c'étoit une plaine aride, couverte de mimosas et d'ébéniers, et qui, à une distance de cinq ou six lieues, se terminoit par une chaîne de montagnes. Vers l'est, se présentoit une plaine, plus découverte, il est vrai; mais au loin j'apercevois de grands arbres qui paroissoient border une rivière. Les naturels m'assuroient que c'étoit celle des lions que je retrouverois encore.

La nécessité d'une aiguade pour mes gens et pour mes animaux me fit tourner de ce côté; mais je fus trompé dans mon attente. La rivière n'avoit pas d'eau, et il fallut passer une nuit à sec. Pour comble de chagrin, le lieu étoit rempli de pintades, oiseaux de mauvais augure, dont la présence annonce toujours un pays misérable. Leurs cris nous empêchèrent de fermer l'œil. Je donnai au campement le nom de *Camp des pintades;* et dès le point du jour je me hâtai de le quitter, dans l'espoir d'en trouver un meilleur.

La fortune, ce jour-là, nous servit bien; et en effet, nous étant orientés nord-est, nous trouvâmes, après trois heures de marche, une source d'eau excellente, à qui je donnai le nom de *Fontaine des tortues*, parce que près de son lit je trouvai une tortue, telle

que jusqu'alors je n'en avois point encore vue de pareille. Elle pesoit plus de douze livres, et contenoit une quantité considérable d'œufs de toutes grandeurs, dans le nombre desquels il y avoit une vingtaine de jaunes, gros comme ceux des œufs de poule. Je la fis rôtir sur le brasier; et sa chair blanche, aussi tendre que celle du poulet, me donna un souper excellent.

Les pintades continuèrent de nous assourdir par leur bruyant caquetage; mais nous avions en même tems plusieurs espèces de jolis oiseaux; celui que Buffon a décrit sous le nom de grenadin de la côte d'Afrique, et spécialement ces charmans guépiers dont j'ai parlé ailleurs.

De leur côté, mes chasseurs m'apportèrent un animal fort curieux, et que je n'avois pu encore me procurer: c'étoit la grande gerboise du Cap. Elle est forte comme nos plus grands lièvres; elle a le poil roux et foncé, la queue fort longue, et terminée, comme celle de l'hermine, par un bouquet de poils noirs. On le nomme dans les colonies *spring-haas* (lièvre-sauteur); parce que ses jambes de derrière étant disproportionnément beaucoup plus longues que celles de devant, elles lui permettent de faire des élans et des sauts prodigieux. Sa chair est un excellent manger. Ce singulier quadrupède, quoiqu'abondant dans certains cantons de l'Afrique, est cependant très-difficile à trouver, parce qu'il se retire pendant le jour dans des terriers profonds qu'il le creuse lui-même, et n'en sort qu'au soleil couchant pour aller brouter l'herbe qui est sa principale nourriture.

Bernfry, de son côté, eut le bonheur de tuer une giraffe mâle. Elle avoit quinze pieds un pouce de hauteur, et j'eusse bien désiré avoir sa dépouille comme celle de la première. Mais, loin de mon camp, où je ne comptois pas revenir, au moins de sitôt, et manquant absolument de toutes les commodités nécessaires, qu'en pouvois-je faire? Ce fut alors que je sentis combien je devois m'applaudir d'avoir la mienne en sûreté dans mon camp de l'Orange. Celle-ci étant aprêtée et salée, servit de nourriture à ma caravane pendant quelques jours.

Le lendemain je me dirigeai au nord-quart-nord-ouest, pour gagner un torrent nommé le Draay (Rivière-Torteuse). Son lit, au lieu où nous le joignîmes, étoit peu profond, et nous ne l'apperçûmes qu'au moment d'y descendre. En cet instant, un troupeau de buffles y étoit couché. Nous nous trouvâmes en présence; mais, à notre vue, se levant tous ensemble, ils s'enfuirent avec une précipitation, un bruit et un effroy que je ne puis peindre; tandis que nous, aussi étourdis qu'eux de la rencontre, et nullement préparés à l'aventure, nous les laissâmes fuir, sans songer seulement à leur tirer une balle.

Quoique le Draay fut à sec, il avoit pourtant quelques lagunes dans certains bas-fonds, et il étoit garni de beaux arbres. J'y cherchai un campement, tant pour nous reposer, que pour nous garantir d'un violent vent de nord, qui, en nous aveuglant par une pluie de sable, nous étouffoit par une chaleur brûlante. A midi, le thermomètre de Farenheit marquoit cent dix dégrés; et le soir, au coucher du soleil, il étoit encore à quatre-vingt-dix.

Malgré le vent et la chaleur, j'allai chercher fortune dans les arbres du rivage, et j'y trouvai effectivement un magnifique et superbe aigle, d'espèce nouvelle, dont j'eus le bonheur de tuer le mâle et la femelle, de mes deux coups de fusil.

Déjà, sur les bords de l'Orange, j'en avois vu de pareils; mais ils ne s'étoient point laissés approcher.

J'ai nommé cet aigle *griffard*, parce qu'il a les serres plus fortes et plus acérées que tous les autres aigles connus. Aussi fort que l'aigle royal, il a, pour caractère distinctif, une espèce de huppe pendante sur l'occiput; le tarse est couvert d'un fin duvet dans toute sa longueur, et ses jambes sont dépourvues de ces longues plumes, que, chez tous les oiseaux de proie, on nomme culotte; toute la partie antérieure de son corps est d'un beau blanc, et le manteau d'un brun clair. J'étois à près de trois lieues de mon camp, quand je tuai ces deux charmans oiseaux, et j'y arrivai excédé de fatigue de les avoir portés; car ils ne pesoient ensemble guère moins de trente livres.

Dans l'après-dinée, pendant que j'étois occupé à écorcher et préparer mes deux aigles, on vint m'apprendre que nos chevaux étoient perdus. Un vieux Caminouquois, âgé de soixante ans, s'étoit chargé de les garder; mais le vieillard, accablé par l'extrême chaleur, et plus encore peut-être par les fatigues d'un voyage au-dessus de ses forces, s'étoit endormi; et à son reveil ne les ayant plus retrouvés, il avoit craint d'être puni, et étoit allé se cacher.

Le seul parti à prendre dans cette circonstance, étoit d'aller à la recherche; et c'est ce que je fis avec tout mon monde. Bernfry avoit son cheval égaré comme les deux miens. Au lieu de suivre mon exemple, cet homme violent, qui jusqu'alors s'étoit montré assez bien, parce que son naturel colérique n'avoit pas eu occasion d'éclater, s'emporta tout-à-coup en imprécations contre le gardien imprudent; et avec des sermens horribles, il jura de l'assommer, s'il le rencontroit.

Effectivement, à force de le chercher, il le trouva; et sans pitié pour son âge, sans compassion pour les regrets qu'il témoignoit, d'une faute bien pardonnable, il le renversa sous ses pieds, et se mit à le frapper avec fureur. Cet emportement coupable étoit d'autant plus répréhensible, qu'en ce moment on venoit de retrouver les chevaux et qu'on les ramenoit.

Par bonheur pour le malheureux, je n'étois pas loin de lui. A ses cris j'accourus, et le trouvai baigné dans son sang. Ce spectacle, je l'avoue, me mit hors de moi-même. Saisi de colère, autant que d'indignation, j'arrachai le bourreau de dessus sa victime; et le poussant de toutes mes forces loin du vieillard, je le menaçai de ma vengeance, s'il osoit seulement approcher de lui. « Apprenez, ajoutai-» je, que tous ceux qui composent mon camp, étant à ma solde et « à mon service, vous n'avez aucun droit sur eux : et que c'est m'in-« sulter moi-même que de les frapper ».

Ce discours acheva d'irriter sa fureur. Il écumoit de rage; et me demandant avec arrogance, si j'étois venu dans le pays pour soutenir les Sauvages contre les Blancs, il menaça de me quitter; je le pris au mot, et l'en priai même d'un ton à lui faire comprendre que

je l'exigeois; et comme il y avoit dans mon camp quelques hommes et quelques femmes de sa horde qui l'avoient suivi, je donnai ordre à ces gens-là de s'éloigner à l'instant même. Ils allèrent le rejoindre; pendant que j'emmenai le vieillard dans ma tente pour y panser ses plaies et lui donner des soins. Je vis le brutal se retirer avec son monde à quatre ou cinq cens pas de nous, et s'y établir pour y passer la nuit.

Le voisinage d'un pareil homme étoit une chose allarmante; et je ne vis pas sans inquiétude son affectation à rester si près de moi. Tout moyen est bon à un scélérat, pourvu qu'il se venge. Celui-ci emportoit une corne de buffle remplie de poudre, que je lui avois donnée pour la chasse; et j'avois à craindre qu'il ne s'en servît pour nous nuire. Mes gens, quoiqu'enchantés d'être débarrassés de lui, quoiqu'applaudissant à ma sévérité qu'ils regardoient comme un acte de bonté en leur faveur; craignoient, ainsi que moi, quelque trahison nocturne de sa part. D'une voix unanime, ils prirent tous le parti de veiller et de rester sous les armes jusqu'au jour, et je veillai comme eux.

On se doute bien que la nuit se passa toute entière à parler de Bernfry. Les uns racontoient les actions de sa vie dont ils avoient été témoins; les autres celles qu'ils avoient entendu conter; et tous ne citoient que des horreurs abominables. Ces récits me donnoient beaucoup à penser. Je me reprochois l'indulgence avec laquelle j'avois excusé précédemment et atténué ses torts; et je m'applaudissois de ne l'avoir plus dans ma société. Outre qu'il me devenoit inutile, puisque j'allai me trouver dans des contrées où jamais nul Blanc n'avoit pénétré, et où lui-même n'étoit pas plus connu que moi, son humeur brutale et emportée, son brigandage et ses vices, pouvoient me devenir dangereux, en me suscitant des querelles et me faisant massacrer avec lui par les naturels du pays. C'étoit ce danger d'une compagnie étrangère qui m'avoit décidé à refuser plusieurs honnêtes gens du Cap, lorsqu'ils s'étoient offerts à m'accompagner dans mon voyage.

D'après ce motif, n'eût-ce donc pas été une imprudence à moi

de m'associer un tel homme, dont je ne devois attendre que des chagrins ; tandis que je renonçois volontairement à des sociétés agréables, qui après tout n'avoient à me faire craindre que l'incertitude d'un péril.

Il est vrai, que je ne l'avois pris avec moi que pour l'éloigner de mon camp, parce que je le croyois moins rédoutable lorsqu'il seroit sous mes yeux. Mais on n'échappe point à sa destinée. Ce méchant homme paroissoit m'avoir été envoyé par le sort, pour déconcerter mes projets. On verra jusqu'où sa vengeance a pu se porter envers moi, qui pouvois et ne voulus pas y mettre fin d'un seul coup.

Il étoit à croire, que le traitement barbare qu'avoit essuyé le vieux Caminouquois, devoit avoir révolté ses camarades, et que dans la crainte d'en essuyer de semblables, ils se retireroient chez eux. En conséquence je m'attendois à les voir arriver, au lever du soleil, pour m'annoncer leur départ ; mais je m'apperçus avec plaisir que, loin de montrer du ressentiment, ils vinrent me remercier d'avoir défendu et sauvé la vie à l'un de leurs frères, et m'assurèrent qu'ils étoient prêts à me suivre par tout où je les conduirois.

Ces protestations d'attachement me firent dans la circonstance un grand plaisir. Je repris ma route aussi-tôt ; et me dirigeant nord-est, pour n'avoir pas à suivre les sinuosités du Dray, nous arrivâmes quatre lieues plus loin, à un coude de cette rivière, où nous fîmes halte au milieu des éléphans et des buffles. Je dis au milieu ; car ces animaux y étoient si nombreux et si peu farouches, que de toutes parts nous en étions entourés.

L'après-dînée nous fîmes encore quatre lieues, dans la direction nord-est, afin de m'éloigner tout-à-fait de la rivière, et nous vinmes camper près d'un ruisseau qui, comme elle, étoit à sec, mais qui, comme elle, avoit encore quelques amas d'eau dans certains bas-fonds.

Ces reservoirs au milieu d'un désert aride avoient, je crois, attiré là tous les monstres de l'Afrique; aussi ai-je eu, dans tous mes voyages, peu de nuits aussi orageuses que celle-ci. De tous côtés

nous entendions les bêtes féroces, et sur-tout les lions, crier et rugir d'une manière épouventable. Il y eut particulièrement plusieurs de ces derniers qui, pendant toute la nuit, vinrent roder autour de mon camp et remplir d'effroi mes gens et mes animaux : ni nos feux, ni nos mousquèteries ne purent les éloigner ; ils répondoient avec une sorte de fureur aux rugissemens de ceux des environs, et sembloient les appeller au carnage et à une attaque faite en force. Enfin cependant, le jour nous en délivra ; et comme j'avois remarqué que c'étoit principalement du nord-ouest que venoit le bruit des animaux, je voulus les éviter ; et, changeant de route, je tirai vers le nord-est.

Au débouquement d'une gorge, nous entrâmes dans un canton qui étoit couvert de plusieurs troupeaux ; mais à notre aspect les gardiens, rassemblant leurs bêtes, s'enfuirent avec elles à toutes jambes. En vain nous cherchions à les rassurer par des signes d'amitié ; enveloppés dans les nuages de poussière qu'élevoit leur fuite, ils ne pouvoient nous apercevoir ; et j'avois à craindre qu'ils n'allassent jetter l'allarme dans leur kraal, et y causer le même effroi.

Pour prévenir cet effet funeste, je fis monter Klaas à cheval, et l'envoyai après eux, suivi de ces Namaquois qui, depuis la dernière horde que j'avois visitée m'accompagnoient fidellement, et qui étant leur voisins et parlant la même langue, pouvoient plus que personne les rassurer. Ceux-ci prétendoient que cette démarche n'étoit point nécessaire ; mais j'avois pour systême que jamais je ne pourrois prendre trop de précautions, et ne voulois me présenter nulle part qu'en ami.

Klaas, après avoir, par le moyen des Namaquois, rassuré les fuyards, étoit allé avec eux jusqu'à leur kraal prévenir de mon arrivée la horde ; et bientôt je le vis paroître environné d'une cinquantaine de Sauvages, tous sans armes, en signe de confiance et d'amitié. Ils avoient parmi eux leur chef qui, à son visage me parût malade et qui me fit comprendre effectivement, qu'il languissoit depuis long-tems d'une dissenterie.

Sa maladie ne l'empêchâ point d'accepter, avec de grands signes

de joie, un verre d'eau vie que je lui présentai pour le ragaillardir. Mais après en avoir avalé les deux tiers, il donna le reste à une femme qui l'accompagnoit. C'étoit l'une des siennes, car il en avoit deux.

Celle-ci étoit grosse à pleine ceinture, et avoit voulu le suivre pour voir un homme extraordinaire. Depuis long-tems cette femme, à qui on avoit parlé de moi, mais qui n'avoit jamais pu croire tout ce qu'elle en avoit entendu raconter de merveilleux, venoit pour s'en assurer par ses yeux. Elle m'examina très-attentivement, me regarda dans tous les sens, et finit par me faire beaucoup d'amitiés. Je les lui rendis avec usure, et lui fis plusieurs cadeaux qui lui plurent infiniment.

Cette horde étoit une des plus nombreuses de la nation namaquoise. Je traversai le kraal avec toute ma troupe, et j'allai dresser mon camp à quelques milliers de pas plus loin, près d'une source dont l'eau étoit excellente, quoi qu'elle eût un coup-d'œil laiteux, qui ne lui laissoit qu'une demi-transparence. Résolu de m'arrêter quelques jours dans ce lieu, pour étudier les mœurs de la nation, je notifiai mon projet à mes gens : c'étoit pour eux une nouvelle agréable. En un instant ils eurent dressé mes tentes, construits leurs huttes, et formé cette enceinte de piquets, qui selon notre coutume, quand je voulois séjourner, servoient à attacher et à renfermer nos bœufs et nos chevaux.

Pendant que les femmes et les hommes travailloient chacun de leur côté, un joli guépier, d'espèce nouvelle, vint effrontément se poser sur une de nos palissades. C'étoit venir de lui-même s'offrir à ma collection, aussi l'y fis-je entrer, en l'abattant d'un coup de fusil. En ce moment, j'avois près de moi plusieurs des Sauvages de la horde, qui, attirés par la curiosité, s'amusoient à regarder les travaux du camp.

Ces gens, dont la plupart n'avoient pas la moindre idée d'une arme-à-feu, furent étrangement surpris, et l'on peut juger de l'étonnement que produisit sur eux l'explosion bruyante de la mienne et cette mort subite de l'oiseau. Stupéfaits d'admiration, ils coururent

rurent aussitôt au kraal, raconter le double prodige dont ils venoient d'être témoins. On y avoit entendu le coup ; mais quand on sut que c'étoit l'homme blanc qui avoit produit ce tonnerre, et tué à la fois un oiseau, presque toute la horde accourut au lieu du miracle.

Le lendemain quand ces bons Sauvages vinrent visiter mon camp, j'étois occupé à prendre hauteur. Ceux d'entre eux, qui, la veille m'avoient vu viser le guépier avant de l'abattre, me voyant mirer de même le soleil avec mon quart de cercle qu'ils prenoient pour un second fusil, portoient attentivement la vue et sur l'instrument et sur l'astre. Immobiles et en silence, ils attendoient impatiemment que le coup partît, et ils furent très-déconcertés quand ils virent mon opération finir sans bruit.

Le reste de la troupe qui, d'après leur récit s'attendoit à un prodige, ne savoit trop que penser de tout ceci. Enfin cependant, voulant les satisfaire d'une manière ou d'autre, et en même tems m'amuser de leur simplicité, je fis apporter ma lunette, (c'étoit pour eux un troisième fusil), je la plaçai sur le pied qui servoit de pivôt à ma grosse carabine, et après l'avoir pointée sur le kraal, j'appliquai à l'occulaire l'œil du Namaquois que je jugeai le plus hardi de la bande.

Personne n'ignore l'histoire de ce jeune homme qui, né aveugle par l'effet d'une cataracte, vit tout-à-coup la lumière par l'opération de Cheselden. On sait que pendant quelque tems tous les objets qu'il appercevoit ne furent pour lui que des illusions. On sait qu'il les croyoit tout près de son œil ; qu'il se trompoit sur leurs formes comme sur leur éloignement, et que ce ne fût que par l'expérience et le tact, qu'il apprit enfin à juger des distances.

Ce qu'étoit l'aveugle de Cheselden, l'homme clairvoyant peut l'être, s'il a une intelligence bornée, et si l'objet d'optique qu'il apperçoit est nouveau pour lui. Croire que le Namaquois qui étoit à ma lunette pouvoit deviner la magie de l'instrument, ce seroit l'élever à notre hauteur ; ce seroit lui prêter notre expérience, nos

connoissances physiques, enfin, une masse d'idées et de réflexions qui jamais ne peut approcher de son entendement obtus.

Oublions, pour un moment, les lumières de notre éducation ; supposons nous, comme lui, profondément ignorans, n'ayant pas la moindre idée d'une lunette, et alors nous comprendrons quelle dût être son admiration quand il apperçût si près de lui une hutte, à l'entrée de laquelle jouoient deux petits enfans. Son étonnement fût tel qu'il tressaillit de joie et que tous ses muscles se contractèrent à la fois. Sans déplacer son œil de l'occulaire, il allongeoit la main vers le bout du tube, comme pour toucher ce qu'il voyoit. Enfin, malgré tous ces tatonnemens, ne les trouvant point, il quitta l'instrument et fût bien surpris de ne plus les voir où il les croyoit : il demande à ses camarades s'ils sont retournés à leur place. En vain, ils lui répondent qu'on ne les a point vus ; il ne veut pas les croire ; il montre du doigt la place où ils étoient : c'est là, là, dit-il. Plus on s'obstine à le désabuser, plus on le dépite, et la scène finit presque par une dispute.

Parmi les créatures humaines que la nature a gratifiées d'une dose plus ou moins forte d'intelligence, la nation hottentotte, considérée dans ses différentes peuplades, est une des plus mal partagées. C'est avec cette foible portion de lumières que raisonnoit le Namaquois. Et sans y rien comprendre, quelques efforts que j'eusse faits pour rendre sensible à sa raison mon expérience, il donnoit à ma lunette le pouvoir d'attirer à elle tous les objets.

Au reste, son explication, son enthousiasme, sa colère même, avoient excité la curiosité de ses camarades : tous vouloient venir à ma lunette, et je me prêtois à leur empressement ; mais en changeant de tems en tems, sans qu'ils s'en doutassent, la direction du tube. Ce qu'ils voyoient les ravissoit de plaisir ; c'étoit un enchantement général. Mais les uns, voyant s'approcher des arbres, les autres une montagne, ceux-ci des oiseaux volans, ceux-là des troupeaux tout entiers, etc., on imagine quelle confusion devoit résulter de leurs transports ; comme ils se disputoient sur les objets

qu'ils avoient apperçus si près d'eux, et combien toute cette discordance m'amusoit.

Cette comédie dura jusqu'au soir ; mais ce fut pour moi un divertissement instructif, et il me montra ce que les charlatans les moins habiles ont pu établir d'ascendant sur des peuples aussi neufs que celui-ci, lorsqu'ils en ont fait la découverte.

Tout ceci m'attira dans la matinée du lendemain, d'autres visites encore, de la part de ceux qui n'avoient pu venir la veille. De ce nombre étoit le chef, avec ses deux femmes. J'étois déja pour l'une des deux une ancienne connoissance, aussi me fit-elle beaucoup de caresses. Elle étoit accompagnée de deux de ses enfans, garçon et fille, âgés de quatre ans et jumeaux. Dans une couche précédente, elle avoit eu deux jumeaux encore, qui vivoient ainsi que ceux-ci, et elle se flattoit d'en avoir deux autres à la troisième couche.

Je fis servir au chef et à ses épouses un déjeûné hollandois à la manière du Cap, c'est-à-dire, du bon tabac et de l'eau de vie : après quoi il me demandèrent à voir ma lunette et à admirer les merveilles qu'ils en avoient ouï raconter. Je la plaçai comme la veille sur son pivôt ; mais à peine avoient-ils vu un objet qu'ils me prioient d'en amener un autre ; ne doutant pas, comme je l'ai dit plus haut, qu'elle n'eût la vertu de les faire arriver à ma volonté.

Après leur départ, les gens de la horde se présentèrent à leur tour et me firent les mêmes prières ; mais ce jeu étoit bon pour quelques instans : à force d'être répété, il eût fini par m'ennuyer, et ce fut pour éviter ce dénouement que j'y renonçai. Cependant, afin de satisfaire les curieux, je laissai pendant tout le jour la lunette en place, mais j'eus soin d'en confier la garde à l'un de mes Hottentots, avec la charge d'empêcher qu'on y touchât, et qu'on la dérangeât en rien.

En entrant dans la contrée des Namaquois, mon intention étoit sur-tout de vérifier tout ce qu'on en dit au Cap. Que de contes n'avois-je pas entendus faire sur cette nation ! Que de choses merveilleuses sur ses mœurs, ses arts, ses trésors, etc. ! Déja mon lecteur

sait à quoi s'en tenir sur ses prétendues mines d'or et d'argent. Eh bien, il en est de ses arts et de ses loix comme de ses mines.

L'homme par qui se sont accréditées toutes ces fables, est Kolbe. Moi-même, sans aucune notion sur ces peuplades éloignées et inconnues, j'avois ajouté quelque foi aux rêveries de cet écrivain. En conséquence, et à mesure que je pénétrois dans l'intérieur de l'Afrique et que je visitois les Hottentots, je cherchois par-tout les vestiges de cette florissante agriculture *qu'ils entendent incomparablement mieux que les Européens du Cap, qui s'adressent très-souvent à eux pour avoir leur avis là-dessus.* Je désirois voir quelqu'un de ces mariages solemnels qu'un prêtre forme et légitime en inondant de son urine les deux conjoints. Je voulois visiter les prisons publiques de ce peuple, assister aux audiences de ses tribunaux et aux sentences de son conseil suprême. Peut-être avois-je détruit en Afrique assez de monstres, pour aspirer à l'honneur d'être admis dans cet ordre de chevalerie dont l'historien nous décrit la marche et les cérémonies, avec autant de pompe que d'exactitude.

Hélas! toutes ces brillantes chimères se sont évanouies devant moi. Religion, police, loix, tactique des armées, ordre de bataille, traités de paix, expérience militaire, prisonniers, vainqueurs et vaincus, toutes ces hâbleries n'ont jamais existé que dans le cerveau de l'auteur, et dans les cabarets, où, en se moquant de lui, on les lui a débitées.

Trente ou quarante ans après la publication de ce voyage, l'abbé de la Caille fut aussi séjourner au Cap et par-là fut à portée de prononcer sur cet ouvrage, au moins en quelques matières; il en a parlé comme il devoit. Depuis la Caille, d'autres voyageurs ont aussi porté sur Kolbe leur jugement, et aujourd'hui nous savons à quoi nous en tenir sur le récit de ce voyageur.

A l'en croire, dans toutes les peuplades hottentotes, sans exception, les mères ont l'horrible préjugé de ne pas vouloir deux jumaux, et l'abominable coutume d'en étouffer ou d'en égorger un des deux. Si ce sont deux filles ou deux garçons, c'est le plus foible qu'elles sacrifient; si c'est garçon et fille, c'est la fille, dit-il, qui est la vic-

time : et de ces crimes, il ne rougit point d'attester qu'il en a été le témoin.

Et moi, j'atteste que cette imputation est la plus noire calomnie contre la nature dont jamais écrivain sans pudeur ait souillé sa plume. Pour m'en convaincre, il me suffisoit d'avoir vu les deux jumaux d'une des femmes du chef. Mais cependant, comme ces enfans auroient pu, par quelque raison particulière, être une exception à la loi générale, je voulus interroger leur père sur ce prétendu massacre.

Tous les matins, avant mon départ pour la chasse, il venoit me voir avec ses deux femmes, et se régaler en fumant une pipe et avalant un *sopje* (petit verre d'eau de vie). Quoique son langage fut différent de celui des Hottentots de la côte de l'ouest, néanmoins, depuis près de deux mois que je parcourois le pays, j'avois appris à le comprendre un peu et à me faire entendre.

Un jour qu'avec lui et ses deux femmes j'étois assis sur l'herbe près de ma tente, je mis la conversation sur l'objet des jumaux, et fit demander à la femme si, dans le cas où elle auroit deux enfans, elle n'en étoufferoit pas un ? Cette question parût la fâcher ; elle garda le silence et tomba dans une rêverie stupide. Mais le mari, se tournant vers moi et me rappellant que déja je lui avois fait plusieurs questions pareilles, m'attesta avec violence que ce sacrifice étoit impossible.

Ainsi donc, voilà les Blancs qui, d'après Kolbe, accusent les Namaquois d'un crime abominable, et qui outrage la mère commune de tous les êtres.

J'ajouterai ici que les Namaquois, non-seulement ne se défont pas d'un de leurs jumaux quand ils en ont, mais qu'ils conservent et élèvent tous leurs enfans ; ce devoir est si naturel, que je n'aurois pu parvenir à faire comprendre une idée contraire.

Outre la grande inculpation révoltante dont je viens de parler, on m'avoit débité sur les Grands Namaquois, une fable absurde dont je vérifiai également la fausseté. Ce n'étoit point au Cap que celle-ci m'avoit été racontée, ainsi que l'autre. Je la tenois de Klaas

Baster, qui, né dans les environs de l'Orange, pouvoit avoir sur ce peuple quelques connoissances certaines.

Selon lui, les pères, pour montrer qu'elle affection ils portent à leurs enfans, nourrissent d'une manière particulière leur aîné, comme devant être le premier objet de la tendressse paternelle. Pour cela, ils le mettent, pour ainsi dire, en mue; ils l'enferment dans une fosse, faite sous leur hutte, où, privé de mouvement, il perd peu par la transpiration; et là, ils le nourrissent et l'empâtent, en quelque façon, avec de la graisse et du lait. Peu à peu l'enfant s'engraisse; il enfle comme un tonneau; enfin, quand il en est venu au point de ne pouvoir plus marcher et de plier sous son propre poids, les parens l'exposent à l'admiration de la horde, qui, dès ce moment, conçoit plus ou moins d'estime et de considération pour la famille, selon que le monstre a plus ou moins de rotondité.

Tel étoit le récit que m'avoit fait Klaas Baster; et quoique tout me parût invraisemblable, cependant le narrateur y ajoutoit tant de circonstances et de détails, dont il prétendoit avoir été le témoin oculaire; il avoit si peu d'intérêt à me tromper; enfin l'esprit humain, chez des nations grossières et ignorantes, montre quelquefois des préventions et des coutumes si insensées, que, malgré ma répugance, je m'étois vu forcé de croire à celle-ci.

Bientôt je fus désabusé; par-tout où je fis des questions à ce sujet, je vis qu'on étoit prêt de me rire au nez. Cependant, comme il me paroissoit incroyable qu'un homme qui disoit avoir vu, n'eût pas vu réellement; comme il étoit possible que, sans être vraie dans tous ses détails, la fable néanmoins eût quelque fondement, je voulus me convaincre par moi-même de ce qui pouvoit y avoir donné lieu, et chaque fois que je visitois une horde, j'avois soin, sous différens prétextes, d'examiner, l'une après l'autre, toutes les huttes du kraal, et de demander quel étoit l'aîné de la famille; mais nulle part je ne vis rien qui annonçât, ni cette prétendue mue, ni ce prétendu empâtement, dont on m'avoit parlé.

Il est probable qu'un pareil conte avoit pris naissance chez les Colons situés dans le Namero et dans le voisinage du Namaquois; que

c'étoit une plaisanterie faite par quelque bel esprit du lieu, sur la maigreur de ces peuples, qui en effet est excessive ; et que Klaas Baster, fils d'une Hottentotte et d'un Colon, en ayant été imbu dès son enfance, avoit fini, comme tous les menteurs, par assurer avoir vu ce qu'il ne faisoit que répéter. C'est ainsi que, dans toute la colonie du Cap, les Colons et même les Hottentots, vous assurent que dans les hordes sauvages, on pratique l'aspersion d'urine dans les cérémonies de mariage.

Je donne ici la figure de deux Grands Namaquois, homme et femme. La première est celle du chef, dessiné d'après nature, dans une de ces séances qu'il venoit passer près de moi pour fumer une pipe. J'y avois joint le portrait de l'une de ses femmes ; mais ce portrait s'est perdu je ne sais comment dans mon retour en Europe.

A son défaut, j'en substitue un autre ; celui d'une femme, qui, depuis long-tems m'avoit tourmenté pour que je lui fisse aussi son portrait, et qu'effectivement je dessinai pour m'amuser. Je crois devoir en prévenir mes lecteurs, afin qu'ils ne jugent pas des Namaquoises par les traits de celle que je leur presente. C'est une des plus laides de la horde ; et elles sont généralement mieux que celle-ci, on pourroit même dire jolies quand elles sont jeunes.

La taille des Grands Namaquois, est plus haute que celle des autres peuplades hottentottes ; ils paroissent même plus grands que les Gonaquois, quoique peut-être ils ne les soient pas réellement. Mais leurs os plus petits, leur air fluet, leur taille efflanquée, leurs jambes minces et grêles ; tout enfin, jusqu'à leurs longs manteaux peu épais, qui, des épaules descendent jusqu'à terre, contribuent à l'illusion. A voir ces corps effilés comme des tiges d'arbres, on diroit des hommes passés à la filière.

Moins foncés en couleur que les Caffres, ils ont un visage plus agréable que les autres Hottentots, parce que le nez est moins écrasé, et la pomette des joues moins proéminente. Mais leur physionomie froide et sans traits, leur air phlegmatique et impassible, leur donne un caractère particulier auquel on les distingue. Toutes les fois que je les regardois, je croyois voir une de ces figures gothiques, à la

mine oblongue, au corps alongé, qui, dans certains pays catholiques romains, semblent servir de sentinelles au portail des églises.

J'ai déjà dit ailleurs que les femmes ne tiennent rien de cette tranquille apathie. Gaies, vives, sémillantes, aimant beaucoup à rire, on croiroit qu'elles sont d'une pâte différente. Il est aisé de concevoir que, malgré des humeurs si diverses, un ménage peut néanmoins vivre en paix. Mais ce qu'on a plus de peine à concevoir et à expliquer, je le répète, c'est comment ces tristes pères font des filles si gaies, et ces femmes si gaies des garçons si tristes.

Le kros ne diffère en rien, pour la forme, du manteau hottentot. Seulement, comme je l'ai déjà remarqué, il est plus long; beaucoup d'entre eux se servent de peaux d'hienne, de jackal ou d'isatis, quand ils sont assez heureux pour s'en procurer suffisamment pour faire un kros.

Quant aux ornemens qu'ils y ajoutent, ce sont des verroteries et des plaques de cuivre qu'ils tirent des Hottentots de la colonie; j'ai trouvé chez eux une espèce particulière de ces verroteries en petits tubes alongés, de diverses couleurs, et transparens. Cette sorte de verroterie étant inconnue au Cap, j'ai voulu savoir d'où les Sauvages la tiroient; ils m'ont répondu qu'ils se la procuroient par des échanges avec d'autres nations voisines; que celles-ci ne l'avoient elles-mêmes que de la seconde main, et qu'originairement elle venoit des Noirs qui habitent les côtes de la mer des Indes, à l'est de l'Afrique, et qui la fabriquent eux-mêmes.

Si les objets dont je parle étoient des pierres et des gemmes colorés par la nature, on pourroit croire que les Noirs de l'ouest, après les avoir réduits en petits fragmens, savent les forer et les façonner; comme font, pour la pierre de l'amazone, les Sauvages de la Guyane. J'ai trouvé de ces substances colorées dans plusieurs roches de l'Afrique occidentale; et l'orientale peut en avoir de même. Mais ceux-ci sont des émaux; c'est-à-dire, un verre coulé et soufflé. Or, un pareil travail, supposant non-seulement pour la fonte, mais encore pour la composition des couleurs, beaucoup d'habileté, des instrumens, des connoissances chymiques, etc.; on peut,

je

Hall Sculp

GRAND NAMAQUOIS.

Bulk. Sculp.

GRANDE NAMAQUOISE.

je crois, assurer, sans beaucoup de témérité, que jamais les Nègres de l'est ne connurent un pareil art ; et que les émaux qu'ils vendent à leurs voisins leur viennent probablement des colonies portugaises du Mozambique. J'ai dans mon cabinet une ceinture de verroterie ; et je certifie qu'elle n'est ni de fabrique françoise, ni de fabrique hollandoise.

Outre l'espèce de décoration que je viens de décrire, les Grands Namaquois en employent une autre, celle de s'enduire les cheveux avec une couche très-épaisse de graisse mêlée de différentes poudres de bois odoriférant. Plusieurs d'entre eux se tatouent le visage, les bras et même le corps. Mais le dernier usage n'est pas si usité chez eux que chez d'autres peuples plus au nord. Au reste, il se pourroit aussi que ce fût un usage indigène, et que le même esprit de coquetterie qui l'a fait imaginer chez les autres, l'eût également fait inventer chez les Namaquois.

Pour ce qui est de la religion, du culte, des prêtres, des temples, de l'idée d'une ame immortelle, tout cela est nul pour eux : ils sont sur cet objet, ce que sont tous les autres Sauvages, leurs voisins ; c'est-à-dire, qu'ils n'en ont pas la plus légère notion.

La nature leur dit assez de ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit ; mais les petites réunions qui sont un commencement de civilisation les mènent, à cet égard, plus loin que bien des peuples cultivés, en leur prescrivant de faire à autrui ce qu'ils voudroient qu'on leur fit.

Je ne sais si je dois rapporter ici, un usage absurde qui est pratiqué chez les Namaquois, et qui, comme beaucoup d'autres, n'a de fondement que leur ignorance : c'est de se lier le prépuce lorsqu'ils ont une rivière à traverser. Cette opération se fait avec un fil de boyau ; et même, comme leurs idées de pudeur sont, sur certains points, différentes des nôtres, ils la font, sans aucune précaution, vis-à-vis de leurs filles.

Quand je leur ai demandé le motif d'une pareille coutume, ils m'ont répondu, en vrais Sauvages, que c'étoit pour fermer une ouverture à l'eau qui pourroit entrer dans leur corps. Et ce qui prouve

combien les préventions de l'ignorance sont extravagantes et même contradictoires, c'est que les femmes, en pareils cas, ne se lient ni se bouchent aucune partie du corps, quelqu'accès qu'elles paroissent offrir à l'élément liquide.

D'après ce que j'ai dit du caractère flegmatique du Namaquois, on se doute bien que ce peuple n'est nullement guerrier. Cependant il a, ainsi que les nations qui l'entourent, un sagaie et des flêches empoisonnées ; et, comme elles, il sait très-bien manier ces armes. Il possède des bœufs de guerre, si redoutables dans les combats et si favorables à la lâcheté ou à l'inaction du combattant. Il s'est même fait une arme particulière que n'ont point ses voisins : c'est un grand bouclier de sa hauteur, et derrière lequel il peut se cacher tout entier. Mais, outre que son apathie naturelle l'empêche d'offenser et de se croire offensé, il est réellement, par la froideur de son caractère, pusillanime et poltron. Pour le faire trembler, il suffit de prononcer devant lui le seul nom d'*Houzouana*. Ce nom est celui d'un peuple voisin, né brave et guerrier, et distingué des autres nations africaines, par des traits particuliers. J'aurai lieu d'en parler bientôt.

Malgré sa froideur, le Namaquois n'est pourtant pas insensible aux plaisirs. Il cherche même avec quelque empressement ceux qui, sans lui donner beaucoup de peine, peuvent le secouer et lui procurer des sensations agréables. Tous les soirs, dès qu'on avoit allumé le feu de mon camp, je voyois arriver trente ou quarante personnes, hommes et femmes, qui se mêlant avec mes gens s'asseyoient en cercle autour du feu. Là, pendant quelque tems, on gardoit un profond silence : enfin, quelqu'un prenoit la parole ; il racontoit une histoire, et parloit pendant des heures entières.

Je ne savois pas assez bien la langue pour suivre en entier ce récit; cependant je voyois qu'il s'agissoit ordinairement d'un événement à l'honneur de la nation, et que le héros malheureux de l'aventure étoit presque toujours une hienne, un lion, ou même un Houzouana. De tems en tems l'orateur étoit interrompu par les éclats immodérés des femmes, qui rioient à gorge déployée. Les

hommes, sans participer en rien à cette gaieté folle, raisonnoient gravement et avec l'apparence de la profondeur sur les détails qu'ils venoient d'entendre. Pour moi, au milieu de ces tableaux disparates et grotesques, je m'amusois de la morgue des raisonneurs; et les femmes qui me voyoient rire et qui savoient que je ne comprenois rien à la narration, redoubloient d'éclats et rioient à perdre haleine.

Leurs instrumens de musique sont les mêmes que ceux des autres Hottentots, mais leur danse est bien différente, et tient du naturel de la nation. Si notre visage a reçu de la nature des traits qui peuvent exprimer nos passions, notre corps a aussi des attitudes et des mouvemens qui peignent nos affections et notre caractère. La danse du Namaquois est froide comme lui. Il n'y met ni joie ni graces; et sans l'excessive gaieté des femmes, ce seroit la danse des morts.

Ces tortues, pour qui la danse est une fatigue, ne montrent guère d'ardeur que pour les gageures, les jeux de combinaison et de hasard, et tous les exercices sédentaires qui exigent une patience et des réflexions, dont ils sont plus capables que de mouvement.

Un de leurs jeux favoris est celui qu'ils appellent *le tigre et les agneaux*. Voici à peu près en quoi il consiste. Je dis à peu près, car je ne l'ai jamais assez compris pour pouvoir l'expliquer clairement.

On trace sur la terre un carré long, et l'on y creuse une certaine quantité de trous, profonds de deux à trois pouces; ce qui forme une sorte d'échiquier. Les trous se font par rangées les uns à côté des autres, mais le nombre n'en est point fixé. J'en ai vu depuis vingt jusqu'à quarante.

Pour jouer le jeu, on a, selon le nombre des trous, un nombre déterminé de crottins de brébis, durcis par le desséchement, et qui représentent les agneaux. Quelques-uns des trous portent le nom d'agneaux également, et l'on y met les boules. Ceux qui restent vides sont appellés tigres. Peut-être même ne représentent-ils que différens repaires du même animal, et des retraites ou embusca-

des qu'il occupe successivement l'une après l'autre. Le joueur commence par tirer quelques agneaux de leur trou et par les mettre dans d'autres trous du tigre.

Probablement celui-ci a une marche réglée, comme certaines pièces de nos échecs ; et la finesse du joueur consiste à éviter cette marche, pour sauver ses agneaux et les empêcher d'être dévorés. Au moins, quand il lui falloit les placer ailleurs, je le voyois redoubler d'attention. Mais quelquefois il les approchoit ou les éloignoit si confusément, que, ne pouvant plus suivre la partie, je me perdois dans ses combinaisons, et n'y comprenois plus rien, jusqu'au moment où l'on ramassoit les enjeux.

Il y a un autre jeu qui, beaucoup plus facile, parce qu'il est uniquement de hasard, est par-là même d'autant plus dangereux que le Namaquois, l'aimant avec fureur, il y risque souvent ses troupeaux et tout ce qu'il possède. Celui-ci ressemble à ce jeu de *croix ou pile*, que jouent en France les gens du peuple. Le mimosa du pays porte pour graine une espèce de fève qui fait la principale nourriture des giraffes. On prend une certaine quantité de ces semences ; on grave sur un de leurs côtés quelque signe, qui devient pour les joueurs ce que sont pour les nôtres le croix ou pile ; et après les avoir agitées pendant quelque tems entre les deux mains, on les jette à terre, où il ne s'agit plus que d'examiner si les fèves qui présentent leur marque l'emportent en nombre sur celles qui n'en présentent point.

Ce jeu, fait pour réussir également et auprès des esprits indolens, parce qu'il ne les fatigue point, et auprès des esprits bornés, parce qu'il n'exige d'eux aucune combinaison, avoit singulièrement plu à mes Hottentots. Bientôt même ils s'y livrèrent avec une telle fureur que depuis le matin jusqu'au soir ils ne faisoient autre chose, et que plusieurs d'entre eux, après avoir perdu tout ce qu'ils possédoient vaillant, jouoient, pour dernière ressource, la portion de tabac et d'eau-de-vie qui devoit leur revenir les jours suivans.

Il ne leur restoit plus après cela que de me voler. J'avois à crain-

dre que l'envie ne leur en vînt ; pour couper court à cette tentation, je rétablis l'équilibre dans les fortunes, en rendant à chacun ce qu'il avoit perdu ; certain que le seul espoir de regagner fait les joueurs. Ensuite il ne fut plus besoin d'affiches pour empêcher ce désordre dans mon camp.

De la horde précédente, plusieurs Namaquois m'avoient accompagné dans celle-ci : ils paroissoient même se plaire beaucoup près de moi ; mais dès le moment qu'il ne fut plus permis à aucun de mes gens de jouer avec eux, ils ne trouvèrent plus dans mon camp la même satisfaction, et vinrent m'annoncer leur départ.

Néanmoins, n'ayant qu'à se louer de mes procédés, ils me témoignèrent, en me quittant, beaucoup d'attachement et d'amitié : et même, comme je venois d'acheter quelques bœufs pour mes attelages, ils m'offrirent de les emmener avec eux et de les remettre à Swanepoel, dans mon camp de l'Orange. J'acceptai leur offre. En reconnoissance, je leur distribuai quelques cadeaux ; je leur confiai mes bêtes, après les avoir fait marquer ; et ils partirent satisfaits.

A peine m'avoient-ils quitté qu'un de mes Hottentots vint me demander une grace. Cet homme vouloit faire présent d'une belle vache à un Namaquois de la horde. Déja il avoit, pour la payer, quelques gains faits au jeu ; mais son avoir ne suffisoit pas, et il me supplioit de lui avancer sur ses gages un peu de quincaillerie, afin de se trouver en état de conclure le marché.

Un don d'une pareille importance supposoit quelque grand service rendu. Avant de consentir à la demande, je voulus savoir sur quoi elle étoit fondée ; et j'appris que ce n'étoit point d'un cadeau qu'il s'agissoit, mais d'un troc ; que mon Hottentot étoit amoureux de la fille du Namaquois ; que pour l'obtenir de lui, il avoit offert une vache, et que celui-ci y avoit consenti.

Ainsi se font les mariages chez tous ces peuples africains. Tels ils ont été primitivement par toute la terre, avant que l'imagination des poëtes et la politique des sociétés humaines policées eût substitué à l'amour un représentant qui, sous le nom d'hymen, s'arro-

geant le droit de former seul les unions, ne contribue trop souvent qu'à les troubler et à les corrompre. Chez les Sauvages, point de contract, point de témoins, aucune cérémonie. Un homme et une femme se conviennent, ils vivent ensemble, et les voilà époux. Si la fille a des parens, elle est leur propriété; et en conséquence il faut ou qu'ils la cèdent ou qu'on la leur achète.

Au commencement de mon voyage, je n'avois, en femmes, avec moi que celle de Klaas, qui m'étoit nécessaire pour mon linge, pour ma cuisine et pour certaines parties de mon service; et je n'avois voulu en admettre aucune autre dans ma caravane; persuadé qu'elles n'y occasionneroient que troubles, embarras et discorde.

Ce qui m'étoit arrivé sur les bords de l'Orange, quand mes gens s'étoient faits chacun de petits sérails, m'avoit confirmé dans cette résolution. Mais depuis qu'une troupe de Caminouquoises s'étoit mise à mon service avec leurs maris et leurs pères, j'avois changé d'avis. Les services innombrables que me rendoient ces femmes, leur prévenance toujours en activité, la gaieté qu'elles maintenoient dans mon camp, me rendoient leur présence très-agréable; et j'en avois conclu que si des maîtresses passagères n'étoient propres qu'à occasionner du désordre parmi ma troupe, des épouses pouvoient y produire un grand bien, ne fût-ce qu'en retenant les hommes auprès de moi et les empêchant de s'éclipser sans cesse pour aller de côté et d'autre acheter des rendez-vous et marchander des complaisances.

D'après ces réflexions, je ne pouvois qu'être très-aise de la requête que m'avoit présentée mon Hottentot. Je lui donnai la quincaillerie qu'il me demandoit pour acquérir sa vache; et peu après je le vis revenir avec une jeune Namaquoise, très-jolie, et âgée de seize à dix-sept ans.

Le lendemain, le chef de la horde étant venu déjeûner chez moi, je lui fis demander si ce mariage étoit de son goût et s'il y avoit donné son agrément. Cette déférence de ma part étoit le procédé d'un Européen qui raisonne d'après les préjugés de son pays. J'oublois, en ce moment, qu'un Sauvage, quoique vivant sous un chef,

est un individu libre, et que ce chef n'a sur sa propriété aucune puissance. Aussi ne répondit-il rien à ma question, et son silence me prouva qu'il ne l'avoit point comprise.

Au reste, l'arrangement de mon Hottentot inspira à quelques-uns de ses camarades l'envie d'en faire autant. Deux d'entre eux imitèrent son exemple ; et je dois dire ici que je n'eus qu'à m'applaudir de ces mariages. Les trois jeunes femmes m'accompagnèrent pendant toute ma route ; et toujours je fus content d'elles, jusqu'au moment où, de retour au Cap, elles me quittèrent pour suivre leurs maris dans la nouvelle horde dont elles alloient faire partie.

Le nom de Namaquois est fort célèbre dans les colonies hollandoises ; mais on n'y connoît guère d'eux que leur nom. Quant à leur pays, on y suppose, je ne sais pourquoi, des mines abondantes d'or et d'argent. Certes, ce n'étoit pas la soif des richesses qui m'y avoit conduit. Quoique parmi les contrées d'Afrique que j'ai parcourues, celle-ci m'ait paru la plus aride et la plus désolée de toutes, je n'en ai pas moins voulu la visiter en entier, parce que je désirois connoître et les nations qui l'habitent et les productions qu'elle contenoit.

L'empressement avec lequel on me voyoit chercher et ramasser les insectes, très-abondans dans cette contrée, avoit intéressé à ma collection plusieurs personnes de la horde. Une femme qui s'étoit mise de la partie m'apporta un magnifique scarabée, que je crois inconnu dans tous les cabinets de l'Europe, ou qui au moins n'existe dans aucun de ceux que j'ai vu.

Pendant que j'étois occupé à examiner avec attention ce joli insecte, je me sentis tout à coup la figure inondée par une liqueur caustique d'une odeur d'alkali très-forte ; cet arrosement fut accompagné d'une espèce d'explosion assez considérable pour être entendu à quelque distance. Je reçus malheureusement de cette liqueur dans un de mes yeux, ce qui me causa une douleur si insupportable que je crus perdre mon œil ; j'en souffris plusieurs jours, au point d'être obligé de le couvrir et de le baigner de tems à autre dans du lait. Dans tous les endroits de mon visage qui avoient reçu de cette

liqueur alkaline, je sentis la douleur d'une brûlure, et par-tout la peau changea de couleur et prit une teinte de brun foncé, qui ne s'effaça que peu à peu et bien long-tems après. Ceci n'aura rien d'étonnant pour beaucoup de personnes qui connoissent déja la même propriété dans plusieurs insectes du même genre, et notamment à ce bupreste d'un beau verd doré que l'on trouve si communément dans nos jardins potagers d'Europe ; mais comme celui dont il est ici question est beaucoup plus gros et qu'il habite un pays très-chaud, il est naturel que l'effet qu'il produit soit plus remarquable ; cependant la liqueur que darde à son ennemi notre bupreste doré, cause une douleur très-sensible et son odeur est de même très-pénétrante.

Les naturalistes Dorci et Olivier ont donné, dans leur antomologie, la figure de ce bel insecte d'Afrique, que je leur ai communiqué. On peut consulter le N°. 5 de la planche première des scarabées; mais je dois observer que la figure humaine que l'on remarque sur son avant-corcelet n'existe point dans la nature ; je suis même étonné que l'auteur de cet ouvrage ait laissé subsister cette fausse représentation, qui est sans doute une vision du peintre ou du graveur, qui n'auroit pas dû être tolérée. Je me suis cru obligé de relever cette faute, pour ne point induire en erreur les amateurs, qui, au reste, pourront voir l'insecte lui-même, dans le cabinet de Dufrêne, attaché au cabinet d'histoire naturelle, à qui je l'ai donné.

Quoiqu'en général les êtres du règne animal qu'on destine à être conservés dans les cabinets perdent tous plus ou moins, par l'effet du desséchement et du racornissement, je puis certifier que le bupreste dont il est question ne portoit pas plus une figure humaine étant vivant qu'après sa mort; d'ailleurs, les insectes durs, les scarabées enfin, ne perdent rien de leurs formes; tandis que ceux qui, par leur nature, sont moux, s'altèrent infiniment et ont besoin d'une préparation particulière pour être conservés dans leur état de nature ; il en est même beaucoup qu'on n'a jamais parfaits, malgré les plus grandes précautions. Qui m'avouera, par exemple, qu'un

oiseau

oiseau en mue ou mort de maladie ne peut être, malgré tous les soins et les apprêts qu'employera pour lui l'ornithologiste, aussi agréable que celui qui aura été tué dans la force de l'âge et de la santé ?

Il en est ainsi de l'oiseau malade, ou qui, par quelque obstruction, est privé de cette humeur onctueuse, renfermée dans les glandes de son croupion, et qui lui sert à lustrer ses plumes. Pris dans cet état, il n'aura ni l'éclat ni le coup-d'œil brillant qu'il peut et doit offrir, lorsqu'il a été choisi dans d'autres circonstances. Si je me permets, en passant, ces remarques, c'est pour prouver qu'il est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine de faire une belle collection.

J'avois récompensé libéralement la Namaquoise de qui je tenois le bupreste ; et j'avois même annoncé que je donnerois une double ration de tabac à celui ou à celle qui m'en apporteroit un autre. Cette promesse aiguillonna l'activité des fumeurs et des fumeuses. Les femmes sur-tout, tant de la horde que de mon camp, se mirent en quête de tout côté. Malgré l'ardeur et la constance de leurs recherches, elles ne purent rencontrer un second bupreste ; mais elles me fournirent une quantité immense d'autres insectes et plus de deux cents espèces différentes de chrysalides : ce qui me coûta beaucoup de pipes de tabac, parce que, voulant encourager les perquisitions, j'affectois de payer plus libéralement que ne valoient les objets.

Mon dessein étoit d'emporter avec moi mes chrysalides, afin d'attendre et d'étudier en route leur développement et leur métamorphose. Mais, malgré tous mes soins, le voyage les fatigua tellement qu'avant mon retour au Cap, plus des trois quarts étoient mortes. Celles qui restoient paroissoient très-vivantes ; mais obligé de partir pour l'Europe, il me fallut les abandonner. Je crois qu'elles étoient du nombre de celles à la transmutation desquelles la nature emploie une année entière.

On sait communément en Europe que les chenilles n'y sont point veniméuses. Au moins c'est l'assertion de tous les naturalistes qui ont écrit sur cet animal ; et quoiqu'il y en ait quelques espèces velues

dont le contact occasionne des démangeaisons, il est prouvé, par l'expérience, que cet accident n'a point de suites. Mais l'histoire naturelle est une mine immense, qui, à mesure qu'on la fouille, présente des détails nouveaux et des découvertes intéressantes. Les cantharides, avalées intérieurement en poudre, ou appliquées à l'extérieur en emplâtre, sont un poison irritant très-actif; eh ! qui sait si, à mesure qu'on étudiera l'histoire des insectes, on n'en trouvera point d'autres qui ont cette faculté dangereuse.

Mon père m'a assuré qu'à Surinam, parmi les cheniles velues, il en est deux espèces, noires et blanches, qui la possèdent à un degré redoutable. Si elles touchent la peau, soit d'un Noir, soit d'un Blanc, à l'instant même il s'y forme des ampoules, et bientôt il s'y établit un suppuration aussi abondante que celle d'un vessicatoire de cantharides. En moins de quatre heures, le mal augmente. Des douleurs aigues se font sentir, accompagnées de fièvre et de frissons; et si malheureusement le sujet a quelque vice dans le sang ou dans les humeurs, sa plaie devient un ulcère auquel il faut appliquer le bistouri, pour empêcher la gangrène. J'ai dans mon cabinet ces deux espèces de chenilles remarquables par leur taille.

Chez les Namaquois, on trouve une espèce de chenille vraiment venimeuse; elle a deux pouces et demi de long, mais elle n'est venimeuse qu'autant que la plante qui lui sert de nourriture l'est elle-même. Prise sur le géranium, sur lequel je l'ai trouvée souvent, elle n'a nul danger, et j'en ai fait l'expérience. Aussi les Sauvages n'ont garde d'employer celle-ci. Mais parmi leurs rochers croît en très-grande abondance un petit arbrisseau dont le suc est un poison mordicant, et qui communique sa propriété aux chenilles qui rongent sa feuille. C'est-là qu'ils vont chercher celles qui leur sont nécessaires; ou, s'ils n'y en trouvent pas une quantité suffisante, ils y transportent celles qu'ils rencontrent sur le géranium.

Le moment de faire leur cueillette est quand l'insecte touche à l'époque qu'il devient chrysalide; c'est-à-dire, quand ses anneaux se renflent et que ses formes commencent à s'oblitérer. Alors on le ramasse; on en remplit de petits sacs de peau, et on l'y laisse fer-

menter. La fermentation excite dans le sac une transsudation lente ; l'humeur aqueuse s'évapore, et ce travail intestin ne cesse que quand le résidu, bien concentré, a pris la consistance d'un vernis noir, très-épais. C'est dans cet état que le poison a acquis toute son activité et qu'on y trempe la pointe des flèches.

Probablement il faut, pour qu'il soit tout ce qu'il peut être, que la masse ait subi sa fermentation complette. Au moins l'humeur qui compose la substance de l'insecte n'a point, pendant sa vie, le même danger que quand il a été dissout et décomposé dans le sac. C'est ce que m'ont prouvé quelques faits.

Il est des corps dont le naturaliste, ainsi que le chymiste, se permet de vouloir connoître la saveur. Plusieurs fois, en Europe, j'avois osé mettre sur le bout de ma langue quelques gouttes de la liqueur des chenilles. Je tentai la même expérience pour celle des chenilles à poison, et ne lui trouvai qu'une saveur médiocrement âcre, peu différente de celle que m'avoient fait éprouver les autres.

L'insecte lui-même, pris intérieurement, paroît n'être pas un poison. Un jour, je vis sur un des arbrisseaux une pie-grièche qui en mangeoit. Si l'oiseau s'est empoisonné, me dis-je à moi-même, bientôt je vais le voir mourir. Il me sembloit même que l'effet du venin devoit se faire sentir plutôt sur un gésier qui broie que sur un estomach qui ne digère que par des sucs dissolvans. Pendant plus de deux heures, je suivis la pie-grièche, examinant avec la plus grande attention tous ses mouvemens. Elle m'échappa enfin. Mais tant qu'elle fut sous mes yeux, je n'apperçus rien en elle qui indiquât de la souffrance, et la vis toujours également leste et gaie.

Outre le venin des chenilles, les Sauvages emploient encore, pour empoisonner leurs flèches, celui de quelques espèces de serpens; quoique ce dernier soit moins actif que l'autre. Les serpens qui servent particulièrement pour cette opération sont le *kooper-capel*, le *pohader* et le *hoorens-manetje* ou serpent cornu. Celui-ci doit son nom à quelques écailles proéminentes, placées au-dessus des yeux, et qui, les débordant de plusieurs lignes, forment une petite aigrette sur chaque œil. C'est à quoi se réduisent ces prétendues cor-

nes de gazelle que lui prête Kolbe, qui en a donné une figure sous le nom de céraste. Je vois dans le voyage en Abyssinie, par Bruce, aussi un serpent cornu nommé céraste et qui paroît vraiment porter des cornes, du moins d'après ce qu'en dit ce voyageur; mais auroit-il aussi mal examiné les cornes de son céraste que celles de la giraffe; car il dit positivement que ce quadrupède a les cornes comme l'antiloppe; ce qui est certainement faux.

Quoique le serpent cornu ou, pour mieux dire, à aigrette, n'ait que quinze à dix-huit pouces de long, et que par conséquent il soit le plus petit des trois serpens dont je viens de faire mention, il est le plus dangereux, parce qu'étant presque toujours caché dans le sable, sa petitesse et sa couleur grise empêchent de l'y distinguer; tandis que le kooper-capel se fait appercevoir de loin par sa grandeur et ses couleurs vives, et que la lenteur du pohader permet de se garantir sans peine de ses attaques.

On lit dans un voyage moderne, que quand les Sauvages veulent extraire le poison des serpens, ils les pilent tout entiers. Pour moi, non-seulement je n'ai rien vu de semblable chez les Hottentots, mais j'ai été mainte fois le témoin du contraire. Ils n'ignorent pas que le venin est dans la machoire; ils connoissent les vésicules qui le contiennent et savent très-bien l'en tirer. D'ailleurs, beaucoup de Sauvages se nourrissent du corps des serpens, après en avoir tranché la tête. Cet usage est très-commun chez beaucoup de nations, quoique je ne l'aie jamais vu pratiquer chez les Hottentots; mais combien de fois, à Surinam, dans l'habitation de mon père, n'ai-je pas vu les Nègres africains, louangos et pombos, quoique nourris avec abondance, chercher à se régaler de cette friandise! Ils ne rebutoient pas même le serpent à sonnettes, le plus venimeux de cette immense famille. Tous ceux qu'ils pouvoient prendre étoient mis en ragoût avec leurs autres alimens; et c'étoit pour eux ce qu'est pour nous l'anguille dans une matelotte.

J'avois fixé mon départ au 6 de janvier. Au jour prescrit, le chef de la horde namaquoise, auprès de laquelle j'étois campé, vint avec ses deux femmes me faire ses adieux. Sa sœur avoit un joli petit

singe, du genre des guenons, dont le ventre étoit blanc et la robe verdâtre. Ce charmant animal étoit le premier que j'eusse vu de son espèce, et j'aurois bien désiré en être possesseur pour l'ajouter à ma collection; mais il étoit si cher à sa maîtresse que jamais je n'eusse osé le lui demander. Chaque fois qu'elle venoit me voir, elle l'amenoit avec elle; et avant d'entrer dans ma tente, l'attachoit à un des piquets, afin qu'il pût jouer avec Kees. Moi, toujours je me faisois un plaisir de lui donner quelque friandise. Mais à peine avions-nous le dos tourné, que Kees, plus robuste et plus malin, lui ouvrant la bouche de force, enlevoit de ses poches ce que je venois de lui donner. La femme, aux aguets de cette friponnerie, en rioit aux larmes. Pendant ce tems, Kees, dans la crainte d'être forcé à restituer, se sauvoit bien vîte. Alors elle couroit à son favori, l'accabloit de caresses, comme pour le consoler, et exigeoit de moi que je le dédommageasse par quelque autre cadeau.

L'amitié de cette femme pour son singe étoit une vraie passion. Il sembloit qu'elle y eût attaché son bonheur. Cent fois, pendant que nous causions ensemble, elle interrompoit la conversation pour le baiser; et néanmoins, quand elle me vit partir, tout à coup, à ma grande surprise, elle le prit; puis, après l'avoir baisé et rebaisé tendrement, elle me le jetta sur l'épaule et me pria de le garder. Etoit-ce inconstance ou détachement? Non, les caresses qu'elle lui fit avant de me le donner, prouvent le contraire. Mais elle avoit deviné que je serois fort aise de posséder l'animal, et sans autre cérémonial elle s'en détachoit pour moi seul.

Mon projet étoit de me rendre dans une horde de Koraquois, fixée à quatorze ou quinze lieues plus loin, nord-ouest. Douze personnes, tant hommes que femmes, de celle que je quittois, se joignirent à ma caravane et me servirent de guides. Nous nous proposions de faire halte sur les bords d'une rivière que nous devions trouver à quatre lieues et demie du point du départ. Mais le lit en étoit occupé par une harde de plus de cent buffles que mes chiens firent lever et qui prirent la fuite par le côté opposé.

C'est toujours un signe de mauvaise augure que la rencontre de ces animaux dans les déserts pendant le tems des sécheresses ; parce que, vivant en grosses troupes et séjournant toujours dans le lit des rivières, ils dessèchent bientôt les amas d'eau qu'elles pourroient conserver. Aussi nous n'en trouvâmes point une goutte dans celle-ci.

Après nous être reposés, nous reprîmes notre route, en suivant leur piste ; tant pour ne pas leur donner le tems d'épuiser les autres réservoirs dont nous allions avoir besoin, que pour en tuer quelques-uns, s'il étoit possible. En effet, vers le soir, nous les rejoignîmes cinq lieues plus loin, et toujours sur les bords de la même rivière. Les broussailles, dont le pays est couvert, retardoient un peu leur marche, et en nous dérobant à eux, nous permettoient de les approcher, à la faveur de nos chiens. Nous en tuâmes deux.

Ils ne diffèroient en rien des autres buffles que m'avoit offert l'Afrique orientale ; mais ils étoient d'une grandeur et d'une grosseur monstrueuse, et nulle part encore je n'en avois vu de pareils.

Deux animaux aussi considérables m'assuroient, pour la nourriture de ma troupe, une provision abondante. Mais comme leur dépécement et leur désossement devoient exiger de nous une journée toute entière, je remis ce travail au lendemain. Dès le point du jour, mes gens se mirent à l'ouvrage ; et moi, pendant ce tems, pour me concilier les Koraquois dont j'allois visiter la horde, je dépêchai vers eux, et leur fis dire que s'ils vouloient venir partager ma chasse, je leur en offrois le produit avec le plus grand plaisir.

C'est ainsi, je le répète, que doit se comporter tout voyageur qui, dans ses courses, désirera se procurer quelque succès heureux. Avec de pareils moyens, il se fera des amis, et ne trouvera point de Sauvages qu'il ne subjugue, quelque farouches qu'ils soient.

Au reste, je dois dire à l'honneur des Africains, qu'à mesure qu'on s'éloignera des colonies, on trouvera chez eux plus de droiture et de cordialité. Ceux qui, à raison de leur éloignement, ne sont ni connus d'elles ni à portée de les connoître, ont une sim-

plicité tout à fait intéressante, et qui n'a de défiance que ce qu'il en faut à tout être raisonnable pour se garantir du danger et assurer sa conservation.

Il est vrai que leur caractère est plus apathique et leur esprit plus borné; mais aussi, n'ayant jamais d'occasions de tromper et d'être trompés, ils n'ont pas besoin du mensonge et ne le connoissent pas.

Les Koraquois arrivèrent dans l'après-dînée, au nombre de trente, tant hommes que femmes, amenant avec eux quelques bœufs pour le transport des viandes que je leur avois annoncées. Ils passèrent la nuit près de moi; et le lendemain matin, ayant fait charger leurs bœufs, je pris avec eux le chemin de leur horde, à travers une plaine brûlée, la plus aride peut-être de toutes celles que j'avois vues jusque-là.

De toutes parts j'y appercevois des giraffes; mais dans un espace aussi étendu elles avoient sur nous trop d'avantage; et comme je désespérois de les joindre, je ne songeois pas même à les attaquer. Cependant ayant vu un rhinocéros, qui, par la pésanteur de sa course, paroissoit perdre un peu sur nous, j'entrepris de le chasser, et me mis à sa poursuite avec Klaas. Nous forçions de galop, et déja nous étions à portée du fusil, quand tout à coup le cheval de Klaas, manquant des quatre pieds, s'abattit sous lui, et le jetta par-dessus sa tête à plus de dix pieds en avant. Par un effet de la chûte, le fusil partit en même tems, et je fus averti de l'accident par l'explosion.

J'étois alors sur la même ligne que le chasseur, mais à plus de cinquante toises de distance. J'accourus vers lui. Il étoit sans mouvement, et je le crus mort; mais lui ayant mis sous le nez de l'alkali volatil, il reprit connoissance; et tandis qu'il achevoit de recouvrer ses esprits, je courus ratrapper son cheval: après quoi nous rejoignîmes la caravane.

On y avoit éprouvé aussi un accident d'un autre genre. Deux des femmes, épuisées de fatigue et de chaleur, s'étoient trouvées

mal ; et il avoit fallu les placer sur les bœufs de monture que j'avois destinés à cet usage et qui nous suivoient en relais.

De leur côté, mes Hottentots colons étoient sur les dents. Accoutumés au climat tempéré du Cap, ces hommes, naturellement indolens et lâches, ne pouvoient supporter les chaleurs brûlantes de la zone torride à laquelle nous touchions. Eux qui pendant mon premier voyage fournissoient quelquefois, quand les circonstances l'exigeoient, à des marches de douze heures, maintenant, après une marche de six, ils se trouvoient anéantis et ne pouvoient plus faire un pas. Ils me voyoient subir volontairement les mêmes fatigues qu'eux sans m'en plaindre, et mon exemple n'opéroit rien sur leurs courages abattus.

C'étoit particulièrement de la soif qu'ils se plaignoient, plus que de tout autre mal encore. En vain je les exhortois à user du remède que j'avois découvert ; c'est-à-dire, à ne pas boire beaucoup et à se contenter de lapper de tems en tems un peu d'eau, comme mes chiens ; ce qui suffisoit pour humecter les glandes salivaires et pour tenir la bouche fraiche ; leur opiniâtre ignorance n'écoutoit rien. Dès qu'ils trouvoient de l'eau, je les voyois tous s'en remplir l'estomac jusqu'à perdre haleine : ils buvoient pour la soif présente, et croyoient boire encore pour la soif à venir ; ils ne voyoient pas que cette masse de liquide, après avoir pesé sur leur estomac et allourdi leurs mouvemens, s'échappoit bientôt en sueurs abondantes qui les affoiblissoient et leur communiquoient un relâchement général, dont ils attribuoient à tort la cause au climat.

D'ailleurs, les eaux étant presque toutes plus ou moins saumâtres, elles leur donnoient des diarrhées qu'ils perpétuoient eux-mêmes, en refusant le seul remède que nous avions pour les arrêter. Déja ils avoient oublié ces protestations de zèle et ces sermens qu'ils s'étoient empressés de me faire à mon départ du camp de l'Orange, et l'humeur qu'ils commençoient à prendre m'en donnoit beaucoup à moi-même.

A ce sujet d'inquiétude s'en joignit un autre. Aux approches du kraal

kraal, tous les membres de la horde qui n'étoient point avec moi vinrent à ma rencontre, mais tumultuairement et sans chef. Ce chef étoit mort tout récemment; et depuis ce tems-là il n'y avoit plus dans la société qu'anarchie, désordre et confusion. D'abord on s'étoit réuni pour nommer un successeur au défunt. Mais celui-ci ayant refusé d'accepter, la horde s'étoit divisée en deux parties, celui des hommes et celui des femmes; et chacun des deux avoit nommé un chef; de sorte qu'elle en avoit trois sans en avoir un seul. De cette triple élection étoient nées des disputes et des dissentions sans fin. On se battoit journellement; soir et matin le sang couloit, et ces combats ne faisoient encore qu'exalter les haines.

A peine la troupe fut-elle près de moi qu'elles se manifestèrent. Tous, tant ceux qui arrivoient que ceux qui m'avoient accompagné, ne s'occupèrent plus que de leur querelle. Ils cherchoient à m'y intéresser, moi qui n'entendois pas un mot de leur langue. A voir la chaleur qu'ils y mettoient, on eût dit que leur élection intéressoit la terre entière et que le sort du genre humain alloit dépendre de leur chef. Tous parloient à la fois. Tous cherchoient à couvrir la voix de leurs camarades par la leur. C'étoit un vacarme affreux; et au milieu de tout ce tapage, les yeux étinceloient de fureur, et de toutes parts on se menaçoit.

Cette guerre intestine, parmi des Sauvages, étoit pour moi un spectacle nouveau; et quoiqu'en apparence elle eut je ne sais quoi d'allarmant, néanmoins elle offroit aux observations d'un voyageur quelque chose d'intéressant. A la vérité, l'espoir de la terminer avec équité me dédommageoit en partie du désagrement de me voir constitué juge suprême dans une si grande cause. Il falloit bien que je me crusse quelque chose, puisque j'allois être, par un mot, ou le fondateur ou le restaurateur du plus grand pouvoir qu'un mortel puisse dispenser à des mortels.

J'avois appris, par le moyen de mes interprètes, que le mort avoit laissé plusieurs fils en âge de lui succéder; et ces fils étoient totalement oubliés, malgré tout ce que Kolbe nous raconte de merveilleux sur l'ordre des successions dans les peuplades d'Afrique et

sur l'hérédité de la couronne dans les familles régnantes. Le parti que m'indiquoit la prudence et le seul que j'eusse à prendre dans les circonstances étoit donc d'attendre les événemens et de mettre à profit celui que je croirois favorable à mes projets. Un heureux hasard m'en offrit bientôt l'occasion.

Entourré de cette multitude en fureur, je marchois avec elle tranquillement, à pied, sans armes, sans aucune précaution de sûreté; et en arrivant au kraal, je fis, sans délai, dresser mon camp, comme si j'eusse été au milieu de mes parens et de mes amis.

Tout cet appareil élevé subitement et comme par magie sous les yeux de la horde; ces charriots, ces fusils, ces chevaux, cette tente, tous ces objets enfin, nouveaux pour elle, la frappoient d'admiration. Hommes, femmes, enfans, tous, immobiles et la bouche béante, regardoient dans un profond silence. La colère, la haine et les passions violentes s'étoient éteintes sur les visages et avoient fait place à des mouvemens plus tranquilles, à une surprise niaise, à une extase stupide. Cette situation calme étoit précisément ce que je désirois, et je ne songeai plus qu'à la prolonger pour en tirer parti.

L'enfance est naturellement curieuse; tout ce qu'elle voit la frappe; et le Sauvage n'est, sur cet objet, qu'un grand enfant. Ceux-ci paroissoient désirer que je leur permisse de voir de plus près tout ce qu'ils admiroient; et je me prêtai avec complaisance à leur empressement. Tout fut examiné, visité, manié. Mais c'étoit ma personne spécialement qui étoit l'objet de la curiosité générale. On ne se lassoit point de regarder mes habillemens. On m'ôtoit mon chapeau pour mieux examiner mes cheveux et ma barbe qui étoient longs, au lieu d'être crépus. On entr'ouvroit mes vêtemens; et dans la surprise où l'on étoit de trouver une peau blanche, chacun me palpoit, comme pour s'assurer que ce qu'il voyoit étoit véritable.

Cette comédie dura jusqu'au soir; et moi-même je fis ce que je pus pour la prolonger. Enfin, quand le moment de la séparation fut venu, je fis insinuer à toute la troupe que si le lendemain matin,

deux heures après le lever du soleil, elle ne s'étoit pas accordée pour choisir un chef, je la quitterois à l'instant même. Mais j'ajoutai que si on venoit me présenter ce chef, élu du consentement général, alors je le comblerois de présens, et que je lui donnerois sur-tout une distinction qui l'éleveroit au-dessus de tous ses pareils et qui rendroit la horde une des plus célèbres de toute la contrée. Mais quelle fut ma surprise, lorsque le soir j'eus compris que c'étoit sur ma tête que venoit s'appésantir la couronne. En apparence épouvanté de ce coup de foudre, j'en tirai le parti que je m'étois promis pour rétablir entièrement le calme, et je consentis, s'ils promettoient de s'y soumettre, à leur donner le véritable chef digne de les conduire et de les rendre heureux.

J'avois pris secrètement, par mes interprètes, les informations qui m'étoient nécessaires pour arriver sûrement à mes fins. Je ne voulois, dans le fond, que connoître leur choix ou l'inclination du plus grand nombre. Par-là, en le leur indiquant, j'y mettois une sorte d'inspiration capable de les frapper. Je réussis au gré de mes désirs : on me nommoit un certain Haripa ; Haripa fut proclamé par moi.

Le Sauvage a les passions violentes. Sa colère est terrible ; mais l'explosion en est courte, et bientôt il revient à la douceur naturelle de son caractère. C'est ce que j'éprouvai ce jour-là. L'effervescence de la troupe étoit calmée ; on se retira paisiblement et dans l'intention de m'obéir.

J'ignore si les femmes, en se séparant, se concertèrent entre elles, et si mon choix secondoit leurs vœux ; mais le lendemain matin, à l'heure indiquée, toute la horde se rendit vers moi, ayant à sa tête le chef Haripa. C'étoit un homme d'une quarantaine d'années ; grand, bien fait, très-fort, et par conséquent appellé par la nature à dominer la tourbe des foibles.

Avant de procéder à son inauguration, je voulus savoir si tous les suffrages s'accordoient à le reconnoître, et si personne ne protestoit contre son élection. Sur l'assurance qu'on donna de l'unanimité du choix. Je fis approcher Klaas. Celui-ci tenoit en main un

de ces bonnets de grenadier que m'avoit donnés le colonel Gordon, et dont j'ai parlé ailleurs. Klaas en avoit bien épousseté l'étoffe, bien frotté la plaque de cuivre doré qui étoit à la partie antérieure. Cette plaque représentoit en relief les armes de la Hollande; c'est-à-dire, un lion dressé sur ses pattes de derrière, et tenant dans une de celles de devant sept flèches, et dans l'autre un sabre nu.

Ce symbole ne pouvoit manquer de plaire aux Sauvages, puisqu'il leur offroit à la fois l'image, et des armes qui leur sont propres, et de l'animal le plus redoutable de leur contrée. Je le leur fis remarquer; ils témoignèrent leur admiration par des transports, et crurent que par ma toute-puissance, bien supérieur aux rois, j'avois fait cet ouvrage pendant la nuit, dans l'unique dessein de leur complaire.

Après ce préliminaire, j'ordonnai le silence; et faisant approcher de moi le monarque, je plaçai pompeusement le bonnet sur sa tête. J'attachai ensuite à son jackal plusieurs rangs de verroterie; je lui fis une ceinture avec un cordon de très-gros grains de rassade; j'ornai ses bras de bracelets de laiton; enfin, j'attachai à son cou un petit cadenas de cuivre, qui représentoit un papillon, et dont j'avois perdu la clef. Ces cadenas, faits en forme d'animaux de toutes espèces, sont très-communs au Cap. Ils viennent de Chine, et sont apportés en Afrique par les capitaines de la Compagnie qui voyagent dans les mers de l'Inde.

Pendant la cérémonie de l'installation, toute la horde, muette et immobile d'admiration, étoit comme en extase. Haripa lui-même, quoique transporté d'aise, n'osoit faire un mouvement, et il gardoit une gravité risible. Enfin, quand son inauguration fut achevée et qu'il fut paré en entier, je lui présentai un miroir, afin qu'il eût le plaisir de se contempler lui-même. Puis je le montrai à son peuple, qui alors fit éclater sa joie par des cris et des applaudissemens sans fin.

Hommes honnêtes qui me lisez, voilà tout ce qu'il m'en a coûté pour remettre la paix dans une peuplade, et pour empêcher les ha-

bitans de s'entr'égorger ! Dès ce moment, la concorde fut rétablie. L'allégresse devint générale ; les danses commencèrent et durèrent pendant trois jours et trois nuits consécutives. On tua, pour les festins, beaucoup de moutons gras, et même deux bœufs : magnificence extraordinaire, et vraiment étonnante chez des peuples qui, en livrant leurs filles pour une vache, croient faire un excellent marché.

Au reste, si les Koraquois attachent ce haut prix à leurs bêtes à cornes, c'est qu'elles font leur principale richesse. Cependant ce n'est point pour eux un objet de trafic. Trop éloignés des Colonies pour avoir avec elles quelques relations directes ou indirectes de commerce, ils ne peuvent trafiquer de leurs troupeaux qu'entre eux et leurs voisins.

Aussi, quand je voulus acheter de quoi remonter mes charriots, je le fis à un prix dont moi-même j'avois honte. Un bœuf ne me coûtoit qu'un clou, qu'un très-petit morceau de fer ; et ceux qui avoient le bonheur de conclure avec moi ces échanges s'applaudissoient beaucoup de leur marché.

Je suis convaincu que si j'eusse voulu les tenter en exposant à leurs yeux certaines bagatelles, j'aurois obtenu, sans exception, tout ce qui appartenoit à la horde. Et ceci me rappelle ces Indiens que j'avois vus à Surinam, et qui, le matin, oubliant que le soir il faudra se coucher, vendent leur hamac pour un bout de bougie allumé. Ces mêmes gens ne donneroient pas la plus petite chose de cent livres de bougie en paquets ; mais l'éclat d'une lumière brûlante les séduit ; ce sont des enfans qui, pour avoir dans le moment ce qui leur fait plaisir, livrent et offrent avec empressement tout ce qu'ils possèdent.

C'est souvent par le même esprit d'enfantillage que le Sauvage dérobe et s'approprie sans façon les choses qui lui plaisent ou qui lui conviennent. Les Koraquois cherchoient à prendre quelques-uns de mes effets jusqu'à sous mes yeux même ; et pour me garantir d'eux, j'étois obligé de les surveiller ou de mettre hors de leur portée ce qui pouvoit les tenter.

Ce peuple est haut de taille, et par conséquent beaucoup plus grand que les Hottentots des colonies. Les miens ne lui venoient qu'aux épaules, et il avoit la tête toute entière au-dessus d'eux. Malgré cette différence de stature, malgré celle de sa peau qui est plus noire, et celle de son visage dont la pommette n'a presque pas de proéminence, je le crois d'origine hottentote. Au moins, il a la langue et les usages des Namaquois, ses voisins, lesquels sont originairement Hottentots.

Son habillement est le même que l'habillement namaquois, et il n'en diffère que par la matière, qui, chez lui, est la peau des hiennes, et sur-tout celle des jakals; animal qu'on rencontre en abondance dans ces cantons ingrats. Quant aux peaux de buffles et de giraffes, beaucoup trop épaisses pour servir de vêtement, elles sont employées à couvrir les huttes.

La grande aridité du pays rendant les sources très-rares, le Koraquois n'a pu l'habiter sans avoir trouvé un moyen de suppléer à la disette d'eau. Pour cela, il creuse en terre une sorte de citerne, ou plutôt un vrai puits, dans lequel on descend par des degrés; et c'est la seule nation africaine chez laquelle j'aie trouvé ce genre d'industrie.

Comme ces puits ont toujours peu d'eau et qu'on n'en a point à perdre, on a soin d'en interdire l'accès, même aux oiseaux; et pour cela on en ferme l'ouverture avec des pierres et des branches; de sorte qu'à moins de les connoître, il est presqu'impossible de les trouver. Tous les jours, on y descend pour tirer l'eau qui est nécessaire à la consommation des hommes et des bêtes. On la puise avec des espèces de jattes faites d'un bois creusé et on la verse dans des peaux de buffle ou de giraffe, qu'on étend par terre et auxquels on a donné une forme concave pour contenir de l'eau; mais on la distribue avec la plus grande parsimonie, et jamais on n'en tire que ce qui est d'une nécessité absolue.

Néanmoins, malgré cette économie sévère, les puits tarissent souvent; et alors la horde est obligée de se transporter ailleurs. Aussi, parmi les nations de l'ouest, n'en est-il aucune qui soit autant nomade que celle-ci.

De cette vie errante et vagabonde, il résulte que le Koraquois, changeant souvent de séjour, et par conséquent se donnant sans cesse de nouveaux voisins, il doit adopter, en quelque sorte, les usages des nations près desquelles il va s'établir.

C'est ainsi, par exemple, que dans les peuplades les uns se graissent, comme les Hottentots; tandis que d'autres se tatouent le visage, la poitrine et les bras, à la manière des Caffres. Cependant il est à remarquer que les couleurs qu'employent ceux-ci ne sont point les mêmes pour tous; que chacun a les siennes, selon que son caprice les lui fait préférer; et qu'ordinairement il les varie chaque jour : ce qui rend, en quelque sorte, les co-habitans d'une horde étrangers l'un à l'autre, et leur donne l'air d'une mascarade de carnaval.

Depuis que dans la horde de Klaas Baster j'avois été blessé par un géranium épineux, j'avois soin, chaque fois que je campois dans un lieu nouveau, de faire arracher autour de moi tous ceux que j'y trouvois. Parmi ceux qu'on eut occasion de détruire près du kraal de Haripa, j'en trouvai une superbe espèce à très-longues épines, dont j'ai apporté les dessins, et que je publierai par la suite en parlant des plantes nouvelles que j'ai rapportées de mes voyages.

J'ai trouvé dans les mêmes environs deux nouvelles espèces d'euphorbes, dont je donne ici les figures : le premier, que je nomme euphorbe à côte de melon, ne s'élève tout au plus que de trois à quatre pouces de terre, à laquelle il tient par un amas de racines fibreuses qui toutes sortent du milieu de plusieurs tubercules disposées en manière de couronne; la tige forme un globe déprimé, excavé au sommet et à côte, absolument comme notre pomme dite calville blanche; ces côtes sont relevées, épaisses, convexes, d'une couleur verdâtre, et marquées de bandes brunes transversales. De la partie supérieure des côtes sortent plusieurs petits bouquets de fleurs pédonculées.

J'ai donné le nom d'euphorbe à chenilles au second, parce qu'en effet en le voyant je crus appercevoir plusieurs belles chenilles épineuses. Voici, en deux mots, sa description : d'une racine tubéreuse

très-grosse et jettant çà et là quelques fibres chevelus, sortent plusieurs tiges de la longueur à peu près d'un doigt, couchées à terre, tortueuses, charnues, dénuées de feuilles, et garnies de plusieurs rangs de tubercules arrondis, munis chacun de deux épines.

Ces deux espèces d'euphorbes son également à craindre ; parce que tous deux étant fort bas et se trouvant mêlés dans les herbages comme les champignons, les animaux qui broutent courent risque de les manger avec le pâturage.

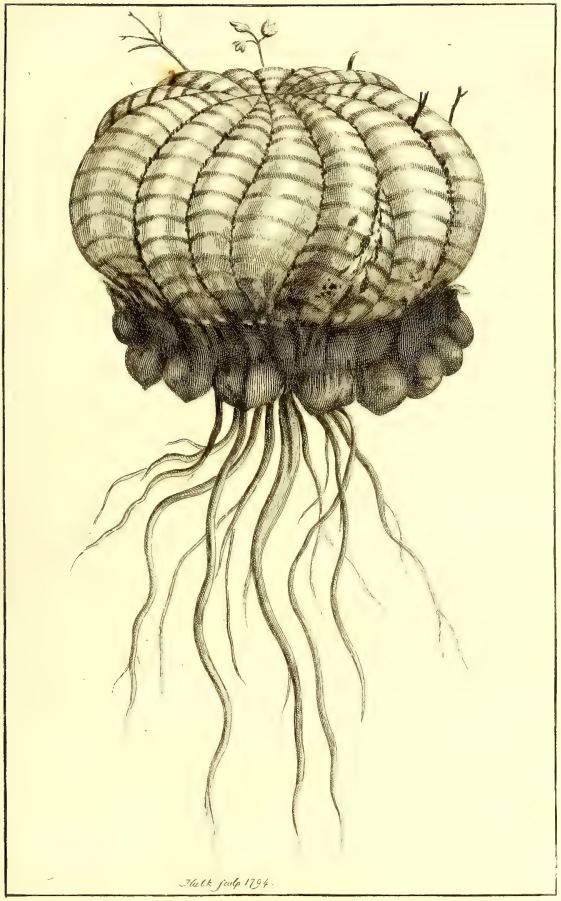
Malgré que le canton où je me trouvois soit sec et stérile, il offroit une quantité prodigieuse de plantes de différentes espèces, dont un botaniste instruit auroit sans doute mieux su tirer parti que moi ; cela ne m'a point empêché cependant de rapporter une infinité de dessins de ce qui m'a paru le plus extraordinaire et dont je donnerai les gravures par la suite.

Pendant mon séjour à la horde, je voyois régulièrement passer sur nos têtes des nuées de grues et de perroquets qui alloient du nord-ouest au sud-est. Ces derniers me paroissoient gagner la Caffrerie ; et probablement ils étoient de l'espèce de ceux que j'avois vus dans cette contrée. Je les distinguois au caquetage continuel qu'ils faisoient en volant, et à leur manière de voler par paires, mâle et femelle. Mais ils étoient à une telle hauteur que je ne pouvois les tirer ; et il en fut ainsi de tous les oiseaux de passage que j'eus lieu d'appercevoir. Le pays n'ayant rien qui les engageât à descendre, aucun ne s'arrêtoit. Mes chasses devenoient languissantes, et ma collection ne s'accroissoit pas autant que je le désirois.

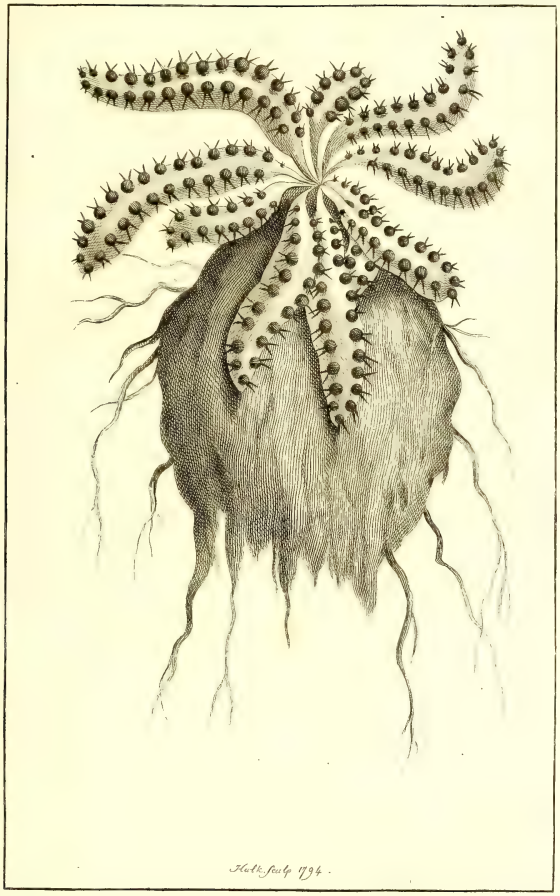
Quant aux animaux qui devoient fournir à la consommation considérable qu'exigeoit journellement ma troupe, je ne pouvois guère compter sur les giraffes, les buffles et les rhinocéros, qui, trop farouches, ne se laissoient point approcher. Ma ressource étoit dans les gazelles. Mais quoique nulle part encore je n'en eusse vu autant ; quoiqu'elles se trouvassent là par troupes immenses, cependant j'avois beaucoup de difficultés pour les atteindre.

Dans cet embarras, Haripa, qui croyoit me devoir beaucoup par rapport aux cadeaux que je lui avois faits et qui par reconnoissance

et



EUPHORBE À CÔTE DE MELON.



Hall. sculp. 1794.

EUPHORBE À CHENILLES.

et par attachement m'accompagoit par-tout, me promit que, si je voulois suivre ses conseils et chasser à leur manière, il me feroit tuer, sans sortir de place, plus de gibier qu'il n'en faudroit à ma troupe pendant une lune entière. Cette promesse si magnifique me parut une exagération. Néanmoins, comme il m'étoit facile de la vérifier et que d'ailleurs elle me présentoit l'espoir d'apprendre ce que je ne savois peut-être pas, je consentis d'en faire l'essai.

Le lendemain, dès le point du jour, le chef envoya cinquante hommes traquer sur les collines et hauteurs situées au sud de la horde. Vers midi, un d'entre eux revint l'avertir que les traqueurs avoient réuni plusieurs troupes de gazelles, et que de ces bandes éparses il s'étoit formé une harde immense qui se portoit vers la plaine et ne tarderoit pas à paroître.

A l'instant, Haripa partit avec moi. Il alla me placer dans un défilé de cette plaine par où il prévoyoit, vu la direction des traqueurs, que la harde devoit passer; et, en effet, nous n'y restâmes pas long-tems, sans voir s'élever, du côté des collines, des nuages de poussière, qui, à mesure qu'ils avançoient vers nous, sembloient grossir et s'étendre. Alors il me dit de me coucher sur le ventre et le visage contre terre. Il en fit autant; et dans cette posture, qui me paroissoit fort peu propre pour la chasse, j'attendis en silence l'événement.

Les gazelles arrivoient à toutes jambes, et elles ne manquèrent pas de se porter vers nous, ainsi qu'il l'avoit prévu. La situation que nous venions de prendre ne pouvant les effaroucher, elles nous passèrent, sans se déranger en rien de leur direction. Mais quand il s'en fut écoulé environ un ou deux mille, il se releva, se mit à lancer des flèches et me dit de tirer à mon tour.

Je sentois très-bien que le mouvement étant une fois communiqué à la troupe, les dernières gazelles suivroient les autres, et que dans la frayeur qui les faisoit fuir toutes et qui les précipitoit en foule sur nous, elles ne nous appercevroient seulement pas. Je prévoyois encore que les Sauvages, en les perçant sans bruit avec leurs flèches, ne risquoient point de les effaroucher. Mais moi, avec mon

fusil, j'avois à craindre que l'explosion du coup ne semât parmi elles l'épouvante, et qu'elle ne fît rebrousser chemin à celles qui arrivoient.

Mon inquiétude, quoique fondée en raison, ne se vérifia pas. J'eus beau tuer et tirer dans tous les sens, la colonne continua d'avancer, comme auparavant; et la peur ne produisit, sur son instinct moutonnier, d'autre effet que de hâter davantage sa marche.

Au milieu de cette multitude effarée, je tirois sans cesse et chacune de mes balles abattoit souvent plusieurs pièces à la fois; j'eusse pu sans peine m'en procurer cent, si je l'avois voulu; je ne cessai enfin de tuer que parce que cette quantité de gibier me seroit devenue inutile.

Chaque fois que je tirois sur ces gazelles un coup de fusil, à l'instant même et toutes à la fois blanchissoient leurs croupes, et ces milliers de dos roux qui fuyoient devant moi ne me montroient plus qu'une nappe d'un blanc de neige qu'elles sembloient n'étaler que pour la faire disparoître aussitôt.

J'ai déja parlé de cette propriété singulière des gazelles springbock, qui ont la faculté de changer à volonté la couleur de leur croupe, et de la faire, comme par une espèce d'enchantement, devenir blanche de rousse qu'elle étoit d'abord. Un pareil phénomène présente d'abord à l'imagination quelque chose de merveilleux, et cependant il est de la plus exacte vérité et facile à concevoir d'après l'explication.

Les poils très-longs et fort nombreux qui couvrent la croupe du spring-bock sont, en général, d'une teinte fauve; mais malgré que ces poils paroissent entièrement de cette couleur, il n'y a cependant que ceux de la surface qui le soient réellement; car ceux de l'intérieur sont d'un blanc pur, et dans leur situation naturelle ceux-ci sont entièrement cachés et couverts par les autres. Tous ces poils se trouvent implantés, dans cet endroit, sur un vrai tissu de petits fibres musculaires, au moyen desquels l'animal peut à volonté étendre ou rétrécir la peau de sa croupe, de manière que par l'extension qu'elle reçoit les poils se rabattent de droite et de gauche; ceux

de dessous, qui sont blancs, restent entièrement au jour, et recouvrent même les autres. Je ne puis mieux définir cette opération qu'en la comparant à l'effet que produit l'action d'ouvrir et de fermer un livre posé sur son dos.

Un autre fait, moins aisé à expliquer, est la multiplication prodigieuse de ces gazelles dans des contrées infestées d'animaux carnassiers qui de toutes parts y pullulent. J'avois déja rencontré ailleurs quelques-unes de leurs hardes innombrables; mais en voyant celle-ci, je me suis demandé souvent à moi-même, comment tant de milliers d'animaux, qui, par leur nombre, eussent desséché des sources et consommé les pâturages d'un pays tout entier, pouvoient vivre dans une contrée stérile et sans eau. Mais outre que les gazelles, ainsi que les chèvres, n'éprouvent pas le besoin de boire, sans doute elles habitent ordinairement des cantons plus fertiles; et il y a de ces cantons dans le voisinage, comme je le dirai bientôt. Au reste, pour donner à mes lecteurs une idée de ce qu'étoit cette harde, je dirai que, malgré la rapidité de sa course, elle employa trois quarts d'heure tout entiers à défiler devant moi.

Dans la relation de mon premier voyage, j'ai fait mention de cette gazelle sous le nom de gazelle de parade, nom qui certainement lui convient, puisqu'en effet elle ne semble opérer le changement dont j'ai parlé que pour parer son train de derrière d'une couleur éclatante. Un journaliste m'a reproché, par rapport à cette dénomination, *de n'avoir point étudié les vrais principes de la nomenclature zoologique;* mais mon critique ignore sans doute que ce nom est un de ceux que porte cette gazelle au Cap de Bonne-Espérance, où les colons la désignent sous celui de *pronk-bock* (bouc qui se pare). Elle porte encore ceux de bouc sauteur, et de bouc de passage. Toutes ces différentes dénominations sont tirées des habitudes de l'animal, et je crois qu'elles valent bien ces noms singuliers et barbares qui ne nous présentent aucune analogie entre eux et la chose dénommée. Quant à moi, je pense que les vrais principes de la nomenclature sont ceux qui peignent les objets qu'on se propose de faire connoître.

Je n'ai vu nulle part une aussi belle race de chèvres que chez les Koraquois. J'en achetai plusieurs, qui furent ajoutées à mon troupeau. En traversant le canton des Vingt-quatre-rivières, mon ami Lievenberg m'avoit parlé de ces animaux, qu'il ne connoissoit que de réputation ; et il m'avoit prié, si je le pouvois, de lui ramener un bouc. J'en trouvai un, vraiment monstrueux pour sa taille, ainsi que pour la hauteur et la largeur de ses cornes. Je l'acquis au nom de mon ami ; il me coûta un clou de médiocre grandeur et quelques verroteries.

Ce fut aussi avec des cloux, plus ou moins grands, que j'achetai vingt-un bœufs pour remonter mes charriots. Les Sauvages recherchoient avec un empressement incroyable le plus petit morceau de fer, parce qu'il leur servoit à armer la pointe de leurs sagaies et de leurs flèches.

Malgré leur goût excessif pour la parure, ils faisoient moins de cas des verroteries et du cuivre qui leur fournissoient des ornemens. Je suis convaincu que pour le fer d'une des roues de mes charriots, j'aurois eu un troupeau de cent bœufs.

Il étoit probable que, pendant mon absence, Swanepoel, d'après mes ordres, s'occupoit, sur les bords de l'Orange, à me procurer quelques attelages. Mais quand même, contre toute vraisemblance, il n'auroit pas réussi, j'avois sans lui de quoi faire marcher mes voitures, tant avec les bêtes que j'avois achetées dans les premières hordes où j'étois passé, qu'avec celles dont je venois de faire l'emplette. Entièrement rassuré sur cet objet, je pouvois donc retourner à mon camp et reprendre mon voyage ; et ma sécurité étoit d'autant mieux fondée que les bœufs nouvellement acquis étant accoutumés à l'herbage du canton, je n'avois point à craindre d'eux, comme des autres, une interruption de service.

Néanmoins un nouveau projet m'arrêtoit encore et suspendoit mon retour. J'avois mainte fois ouï parler d'une nation brave et guerrière, généralement redoutée de tous les Sauvages de ces contrées ; c'est celle des *Houzouanas*. Voisine des Boschjesman de l'est, on la confond souvent avec eux. Mais, outre qu'elle en diffère par

les inclinations, le langage et les mœurs, elle est nomade; et se portant, dans ses émigrations, d'une mer à l'autre, elle ferme, pour ainsi dire, cette partie de l'Afrique, et la barre dans sa largeur.

Un peuple si différent de tous ceux que j'avois vus jusqu'alors, méritoit d'être connu. Mon dessein étoit de lier amitié avec lui; et cette amitié me devenoit absolument nécessaire; soit qu'après être retourné à mon camp, je voulusse reprendre ma route; soit que je revinsse au Cap, pour recommencer en entier mon voyage.

Je ne pouvois, me disoit-on, pénétrer jusqu'à leur contrée, sans traverser d'autres nations; beaucoup d'hommes de la horde de Haripa s'offrirent de m'accompagner. J'acceptai leurs offres, puisqu'il me falloit des guides; mais je ne voulus que quatre hommes; et en conséquence je renvoyai ceux des Grands Namaquois qui jusqu'à ce moment m'avoient suivi. Haripa vint, cérémonieusement, me faire ses adieux. Je lui souhaitai une nombreuse descendance, un règne plein de douceur et des femmes plus soumises. Pour moi, je partis au point du jour, pour éviter la chaleur; et j'allai faire halte, à cinq lieues de la horde, sur les bords d'une rivière, près de laquelle je devois, selon le dire de mes guides, trouver autant de rhinocéros que je le désirerois. Les naturels nomment cette rivière *Rivière des Poissons*.

Quoique nous n'eussions fait qu'une marche de quelques heures, j'avois remarqué pourtant, dans le petit espace que nous avions parcouru, un grand changement de productions. De toutes parts, j'y voyois des plantes et des animaux différens; et cette nouveauté m'étonna même si fort que je résolus de rester pendant quelque tems sur le lieu, pour y étudier ou recueillir ce qu'il offriroit de curieux à mes collections. Il est des végétaux et des animaux auxquels la nature paroît attribuer certains climats, exclusivement à d'autres. Ils croissent là, et non ailleurs. Ainsi, par exemple, je n'ai commencé à trouver des giraffes qu'au vingt-huitième degré de latitude; et ce n'est que sous le vingt-cinquième que j'ai trouvé une espèce d'âne sauvage de couleur isabelle.

Cet animal est nommé, par les Grands Namaquois, zèbre blanc.

C'est un âne sauvage ; car au lieu d'une robe rayée, comme le zèbre, la sienne est d'une seule et même couleur, et de teinte isabelle. Du reste, nul animal peut-être, dans l'Afrique entière, n'est aussi défiant, aussi farouche et aussi sauvage que celui-ci. De tout côté, il se montroit par troupes ; et jamais je n'ai pu en approcher un d'assez près pour être à portée de le tirer. Si j'en ai eu une peau en ma possession, c'est que j'ai trouvé à l'acheter dans une horde où il servoit à couvrir une hutte de Sauvage. Voilà donc trois espèces d'ânes très-distinctes, dans la partie sud de l'Afrique ; savoir, le zèbre, le *kwagga* et cet âne sans taches ni raies dont il est ici question.

Au Cap, le zèbre est connu sous le nom de *streep-ezel* (âne rayé) ; et le kwagga, sous celui de *wilde-paerd* (cheval sauvage). Dans les colonies, on confond quelquefois les deux noms et les deux animaux ; ce qui, en histoire naturelle, peut occasionner des erreurs, et ce qui en a réellement produit, puisque souvent on a donné le kwagga pour la femelle du zèbre. Mais très-certainement le zèbre et le kwagga sont deux espèces séparées qui, vivant dans le même canton, ne se mêlent pas plus ensemble qu'avec les troupes de gazelles qui habitent le même pays qu'eux.

Vosmaer, qui n'a point voyagé en Afrique, et qui par conséquent n'a pu connoître et décrire le kwagga que d'après des relations étrangères ; Vosmaer prétend que c'est un métis du zèbre et du cheval sauvage.

On a, je crois, en Europe de fausses idées sur les nombreux et prétendus métis des pays déserts. On croit que rien n'y est plus commun ; et certes c'est-là une grande erreur. Buffon lui-même, convaincu de leur multiplication dans l'Afrique, et cherchant à en expliquer la cause, l'attribue à la chaleur du climat, qui, rendant les sources rares et mettant quelquefois des animaux d'espèces différentes dans le cas de venir à l'eau au même moment, favorise des accouplemens bisarres.

A de pareilles assertions, on reconnoît des théories de cabinet. Un naturaliste qui aura voyagé se gardera bien de les avancer ; l'ex-

périence lui apprendra combien l'animal sauvage diffère, sur ses appétis de reproduction, de l'animal domestique. La domesticité est un état de servitude et de dégradation dans lequel l'individu et même l'espèce dégénèrent plus ou moins. Altéré ainsi dans son instinct originel, on échauffe à dessein l'animal par des nourritures particulières; on le sépare des femelles ou des mâles de son espèce; on lui en donne d'autres; et on le force à produire des monstres, qui, dans la nature, ne sont qu'un désordre. Je dis désordre, parce qu'étant inféconds, ils contrarient la loi qu'elle impose à tous les êtres de se reproduire. Dans l'état sauvage, l'individu libre suit invariablement ces loix; il s'accouple avec ceux de son espèce, et jamais avec d'autres.

Si dans nos faisanderies nous voyons annuellement le faisan produire avec des races qui ne sont point la sienne; si dans nos volières le serin produit avec le tarin, la linotte et le chardonneret, c'est qu'on les y force, en les séparant de leurs femelles et en leur en donnant d'étrangères : encore n'y parvient-on que quand ces oiseaux ont été, en quelque sorte, naturalisés chez nous. Vainement on tenteroit l'expérience, ou au moins elle réussiroit bien plus difficilement sur le véritable serin de Canarie, sur celui qui arriveroit en Europe avec les habitudes et l'instinct de son pays natal. Temminck, mon ami, a, depuis de longues années, à Amsterdam, une immense volière où il nourrit toutes sortes d'oiseaux rares et étrangers. La plupart y multiplient en liberté; et jusqu'à présent encore aucun ne lui a donné un métis.

La servitude dans laquelle vit un animal domestique, la nourriture à laquelle on l'astreint, l'éducation qu'on lui donne, altèrent et modifient sa nature. En vivant avec nous, il semble, pour ainsi dire, se corrompre et prendre nos vices. Au moins c'est ce que nous voyons dans les chiens, les chevaux, etc., que nous élevons autour de nous. On m'a assuré avoir vu à Paris, dans la rue Croix-des-Petits-Champs, chez un tapissier, un chien produire avec une chatte, des métis qui ont vécu. Si ces animaux avoient été élevés dans une forêt, ils se seroient dévorés plutôt l'un l'autre que de s'accoupler.

Le kwagga ne peut être, et n'est point réellement, le produit du cheval sauvage et du zèbre ; car l'Afrique méridionale n'a point de chevaux sauvages indigènes. Les chevaux qu'on y voit maintenant y ont été transportés d'Europe ; mais ceux-ci ne s'écartent jamais des colonies; et jamais aucun, avant les miens, ne s'étoit avancé sous le vingt-cinquième degré de latitude, où il y a des kwaggas et des zèbres.

D'ailleurs, si cet animal étoit un produit bâtard de la zèbre, les mères allaitant leurs petits après avoir mis bas, on verroit ces petits les suivre dans les hardes des zèbres : or, c'est ce qu'on ne voit jamais. Les troupes de l'une et l'autre espèce ne se confondent pas plus ensemble que les troupes de différentes gazelles. Souvent j'ai apperçu, dans les plaines, des hardes de zèbres et des hardes de kwaggas; mais toujours je les ai vues séparées.

Enfin, j'ajouterai à toutes ces preuves, qu'avant l'émigration des chevaux européens en Afrique, le kwagga y existoit, et qu'il y étoit connu des naturels. Le kwagga est beaucoup plus petit que le zèbre ; il a un cri qui imite parfaitement l'aboyement d'un chien : quant à celui du zèbre, il produit absolument le même son qu'une pierre lancée avec force sur la glace.

Rebuté par les fatigues et les peines que je me donnois inutilement pour joindre et abattre quelques-uns de ces farouches ânes isabelles, je me dédommageois sur les oiseaux sans nombre que m'offroit cette contrée, qui pour la première fois retentissoit du bruit d'un fusil. Plantes, oiseaux, quadrupèdes, presque tous les objets enfin, jusqu'au site et à la forme des montagnes, y étoit nouveau pour moi. Par-tout la terre étoit couverte de fleurs magnifiques; et par-tout je voyois voltiger sur ce parterre rustique et brillant une foule de petits volatiles du genre des sucriers, qui, parés des plus belles couleurs, venoient en sucer le nectar et sembloient eux-mêmes autant de fleurs vivantes. Les sucs odorans dont ils se nourrissent se transformant en leur substance leur communiquent un parfum d'ambroisie qui me faisoit regretter d'avoir à les placer un jour dans mon cabinet avec ces oiseaux, qui ne s'étant nourris que de charognes

charognes ou de chenilles et d'insectes dégoûtans en ont aussi l'odeur.

Je trouvai là différentes espèces que Geoffroy fils a rapportées depuis du Sénégal, et spécialement des barbicans; variétés de celui qu'a décrit Buffon sous le nom de barbican de Barbarie. J'y trouvai, en très-grande abondance, la *petite veuve dominicaine*, décrite par Brisson, et remarquable par sa robe modeste et sa longue queue. Enfin, pour abréger des détails peu intéressans et donner une idée de toutes les richesses que ce canton présentoit à l'ornithologiste, je dirai que dans le seul genre des sucriers ou oiseaux qui se nourrissent du suc des fleurs, et que beaucoup de nomenclateurs ont rangé, je ne sais pourquoi, parmi les grimperaux, quoique ces oiseaux ne grimpent jamais, j'y ai trouvé sept espèces différentes.

Quant au grand et menu gibier, il étoit, en proportion aussi multiplié; et je ne crains pas d'avancer que le canton eût suffi pour nourrir avec profusion une armée ou une caravane de deux mille hommes.

Au milieu de cette immense ménagerie, dont la variété me tenoit dans un enchantement continuel, j'étois surpris de ne pas voir cette quantité de rhinocéros que m'avoient annoncée les gens de la horde de Haripa. Cependant un jour, Klaas, qui sans cesse étoit à l'affut des bonnes aventures, pour avoir la satisfaction d'être le premier à me les annoncer, vint en grande hâte dans ma tente me dire qu'à quelque distance du camp il avoit apperçu deux de ces animaux, arrêtés et tranquilles à côté l'un de l'autre au milieu de la plaine, et qu'il ne tenoit qu'à moi de me procurer le plaisir de la plus belle chasse que j'eusse encore faite.

A la vérité, la chasse pouvoit être très-amusante; mais indépendamment du danger qu'elle présentoit, j'y voyois de grandes difficultés. Pour attaquer deux ennemis aussi redoutables; il nous falloit de grandes précautions, et les approcher sans en être vus ni éventés, ce qui est toujours très-difficile. Je m'étois d'abord proposé de les cerner par un cordon, qui les envelopperoit de toutes parts et d'avancer ensuite sur eux en rétrécissant peu à peu le cercle, en nous réunissant tous au moment de l'attaque; mais les Sauvages m'assurèrent que ce plan étoit impraticable avec les animaux dont il

est question. En conséquence, je m'abandonnai entièrement à leurs conseils et nous partîmes armés de tout le courage nécessaire et chacun d'un bon fusil. Tous mes chasseurs voulurent être de la partie, et chacun se proposoit les plus grandes prouesses. Je fis mener en lesse deux de mes forts chiens pour les lâcher au besoin sur les rhinocéros. Nous fûmes obligés de faire un très-grand détour, afin de prendre le dessous du vent, de peur d'en être éventés, et nous gagnâmes la rivière dont nous suivîmes le cours à l'abri des grands arbres qui la bordoient, et bientôt Klaas nous fit appercevoir, à un demi-quart de lieue dans la plaine, les deux animaux.

L'un d'eux étant beaucoup plus gros que l'autre, je les crus mâle et femelle. Du reste, immobiles l'un à côté de l'autre, ils gardoient encore la même posture que quand Klaas les avoit apperçus pour la première fois; mais ils portoient le nez au vent, et par conséquent nous présentoient la croupe. C'est la coutume de ces quadrupèdes, quand ils sont ainsi arrêtés, de se placer dans la direction du vent, afin d'être avertis, par l'odorat, des ennemis qu'ils ont à craindre. Seulement alors ils détournent de tems en tems la tête, pour jetter un coup-d'œil en arrière et veiller de toutes parts à leur sûreté; mais ce n'est vraiment qu'un coup-d'œil et l'affaire d'un instant.

Déja nous raisonnions sur les dispositions à faire pour entreprendre notre attaque, et je donnois en conséquence quelques ordres à ma troupe, quand Jonker, l'un de mes Hottentots, me demanda de le laisser seul attaquer les deux bêtes, comme *bekruyper*.

Mes lecteurs se rappelleront ici le nom de ce Jonker qui, quand je fis la folie de vouloir traverser, sur un tronc d'arbre, l'embouchure de la Rivière des Eléphans, fut un des nageurs auxquels je dus la vie. Pour récompense, je l'élevai, d'après la demande de ses camarades, au grade de chasseur. Il étoit fort novice alors dans cet exercice; mais j'ai déja remarqué qu'il devint par la suite un tireur très-adroit, et qu'il parvint sur-tout à exceller, par-dessus tous ses camarades, dans l'art de *traîner*.

J'ai déja dit que la chasse en Afrique ne ressemble point à celle

d'Europe; que pour se mettre à portée de tirer certains animaux farouches, il faut en approcher sans être apperçu, et qu'on ne peut les approcher qu'en se traînant sur le ventre jusqu'à eux. Les gens qui ont ce talent s'appellent *bekruypers* (traîneurs); et c'est en cette qualité que Jonker me demandoit d'aller attaquer seul les deux rhinocéros, m'assurant qu'il s'en tireroit à ma satisfaction.

Comme son offre ne nous empêchoit point d'exécuter nos projets, et que dans le cas où son attaque particulière ne réussit pas, elle ne nuisoit nullement à notre attaque générale, je le laissai faire. Il se mit tout nu, et partit, en emportant son fusil et rampant sur le ventre comme un serpent.

Pendant ce tems, j'indiquai à mes chasseurs les différens postes qu'ils devoient occuper. Ils s'y rendirent par des détours; chacun d'eux ayant deux hommes avec lui. Moi, je restai au lieu où je me trouvois, avec deux Hottentots, dont l'un gardoit mon cheval, tandis que l'autre tenoit les chiens; mais pour n'être point en vue, nous nous cachâmes derrière un buisson.

J'avois en main une de ces lorgnettes de spectacle, qui souvent m'avoit servi à étudier le jeu des machines et l'effet de nos décorations de théâtre. Que les objets étoient changés! en ce moment elle rapprochoit de moi deux monstres épouvantables, qui par fois tournoient de mon côté leur tête hideuse. Bientôt leurs mouvemens d'observation et de crainte commencèrent à devenir plus fréquens; et je craignois qu'ils n'eussent entendu l'agitation de mes chiens qui, les ayant apperçus, faisoient tous leurs efforts pour échapper à leur gardien et s'élancer contre eux.

Jonker, de son côté, avançoit toujours, quoique lentement; mais toujours il avoit les yeux fixés sur les deux animaux. Leur voyoit-il tourner la tête, à l'instant il restoit immobile et sans mouvement. On eût dit un éclat de roche; et moi-même j'y étois trompé.

Son traînage, avec toutes ses interruptions, dura plus d'une heure. Enfin, je le vis se diriger vers une grosse touffe d'euphorbes qui formoit un buisson et qui se trouvoit à deux cents pas au plus des rhinocéros. Arrivé là, et sûr de pouvoir s'y cacher sans être vu

d'eux, il se releva, et après avoir jetté les yeux de tout côté pour voir si ses camarades étoient tous arrivés à leur poste, il se prépara à tirer.

Pendant tout le tems de sa marche rampante je l'avois suivi de l'œil ; et à mesure qu'il avançoit j'avois senti mon cœur palpiter involontairement. Mais les palpitations redoublèrent, quand je le vis si près des animaux, et au moment de tirer sur l'un d'eux ; que n'aurois-je pas donné dans cet instant pour être à la place de Jonker, ou tout au moins à côté de lui, afin d'abattre aussi l'un de ces farouches animaux. J'attendois dans la plus vive impatience que le coup de Jonker partit, et je ne concevois pas ce qui l'empêchoit de tirer ; mais le Hottentot qui étoit à mes côtés et qui, à la vue simple, le distinguoit aussi parfaitement que moi avec ma lorgnette, m'avertit de son projet. Il me dit que si Jonker ne tiroit point, c'est qu'il attendoit qu'un des rhinocéros se détournât, pour l'ajuster à la tête, s'il étoit possible ; et qu'au premier mouvement qu'ils feroient, j'entendrois le coup.

En effet, le plus gros des deux ayant regardé de mon côté, il fut tiré aussitôt. Blessé du coup, il poussa un cri effroyable, et suivi de sa femelle, courut avec fureur vers le lieu d'où le bruit étoit parti. Ce fut alors que je sentis mon cœur tressaillir et que mes craintes furent portées à leur comble. Une sueur froide se répandoit sur tout mon corps ; mon cœur battoit si fort que cela m'ôtoit la respiration. Je m'attendois à voir les deux monstres renverser le buisson, écraser sous leurs pieds le malheureux Jonker et le mettre en pièces ; mais il s'étoit couché, le ventre contre terre. La ruse lui réussit parfaitement : ils passèrent près de lui sans l'appercevoir, et vinrent droit à moi.

Alors à mon angoisse succéda la joie, et je m'apprêtai à les recevoir. Mais mes chiens, animés déja par le coup de fusil qu'ils avoient entendu, se démenèrent tellement à leur approche que, ne pouvant plus les contenir, je les détachai et les lachai contre eux.

A cette vue, ils firent un crochet, et allèrent donner dans une des embuscades où ils essuyèrent un nouveau coup de feu d'un des

chasseurs; puis dans une troisième, où ils reçurent un troisième coup. Mes chiens, de leur côté, les harcelloient à outrance ; ce qui accroissoit encore leur rage. Ils détachoient contre eux des ruades terribles ; ils labouroient la plaine avec leur corne, et y creusant des sillons de sept à huit pouces de profondeur, lançoient autour d'eux une grêle de pierres et de cailloux.

Pendant ce tems, nous nous rapprochâmes tous, afin de les cerner de plus près et de réunir contre eux toutes nos forces. Cette multitude d'ennemis, dont ils se voyoient entourés, les mit dans une fureur inexprimable. Tout-à-coup, le mâle s'arrêta ; et cessant de fuir devant les chiens, il leur fit face et se tourna contre eux pour les attaquer et les éventrer. Mais tandis qu'il les poursuivoit, la femelle se détacha de lui et gagna au large.

Je m'applaudis beaucoup de cette fuite, qui nous devenoit très-favorable. Il est certain que, malgré notre nombre et nos armes, deux adversaires aussi formidables, nous eussent fort embarrassés. J'avoue même que sans mes chiens nous n'eussions pu combattre qu'avec risques et dangers celui qui restoit. Les traces de sang qu'il laissoit sur son passage nous annonçoient qu'il avoit reçu plus d'une blessure ; et il n'en mettoit que plus de rage à se défendre.

Cependant, après quelque tems d'une attaque forcénée, il se battit en retraite et parut vouloir gagner quelques buissons ; apparemment pour s'y appuyer et ne pouvoir plus être harcellé que pardevant. Je devinai sa ruse ; et dans le dessein de le prévenir, je me jettai vers les buissons, en faisant signe aux deux chasseurs les moins éloignés de moi, de s'y porter aussi. Il n'étoit plus qu'à trente pas de nous, lorsque nous nous emparâmes du poste. Puis, le visant tous trois en même tems, nous lui lachâmes nos trois coups à la fois, et il tomba sans pouvoir plus se relever.

Sa chûte fut pour moi une jouissance délicieuse. Comme chasseur et comme naturaliste, je goûtois un double triomphe.

Quoique blessé à mort, l'animal se débattoit encore couché à terre, comme il l'avoit fait lorsqu'il étoit debout. Ses pieds lançoient autour de lui des monçeaux de pierres, et, ni nous, ni nos chiens

n'osions en approcher. J'eusse pu lui épargner les tourmens de l'agonie, en lui tirant une dernière balle; et c'est ce que je m'apprêtois à faire, si mes gens, par leurs prières, ne m'en eussent détourné. Je ne pouvois attribuer leur demande à un sentiment de pitié; mais je n'en concevois pas le motif.

J'ai déja dit que dans toutes les peuplades sauvages, ainsi qu'au Cap et dans les colonies, on fait un grand cas du sang desséché de rhinocéros; que le préjugé lui attribue beaucoup de vertu pour la guérison de certaines maladies, et qu'on le regarde spécialement comme un remède souverain contre les obstructions. On se rappelle que quand Swanepoel, enivré par Pinard, tomba sous une des roues de mon charriot et qu'il eut une côte démise et cassée, il me demanda du sang de rhinocéros. Au défaut de sang, le malheureux continua de boire de l'eau-de-vie. Il guérit par les seules forces de la nature, et il avouoit que ce dernier remède, également bon, disoit-il, et pour l'homme sain et pour l'homme malade, étoit préférable à l'autre. Mais ses camarades avoient conservé leurs préventions, et ils vouloient du sang de rhinocéros. Celui-ci en perdoit beaucoup par ses blessures. Ce n'étoit pas sans un très-grand chagrin qu'ils voyoient la terre s'en imbiber autour de lui, et ils craignoient qu'un nouveau coup de fusil n'augmentât encore cette perte.

A peine l'animal eut-il rendu le dernier soupir que tous, tant anciens que nouveaux, s'approchèrent de lui avec ardeur, dans le dessein de faire leur provision. Pour cela ils lui ouvrirent le ventre, prirent sa vessie qu'ils vuidèrent; puis, tandis que l'un d'eux en appliquoit l'ouverture à l'une des plaies, les autres remuoient et agitoient une cuisse et une jambe du mort, afin de faciliter par ce mouvement la sortie du sang. Bientôt, à leur grande joie, la vessie fut pleine; et je suis persuadé qu'avec tout ce qui fut perdu ils auroient pu en remplir vingt.

Je m'étois approché aussi de l'animal; mais j'avois un projet différent du leur, et ne voulois que le mesurer et l'examiner. Les Sauvages de la horde, accoûtumés à en voir très-fréquemment, assuroient que celui-ci étoit un des plus grands de son espèce. Pour

moi, je n'en croyois rien; et ce qui m'autorisoit à en douter, c'est que sa principale corne n'avoit de long que dix-neuf pouces trois lignes, et que j'avois vu, chez quelques colons, des cornes plus longues. Au reste, la hauteur de l'animal étoit de sept pieds cinq pouces, et sa longueur, depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue, de onze pieds six pouces.

Le docteur Spaarman a publié sur le rhinocéros d'Afrique, une dissertation très-savante, aussi précieuse par l'étendue des recherches que par l'exactitude et la vérité des faits. Entreprendre de parler sur l'animal après lui, ce seroit s'exposer à des redites ou à la honte d'un plagiat. Cependant, je regrette qu'un ouvrage où le rhinocéros est si bien décrit, nous en donne un dessin si fautif.

Au reste, je ne parle que de la gravure qui a été publiée dans les traductions françoise et hollandoise. N'ayant point vu la relation originale en suédois, j'ignore si on y trouve le même défaut; et c'est dans cette incertitude que je publierai un jour le dessin de l'animal, tel que je l'ai fait moi-même d'après nature. Dans la traduction du voyage de Bruce en Abyssinie, on voit aussi une figure du rhinocéros bicorne, mais elle est défecteuse, en ce que le traducteur lui a donné faussement les plis du rhinocéros à une corne, qu'il n'a certainement pas; du moins dans le sud de l'Afrique; en auroit-il donc en Abyssinie? C'est ce dont j'ai très-fort lieu de douter.

En parlant du Quammedaka, canton situé à l'est de l'Afrique méridionale, Spaarman dit que *c'est le principal lieu de la résidence des rhinocéros à deux cornes*. Ici l'auteur s'est trompé; mais son erreur est d'autant plus pardonnable qu'il ne l'a commise que parce qu'il n'avoit point été à portée de connoître ces contrées dont la vue l'auroit mieux instruit.

Il n'en est point du rhinocéros comme du tigre, du lion et des autres carnivores qui, vivant de proie, cherchent pour leur séjour les lieux dans lesquels on nourrit des troupeaux, ou qui ont une grande quantité d'animaux sauvages. Pour lui, comme sa nourri-

ture, ainsi que celle de l'éléphant, consiste en végétaux, et qu'il en trouve par-tout; comme il est plus farouche encore, il s'éloigne, ainsi que l'éléphant, des lieux habités.

On voit, d'après ces habitudes, que, loin de choisir de préférence pour son séjour un canton peuplé de hordes et de fermes, tel que le Quammedaka, il doit, au contraire, le fuir. Si, de tems en tems, on y en voit quelques-uns, ce sont, pour ainsi dire, des voyageurs égarés; qui, bientôt découverts et poursuivis par les habitans, sont, ou tués, ou obligés de regagner, au plus vîte, leur pays natal. Si du tems du docteur Spaarman il y avoit beaucoup de rhinocéros dans le Quammedaka, il n'y en avoit plus de mon tems, non plus que dans toute la Colonie, d'où ils ont fui depuis qu'elle s'est peuplée davantage.

Il y a long-tems, ajoute Spaarman, *que Bontius a fait l'observation que le rhinocéros est ordinairement tué avec de la poudre et des balles.* Buffon n'a probablement point fait attention à ce passage, lorsqu'il assure, sur l'autorité de Gervaise, que la peau du rhinocéros ne peut être entamée par aucune balle.

Si l'on en croit certains voyageurs, le rhinocéros unicorne, dont la peau écailleuse et répliée sur le cou en forme de mantelet, est si dure qu'elle résiste au coup de fusil; et probablement c'est de ceux-là qu'a voulu parler Buffon.

Pour moi, qui ne connois que ceux de l'Afrique méridionale, je dirai que je n'y en ai vu que de bicornes, ayant la peau lisse comme l'éléphant. On ne connoît point d'autres rhinocéros au Cap et dans les colonies. Ainsi, quant à ceux-ci, ils ne sont point à l'épreuve de la balle, comme la chasse dont j'ai donné l'histoire, m'en a fourni la preuve; et je suis persuadé qu'il en est de même du rhinocéros unicorne.

La petite corne de celui que nous tuâmes étoit de plus d'un tiers plus courte que l'autre. J'ai déja remarqué que la grande avoit dix-neuf pouces. Mais ce qui me surprit, ce fut de voir que cette arme si redoutable, avec laquelle il sillonnoit profondément la terre et lançoit

çoit au loin des pierres fort grosses, n'étoit point implantée dans les os de la tête ; qu'elle ne tenoit qu'à la peau, et qu'en remuant cette peau, je la faisois mouvoir comme elle.

L'œil du rhinocéros, beaucoup trop petit respectivement à une si énorme masse, est aussi très-enfoncé dans la tête ; à raison de la peau extérieure, qui, formant au-dessus de l'orbite plusieurs plis circulaires, y fait une sorte de tube, long de plusieurs pouces, au fond duquel il se trouve.

Peut-être ce canal, en diminuant le champ et concentrant les rayons visuels, comme le tuyau de nos lunettes, sert-il à renforcer l'organe ; mais il empêche au moins l'animal de voir d'autres objets que ceux qui sont dans la direction de son œil. Aussi les Sauvages, lorsqu'ils ne sont point dans cette direction, se croient-ils en sûreté, même fort près de lui ; parce qu'alors ils n'en sont point apperçus.

Mais une singulière particularité du rhinocéros bicorne, c'est de sillonner la terre avec sa corne, en courant, et de jetter en même tems son urine très-loin par derrière, en faisant des espèces de ruades. Une autre coutume très-remarquable de cet animal, c'est de pulvériser avec ses pieds ses excrémens, qu'il ne laisse jamais entiers comme l'éléphant.

Quoique la chair du rhinocéros n'approche pas de celle de l'hippopotame, cependant elle est fort supérieure à la chair de l'éléphant.

Mes Sauvages s'en promettoient des festins délicieux, et l'idée seule de ce régal leur présentoit un plaisir d'un prix bien supérieur à tous les dangers qu'ils avoient courus. Que de jouissances pour eux dans une bête qui pésoit deux à trois mille au moins. La nuit approchoit : pressés de s'en régaler et voulant, dès le soir même, en festoyer tout le camp, ils se mirent tous à couper sur l'animal les morceaux qui leur convenoient. En moins d'une demie heure, chacun d'eux en emporta sa charge, sans qu'il y parût presque aucune diminution ; mais ils se proposoient bien d'y reve-

nir le lendemain et les jours suivans, avec tous leurs camarades, pour faire curée complette.

J'avois formé le projet d'y retourner comme eux, dans l'espérance que cet immense cadavre auroit attiré quelques oiseaux de proie que je pourrois aisément me procurer. Mais au moment même où je me disposois à partir, des chants nouveaux, qui partoient de toutes parts des bords de la rivière, fixèrent entièrement mon attention; je m'avançai sous les arbres et découvris, en effet, plusieurs oiseaux qui m'étoient jusqu'alors inconnus. C'est ainsi que, passant subitement de la chasse aux quadrupèdes à la chasse aux oiseaux, je donnois quelque repos à mon imagination fatiguée du carnage, et que je voyois diminuer, en proportion des objets, l'horreur naturelle et le dégoût que souvent il m'inspiroit. Plus souvent je reportois mes regards sur la verdure et sur les fleurs; et si quelqu'amertume et les regrets inséparables d'une vie errante et solitaire, venoient quelquefois me surprendre au milieu de mes fatigues, la plus humble des plantes, en fixant mes regards, en arrêtant mes pas, me rappelloit au doux sentiment de l'existence qu'auroit pu flétrir un si profond abandon. Je longeai la rivière et m'enfonçai dans le bois. Le succès répondit à mes espérances; j'abattis plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux que je n'avois point encore trouvées. Souvent embarrassé du choix, lorsque j'en appercevois plusieurs sur le même arbre, je ne savois auquel donner la mort; mais le plus remarquable ou le plus beau, comme on peut le croire, attiroit toujours mon coup de fusil.

Reposons enfin nos yeux sur un objet non moins touchant, sur des couleurs peut-être plus aimables encore.

Toujours occupé d'oiseaux, de ramages mélodieux, de plumages nuancés et brillans, j'avançois au milieu de la forêt de Mimosas. Tout-à-coup je sens mon odorat frappé de parfuns exquis; je cherche la plante ou l'arbrisseau qui me communiquoit une si douce volupté: l'air qui m'environne me sert de guide; plus l'odeur m'enivre, plus la fleur est voisine; j'arrive aux bords de la rivière: saisi

d'admiration, je m'arrête à la vue d'une plante magnifique, la plus belle que j'eusse jamais contemplée : c'étoit un lys qui avoit sept pieds de haut; j'étois obligé de lever la tête pour admirer la sienne. Il balançoit, plein de majesté, sur sa tige flexible et laissoit échapper des flots d'encens.

Dans la partie supérieure de sa tige droite et élancée se trouvoient éparses avec ordre et grâce, trente-neuf corolles ou fleurs; dont six un peu épanouies, dix-huit en pleine floraison, et quinze prêtes à s'entrouvrir par degrés. Celles qui étoient épanouies formoient un calice, plus grand au moins d'un tiers que celui des lys blancs d'Europe. Leurs pétales ou feuilles, couvertes, à l'extérieur, d'un beau gris de lin, étoient intérieurement d'un blanc de neige, bordé par un liséré cramoisi et relevé par un pistile et des étamines du carmin le plus riche. Cette tige de sept pieds avoit, dans sa plus forte épaisseur, six pouces de circonférence. Rougie du côté du soleil par la chaleur qui lui avoit donné une couleur vineuse, elle étoit verte dans le reste de son contour, et portoit des feuilles larges de trois pouces et demi sur une longueur de trois pieds. Enfin, cette plante, née dans la solitude et pure comme le soleil qui l'avoit embellie, avoit été respectée de tous les animaux du canton et sembloit défendue par sa beauté même.

Le prodige que je venois de découvrir m'avoit trop frappé pour n'en être pas occupé tout entier. Dès ce moment, tous mes projets de chasse s'évanouirent; je fis grâce aux oiseaux que je poursuivois, et ne songeai plus qu'aux moyens de me procurer mon beau liliacé.

La chose n'étoit pas aisée. Je manquois à la fois, et d'instrumens pour le cerner et l'enlever de terre sans qu'il fut endommagé, et de corbeille ou d'autre vase de ce genre, pour l'emporter. Aller à mes charriots chercher ce qui étoit nécessaire, c'étoit l'abandonner; c'étoit l'exposer peut-être au danger qu'il n'avoit point éprouvé jusqu'ici. Dans cet embarras, et ne voulant pas le perdre des yeux, je pris le parti de tirer de suite plusieurs coups de fusil, afin d'appeller à moi quelqu'un de mes gens.

Effectivement, à ce signe d'alarme, plusieurs accoururent; ils me

croyoient exposé, et furent fort surpris de me voir en extase devant une fleur. J'envoyai chercher au camp quelques ferremens, et l'une de ces jolies corbeilles semblables à celles que Narina m'avoit données. Nous dégageâmes l'oignon du lys; nous l'enlevâmes avec précaution; il avoit treize pouces de hauteur, et, y compris ses cayeux, vingt sept pouces de circonférence. Par sa forme et sa couleur il ressembloit à l'oignon de la tulippe; mais au lieu d'être composé de feuillets séparés, comme l'oignon du lys, il étoit plein, charnu et fort pésant. Au moins c'est ce que je conjecturai par analogie, d'après quelques cayeux extérieurs qui dans l'opération furent, malgré tous nos soins, tranchés par les ferremens.

La plante, bien arrangée et plantée, en quelque sorte, dans sa corbeille, fut placée à l'entrée de ma tente, comme ornement et spectacle. Successivement ses corolles s'ouvrirent et s'épanouirent toutes; et pendant long-tems j'eus le plaisir de m'enivrer de sa vue et de son odeur délicieuse, jusqu'à ce qu'épuisé de parfums et n'ayant plus assez de force pour pomper la seve qui le faisoit vivre, je l'ai vu insensiblement se courber, se faner et mourir.

J'ai eu le bonheur de préserver l'oignon de ce lys pendant tout mon voyage; je l'ai rapporté au Cap dans le dessein de le faire passer au Jardin des Plantes; mais on a vu dans la relation de mon premier voyage, le sort qu'ont eu les graines que j'avois amassées, et cet oignon étoit malheureusement du nombre.....

C'étoit le 14 janvier que nous étions venus camper sur les bords de la Rivière des Poissons. Pendant mon séjour dans cette contrée, j'avois changé souvent de campement, afin d'y trouver, selon mes diverses stations, des objets nouveaux. Et, en effet, elle m'avoit fourni, seulement en oiseaux, plus de quatre-vingt espèces différentes, dont dix étoient nouvelles.

Il m'en coûtoit de quitter un canton aussi agréable et qui, indépendamment de ce qu'il ajoutoit à mes collections, m'assuroit une surabondance de vivres pour mes gens. Enfin cependant, le 24, j'annonçai mon départ; mais ma caravane étant venue, en troupe, me demander quelque tems encore pour achever la préparation de notre

provision de rhinocéros, je retardai de trois jours. Ce retard fut employé avec beaucoup d'ardeur. Tous, hommes et femmes, travaillèrent sans relâche sur l'animal ; et quand je partis, ils regrettoient beaucoup d'en laisser encore bien plus qu'ils n'en emportoient.

Pour arriver à une horde Kabobiquoise, que je me proposois de visiter, nous n'avions que huit lieues à faire ; mais ces huit lieues étoient à travers des montagnes si arides, des gorges et des défilés si difficiles, qu'une journée ne pouvant suffire, mes guides Koraquois me conseillèrent de partir de nuit, si je ne voulois pas être obligé de coucher en route et me voir exposé à manquer d'eau. Nous nous mîmes donc en marche à deux heures du matin, en nous dirigeant nord-ouest ; et vers midi nous nous arrêtâmes, pour dîner, à l'abri de quelques rochers qui nous garantirent de l'ardeur dévorante du soleil.

Il nous restoit encore trois lieues à faire. Je voulus, selon ma coutume, que Klaas et quelques autres de mes Hottentots prissent les devants, et qu'escortés par deux des guides, ils se rendissent à la horde et la prévinssent de mon arrivée. Mes Koraquois m'assurèrent que cette précaution étoit complettement inutile ; ce qui me fit soupçonner que déja quelques-uns des leurs m'avoient dévancé.

Effectivement les Kabobiquois m'attendoient avec une impatience d'enfant. Tout ce qu'on leur avoit dit de moi, portoit le caractère de l'enthousiasme le plus exagéré, et leur imagination avoit enchéri encore sur ces extravagances. Cet homme blanc, ces fusils, ces instrumens, toutes ces choses qu'ils n'avoient jamais vues, leur tournoient la tête, et le retard de mon arrivée étoit pour eux un tourment.

Dès que ma troupe fut apperçue, la horde toute entière quitta le kraal et accourut, avec empressement, à ma rencontre. J'éprouvai ici avec un surcroit d'obsession, tout ce que j'avois plus d'une fois causé de bouleversement dans des hordes toutes neuves de Sauvages. Hommes et femmes, tous indistinctement, m'entourèrent et se précipitèrent autour moi pour m'examiner. Ne pouvant en croire leurs yeux sur ce qu'ils voyoient, chacun me palpoit. On me tou-

choit les cheveux, les mains, tout le corps. Ma barbe sur-tout étonnoit à un point inconcevable. Plus de trente personnes vinrent successivement entr'ouvrir mes habits.

Tous s'imaginoient que j'étois un animal velu, dont le corps sans doute étoit couvert d'un poil aussi long que celui de mon menton; et surpris de voir qu'il n'en étoit point ainsi, ils restoient pétrifiés d'étonnement, et avouoient, avec une ingénuité sauvagesse, qu'ils n'avoient point encore rien vu de pareil dans aucun homme de leur contrée. Les petits enfans, transis de peur, se cachoient derrière leurs mères. Si j'essayois d'en prendre quelqu'un pour le caresser, il jettoit de hauts cris, comme feroit en Europe un enfant qui, pour la première fois, verroit un Nègre.

Telle étoit ma position au milieu de cette multitude qui me pressoit en foule, et dont j'ai déja parlé, par anticipation, dans mon premier voyage. Seul de ma couleur parmi eux, je me livrois à eux sans crainte. L'étonnement de beaucoup d'entre eux à la vue d'un blanc, et le tumulte qui en étoit la suite, ne me surprenoit pas.

A travers cette curiosité incommode, je démêlois de plus en plus le principe constant de la nature, qui donne un caractère simple, doux et confiant au Sauvage. Et réellement je n'eus point passé vingt-quatre heures dans la horde, que je ne fus l'ami de tout le monde, et que la confiance ne devint entière entre elle et moi. Ces enfans eux-mêmes qui en me voyant avoient montré tant de frayeur s'étoient familiarisés avec moi. Je les avois apprivoisés, en leur donnant de petits morceaux de sucre candi; et les petits gourmands, alléchés par cette friandise, venoient sans cesse me caresser, pour me faire ouvrir la boëte qui la renfermoit.

Je dois répéter encore à tout voyageur qui, comme moi, entreprendra de visiter des contrées inconnues, que s'il ne se met point à la portée des peuples simples qu'il verra, s'il n'emploie pas vis-à-vis d'eux les procédés nécessaires pour leur plaire, pour connoître leur génie, pour se les attacher par l'intérêt et s'en faire des amis, infailliblement il échouera.

Je crois avoir laissé, chez tous ceux que j'ai connus, une opinion

favorable des Blancs. C'est un service rendu aux curieux, dont je me suis fait le précurseur; et je m'en trouverai bien récompensé, si j'ai pu leur être utile, et sur-tout s'ils n'en abusent pas.

Le chef de la horde me témoignoit beaucoup d'attachement. C'étoit un homme d'un âge mûr et d'une taille majestueuse. Il portoit sur les épaules un long manteau qui traînoit jusqu'à terre, et qui formé, dans le milieu, de quatre peaux de jackals, mises bout à bout, étoit bordé, sur les côtés, de peau d'hienne.

Cette hienne est celle qu'on trouve décrite et gravée dans Buffon; et j'en parle ici, parce que les voyageurs, quand ils font mention de celle du Cap, la confondent avec celle-ci, qui est différente et que je n'avois que rarement eu occasion de voir dans le cours de mes voyages.

On connoît au Cap le nom de trois sortes d'hiennes; et toutes trois y portent le nom commun de *wolf* (loup).

La première, celle qui s'y voit le plus, et que les Colons craignent davantage pour leurs troupeaux, est celle dont j'ai donné la figure sous le nom de loup tacheté, qui est celui qu'elle porte généralement dans toutes les colonies.

La seconde est appellée *strand wolf* (loup de rivage), parce qu'elle ne quitte guère les bords de la mer ou des rivières. Jamais je n'ai eu occasion de la voir; mais les lieux qu'elle choisit pour son séjour me font soupçonner qu'elle est ichtyophage et vit de poissons. On m'a assuré que celle-ci ne portoit aucune tache et que sa robe étoit entièrement fauve.

Pour la troisième, nommée *gestreepte wolf* (loup rayé), c'est probablement celle qu'a décrite Buffon. Cependant je remarquerai que, ne l'ayant jamais vu dans les environs du Cap, je doute fort que ce soit celle à qui les Colons ont donné le nom de loup rayé, ou bien ils ne la connoissent que par tradition. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai jamais vu que deux espèces d'hiennes dans toute la partie d'Afrique que j'ai parcourue; savoir, le loup tacheté et la hienne des naturalistes. Quant à cette dernière, je ne l'ai trouvée que par de-là le pays des Grands Namaquois, vers le tropique. Lorsque je

revins au Cap et que je la donnai pour le *gestreepte wolf*, tout le monde me crut, et l'on ne douta plus que ce ne fût elle. Cependant, il se pourroit qu'elle en différât encore par quelque caractère particulier, et qu'elle formât une quatrième espèce, distincte de l'autre. Peut-être un jour parviendra-t-on à les connoître toutes plus particulièrement.

En parlant avec le chef, par mes interprêtes, je m'étois apperçu qu'il lui manquoit deux articulations au petit doigt de la main gauche. Je m'avisai de lui en faire demander la raison, et j'appris, sans détour, qu'ayant eu dans son enfance une maladie très-grave, on lui avoit fait cette amputation pour le guérir.

Cependant, quoiqu'il eut satisfait à ma question, je m'apperçus qu'elle ne lui avoit point été agréable. Pendant le reste de notre conservation il parut peiné que, de tems en tems, je portasse les yeux sur sa main; et jusqu'à mon départ il affecta toujours de la cacher, lorsque nous étions ensemble.

Au reste, c'est un vaste sujet de réflexions que cette coûtume d'un peuple sauvage qui, pour soulager un homme souffrant, ajoute à ses maux des souffrances nouvelles qui ne sont que des souffrances; et j'avoue que cet exemple contrarioit un peu mon expérience qui jamais ne m'avoit fait rencontrer aucun homme mutilé ou contrefait, en quoi que ce fût.

Paterson dit en avoir vu aussi des exemples dans une horde à l'embouchure de l'Orange; et ce fait est croyable. Quelque absurde que soit un usage, des peuples sauvages, lorsqu'ils sont voisins, peuvent l'avoir pris les uns des autres. Mais qu'il se trouve également dans d'autres parties du monde; qu'on le voie pratiqué chez des insulaires de la mer du sud, qui, depuis que leur île est habitée, n'avoient peut-être jamais vu un étranger avant le capitaine Cook et Bougainville; voilà ce qui doit étonner.

J'usse fort désiré interroger en détail sur tout ceci les gens de la horde. J'eusse voulu également leur adresser des questions sur quelques coûtumes qui me paroissoient singulières; mais les difficultés croissoient à mesure que j'avançois dans la contrée. Les Kabobiquois

avoient

avoient une langue particulière ; et cette langue, quoiqu'elle eût le clappement hottentot, n'étoit entendue que par les Koraquois qui, à raison du voisinage, entretenoient avec eux quelques liaisons.

Il en étoit de même de l'idiome des Koraquois, par rapport aux Namaquois, leurs voisins. Ainsi, quand le chef de la horde vouloit me parler, il adressoit la parole à mes Koraquois ; ceux-ci la rendoient dans leur langue aux Namaquois ; et les Namaquois, la traduisant à leur tour, la faisoient passer aux Hottentots de la horde de Klaas Baster, qui me l'interprêtoient dans la leur. Il en étoit de même de mes demandes. Rien n'arrivoit à mon oreille qu'après avoir passé par quatre bouches différentes. Mais le résultat me faisoit aisément appercevoir que l'idée arrivoit jusqu'à moi avec autant d'altération que les pensées des poëtes de l'antiquité nous ont été transmises, malgré tout le génie de nos sublimes traducteurs.

Pour ceux de mes Hottentots que j'avois pris au Cap et dans les colonies, ils n'entendoient absolument rien à ces idiômes ; et dans nos conversations ils étoient totalement nuls : tout cela paroissoit leur donner de l'humeur. Mais ce qui me chagrinoit davantage, et ce qui rendoit pour ceux-ci mes entretiens vraiment fatigans, c'est que mes Namaquois entendoient mal la langue koraquoise, et si mal que souvent ils se disputoient entre eux sur le sens de ce qu'on leur disoit.

De-là il arrivoit quelquefois que, quand je demandois quelque chose, la réponse qui me revenoit ne se rapportoit nullement à ma demande. Cet inconvénient étoit sans remède, et malheureusement il devoit s'accroître encore, à mesure que j'avancerois dans la contrée. Si depuis le pays des Petits Namaquois jusqu'à la horde kabobiquoise j'avois trouvé quatre langages différens qui exigeoient de moi quatre sortes d'interprêtes, que seroit-ce quand j'aurois ajouté, à mon éloignement des colonies, plusieurs centaines de lieues ? Que de difficultés, si chaque peuplade que j'allois rencontrer, avoit son idiôme ? Cependant toutes ces difficultés ne me rebutoient pas tant que mes gens, et il me restoit toujours pour ressource la mère des langues, le signe du besoin.

De toutes les hordes que j'avois vues jusqu'alors, aucune encore ne s'étoit montrée aussi recherchée dans ses ornemens et ses atours que celle des Kabobiquois. Je ne voyois point, parmi ses parures, les rassades et les verroteries du Cap; le commerce de ces sortes de marchandises ne pénétroit point jusqu'à elle. Elle portoit les bijoux en cuivre et les verroteries oblongues, dont j'ai parlé ailleurs; et tout cela lui étoit apporté par des Noirs, dont elle n'entendoit point la langue, mais méchans et voleurs, et contre lesquels elle avoit à se battre souvent; parce que, quand ils s'en retournoient, après avoir vendu leurs marchandises, ils cherchoient à les enlever et souvent des bestiaux avec elles.

Les objets de traite que j'avois en ce genre étoient inconnus; et avec ce mérite de nouveauté ils ne pouvoient manquer de plaire beaucoup. A peine en eus-je montré quelques-uns, qu'on se les disputa et que tout le monde voulut en avoir. Les femmes sur-tout ne pouvoient se tenir. Enfin, on jugera de l'empressement général, quand j'aurai dit que dans une seule journée je fis, et presque pour rien, l'acquisition de vingt bœufs. Mais le marché le plus avantageux que je conclus, fut celui d'un *bakkely os* (bœuf de guerre), qui appartenoit au chef.

Cet animal, moins remarquable encore par sa taille gigantesque que par ses superbes formes, étoit le plus beau que j'eusse vu jusques-là de son espèce. Sa tête, magnifiquement armée, portoit deux immenses cornes, qui s'éloignant symétriquement l'une de l'autre pour former deux demi-cercles parfaits, tout-à-coup replioient en avant leurs pointes, en s'écartant entre elles de quatre pieds huit pouces. C'étoit le chef lui-même qui l'avoit dressé. A ce titre il y tenoit beaucoup et ne vouloit point s'en défaire. Mais je mis sous ses yeux tant d'objets différens, qu'il ne put résister à la séduction; et pour une boëte à amadoue, du tabac, quelques rangs de verroteries, deux bracelets de laiton et plusieurs cloux, j'eus l'animal.

Cependant il parut, le lendemain, regretter son marché; ou plutôt, ayant vu entre mes mains un objet nouveau qui lui plut davantage que ceux qu'il avoit reçus la veille en échange, il n'eut

plus d'ardeur que pour celui-ci, et voulut me rendre les autres. Cette envie bien naturelle de tout posséder fut la source d'un événement, dont il faut que je donne les détails; car il faillit à me devenir funeste.

Quoique je portasse ma barbe, ma coutume étoit de me raser la moustache de tems en tems. Cette opération étoit pour moi un rafraîchissement agréable, et je me le procurois assez fréquemment, surtout depuis que l'approche du tropique nous rendoit les chaleurs moins supportables. J'étois occupé à me savonner les lèvres, quand le chef entra dans ma tente avec deux de ses parens ou amis.

Libre de toute cérémonie de politesse envers des gens qui n'en connoissent nullement le protocole, je continuai ce que j'avois commencé. Eux, qui ne comprenoient rien à mon opération, paroissoient fort surpris. Ils attendoient en silence quel en seroit le résultat, et suivoient de l'œil tous mes mouvemens. Cette eau qui moussoit dans mon bassin et que j'appliquois sur mes lèvres, leur paroissoit une sorte de magie. Mais ce fut bien autre chose, lorsqu'ils virent le rasoir appliqué sur ma moustache et la barbe disparoître si facilement de l'endroit qu'il avoit touché. Ce prodige les émerveilloit à un point que je ne puis dépeindre.

Pour le leur rendre plus sensible encore et leur en montrer les effets de plus près, je pris par un des bouts le kros du chef, et en un instant j'en rasai large comme la main.

Ce Sauvage étoit un homme de bon sens et qui avoit plus d'intelligence que n'en ont ordinairement ses semblables. Du premier apperçu, il sentit de quel avantage inappréciable pouvoit lui être un rasoir, pour épiler un manteau d'été, et combien il en abrégeroit les façons. D'abord il me témoigna, par plusieurs signes très-expressifs, son admiration pour un si merveilleux instrument; puis, sans perdre de tems en paroles que je n'eusse pu entendre, il me fit voir, par d'autres gestes également significatifs, l'envie qu'il avoit de le posséder.

C'étoit la première fois que nous nous parlions sans truchemens; mais sa pantomime étoit si énergique que je n'avois pas besoin d'interprètes pour le comprendre. Il me donnoit à entendre que les bra-

celets, les ceintures, et le tabac qu'il avoit reçus de moi la veille en échange de son bœuf de guerre, lui déplaisoient maintenant, et qu'il m'offroit de me rendre tout cela pour le rasoir, si je consentois à le lui accorder.

Le nouveau marché qu'il me proposoit étoit mauvais pour lui. Je sentois très-bien qu'un rasoir entre ses mains, employé à couper à sec le poil très-rude d'un cuir desséché, seroit gâté en très-peu de tems. J'eusse désiré lui faire comprendre sur cela ce que son inexpérience l'empêchoit de sentir; mais comment le lui expliquer? Déjà, dans son impatience, il avoit dit à l'un de ses camarades d'aller à sa hutte chercher les effets qu'il vouloit me rendre. Moi j'étois déterminé à lui céder le rasoir et à le prier de garder le tout. Mais au milieu de ces combats, tout-à-coup on tira près de nous un coup de fusil; et à l'instant même nous entendîmes des cris affreux.

Je sortis précipitamment de ma tente pour savoir quelle étoit la cause de ce bruit; et je vis un Kabobiquois qui, s'éloignant d'un de mes chasseurs, fuyoit à toutes jambes, tandis qu'à cent pas plus loin, trois hommes poussoient des clameurs lamentables, et que près d'eux une jeune fille étoit renversée par terre. Je fis signe à mon chasseur de venir à moi. Mais déjà l'explosion du coup et les hurlemens des trois hommes avoient jeté l'alarme dans la horde. On crioit à la trahison; on couroit aux armes; et j'allois être, ou massacré avec ma troupe, ou obligé de l'armer et de commencer le massacre. Ma situation étoit d'autant plus critique que ni moi ni personne du kraal, nous ne savions quelle étoit la cause de tout ce trouble; et quand je l'aurois su, comment l'expliquer?

Dans cet embarras, je pris le chef par la main et m'avançai avec lui vers la horde. La frayeur étoit peinte sur son visage. Il avoit les yeux mouillés de larmes, et me parloit avec beaucoup de vivacité. Probablement il se croyoit tombé dans un piège; il se plaignoit à moi et accusoit mes gens de perfidie. Cependant, il me suivit sans peine.

Comme je me présentois avec lui et que j'étois sans armes, on me reçut sans défiance, et ma présence parut calmer un peu l'effer-

vescence des esprits. Mes gens, qui m'avoient vu prendre le chemin du kraal, y accoururent en foule sur mes pas, pour me protéger; et leur nombre en imposa à la multitude. Enfin, tout s'éclaircit, et nous sûmes ce qui avoit occasionné le tumulte.

Un Kabobiquois, ayant rencontré un de mes chasseurs qui revenoit avec son fusil, avoit voulu connoître cette arme, et l'avoit prié de la lui montrer. Mais en la maniant, sa main s'étoit portée sur la détente; le coup étoit parti, et le Sauvage, effrayé d'une explosion à laquelle il ne s'attendoit pas, avoit jeté le fusil et s'étoit sauvé à toutes jambes.

Malheureusement il se trouvoit, à cent pas de-là et dans la direction du coup, trois hommes de la horde et une jeune fille. Celle-ci avoit reçu un grain de plomb dans la joue, et les autres quelques grains dans les cuisses et dans les jambes. L'auteur du désordre confirma lui-même ces éclaircissemens. Alors l'effervescence fut appaisée. On mit bas les armes, et je ne fus plus entouré que d'amis, comme auparavant.

Il ne restoit plus qu'à connoître l'état des blessés et à leur porter les secours qui dépendoient de moi. Sans perdre de tems, je me transportai près d'eux, toujours accompagné du chef. Nous rencontrâmes la jeune personne, qui revenoit du kraal, les yeux baignés de larmes. C'étoit pour un grain de plomb qu'elle se désoloit ainsi : encore ce grain étoit-il si peu enfoncé dans la peau qu'en la pressant avec les doigts je l'en fis sortir. Quant aux trois hommes, ils se rouloient à terre; ils hurloient d'une manière épouventable et donnoient tous les signes du désespoir.

Cette étrange consternation m'étonnoit beaucoup; et je ne concevois pas comment des hommes accoutumés à la souffrance s'affectoient à ce point de quelques légères piqures dont la douleur n'eût pas même fait pleurer leurs enfans. Enfin, on m'en apprit la raison. Ces Sauvages, dont la coutume est d'empoisonner leurs flèches, s'imaginoient que j'empoisonnois de même le plomb de mes fusils. En conséquence, ils se croyoient frappés à mort, et s'attendoient à périr sous peu d'instans.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je pus parvenir à leur faire expliquer qu'ils n'avoient rien à craindre. Pour les en convaincre d'une manière plus rassurante encore, je baissai un de mes bas et leur fis voir et sentir dans les chairs de ma jambe une douzaine de grains de plomb, dont m'avoit gratifié autrefois la libéralité de M. Papillon de la Ferté, qui, chassant dans la plaine de Gennevilliers, m'avoit tiré pour un lapin.

Klaas s'approcha aussi des blessés. Sans perdre son tems en paroles qu'ils n'eussent pas comprises, il tira de sa giberne quelques grains de plomb, les leur montra, et les avala aussitôt. Cette démonstration vraiment concluante, et dont je ne m'étois pas avisé, fit un effet prodigieux. Les cris cessèrent à l'instant même, la sérénité reparut sur les trois visages, et il ne fut plus parlé des blessures.

Néanmoins, je craignois qu'il ne restât dans les esprits quelques semences de soupçon et d'animosité. Mais quand on vit les blessés marcher à leur ordinaire et se bien porter, on plaisanta de l'aventure; et elle ne produisit d'autre effet que d'inspirer une telle terreur des fusils, qu'il n'y eut plus personne qui osât y toucher.

Le soir, dès que mes feux furent allumés, tout le monde vint y danser et faire cercle, comme à l'ordinaire. Les conversations roulèrent toutes sur l'accident du matin; si cependant on peut appeller conversations le tumulte et le brouhaha d'une multitude d'hommes qui parloient six langues différentes.

Je m'en amusois beaucoup, quoique je n'y comprisse rien. Seulement j'entendois toutes les bouches prononcer le mot de *kaaboup;* c'est le nom que mes Hottentots donnoient au fusil; et ce nom étoit celui qu'avoient adopté tous les Sauvages qui composoient l'assemblée. Parmi les Kabobiquois, les uns imitoient avec le son de la voix l'explosion du kaaboup; les autres faisoient le geste d'un homme qui couche en joue pour tirer; chacun jouoit sa pantomime. Ces gaietés durèrent toute la nuit; et ce fut ainsi que se termina une journée qui avoit menacé d'être tragique et sanglante.

Le Kabobiquois n'a ni le nez écrasé des Hottentots, ni la pommette des joues élevée comme eux, ni enfin cette couleur batarde de

peau qui, n'étant ni blanche ni noire, les rend étrangers et presque odieux aux deux races. Il ne s'oint pas le corps de ces graisses dégoûtantes qui font qu'on ne peut approcher d'eux sans se gâter et s'empuantir. Aussi grand que le Caffre pour la taille, il est d'un noir aussi décidé que lui.

J'ai dessiné ce Sauvage dans toute sa gloire, c'est-à-dire, tatoué, couvert de ses ornemens et joyaux, et armé de pied en cap comme pour un jour de bataille.

Il se prêta très-complaisamment à mon désir. Mais j'avoue que quand je le vis entrer dans ma tente, le carquois sur l'épaule, le bras passé dans son bouclier, le corps paré noblement d'un long manteau qui traînoit jusqu'à terre ; quand il s'appuya fièrement sur sa lance avec la tête haute et le regard assuré, je fus frappé de sa bonne mine et de son air guerrier.

Plusieurs fois j'interrompis mon travail pour l'admirer. Je me transportois en imagination dans des tems plus reculés et dans des climats situés sous une même latitude ; de l'autre côté de l'équateur ; et il me sembloit voir Jugurtha ou Syphax, en armes, marcher au combat dans les déserts de la Numidie, pour défendre leur empire contre les Romains. Aussi, toutes les fois qu'en écrivant mes notes, j'avois occasion de parler de lui, je ne le désignois jamais que sous le nom de mon Jugurtha.

Leurs cheveux, fort courts et fort crépus, sont garnis de petits boutons de cuivre rangés symétriquement et avec art : au lieu de ce tablier de pudeur que le Hottentot fait avec la peau du jackal, ils ont une pièce ronde en cuir, dont le contour est orné d'un petit cercle de cuivre dentelé, et sur laquelle ils tracent, avec plusieurs couleurs de verroteries, divers compartimens qui, partant du centre vont, en divergeant, vers la circonférence, comme les rayons de nos images du soleil.

Cette sorte de voile est assujettie sur l'aine par une ceinture ; mais comme il n'a que quatre pouces de diamètre, que le moindre mouvement le dérange et qu'ils s'inquiétent fort peu de ces déplacemens, la plaque remplit très-mal l'usage auquel elle est destinée.

Dans les grandes chaleurs, ce tablier étroit et presque inutile est pourtant la seule chose qu'ils aient sur le corps. Au reste, sa grande mobilité m'a mis souvent à portée de me convaincre qu'ils ne pratiquent point la circoncision ; mais elle m'a fait connoître aussi qu'ils ont, sur la pudeur, des idées fort différentes des nôtres.

Ce n'est pas pourtant qu'avec cette nudité presque absolue ils aient des mœurs licentieuses. Les leurs, au contraire, sont chastes. Rien de plus sage et de plus réservé que leurs femmes ; et quand je les comparois à celles de ces Grands Namaquois, qui se montroient si faciles et si agaçantes, je ne pouvois croire qu'à une distance peu considérable on pût voir une différence aussi grande.

Mes gens, accoutumés aux complaisances de celles-là, ne s'accommodoient guère de la sévérité des dernières ; et le sacrifice leur paroissoit d'autant plus pénible qu'elles étoient plus jolies encore que les Namaquoises.

Les filles qui chez les Sauvages n'ont point la même retenue que leurs mères, parce que, n'ayant pas les mêmes obligations, elles sont libres, ici étoient reservées et sages comme elles. A la vérité, elles avoient cette gaieté de leur âge, qui ajoutoit encore à leurs charmes ; mais elles n'étoient que gaies. Dès que la danse finissoit et que les parens se retiroient au kraal, toutes partoient avec eux, et pas une seule ne restoit dans mon camp.

Soit raffinement de coqueterie, soit effet de sagesse, les Kabobiquoises ne se tatouent point le visage comme leurs maris et leurs pères. Elles ne garnissent point leurs cheveux de ces boutons de cuivre qu'ils mettent dans les leurs ; et toujours elles ont les pieds nuds, quoique la plupart d'entre eux portent des sandales.

Leur habillement est un tablier de pudeur, qui ne descend qu'à moitié des cuisses; un kros, qui, passant sous les aisselles, vient s'attacher sur la poitrine, et un long manteau, semblable à celui des hommes.

Le manteau est en peaux garnies de leurs poils ; et le kros en peaux tannées et apprêtées comme celles de nos gands d'Europe.

Quant à leurs verroteries, elles les portent en bracelets ; elles en font

font des colliers dont les garnitures descendent par étages jusques sur l'estomach ; et en attachent sur le devant de leurs ceintures plusieurs rangées, qui tombent sur les cuisses, au-dessous du tablier.

Ces sortes d'ornemens étant d'assez longue durée, l'habitude de les voir rend le sexe peu sensible au plaisir de les posséder. Ceux qui venoient de moi plurent d'abord beaucoup, à raison de leur nouveauté. Mais quand j'eus montré des ciseaux et des aiguilles, on leur préféra ces derniers objets ; et ce choix fait honneur au bon sens des Kabobiquoises. Comme leur chef, elles prisoient plus ce qui est utile que ce qui pare.

Ce n'étoit point assez de leur avoir donné des aiguilles ; il falloit encore leur montrer à s'en servir ; c'est ce que je fis, et bientôt elles réussirent assez bien à joindre deux morceaux de peaux ensemble. Elles employoient, pour cette opération, un petit fil de boyaux qui se faisoit dans la peuplade ; et ce procédé leur paroissoit plus expéditif, plus solide et plus propre que celui dont se servent en pareil cas les Sauvages, et qui consiste à percer le cuir avec une arrête ou un os pointu, pour passer ensuite leur fil dans le trou.

Depuis que je suis revenu de mes voyages, jamais je n'ai vu une femme coudre, sans songer à mes Kabobiquoises. Mais en y réfléchissant mieux, je n'ai point manqué de me repentir de leur avoir enseigné un art dont bientôt la privation ne leur aura laissé que des regrets.

Lorsqu'à mon premier voyage j'appris aux Caffres à faire un soufflet de forge, au moins celui que je leur fabriquai devenoit un modèle, et ils avoient chez eux tout ce qu'il leur falloit pour en construire de semblables. Il n'en étoit point ainsi de mes Kabobiquoises. Bientôt leurs aiguilles auront été cassées, ou hors d'état de servir, comme le rasoir du chef ; et il ne leur aura resté que l'impossibilité de les remplacer et le chagrin d'en avoir connu l'usage. Si la connoissance d'un art nouveau procure, par ses avantages, quelques jouissances nouvelles, elle donne aussi de nouveaux besoins ; et l'enseigner à un peuple qui manque de moyens de s'en assurer la propriété, c'est lui faire un très-mauvais présent.

J'aurois aujourd'hui également bien des reproches à me faire, si le premier j'avois appris aux Kabobiquois à connoître et à aimer le tabac et l'eau-de-vie. Ils avoient, avant mon voyage chez eux, l'usage du tabac ; et cette marchandise leur étoit apportée par les peuplades namaquoises, leurs voisins, qui, de proche en proche, la recevant des colonies par le commerce, venoient la leur vendre pour des bestiaux. Mais ce trafic n'ayant lieu que dans certaines circonstances, et par conséquent la denrée étant très-peu abondante, c'est pour eux une friandise dont ils ne peuvent user que rarement. Réduits à en manquer souvent, ils savent s'en passer, et ne feroient point un pas pour s'en procurer, si on ne leur en apportoit.

Cette indifférence pour un objet que jusques-là j'avois vu recherché avec empressement par toutes les nations sauvages et regardé par elles comme une jouissance exquise, m'annonçoit, ainsi que beaucoup d'autres choses dont j'ai déja parlé, que ce peuple avoit dans le caractère des nuances qui le distinguoient des autres. Il en étoit de même des liqueurs fortes, qui ne le flattoit point ; et s'il y avoit quelques individus qui parussent disposés à y trouver du goût, le très-grand nombre le refusoit.

Mais s'ils faisoient peu de cas de ce que contenoient mes flacons, en revanche ils prisoient beaucoup le flacon lui-même. Les bouteilles transparentes et solides les ravissoient d'admiration. Ils les appelloient de l'*eau ferme :* car, malgré la chaleur du climat, ces Sauvages avoient vu de la glace sur les pitons des montagnes dont ils sont environnés ; et ils ne doutoient pas que le verre de mes bouteilles ne fut une eau que magiquement j'avois trouvé le moyen de rendre solide et que j'empêchois de fondre dans leurs feux. L'impossibilité d'une explication à ce sujet m'empêchoit de songer à les désabuser ; et d'ailleurs quel bien en eût-il résulté ? Je les laissai donc dans leur erreur, et me contentai de les obliger, en leur abandonnant tous les flacons vides qui m'étoient inutiles.

De leur côté, ils se piquoient de générosité envers moi, et je n'avois point encore vu de nation aussi désintéressée. Tous les soirs, ils apportoient dans mon camp une quantité considérable de lait.

Jamais ils n'y venoient passer la soirée avec mes gens, sans amener quelques moutons dont ils les régaloient. J'ai vu nombre d'entre eux donner, gratuitement et sans troc, des pièces de leurs troupeaux; et quand je partis, il y avoit dans ma caravane plusieurs personnes qui possédoient en toute propriété des moutons et des bœufs, qu'ils avoient reçus en pur don.

Quelle différence entre ce peuple, si loyal, si généreux, et ces Grands Namaquois, qui, d'un air piteux, vont sans cesse tendant la main, comme des mendians, pour demander tout ce qu'ils voient.

Avec des inclinations nobles, le Kabobiquois a encore le caractère guerrier. Ses armes sont des flèches empoisonnées et une lance à long fer, différente de la sagaie hottentotte. Dans ses batailles, il a pour armes défensives, deux boucliers; l'un fort grand, et assez haut pour cacher en entier le combattant; l'autre beaucoup plus petit; et tous deux faits de peaux très-épaisses, capables de résister aux flèches.

Celui-ci, de forme ronde, et large de douze à quinze pouces, se porte à l'avant-bras, dans le moment de l'action; mais quand il devient inutile, on le relève au-dessus du coude, vers l'épaule. Pour ornement, on le garnit d'un cercle de cuivre, à sa circonférence; et sur la surface de son champ, de rassades, arrangées selon la fantaisie du propriétaire, disposées par compartimens, et distinguées par des couleurs d'adoption.

Au moyen de ces différences d'enjolivement, chacun a son bouclier, qui ne ressemble point à celui d'un autre; et comme les individus de la peuplade se reconnoissent à leur manière de se tatouer, ils savent aussi reconnoître chacun d'entre eux à l'espèce de blason qui distingue son écu.

Le courage que montrent dans leurs combats les Kabobiquois, ils l'exercent spécialement dans leurs chasses, sur-tout contre les animaux carnassiers. Quelque dangereuse que soit l'attaque des éléphans et des rhinocéros, ce n'est pourtant point contre ces deux espèces qu'ils tournent leurs armes; parce qu'étant herbivores, ils n'en ont rien à craindre, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs bestiaux. Mais

le tigre, le lion, l'hienne et la panthère, étant des ennemis d'un autre genre, ils leur déclarent une guerre à outrance et les poursuivent sans relâche.

C'est avec la dépouille de ces animaux destructeurs qu'ils se font des boucliers, des ceintures, des sandales, des kros, des manteaux, etc. Ils tiennent à honneur de la porter, et n'attachent pas, à beaucoup près, la même considération aux peaux de rhinocéros ou d'éléphant. Si quelquefois ils chassent ceux-ci, c'est comme objets de nourriture; et alors ils employent pour les prendre, ces fosses recouvertes qui sont les pièges ordinaires des Hottentots. Mais ce procédé de travail et de patience est celui qui convient le moins à des hommes aussi braves, aussi hardis que les Kabobiquois.

Chasseurs déterminés, ils joignent à une valeur naturelle une grande activité. Agiles comme des cerfs, rien ne les rebute, ni les fatigues extrêmes, ni les courses les plus longues et les plus difficiles. J'ai fait avec eux plusieurs chasses, et toujours je les ai vus infatigables et prêts à tout. Cependant, malgré leur zèle si actif, jamais ils n'ont pu parvenir à me faire joindre un zèbre blanc, ni une espèce particulière de gazelle, que je crois un gnou, quoiqu'elle fut plus grande que les gnoux ordinaires.

Ces deux sortes d'animaux sont les plus communs du pays. On y voit aussi beaucoup de rhinocéros, et des quantités innombrables de gazelles; mais on n'y trouve plus de giraffes, soit chaleur trop grande du climat, soit inconvénance de séjour, soit plutôt défaut des nourritures qui leur sont propres.

Avec cette audace et ce caractère déterminé, on seroit porté à croire que les Kabobiquois sont féroces et indisciplinables. Et cependant, parmi toutes les nations africaines que j'ai visitées, je n'en ai connu aucune qui pratiquât au même degré l'obéissance et la subordination.

Là, le chef n'est point, comme ailleurs, un premier entre des égaux; c'est un souverain au milieu de ses sujets, un maître entourré de ses esclaves. Un mot, un geste, un regard, lui suffisent pour se faire obéir. Quelque soient ses ordres, jamais on n'y contrevient;

et il en est ainsi des familles particulières. Ce que le chef est pour la horde, chaque père l'est pour les siens. Ses commandemens sont absolus ; et il exerce chez lui la royauté, tandis qu'ailleurs il y obéit.

Quoique la peuplade fut très-nombreuse, la sagesse avec laquelle elle étoit gouvernée, l'ordre que j'y voyois régner m'annonçoient, dans l'homme qui la commandoit, une intelligence supérieure à celle de tous les autres Sauvages que j'avois vus jusqu'alors ; et je ne connoissois que le vieil Haabas, ce Nestor de la nation gonaquoise, que je pusse lui comparer. D'après l'estime qu'il m'inspiroit, c'étoit pour moi un vrai chagrin de ne point savoir sa langue et de ne pouvoir l'interroger librement sur mille objets qu'il m'eût été intéressant de connoître.

Son habitation annonçoit sa dignité suprême. A la vérité, ce n'étoit qu'une hutte, comme celle de ses sujets, et couverte de peaux d'animaux, comme la leur. Mais elle étoit beaucoup plus grande et plus élevée ; et d'ailleurs, autour de celle-là qui, à proprement parler, étoit la sienne, il y en avoit six autres, destinées à sa famille et occupées par elle.

L'arridité naturelle du pays qu'habitoient les Kabobiquois, les a obligés à creuser des puits, tant pour leur usage que pour celui de leurs bestiaux ; mais la même cause les reduisant souvent à voir leurs puits tarir, ils sont alors forcés de se transplanter et de chercher ailleurs un sol moins desseché ; car la Rivière des Poissons, quoique considérable dans les tems de pluie, est souvent à sec dans les chaleurs.

Les longs voyages auxquels les condamnent ces émigrations trop fréquentes, les rapports qu'elles leur procurent avec d'autres nations, doivent nécessairement leur donner des idées que ne peuvent avoir les peuplades sédentaires. Peut-être même seroit-on porté à croire que c'est à cet accroissement d'idées qu'est due la supériorité d'intelligence qui les élève au-dessus de leurs voisins. Mais j'ai déja parlé d'une nation qui, forcée, comme celle-ci, de se creuser des puits, et nomade comme elle, n'en est pas moins restée dans

son infériorité d'état sauvage. Probablement la nature, qui a donné aux Kabobiquois un corps plus agile, et un caractère plus courageux, leur aura donné aussi un moral plus perfectionné.

C'est à eux que je dois de connoître les lieux où l'Orange prend sa source. Je croyois que ce fleuve venoit des montagnes du centre; et ils m'ont appris que si dans son cours il paroissoit s'en approcher, c'étoit après avoir fait de longs détours et pris naissance loin de-là, dans les montagnes qui sont plus au nord-est.

A la suite d'une de leurs émigrations, ils avoient été s'établir sur ses bords, à soixante lieues du désert qu'ils habitoient maintenant; mais inquiétés par les Houzouânas, et contrariés par les sécheresses, ils s'en étoient éloignés, pour revenir dans le canton où je venois de les trouver.

De toutes les nations africaines, celle-ci est la seule chez laquelle j'aie trouvé quelque idée confuse d'un dieu. J'ignore si c'est à ses seules réflexions ou à ses communications avec d'autres peuples, qu'elle doit cette connoissance sublime, qui seule la rapprocheroit des nations policées; mais elle croit (autant que j'ai pu m'en assurer par mes gens), qu'au-dessus des astres il existe un être puissant, lequel a fait et gouverne toutes choses.

Au reste, je dois à la vérité d'ajouter ici que ce n'est-là pour elle qu'une idée vague, stérile et sans suite; qu'elle ne soupçonne ni l'existence de l'ame, ni par conséquent les peines et les récompenses d'une autre vie; enfin que, n'ayant ni culte, ni sacrifices, ni cérémonies religieuses, ni prêtres, elle n'a point ce que nous appellons religion.

Je sais que Kolbe avance sur les Africains une opinion différente; mais j'ai déja dit ce que je pensois de cet auteur. Cependant j'avouerai que tout dans Kolbe n'est pas mensonge, et que souvent même ses mensonges sont fondés sur une vérité qu'il a défigurée sciemment, ou sottement adoptée.

Ainsi, par exemple, il aura vu une femme à qui, dans une maladie, on avoit coupé, d'après de prétendues idées de guérison, une articulation des doigts de la main gauche; et selon lui, c'est-là

une pratique religieuse, usitée pour toutes les veuves qui se remarient.

On lui aura dit vaguement, qu'il y a des peuplades chez lesquelles la circoncision est d'usage, et d'autres qui extirpent aux mâles un testicule; et le voilà qui circoncit toutes les différentes races hottentotes, et qui décrit, comme témoin oculaire, et dans le plus grand détail, la sémi-castration, quoique jamais il ne soit sorti du Cap.

Il est naturel qu'un père dispose de ses enfans, et que lui-même il fasse la cérémonie de leur mariage, si l'usage admet cette cérémonie. Eh bien! chez Kolbe, cette simple pratique devient religion, sacrifice, danse superstitieuse, sorcellerie, etc., etc.; c'est un grand-prêtre, qui, chargé de la circoncision, de la sémi-castration et de tous les usages religieux, sanctionne encore les mariages, et qui, toujours maître d'une évacuation qui nous commande bien plus que nous ne lui commandons, les bénit par une copieuse aspersion d'urine.

Du tems de l'auteur, on ne connoissoit point au Cap les Kabobiquois. Je suis le premier qui aie fait entendre leur nom, à ce que je crois. Mais il se peut qu'on lui ait parlé de quelques peuplades qui, plus courageuses que les autres, ou plus exposées aux attaques des animaux carnivores, se faisoient une loi de les combattre, et, comme les Kabobiquois, un honneur de porter leur dépouille. Sans doute, il n'aura pas cru qu'un fait aussi simple fut digne de figurer assez brillamment dans une relation de voyages, et que des lecteurs pussent s'intéresser à des Sauvages, qui, pour conserver leurs bestiaux, déclarent la guerre aux animaux qui en sont les ennemis. Il a embelli l'histoire de ces chasses, et l'a changée en un ordre de chevalerie dans lequel on n'est admis qu'après de grandes prouesses et avec des cérémonies particulières, pratiquées par le grand-prêtre. Mais c'est insister trop long-tems sur des mensonges invraisemblables et des fables absurdes. Je reviens à mes Kabobiquois.

Instruit, autant que je pouvois l'être, sur ce qui les regardoit, j'avois ajouté à ma collection les oiseaux de leur canton, et ne

voulois plus fatiguer mes chevaux à poursuivre inutilement un gibier qui ne se laissoit pas joindre. Je résolus donc de quitter la horde et d'aller en visiter une autre, qu'on m'avoit dit établie au nord-ouest, à une forte journée de celle-ci. Le chef me donna des guides pour m'y conduire ; et le 9 février, nous nous mîmes en marche.

D'abord nous fîmes route, pendant quelque tems, par des sentiers fort étroits, mais qui probablement raccourcissoient notre chemin. Enfin, au débouché d'un défilé, se présenta une plaine qui, se prolongeant vers l'ouest, se terminoit à l'horison par de hautes montagnes, dont le pied étoit couvert de bois.

La verdure de ces forêts me faisoit soupçonner qu'elles étoient arrosées par quelque rivière ; et elles me rappelloient ces bords charmans de la Rivière des Poissons, où j'avois séjourné avec tant de plaisir. Je me flattois de trouver également sur ceux-ci, et des vivres abondantes pour ma troupe, et des collections nouvelles pour mon cabinet, et des objets inconnus pour ma curiosité. En conséquence, je donnai ordre qu'on tournât de ce côté ; et, quoique ce fut une augmentation de chemin, nous prîmes la plaine.

Déja nous y avions marché pendant trois heures, dévorés par un soleil brûlant, quand tout-à-coup l'horison s'obscurcit et envoya sur nos têtes un orage affreux. De longs et fréquens éclairs sillonnoient la nue. Le tonnerre grondoit d'une manière épouvantable ; et nos animaux, par leur agitation et l'inquiétude de leurs mouvemens, annonçoient que la tempête alloit être terrible.

Sans perdre de tems, on déchargea les bœufs ; on dressa ma tente ; on fit des abris avec des peaux et des nattes ; enfin, tout le monde mit la main à l'ouvrage. Mais nos précautions furent inutiles. Le vent devint si impétueux qu'aucun de nos abris ne put résister. Ma tente fut renversée, et je fus réduit à me cacher sous la toile ; tandis que tous mes gens se garantissoient comme ils pouvoient.

Pendant ce tems, la pluie tomboit en torrens, et l'averse étoit telle qu'on eût dit que l'Afrique alloit être noyée. Néanmoins ce ciel, qui sembloit se fondre en eau, étoit tout en feu par les éclairs. Ils embrasoient

brasoient l'atmosphère toute entière, pendant que la foudre, éclatant de toutes parts autour de nous, nous faisoit craindre à tous d'en être frappés.

J'avois vu, dans la Caffrerie, de violens orages. Je connoissois ceux du Cap, si redoutés des matelots et des voyageurs. Je n'avois point oublié ceux de Surinam, qui chaque jour, pendant deux mois, s'élevant régulièrement avec la marée, annoncent la saison des sécheresses. Mais jusqu'alors je n'en avois point vu encore qui fussent aussi effrayans. Pour la première fois de ma vie, le tonnerre me fit trembler.

Il est vrai que pour garantir et préserver ma provision de poudre, je l'avois placée, avec moi, sous la toile; et qu'en craignant pour nous la chûte de la foudre, je la craignois encore pour mon magasin, qui, par son explosion, m'eût fait sauter avec lui.

Mes transes sur ce double danger durèrent plus d'une heure. Enfin, le tonnerre cessa, quoique la pluie continuât encore; et alors chacun de nous tirant la tête de dessous ses couvertures, nous nous cherchâmes des yeux les uns les autres. Surpris de nous retrouver vivans, nous nous félicitions d'avoir échappé à un pareil danger.

Mes guides kabobiquois s'applaudissoient seuls de l'orage. Accoutumés, disoient-ils, à en éprouver souvent de pareils, et même de plus bruyans encore, ordinairement ils n'en avoient que le bruit, sans profit aucun; tandis que celui-ci alloit donner de l'eau à leurs puits et des herbes nouvelles à leurs bestiaux. Aussi l'avoient-ils regardé comme un bonheur; et leur joie étoit même telle qu'ils étoient restés assis tranquillement, exposés à l'averse, et sans chercher aucunement à s'en garantir.

Tous nos animaux, moutons, bœufs et chèvres, s'étoient, pendant la tempête, dispersés de côté et d'autre dans la plaine. Il fallut les rassembler. Après quoi, voulant trouver un campement près du bois et de la rivière que j'y soupçonnois, je me remis en route. Qu'eussions-nous fait au milieu de cette campagne inondée, et sous une pluie qui, quoique moins forte qu'auparavant, tomboit néanmoins toujours avec violence? Percé jusqu'à la peau, le désagrément

d'être mouillé un peu plus long-tems n'étoit rien pour moi.

Il est vrai que tous mes effets étant trempés, ils doubloient la charge des bœufs. D'ailleurs, la terre, quoique sablonneuse, avoit reçu tant d'eau qu'elle ne pouvoit avoir tout absorbé. De toutes parts elle étoit couverte de lagunes; et les animaux, obligés de marcher à travers ces flaques sans savoir où ils posoient le pied, trébuchoient à chaque pas et couroient risque de s'estropier sous leur charge.

Heureusement, quand nous arrivâmes à la lisière du bois, la pluie cessa tout-à-fait; et le calme nous permit d'allumer des feux pour sécher nos effets et nos habits. Le reste du jour et la nuit toute entière furent employés à cette opération.

Plusieurs fois nous fumes interrompus par des craquemens d'arbres, qui se faisoient entendre fort près de nous. Ce bruit étoit occasionné par des éléphans, que nous écartâmes avec quelques coups de fusil, et qui, venant pâturer auprès de mon camp, cassoient des branches pour leur nourriture.

Le lendemain, quand le jour parut, j'en vis, dans une étendue de la plaine qui ne comprenoit guère qu'une demi-lieue, plus de cent réunis. Sans doute ils nous distinguoient aussi facilement que nous les appercevions eux-mêmes; et néanmoins ils n'en paroissoient pas plus effarouchés.

Mes chasseurs, à cette vue, furent transportés d'aise. A l'instant, ils apprêtèrent leurs armes; et déja leur imagination s'exaltoit sur tout l'ivoire qu'alloit leur procurer cette chasse merveilleuse. Mais je n'avois plus pour elle cette ferveur d'un débutant. Blasé, en quelque sorte, sur ce plaisir, je n'oubliois pas les dangers dont il étoit presque toujours accompagné. D'ailleurs, l'incommodité d'emporter ces dents sans voiture, ne me donnoit pas grande envie de les posséder.

Avec de pareilles dispositions, un oiseau d'espèce nouvelle eût été plus precieux à mes yeux que douze des plus belles défenses d'éléphant. En conséquence, je me mis à parcourir la forêt, où j'eus le plaisir de tuer deux charmans oiseaux, mâle et femelle; ils ap-

prochent du genre du ramier, mais ils en diffèrent assez, je crois, pour mériter d'en être séparés, puisqu'ils ont le bec infiniment plus gros que ne l'ont ordinairement les pigeons. Ils ont aussi les ongles plus crochus et les doigts plus larges et plus plats. Du reste, les couleurs les plus belles parent leur plumage, qui est, en général, d'un beau vert sur le corps; les plumes des aîles sont bordées d'un jolie jaune jonquille, qui est aussi la couleur du ventre du mâle; sur le sommet de l'aîle se remarque une large plaque de couleur violette. Les pieds sont rouges. Cette charmante espèce, entièrement nouvelle, fera partie de mon ornithologie, où j'en donnerai les figures.

La lisière du bois, près duquel j'étois campé, couroit nord-quart-ouest. Ainsi elle étoit dans la direction de notre route; et, en la suivant, je m'approchois de la horde que j'allois visiter. Mais, après quelques heures de marche, nous nous trouvâmes arrêtés par un torrent qui, descendant des montagnes, étoit extrêmement grossi des eaux de l'orage; et en attendant qu'il décrût et qu'il nous fût possible de le traverser, il me fallut camper sur ses bords. Au reste, le lieu étoit agréable, et j'y trouvai diverses espèces d'oiseaux, dont la rencontre me dédommagea bien agréablement du désagrément que me causa ce retard.

Klaas, qu'une longue pratique avoit rendu naturaliste, et qui connoissoit aussi bien que moi tout ce que j'avois dans ma collection et ce qui pouvoit y être nouveau, mettoit à l'augmenter, une ardeur infatigable. Il tua, et m'apporta, un oiseau magnifique, qui m'étoit totalement inconnu, et qui avoit des caractères si confus que je ne sus comment le classer.

Au premier coup-d'œil, je l'eusse pris pour un coucou; et en effet, il avoit quelque rapport avec ce genre; mais il n'en étoit pas un. Il avoit les pieds plus forts, les ongles plus crochus et cranés. D'ailleurs, Klaas, avant de le tirer, l'avoit vu s'accrocher au tronc des arbres, selon les allures du pic; puis, comme lui, en frapper l'écorce avec le bec.

D'ailleurs, ses ongles et ses doigts sont absolument les mêmes, et distribués comme ceux des pics; mais sa queue n'est pas propre à le sou-

tenir comme celle des pics ; aussi ne grimpe-t-il pas, mais se soutient seulement en s'accrochant sur les troncs des arbres, où il cherche sa nourriture. Il a le bec courbe et gros; c'est enfin, une de ces espèces qui nous démontrent sans cesse l'insuffisance de nos méthodes. Je n'oublierai pas cette belle espèce dans mes descriptions.

La crue du torrent n'avoit duré que vingt-quatre heures, et dès le second jour j'eusse pu le traverser à sec. Déja nous n'étions plus qu'à trois lieues de la horde. Mais ce jour même, quelques-uns des Sauvages qui la composoient, apperçurent de loin mon camp, et s'en approchèrent pour le reconnoître.

Bientôt ils distinguèrent mes guides kabobiquois, leurs voisins et leurs amis; et alors ils vinrent me faire visite. Je me conciliai leur amitié par quelques présens, et leur donnai, pour leur chef, une ration de tabac ; en les chargeant de lui dire que mon dessein étoit de le visiter, et que le lendemain je serois dans son kraal avec toute ma troupe. Cependant, nous ne pûmes partir que l'après-dîner, parce que les bœufs que j'avois achetés dans la dernière horde y étoient retournés pendant la nuit, et qu'il fallut courir après eux pour les ramener.

Le chef, accompagné de toute sa troupe, m'attendoit, aux deux tiers de la route, sur les bords d'un ruisseau. Quand je parus, j'excitai chez elle le même empressement, la même surprise, la même curiosité que dans la horde précédente. Je ne dirai rien sur celle-ci. Elle étoit composée également de Kabobiquois ; et par conséquent, mœurs, usages, armes, caractère, tout y étoit semblable.

La seule différence que j'y vis, c'est que, dans la première, il n'y avoit que quelques hommes qui eussent une chaussure de sandales; au lieu que dans celle-ci tout le monde, hommes, femmes et enfans, en portoient. Au reste, cet usage n'est chez eux, ni luxe ni mollesse, mais une précaution indispensable et nécessaire, ordonnée non-seulement par la nature rocailleuse de leur pays, mais encore par les mimosas dont il est couvert. Cet arbre porte des épines en très-grand nombre, de sorte que la terre en est toujours jonchée ; ainsi, c'est pour se préserver des piqures que ceux-ci avoient contracté l'habitude de se chausser de sandales.

Néanmoins, comme toute nouveauté chez des étrangers paroît presque toujours ridicule, mes gens, accoutumés à marcher pieds nuds, trouvoient celle-ci tout-à-fait étrange; et pour distinguer cette horde d'avec celles que nous avions vues jusqu'alors, ils l'appeloient horde des porte-sandales.

Moins nombreuse que la précédente, elle n'étoit composée que de deux cens têtes. Elle avoit aussi bien moins de bestiaux; tant parce que le terrein, par sa maigreur, offroit peu de pâturage, qu'à raison des incursions fréquentes des Houzouânas, qui souvent venoient les piller. Il n'y avoit pas long-tems encore qu'elle s'étoit vue enlever trente bœufs. En vain le chef avoit armé tout son monde pour les recouvrer; il n'avoit pu en reprendre que six : encore étoient-ils si blessés, à coups de flèches et de sagaies, qu'il avoit fallu les tuer sur la place et les rapporter au kraal, en morceaux, comme objet de nourriture.

Malgré leur pauvreté, ces Sauvages avoient le désintéressement et la générosité de leur nation. Quoique je ne leur eusse distribué, en présens, que des misères, tout les soirs ils m'apportoient dans mon camp une quantité considérable de lait. Pendant le tems que je passai parmi eux (et j'y restai huit jours, parce que les mimosas étant en pleine fleur, j'y trouvois beaucoup d'insectes et d'oiseaux), les uns me suivoient à la chasse, dans le dessein de m'y rendre les petits services qui dépendoient d'eux; et d'autres couroient de toutes parts pour me chercher des insectes. De mon côté, je me faisois un devoir et un plaisir de les obliger. Mes fusiliers alloient chasser pour eux, les rhinocéros et les éléphans; et quoique, pendant les huit jours, ils n'aient pu parvenir à joindre un seul de ces farouches animaux, ils tuèrent au moins beaucoup de gazelles et plusieurs buffles, qui, en très-grande partie, furent abandonnés à la horde. Ces buffles étoient absolument de la même espèce que ceux que nous avions tués à la côte de l'est. Ils étoient seulement beaucoup plus forts de taille, mais moins délicats étant moins gras.

Plus heureux dans mes excursions, je trouvai, pour ma collection, deux espèces d'oiseaux rares. L'une étoit le rolier, connu

sous le nom de rolier du Sénégal ; l'autre, le guépier, couleur de rose, appelé guépier de Nubie. En ajoutant à leur dénomination celle du pays où elles se trouvent, les naturalistes n'ont pas voulu, sans doute, donner à croire qu'elles n'existoient que là. Mais c'est-là probablement qu'elles ont été découvertes pour la première fois, et, comme beaucoup d'autres, qui portent aussi des noms de contrées, elles peuvent se rencontrer ailleurs.

Les buffles étoient si communs dans le canton, qu'ils venoient tranquillement paître à peu de distance de mon camp. Néanmoins, dès que nous cherchions à les approcher, ils fuyoient et rentroient dans le bois. Cet animal, méfiant et hagard, ne sait que s'éloigner du danger. Ce n'est que quand il est attaqué et obligé de se défendre, qu'il semble sentir et connoître les forces immenses dont l'a gratifié la nature.

Quant aux giraffes, il n'en existe pas plus dans ce canton que dans ceux que je venois de quitter. Cependant il y avoit quelques vieillards qui disoient en avoir vu dans leur jeunesse ; et à la description qu'ils en faisoient, le fait me paroissoit certain. Mais j'ignore pourquoi aujourd'hui il en est autrement ; et j'en conclus que s'il est des animaux qui occupent une grande latitude de pays, il y en a d'autres qui ne peuvent vivre que dans une zone fort étroite.

Ce qui occupoit principalement ma horde kabobiquoise, c'étoit la crainte des Houzouânas. Du matin au soir, je n'entendois prononcer que le nom de Houzouâna. Si l'on chargeoit mes truchemens de me dire quelque chose, c'étoit sur les hostilités, les brigandages et les vols des Houzouânas.

Cette nation active, plus redoutée encore que redoutable, avoit un établissement à une vingtaine de lieues environ, vers le nord ; et elle occupoit la chaîne des montagnes qui du nord s'étendent à l'est. Le sol ingrat sur lequel elle étoit répandue l'empêchant de former des peuplades nombreuses et régulières, elle se divisoit en pelotons, plus ou moins considérables selon les circonstances et les lieux. Mais la même cause la réduisant souvent à une grande disette de vivres, elle fait des incursions sur ses voisins et pille leurs

troupeaux. Ces brigands, vivant de rapines, sont tellement craints à la ronde pour leur valeur, qu'une poignée d'entre eux va faire fuir toute une horde entière de deux cents hommes armés complettement; et si, quand ils se retirent avec leur butin, on cherche à suivre leurs traces, c'est plus pour s'assurer de leur retraite que pour les combattre.

La horde kabobiquoise elle-même, quoique d'une nation plus brave que toutes les autres peuplades d'alentour, n'étoit pas plus aguerrie contre eux. Elevée dès l'enfance à les redouter, elle croyoit la résistance inutile, et ne prenoit aucune précaution pour prévenir et repousser les attaques.

Cependant, elle venoit tout récemment de conclure, avec la division la plus voisine, un traité de paix; et dans le dessein de s'assurer quelque tranquillité, elle s'étoit engagée à lui payer, annuellement, un tribut d'un certain nombre de pièces de bétail. Ceci ressemble à un commencement de civilisation; mais ces lâches et honteuses conditions avoient été presque aussitôt violées que conclues. Les Houzouânas des divisions plus éloignées, prétendoient n'y être entrés pour rien, et en conséquence ils continuoient leurs hostilités et leurs brigandages. On accusoit même celle qui avoit accepté la paix, de se prêter à leurs incursions, de les avertir des momens favorables, et de partager avec eux le fruit de leur pillage. Ainsi, tout démontre ce qu'est l'homme dans l'état d'isolement, ce qu'il doit nécessairement devenir quand il commence à se grouper, ou qu'il sent près de lui d'autres hommes.

Depuis que le chef avoit vu l'effet de mes fusils, et senti combien de pareilles armes me rendoient supérieur à ses ennemis, il avoit cherché à m'animer contre eux et à m'intéresser dans sa querelle. Jaloux de connoître et de visiter cette nation, souvent je l'interrogeois sur elle et lui demandois des éclaircissemens. Mais il répondoit à mes questions par des conseils ou par des plaintes, dont l'intention visible étoit de m'irriter contre elle.

D'un autre côté, il craignoit que quand je serois éloigné, les Houzouânas ne vinssent se venger sur sa horde, de m'avoir enseigné

leur séjour et armé contre eux. Ainsi, employant mes interprètes, tantôt à m'inspirer une grande haine pour ces brigands, tantôt à me conseiller de ne pas avancer plus loin; il étoit sans cesse en contradiction avec lui-même. Il ignoroit que dans les différentes peuplades, chez lesquelles je venois de passer, on m'avoit parlé d'eux avec la même terreur, et que tous ces discours n'avoient produit en moi d'autre effet qu'un grand désir de les connoître.

Avec une caravane nombreuse, des chasses lointaines et fréquentes, des feux de nuit très-multipliés, je ne pouvois rester long-tems inconnu à des hommes aussi errans que les Houzouânas. Je ne doutois nullement que dans leurs courses ils ne m'eussent apperçu et découvert; et s'ils ne s'étoient pas montrés encore, c'est que le bruit de mes armes-à-feu, qui se faisoit entendre la nuit et le jour, les avoit, sans doute, dégoûtés de l'envie de venir m'attaquer.

Ce qu'ils étoient pour les Kabobiquois, je l'étois pour eux; et cet état de terreur de leur part me fâchoit beaucoup, parce qu'en les tenant éloignés, il m'empêchoit de les connoître. Quelque fût la supériorité que me donnoit sur eux la nature de mes armes, je n'avois garde d'en abuser. Toute insulte étoit contraire à mes principes. Pour exécuter le projet que j'avois conçu, il me falloit beaucoup d'amis. Par-tout j'avois cherché à m'en faire; et j'étois intimement convaincu que ces Houzouânas, si craints, si décriés, seroient de ce nombre.

Ma troupe pensoit bien différemment. Les conversations que j'avois eues avec le chef venoient de la prévenir sur mon dessein; et, d'après l'obligation où j'étois de me servir de quatre truchemens différens, il ne pouvoit être un secret pour elle.

Dès qu'on en fut instruit dans le camp, je vis tout le monde s'allarmer, les hommes et les femmes se parler avec inquiétude, et les différentes nations se réunir entre elles et tenir des conférences. Quoique je n'entendisse rien à leurs discours, le mistère qu'ils y mettoient, l'air inquiet de leurs physionomies, tout m'annonçoit un orage et une conjuration prête à éclater.

Les Namaquois, comme les plus peureux, furent les premiers qui

qui s'expliquèrent ; et moi, de mon côté, je fus fort aise que le complot commençât par la déclaration de ces imbécilles sans énergie et sans ame. Ils vinrent m'annoncer qu'ils ne vouloient ni s'engager dans un pays dont personne de la troupe n'avoit connoissance, ni s'exposer aux coups d'une nation que toutes les autres avoient en horreur ; et qu'en conséquence ils se sépareroient de moi, si je persistois dans ma résolution.

Je ne répondis à leurs discours que par un éclat de rire ; et les prenant au mot, je leur permis de partir à l'instant même. Or, c'étoit là que je les attendois ; et j'étois d'avance bien assuré qu'aucun d'eux n'en auroit le courage. Obligés, pour s'en retourner, de traverser des contrées infestées des Boschjesman, jamais ils n'eussent osé y passer seuls. C'étoit pour eux une nécessité de rester sous mon aîle, et par excès de poltronerie, ils en étoient réduits à se laisser conduire par-tout où je voudrois les mener. Ce fut la même chose pour leurs autres camarades.

Chaque bande vint me notifier son départ ; mais quand il fallut se séparer de moi, aucune ne l'osa. Leur terreur étoit telle qu'en fuyant les Houzouânas et leur tournant le dos, ils eussent craint encore d'en être attaqués.

Mes Hottentots du Cap, quoiqu'aussi poltrons, se montrèrent moins à découvert ; et d'ailleurs, ceux-ci me donnoient d'autres sujets d'inquiétude. Accoutumés à la vie fainéante des colonies, sans cesse regrettant certaines commodités dont ils se voyoient privés, ils n'étoient nullement propres à des fatigues telles que celles que nous avions à supporter. La différence du climat dans lequel ils se trouvoient transplantés, les rendoit malades ; et si je n'avois pris la précaution de faire de longs séjours dans la plupart des gîtes où je m'arrêtois, ils n'auroient pu suffire au voyage et eussent péri les uns après les autres.

Celui-ci les effrayoit de plus en plus. Moins bruts que leurs camarades, et par conséquent moins francs et moins ouverts, ils étoient assez adroits pour cacher leur pusillanimité sous des prétextes spécieux. Me parler des Houzouânas, c'eût été se trahir imprudem-

ment ; ils n'en prononçoient pas même le nom. Mais, affectant de se montrer bons pères et bons maris, ils me rappeloient, avec un attendrissement simulé, leurs femmes et leurs enfans, qu'ils eussent battus peut-être, s'ils avoient été près d'eux ; ils me parloient de leurs fatigues, de leur santé, et sur-tout des obstacles locaux et particuliers qu'alloit m'offrir mon nouveau projet.

Effectivement, si j'en croyois les gens de la horde, j'avois à traverser un désert qui exigeoit cinq jours de marche, et dans lequel je ne trouverois, ni pour ma troupe, ni pour mes animaux, aucune sorte de nourriture ni de rafraichissement. Pas le moindre vestige de végétation ; pas même de terre végétale. Ce n'étoit qu'une vaste mer de sable, où il ne seroit pas possible de faire un pas sans enfoncer jusqu'aux genoux; mais ce sable, mobile et léger comme la poussière, étoit si fin, que nous courions le risque d'être étouffés au moindre vent ; si même nous ne périssions pas de soif et de faim, de fatigue et de misère, avant seulement d'avoir fait la moitié du chemin.

Ces avis effrayans étoient confirmés en apparence par la conduite des Kabobiquois eux-mêmes. Malgré les invitations de leur chef, malgré l'appas des présens que j'offrois, pas un seul homme de la horde n'avoit voulu consentir à me servir de guide. Mais ce refus ne m'allarmoit point. Tout inquiétant qu'il paroissoit être, je l'attribuois à la crainte qu'avoient tous ces malheureux poltrons d'aller se livrer, en quelque sorte, entre les mains des Houzouânas. Plus on s'obstinoit à me représenter ce pays comme extraordinaire, et plus j'étois empressé de le connoître. Mon imagination s'y représentoit des objets nouveaux pour l'histoire naturelle, des découvertes intéressantes pour le commerce, des détails même fort piquans pour la curiosité, et d'autant plus singuliers que personne encore avant moi n'avoit été à portée d'en être instruit.

Quant à toutes les relations effrayantes qu'on m'en faisoit, je n'y voyois que des récits exagérés qui, en passant successivement par la bouche de mes différens interprètes, grossissoient selon la peur plus ou moins grande de chacun d'eux. Et après tout, puisque les Houzouânas venoient jusqu'à la horde pour la piller, je pouvois

bien, sans plus de danger, aller jusqu'à eux pour les voir.

J'avoue cependant que ce qu'on me disoit sur la nature du sol, ne me paroissoit pas tout-à-fait dénué de quelque fondement. Quand, en venant chez les *Porte-sandales*, je m'étois détourné vers le bois, j'avois trouvé la plaine couverte d'une poudre grisâtre, si épaisse qu'elle cachoit, non-seulement la terre, mais encore les herbes et les cailloux. Ce phénomène singulier étoit trop frappant pour n'être point remarqué par moi; mais il m'avoit rappelé certaines lectures faites autrefois, et avoit produit quelques réflexions qui, par leurs résultats, me paroissoient devoir être intéressantes.

Selon le savant voyageur Hasselquist, « il n'est point de pays au « monde, si l'on en excepte la Pologne, qui renferme dans son « sein une aussi grande quantité de sel commun que l'Egypte. Le « fond de son terrain n'est presque composé que de montagnes de « sel... Des fosses creusées, de distance en distance, rendent un sel « rougeâtre, mêlé de chaux, et nommé natron par les Egyptiens « d'aujourd'hui... Ils regardent les puits d'eau douce comme un mi- « racle... Sans les secours du Nil, l'Egypte seroit inhabitable, com- « me une portion de l'Arabie l'est par la même cause... Les terres « même les plus noires renferment beaucoup de sel; ce qu'on véri- « rifie facilement le matin, avant le lever du soleil, par la quan- « tité de sel blanc dont elles sont revêtues; à-peu-près comme on « voit en Suède, dans l'arrière-saison, la terre couverte de frimats « ou d'un peu de neige. Un terrain salé, ajoute l'auteur, doit pro- « duire des plantes salées; aussi s'en trouve-t-il en Egypte, et « beaucoup plus qu'en aucun autre endroit du Levant ».

L'Egypte est située au-delà du tropique du Cancer; et moi je me trouvois près de celui du Capricorne; c'est-à-dire, en-deça et à égale distance de l'équateur. Or, ce que Hasselquist m'apprenoit de l'Afrique septentrionale, je le trouvois dans la méridionale, à la même latitude; et voilà ce qui me frappoit d'étonnement. J'admirois comment la nature offroit des ressemblances si frappantes dans deux contrées éloignées de près de douze cents lieues, mais situées sous des parallèles semblables.

Je ne suis point chymiste ; et j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le regretter. Il seroit à souhaiter qu'un voyageur réunît, s'il étoit possible, toutes les connoissances utiles ; mais chacun ordinairement est décidé dans ses études par un goût prédominant, presque toujours exclusif à tout autre ; et, comme naturaliste, je m'étois livré tout entier à la partie du règne animal. Néanmoins, sans être chymiste, tout jusques-là m'avoit montré cette immense quantité de sel marin que Hasselquist avoit trouvée en Egypte ; et je croyois même commencer à y trouver également du natron.

En m'éloignant du Cap, j'avois remarqué constamment que les eaux, d'abord légérement saumâtres, se chargeoient de sel, à mesure que j'avançois vers l'équateur. Rien de plus rare qu'une eau parfaitement douce. Les torrens même offroient une salure très-sensible. A peine une lagune avoit-elle été échauffée par le soleil, qu'on voyoit s'y former une croute de sel concret et cristallisé. Tout étoit salé, jusqu'aux plantes ; et, selon la disposition de leurs fibres, plus ou moins favorable à l'infiltration du sel, chacune étoit plus ou moins âcre.

Parmi les plantes salées de l'Egypte, Hasselquist compte la salicore, et spécialement plusieurs espèces de chenopodia et de mesembryenthemum. Or, ces végétaux sont également indigènes à la partie méridionale de l'Afrique, et fort abondans, sur-tout dans le pays des Kabobiquois.

Enfin, tous les voyageurs nous racontent que les Egyptiens, malgré la salubrité de leur climat, sont sujets à la cécité : infirmité fâcheuse qu'il faut attribuer principalement à cette poussière de sel que les vents poussent si souvent dans leurs yeux ; et il est également beaucoup d'aveugles dans les contrées dont je parle. Je n'en ai même vu que là ; et les habitans y ont généralement les yeux plus ou moins affectés de maladie.

Ce rapport frappant entre deux pays qui sont séparés par toute la largeur de la zone torride ne pouvoit manquer d'exciter puissamment ma curiosité. Je soupçonnois que cette poudre dont j'avois vu la plaine couverte étoit du natron. Peut-être devois-je en trouver

davantage encore, en avançant plus loin dans la contrée ; et ce sol sans végétation, dont me parloient les Porte-sandales, me le faisoit conjecturer et ajoutoit, aux motifs que j'avois déja, un motif de plus pour achever mon projet.

L'opposition qu'y apportoient mes gens n'avoit rien à mes yeux qui fût capable de le suspendre. Aguerri contre leurs petites insurrections, je n'en étois nullement intimidé, et riois également des objections et de la mauvaise humeur des uns, comme de la poltronerie et des doléances des autres.

Mes Hottentots eux-mêmes n'étoient plus pour moi, en ce moment, que des enfans qui se lamentent et pleurent lorsqu'ils se voient éloignés de leur nourrice. Depuis que je m'étois déterminé à me faire accompagner et annoncer d'une horde à l'autre par l'habitant du pays, ils étoient devenus ceux de ma troupe dont je pouvois me passer le plus aisément. Ma méthode nouvelle m'offroit même tant de facilités et d'économie ; ils me devenoient si inutiles et si onéreux que peut-être me fussé-je applaudi d'en être abandonné.

D'ailleurs, la manière dont je voyageois actuellement, n'exigeoit, à beaucoup près, ni la même quantité de monde ni le même appareil. J'avois commencé mon voyage avec des charriots, et cette méthode entraînoit des inconvéniens sans nombre.

Indépendamment des accidens et des retards qu'elle n'occasionnoit que trop souvent; indépendamment de l'impossibilité où j'étois de les réparer, s'ils se brisoient, il me falloit, pour les entretenir et les faire rouler, des dépenses considérables et superflues. C'étoient des provisions d'outils et de ferrures; c'étoit un grand nombre d'hommes pour les conduire et veiller aux animaux ; c'étoient sur-tout des doubles relais, objet très-couteux et d'un remplacement fort difficile, parce qu'à une certaine distance des colonies il n'étoit pas aisé de trouver des attelages tout dressés. J'ai raconté ci-dessus tout ce qu'il m'en avoit couté de peines et de fatigues dans les neiges du Camis, pour me procurer quelques mauvais bœufs, que bientôt j'avois vu périr en route, sans m'avoir été d'aucun usage.

En laissant mon camp sur les bords de l'Orange, j'avois spécialement voulu m'assurer s'il me seroit possible de me faire suivre désormais par mes charriots. Je m'étois proposé encore de tâter, en quelque sorte, différentes nations sauvages, d'essayer leur caractère, et de savoir jusqu'à quel point je pouvois me fier à elles et compter sur leur secours. Cette double connoissance m'étoit absolument nécessaire pour continuer mon voyage : sans elle, il n'y avoit point de succès à espérer pour moi, et peut-être eussé-je été arrêté dès le premier pas.

La seconde épreuve m'avoit réussi parfaitement. Par-tout j'avois rencontré des amis ; par-tout je trouvois des hommes sûrs, qui me conduisoient d'une horde à l'autre, dont les secours et les services ne me coutoient que des bagatelles. Libre comme l'air, je ne dépendois de personne. Les gens acquis ainsi n'opposoient à mes volontés ni difficultés, ni retards, ni oppositions; et tout m'annonçoit que je pouvois aller par toute l'Afrique.

Quant à mes voitures, il ne falloit plus y compter. A mesure qu'on s'éloigne des colonies et qu'on s'avance vers le tropique, le pays devient de plus en plus âpre et montueux. De toutes parts on n'y voit plus que montagnes et rochers, dont les défilés sont pour la plupart escarpés comme des précipices, et par conséquent impraticables aux charriots.

Je me voyois réduit à voyager avec des bœufs de charge ; moyen moins embarrassant, et infiniment plus économique, puisqu'en exigeant beaucoup moins de bêtes, il me dispensoit d'en avoir d'inutiles et m'assuroit de pouvoir trouver par-tout celles qui m'étoient nécessaires.

Dans le moment, et avec mon projet de visiter les Houzouânas, il me restoit une troisième épreuve à faire. Aucun des Porte-sandales ne voulant me servir de guide, les moyens sur lesquels je comptois et qui jusqu'alors m'avoient réussi pour communiquer d'une horde à l'autre, me manquoient tout d'un coup. Leur refus interrompoit la chaîne de mes correspondances ; et il me falloit trouver le moyen d'y suppléer et de la rétablir par moi-même. Si je parvenois sans

eux à pénétrer chez ce peuple qu'on me peignoit avec des couleurs si noires ; si je réussissois à me concilier son amitié, je n'avois plus rien à craindre ; il n'étoit point de nation que je ne pusse espérer de connoître ; et d'avance, le succès de mon voyage se trouvoit assuré.

Cependant mon excursion chez les Houzouânas ne pouvoit être que très-courte ; et il me devenoit même impossible d'aller plus loin. Comme je ne m'étois proposé de quitter mon camp de l'Orange que pendant quelques mois, je n'avois emporté qu'une foible pacotille que les circonstances venoient d'entamer fortement, et qui tiroit à sa fin. Or, quel espoir de me faire des amis, si je n'avois plus de présens ?

Je sais que naturellement le Sauvage est bon ; c'est-à-dire, que si on ne l'offense pas, il ne nuira point. Peut-être même pourra-t-on obtenir de lui quelques services gratuits. L'intérêt n'est point sa passion dominante. S'il désire avec avidité les objets qu'on lui montre, c'est plus par une sorte de curiosité enfantine que par un vrai besoin.

Néanmoins il ne faut pas se flatter d'en tirer certains secours, si on ne lui présente point l'appas de quelque récompense.

Une autre raison encore qui me forçoit à hâter mon retour vers l'Orange étoit l'état où j'avois laissé mon camp. Ma giraffe, exposée sur des piquets, pouvoit se gâter. Mes collections, fruit d'onze mois de peine, couroient les mêmes risques ; et je devois attendre de Swanepoel plus de bonne volonté que de soins réels. En le chargeant de l'inspection générale de ma caravane, je lui avois donné un emploi qui, convenable à son âge, exigeoit de lui peu de travail. Il s'étoit accoutumé à cette vie inactive. Aussi, quand il avoit balayé ma tente et fait mon café ou mon thé, croyoit-il avoir rempli sa journée.

Avec un pareil homme, je ne devois pas compter beaucoup sur l'activité qu'exigeoit, pendant ma longue absence, la tenue de mon camp. D'ailleurs, qui pouvoit me répondre de la vie d'un vieillard ? et ne fût-il même que malade, combien d'inquiétudes ne devois-je pas avoir pour le fruit de tant de peines ?

Au milieu de ces perplexités et de ces déterminations vagues que venoit de me causer l'incertitude des moyens d'exécution, je pris le parti de consulter mon fidèle Klaas. Dans les circonstances embarrassantes, ce brave homme étoit mon conseil ; et toujours j'avois trouvé en lui autant de bon sens que de zèle et de courage. Je lui communiquai mes réflexions, mes projets nouveaux et les difficultés ainsi que les espérances que j'y entrevoyois.

Il m'écouta très-attentivement ; puis me frappant dans la main, me dit qu'il étoit de mon avis sur mes dispositions nouvelles, et principalement sur mon dessein de ne plus voyager qu'avec des bœufs de charge. « Pour ce qui regarde, ajouta-t-il, l'envie que « vous avez d'aller chez les Houzouânas, je n'ai pas besoin de vous « dire que je suis prêt à partir dès l'instant ; vous savez que par- « tout où il vous plaira d'aller, Klaas vous suivra toujours fidelle- « ment et avec plaisir ; mais s'il vous faut, avec moi, quelques per- « sonnes de bonne volonté, je réponds de cinq de mes camarades, « sur lesquels vous pouvez compter, comme sur moi, jusqu'à la « mort. »

Cette protestation de dévouement dans un homme d'un zèle éprouvé, l'assurance qu'il me donnoit de quelques compagnons braves et déterminés ; tout cela me causa tant de joie et m'exalta tellement la tête, que, dans un premier mouvement, je fus tenté de congédier tout ce qui m'étoit inutile, et de partir sans délai à l'instant même. Mais un retour de réflexion m'arrêta. Je vis qu'un demi jour me seroit avantageux pour disposer mes préparatifs ; en conséquence, je différai mon départ jusqu'au lendemain matin, et donnant ordre aux cinq hommes que m'avoit désignés Klaas, de se tenir prêts à partir de bonne heure, je déclarai aux autres que je les laissois maîtres de leur conduite, mais que cependant j'admettrois avec moi ceux qui auroient le courage de me suivre.

Mon plan nouveau étoit d'aller chez les Houzouânas et de revenir au camp de l'Orange, non par la route que j'avois suivie, mais par une autre quelconque, qui me donneroit lieu de connoître de nouvelles peuplades. Arrivé au camp, je me proposois de reprendre

dre mes équipages, et d'aller, toujours par un chemin différent, les déposer au Cap, afin de recommencer, à des époques mieux choisies, et uniquement avec des bœufs de charge, un troisième voyage, dont je me promettois plus de succès que du second, et que je devois diriger par les contrées à l'est des montagnes du Camis.

Pour celui-ci, je prévoyois avoir besoin des Houzouânas; et c'est dans ce dessein que je voulois les éprouver et m'assurer d'eux. Au reste, ma nouvelle manière de voyager, plus leste et plus commode, ainsi que moins dispendieuse, me garantissoit encore des ressources plus abondantes et des facilités de découvertes, dont l'espoir enchantoit déja mon imagination.

Au point du jour, ma caravane entière se trouva prête à partir. Pendant la nuit, les Grands Namaquois avoit tenu conseil entre eux; et ils s'étoient, comme je l'avois prévu, décidés à me suivre, non par courage ou par zèle, mais par pure poltronerie, et dans la crainte d'être attaqués des Boschjesman, s'ils retournoient chez eux sans escorte.

Mes Hottentots, qui se croyoient bien supérieurs aux Grands Namaquois, et qui eussent rougi de se montrer moins braves, se piquèrent d'affecter plus d'ardeur encore; et leur exemple entraîna le reste de la troupe. Koraquois, Kaminouquois, Petits Namaquois, gens de la horde du Baster, tous disputèrent d'empressement. C'étoit à qui témoigneroit une plus grande impatience du départ. Ces Portesandales, dont les récits avoient d'abord inspiré tant de frayeur, n'étoient plus à présent qu'un objet de risée. On plaisantoit sur eux, et l'on disoit hautement que s'ils avoient refusé de m'accompagner, c'est parce qu'ils craignoient de mouiller ou de gâter leur chaussure.

Avant de songer au départ, j'avois eu soin de leur demander le peu de renseignemens qu'ils étoient en état de me donner sur la route qu'il me falloit tenir. Ils m'avoient dit qu'après un ou deux jours de marche vers le nord, je trouverois une vaste plaine, terminée à l'ouest par une chaîne de montagnes; que je devois traverser la plaine; et que c'étoit dans les roches des montagnes que

je rencontrerois l'établissement des Houzouânas, dont ils m'avoient parlé.

Je m'orientai d'après ces instructions, et vers midi nous fîmes notre première halte sur les bords d'un lac de sel. Ce sel, cristallisé, offroit une lame qui le couvroit dans toute son étendue. Probablement elle avoit été formée à sa surface et le surnageoit; mais l'orage des jours précédens y avoit porté tant de pluie, qu'elle se trouvoit entre deux eaux.

Mes gens étoient assis sur les bords du lac de sel, et ils s'apprêtoient à dîner, lorsqu'ils apperçurent au loin, dans la plaine, quatre hommes qui la traversoient. Cette vue les glaça d'effroi. Ils s'écrièrent que c'étoient des Houzouânas; et quoiqu'ils fussent dix ou douze contre un, ils craignoient déja d'en être attaqués. En un instant, tout ce courage du matin s'évanouit; l'appétit manqua subitement à tout le monde, et je ne sais ce qu'auroit produit l'allarme générale, si Klaas n'étoit venu m'avertir au plus vîte de ce qui se passoit.

Je pris ma lunette, pour examiner les quatre étrangers; et je vis des hommes qui, par la taille, me paroissoient très-grands; tandis que les Houzouânas, d'après le portrait qu'on m'en avoit fait, n'étoient guère que des pygmées, hauts, tout au plus, de quatre pieds et demi. Je tirai quelques coups de carabine, afin de nous faire remarquer d'eux. En effet, ils nous apperçurent; mais ce fut pour eux une raison de s'éloigner, et ils disparurent à l'instant.

Parmi les inconvéniens de route sur lesquels m'avoient prévenu les Porte-sandales, il y en avoit un dont ils ne m'avoient point parlé; c'étoit d'un terrain creux et boursoufflé, sur lequel nous étions obligés de marcher. Semblable à une pâte qui auroit été surprise par un feu trop âpre, il formoit une croute séparée du sol, et qui eût pu, non seulement recéler d'innombrables familles de petits animaux, mais leur permettre encore de faire, entre deux terres, plusieurs lieues en tout sens.

La plupart de nos bœufs, et sur-tout ceux qui étoient pesamment chargés, y enfonçoient, à chaque pas, d'un demi pied, et ces chû-

tes continuelles les tourmentoient et les rendoient furieux. Nous-mêmes nous n'en étions pas exempts. Au moment où nous nous y attendions le moins, le terrain tout-à-coup s'enfonçoit sous nos pieds; et l'on conçoit tout ce qu'une pareille marche devoit nous donner de fatigues et d'impatience.

A cet inconvénient s'en joignoit un autre, plus insupportable et plus désespérant encore ; celui de cette cristallisation saline qui, répandue par-tout et frappée par un soleil ardent, nous brûloit d'une réverbération enflammée, en même tems qu'elle nous éblouissoit par le reflet des rayons. La poussière légère qui la couvroit, et qui en faisoit partie, s'élevoit autour de nous au moindre coup de vent. Nous-mêmes d'ailleurs, par les mouvemens indispensables de notre marche, nous en excitions des nuages épais, qui, nous montant au visage, venoient remplir et picotter nos yeux. Obligés de la respirer, nous en avions les narines ulcérées. C'étoient des cuissons intolérables. Nos lèvres en étoient même tellement attaquées qu'au moindre mouvement pour parler elles saignoient; et qu'une phrase à prononcer devenoit pour nous une souffrance.

Je m'apprêtois à reprendre ma route après le dîner, afin d'échapper à ce fléau. Un orage qui survint suspendit ma marche et nous obligea de passer la nuit près du lac.

Ce contretems néanmoins ne fut pas perdu pour mes gens. *Nécessité d'industrie est la mère*, a dit un poëte françois. Dans la marche du matin, ils avoient extrêmement souffert de la chaleur du soleil. Pour s'en garantir pendant le reste du voyage, ils prirent tout ce qu'ils avoient de peaux sèches de moutons et de gazelles, et s'en firent des chapeaux plats, qui, étant rabattus sur les oreilles et noués avec des courroies sous leur menton, les faisoient ressembler, d'une manière ridicule, aux Alsaciennes des environs de Strasbourg, lorsqu'elles vont dans les champs sarcler leur tabac et leurs légumes.

Les douleurs vives que j'éprouvois aux yeux et au gosier, la crainte d'en éprouver de plus dangereuses encore, me firent prendre, de mon côté, quelques précautions. Ce n'étoit pas pour m'abriter la tête du soleil, comme eux ; mon chapeau rabattu et fort

garni de plumes d'autruches suffisoit pour me garantir : mais je voulois me faire un garde-vue contre cette éblouissante réverbération du soleil, et une sorte de paravant contre ces nuages de poussière caustique qui m'ulcéroient.

A cet effet, je me fabriquai, avec du fil de laiton, un petit parasol, que je couvris d'un mouchoir, et qui, assez léger pour ne me fatiguer en aucune manière, me devint pourtant très-utile. Son usage parut à mes gens d'une telle commodité qu'à mon exemple, tous voulurent en avoir, et que changeant la forme des peaux dont ils s'étoient couvert la tête, ils les transformèrent en parasols. Ces abris étoient ridiculement faits, j'en conviens; mais ils avoient leur avantage, et ils leur furent d'une grande ressource dans la route.

Une invention plus risible encore fut celle de plusieurs de mes gens. Ils avoient arrangé une grande peau de buffle sur des piquets, et la portoient au-dessus de leurs têtes, en guise de dais.

Les femmes seules supportèrent avec courage l'extrême fatigue d'un voyage si extraordinaire. Rien n'altéra leur gaieté. Toujours également lestes, toujours folâtres, elles ne songeoient qu'à plaisanter aux dépens des hommes et de leur ridicule affublement. Pour moi, j'étois à pied comme les femmes, et bravois la fatigue, tant pour épargner mes chevaux que pour ne pas risquer ma vie sur des animaux qui, bronchant et buttant des genoux très-fréquemment, m'eussent infailliblement cassé le cou. Au reste, dans la circonstance où je me trouvois, c'étoit pour moi un avantage inappréciable que l'infatigable courage des femmes. Il aiguillonnoit par la honte les dégoûts et l'indolence de ces hommes, qui, ne connoissant pas les motifs particuliers de mon voyage, ne le regardoient que comme une témérité extravagante.

Dans la journée, nous éprouvâmes, malgré nos précautions et nos parasols, une augmentation de souffrances. Soit action de l'excessive chaleur, soit effet du climat ou de la poussière saline, nous eûmes tous des saignemens de nez très-fréquens et des maux de tête intolérables.

La fièvre, qui probablement accompagnoit ces symptomes, nous

donna même à tous ce que jamais mes Sauvages n'avoient éprouvé, et ce que moi-même je sentis pour la première fois de ma vie ; c'étoient des éblouissemens et des vertiges, ou plutôt un véritable délire. Il nous sembloit voir devant nous des charriots, des maisons, des villes ou kraals, des troupeaux nombreux, enfin mille objets divers qui changeoient de forme et en produisoient d'autres, à mesure que nous avançions.

Mais ce qui est à remarquer, et ce qui nous frappa de quelque effroi, en nous faisant sentir le danger et la réalité de notre situation, c'est qu'aucun de nous ne voyoit la même chose, et que ce qui pour l'un étoit une montagne, paroissoit à l'autre une rivière. Bientôt pourtant nous apprîmes à nous défier de ces visions fantastiques ; et à force de nous assurer, par l'expérience, qu'elles étoient imaginaires, nous ne crûmes plus à leur réalité.

Il est vrai que l'effet n'en étoit pas habituel. Dans certains momens elles cessoient totalement, et permettoient à nos yeux de ne plus voir les objets que comme ils existoient réellement. Dans d'autres, au contraire, notre faculté visuelle s'anéantissoit tout-à-coup ; nous éprouvions un éblouissement de cécité, et nous restions comme aveugles pendant plusieurs minutes.

Mes gens attribuoient à sorcellerie tous ces effets contradictoires et destructeurs les uns des autres. Moi, je les croyois principalement dus à l'action du soleil : car, quoique depuis plus de sept semaines il eût quitté le tropique et qu'en avançant vers l'équateur, il ne nous envoyât que des rayons obliques, néanmoins il avoit tellement échauffé la terre, et l'air étoit si brûlant, que le thermomètre restoit constamment au-dessus de cent degrés.

Quoiqu'il en soit de la cause de nos souffrances, elle a influé sur mon tempérament. Depuis cette époque j'ai été sujet à des hémorragies et à des migraines que je n'avois jamais connues auparavant, et que je conserverai probablement pendant le reste de ma vie.

Je n'ai rien dit du tourment de la soif auquel nous fûmes condamnés durant toute la route. Ce n'est pas que nous ne trouvassions de l'eau en abondance ; l'orage de la veille en avoit laissé par-tout ;

mais les terres qu'elle avoit lavées la rendoient si salée qu'il étoit impossible de la boire. Nos bœufs, accoutumés à des sources saumâtres, s'en accommodèrent pourtant; et ce fut un bonheur. Pour moi, j'eusse autant aimé avaler de la saumure. Heureusement nous trouvâmes de loin en loin, dans des creux de roches, quelques dépôts, formés par la pluie, et qui étoient potables.

Le troisième jour enfin, je reconnus la plaine et les montagnes que m'avoient désignées les Porte-sandales. Quand je me sers du mot de plaine, on ne doit pas attacher à cette expression le sens qu'elle a strictement dans la langue françoise. En Afrique on nomme ainsi les espaces et terrains qui, entourés de hautes montagnes, n'ont que des rochers et des monticules beaucoup moins considérables, dont ils sont entrecoupés.

Nous avançâmes dans cette prétendue plaine. J'avois en face les montagnes qu'on m'avoit dit être le repaire des Houzouânas. Elles n'étoient guère qu'à cinq ou six lieues de moi, et me paroissoient s'étendre et se perdre du sud au nord; mais je n'avois garde d'aller m'y engager au hasard.

D'un autre côté, il n'y avoit pas moyen d'envoyer en avant, selon la coutume, quelques personnes de ma troupe, pour m'annoncer et préparer les esprits à mon arrivée. Ceux de mes gens à qui j'aurois tenté de le proposer m'eussent refusé formellement. Je ne voulois même pas mettre à cette épreuve l'attachement de Klaas, quelque dévouement qu'il m'eût montré jusqu'alors. Dans l'embarras où je me trouvois, il ne falloit plus compter que sur moi seul, et attendre, pour me décider et prendre un parti, les circonstances qui alloient naître.

Je fis donc halte et j'ordonnai qu'on dressât mon camp. Mon espérance étoit de découvrir, pendant la nuit, les feux que les Houzouânas allumeroient dans leurs montagnes. Ces signaux devoient m'indiquer les lieux qu'ils habitoient, et, en m'orientant et dirigeant ma marche, m'empêcher d'errer à l'aventure. Pour cela il falloit n'être pas découvert par eux, et par conséquent supprimer les feux allumés de mon côté.

Mais cette mesure devenoit impraticable. A mon arrivée, j'avois vu des hardes considérables de zèbres. J'en avois vu de plus nombreuses encore de cette espèce de gnoux dont j'ai parlé plus haut; et cette quantité d'animaux sauvages devoit en attirer de carnassiers. Or, comment se hasarder à passer une nuit sans feux, dans une contrée inconnue et très-probablement infestée de bêtes féroces?

Ainsi, renonçant à ma première idée, je commençai à battre les environs et à faire une patrouille avec quelques-uns de mes gens, afin de nous rassurer contre tout voisinage d'ennemis. Puis, à la chûte du jour, je donnai ordre qu'on allumât de très-grands feux, et qu'on les multipliât beaucoup; en les disposant cependant de manière qu'ils pussent nous aider à distinguer au loin ce qui se passeroit de dangereux pour nous.

En même tems, pour tenir en respect les Houzouânas, dans le cas où par hasard quelques-uns d'eux nous auroient apperçus, je fis faire une décharge générale de la mousquetterie; et j'eus soin que, de tems en tems, on tirât quelques coups de fusil pendant la nuit.

Pendant la nuit, j'apperçus au loin, vers le sud, un très-grand feu, qui, par le volume dont il paroissoit, malgré son éloignement, me sembloit être un embrâsement d'herbes sèches sur des montagnes. Mais plus près devant nous, à l'ouest, j'en vis trois autres, que je soupçonnai être des signaux. Ceux-ci m'annonçoient que j'étois dans le voisinage de quelque peuplade, soit d'Houzouânas, soit d'une autre nation; et en conséquence, je résolus de m'approcher des montagnes, dès que le jour paroîtroit.

Quand il fallut partir, je me vis arrêté de nouveau par l'irrésolution de mes gens, qui, revenus à leurs anciennes terreurs, craignoient de pénétrer plus avant. Lorsque nous avions quitté la horde sandaliste, le danger ne s'étoit montré qu'en perspective dans le lointain, et on l'avoit bravé. Mais à présent, qu'on le voyoit de près et qu'il étoit grossi par l'imagination, il glaçoit les courages.

Ces patrouilles, ces feux, ces précautions de sûreté que j'avois cru devoir prendre pour la nuit, n'avoient fait qu'augmenter l'épouvante. On craignoit déja que je ne voulusse aller bien au-delà du

pays des Houzouânas. On accusoit Klaas d'avoir trompé la troupe, en donnant à croire que mon dessein, quand j'aurois visité cette nation, étoit de retourner au camp de l'Orange; lorsque mes démarches et tous mes préparatifs sembloient annoncer des projets tout contraires; et ce raisonnement n'étoit pas sans vraisemblance, puisque je n'avois rien dit de la proximité de ce retour.

Tel étoit l'embarras, toujours renaissant, de ma situation. Le grand nombre de personnes que je traînois à ma suite, leur paresse, leur pusillanimité, leur insubordination, me suscitoient continuellement des obstacles qui arrêtoient ma marche et contrarioient mes projets. Déja plusieurs fois j'avois formé la résolution de me débarrasser d'eux et de continuer ma route avec le seul Klaas et les quatre hommes dont il m'avoit répondu. Je me voyois, de nouveau, réduit à prendre ce parti.

Cependant, avant d'en venir à cette extrémité, je voulus leur notifier moi-même l'assurance de mon retour prochain, et acquitter ainsi la promesse que leur en avoit fait Klaas. Je déclarai donc qu'après avoir visité les Houzouânas et parcouru leurs montagnes, je regagnerois, par le sud-ouest, que je leur montrai, ou la mer, ou l'embouchure de la Rivière des Poissons; et qu'ensuite, remontant le fleuve jusqu'à ce que nous trouvassions un gué pour le traverser, nous nous rendrions au camp de l'Orange.

Un pareil projet étoit bien propre à effrayer par le long détour et le circuit considérable qu'il annonçoit. Mais il calma des gens simples qui ne s'en doutoient pas, et qui, accoutumés à voir le soleil se lever et se coucher tous les jours, sans jamais réfléchir sur sa marche et sans songer au lendemain, n'entendoient rien à cette route par l'ouest, et n'y appercevoient qu'un moyen de retour.

Mon discours ne put rechauffer des courages abattus; mais il ramena dans les cœurs l'illusion de l'espoir; c'étoit à moi d'en profiter pour parvenir à mes fins. Quand je donnai le signal du départ, tout s'ébranla dans mon camp, comme par le passé; mais nul ne montra cette ardeur à obéir, qui assure la moitié du succès; on me suivit, voilà tout, et je pressentis alors que j'aurois beaucoup de peine

peine à prolonger l'erreur que je venois de faire naître.

Je ne prévoyois pas de trouver de bonne eau, avant d'avoir gagné le pied des montagnes; mais mes gens, dans leur frayeur, s'écartoient si souvent, pour gagner du tems et retarder le moment de l'arrivée, qu'ils en trouvèrent. Il me fallut m'arrêter et camper là, quoique nous n'eussions fait que quatre lieues.

Pendant la nuit, nous revîmes les mêmes feux que la veille. Enfin, au point du jour, je pris le parti d'aller moi-même à la découverte, chargé de quelques présens.

Pour cette fois, je n'emmenai point Klaas avec moi; il devenoit trop nécessaire à mon camp, et je l'y laissai, afin qu'il pût, en cas d'allarme, contenir et rassurer la troupe; mais je me fis accompagner de quatre hommes qui, d'eux-mêmes, s'offrirent à me suivre, et qui, comme moi, furent armés de toutes pièces.

D'abord je me dirigeai, autant que les défilés et les ravins me le permirent, vers l'endroit où nous avions remarqué des feux. Arrivé avec précaution au pied des montagnes, il fallut les remonter vers le nord, parce que je m'apperçus alors que les détours nous avoient fait descendre trop bas.

L'espace que je fus obligé de parcourir par tous ces circuits forcés, ne m'offrit que des roches entassées les unes sur les autres et surmontées par des pitons plus élevés. L'aspect en étoit vraiment hideux, et sans quelques plantes chétives et rabougries, qui, d'espace en espace, montroient leur triste végétation, on n'y eût vu que le tableau désolant d'une nature inanimée et morte. L'horreur de ce lieu sauvage croissoit encore par le silence qui y régnoit; seulement d'intervalle en intervalle on entendoit les cris aigus des damans, ainsi que la voix discordante des oiseaux de proie, et l'oreille en étoit déchirée.

Je craignois effectivement que l'erreur qui nous avoit égarés ne nous exposât à quelque aventure fâcheuse; et ce fut cette erreur même qui, par le plus heureux des hasards, nous fit découvrir ce que je cherchois avec tant d'incertitude et d'empressement.

En parcourant des gorges, nous apperçumes des traces de pas

d'hommes, toutes fraiches. Elles conduisoient à des roches que nous escaladâmes, et sur lesquelles nous trouvâmes des cendres chaudes et quelques restes de charbons encore brûlans. Il étoit évident que c'étoit-là que, pendant la nuit, avoient été allumés les feux ; et les vestiges qui en subsistoient nous annonçoient que la contrée étoit habitée et que ce que nous cherchions n'étoit pas loin.

Malgré tout ce que jusqu'alors nous avions mis de précautions dans notre route, une pareille découverte nous fit néanmoins redoubler encore d'attentions. Enfin, après quelque tems de marche, nous arrivâmes à un ruisseau qui débouquoit d'une gorge étroite. Sur ses bords paissoient quelques vaches ; et à quatre cents pas plus loin, vers le débouquement, étoit bâti un certain nombre de huttes : c'étoit un campement d'Houzouânas.

Dans le moment, il n'y avoit en-dehors que des femmes, qui, à notre vue, poussèrent un cri d'alarme. Mais au signal les hommes sortirent des huttes, armés d'arcs et de flèches ; et toute la troupe, s'enfonçant dans la gorge, alla se cantonner sur un tertre, d'où, avec assurance, elle observa notre conduite, pour se décider sur celle qu'elle avoit à tenir.

Eloigné comme je l'étois, il n'y avoit nul espoir de me faire entendre ; et d'ailleurs, que dire à des gens dont je ne savois pas la langue. Je pris donc le parti d'en employer une qu'ils pouvoient comprendre ; et je leur fis, ainsi que ma petite troupe, tous les signes d'amitié que les circonstances du moment nous suggérèrent. Mais ce langage étoit entièrement nouveau pour eux. Ils ne l'entendirent point, et je me vis réduit à mettre en usage le seul qui fût à leur portée, celui des présens.

Alors je m'avançai vers leurs huttes, que je trouvai toutes vides, à l'exception d'une seule dans laquelle étoit resté un petit chien. A l'entrée d'une autre, il y avoit un tas de roseaux et quelques os aiguisés, destinés, sans doute, à faire des flèches. Ainsi, qu'on attire un animal domestique par l'appas de quelque friandise, je déposai, auprès du tas, du tabac et des verroteries ; après quoi, je revins à mon premier poste.

Pendant cette opération, ils s'étoient éloignés encore davantage. Mais quand je fus retiré, ils se rapprochèrent, et vinrent ramasser le présent que j'avois laissé.

L'attention avec laquelle ils l'examinèrent, la joie qu'il parut leur causer, me firent croire que, d'après ces préliminaires d'amitié, je pourrois m'aboucher avec eux. Je m'avançai de nouveau, suivi de ma troupe; mais ils se retirèrent une seconde fois.

A la vérité, ils s'éloignèrent beaucoup moins que la première. Je remarquai même qu'ils sembloient discuter entre eux, et je me flattai que peut-être ils ne tarderoient pas à entrer en conférence. Je crus donc qu'il falloit en finir. Je pris un nouveau présent de tabac et de verroteries, et le leur faisant appercevoir, je m'avançai seul vers eux.

Ce moyen de négociation réussit. Un homme se détacha de la bande, et s'approcha de moi, à la distance de cent pas, pour me demander qui j'étois et ce que je voulois? J'avois remarqué avec surprise que cet homme étoit noir, tandis que tout le reste de la horde, hommes et femmes, l'étoit beaucoup moins que les Hottentots mêmes. Mais ce qui m'étonna bien davantage, ce fut de l'entendre me questionner en hottentot. Je répondis, dans la même langue, que j'étois un voyageur qui avoit voulu connoître la contrée qu'il habitoit, et que je désirois, s'il étoit possible, d'y trouver des amis.

Alors il vint à moi. Mes quatre camarades s'approchèrent également, et ils ne furent pas moins étonnés que moi de voir un homme de leur nation. Ils entamèrent conversation avec lui, l'assurèrent de la vérité de ce que je lui avois dit, et gagnèrent tellement sa confiance qu'à l'instant il engagea, par un signe, ses camarades à s'approcher.

Les femmes, plus méfiantes ou plus circonspectes, restèrent groupées auprès des huttes, en attendant le résultat de la conférence et en nous lorgnant avec curiosité. Mais les hommes accoururent tous. Je distribuai entre eux le tabac et les verroteries que je leur avois montrés; et ces loups qu'on s'étoit plu à me peindre si féroces, ne furent plus pour moi que des moutons.

Néanmoins, au moment où je venois de les apprivoiser, il fallut me séparer d'eux. Ma marche avoit consumé beaucoup de tems. La journée étoit fort avancée ; et je craignois, en restant davantage, d'alarmer mes gens par mon absence, ou de m'exposer à m'égarer la nuit dans un pays que je ne connoissois point.

J'annonçai donc aux Houzouânas que le lendemain je reviendrois camper sur les bords de leur ruisseau. Je les assurai de nouveau qu'ils trouveroient en moi un ami, toujours prêt à les obliger et à les défendre. Je leur garantis qu'ils n'éprouveroient, de la part de mes gens, ni insulte ni dommage ; mais je leur déclarai, en même tems, que, si j'avois à me plaindre d'eux en la moindre chose, j'userois aussi de toutes mes ressources, que je les assurai être de beaucoup supérieures à leurs forces.

Ce fut le Hottentot qui me servit d'interprète pour annoncer ces diverses dispositions. Ce fut lui qui me rendit la réponse très-satisfaisante qu'on y fit ; et je remarquerai qu'outre la langue hottentote, il parloit encore assez bien le hollandois. Enfin, il m'offrit officieusement de me servir de guide jusqu'à mon camp, d'y passer la nuit, et de revenir le lendemain à la horde avec moi. Il étoit ravi de retrouver des compatriotes avec lesquels il pourroit parler sa langue maternelle. Moi, je l'étois de voir en lui une confiance qui fondoit la mienne. Ainsi j'acceptai son offre avec reconnoissance, et nous partîmes.

On se doute bien qu'en route mon premier soin fut de l'interroger sur l'aventure qui l'avoit transplanté chez les Houzouânas. Il me conta que né dans les environs du Camis, il avoit vécu, pendant assez long-tems, sujet de la Compagnie ; mais qu'ayant éprouvé des mauvais traitemens et des injustices, et déserté avec un Nègre esclave, attaché au même maître que lui, après bien des courses, il étoit venu chercher asile et protection chez les Houzouânas. Le Nègre étoit mort d'une flèche empoisonnée, dans une escarmouche que la horde avoit eue à soutenir avec une horde étrangère. Pour lui, resté seul, il continuoit de vivre avec ses anciens protecteurs, dont, par son courage, il étoit, en quelque sorte, devenu le chef.

J'excusois sa désertion. Elle me paroissoit légitime; mais je ne pouvois comprendre comment il avoit fixé de préférence son séjour chez des brigands, dont la profession étoit le vol et le meurtre; et je lui fis, à ce sujet, quelques reproches. Voici ce que je compris de ses discours.

Les Houzouânas ne sont point meurtriers par profession, comme vous le croyez, me répondit-il. Si quelquefois ils versent du sang, ce n'est point la soif du carnage, mais une juste représaille qui leur met les armes à la main. Attaqués et poursuivis par les autres nations, ils se sont vus réduits à fuir dans des lieux inaccessibles, dans des montagnes stériles où eux seuls peuvent vivre.

S'ils trouvent à tuer des gazelles ou des damans, si les nymphes des fourmis sont abondantes, si leur bonne fortune leur amène beaucoup de sauterelles, alors ils restent dans l'enceinte de leurs rochers. Mais si la subsistance vient à leur manquer, malheur aux nations voisines. Du haut de leurs montagnes, ils promènent au loin les yeux sur les contrées d'alentour. Y apperçoivent-ils des troupeaux, ils vont les enlever, ou les égorger, selon les circonstances; mais, s'ils volent, jamais du moins ils ne tuent que pour défendre leur vie, ou par représailles et pour venger d'anciennes injures.

Quelquefois cependant il arrive qu'après des courses très-fatigantes, ils reviennent sans butin, soit parce que la proie a disparu, soit parce qu'ils ont été repoussés. Alors les femmes, exaspérées par la faim et par les cris de leurs enfans que le besoin fait pleurer, entrent en fureur. Reproches, injures, menaces, rien n'est épargné. On veut se séparer; on veut quitter des maris sans courage, et en chercher d'autres qui aient l'industrie de nourrir leurs enfans et leurs femmes. Enfin, après avoir épuisé tout ce que la rage et le désespoir peuvent suggérer, elles détachent leur petit tablier de pudeur, et à tour de bras en frappent leurs maris au visage.

De tous les affronts qu'il est possible de leur faire, celui-ci est le plus outrageant; et jamais ils n'y résistent. Devenus furieux à leur tour, ils coëffent leur bonnet de guerre (c'est une sorte de casque fait avec la nuque de l'hienne, dont le long poil forme sur leur

tête une crinière flottante); ils partent comme des forcénés, et ne reviennent que quand ils ont enlevé quelques troupeaux.

A leur retour, les femmes viennent au-devant d'eux; elles leur font des caresses et exaltent leur courage. Enfin, on ne songe plus qu'à se divertir et à faire bombance; et l'on oublie les maux passés, jusqu'à ce que de nouveaux besoins ramènent les mêmes scènes.

Tels étoient, en substance, les détails par lesquels mon guide cherchoit à justifier la conduite de ses camarades, conduite nécessitée par le besoin, et que la qualité de Sauvage rend suffisamment légitime. Avec des loix, une police, des mœurs, et les préjugés qu'elles nous donnent, c'est une chose monstrueuse que des hordes de brigands, même parmi des Sauvages, livrés sans cesse aux rapines, à la guerre, aux dangers qu'elle entraîne, pour échapper à la faim et trouver les moyens de l'assouvir. Mais lequel est le plus véritablement sauvage de celui qui déja cultive, élève des troupeaux, s'attache de préférence à une terre, connoît les échanges, un commencement de commerce, ou de celui qui compte simplement sur sa force, et attend le moment du besoin pour se procurer ce qui lui manque? Des loix, une police et des mœurs, sans doute valent beaucoup mieux; mais les maux que souvent elles entraînent, diminuent infiniment à mes yeux le malheur d'habiter un désert et de n'en connoître pas.

Mon Hottentot, en arrivant au camp, causa, par sa présence, une sorte de stupeur. S'il fût tombé tout-à-coup des nues, il n'auroit point, je pense, produit plus d'étonnement. Bientôt on l'entourra, et chacun voulut savoir par quelles singulières aventures il se trouvoit si loin de son pays natal. On ne lui laissa pas même de relâche pendant la nuit. Les curieux ne le quittèrent point; et, après l'avoir régalé, ils employèrent tout leur tems jusqu'au moment du départ, à le questionner et à l'entendre.

Le lendemain, j'allai, comme je l'avois annoncé, dresser ma tente sur le bord du ruisseau. Pendant la route, je retrouvai encore cette substance saline dont j'ai parlé ci-dessus; mais dans la montagne elle n'existoit plus, et je n'en vis aucun vestige.

Hulk Sculp

HOUZOUÀNA.

Si le retour du Hottentot rassura les Houzouânas, tout ce qu'il leur dit de moi, leur inspira la plus grande confiance. A peine fus-je établi qu'ils vinrent tous avec amitié me visiter. On eût dit qu'un sentiment de fraternité nous unissoit déja depuis long-tems ; mais il n'en fut point ainsi de ma troupe. Ce nom d'Houzouâna avoit frappé les esprits d'une telle terreur, les préventions contre ce peuple étoient si profondément enracinées, qu'on ne le voyoit qu'avec horreur et avec effroi ; et jusqu'au moment où nous le quittâmes, il fut toujours vu des mêmes yeux.

Telle avoit été, à mon premier voyage, l'épouvante qu'on avoit conçue des Caffres ; telle fut celle qu'au second, inspirèrent les Houzouânas ; et je n'espérois pas réussir à la guérir, plus que l'autre. Le Sauvage, entouré d'ennemis et de dangers, doit être soupçonneux et défiant. Si, dans le nombre des ennemis qu'il peut craindre, il en est quelques-uns de vraiment redoutables, alors ce n'est plus de la défiance, c'est de la terreur qu'il éprouve. Leur nom seul le fera trembler ; et il croira sur eux les contes les plus invraisemblables, les fables les plus ridicules, et d'avance le voilà vaincu. Il suffit d'une première expédition brillante pour établir l'empire d'une horde sur toutes les autres. Telle est la fortune des Houzouânas. Leur nom passe avec effroi par toutes les bouches. Leur renommée arrive, de contrée en contrée, jusqu'au Cap même, où l'on débite sur leur compte les récits les plus absurdes. Leur vie nomade les accrédite encore ; l'impossibilité de connoître leurs véritables forces les double aux yeux des autres Sauvages et on les croit nombreux parce qu'on les voit toujours agissans et qu'ils vous saisissent à l'improviste.

Leur horde, peu considérable en elle-même, l'étoit encore moins dans le moment, par l'absence d'une partie de ceux qui la composoient. Ils étoient allés à ce qu'ils appellent la provision ; et il ne restoit au kraal que vingt-sept hommes, sept femmes et quelques enfans. Ceux-ci attendoient le retour de leurs camarades pour quitter leur établissement, et se rendre, tous ensemble, par le sud-ouest, vers l'embouchure de l'Orange. Des hommes qui, par leur genre de vie, craignent sans cesse d'être attaqués, ou qui sont con-

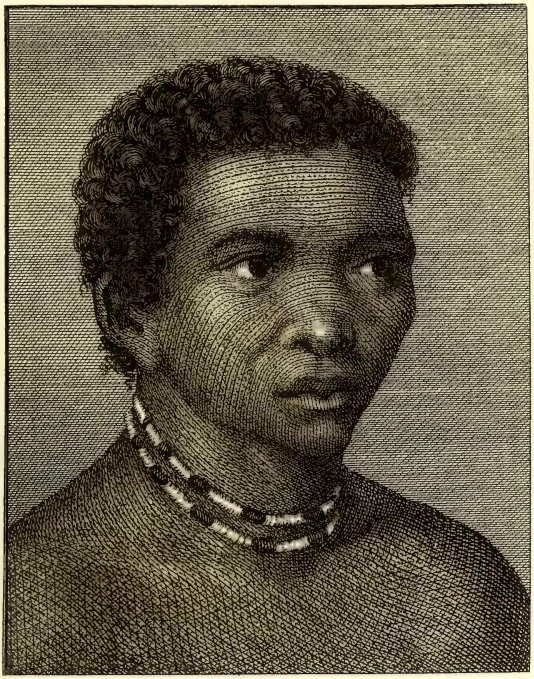
tinuellement réduits à des excursions lointaines, ne peuvent guère habiter long-tems un même lieu. Ce n'étoit que passagèrement que ceux-ci étoient venus camper sur le ruisseau; et c'étoit pour moi un hasard heureux de les avoir rencontrés là.

L'Houzouâna est d'une très-petite taille, et parmi eux c'est être fort grand que d'avoir cinq pieds; mais ces petits corps, parfaitement proportionnés, réunissent, à une force et à une agilité surprenantes, certain air d'assurance, d'audace et de fierté, qui en impose et qui me plaisoit infiniment. De toutes les races de Sauvages que j'ai connues, nulle ne m'a paru douée d'une ame aussi active et d'une constitution aussi infatigable.

Leur tête, quoiqu'elle ait les caractères principaux de la tête du Hottentot, est cependant plus arrondie par le menton que la sienne. Ils sont aussi beaucoup moins noirs, et ont cette couleur plombée du Malais, qu'au Cap on désigne sous le nom de *bouguinée*. Enfin, leurs cheveux, plus crépus, sont si courts que d'abord je les ai cru tondus. Pour le nez, il est encore plus écrasé que celui du Hottentot: ou plutôt ils n'ont point de nez, et le leur consiste en deux narines épatées, qui ont, tout au plus, cinq ou six lignes de saillie. Aussi, moi, qui seul dans la troupe en avois un à l'européene, je paroissois à leurs yeux un être disgracié de la nature. Leurs yeux ne pouvoient se faire à cette différence, qu'ils regardoient chez moi comme une difformité monstrueuse; et, pendant les premiers jours, je les voyois tous avoir les yeux fixés sur mon visage, avec un air d'étonnement, vraiment risible.

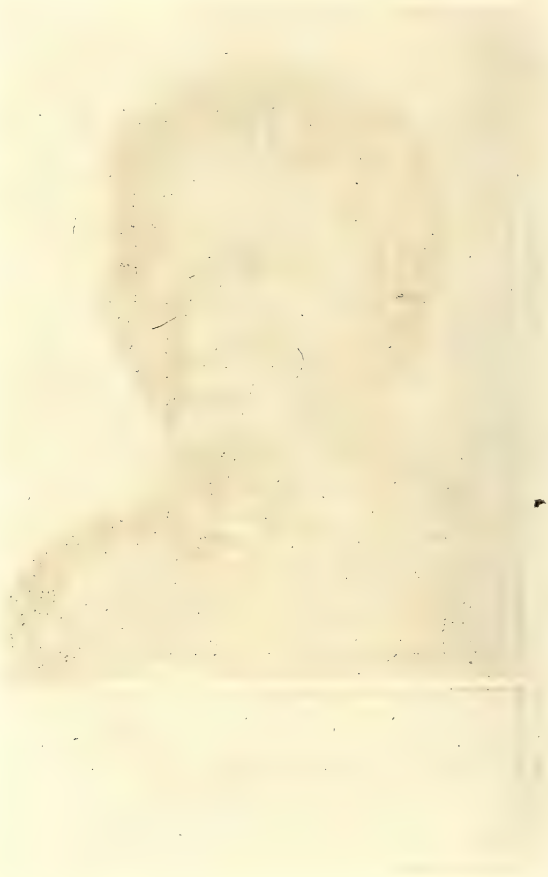
De cette nullité de nez, il résulte que, vu de profil, l'Houzouâna est laid et ressemble au singe. Vu de face, on lui trouve, au premier coup-d'œil, quelque chose d'extraordinaire; son front paroissant occuper plus de la moitié de son visage. Néanmoins, il a tant de physionomie, et des yeux si grands et si vifs, que, malgré son air de singularité, il est assez agréable à voir.

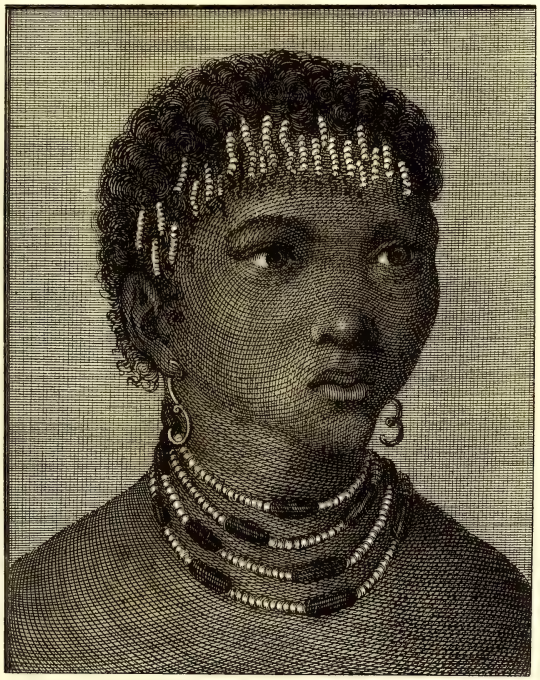
La chaleur du climat dans lequel il vit, le dispensant de tout vêtement, il est, pendant toute l'année, entièrement nu, à l'exception d'un très-petit jackal, attaché sur ses reins par deux courroies, dont l'extrémité



HOUZOUÂNA.

Marriage Sculp





FEMME HOUZOUANA.

Mariage Sculp

l'extrémité lui tombe sur les jarrets. Endurci par cette habitude constante de nudité, il devient tellement insensible aux variations de l'atmosphère, que quand, des sables brûlans de la plaine, il se transporte au milieu des neiges et des frimats de ses montagnes, il ne semble point s'appercevoir du froid.

Sa hutte ne ressemble point à celle du Hottentot. Elle est coupée verticalement par le milieu; de sorte qu'une hutte hottentote en feroit deux d'Houzouânas. Dans les émigrations, on laisse le kraal subsister, afin que si quelque autre horde de la nation venoit à passer par-là, elle pût s'en servir. En route, les émigrans n'ont, pour reposer, qu'une natte suspendue et inclinée sur deux bâtons. Souvent même ils dorment sur la dure. Il leur suffit alors d'une saillie de roche pour abri; tout est bon à des gens dont le tempérament résiste aux plus extrêmes fatigues. Cependant, s'ils s'arrêtent quelque part pour y séjourner, et qu'ils y trouvent des matériaux pour la construction de leurs huttes, alors ils se font un kraal. Mais à leur départ, ils l'abandonnent, comme les autres; et il en est ainsi de tous ceux qu'ils élèvent.

Cette habitude de travailler pour leurs camarades annonce un caractère social et des inclinations bienfaisantes. En effet, ils sont non-seulement bons maris et bons pères; mais compagnons excellens. Habitent-ils le même kraal, personne n'y a rien en propre; tout appartient à tous. Rencontrent-ils d'autres peuplades de leur nation, ils s'accueillent, se protègent, s'obligent entre eux; enfin, ils se traitent comme des frères, quoique jamais peut-être ils ne se fussent vus.

Naturellement agile et dispos, l'Houzouâna se fait un jeu de gravir les montagnes et les pitons les plus hauts; et cette disposition a été pour moi une chose avantageuse. Le ruisseau sur lequel j'étois campé avoit un goût cuivreux et une odeur nauséabonde, qui en rendoient l'eau insupportable à boire. Mes bestiaux, accoutumés aux mauvaises eaux du pays, se contentoient de celle-ci; mais je craignois que mes gens en fussent incommodés, et ne voulois point qu'ils en fissent usage. Mes Houzouânas n'avoient point de lait à

me fournir, puisqu'ils ne possédoient que quelques mauvaises vaches volées. Je leur demandois si, dans le voisinage du kraal, ils ne connoissoient point quelque bonne source à laquelle je pouvois envoyer ma troupe faire provision ; et à l'instant, sans me faire d'autre réponse, ils partirent, grimpèrent sur leurs montagnes, et, en moins de deux heures, me rapportèrent tous mes outres et mes vases pleins d'une eau excellente.

Pendant tout le tems de mon séjour sur le ruisseau, ils me rendirent le même service, et y mirent le même zèle et la même prestesse. Un de ces voyages eût coûté à mes Hottentots une journée entière.

Lorsqu'ils sont en course, la disette d'eau ne les inquiète point, même au milieu des déserts. Par un art particulier, ils savent découvrir celle qui est cachée dans les entrailles de la terre ; et leur instinct sur cet objet, est supérieur encore à celui des autres Africains. Les animaux, en pareil cas, sentent l'eau ; mais ils ne la devinent que par l'odorat ; il faut qu'un courant d'air leur en porte les émanations ; et par conséquent il faut qu'ils soient au vent. Pendant mon séjour dans le désert à mon premier voyage, mes Sauvages m'avoient montré, plus d'une fois, la même faculté ; et moi-même, instruit par eux, je l'avois acquise aussi, comme je l'ai rapporté dans ma relation.

L'Houzouâna, plus habile, n'a besoin que de sa vue. Il se couche le ventre contre terre, regarde au loin, et si l'espace qu'il a parcouru de l'œil recèle quelque source souterraine, il se relève et indique du doigt le lieu où elle est. Il lui suffit, pour la découvrir, de cette exhalaison éthérée et subtile que laisse évaporer au-dehors tout courant d'eau, quand il n'est pas enfoui à une trop grande profondeur.

Quant aux lagunes et autres dépôts extérieurs, formés par les pluies, ils ont une évaporation sensible, qui les lui décèle, même lorsqu'ils sont masqués par quelque butte ou colline. Si ce sont des eaux courantes, telles que des ruisseaux ou des rivières, leurs vapeurs, plus abondantes encore, les lui dénotent si sensiblement qu'il peut en indiquer le courant et tracer même jusqu'à leurs sinuosités.

J'ai tenté d'étudier l'art des Houzouânas pendant le tems que nous avons vécu ensemble. Je m'y suis exercé d'après leur exemple et leurs leçons, et j'étois parvenu, comme eux, à des indications sûres. Cependant mon talent n'avoit pas, à beaucoup près, la même latitude que le leur; et soit foiblesse naturelle de mon organe, soit manque d'habitude, je ne discernois plus l'eau, par-delà une distance de trois cents pas; tandis qu'eux l'appercevoient et distinguoient très-sensiblement à des distances plus considérables.

L'Houzouâna n'a pour armes qu'un arc et des flèches. Ces flèches sont très-courtes, et se portent sur l'épaule dans un carquois d'environ dix-huit pouces de longueur sur quatre de diamètre, et qui, fait d'écorce d'aloès, est recouvert de la peau d'une sorte de gros lésard, que ces nomades trouvent dans toutes leurs rivières, et notamment sur les bords de l'Orange et de la Rivière des Poissons.

Obligé de nourrir une troupe nombreuse et jaloux de faire participer la horde à l'abondance de mon gibier, j'allois journellement à la chasse; et toujours il y avoit un grand nombre d'Houzouânas qui m'accompagnoient. Si je chassois dans la montagne, je gravissois les rochers avec eux. Dans la plaine, je me servois d'un de mes chevaux. Mais, soit qu'il leur fallût me suivre, soit qu'il fallût rabattre vers moi les zèbres et les gazelles, ils se montroient infatigables; et toujours, à quelque pas forcé que je misse ma monture, je les voyois à mes côtés.

Mes gens, prévenus contre cette nation, trembloient de me voir au milieu d'elle. Chaque coup de fusil qu'ils entendoient les faisoit frissonner. Ils s'imaginoient sans cesse qu'elle alloit m'assassiner pour venir les poignarder à leur tour; et ils ne me voyoient jamais revenir au camp, sans témoigner leur joie et sans me regarder comme un homme échappé à la mort.

Pour moi, qui journellement occupé à rendre des services, voyois, de leur côté, ces Sauvages empressés à me montrer du zèle, je riois de ces vaines terreurs. Dans ma façon de voir, je ne devois rien craindre de gens qui gagnoient tant à ma présence, et qui par conséquent perdroient beaucoup par ma mort.

Pendant toute la longue route qu'ils ont faite avec moi, jamais ils ne se sont démentis. Sous bien des rapports ils me paroissoient se rapprocher des Arabes, qui, également nomades, également braves et voleurs, sont d'une fidélité inaltérable dans leurs engagemens, et défendroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang le voyageur qui achète leurs services et se met sous leur protection.

Si mon projet de traverser l'Afrique toute entière, du nord au sud, étoit pratiquable, je le répète, ce ne pouvoit être qu'avec les Houzouânas. Je suis convaincu que cinquante hommes de cette nation sobre, infatigable et brave, m'eussent suffi pour l'effectuer; et je regretterai toujours de les avoir connus trop tard et dans des circonstances où des malheurs sans nombre m'avoient réduit à y renoncer, au moins pour le moment.

Cependant, quelque confiance que m'eut inspirée leur loyauté, je ne m'oubliois pas au point de négliger les précautions que peut dicter la prudence. Jamais je ne me hasardois avec eux hors de mon camp, que bien armé. J'avoue même que dans les commencemens, je faisois veiller du monde, que j'avois toujours un chien dans ma tente pendant la nuit, et que mes armes étoient toujours toutes chargées. Mais j'avoue aussi, en même tems, qu'en me précautionnant ainsi, j'avois moins en vue les Houzouânas de la horde que ceux de leur nation, qui, ne me connoissant point et n'ayant pas encore contracté d'alliance avec moi, pouvoient découvrir mes feux et se croire permis de venir m'attaquer et me surprendre pendant la nuit, à la manière des brigands, connus généralement sous le nom de Boschjesman.

Mainte fois déja mes aventures m'ont donné lieu de parler de ces Boschjesman. J'ai dit qu'au Cap on désignoit sous ce nom général tout homme, de quelque nation ou couleur qu'il pût être, qui, désertant, se retiroit dans les forêts ou les montagnes, s'associoit à d'autres fugitifs, y vivoit avec eux, sans autres loix que celles que comporte un assemblage de voleurs; et subsistoit de brigandage, sans même épargner les associations pareilles de ses semblables.

Les Houzouânas n'étant connus que par leurs incursions et leurs

pillages, on les confond dans la Colonie, aussi sous la dénomination commune de Boschjesman. Quelquefois cependant, à raison de leur couleur sémi-blanche, on les appelle *chineese Hottentots* (Hottentots chinois); et ce double nom peut induire en erreur un voyageur mal instruit, et mettre du louche dans ses relations.

Leur vrai nom, le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, est celui d'Houzouâna; et ils n'ont rien de commun avec les Boschjesman, qui ne sont qu'un amas de fugitifs et de marrons. Jamais ils ne s'allient qu'entre eux. Presque toujours en guerre avec les nations voisines, jamais ils ne se confondent avec elles; et s'ils consentent à admettre dans leurs peuplades quelque étranger, ce n'est qu'après un long noviciat, qui constate sa fidélité, et sur-tout son courage. Le Hottentot de la horde avoit subi ces épreuves; et la manière dont il en étoit sorti lui avoit valu une grande considération.

Quoique les Houzouânas soient nomades dans leur contrée, et qu'ils passent une partie de l'année à émigrer et à faire des courses lointaines, néanmoins ils ont un vaste canton qu'ils habitent, dont ils sont, en effet, presque les seuls habitans, et dont je ne crois pas qu'aucune nation quelconque soit capable de les expulser. C'est cette partie de l'Afrique qui, de l'est à l'ouest, s'étend depuis la Caffrerie jusqu'au pays des Grands Namaquois. Quant à sa profondeur du sud au nord, je l'ignore; mais je la crois très-considérable, tant parce qu'il faut une immense étendue de terrain à une nation nomade, que parce que cette nation est, je crois, fort nombreuse.

Au Cap, on leur suppose une population très-foible; et la raison sur laquelle on se fonde, c'est que, quand ils passent sur les côtes de l'ouest, soit pour y vivre, soit pour y piller, on ne leur voit pas de gros détachemens. Mais c'est-là, chez eux, une ruse de guerre. Dans la crainte d'être attaqués, si on connoissoit leur nombre, ils cachent leur marche le plus qu'il est possible; ils suivent les ravins et les sommets des montagnes; et souvent même ils ne voyagent que de nuit: ce qui fait qu'on les craint toujours, et qu'on les suppose encore voisins, quand déja ils sont à cent ou deux cents lieues d'éloignement.

Je serois assez porté à regarder l'Houzouâna comme la souche primitive des nations qui peuplent aujourd'hui l'Afrique méridionale ; et c'est de lui peut-être que descendent toutes les races de Hottentots de l'est et de l'ouest. Je crois en voir la preuve dans le rapport de leur physionomie et dans le clappement de langue, qu'ils ont beaucoup plus prononcé.

Mais ce ne sont-là que de foibles inductions ; et pour établir le fait dont il s'agit, il faudroit des démonstrations décisives. La nation elle-même ne sait rien sur son origine. En vain je l'ai interrogée à ce sujet plusieurs fois ; toujours elle m'a répondu qu'elle habitoit où avoient habité ses aïeux, et je n'ai pu en tirer d'autres lumières. Ce n'est qu'à l'époque de mon retour au Cap que j'ai acquis sur elle quelques instructions. Elles m'ont été données par des vieillards, anciens Colons de l'est ; et je vais les rapporter comme des traditions anciennes, dont je ne garantis pourtant point l'authenticité.

Lorsque les premiers Européens vinrent s'établir au Cap, les Houzouânas, m'a-t-on dit, habitoient la Camdebo, les montagnes de neige et le canton qui sépare ces montagnes de la Caffrerie. Devenus voisins de la colonie, quand elle se fut étendue vers eux, ils vécurent d'abord paisiblement avec elle ; et même, comme ils avoient plus d'intelligence et d'activité que les Hottentots, on les employoit de préférence dans les défrichemens et autres travaux d'établissement. Mais bientôt la bonne intelligence et l'union furent rompues par cette foule de bandits qu'on envoya de Hollande pour peupler le pays.

Ces gens vicieux et fainéans, voulurent jouir des fruits de la terre, sans se donner la peine de la cultiver. Elevés d'ailleurs avec les préjugés des Blancs, ils crurent que des hommes qui avoient une autre couleur qu'eux, étoient nés pour être leurs esclaves. En conséquence, ils en exigèrent des corvées ; ils les condamnèrent aux travaux les plus pénibles, et ne les payèrent plus que par de mauvais traitemens. Les Houzouânas, excédés de ces tyrannies arbitraires, refusèrent le service, et se retirèrent dans les gorges de leurs montagnes. On les y poursuivit, les armes à la main ; on les massa-

cra sans pitié, et l'on s'empara de leurs troupeaux et de leur pays. Ceux qui échappèrent à tant d'atrocités prirent la fuite et se transplantèrent dans la terre qu'ils occupent aujourd'hui ; mais en partant, ils jurèrent, tant en leur nom qu'en celui de leur postérité, d'exterminer les monstres dont ils avoient tant de raisons de se venger ; et voilà, si la tradition est vraie, comment une nation pacifique et laborieuse est devenue guerrière, vindicative et féroce.

Cette haine, si légitime dans son principe, s'est perpétuée de race en race, quoique les Houzouânas d'aujourd'hui en ignorent la cause primitive. Elevés dans une aversion invincible pour les Colons, ils savent qu'ils sont appelés à les piller et à les détruire ; mais ce n'est-là, chez eux, qu'un sentiment vague, dont le motif leur est inconnu, et qui heureusement, en les rendant cruels envers les Colons, ne les empêche point d'être bons, humains et serviables entre eux.

Tout ce que je viens de dire sur le moral et sur le physique de l'Houzouâna, prouve, ce me semble, qu'il forme aujourd'hui une nation isolée ; mais une chose qui m'a singulièrement surpris, c'est cette énorme croupe naturelle que portent les femmes, et qui, pareille à ces culs postiches qu'avoient adoptés, il y a quelques années, les Françoises, les distingue de tous les autres peuples sauvages ou policés, qui sont connus.

J'avois déja eu plusieurs fois occasion de remarquer que chez les Hottentotes en général, à mesure qu'elles avancent en âge, la partie inférieure du dos se renfle et prend un accroissement qui sort des proportions qu'elle avoit dans leur jeunesse. L'Houzouâna ayant dans la figure quelque caractère du Hottentot, et par conséquent s'annonçant comme de même race, on pourroit croire que le gros derrière du sexe n'est que la croupe hottentote, plus renflée et portée à l'extrême. Mais j'observerai que chez les premières c'est une excroissance tardive et, en quelque sorte, une infirmité de vieillesse ; tandis que chez les autres c'est une difformité de naissance, un caractère originel.

D'abord, en me questionnant moi-même sur la cause de ce phéno-

mène, je l'attribuai à une cambrure extraordinaire de l'épine dorsale, ou à une proéminence des lombaires et du sacrum qui, se projettant en avant, rendoient cette partie très-saillante et jetoient les hanches hors de leur à plomb. Mais des observations très-décisives me convainquirent bientôt du contraire. Les os qui forment la charpente du bas des reins étoient dans leur situation naturelle ; aucune des vertèbres n'étoit dejetée, et ce croupion allongé n'est qu'une masse graisseuse et charnue, qui, à chaque mouvement du corps, contracte une oscillation et une ondulation fort singulières.

J'ai vu une fille de trois ans, entièrement nue, comme le sont, à cet âge, toutes celles des Sauvages, jouer et sauter devant moi pendant plusieurs heures. Je la plaignois d'être chargée de ce gros paquet qui me paroissoit devoir gêner ses mouvemens; et je ne m'appercevois point qu'elle en fût moins libre. Quelquefois, pour s'amuser d'un jeune frère, avec qui elle jouoit, elle marchoit à pas comptés ; puis, appuyant fortement le pied contre la terre, elle communiquoit à son corps un ébranlement qui faisoit remuer son postique comme une gelée tremblante. Le bambin cherchoit à l'imiter ; mais n'en pouvant venir à bout, parce qu'il n'avoit point ce gros cul, qui n'est propre qu'au sexe, il se dépitoit d'impatience, tandis que sa sœur rioit à gorge déployée.

Les mères portent sur les reins, comme nos mineurs, une peau qui leur couvre la partie postérieure, mais qui, étant mince et flexible, se prête au trémoussement des chairs et s'agite comme elles. Lorsqu'elles sont en marche et qu'elles ont des enfans, encore trop petits pour les suivre, elles les placent sur leur croupe. J'en ai vu une courir ainsi ; et l'enfant, âgé de trois ans et posé debout sur ses pieds, se tenoit derrière elle, comme un jockey derrière un cabriolet. C'est la même dont je place ici la gravure.

Avec cette difformité monstrueuse, qui croiroit que les Houzouânasses ont la main et le pied très-mignons ; que leur bras est d'une forme ravissante, et que ces parties de leur corps sont vraiment parfaites! Obligées de suivre leurs maris dans leurs immenses courses, elles

Hulk Sculp.

FEMME HOUZOUANA.

elles portent des sandales, ainsi qu'eux ; et comme eux, se coiffent la tête d'un bonnet de peau de jackal. Elles sont de même entièrement nues; et ne portent, par-devant, qu'un très-petit tablier de pudeur ; et sur le côté, qu'un étui en bois, en ivoire ou en écaille de tortue, pour mettre la graisse qui leur sert à se boughouer ; une queue de quelque quadrupède, emmanchée au bout d'un bâton, avec laquelle elles s'essuient le visage et le corps, lorsqu'elles suent ; enfin, ce cuir des reins dont j'ai parlé à l'instant. Du reste, nulles verroteries, et nul ornement quelconque ; à moins qu'on ne veuille regarder comme ornemens, des jarretières et des bracelets de cuir nu.

Cependant, comme la coquetterie et le désir de plaire semblent une qualité inhérente aux femmes, les Houzouânasses n'eurent pas plutôt vu les verroteries et bijoux dont étoient parées celles de ma troupe, qu'elles voulurent en avoir aussi. Je leur en distribuai à toutes ; et dès ce moment elles ne manquèrent pas de les porter avec beaucoup de satisfaction.

J'ai dit plus haut qu'elles se boughouent et se graissent ; et cet usage est commun aux hommes comme aux femmes. Comme les athlètes et les lutteurs de l'antiquité, ils le croient nécessaire pour entretenir la souplesse de leurs membres. Ils emploient à cette opération la graisse des animaux qu'ils tuent ; et quand ils en manquent, et qu'ils font griller, pour leur nourriture, des nymphes de fourmis, ils recueillent l'huile qui en suinte, et la gardent au besoin. L'onction faite avec cette huile leur donne une odeur très-exaltée, et qui pourtant n'est pas désagréable.

Le troisième jour de mon campement près de la horde, je vis arriver cinq hommes et deux femmes, qui revenoient de course et qui rapportoient deux moutons vivans. Le produit de leur maraude consistoit en trois de ces animaux ; mais le troisième s'étoit échappé en route, et ils l'avoient perdu.

Ils conduisoient devant eux les deux bêtes, quand tout-à-coup, en approchant du kraal, ils apperçurent mon camp. La vue de tant d'étrangers qu'ils ne connoissoient point, les effraya. Ils abandon-

nèrent leur proie, et retournèrent sur leurs pas avec beaucoup de précipitation; mais voyant leurs camarades dans un état de sécurité qui annonçoit une bonne intelligence avec ma troupe, ils se rapprochèrent, et, en moins d'une heure, se montrèrent aussi familiers qu'eux.

J'avois dessein de faire, de mon côté, une course au nord-nord-ouest, pour découvrir, soit des oiseaux rares, soit quelques hordes nouvelles. Je fis part de mon projet aux Houzouânas, qui s'offrirent de grand cœur à m'accompagner; mais ils m'avouèrent que, n'ayant jamais pénétré fort avant de ce côté-là, ils ne pouvoient me donner aucun renseignement.

Comme j'ignorois le tems qu'exigeroit mon excursion et les difficultés qu'elle me présenteroit, je crus devoir m'associer aussi une partie de mes gens. Le voyage fut très-fatigant, et ne nous procura pas la moindre découverte.

Au retour, les Houzouânas m'en proposèrent un autre, du côté opposé. Pour celui-ci, j'aurois à traverser les montagnes pendant trois jours entiers; après quoi je trouverois des nations avec lesquelles ils étoient en paix, et qu'ils me dirent être de race kabobiquoise. Mais il falloit me résoudre à faire cette traversée en laissant au camp mes bœufs et mes chevaux, parce qu'elle étoit impraticable pour eux. Une pareille proposition, toute agréable qu'elle me paroissoit sous certains points de vue, me rebutoit fort sous d'autres. Heureusement ils me mirent à portée de leur en faire une autre qui me décida.

J'ai déja remarqué que ce fut par un hasard heureux que je les rencontrai. Ils étoient en route alors pour se rendre sur les côtes de l'ouest, et ne s'étoient arrêtés au bord du ruisseau qu'afin d'attendre quelques-unes de leurs bandes qui, s'étant détachées d'eux, étoient allées chercher aventure dans le plat pays. Cette route de l'ouest ne différoit pas beaucoup de celle que je me proposois de tenir. Mais en marchant de conserve avec eux, ou en les engageant à marcher avec moi, j'acquérois à la fois et des guides sûrs, et des défenseurs éprouvés. Sans eux, il étoit possible que je rencontrasse

quelque détachement d'Houzouânas qu'il me faudroit combattre. Avec eux, dussé-je rencontrer la nation toute entière, je n'avois plus rien à craindre.

Je n'hésitai donc pas, et leur proposai quatre vaches à lait, s'ils vouloient me guider et m'escorter jusqu'à la Rivière des Poissons. Des gens qui souvent exposoient leur vie pour un mouton, pouvoient-ils balancer, quand il s'agissoit de quatre vaches? Seulement ils me demandèrent quatre ou cinq jours pour rassembler tous leurs amis; et j'y consentis volontiers.

Dès le soir, tous se répandirent dans la montagne, et ils grimpèrent sur les cîmes les plus hautes, afin d'y allumer des feux qui servissent de signaux aux bandes dispersées de leurs camarades, ou pour voir ceux que celles-ci allumeroient dans la plaine. Ils ne doutoient nullement que s'ils réussissoient à faire appercevoir les leurs, toutes les différentes troupes ne revînssent au plutôt.

Les feux de nuit sont une langue particulière, connue et pratiquée par la plupart des nations sauvages. Mais aucune n'a porté cet art si loin que les Houzouânas, parce qu'aucune n'a autant besoin de l'étendre et de le perfectionner. Faut-il annoncer une défaite ou une victoire, une arrivée ou un départ, une maraude heureuse ou un besoin de secours, en un mot une nouvelle quelconque; ils savent en un instant notifier tout cela, soit par le nombre de leurs feux, soit par la manière dont ils les disposent.

Ils ont même l'industrie de varier leurs signes de tems en tems, de peur que les nations ennemies, n'apprenant à les connoître, elles ne les emploient, à leur tour, par surprise et par trahison.

J'ignore en quoi consiste cette langue si habilement inventée. Je n'en ai point demandé l'alphabet, parce qu'à-coup-sûr on me l'auroit refusé. Tout ce que je puis dire, ce que trois feux, allumés à vingt pas l'un de l'autre, de manière à former un triangle équilatéral, annoncent un ralliement. Au moins, pendant les cinq jours qui furent employés à attendre et à rappeller les détachemens épars, on ne fit point d'autre signal.

Apparemment que les maraudeurs étoient trop éloignés pour l'ap-

percevoir; car aucun d'eux ne revint. Leur absence ne nous empêcha point de partir le sixième jour. On laissa néanmoins les huttes dressées; et, afin d'annoncer le départ, quatre hommes restèrent au kraal, avec ordre d'allumer d'autres feux, et de revenir nous rejoindre, pendant la nuit, dès qu'ils seroient allumés.

Tout cet arrangement déplaisoit fort à mes trembleurs. Ils craignoient que les guides ne nous fissent tomber dans quelque embuscade où ils seroient tous massacrés. Ils craignoient que les quatre hommes de garde n'avertissent, par leurs signaux, quelques-unes de leurs bandes, et ne vinssent avec elles les égorger pendant le sommeil. Enfin, il n'étoit point de danger que leur imagination effrayée ne redoutât; et leur poltronerie étoit si grande qu'ils n'osoient jamais s'éloigner seul du camp, même pendant le jour; aussi ne pouvois-je obtenir que mes chasseurs allassent à la chasse sans moi.

Nous dirigeâmes notre marche, à travers les montagnes, droit au sud-ouest, et ne fîmes halte qu'à dix heures du soir, dans un lieu où les cavités des roches nous fournirent d'assez bonne eau. Vers minuit, nos quatre hommes de la horde arrivèrent; et si leur présence me fit plaisir par l'exactitude scrupuleuse et le zèle actif qu'elle annonçoit dans cette nation, elle ne fut pas moins agréable à mes trembleurs, qu'elle tranquillisa un peu sur leurs soupçons.

Cependant ceux-ci, quoique voyant devant eux leurs ennemis prétendus, étoient si frappés, qu'ils appréhendoient encore quelque trahison nocturne. Aussi n'eus-je pas besoin de leur recommander la vigilance. Pas un seul d'entre eux ne dormit; et ils passèrent la nuit à promener les yeux autour d'eux, palpitant au moindre bruit, et observant avec effroi les moindres mouvemens des Houzouânas, qui, pendant ce tems, reposoient tranquillement.

Quand le jour parut et qu'il me permit de voir les objets autour de moi, je m'apperçus, avec chagrin, que la terre étoit absolument aride; qu'elle n'avoit pas une seule touffe d'herbe; et que par conséquent mes bêtes avoient toutes passé la nuit sans manger.

Je fis part de mon inquiétude aux Houzouânas, et leur demandai combien de jours il nous falloit pour nous rendre droit à la mer,

et si nous trouverions des pâturages et de l'eau en abondance sur notre route. Leur réponse me consterna. Ils me dirent que si la sécheresse avoit été générale, ainsi qu'on l'assuroit, nous ne devions nous attendre, en avançant de ce côte-là, qu'à trouver par-tout, sur notre passage, un terrain aussi nu et probablement sans eau douce.

D'après une pareille annonce, il ne m'étoit pas possible d'aller plus loin. Outre que c'eût été m'exposer à perdre tous mes animaux et à laisser dans le désert la plupart de mes effets, je ne pouvois oublier que chaque jour j'avois à nourrir, indépendamment de ma troupe, environ quarante bouches nouvelles, et qu'une pareille fourniture exigeoit beaucoup de gros gibier. Or, sur une terre sans pâturage et sans eau, quel espoir de trouver du gibier, quand l'époque de son passage est finie? Ce n'étoit plus comme dans le fertile pays des Caffres, où cette caravane, si intéressante de Hottentots que je promenois à ma suite, et qui, abondamment pourvue de toutes choses, ajoutoit au bonheur de ma situation les distractions les plus douces et les amusemens les plus variés. Ici la misère et la fatigue étoient mes compagnes assidues, et, tout dépourvu que je fusse des inquiétudes et des terreurs qui s'étoient emparées de tout mon monde, il s'en falloit de beaucoup que je visse du même œil qu'autrefois ces nouveaux Sauvages, associés à mes courses et s'offrant de partager mes fatigues. Ma seule ressource dans les circonstances où je me trouvois, étoit de passer par un canton moins sec; et c'est sur quoi j'interrogeai mes Houzouânas. Ils m'assurèrent qu'en suivant la chaîne des montagnes, nous ne manquerions ni d'eau ni de fourages.

Il n'y avoit plus à hésiter. Je donnai ordre pour qu'on fit un quart de conversion; et nous nous dirigeâmes en cotoyant les montagnes qui nous bornoient à l'est. Mais le chemin que nous avions à traverser étoit si rocailleux et si entrecoupé de ravins, qu'un trajet de six lieues employa notre journée entière, et que, malgré les ardeurs insupportables d'un soleil brûlant, il fallut le faire tout d'une traite, parce qu'il ne nous offrit ni eau ni abri.

La route ne me présenta d'autre événement qu'un nid d'autruche

couveuse. La femelle avoit devant elle quatre œufs, déposés à plate terre ; et dans son nid, elle en couvoit neuf, dont les petits étoient fort avancés.

Ces deux placemens d'œufs, voisins l'un de l'autre, mais distincts, sont un fait que j'ai déja cité dans mon premier voyage; et l'explication que j'en ai donnée à trouvé des contradicteurs. Ils n'ont pu croire à cette intention de mettre des œufs en avant du nid, pour servir de nourriture aux petits lorsqu'ils doivent éclore. Tant de prévoyance dans un oiseau, qu'on s'est plu, jusqu'à-présent, à regarder comme l'emblême de la stupidité, leur a paru une sorte de prodige invraisemblable. On m'a objecté qu'aucun naturaliste encore n'en avoit parlé avant moi : c'est à quoi se sont réduites toutes les objections ; et je n'ai pas besoin de faire sentir combien celle-ci est futile ; car de ce que les naturalistes ont parlé si différemment de tant d'autres objets, que concluroit-on, si j'osois, de mon côté, avancer qu'ils n'ont mis au jour que de rèves et des erreurs.

Que de découvertes en histoire naturelle, mal-accueillies d'abord, à raison de leur nouveauté, sont regardées aujourd'hui comme des vérités incontestables ! Lorsqu'un observateur s'avisa de dire que les coraux n'étoient point une production marine du règne végétal, mais une vraie ruche construite par des insectes ; quand Delisle, revenant de la Chine, avança que l'ambre gris étoit le produit d'une baleine, et qu'il en présenta les preuves, n'y eut-il pas aussi des naturalistes de cabinet qui s'élevèrent contre leur assertion ?

Ne croyons pas indistinctement, et sur parole ; la raison nous le dit. Examinons auparavant et la crédibilité que mérite celui qui avance des faits nouveaux, et les preuves qu'il en donne ; mais ne les rejettons pas, uniquement parce qu'ils sont nouveaux. Plus nous étudierons la nature, et plus nous en découvrirons, qu'il ne nous sera guère possible d'expliquer. Eh ! combien en est-il qui se passent journellement sous nos yeux, et qu'on n'a pas même encore songé à observer. Que ces écrivains naturalistes, dont tout l'attirail scientifique consiste en lectures et en raisonnemens, me di-

sent, par exemple, pourquoi l'hirondelle, quand on abat son nid, le recommence dix ou douze fois de suite au même endroit; tandis que les oiseaux indigènes abandonnent le leur, dès qu'on y a touché, et vont ailleurs en construire un autre.

Quant au fait de ces œufs mis en réserve par l'autruche pour la première nourriture de ses petits, je citerai, à l'appui de mon assertion, un témoignage dont l'autorité est d'un grand poids; c'est celui d'un navigateur célèbre, qui, avant que je songeasse à visiter l'Afrique, avoit déja fait le tour du monde, (de Bougainville). Etant venu voir mon cabinet, depuis la publication de mon premier voyage, il me parla de ce que j'avois écrit sur l'autruche. Il me dit que mon observation étoit vraie; que par-tout il en avoit eu constamment la preuve; et que s'il s'étoit abstenu de la publier avant moi, c'est qu'il avoit craint qu'on n'y crût pas. Et voilà une de ces nouveautés qui demandent à être publiées par des hommes capables de leur donner du crédit; car les réputations de préjugé ajoutent un grand poids aux réputations méritées.

Ce que j'ai occasion d'écrire ici sur l'autruche me fait croire qu'on me pardonnera d'y ajouter quelques observations.

Un naturaliste, à qui la science doit beaucoup, a écrit qu'au Sénégal cet oiseau ne couve ses œufs que pendant la nuit, et que dans le jour il les abandonne à la chaleur du soleil. J'ignore si au Sénégal la chaleur est plus grande qu'à une même latitude de l'autre côté de l'équateur, et si les autruches de ce climat ont une intelligence que celles-ci n'ont pas. Mais depuis le Cap jusqu'au vingt-deuxième degré, j'ai vu des nids; et j'ose assurer que nulle part je n'en ai trouvé un seul qui ne fût couvé par un mâle ou une femelle, à moins que, par la mort des couveurs ou par quelque autre accident particulier, les œufs n'eussent été abandonnés.

Pour ce qui regarde le nombre de ces œufs, l'époque de la ponte, la durée de l'incubation, on n'a encore rien de certain; et les voyageurs qui ont parcouru l'Afrique, n'offrent sur cet objet que des témoignages contradictoires, dont l'incertitude ne peut qu'embarrasser les naturalistes.

Ce qui a induit ceux-ci en erreur, c'est que souvent, et dans le même canton, on voit à la fois et une femelle qui commence sa ponte, et des petits qui ont déja deux ou trois mois, et des autruchons grands comme leur mère. Tout ceci présente dans l'espèce une apparence de désordre qui a deux causes. Je parlerai ailleurs de la première, parce qu'elle est commune à tous les oiseaux de l'Afrique. En ce moment, je ne citerai que la seconde, et elle suffira.

Les oiseaux d'une même espèce entrent ordinairement en chaleur au même tems ; et par conséquent tous devroient avoir des petits à-peu-près vers la même époque. Mais les œufs peuvent être mangés. On peut, en dérangeant la ponte, obliger la mère d'en faire une seconde, et même une troisième; et il est évident qu'alors il y aura des petits qui ne seront pas encore éclos, tandis que d'autres seront déja fort grands.

C'est ce qui arrive à l'autruche. Ordinairement sa couvée est de dix œufs. Mais ces œufs sont recherchés des Sauvages, qui les regardent comme une friandise, et qui, quand ils en découvrent, ne manquent pas de les enlever. De-là doivent résulter des pontes retardées, et des autruchons de différens âges. Si le chercheur de nids en a trouvé un où l'incubation ne soit point encore commencée, et qu'il croie être seul à le connoître, c'est un trésor dont il se réservera le produit pour long-tems.

Alors, au lieu d'en enlever tous les œufs à la fois, il n'en prendra qu'un ou deux; convaincu que la femelle, qui ne commence à couver que quand elle a completté son nombre, en pondra de nouveaux. Le surlendemain, il viendra renouveller son escamotage. Enfin, s'il met, dans sa maraude, de l'adresse et de la précaution, il peut faire pondre jusqu'à cinquante œufs. Quelquefois même, si le nid est occupé par deux ou trois couveuses, réunies en société, ainsi que je l'ai vu et que je l'ai déja dit, il en aura davantage.

De pareils faits peuvent induire un naturaliste en erreur, quand il ne les connoît pas ; et parce qu'un Sauvage lui aura dit avoir retiré, d'un nid d'autruche, soixante ou quatre-vingt œufs, et même davantage, il doit bien se garder de croire que dans les pontes de cette

cette espèce, le nombre des œufs varie beaucoup d'un individu à l'autre. Mais je reviens à mon camp.

A peine eûmes-nous fait halte, au pied des montagnes, que mes Houzouânas s'empressèrent d'y gravir, pour chercher à découvrir les feux de leurs absens, et pour en allumer qui les avertissent. Leurs signaux furent inutiles encore cette fois-ci comme les autres. Mais ces hommes actifs avoient porté sur la montagne toutes mes outres; et en descendant, ils les rapportèrent remplies d'eau fraiche.

A mon départ de l'Orange, je m'étois muni d'un grand nombre de ces outres, que j'avois fait faire avec des peaux de mouton, à l'imitation de celles qu'avoient imaginées mes gens pour leur huile de cachalot. C'étoient les femmes qui s'en chargeoient; et elles les portoient sur le dos, attachées à des bretelles, ou suspendues à un bâton qu'elles tenoient à deux par un bout. Mais depuis que les Houzouânas firent partie de ma caravane, ils eurent la galanterie de soulager les femmes de ce fardeau; et tant qu'ils voyagèrent avec moi, ce furent toujours eux qui le portèrent.

La chaîne des montagnes avoit sa direction au sud. J'employai deux jours entiers à la suivre; et par-tout j'y trouvai des pâturages pour mes bestiaux, et de l'eau des roches pour nous. Mais cette route contrarioit le désir que j'avois de me jetter plus avant dans l'ouest, afin de me rapprocher des bords de la mer.

Devant moi, à l'ouest, étoient d'autres montagnes, dont la chaîne, plus considérable encore que celle que nous suivions, se perdoit dans l'horison, et dont la direction par conséquent me rapprochoit de l'Océan, où je voulois aboutir. Mes guides m'assurèrent que j'y trouverois les mêmes ressources pour l'eau et le fourage, et ils ajoutèrent qu'il y avoit plusieurs hordes, avec lesquelles ils étoient unis d'amitié; et pour me convaincre, par l'accueil affectueux qu'on leur feroit, qu'ils savoient se procurer et se conserver des amis, ils m'invitèrent à prendre de ce côté-là.

Toutes ces considérations me déterminèrent. Cependant, avant d'ordonner le départ, je voulus connoître le chemin que nous avions à faire. Dans ce dessein, je montai sur l'un des pitons; et estimant

la distance qui étoit entre les deux chaînes, je la jugeai d'environ vingt-quatre lieues. Mais ce qui m'inquiéta davantage, c'est que la plaine, dans toute cette étendue, ne présentoit que des sables arides, et que je n'y vis pas un seul arbre et peu de verdure.

Avec nos provisions et nos outres, nous pouvions, nous autres, fournir à cette pénible traversée ; mais il falloit que nos bêtes la fissent sans boire. En Europe, des bestiaux, condamnés au jeûne pendant deux jours, sous un soleil dévorant, et avec une marche de vingt-quatre lieues à travers un désert horrible, périroient tous infailliblement. Les nôtres, habitués à de longues et fréquentes fatigues, étoient en état de supporter celle-ci. Néanmoins, pour les y préparer par quelque repos, je restai deux jours au lieu de mon campement ; et j'employai ce tems à des chasses, dans lesquelles nous tuâmes plusieurs gazelles-coudoux et un éléphant femelle, qui nous fournirent d'abondantes provisions.

Au jour fixé, nous partîmes de grand matin, et ne fîmes halte qu'à neuf heures du soir. Nos bœufs, comme je m'y étois attendu, n'avoient trouvé dans la route point d'eau et peu d'herbe ; et après une journée aussi pénible, il leur fallut encore passer la nuit à jeun.

Quant à nous, les Houzouânas avoient eu la sage précaution de remplir toutes mes outres de l'eau des roches. Mais on peut s'imaginer ce qu'étoit une boisson, battue pendant tout un jour, chaude comme de la lessive, et qui, ayant contracté l'odeur et le goût des peaux dans lesquelles elle étoit renfermée, sembloit plus propre à faire vomir qu'à rafraîchir et à désaltérer.

Heureusement j'avois conservé quelques cruchons de vin et de bierre qui, s'étant aigris par la chaleur et le balottement, étoient devenus un vinaigre assez bon au milieu d'un désert. J'en versois quelques cueillerees dans les mauvaises eaux que souvent nous avions à boire ; et cette acidité, en corrigeant leur saveur désagréable, les rendoit plus saines.

Pendant la nuit, nous apperçûmes des feux dans le sud-ouest. Ils annonçoient quelqu'une de ces hordes dont m'avoient parlé les Houzouânas ; et le lendemain, au moment du départ, je donnai ordre qu'on marchât vers eux.

Cette journée ne pouvoit manquer d'être très-fatigante pour des animaux qui, depuis vingt-quatre heures, n'avoient pas bu ; mais elle le fut pour moi plus qu'elle ne devoit l'être encore, parce que m'étant séparé de la caravane pour chasser, avec Klaas, quelques zèbres isabelles que nous avions apperçus dans la plaine, nous nous égarâmes pendant ce tems, et nous fîmes bien du chemin inutile jusqu'à ce que nous l'ussions retrouvée.

D'après la règle que je m'étois faite, toutes les fois que je me rendois à une horde, d'envoyer quelques personnes en avant, afin de la prévenir de mon arrivée et de me concilier son amitié, je devois suivre, pour celle-ci, le même usage. Il étoit de même dans les convenances que je choisisse pour députés quelques-uns de ces Houzouânas, qui s'étoient vantés d'être les alliés et les amis des hordes de ce canton.

Je jugeois, puisqu'ils se disoient en paix, que cet état ne leur étoit pas habituel, et que par conséquent il devoit tout au moins régner beaucoup de réserve entre eux et leurs voisins. Ce fut pour cette raison-là même que je ne voulus point d'eux. Tant d'intimité m'étoit suspecte ; non que je crusse les Houzouânas capables d'une noirceur et d'une trahison ; mais je craignois que la horde ne se prévint contre moi, en me voyant dans une pareille compagnie, et annoncé à elle par des gens qui certes étoient plus craints qu'aimés.

Envoyer quelques-uns des miens n'étoit point pratiquable. Seuls, ils n'eussent pu remplir leur mission, faute d'interprètes. Accompagnés d'Houzouânas, l'inconvénient d'une prévention défavorable subsistoit toujours. Dans cette incertitude, il ne me restoit qu'un parti à prendre ; celui de renoncer à me faire précéder, et c'est ce que je fis aussi. Nous arrivâmes, vers les neuf heures du soir, à la vue de la horde ; et aussitôt, sans autre préliminaire, j'établis mon camp à deux cents pas d'elle.

Une arrivée aussi brusque ne pouvoit manquer d'y jeter l'alarme, et peut-être de la disperser à l'instant. Mais quel que pût être leur effroi, un grand malheur les mettoit hors d'état de fuir : c'étoit une maladie pestilentielle, qui déja avoit fait périr beaucoup d'entre

eux. Ceux qui existoient encore, s'en trouvoient tous attaqués, ainsi que leurs troupeaux. Couverts d'ulcères de la tête aux pieds, ils étoient gissans dans leurs huttes, où ils exhaloient une odeur cadavéreuse et insupportable.

Cette peste, disoient-ils, avoit pris naissance dans les contrées de l'ouest. Elle s'y étoit répandue avec des ravages affreux ; et c'est-là qu'eux-mêmes l'avoient gagnée. Il y avoit peu de jours que ceux de la horde qui se croyoient en santé, s'étoient retirés vers le sud, pour échapper à l'épidémie. Mais ils en portoient le germe avec eux ; et probablement, ajoutoient les malades, elle se sera développée dans leur route.

Cette fuite, au reste, pour le dire en passant, donne l'explication de ces assertions absurdes qu'on trouve dans certains voyageurs mal instruits. A les entendre, les nations sauvages, dans leurs émigrations et leurs marches, abandonnent ceux des vieillards et des infirmes qui ne sont pas en état de les suivre. C'est-là une calomnie ; et cette calomnie est fondée sur une erreur que le fait qu'on vient de lire peut servir à rectifier.

Le spectacle horrible que nous avions sous les yeux jeta l'épouvante dans ma caravane, et sur-tout parmi mes Grands Namaquois, qui, plus susceptibles de terreur, parce qu'ils étoient les plus lâches et les plus pusillanimes de la troupe, avoient d'ailleurs quelque expérience sur cette peste qu'ils avoient vue répandue sur leur nation, et dont, par conséquent, ils connoissoient les effets.

Ils me déclarèrent que si je ne changeois point de route, ils se sépareroient de moi, le lendemain ; que la crainte d'être attaqués par les Boschjesman n'étoit rien pour eux en comparaison d'une mort affreuse, qu'ils regardoient comme inévitable, et qu'après tout il leur seroit possible d'échapper aux Boschjesman, en ne marchant que la nuit.

Pour cette fois, leurs terreurs me parurent fondées. Moi-même je les partageois ; et assurément je n'avois pas plus d'envie qu'eux de m'exposer à une maladie qui, en trois jours, pouvoit nous enlever tous.

J'annonçai donc que le lendemain, au lever du soleil, nous décamperions, et en attendant, je pris quelques sûretés de précaution, qui me parurent nécessaires; telles que celle de nous placer au-dessus du vent, de nous entourer de feux pendant la nuit, et sur-tout de faire garder nos bêtes, pour empêcher qu'elles ne s'approchassent de celles de la horde et ne contractassent la maladie. Le lendemain effectivement, après avoir envoyé du tabac aux malades, avec ordre de le déposer à quelque distance des huttes et avec défense expresse de rien accepter d'eux, je donnai le signal du départ; et nous nous éloignâmes avec la résolution de traverser droit dans l'est, afin d'échapper à la contagion qui régnoit sur le côté où nous nous trouvions.

Nous regrettions beaucoup d'avoir quitté, deux jours auparavant, la chaîne des montagnes de l'est, qu'il s'agissoit maintenant de rejoindre, non sans faire un très-grand chemin et essuyer de nouvelles fatigues en pure perte. Mais heureusement que notre bonne fortune nous envoya une pluie assez abondante, qui rafraichit et soulagea nos bœufs.

Néanmoins, comme, indépendamment de leur charge, ils avoient mes gens à porter, et qu'ils firent treize lieues, sans s'être arrêtés plus d'une heure ou deux, ils arrivèrent très-fatigués. Je fus même obligé d'en abandonner, en route, deux, qui heureusement, rafraichis par la pluie et le repos, revinrent au camp dans la nuit.

De toute ma troupe, il n'y avoit que les Houzouânas qui montrassent encore quelque courage et quelque force. Tous les autres, peu accoutumés à de grandes fatigues et peu propres à les supporter, étoient excédés. Ils ne se traînoient plus qu'avec peine, et se faisoient porter alternativement par les bœufs. Les Grands Namaquois, les yeux caves et l'air abattu, n'avoient plus la force de parler; mais, quoiqu'ils ne parlassent point, leur silence même m'annonçoit, à chaque instant, qu'ils regrettoient bien de s'être engagés à me suivre. Enfin, qui eût vu ma caravane, l'auroit prise pour un hôpital ambulant.

Les animaux eux-mêmes, exténués par de long jeûnes et par des

marches excessives, se ressentoient de l'abattement général. Mes chevaux boitoient; et dans l'impossibilité de m'en servir, j'avois été obligé de faire la route à pied. J'ai déja dit que la fatigue des bœufs étoit telle qu'il m'avoit fallu en abandonner deux. Mes chiens avoient la plante des pieds douloureuse et ensanglantée. Non seulement ils étoient devenus indifférens pour la quête du gibier; mais ils le voyoient lever devant eux, sans faire un pas pour le poursuivre. Je ne pouvois plus, comme auparavant, les mettre dans mes charriots, puisque je n'avois pas de voitures. C'étoit une chose pitoyable que de voir leur marche éreintée. De tems en tems ils s'arrêtoient pour se lêcher les pieds; et ce soulagement momentané, en attendrissant la peau, les leur rendoit plus douloureux encore.

Notre nuit n'eut d'autre événement que la découverte de plusieurs feux, que nous apperçûmes en avant sur les montagnes, et qui, par les idées d'espoir qu'ils nous annonçoient, me donnèrent quelque joie. Mes Houzouânas sur-tout en témoignèrent leur satisfaction, parce qu'ils les crurent d'abord des signaux de leurs camarades. Mais après bien des observations, n'y ayant point reconnu leur alphabet et leur langue, ils s'accordèrent à les regarder comme des feux nocturnes, allumés par quelque horde voisine qu'ils ne connoissoient pas.

Le repos et le sommeil d'une nuit n'avoient pu suffire pour rétablir les forces de gens aussi harassés que les miens. Le matin, ils se plaignirent tous de courbature; et je crus, un moment, qu'il me faudroit rester au lieu où j'étois campé. Mais leur ayant représenté qu'il ne nous falloit plus guère qu'une journée pour gagner les montagnes et la horde dont nous avions apperçu les feux, et que je leur promettois que nous y ferions une halte de plusieurs jours, afin de leur donner le tems de se reposer, ils reprirent courage et retrouvèrent des jambes.

Vers les cinq heures après midi, nous arrivâmes dans le voisinage de la horde; les bœufs et les chiens, sentant l'eau, se détachèrent de nous à l'instant; et prenant le galop, sans qu'on pût ni les rappeler ni les retenir, ils se portèrent à toutes jambes vers le kraal.

Leur odorat ne les avoit point trompés. Ils trouvèrent effectivement des puits ; mais ces puits étoient fermés, et ils se virent réduits à flairer et à tourner tout au tour, sans pouvoir s'y désaltérer.

On se représente sans peine quelle dut être la surprise de la horde à l'apparition subite de tous ces animaux. Mais ce fut bien une autre alarme quand nous parûmes tous, et qu'elle vit près d'elle une troupe de ces Houzouânas si redoutés, ayant au milieu d'eux un Blanc, moins formidable peut-être, mais plus effrayant encore pour des yeux qui n'avoient jamais vu des hommes blancs. Consternés et stupéfiés à la vue de ce spectacle, ils n'avoient ni la force de fuir, ni l'assurance d'avancer vers nous.

Pour les tirer de cet état pénible, j'allai à eux ; et sans paroître m'appercevoir de leur embarras, je leur fis demander s'ils avoient quelques personnes infectées de cette maladie qui venoit de nous chasser des montagnes de l'ouest. Ma question les glaça d'effroi. Ils connoissoient par expérience, ainsi que mes Namaquois, cette épidémie désastreuse. Cependant ils n'en étoient point attaqués pour le moment ; et en conséquence, d'après leur réponse, je fis dresser mon camp près d'eux.

Depuis quatre jours, mes animaux avoient fait plus de quarante lieues, sans avoir ni bu ni mangé qu'une seule fois à la horde malade. Je trouvois des pâturages dans celle-ci, et je me proposois, suivant mes promesses, d'y rester quelques jours pour leur donner le tems de se refaire. Mais pour cela je désirois de gagner son amitié et de me lier avec elle. Or, c'est ce qui d'abord me parut d'un succès difficile. Ni dans l'après-dîner, ni même dans la soirée, pas une seule personne du kraal ne vint à mon camp ; et le sentiment que cette conduite annonçoit me surprit d'autant plus qu'aucune nation sauvage ne me l'avoit encore témoigné. Etoit-ce moi, ou les Houzouânas qu'ils appréhendoient ? Craignoient-ils qu'arrivant d'un canton de pestiférés, nous ne leur apportassions les germes de la maladie ? je l'ignore ; mais à coup sûr cet éloignement supposoit de la méfiance ; et cette méfiance étoit même telle que, pendant la nuit, ils délibérèrent s'ils ne se retireroient point dans les montagnes.

Klaas, qui sans cesse cherchoit l'occasion de me servir et de m'être utile, étoit allé aux observations dès le point du jour, et il vint me faire part d'une remarque importante. La horde étoit très-considérable; et cependant il n'y avoit vu qu'un très-petit nombre de bestiaux, incapable de fournir à la subsistance de tant de personnes: d'où il concluoit qu'on avoit caché et fait disparoître une grande partie du troupeau. Cette conjecture me paroissoit fondée; mais les soupçons de ces Sauvages m'affligeoient plus qu'ils ne m'étonnoient.

Pour les faire cesser, j'assemblai les Houzouânas. Je leur prescrivis la conduite que je voulois qu'ils tinssent avec la horde, et leur déclarai que s'ils donnoient lieu à la moindre plainte, non-seulement je cesserois d'être leur ami, mais que je m'unirois à la horde pour les exterminer tous jusqu'au dernier. Ils protestèrent qu'ils ne manqueroient en rien à la fidélité qu'ils m'avoient promise; et je dois répéter ici, qu'effectivement, tant que j'ai vécu avec eux, ils n'y ont jamais manqué.

Tranquille sur leur compte, je voulus aller rassurer la horde, et me rendis, sans suite, au kraal. La confiance qu'annonçoit ma démarche y dissipa toutes les craintes, et ma conduite acheva d'établir l'union. Bientôt les troupeaux reparurent. On vint, le soir, m'apporter du lait. On m'amena même quelques moutons, que je payai libéralement avec du tabac. J'achetai aussi cinq bœufs et quatre vaches, qui à l'instant furent livrés aux Houzouânas, pour m'acquitter du marché que j'avois conclu avec eux. Enfin, le lendemain, toute la horde vint, avec l'affection de la fraternité, me visiter dans mon camp.

Afin de cimenter ces sentimens de bienveillance, je proposai une grande chasse, à laquelle tout le monde, sans exception, fut associé. Nous tuâmes beaucoup de gazelles; et l'on se doute bien que dans la distribution du gibier je traitai libéralement tous les habitans de la horde.

Le séjour que je fis chez eux et les bons pâturages que j'y trouvai, eurent bientôt rétabli mes bestiaux. Rien ne s'opposoit plus à mon départ; et j'étois d'autant plus rassuré sur la route, que partout,

tout, au pied des montagnes, l'*herbe des Boschjesman* étoit en pleine verdure.

Néanmoins, avant de quitter la horde, je voulus l'obliger encore ; et lui proposai de faire un traité de paix et d'alliance avec les Houzouânas ; traité auquel ne devoient assister ni têtes couronnées, ni ambassadeurs ; mais qu'un gage purement patriarchal pouvoit maintenir plus long-tems, et rendre peut-être plus sûr que les grands mots d'humanité, de justice et d'honneur, si souvent employés pour une perfidie. Les Houzouânas offroient d'y accéder. Les autres étoient trop intéressés à ce qu'il se conclût, pour ne pas y consentir. Ils donnèrent un bœuf et quatre moutons ; et les deux nations se promirent d'être amies ; ou plutôt, l'une des deux promit de vivre en paix avec l'autre.

En partant de la horde, nous fîmes, pour notre première marche, neuf lieues, tout d'une traite, en suivant les sinuosités de la chaîne des montagnes ; et déja il étoit nuit close, quand nous arrivâmes près d'une source, dont les eaux étoient assez abondantes pour former un ruisseau, ombragé de mimosas. Tout à coup un grand bruit se fit entendre. C'étoit une troupe d'animaux sauvages qui, cantonnée sur le bord du ruisseau, se sauvoit précipitamment à notre approche.

Curieux de connoître à quels voisins ou à quels ennemis nous allions avoir à faire, je me procurai de la lumière ; et je vis, par les fumées, que les fugitifs étoient des éléphans. Mais avec les feux et quelques fusillades, répétées de tems en tems, nous parvinmes à les écarter ; et notre nuit fut assez tranquille.

Le jour, en nous éclairant, me montra que la chaîne changeoit de direction et alloit se perdre à l'ouest. Quoique mon premier projet eût été de gagner ces contrées, je ne le pouvois plus à présent sans m'exposer, moi et toute ma troupe, aux risques de cette peste affreuse qui les désoloit. Je consultai donc mes Houzouânas sur la route qui me restoit à prendre pour gagner la Rivière des Poissons. Car, en dernier résultat, c'étoit-là que je voulois aboutir, et c'étoit-là, qu'ils s'étoient chargés de me conduire.

Ma demande ne pouvoit manquer de leur plaire, puisqu'en les mettant à portée de me faire arriver au fleuve par le chemin le plus court, elle les acquittoit plus promptement envers moi, et leur rendoit la liberté d'aller retrouver leurs camarades et de continuer leur marche.

Ils me répondirent que de l'autre côté des montagnes que nous avions à dos, couloit le fleuve; que si je voulois me fier à eux et me résoudre à traverser la chaîne, ils répondoient de me conduire en deux jours sur ses bords; qu'ils connoissoient des défilés par lesquels ils se chargeoient de faire passer mes équipages; et que, dès la première journée peut-être, ils me mettroient à portée d'apprécier s'ils savoient tenir leur parole.

Pour moi, qui jusqu'à ce moment les avois toujours trouvés fidelles, je ne doutois nullement de leur bonne foi, et j'étois résolu à m'abandonner à leur conduite avec la plus parfaite confiance. Mais il n'en étoit pas ainsi de ma troupe. Elle prit l'alarme et se crut perdue; et ce furent encore les Grands Namaquois qui les premiers sémèrent la terreur : nation timide, incapable d'aucun secours dans un danger, et toujours prête à s'effrayer de celui qui n'existoit pas encore. Ces feux particuliers que tous les soirs les Houzouânas allumoient sur les hauteurs, avoient sans cesse été pour eux un objet de crainte. A les entendre, c'étoient des signaux faits pour appeler d'autres brigands et pour leur donner connoissance du moment où ils devoient nous attaquer. Ce moment approchoit, disoient-ils; et c'étoit après nous avoir engagés et perdus dans des défilés impratiquables, qu'on alloit nous massacrer tous, l'un après l'autre.

Quoique ces terreurs me parussent extravagantes, cependant je n'avois, pour les combattre, que des préventions favorables. D'ailleurs, avant d'entreprendre une marche très-hasardeuse, et dont les dangers, ainsi que les difficultés, nous étoient inconnus, il étoit de la prudence de savoir si je pouvois encore compter sur quelques-uns de mes gens, et si les terreurs que manifestoient les Namaquois étoient générales.

Je crus donc sage d'interroger Klaas ; Klaas, le plus fidelle et le plus sensé de tous mes gens, et à ce titre, devenu mon conseil et mon ami. Je lui demandai si, vivant parmi les Houzouânas et se trouvant sans cesse à portée de les observer, il n'avoit rien vu qui pût m'inspirer quelque défiance sur leur proposition, et si je ne devois point craindre que, par leurs signaux, ils ne se fussent entendus avec leurs camarades pour nous attirer dans les montagnes et nous égorger, sans peine, quand ils nous y auroient dispersés.

Klaas, bien loin d'être intimidé, cherchoit plutôt à me rassurer moi-même. Il m'observoit, avec raison, que les Houzouânas, par la conduite qu'ils avoient tenue jusqu'alors, montroient assez n'avoir conçu aucun projet perfide ; qu'ils marchoient toujours avec nous, plutôt dispersés que réunis ; qu'ils étoient les premiers à soigner mes bestiaux, à porter des secours même à mes gens, soit en partageant leurs services dans mon camp, soit en bravant les plus grandes fatigues pour aller chercher de l'eau, dans des outres, sur les rochers les plus escarpés ; qu'enfin ces feux, qui alarmoient si fort ma troupe, n'étoient absolument que ce que nous les avions vu faire la première fois, et nullement des signaux imaginés contre nous ; et qu'il étoit, dans tous les cas, plus prudent de continuer à vivre comme par le passé, que de leur inspirer tout à coup, par une conduite différente, l'idée qu'on pût les redouter et chercher à les fuir.

Ce discours d'un homme aussi sensé que fidelle et intrépide, acheva de me déterminer. Peu m'importoit que les Namaquois et leurs semblables tremblassent ou non, me suivissent ou restassent ; j'étois décidé à prendre la route que m'indiquoient les Houzouânas et à m'abandonner aveuglement à leur conduite. D'ailleurs, en partant, j'étois bien sûr que les trembleurs suivroient, comme les autres ; et c'est ce qui arriva.

Il n'y avoit qu'une nation aussi active et aussi infatigable que les Houzouânas, qui fût capable d'avoir tenté de traverser de pareilles montagnes, et qui le fût sur-tout d'y réussir. Pour moi, dès les

premiers pas que nous y fîmes, j'y trouvai tant de difficultés et d'obstacles, que si je n'avois point eu de pareils guides, j'aurois, je l'avoue, regardé l'entreprise comme folle, et ordonné de rebrousser chemin.

Mais ils s'étoient attendus à ce premier effet; et en conséquence, ils ne songeoient qu'à nous animer et à nous encourager de leur mieux. Je les voyois courir en avant, grimper sur les rochers pour découvrir les passages les moins difficiles, et revenir pour nous les indiquer. Ils ne craignoient pas de doubler leurs fatigues, pourvu qu'ils réussissent à nous épargner quelque difficulté; et ils mettoient dans tout cela tant de zèle, d'attention et d'intelligence, que l'admiration qu'ils me causoient me faisoit oublier le dur et pénible travail de notre marche.

Il en étoit de même pour nos animaux. Mes gens n'étant plus en état de les mener, il avoit fallu en charger nos guides; et ceux-ci mettoient à cette partie de ma caravane la même ardeur. Tandis que les uns nous dirigeoient à travers les ravins, les gorges et les fondrières, les autres conduisoient, par le haut des montagnes, nos bœufs chargés. Du bas des rochers que nous gravissions, nous les entendions, au-dessus de nos têtes, animer les animaux par leurs cris; ce bruit confus, le premier sans doute qui ait troublé ces solitudes, battoit tous les rochers d'alentour. Il effrayoit les animaux sauvages; je voyois fuir au loin et se retirer dans leurs trous les damans, les hiennes et jusqu'aux tigres. Le vautour fuyoit dans les airs, abandonnant son asyle accoutumé et répondant au beuglement de mes animaux par des croassemens épouvantables.

Le voisinage des bêtes féroces devenoit très-inquiétant dans la situation où nous nous trouvions. Séparés forcément les uns des autres par l'apreté des lieux, et hors d'état par conséquent de nous sécourir mutuellement, nous avions tout à craindre si elles nous attaquoient. Falloit-il passer par quelque ravin étroit et profond, c'étoit une autre sorte de péril; serrés entre des rochers entassés les uns sur les autres, et qui quelquefois s'élevoient verticalement à plus de deux cents pieds au-dessus de nos têtes, nous courions

le risque d'être écrasés par la chûte de quelque éclat, détaché par ceux qui marchoient au-dessus de nous. Au milieu de tous ces dangers et de ceux que leur imagination y ajoutoit encore, mes tremblеurs n'étoient pas à leur aise. La consternation étoit peinte sur leurs visages. Ils marchoient dans un profond silence, mais avec des mouvemens d'inquiétude, qui annonçoient l'état de leur ame.

Enfin cependant, à force de monter et de gravir, nous atteignîmes la crête de la chaîne; et ce fut pour nous un moment de satisfaction bien agréable que celui où les premiers de la troupe qui y parvinrent, portant au loin devant eux les yeux sur la plaine, et l'appercevant, s'écrierent tous, comme s'ils eussent échappé à un naufrage.

Tout le monde accourût; et alors l'allégresse devint universelle. Les Houzouânas paroissoient jouir de la joie commune. Ils se plaisoient à me montrer dans la plaine les sinuosités du fleuve et les arbres qui bordoient ses rives; de leur côté, mes gens montroient un peu de honte de les avoir soupçonnés, et bientôt la confiance alloit surpasser toute leur inquiétude.

Il nous restoit à descendre la montagne; et nous devions nous attendre aux mêmes fatigues que nous avions éprouvées en montant. Mais outre que la joie d'approcher du terme ne pouvoit manquer de les adoucir, elles s'annonçoient réellement comme moindres, parce que la plaine du fleuve étant plus élevée que le côté opposé, l'espace à parcourir étoit plus court.

D'ailleurs, à une certaine distance du sommet, nous trouvâmes, en descendant, une station qui nous arrêta : c'étoit un vallon frais et charmant, arrosé par un ruisseau, et dont la rencontre nous fut d'autant plus agréable qu'au milieu de ces montagnes hideuses nous n'avions vu jusques-là que des objets d'horreur.

A cet aspect, mes gens oublièrent et les fatigues qu'ils venoient d'essuyer et celles qui les attendoient encore. Ils ne songèrent plus même au voisinage de ces tigres dont ils avoient été si effrayés. Tous me demandèrent de m'arrêter et de leur laisser passer la nuit dans le vallon; j'y consentis d'autant plus volontiers que le lieu

offroit de très-bonne eau pour la troupe et d'excellens pâturages pour nos bestiaux.

Pendant qu'on dressoit le camp, je m'amusai à remonter le ruisseau, pour jouir de l'agrément de ses bords. Après quelques détours, j'arrivai à une roche creusée en grotte, dans laquelle il prenoit sa source. Son eau fraiche et limpide en remplissoit la capacité et y formoit bassin. Excédé de fatigue et de chaleur, je ne pus résister au plaisir d'y prendre un bain.

Ce soulagement me rafraichit et me soulagea; et je sortis après avoir gravé mon nom sur cette roche vierge, qui, avant moi peut-être, n'avoit encore été visitée par aucun être humain.

Dans la nuit, les Houzouânas accourûrent à ma tente avec de grandes démonstrations d'allégresse, pour m'annoncer qu'ils venoient d'appercevoir enfin les signaux de leurs camarades. Effectivement ils me montrèrent, à l'horison, vers le nord-ouest, des feux qu'ils disoient être ceux d'une de leurs hordes, et à laquelle ils venoient de répondre par les leurs, que le surlendemain dans la nuit ils se rejoindroient à elle.

Si ma troupe eût été moins nombreuse, je me serois fait un plaisir de rester huit jours sur ce joli ruisseau et près de cette grotte si fraiche qui m'avoit tant plu. Mais la plupart de mes gens étoient pressés de retourner chez eux. Ce fleuve qu'ils avoient en perspective aiguillonnoit leur impatience; et le matin, ils montrèrent, pour partir, la même ardeur qu'ils avoient montrée, la veille, pour rester près du ruisseau. Je consentis donc au départ; et vers le midi, nous nous trouvâmes sur les bords de la rivière tant désirée, sans que, dans cette traversée si pénible des montagnes, il nous fût arrivé le moindre accident.

Ce fut-là que les Grands Namaquois commencèrent à respirer et à se remettre de leurs frayeurs. Le premier jour de notre traversée, ils avoient gardé un morne silence; tristes et pensifs, comme si on les eût conduits à la mort. Le second, quand ils eurent apperçu la plaine, ils se déridèrent un peu, et je les vis montrer assez d'assurance pour se parler à l'oreille. Mais lorsqu'arrivés au fleuve, ils

respirèrent leur air natal et revirent les contrées qu'ils connoissoient, alors leur gaieté et leur sécurité s'épanouirent tout à fait ; ils recouvrèrent pour la première fois la parole et le maintien. On eût dit que sur leur palier ils ne craignoient plus ces terribles Houzouânas, dont la société les avoit tant fait trembler.

Le lendemain matin, ceux-ci me prévinrent qu'ils alloient se retirer et rejoindre leurs camarades. Je n'avois plus rien à exiger d'eux; leur promesse étoit remplie. Cependant, je ne voulois pas laisser partir ces guides intrépides et fidelles, sans leur donner quelque témoignage de ma reconnoissance et de ma satisfaction ; mais j'étois indécis sur ce qui leur seroit le plus agréable.

Ma provision de tabac étoit tellement épuisée que, depuis quelque tems, j'étois obligé de mettre, dans mes distributions, la plus sévère économie; et d'ailleurs, c'est-là une privation à laquelle ces hommes sobres, par leur vie errante et leur éloignement des colonies, sont tellement accoutumés qu'elle ne leur coûte point. Pour des verroteries, ils s'en soucioient peu. L'objet qu'ils eussent recherché de préférence, étoit un couteau ; mais il ne m'en restoit guère qu'une demi-douzaine; et par conséquent chacun ne pouvoit avoir le sien. Je me proposai donc de leur en distribuer quatre; et afin que personne ne fût mécontent, j'annonçai que j'allois faire tirer au noir, et que les quatre tireurs dont la flèche approcheroit le plus près du but, auroient chacun un couteau.

Cet exercice devenoit pour ma caravane une sorte de fête. Moi-même, indépendamment de l'amusement que je me promettois d'y trouver, j'allois apprendre jusqu'à quel point étoit redoutable l'adresse des Houzouânas à manier leurs armes ; et je laissois dans leur mémoire un événement qui pendant long-tems devoit leur donner lieu de parler de moi, et de me faire connoître à leur nation, si, comme je l'espérois, je devois retourner chez elle.

Ma proposition fut reçue avec acclamation. Il n'y eut que l'Hottentot qu'elle parut mécontenter, parce que se sentant tireur moins habile, il désespéroit d'obtenir un des prix. Si j'avois éprouvé de bons offices de la part des Houzouânas, c'étoit plus à leur carac-

tère que j'en étois redevable qu'à lui, qui, de race étrangère et depuis peu établi dans la horde, devoit y avoir, pour ce qui me regardoit, peu de prépondérance. Néanmoins, comme il m'avoit été utile en qualité d'interprète, et que c'étoit lui principalement qui m'avoit donné des instructions et des connoissances sur la nation, je crus lui devoir quelque dédommagement; et en conséquence je lui promis un couteau.

Nos fusils, par la facilité que donnent leur mire et leur direction, sont une arme si sûre qu'en vérité c'est presque une honte de n'y être point adroit. Il n'en est point ainsi de l'arc; et à moins que le Sauvage ne tire perpendiculairement sur sa tête, le fusillier a sur lui un avantage immense; sur-tout à mesure que l'objet auquel on vise, s'incline et se rapproche de la ligne horisontale.

Dans ce dernier cas, s'il ne tire pas à une très-grande proximité, sa flèche n'a plus de portée directe. Il faut donc, pour qu'elle atteigne le but, qu'il lui fasse décrire une parabole; et la donnée de cette courbe est une combinaison qui exige quelque calcul.

Un autre élément nécessaire est celui de la juste force qu'il doit donner au trait, s'il ne veut pas, ou dépasser le but, ou rester en-deçà.

Enfin, une troisième connoissance indispensable, c'est la hauteur de la courbe, c'est-à-dire, la combinaison de la force et de la distance.

Pour mieux me faire entendre, je suppose le but à cent cinquante pieds de distance. Dans ce cas, il faut que le petit rayon de la parabole, quelqu'en soit l'étendue, ait le tiers de la longueur du grand diamètre; ou, en d'autres termes, que le point le plus élevé où se porte la flèche soit égal à cinquante pieds. Il faut encore que ce point le plus élevé coupe presque en deux parties égales le diamètre de la distance : autrement, si la flèche l'outre-passe, elle porte au-delà du but; si elle passe en-dessous, le coup devient trop court.

Le genre de vie que j'ai mené long-tems m'a donné quelque expérience sur la théorie, ainsi que sur la pratique de cet art. Ceux de

mes

mes amis qui ont vécu plus particulièrement avec moi, savent qu'avec une sarbacane j'ai souvent demonté des hirondelles au vol; et mainte fois ils m'ont vu couper ma balle en deux parties sur le tranchant d'un couteau qui me servoit de but; je manie encore assez adroitement un arc; dans mon enfance j'ai fait, à Surinam, parmi les jeunes Caraïbes, l'apprentissage de cette arme, et je m'y suis perfectionné dans mes voyages d'Afrique, toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion; et il m'est arrivé plusieurs fois de disputer d'adresse avec les plus habiles tireurs hottentots.

Le Sauvage ne connoît aucunement la théorie dont je viens d'exposer ici quelques principes; mais il acquiert, par la pratique et l'usage, une habileté qui vraiment est étonnante. Eh! que ne doit-on pas attendre de gens qui, pour leur subsistance et la défense de leur vie, n'ayant que leur arc, s'exercent à le manier dès l'âge le plus tendre.

J'ai vu les Hottentots de l'est, en général, très-adroits à manier l'arc. Mais aucun n'a poussé l'adresse aussi loin que les Houzouânas. Chez eux l'exercice de la flèche est devenu un art; et cet art fait même une partie de leur tactique, ainsi que j'ai eu lieu de m'en convaincre par cette fête de l'arc que je proposai pour mes couteaux.

Le but fut un cercle tracé, noirci avec du charbon sur l'aubier d'un gros mimosa que j'avois fait dépouiller de son écorce. Je laissai aux tireurs la liberté de fixer eux-mêmes la distance à laquelle ils voulôient se placer; et ils la déterminèrent par un léger sillon, tracé sur la terre, et qu'il n'étoit point permis d'outre-passer.

Après ces préliminaires, tous coururent au lieu fixé; mais ils s'y rendirent confusément, et en poussant des cris de joie, comme si chacun eut marché à une victoire assurée.

Alors chacun choisit, dans son carquois, la flèche qu'il croyoit la plus propre à lui procurer cette victoire; et les précautions qu'ils apportèrent à ce choix, le soin avec lequel ils examinèrent leurs flèches, l'une après l'autre, l'attention qu'ils mirent à les mesurer sur l'arc, à les péser, à les balancer dans la main, furent réellement une chose très-remarquable.

La flèche étant choisie, ils la placèrent sur leur arc; puis on les vit successivement s'accroupir, la tête entre les genoux, ainsi que des grenouilles; sauter et s'élancer de côté et d'autre, comme pour éviter les flèches de leurs ennemis; faire des feintes, mirer le but, s'approcher, s'éloigner du sillon, et prendre cent attitudes différentes, qui d'abord me parurent des singeries, mais qui réellement n'étoient qu'une étude pour mesurer la position et la distance de l'objet.

A chaque instant, je m'attendois, d'après leurs mouvemens, qu'ils alloient tirer. Mais tout-à-coup ils reculoient et recommençoient leurs sauts et leurs feintes, et souvent, au moment où je m'y attendois le moins, ils la décochoient; enfin, quand tous eurent tiré, je donnai le couteau à celui qui avoit le plus approché du centre du but.

Ce fut la même chose pour les trois autres. A chaque fois qu'il fallut en gagner un, les tireurs restans employèrent le même manège. Mais comme, à mesure que les prix diminuoient de nombre, chacun redoubloit d'ardeur et d'activité, ils déployèrent à mes yeux, pendant plus de trois quarts-d'heure que dura l'exercice, toutes les ruses, toutes les feintes et tous les mouvemens de leur tactique guerrière.

Cette parade dura même après l'adjudication des quatre prix. Ceux qui n'en avoient pas eu continuèrent de tirer; et ce ne fut pas sans rire que je vis plusieurs d'entre eux, après avoir mis leur flèche dans le cercle noir, se fâcher contre leur maladresse d'avoir tiré si mal, quand il y avoit quelque chose à gagner, et si bien, quand le coup devenoit inutile.

De mon côté, pour leur montrer ce que je savois faire, j'allai avec ma grosse carabine me placer au sillon, et de-là je tirai plusieurs coups à balle, qui tous donnèrent dans le but.

Non content de leur montrer ma supériorité, je voulus les convaincre de celle de mes armes. Je pris pour but une roche, contre laquelle je tirai à quatre cents pas de distance. Chaque coup en faisoit sauter un éclat; et à chaque coup, je voyois mes Sauvages

stupéfiés chercher à deviner sur mon visage par quelle inconcevable magie j'opérois, si promptement et si loin, un pareil effet.

Pour porter cet étonnement à son comble, je les plaçai tous à la file sur une même ligne; je m'éloignai d'eux à une distance du double, puis mettant dans ma carabine une balle percée d'outre en outre, et forçant un peu la charge de l'arme, je leur fis siffler la balle en tirant au-dessus de leurs têtes.

Ce sifflement, qu'ils entendirent avant d'avoir entendu l'explosion de la carabine, les confondit d'admiration. Ils ne doutèrent pas que je n'eusse la faculté de porter coup aussi loin que je le voulois, et que celui-ci n'eût été produire son effet au loin, à une distance incommensurable.

Ces expériences, jointes aux coups d'adresse qu'ils m'avoient mainte fois vu faire, comme d'abattre de petits oiseaux au vol et même des scarabées, leur donnoit un haute opinion de ma supériorité.

Après avoir ainsi subjugué leur imagination par l'impression puissante du pouvoir qu'ils me supposoient, je leur fis sentir combien il avoit été sage à eux de m'accueillir avec amitié, et combien seroient imprudentes celles de leurs hordes qui, par quelque offense, oseroient provoquer mon courroux. Je les chargeai de les avertir des risques qu'en pareil cas elles courroient; mais j'annonçai, en même tems, que par-tout où j'en rencontrerois quelqu'une, je chercherois à m'y faire des amis, comme je l'avois cherché parmi eux. Enfin, je rappelai les services que je m'étois empressé de leur rendre, et les remerciai affectueusement de ceux que, de leur côté, ils m'avoient rendus.

Cela produisit l'effet que j'en attendois. Tous me renouvellèrent les protestations de leur attachement et de leur amitié, tant en leur nom qu'en celui de leurs camarades. Les femmes elles-mêmes, me montrant les ornemens et joyaux que je leur avois donnés, me firent comprendre qu'elles se feroient un devoir de les porter, pour faire connoître à tous les Houzouânas ce qu'étoit l'homme blanc, l'ami de la nation.

Cette sorte de reconnoissance me flatta beaucoup; et j'y fus d'autant plus sensible que celles qui me la témoignoient n'avoient été pour rien dans ces prix de couteaux que je venois de distribuer.

Pour les en dédommager, j'ajoutai, avec largesse, aux ornemens dont je les avois déja gratifiées, d'autres cadeaux du même genre, qui parurent leur faire le plus grand plaisir. La société des femmes de ma caravane leur avoit inspiré quelque goût pour la parure. Elles s'en glorifioient aux yeux de leurs maris, qui déja les trouvoient plus aimables; et je suis convaincu que parmi les autres Houzouânasses elles auront été des objets d'admiration et d'envie. Délicieux passe-tems, momens enchantés, dans quel monde et sous quelles loix faut-il en déplorer la perte!

J'eusse désiré retirer le Hottentot de la vie errante à laquelle il s'étoit dévoué. J'employai même à ce sujet quelques instances, et lui proposai de le ramener avec moi dans les colonies; mais il se refusa constamment à mes sollicitations. Il avoit une femme et deux enfans en bas âge dont il ne vouloit point se séparer; et ce motif me parut respectable. Là, les sentimens de la nature n'appartiennent point aux livres, et il n'y a point de livre à faire pour montrer ce qui est bon, ce qui est mauvais. Enfin, la horde se sépara de moi en me serrant la main, et ce moment fut presque partagé par mes trembleurs. J'appercevois cependant sur plus d'un front le plaisir de se voir délivrés du poids énorme de la crainte, et que, malgré tant de services, d'amitié, de confiance, le préjugé n'avoit pu tout à fait se déraciner de tous les cœurs. Hélas! à quoi tient la renommée!

Pour moi, qui, loin de craindre les Houzouânas, m'étois fait une douce habitude de vivre avec eux et de les aimer, j'avoue de nouveau que je ne les ai point quittés sans regrets, et que je n'ai vu en eux qu'une race d'hommes active, laborieuse et intelligente; une race d'hommes toujours prête à obliger, sans jamais trouver d'obstacles, et supérieure aux autres par son caractère et son courage.

Mais ce qui me la faisoit chérir de prédilection et m'avoit prévenu pour elle, c'étoit son air ouvert et riant. Tel est l'état habi-

tuel de sa physionomie, que jamais on n'y voit la triste et douteuse empreinte de l'inquiétude ou de la méfiance. L'Houzouâna, il est vrai, a des passions violentes. Lorsqu'il en est agité, elles se peignent dans ses traits d'une manière énergique et frappante ; mais ces orages sont passagers ; et bientôt revenu à lui-même, on n'y apperçoit plus que son ame franche, confiante et loyale.

Chez presque toutes les autres nations africaines, j'avois trouvé un idiotisme imbécille qui les faisoit extasier devant les divers objets, à mon usage, que je portois avec moi. Les Houzouânas les regardoient avec ce mouvement de curiosité qu'un peuple sans arts doit avoir pour tous les monumens et pour toutes les productions de l'industrie ; mais cette curiosité n'étoit chez eux ni l'admiration stupide, ni la convoitise enfantine des autres peuples.

Il n'y a eu que mes armes qui les aient vraiment étonnés. Pendant tout le tems qu'ils ont vécu près de moi, elles firent l'objet de leur attention et de leurs entretiens. Mais il faut remarquer que j'avois cherché à leur en inspirer, par les effets, la plus grande terreur. Jamais je ne les leur laissai toucher, et je me gardai bien sur-tout de leur en montrer la manœuvre et l'usage. Avec le désir de s'en procurer, peut-être en auroient-ils bientôt ; et alors de quel danger ne seroient pas pour les colonies et même pour le Cap, ces terribles Miquelets, qui, inattaquables dans leurs montagnes et infatigables dans leurs courses, sont encore, par leurs invasions inopinées et nocturnes, des ennemis irrésistibles ! Plusieurs fois je me suis applaudi que la nation fut une des plus pauvres de l'Afrique, et que, dénuée de tout, elle n'eut rien à offrir aux échanges du commerce. Sans cela, ceux des colons qui se font coureurs des déserts, auroient peut-être pénétré jusqu'à elle. Peut-être lui eussent-ils vendu de la poudre et des armes. Au moins ils lui en auroient donné le désir. Eh ! qui sait ce que ce désir auroit produit !

Ces hommes redoutables sont pourtant ceux, d'entre tous les Africains, qui m'ont inspiré le plus d'amour et d'estime. Ce sont ceux avec qui j'eusse entrepris sans crainte de traverser l'Afrique toute entière, si ma bonne fortune me les avoit fait connoître plutôt ; et

si jamais les circonstances me permettent, de reprendre le projet qu'il m'a été si douloureux d'interrompre, ils seront les seuls que j'y associerai, et les seuls vers qui je dirigerai soudain ma route.

Le plaisir que je sens encore à parler d'eux doit faire juger de la peine que j'eus à les quitter. Pendant le reste du jour, j'éprouvai du vide et de l'ennui. Il sembloit qu'il me manquoit quelque chose; et mon déplaisir augmentoit encore, par le plaisir que leur départ excitoit entre plusieurs de mes Hottentots. Ils triomphoient, comme s'ils eussent gagné leur procès contre moi. Par l'éloignement des Houzouânas, ils croyoient me redevenir plus nécessaires.

La nuit tempéra un peu cette allégresse insolente. Vers la chûte du jour, nous apperçûmes des feux, à deux ou trois lieues de nous, sur notre droite; et alors le ton d'assurance baissa tout à coup, et les transes recommencèrent. Probablement c'étoient des signaux de reconnoissance, que faisoient à leurs camarades ces Houzouânas qui venoient de me quitter. Mais la seule apparence d'Houzouânas suffisoit pour ramener la terreur dans ma troupe. Elle ne douta point que ce ne fut une horde nouvelle, par laquelle nous allions être bientôt attaqués. En conséquence, tout le monde passa la nuit à veiller, à s'inquiéter, à se tourmenter de conjectures sinistres. Moi, de mon côté, pour les punir de leur jactance, je les laissai dans leur erreur. J'affectai même d'être de leur avis sur les feux; et tandis qu'ils se livroient aux alarmes, j'allai dans ma tente reposer et dormir tranquillement.

Cette nuit d'inquiétudes ne fit qu'accroître l'impatience qu'ils avoient de retourner chez eux. Si je les en eusse cru, je me serois, dès le lendemain, mis en marche, par le chemin le plus court, vers mon camp de l'Orange. Mais il me souvenoit encore des journées agréables que j'avois passées ci-devant dans les parties supérieures de la Rivière, et je n'avois garde d'abandonner sitôt les bords d'un fleuve qui m'avoit fourni tant d'oiseaux pour ma collection, et qui, par ses pâturages et ses eaux, pouvoit seul rétablir mes bœufs des fatigues extrêmes qu'ils venoient d'essuyer. Je

résolus donc de le parcourir pendant un certain tems; et dès le premier jour, j'employai six heures à le suivre, dans la direction de son cours et de toutes ses sinuosités.

Cette première journée me procura plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux, et spécialement une variété de touracos, différente de celle que j'avois vue dans le pays d'Auteniquoi. Il en fut de même des journées suivantes. Toutes devinrent pour moi des moyens de plaisirs, d'acquisitions et de découvertes.

Dans l'une de mes chasses je tuai un monstrueux sanglier, absolument différent de toutes les espèces de cochons connues. Celui-ci, au lieu d'avoir le museau pointu et en forme de trompe, l'a, au contraire, très-large et terminé carrément; il a de petits yeux, peu séparés l'un de l'autre, et placés à fleur de tête presque sur le haut du front. De chaque côté, sur la joue, s'éleve horisontalement une peau cartilagineuse et fort épaisse, dont la longueur et la largeur est de trois pouces. Au premier abord on est tenté de prendre ces excroissances pour les oreilles de l'animal, d'autant plus que celles-ci, appliquées contre le cou, qui est très-court, se trouvent encore cachées, en partie, par une énorme crinière, dont les soies, rousses, brunes et grisâtres ont jusqu'à seize pouces de longueur sur les épaules. Directement au-dessous de ces fausses oreilles se remarque encore de chaque côté une protubérance osseuse, saillante de plus d'un pouce, qui servent à l'animal pour frapper de droite et de gauche; il a en outre, quatre défenses, de la nature de l'ivoire, dont deux à chaque mâchoire; les supérieures, longues de sept à huit pouces, sont fort épaisses à leur naissance, et terminées en pointe obtuse; elles sont cannelées et se relèvent en l'air tout en sortant des lèvres; celles de la machoire inférieure sont beaucoup plus petites et tellement appliquées contre les grandes, quand la bouche est fermée, qu'on les prendroit alors pour n'être ensemble qu'un seul et même boutoir. La tête de ce sanglier présente un objet vraiment hideux à voir; au premier coup-d'œil on lui trouve des rapports et des ressemblances frappantes avec celle de l'hippopotame, qui n'est guère moins hideuse. Les méthodis-

tes, habitués à ne voir la nature que d'après les règles qu'ils ont établies, se garderont bien de reconnoître un sanglier dans cet animal; car, outre son large groin, il lui manque encore des dents incisives aux deux mâchoires. Malgré son museau évasé, il furte la terre pour en tirer les racines, dont il fait sa nourriture. Il est très-leste, quoique fort épais et très-gros; il coure si bien et si vîte, que les Hottentots le nomment le coureur. Je reviendrai un jour sur cet intéressant quadrupède. Je place ici, en attendant, le portrait d'un jeune de cette espèce, que j'ai dans mon cabinet (1).

N'ayant vu ni la source ni l'embouchure de la Rivière des Poissons, je ne puis en assurer le gissement; et je m'en rapporte, au moins pour ce qui regarde l'embouchure, aux navigateurs et aux géographes. Seulement je remarquerai que dans un pays aussi coupé que l'Afrique, c'est une chose très-difficile que de reconnoître une rivère dont le cours a quelque longueur. Tantôt s'enfonçant à travers de montagnes escarpées, ou se perdant sous des rochers; tantôt tombant en cascades, qui souvent deviennent divergentes, et ne se réunissent que pour couler en sens contraire et remonter vers sa source; il est bien difficile de la suivre à travers tant d'obstacles. Pour y réussir, je ne sais qu'un moyen; ce seroit de la prendre à sa source et de la cotoyer constamment, sans jamais la perdre de vue. Mais quel homme oseroit tenter de pareilles entreprises? et même celle-ci eût-elle toujours été pratiquable?

Au troisième campement que je fis sur le fleuve, mes Grands Namaquois reconnurent une chaîne de montagnes fort élevées, dont ils me vantèrent beaucoup les pâturages, et où, par cette raison, il y avoit presque toujours, me disoient-ils, quelque horde de leur nation. Ces éloges avoient un but, et il n'étoit point difficile de le deviner; mais comme ce but s'accordoit avec le mien, je m'y

(1) Buffon a donné, d'après le professeur Allamand, dans son Supplément à l'Histoire des quadrupèdes, tome V, planche 11, édition *in*-12, une figure de ce sanglier du Cap; mais dans ce portrait peu exact on ne reconnoît pas du tout la tête de cet animal, dont tous les caractères ont été négligés par le dessinateur.

prêtai

Hulk Sculp.

SANGLIER À LARGE GROIN.

prêtai sans peine. Ainsi, après avoir levé le camp, je dirigeai ma marche en suivant les montagnes. Nous arrivâmes en deux petites journées dans un riant vallon, ombragé d'une quantité prodigieuse de mimosas en pleine fleur. Nous y trouvâmes de nombreux troupeaux dont la présence nous indiqua le voisinage d'une horde.

Les Namaquois ayant pris les devants avec Klaas pour m'annoncer, bientôt nous la vîmes paroître toute entière. A cette vue, mes gens témoignèrent une joie folle. On eût dit qu'après avoir échappés à des assassins, ils retrouvoient des protecteurs qui assuroient leur vie. Ils se félicitoient les uns les autres; ils serroient la main des nouveaux venus, leur pressoient la poitrine, et les accabloient de démonstrations d'amitié. Très-certainement, quand ceux ci eussent été leurs amis ou leurs parens, ils n'auroient pas montré plus de transports et d'allégresse. La beauté des pâturages qui par-tout couvroient le pied des montagnes me décida à passer quelques jours près de la horde.

Quand ma tente fut dressée, le chef de la horde vint me voir, et il me donna des nouvelles satisfaisantes de mon camp de l'Orange, où, pendant mon absence, rien n'étoit arrivé de fâcheux. Il les tenoit d'une autre horde qui étoit allée y échanger des bestiaux pour du tabac. Lui-même auroit bien désiré pouvoir y envoyer quelques-uns des siens pour le même objet, parce que cette denrée manquoit absolument dans le kraal. Mais un événement inquiétant le tenoit dans des alarmes continuelles et l'empêchoit d'affoiblir sa troupe peu nombreuse, en détachant un certain nombre d'hommes.

Depuis quelque tems, un lion et une lionne étoient venus s'établir près de la horde, dans un fourré fort épais, qu'il me montra. En vain, elle avoit cherché à les en déloger; les bêtes féroces étoient restées malgré elle en possession de leur fort. Chaque nuit elles venoient attaquer non-seulement les troupeaux mais les hommes même; et la nuit dernière, encore, elles avoient enlevé un bœuf. Plein d'espoir et de confiance dans l'effet de mes armes à feu, le chef se félicitoit de mon arrivée. Il me prioit de les employer à le

délivrer d'un fléau redoutable, et ne doutoit pas que je ne réussisse, si je l'entreprenois.

Des deux moyens que ces bonnes gens m'offroient de les obliger, il y en avoit un qui n'étoit point en mon pouvoir; celui du tabac. Depuis un mois, mon monde étoit à la demie ration. Il ne m'en restoit même pas pour fournir à la consommation qu'exigeoit le reste de la route, et je ne voulois pas que, par une libéralité mal entendue, les miens eussent à me reprocher de les avoir privés de ce qui leur appartenoit, pour en gratifier, à leurs dépens, des étrangers.

Il m'étoit plus facile de servir la horde dans ce qui regardoit les deux lions; mais ceci demandoit beaucoup de circonspection et de prudence. Leur obstination à rester dans le fourré, malgré tout ce qu'on avoit tenté pour les en chasser, me faisoit soupçonner qu'ils avoient des petits; et cette circonstance rendoit l'attaque extrêmement dangereuse.

Ces animaux, déja si formidables dans toute autre circonstance, sont dans celle-ci d'une férocité à laquelle rien ne résiste. Animés par le besoin de défendre et d'alimenter leur famille, ils ne redoutent plus aucun danger, et résisteroient à une armée entière. Ce n'est plus chez eux du courage seulement, c'est de la fureur et de la rage.

Néanmoins, je m'engageai à les attaquer dès le lendemain, et promis, sinon de les détruire, au moins de les forcer à s'éloigner. Mais, vu l'épaisseur du fourré et la difficulté de l'attaque, j'exigeai qu'indépendamment de tous les hommes qui faisoient partie de ma caravane, et que je comptois employer, tous ceux de la horde se joignissent à moi. Pendant la nuit, nous nous entourâmes de très-grands feux, et nous fîmes, de tems en tems, des décharges de notre mousqueterie. Ces précautions étoient inutiles. Les deux carnivores avoient à dévorer les restes de leur bœuf de la veille, et ils ne parurent point, mais se firent entendre pendant une grande partie de la nuit.

A l'aube du jour, déja les hommes de la horde étoient sur pied, et tous armés de flèches et de sagaies, n'attendoient plus que mes

ordres pour voler au combat. Les femmes elles-mêmes et les enfans vouloient être de la partie ; moins, à la vérité, pour combattre que pour satisfaire leur curiosité et jouir de notre victoire. J'entendois les lions rugir encore dans leur fort ; mais bientôt le jour les fit taire; le soleil parût, et le profond silence qui alors régna autour d'eux fut pour nous le signal du départ.

Le fourré pouvoit avoir environ deux cents pas de longueur sur soixante de large. Il occupoit un espace plus enfoncé que le terrain voisin ; de sorte que, pour y pénétrer, il falloit descendre. Du reste, tout y étoit épines et buissons, à l'exception de quelques mimosas qui s'y élevoient vers le centre.

Ces arbres, si j'avois pu y aborder, m'eussent présenté un point d'attaque favorable. Grimpé sur leur cîme, je m'y serois vu en sûreté, et j'aurois pu tirer à mon aise les deux animaux; mais il eût été très-imprudent à moi de traverser le fourré pour gagner les arbres, ne connoissant pas précisement le gîte où ils s'étoient réfugiés, et pouvant par conséquent être pris au passage.

Ne pouvant donc attaquer les deux formidables bêtes dans leur retranchement, il s'agissoit d'essayer de les faire sortir du fort ; car, comme il étoit difficile, et même impossible, d'oser pénétrer jusqu'à eux, attendu que les broussailles étant fort élevées et très-touffues, mes tireurs n'auroient pas eu beau jeu pour ajuster et manier les longs fusils dont ils étoient armés. Je me décidai donc à les placer, ainsi que d'autres Sauvages, de distance en distance, sur les hauteurs tout autour du bois, de manière que les lions ne pussent gagner la plaine sans être apperçus, persuadé qu'aussitôt que nous les aurions en rase campagne, nous nous trouverions les plus forts et ne tarderions pas à être victorieux.

Aucun Sauvage n'osant pénétrer dans le bois, nous imaginâmes d'y faire entrer de force, tous les bœufs de la horde.

Quand nous fûmes tous postés et munis de nos armes prêtes à tirer, on poussa les bœufs en avant ; et à force de coups, ainsi que par des cris, nous les forçâmes d'entrer dans le fourré. En même tems mes chiens donnèrent ; et pour effrayer les lions, et les obli-

ger à sortir, je fis faire plusieurs décharges de pistolets.

Bientôt les bœufs, sentant leurs ennemis à l'odorat, reculèrent d'effroi, et se rejettèrent vers nous; mais repoussés par nos clameurs, par l'aboiement des chiens et le bruit de nos armes, obligés de se reporter dans le fort, ils entrèrent en fureur, se heurtèrent les uns les autres, et se mirent à mugir d'une manière épouvantable.

De leur côté, les lions s'animèrent à l'aspect du danger. Leur rage s'exhaloit en rugissemens horribles. On les entendoit successivement à tous les endroits du fourré, sans qu'ils osassent se montrer nulle part à découvert ni percer vers nous. Le choc de deux armées n'est pas plus bruyant que l'étoient leurs voix menaçantes, confondues avec les cris animés des hommes et des chiens, et le beuglement furieux des bœufs. Cet affreux concert dura une partie de la matinée, et déja je commençois à désespérer du succès de notre entreprise quand tout à coup j'entendis, du côté opposé au mien, des cris perçans, qui furent aussitôt suivis d'un coup de fusil qui me fit tressaillir. Mais à ce coup succédèrent, au même instant, des cris de joie, qui, répétés par le cercle et passant de bouche en bouche jusqu'à moi, m'annoncèrent une victoire. Je courus sur le lieu, et je trouvai la lionne expirante. Elle étoit enfin sortie du fort et s'étoit élancée avec fureur sur ma troupe. Mais Klaas, qui occupoit ce poste, l'avoit tirée et percée de part en part. Ses mammelles, quoique sans lait, étoient gonflées et traînantes : ce qui annonçoit qu'elle avoit des petits encore jeunes, et que je ne m'étois pas trompé dans ma conjecture.

L'idée me vint d'employer son corps à les attirer hors du fourré. Dans ce dessein je la fis traîner et placer à une certaine distance; ne doutant pas qu'ils ne vinssent à la piste se rapprocher d'elle, et que le mâle peut-être ne les suivit, ou pour la venger, ou pour les défendre.

Dans ce dessein je rapprochai de mon nouveau poste quelques-uns des chasseurs qui étoient à ceux de la droite et de la gauche, et nous nous retirâmes à trente pas du cadavre; prêts à tirer sur les animaux, s'ils avançoient. Mais ma ruse fut inutile, et nous passâmes vainement plusieurs heures à attendre.

A la vérité, les lionceaux, inquiets de ne plus voir leur mère, couroient de tout côté dans le fort, en grondant. Le mâle lui-même, séparé d'elle, redoubloit de rugissemens et de rage. Nous le vîmes un instant paroître sur la lisière des broussailles, l'œil en feu, la crinière hérissée et se battant fortement les flancs avec sa queue. Mais il étoit malheureusement hors de la portée de ma carabine; un de mes tireurs, posté plus avantageusement, le manqua. A ce coup de maladresse il disparut; et, soit qu'il craignit d'attaquer une troupe aussi nombreuse que la notre, soit qu'il ne voulut point abandonner ses petits, ou qu'il eût été légèrement blessé, il ne se montra plus. Quoique les animaux de cette espèce, quand ils ont des petits, soient, comme je l'ai dit, plus féroces et plus intrépides que dans tout autre tems de l'année, cependant les mâles, dans cette circonstance, ne le sont jamais autant que les femelles; et cette vérité est connue des Sauvages.

Après avoir attendu inutilement et désespérant du succès de mon stratagême, je pris le parti de revenir à mon premier plan d'attaque. En conséquence je renvoyai tout le monde à son poste, et nous essayâmes de nouveau de faire foncer les bœufs dans le fourré, afin d'en déloger la famille. Mais ils étoient trop effarouchés. Tous se refusèrent à la manœuvre, et je me vis obligé d'y renoncer; quoique mes chiens, animés par le sang de la lionne qu'ils avoient flairé, donnassent avec beaucoup d'ardeur et montrassent un grand acharnement.

Nous avions employé à notre chasse une partie de la journée. Le soleil baissoit, et elle alloit devenir plus périlleuse. Je crus donc prudent de songer à la retraite et de remettre au lendemain notre dernière victoire.

Les Sauvages transportèrent au kraal la lionne, dont ils vouloient se régaler. Moi, qui désirois sa robe, j'ordonnai auparavant de la déshabiller. Elle avoit quatre pieds quatre pouces six lignes de hauteur, à l'avant-train; et dix pieds huit pouces de long, depuis l'extrémité du museau jusqu'à celle de la queue.

Lorsque l'animal fut écorché, Klaas endossa naturellement sa peau

pour la porter jusqu'au kraal, où l'accompagnoit, avec exclamation, toute la horde : lui-même sembloit marcher en héros. J'observai ce nouvel Alcide, et tout éloigné que je fusse des lions de Némée, le rapprochement étoit si frappant, que je me surpris marchant d'une façon plus grave au milieu de cette fête véritablement renouvellée des Grecs. Si mon Klaas n'obtint pas tous les honneurs du fils d'Alcmène, c'est qu'apparemment un dieu plus puissant avoit dirigé ses coups. J'étois pour quelque chose dans le plan d'attaque, et je fus, en effet, comblé d'éloges et de remercimens.

Le chef me pria d'accepter, au nom de la horde et pour gage de sa reconnoissance, quatre moutons et deux bœufs. Je pris les moutons, que je fis égorger à l'instant pour ajouter au festin qu'alloit fournir la lionne; mais j'abandonnai les deux bœufs à Klaas, qui effectivement les avoit bien gagnés. D'abord il les refusa et il s'obstinoit même à me les laisser. Mais quand je lui eus remontré qu'ils étoient donnés à la mort de la lionne, et que cette mort étoit son ouvrage, il n'hésita plus à s'en emparer.

Ce festin fut d'autant plus agréable qu'il étoit composé, en grande partie, de l'animal qui avoit causé tant de dégats. Je ne partageois point assurément le goût des convives pour cette chair. Cependant j'essayai d'en goûter, et la trouvai inférieure à celle du tigre.

Après le régal vinrent les divertissemens. On dansa, on chanta toute la nuit; et ces fêtes bruyantes, qui ne me permirent pas de me livrer un instant au sommeil, me rappelèrent aussi les jeux néméens.

Pendant la nuit, je n'entendis le rugissement ni des lionceaux, ni de leur père. J'en attribuois la cause au bacchanal affreux que faisoient mes Sauvages; et réellement, quand tous les lions de la contrée se fussent réunis dans la remise pour y gronder ensemble, je ne sais si leurs voix n'eussent pas été couvertes par le fracas et le tintamarre de la fête. Mais ce silence avoit une autre raison. Le mâle, effrayé des dangers qu'il venoit de courir, avoit profité des ténèbres pour se retirer avec sa famille; et le matin, quand nous revînmes lui donner la chasse, nous trouvâmes creux-buisson.

Dès les premiers pas que firent mes chiens dans le fourré, je m'apperçus, à la manière dont ils quêtoient, que nous arrivions trop tard. Néanmoins, afin de m'en assurer, je fis tirer quelques coups de pistolet; dans l'espoir que les carnivores, s'ils y étoient encore, effarouchés du bruit, s'y feroient bientôt entendre, ou par leurs rugissemens, ou par l'agitation de leur course.

Cette précaution n'ayant rien produit, nous pénétrâmes avec circonspection dans le fort, et n'y trouvâmes plus que les vestiges du dégat qu'avoit fait cette famille affamée. De tous côtés on voyoit des os épars ou en tas; et le spectacle de ce charnier, en rappelant à la horde les pertes qu'elle avoit faites, mit chacun dans le cas de raconter et de déplorer les siennes.

Moi, pendant ce tems, je m'occupois de chercher les traces des lionceaux et de leur père, pour juger de la grosseur de l'un, ainsi que du nombre et de la grandeur des autres. Quoiqu'il y ait des exemples de lionnes qui d'une seule portée ont eu trois petits, celle-ci nous parut n'en avoir donné que deux; mais ils s'annonçoient pour être de la taille de mon grand chien Jager qui m'atteignoit à la ceinture, et par conséquent ils étoient déja redoutables et pouvoient faire beaucoup de mal.

Quant au père, à juger par l'empreinte de sa patte, qui étoit d'un tiers plus grande que celle de la patte de sa femelle, il devoit être de la plus grande taille.

Je ne sais quel est le critique qui s'étant égayé à donner sur moi quelques détails dans le *Journal de Paris*, 25 *mai* 1788, après m'avoir mis *en présence avec un lion*, dit pompeusement que *nous nous mesurâmes de notre regard superbe, et que ma courageuse intrépidité le détermina enfin à la fuite.*

L'attitude est belle assurément; mais en me prêtant un regard si puissant, il faudroit encore m'avoir donné la force et la massue d'Alcide; et quoi qu'en pense mon critique, il est certain qu'à moins d'être un extravagant ou en délire, la première réflexion que fait un homme, quelque courageux qu'il soit, quand il se trouve devant un ennemi formidable, c'est de comparer ses forces avec celles

de cet ennemi; et s'il les sent fort inégales, nécessairement le sentiment du péril qu'il court doit lui faire impression. Voilà du moins ce que j'ai constamment éprouvé, et certes je me vante de n'être pas plus poltron qu'un autre. Oui, toutes les fois que je me suis trouvé *en présence* d'éléphans, de rhinocéros, de tigres, de lions, etc., j'avoue que, malgré la confiance que m'inspiroient mes armes, loin de m'être jamais, au premier instant, trouvé entièrement dépouillé de crainte, je me suis, au contraire, toujours senti une palpitation violente et quelque trouble voisin de la peur. Mais cet instant est court, et ne m'empêcha jamais d'attaquer, bien certain de la supériorité que me donnoient et ma prudence et mes armes. Alors, écartant toute idée de danger, je marchois droit à l'ennemi quelque terrible qu'il fut, et ne cherchois plus qu'à le tuer, à le blesser ou tout au moins à le faire fuir, si c'étoit une bête féroce.

Attendre en embuscade un lion, le tirer lorsqu'il passe, c'est déja une chose qui n'est point sans danger; mais attaquer de front une lionne entourrée de son mâle et de ses petits, l'attaquer dans son fort impénétrable, c'est-là une audace qui dégénère en extravagance, quand d'avance on ne s'est pas procuré les secours en tout genre qui peuvent en assurer le succès. Encore ne sera-t-elle point pardonnable, si elle n'est pas commandée par une nécessité puissante.

Les Sauvages savent, par expérience, combien sont périlleuses ces sortes d'entreprises; aussi ne les voit-on jamais aller s'établir dans un canton où ils soupçonnent des nouveaux-nés. Malheur à la horde qui en est voisine. Chaque nuit presque elle verra ses troupeaux attaqués. C'est un tribut qu'il lui faudra payer; elle tentera rarement même de s'en garantir, et attendra plutôt patiemment que la jeune famille, cessant d'être à la charge de ceux qui lui ont donné naissance, les quitte pour aller s'établir ailleurs.

Sans la confiance extrême qu'avoit dans mes armes à feu la horde voisine du fourré, jamais elle n'eût osé me proposer une pareille attaque. Moi-même, quoique soutenu par tous mes chasseurs et par mon nombreux cortège, je n'aurois point hésité de m'y refuser, si, en me demandant cette grâce comme un grand service, elle n'eût

n'eût consenti à en partager toute entière les périls avec nous.

Voilà le motif qui me détermina; et au reste je n'eus qu'à m'applaudir de mon expédition, puisque de quatre bêtes que nous avions à détruire, la plus redoutable fut tuée, que les trois autres prirent la fuite, et que, pour comble de bonheur, il n'y eut personne de blessé; et, ce qui me parut fort extraordinaire, pas même un seul des bœufs qui furent poussés dans le fort. Il est présumable que si nous avions tué le lion en premier, nous serions parvenus à détruire la famille entière; mais si l'un des lionceaux l'eut été avant la mère, il n'est pas douteux qu'il en eût couté la vie à quelqu'un d'entre nous; car la mort d'un des petits auroit infailliblement mis la mère en fureur; et, bravant tous les dangers, elle se seroit jetée sur la troupe. J'avois aussi expressément recommandé de ne pas tirer sur les petits avant d'avoir tué les vieux.

Satisfait d'avoir délivré la horde d'un fléau, et n'ayant plus de motif de rester plus long-tems auprès d'elle, je fixai mon départ pour le surlendemain. Cette déclaration jeta l'alarme parmi mes gens. Ils venoient de retrouver chez les Namaquoises ces mœurs faciles et complaisantes que précédemment ils avoient rencontrées quelquefois dans d'autres peuplades; et ce motif leur faisoit désirer de séjourner dans celle-ci. En quittant les Houzouânas, ils avoient demandé de retourner au camp de l'Orange par le plus court chemin, et maintenant ils demandoient à rester sans aucun prétexte. Mais de pareilles requêtes étoient peu propres à me toucher. Je n'étois pas homme à changer mon plan, pour satisfaire aux plaisirs de gens dont j'avois tant à me plaindre; et en conséquence, je déclarai que je ne changerois pas de résolution.

Pour me rendre sur l'Orange, j'avois à choisir entre deux routes différentes. L'une consistoit à traverser à l'ouest, de gagner la mer, et de la suivre jusqu'à l'embouchure de l'Orange; de là, en côtoyant ses bords, de remonter jusqu'à ce que je retrouvasse mon camp de la giraffe. Par l'autre, je n'avois qu'à suivre la direction des montagnes; et comme elles couroient sud, et qu'elles me tra-

çoient mon chemin, il devenoit à la fois plus sûr, plus facile et plus court.

J'inclinois d'autant plus fortement pour la première, qu'en parcourant ce fleuve, il me donnoit lieu d'en connoître le cours; chose que je désirois beaucoup. Mais dans la disette où j'étois de tabac et d'autres provisions semblables, comment déterminer à un si long détour des gens qui, murmurant déja d'une diminution dans leurs rations, eussent bientôt été réduits à une privation totale? Comment y résoudre ces Grands Namaquois, qui, prêts à rentrer dans leur horde, y auroient tout à coup tourné le dos et s'en seroient éloignés de nouveau? Comment sur-tout entreprendre, avec une grande suite et de nombreux troupeaux, de traverser des plaines dont le passage, à la vérité, n'étoit ni plus âpre ni plus difficile que celui que nous avions fait; mais pour lequel, au lieu de ces infatigables Houzouânas, je ne me voyois que des hommes qui, pour la plupart, ne m'étoient d'aucune ressource, et qui avoient presque tous perdu ma confiance?

En suivant l'autre route, je savois du chef de la horde qu'après deux jours de marche, je rencontrerois une autre peuplade de sa nation; que celle-ci pouvoit me conduire à une troisième; et qu'ainsi de horde en horde, il m'étoit facile d'arriver, avec des guides sûrs, jusqu'à l'Orange. Lui-même m'offrant de me faire accompagner jusqu'à la première par quelques-uns des siens, j'acceptai son offre, et je partis d'autant plus satisfait qu'arrivé au camp j'avois la faculté, si les circonstances me le permettoient, de reprendre et d'exécuter mon projet de côtoyer la rivière de l'Orange.

La plupart de mes gens s'étoient si exténués par les plaisirs de tout genre auxquels ils venoient de se livrer pendant leur séjour dans la horde, qu'un grand nombre ne pouvant suffire à la marche, restèrent en arrière, à différentes distances. Enfin, le nombre des traîneurs devint si considérable qu'après six lieues de route il me fallut arrêter et faire halte, dans un coude des montagnes où la chaîne, changeant de direction, tournoit au sud-est. La horde que

nous quittions y avoit séjourné précédemment; aussi les pâturages étoient-ils épuisés, et n'y trouvâmes-nous que les premières pousses des nouvelles herbes.

Ce fut là qu'après avoir cessé pendant long-tems de voir des giraffes, j'en revis enfin pour la première fois. Mes guides m'assurèrent que plus on avançoit à l'ouest et plus elles étoient rares; et en effet, en comparant le petit nombre de celles qui se montroient ici, avec la quantité que j'en avois rencontrée ci-devant dans les parties orientales, j'étois porté à croire qu'ils ne me trompoient pas.

A mon retour au Cap, Pinard m'assura qu'après notre séparation, ayant remonté l'Orange pendant plusieurs jours, il y avoit toujours vu des giraffes, mais jamais sur la rive gauche. Moi-même, je n'ai jamais entendu dire qu'on en ait trouvées sur celle-ci: d'où je conclus que dans cette partie méridionale de l'Afrique, le canton où vivent les giraffes est une bande d'environ quatre degrés, c'est-à-dire, l'intervalle qui sépare les deux fleuves des Poissons et de l'Orange.

Ce n'est pas pourtant qu'elles aient été reléguées là exclusivement par la nature et qu'il n'en puisse exister ailleurs. On en a vues à Galam, sur le Sénégal et à trois cents lieues de son embouchure. Au moins c'est ce que j'ai entendu dire à des gens dignes de foi. Nous lisons dans les voyageurs anciens que l'Inde elle-même en a eues; et si les voyageurs modernes n'en parlent pas, c'est que la race y aura été détruite, ou que, devenue moins nombreuse, elle se sera retirée au loin dans les déserts. Bruce parle aussi d'une giraffe qu'il a vue en Abyssinie; mais cependant il est très-douteux que ce voyageur ait vu en effet une giraffe, puisqu'il assure qu'elles ont les cornes de l'antiloppe.

Remis en marche le lendemain, nous apperçûmes, vers midi, un troupeau de bêtes à cornes qui nous annonçoit la horde que nous cherchions. Mais à notre aspect, les gardiens prirent l'épouvante, et ils se mirent à fuir vers le kraal, en chassant devant eux leurs bêtes le plus vîte qu'il leur étoit possible.

Cette fuite ne m'étonnoit point, et je devois m'y attendre. In-

dépendamment de notre nombre, le spectacle que nous présentions étoit fait pour effaroucher. Quoique nous fussions dans le mois de mars et que les chaleurs commençassent à être moins fortes, elles l'étoient cependant assez encore pour nous incommoder ; et chacun de nous continuoit de porter ces parasols dont j'ai parlé ailleurs, et qui assurément, par le coup-d'œil étrange qu'ils offroient, ne pouvoient manquer de devenir un épouvantail.

Je détachai mes guides après les fuyards, afin de les rassurer et de les arrêter avant qu'ils allassent porter l'alarme dans la horde. Effectivement ils m'attendirent, me témoignèrent de l'amitié, et allèrent prévenir leurs camarades sur mon arrivée. Plusieurs gens de ma troupe les accompagnèrent ; et moi, pendant ce tems, je les suivis ; mais je m'arrêtai à quelque distance du kraal, et j'y campai ; me ressouvenant encore des nuits bruyantes de la précédente horde, et voulant qu'il me fût permis au moins de dormir dans celle-ci.

Hommes, femmes et enfans, tous vinrent me visiter. Le Sauvage ne connoît guère vis-à-vis des étrangers que deux sentimens : ou une méfiance outrée, ou une confiance sans bornes. Tout un ou tout autre, il n'admet point, dans ses rapports, de nuances intermédiaires. Ces détours astucieux que nous nommons prudence et circonspection, lui sont étrangers. Aussi, comme il se montre à vous tel qu'il est, vous ne pouvez vous méprendre à ses procédés ; et vous êtes averti de vous tenir sur vos gardes, ou invité à vous confier à lui avec sécurité.

J'indiquai, pour le lendemain, une chasse aux giraffes. Toute la horde y concourut, et fut employée à rabattre vers nous ces animaux. Nous eûmes le bonheur de tuer une femelle, qui, mesurée, avoit treize pieds six pouces de hauteur ; ce qui, au rapport des Sauvages, est pour elles la plus grande taille. Notre femelle, à l'inspection de ses dents, fut jugée très-vieille ; aussi sa couleur approchoit-elle beaucoup de celle des mâles. J'aurois bien désiré rencontrer une femelle avec son petit ; j'aurois peut-être réussi à prendre le jeune animal vivant ; j'espérois aussi que celle que nous venions d'abattre auroit un fétus, mais elle n'étoit pas pleine.

A mesure que je me rapprochois de mon camp, je me rappelois le besoin que j'avois de me procurer des bœufs. La horde en possédoit beaucoup; mais je ne pus en acquérir que sept; parce que je manquois d'objets d'échange. Elle eût désiré du tabac et du dagha (feuille de chanvre); et sur ces deux denrées, j'étois hors d'état de la satisfaire. Il me restoit encore assez considérablement de verroteries; mais elle n'en faisoit aucun cas.

Heureusement les femmes virent, parmi mes effets, certains grains rouges et blancs, de la grosseur d'une aveline, dont la bigarrure leur plut tellement que pour s'en procurer elles auroient donné tout ce qu'elles possédoient. Les hommes s'en montrèrent également amoureux. Je leur cédai aussi quelques douzaines de gros cloux, avec du fil de laiton pour faire des bracelets; et ces trois objets me suffirent pour mes échanges.

De pareilles remarques paroîtront peu importantes à la plupart de mes lecteurs; mais elles le sont beaucoup pour les voyageurs qui, comme moi, entreprendroient de visiter l'Afrique; et sous ce point de vue, je ne dois point les omettre.

En quittant la horde, je congédiai les guides qui m'y avoient amené; et j'y en pris d'autres pour me conduire jusqu'à la plus voisine. Nous dirigeâmes notre marche vers l'est, en suivant la direction des montagnes; mais dans la route, il survint un accident qui faillit à devenir désastreux, et même à me coûter la vie.

Un de nos bœufs avoit pour charge des boëtes de quincaillerie. L'une d'elles, mal attachée apparemment, faisoit par son balottement un bruit qui inquiéta l'animal. Impatienté de ce cliquetis continuel, il fit un effort pour s'en débarrasser; et en effet elle tomba de la secousse. Mais les autres, dégagées et entraînées par sa chûte, tombèrent aussi, et firent par la leur un tel vacarme que le bœuf et tous ceux qui l'entouroient, se débandèrent et fuirent avec effroi.

L'épouvante se communiquant au reste du troupeau, tous, chèvres, moutons, chevaux, s'écartèrent chacun de leur côté. En un instant, le désordre fut dans la caravane; et les conducteurs eux-mêmes, entraînés par leurs bêtes qu'ils ne pouvoient arrêter, couroient et se dispersoient avec elles.

Le plus éloigné des fuyards étoit le bœuf porteur ; mais il venoit de s'arrêter, parce qu'il se sentoit encore gêné dans sa course par des courroies ; et ne pouvant réussir à s'en dépêtrer, il se débattoit et mugissoit avec fureur. Je piquai vers lui, dans le dessein de le repousser du côté de la caravane. Il ne répondit à mes efforts que par un coup de corne qu'il porta dans le flanc de mon cheval, et qui me déchira la jambe. Mais le pis de l'aventure, c'est que le cheval, se jettant sur le côté par un saut de mouton, me lança en avant à dix pas de lui, et prit la fuite.

Heureusement mon arme, dans ma chûte, ne m'échappa point des mains ; et ce bonheur me sauva la vie. Le bœuf, la tête baissée, se portoit sur moi pour me percer de ses cornes. J'armai mon fusil, et par un des plus heureux coups que j'eusse tirés jusqu'alors, j'étendis l'animal à quelques pas de moi.

Il appartenoit à l'un des Kaminouquois de ma suite. En ce moment, son maître accouroit à perte d'haleine pour le saisir et le ramener ; et il n'arriva que pour lui voir rendre les derniers soupirs. Ce spectacle jetta le bon homme dans la désolation. Il se mit à pleurer comme un enfant, et à faire l'éloge de son bœuf, qui étoit le meilleur et le plus chéri qu'il eût jamais possédé, disoit-il, et dont il regretteroit la perte toute sa vie.

Cependant, quand je lui eus promis de lui en donner un autre, ou de lui payer le sien d'après son estimation, ses larmes tarirent tout-à-coup, et ses lamentations cessèrent. Cet homme inconsolable se consola même si promptement qu'ayant appelé quelques-uns de ses camarades, il se mit avec eux à écorcher son meilleur ami et à le couper en quartiers, pour commencer à s'en régaler dès le jour même.

Pendant ce tems, je faisois ramasser mes effets épars de tous côtés sur le terrain. Cette opération employa beaucoup de tems, et elle fut même si longue que dans notre journée nous ne pûmes faire que cinq lieues. La journée du lendemain ne nous avança guère davantage ; mais ce fut par un accident d'un autre genre, par l'effet d'un de ces vents affreux de sud-est, qui sont l'un des phénomènes les plus étonnans et l'un des plus redoutables fléaux de l'Afrique.

Il s'annonça dès le matin ; et bientôt, augmentant d'intensité de moment en moment, il nous apporta des nuages de sable et de gravier qui nous aveugloient et nous empêchoient d'avancer. Sa violence, accrue encore par la résistance que lui opposoient les hautes montagnes que nous avions à l'est et à travers lesquelles il étoit obligé de s'engouffrer, devint telle enfin qu'il fallut faire halte.

On déchargea les bœufs ; on mit tous nos ballots en tas, et on les couvrit de grosses pierres pour empêcher qu'ils ne fussent emportés.

Quant à nous, il nous fut impossible de dresser une tente : ainsi, sans asile et sans abri, notre seule ressource fut de rester assis ou couchés par terre, ne respirant que du sable et aveuglés par lui.

Le soir, nous nous entourâmes, à notre ordinaire, de grands feux ; mais le vent n'ayant point diminué, le bois fut si vîte consumé que nous fûmes contraints de nous en passer pendant les trois quarts de la nuit. Cependant, nous avions tout à craindre des bêtes féroces, et nous en avions apperçu dans notre marche beaucoup de traces. Vainement même eussions-nous tenté de les écarter par le bruit de nos fusillades ; le mugissement du vent étoit si considérable qu'il les eût étouffées et rendues inutiles.

Cette nuit se passa dans ces agitations et ces transes. Nous attendions avec impatience le retour du soleil ; mais loin que sa présence rétablit le calme dans l'atmosphère, la violence des vents ne fit que s'accroître encore et redoubler de fureur, à mesure qu'il s'élevoit sur l'horison, et quoiqu'il n'y eut dans l'air aucun nuage, cependant il étoit obscurci par des tourbillons de sable qui, pressés les uns par les autres et passant au-dessus de nos têtes, obscurcissoient l'atmosphère.

Ce que nous éprouvions n'étoit ni un orage, ni une tempête, ni un ouragan ; c'étoit un vrai et épouvantable typhon. Paterson, qui en a éprouvé un pareil au-delà de l'Orange, dit qu'autour de lui des arbres furent déracinés. Il n'y avoit point d'arbres auprès de nous ; mais j'y voyois le vent former, en tourbillonnant, des cavités profondes, enlever au loin les terres et les sables, et les laisser retomber en pluie sur nous ; tout ce que nous apprêtâmes pour notre

nourriture étoit tellement couvert de sable, qu'il nous étoit impossible d'en manger.

A cette gêne insupportable se joignoient les inquiétudes que me donnèrent nos troupeaux, qui, ramassés tous en peloton, restoient immobiles sans vouloir manger; et le pis de l'aventure, étoit que nous n'avions pas une goutte d'eau dans les environs de notre camp. Tel étoit l'effet fâcheux des circonstances où nous nous trouvions. Forcé de m'arrêter tout-à-coup dans ma marche, je n'avois point été maître de choisir une position plus favorable.

Vers midi, voyant que le vent ne cessoit point, nous prîmes le parti de nous remettre en marche, vers un groupe de montagnes que nous avions au sud-est. La horde où je me proposois de me rendre, étoit encore éloignée de trois lieues à peu près, et pour la gagner, dans ce moment, il eût fallu marcher absolument contre le vent, ce qui auroit été impraticable.

J'ordonnai donc le départ. On découvrit mes ballots qui étoient ensévelis sous le sable; on chargea les bœufs, et nous partîmes. Mais quoique nous eussions le vent un peu de côté, il nous gêna beaucoup dans notre route; en vain mes Sauvages cherchoient-ils à conduire les bœufs en droite ligne vers les montagnes; l'impétuosité du vent étoit si terrible, que ces pauvres bêtes, malgré tous leurs efforts, dérivoient insensiblement, ainsi que nous-mêmes; de sorte que souvent nous avions le dos tourné à la direction que nous nous proposions de suivre.

Ce que je dis ici ne surprendra point les gens qui auront voyagé dans les parties méridionales de l'Afrique. Ils savent combien y sont terribles les effets de cet effroyable vent de sud-est; et ils n'ignorent pas que si certains cantons et sur-tout certaines montagnes n'ont aucune sorte de végétation quelconque, et par conséquent sont inhabitables, c'est qu'ils y sont particulièment exposés.

Enfin cependant, celui-ci s'appaisa vers le soir. Le calme renaquit, et nous eûmes une nuit tranquille; ce moment de relâche fut pour nous un vrai bonheur, et il sauva la vie à nos troupeaux. Le lendemain, avant le jour, nous nous remîmes en marche vers une horde namaquoise,

namaquoise, où nous fûmes à peine arrivés que le vent recommença de plus belle.

En approchant du kraal, je ne fus pas peu surpris de me voir accueilli comme un homme de connoissance. J'appris que plusieurs de mes gens de l'Orange étoient venus, il y avoit deux mois, y négocier des bœufs pour moi; et tout récemment le chef avoit envoyé au camp quelques-uns des siens pour s'y procurer du tabac et des quincailleries qu'ils me montrèrent et que je reconnus pour être des miennes.

De retour depuis quinze jours au plus, ils me donnèrent des nouvelles de Swanepoel et de ses camarades. Tous, après m'avoir attendu avec impatience, commençoient à s'inquiéter sur mon compte. Du reste, le canton, depuis mon départ, étoit totalement changé. Les pluies y avoient couvert la terre de verdure, et par-tout les bords du fleuve étoient embellis par de superbes pâturages. Aussi Swanepoel avoit-il fait revenir les bœufs qui me restoient encore dans la horde de Bernfry; et il les faisoit parquer tant avec ceux qu'il avoit acquis par ses différens marchés qu'avec ceux que je m'étois procurés à mon passage dans diverses hordes, et qui, d'après les engagemens des vendeurs, y avoient été conduits fidellement.

Ce nom de Bernfry, qui depuis quatre mois retentissoit pour la première fois à mon oreille, sembloit m'annoncer quelque nouvelle sinistre. Mon pressentiment ne me trompoit point. On m'apprit encore que ce méchant homme, irrité de ce que, pendant mon absence, je ne lui avois pas confié la surintendance de mon camp, s'en étoit vengé par une manœuvre abominable.

Quand Swanepoel étoit allé, avec quelques hommes, dans les hordes voisines, pour y négocier des échanges, lui, sous prétexte de leur servir de guide, il s'étoit offert à les accompagner; et le résultat de ces voyages avoit été que prévenant d'avance les vendeurs, tout ce qui s'étoit acheté pour moi avoit été payé plus du double de sa valeur.

Comme il me croyoit toujours dans la résolution de ne revenir sur l'Orange que pour recommencer un nouveau voyage, et qu'il

pensoit me mettre dans l'impossibilité de l'entreprendre si je manquois de marchandise de traite, il avoit cherché à épuiser et à consommer les miennes ; et certes, si le malheur des circonstances ne m'avoit pas déja déterminé à retourner au Cap, ce projet perfide étoit bien capable de m'y forcer.

Pour m'acquitter envers le Kaminouquois dont j'avois tué le bœuf, quelques jours auparavant, j'en achetai un, que je lui livrai ; et quant au sien, la précipitation avec laquelle on l'avoit dépecé ayant empêche de prendre toutes les précautions nécessaires pour sa conservation, je le fis distribuer à la horde.

Le vent continua de souffler pendant trois jours entiers ; et comme j'étois décidé à ne me remettre en route que quand il seroit entièrement appaisé, je séjournai dans ce lieu. Cependant, ce délai ne fut pas pour moi un tems entièrement perdu, malgré que le vent nous incommodât beaucoup par la position des montagnes contre lesquelles nous nous trouvions adossés, et de dessus lesquelles il se précipitoit avec fureur sur notre camp. J'entrepris quelques chasses qui furent heureuses, et qui spécialement me procurèrent, pour ma collection, deux espèces d'animaux charmans que je ne connoissois point encore.

L'un, du genre des écureuils, mais moins gros et plus allongé que l'écureuil du Canada qu'a décrit Buffon, est une espèce nouvelle. Sa couleur est isabelle sur le dos et les côtés ; il a le ventre blanc avec la queue blanche et isabelle ; et il porte de chaque côté, sur le flanc, une bande blanche qui en suit toute la longueur. Du reste, son pelage approche davantage, par sa nature, des pointes du porc-épic que du poil de l'écureuil. Celui de la queue, long et touffu, a, par sa longueur même, une sorte de flexibilité ; mais sur le corps, il est dur et rude ; et même, lorsqu'on le frappe avec une baguette, il produit, en s'entrechoquant, un bruit sonore qui approche de celui que prennent les piquans du porc-épic. L'animal a, comme l'écureuil, tous ses mouvemens légers et plein de grâce ; et, comme lui, il étale, quand il court, sa jolie queue. Les Grands Namaquois le nomment *aguimp*. Du même coup, je tuai le mâle et

la femelle. Celle-ci ne différoit de l'autre que par un peu moins de grandeur et par une couleur plus grisâtre. Je donnerai dans la description des quadrupèdes d'Afrique, la figure de ce joli petit animal.

Le second quadrupède, qui m'étoit alors entièrement inconnu, est une espèce de vivera ; du moins, je le jugeai tel. Mes Hottentots colons le reconnurent tous pour être un *muys-hond*, nom que les habitans du Cap donnent généralement à tous les petits quadrupèdes carnassiers. Ils m'assurèrent en outre, qu'il étoit très-commun dans plusieurs endroits de la colonie ; je ne me rappelai cependant pas de l'y avoir jamais ni vu ni rencontré ; son corps étoit de la force de celui d'un chat de six mois ; il avoit le museau très-alongé ; la mâchoire supérieure débordant l'inférieure de près de huit lignes, lui formoit une espèce de groin mobile, absolument semblable à celui du coati de la Guyane. Les pieds de devant sont armés de quatre grands ongles arqués et très-pointus, tandis que ceux de derrière en ont cinq, qui, au contraire, sont courts et émoussés. Tout le pelage de la partie supérieure du corps, sur un fond d'un brun clair mêlé de beaucoup de poils blancs, porte des bandes transversales d'un brun foncé. Le dessous du corps et le dedans des jambes sont d'un blanc roussâtre ; la queue, très-charnue et plus longue que les deux tiers de la longueur du corps, est noire à son extrémité ; du reste elle est brune, mélangée de poils blancs.

Cet animal se sert de ses griffes de devant pour se creuser, en terre, des trous très-profonds, où il demeure caché pendant le jour, n'en sortant qu'au soleil couchant pour aller chercher sa nourriture.

Je pris, dans le même canton, une chauve-souris bien particulière ; elle entra un soir dans ma tente et éteignit ma lumière en se jetant dessus. Cette espèce mérite, à bon droit, le nom d'oreillarde ; car elle a quatre oreilles, du moins quatre conques, dont deux l'une dans l'autre, pour chaque oreille ; les deux extérieures, très-étendues, et servant comme d'enveloppe aux intérieures, ont deux pouces huit lignes de hauteur, et ont, à peu de chose près,

la même largeur lorsqu'on les étend; sur le nez s'élève encore une membrane, haute d'un pouce quatre lignes, et qu'on prendroit pour être aussi une conque d'oreille, car elle en a absolument la forme. Cette membrane du nez, ainsi que les oreilles et les aîles de l'animal, sont entièrement d'un roux ferrugineux, plus lavé en-dessous qu'en-dessus; le corps de cette chauve souris n'a que trois pouces de longueur, et il est couvert d'un poil très-fin, dont la couleur est grisâtre. L'envergure de la pointe d'une aîle à l'autre, est de huit pouces. Le lecteur me pardonnera ces petits mesurages : je ne les aime pas plus que lui; mais ils m'ont paru nécessaires ici, afin de lui donner une idée précise de la longueur extraordinaire des oreilles de cet animal, qui, de tous ceux que nous connoissons, est très-certainement celui qui les a les plus étendues, puisqu'elles ne sont que de quatre lignes moins longues que le corps entier.

Quand le vent fut tout à fait appaisé, les animaux sauvages, et sur-tout les zèbres isabelles, reparûrent dans la plaine. Depuis long-tems j'étois très-empressé d'avoir un de ceux-ci; et malgré tous mes efforts, je n'avois pu encore y réussir. J'employai de nouveau une journée toute entière à les chasser. Je les poursuivis même jusqu'à plus de sept lieues de la horde; mais il me fut impossible de les joindre; et après bien des fatigues inutiles, je me vis obligé d'y renoncer.

Ce quadrupède farouche et inabordable est, avec quelques oiseaux du haut vol, le seul de tous les animaux d'Afrique que j'ai vu, sans pouvoir me le procurer. Ne l'ayant point eu en ma puissance, je n'ai rien à en dire que ce que j'en ai écrit ailleurs; et je lui conserve son nom de zèbre isabelle, en attendant que des voyageurs plus heureux lui en aient donné un autre.

Je ne quittai point la horde sans y prendre des guides. Ceux-ci, par une traite de sept ou huit lieues, me conduisirent vers un torrent désséché, sur les bords duquel ils me laissèrent, et qu'ils m'assurèrent être cette Rivière du Lion que j'avois traversée, plus à l'est, dans le commencement de mon départ. S'il est difficile, en Afrique,

de s'assurer du cours d'une rivière qui coule, il l'est bien plus encore pour celle qui est entièrement à sec. Je m'en suis rapporté aux Sauvages sur le nom de celle-ci ; et c'est d'après leur témoignage que je l'ai indiquée sur ma carte. Au reste, je doute très-fort que ce soit la même rivière ; mais il pourroit bien se faire que c'en soit encore une autre, à laquelle on ait donné le nom de Lion ; comme il y a en effet dans cette partie de l'Afrique plusieurs rivières ou torrens qui ont cette dénomination. Il suffit d'ailleurs qu'un Colon rencontre un lion, un éléphant, un buffle ou tout autre animal sur le bord d'une rivière, pour lui en donner aussitôt le nom. Et voilà comme il se trouve, au Cap de Bonne-Espérance, plusieurs Rivières des Eléphans, des Buffles, des Lions, ainsi que plusieurs *Zout-Rivieren* (Rivières Salées), etc. Ce qui est bien capable de produire quelques erreurs géographiques, sur-tout dans un pays aussi montagneux et où il est impossible de suivre le bord des rivières.

Des bords de celle-ci, nous nous dirigeâmes, par le plus court chemin, vers l'Orange : nous n'y arrivâmes qu'au milieu de la nuit ; mais la joie de retrouver enfin la rivière sur laquelle étoit mon camp, répandit dans ma caravane une ivresse qui tenoit de la folie, et qui, prolongée jusqu'au jour, nous empêcha tous de nous livrer au sommeil. On ne parloit plus que du moment d'arriver. Si j'en avois cru l'impatience générale, je serois parti à l'instant même. Déja l'on croyoit toucher au camp ; et cependant nous avions encore bien du chemin à faire pour y parvenir, quoiqu'il ne fallût plus que suivre et remonter la rivière.

Il n'étoit point possible à ma caravane de côtoyer de près ses bords, à cause du grand nombre d'arbres et de buissons qui les embarrassoient. Elle marcha à une certaine distance ; tandis que moi et mes chasseurs, dans l'espoir de tuer quelques hippopotames, nous ne quittâmes point le fleuve ; les uns le côtoyant sur la rive droite, les autres sur la gauche.

Avec cette ordonnance de marche, nous fîmes deux campemens. Enfin, le troisième jour, les Grands Namaquois, se trouvant près

de leur horde, ils me demandèrent la permission de me quitter; et moi, assuré de leur faire plaisir, je voulus les y accompagner, et les remettre, pour ainsi dire, entre les mains de leurs camarades.

Ce n'est pas tout. Curieux de connoître l'effet que produiroit dans le kraal la surprise de notre retour, je défendis que personne ne prît les devants pour m'annoncer; et l'on étoit effectivement si éloigné de nous attendre, notre arrivée fut si subite et si inattendue qu'en nous voyant tout le monde resta immobile d'étonnement.

Au moment de stupeur succédèrent les cris, l'agitation, les hurlemens, et tous ces mouvemens désordonnés qui, chez les Sauvages, démontrent les transports de leur joie. Bientôt tout le kraal se ressentit du désordre de cette exaltation. Chacun s'applaudissoit de retrouver des camarades, des amis, des parens qu'on avoit cru perdus et qu'on désespéroit de revoir jamais. On les pressoit, on les accabloit de caresses; et ceux-ci, avouant bonnement que je les avois conduits au bout du monde, augmentoient encore l'enthousiasme, en racontant les merveilles dont ils avoient été témoins.

L'intérêt qu'excitoit leur récit attiroit autour d'eux la foule. Interrompus à chaque instant par vingt personnes qui leur faisoient chacun une question différente, ils reprenoient leurs discours, ajoutoient, exagéroient, confondoient les aventures et les circonstances, et mettoient dans leurs récits un désordre qui, par cela même qu'ils étoient incompréhensibles, excitoient un ravissement et un extase universels.

L'effervescence de ces sentimens dura tout le jour et ne fut interrompue que par les divertissemens bruyans de la nuit. Je ne me flattois guère de goûter les douceurs du sommeil au milieu de gens dont le tumulte et les cris sont toujours en raison du plaisir qu'ils ressentent, et chez qui une fête a l'apparence d'alarme et de combat. Ainsi, loin de songer à me retirer dans ma tente, je restai parmi eux et ne m'occupai que de jouir du spectacle qu'ils me présentoient.

Mais c'étoient sur-tout les narrateurs qui m'intéressoient de préférence. Assez instruit de leur langue pour entendre ce qu'ils disoient, je m'amusois infiniment de leurs récits. Quoiqu'ils ne racontassent

que des événemens qui m'étoient connus, néanmoins leur génie brut les circonstancioit par des réflexions et des détails si extraordinaires ; il les ornoit d'images poëtiques si sublimes et si extravagantes ; enfin, il leur donnoit un air si bisarre et si nouveau qu'en les entendant je croyois écouter des fables. Jamais, jusqu'à ce moment, je n'avois goûté un pareil plaisir ; et j'avoue franchement que de toutes les nuits que m'ont données mes deux voyages, celle-ci a été sans contredit l'une des plus agréables.

Au lever du soleil, tandis que tout le monde se retiroit pour dormir, moi je pris mon fusil, et j'allai chercher fortune sous les arbres du voisinage. Je n'y trouvai rien qui pût servir à augmenter ma collection; mais le hasard m'y fit faire un coup très-extraordinaire, et dont il n'y a peut-être aucun chasseur qui puisse se glorifier.

Je m'étois assis au pied d'un arbre ; mon fusil entre mes jambes droit devant moi, la crosse appuyée contre terre, et une main sur la détente. De l'autre main je tenois une feuille sur le tranchant de laquelle je sifflois à la manière des oiseleurs, pour attirer les petits oiseaux ; une espèce de rouge-gorge vint effrontement se poser sur mon chapeau, de là sautant sur la bouche de mon fusil, un pied sur chaque canon, elle resta immobile et très-attentive au bruit de la feuille que j'agitois ; ramage nouveau pour elle !

Dans des contrées désertes, un animal qui n'a point encore vu d'hommes, peut, par inexpérience, ne pas s'effaroucher, quand il en verra un ; sur-tout si cet homme est en repos et sans mouvement.

Quelque fût le motif de la familiarité de celui-ci, sa hadiesse m'étonna tellement que, machinalement et sans réflexion, ayant appuyé la main sur la détente, je fis partir le coup. Je crus que l'oiseau seroit haché en mille pièces. Quelle fut ma surprise de le voir enlevé à trente pieds au-dessus de ma tête, dans une direction presque droite, et retomber à quelques pas de moi ?

Je courus le ramasser. Les bouts des pennes étoient seulement un peu brûlés ; il me parut haletant et très-effrayé ; mais peu à peu il

revint à lui, et après m'être convaincu qu'il n'avoit reçu aucune blessure, je lui rendis la liberté, dont il profita sans qu'il parut souffrir en rien. Il est probable que la colonne d'air qui remplissoit le canon, étant chassée par l'explosion, aura d'abord frappé l'oiseau, qui, par un mouvement d'aîle, se sera en même tems écarté de la direction du plomb meurtrier, qui aura passé en masse sans l'atteindre pendant que le feu seulement, occupant une bien plus grand espace, lui aura grillé le bout des pennes des aîles et de la queue.

Les bœufs qu'au moment de mon départ j'avois loués dans la horde, me devenant inutiles, tant parce que mes effets étoient considérablement diminués que parce que je me trouvois à une journée de mon camp, je les remis à leurs maîtres; en invitant ceux-ci à venir, dans quelques jours, et lorsque leurs divertissemens seroient entièrement finis, me demander et recevoir le prix de leurs services.

Assurément ces services étoient bien peu de chose; on en a vu la preuve ci-dessus; et loin de m'applaudir d'avoir à mes ordres de pareils compagnons de voyage, mille fois j'avois désiré d'être délivré d'eux. Mais des momens arrivent où tout s'oublie. Ces hommes qui, par leur poltronerie et leur nonchalance m'avoient tant impatienté, à-présent qu'ils ne m'étoient plus nécessaires, me paroissoient n'être plus les mêmes. Je les voyois avec d'autres yeux, et les excusois à mes propres dépens.

Pourquoi, après tout, auroient-ils épousé ma passion pour une science qui leur étoit si étrangère. Tranquilles par tempérament et par habitude, sans désirs aucuns, ils ne devoient point avoir mes folies. Combien de fois en rejetant leur sagesse, dupe des belles promesses des hommes, de leurs perfides mensonges; combien de fois j'ai rappelé, mais en vain! les momens perdus à les servir: bien résolu de ne plus échanger mon sommeil et ses douceurs obscures, contre leurs louanges fades et insipides, et la sorte de fumée qu'ils vous soufflent au visage.

Après avoir fait quelques largesses aux femmes et aux enfans de la horde, je revins avec ma troupe à la rivière, et nous continuâmes de la remonter. Quoique cette nouvelle route fût dans des lieux

que

que chacun de nous avoit parcourus cent fois, personne néanmoins ne les reconnoissoit; tant le changement de saison et le retour de la sève avoient fait succéder d'éclat et de richesse à la stérilité dans laquelle nous les avions laissés à notre départ.

Peut-être même eussions-nous, sans nous en appercevoir, dépassé le camp; d'autant plus, qu'étant placé par delà les arbres qui bordoient l'autre rive, il nous étoit caché. Enfin, nous nous trouvâmes en face; et ce fut au tombeau de ce Kaminouquois dévoré par un lion, que nous nous reconnûmes.

A la vue du terme de tant de courses, l'allégresse ne se contint plus. Mes gens poussèrent de grands cris pour appeler et avertir leurs camarades; et en même tems je fis faire une décharge de toute notre mousqueterie. Ce double signal fut entendu. On y répondit par des hurlemens semblables; et dans un instant je vis toute la troupe du camp accourir sur la rive, se jeter à l'eau, et passer de mon côté pour me témoigner sa joie et revoir ses amis. L'entrevue des deux bandes ne pouvoit manquer d'être bruyante. Ce fut le même hourvari que la veille.

Swanepoel seul étoit resté sur le rivage. Trop vieux et trop pesant pour nager, il tendoit les bras vers nous, et crioit qu'on vînt le prendre avec le radeau. Dans la joie et la surprise générale, personne n'avoit songé à lui. Enfin, on alla le chercher; et le vieillard, en se jettant dans mes bras, les larmes aux yeux, me raconta tout ce que mon absence lui avoit causé d'inquiétudes.

Ces quatre mois étoient devenus pour lui un siècle; et quoique je lui eusse dit de m'attendre cinq ou six, il avoit hésité s'il ne retourneroit pas au Namero; d'autant plus que les Sauvages qui étoient venus lui amener les bœufs achetés par moi dans ma route, lui avoient dit qu'avec les manières amicales que je savois employer vis-à-vis différens peuples, je pouvois aller si loin que peut-être il n'entendroit plus jamais parler de moi.

On nous trouva changés et maigris; et, après les fatigues énormes que nous avions essuyées, je ne devois point être étonné de la remarque. Brûlé, pendant le jour, par un soleil dévorant, obligé de mar-

cher continuellement à travers des rochers ou des sables, couché, la nuit, sur une simple natte, n'ayant ordinairement pour boisson que de l'eau saumâtre ; certes cette vie, quoiqu'on en dise, n'avoit point été celle d'un *satrape :* et néanmoins je ne me plaignois point de l'avoir menée. Jamais même, malgré ma maigreur, je ne m'étois porté aussi bien.

Je traversai la rivière sur le radeau, et me retrouvai enfin dans mon véritable camp. Ce moment fut délicieux pour moi. Il me sembloit rentrer, après un long exil, en possession de mon bien. Les chiens que j'y avois laissés me reconnurent. Ils sautèrent à moi avec impétuosité et me firent mille caresses.

Dans de pareils instans, les plus petites bagatelles sont des jouissances. Pendant mon absence, Swanepoel avoit laissé la poule couver ses œufs. Elle avoit seize petits déja très-forts. Les chiens que je ramenois, n'étant point habitués à cette volaille, sautèrent dessus, et du premier bond en étranglèrent trois ; la mère et le coq, chose étrange, se mirent à défendre le reste, ce qui nous donna le tems d'arriver. Dans nos basse-cours, nous ne voyons jamais les coqs défendre leurs poules en pareil cas, et encore moins se mêlent-ils des poussins ; cela viendroit-il de ce que le mien n'ayant qu'une femelle, il devoit y être naturellement plus attaché, et que, par la même raison, n'ayant jamais vu un autre coq caresser sa compagne, il devoit la chérir davantage et aimer beaucoup plus ses petits. Quoiqu'il en soit, nous voyons généralement tous les oiseaux sauvages et qui n'ont qu'une femelle, la défendre opiniâtrement, et prendre le plus grand intérêt à leurs petits ; tandis que dans l'état de domesticité, où nous laissons plusieurs femelles en commun aussi à plusieurs coqs, ceux-ci ne montrent pas le même attachement aux femelles et encore moins aux petits qu'elles ont produits. Le coq, dans l'état sauvage, auroit-il plusieurs femelles ? c'est ce que nous ignorons ; Sonnerat, à qui l'histoire naturelle doit beaucoup, a rapporté des Indes, un coq et une poule sauvages, qu'il croit être l'espèce primitive de ceux que nous possédons dans l'état de domesticité. Mais il ne nous apprend rien

sur les mœurs de cet oiseau. Je n'ai point trouvé en Afrique l'espèce ni même le genre de nos coqs, du moins dans l'état de nature. J'ai vu dans plusieurs cabinets de l'Europe, des coqs et poules sauvages, absolument différens de celui qu'a rapporté Sonnerat, et qui sont des espèces particulières. J'en donnerai les portraits dans mon ornithologie.

Un de mes premiers soins fut d'aller visiter la peau de ma giraffe. Elle m'avoit coûté trop de peines pour que je ne fusse pas jaloux de la conserver. Exposée depuis six mois sur un échafaud, j'avois à craindre qu'elle ne fût endommagée. Je n'en approchai qu'en tremblant; mais à mon inquiétude succéda bientôt la joie, quand je la vis entièrement desséchée et dans un état d'intégrité et de conservation parfaites.

Peut-être eût-il été dans l'ordre de visiter le troupeau avant la giraffe; puisque c'étoit là vraiment l'objet intéressant pour moi. Cependant, je ne m'en occupai qu'en seconde instance. Il paissoit dans les environs, et les pâturages étoient superbes. Quelques chèvres avoient mis bas; mais tous mes anciens bœufs étoient morts successivement, à l'exception de cinq, qui, sans être malades, languissoient néanmoins encore. Malgré tous les soins que Swanepoel s'étoit donnés pour m'en acheter d'autres, il n'avoit pu s'en procurer que dix-sept, avec trois taureaux; et heureusement ceux-ci étoient en bon état.

Ces différentes inspections m'avoient fait appercevoir, parmi les gens attachés à mon service, une trentaine de visages nouveaux. Je vis de même, à peu de distance du camp, un certain nombre de huttes étrangères; et je demandai l'explication de tout cela. On me répondit qu'une partie des nouveaux venus étoient des Sauvages des hordes voisines, envoyés pour demander du tabac.

Quant aux huttes, elles avoient été construites par d'autres Sauvages, qui, pour être défendus avec sûreté contre les Boschjesman, étoient venus s'établir sous la protection de Swanepoel, et avoient élevé un petit kraal à côté du camp.

Ainsi, dans l'enfance des nations, se sont formées les villes.

Quelques individus foibles cherchent un asile auprès du fort. Peu à peu la société augmente ; le commerce y attire des étrangers ; et l'association s'accroissant insensiblement en nombre, en puissance et en richesse, elle devient un peuple et se donne un gouvernement. C'est le piège où souvent finit leur bonheur.

Bernfry avoit appris dans sa horde que je venois d'arriver. Oubliant les plaintes que j'avois à lui faire, il venoit me visiter. Fort mal reçu cette fois de Swanepoel et de moi, il écouta tout sans mot dire, et me tourna le dos. Il me parut que cet essai malheureux alloit me délivrer à jamais de ses friponneries.

Dans les différentes courses que Swanepoel et Klaas Baster avoient faites pour me procurer quelques bœufs, ils avoient tué un gros singe, d'une espèce particulière, dont ils avoient parfaitement conservé la dépouille, à ma manière. Cet animal, haut de deux pieds et demi, est couvert d'un poil brun-noir, aussi roide que celui du cochon ; ses deux yeux, placés très-haut et à fleur de tête, lui donnoient un caractère de figure tout à fait différent de celui des autres singes ; Swanepoel me dit qu'il avoit tué celui-ci dans une troupe très-considérable d'autres animaux de la même espèce ; mais qu'il lui avoit paru qu'il y en avoit dans le nombre de beaucoup plus gros.

Depuis le moment de mon arrivée, mes gens avoient été occupés à décharger les bœufs de la caravane et à passer, sur le radeau, mes équipages et mes ballots. Il restoit encore l'opération la plus importante ; celle de conduire au camp les bœufs eux-mêmes. On s'étoit flatté de leur faire traverser la rivière à la nage. Mais, comme jamais ils n'en avoient vu une aussi large, ils s'étoient effrayés de la traversée et s'y refusoient tous. En vain on avoit mis à l'eau quelques-uns de ceux du troupeau, pour les déterminer par l'exemple ; en vain on avoit employé tous les moyens possibles, et jusqu'aux coups ; ils résistoient toujours. Enfin, comme la nuit approchoit, on résolut de tenter une dernière ressource.

Un peu plus haut, en remontant, étoit un endroit où la rivière, ayant une île, se partageoit en deux bras. Il étoit à présumer que quand les animaux verroient une largeur moins considérable, ils

LE SINGE NOIR.

seroient moins effrayés et se mettroient sans peine à la nage. Au moins nous nous en flattions ; et dans cette espérance je les fis conduire au lieu désigné, avec un nombre d'hommes suffisant pour les garder pendant la nuit, et avec ordre de tenter la traversée, au lever du soleil.

D'après ces dispositions, je crus tout prévu, et j'allai me coucher sans inquiétude dans mon charriot. J'y dormois encore fort tranquillement, le lendemain matin, quand Klaas vint brusquement m'éveiller et me crier de me lever sans délai.

Ma première pensée fut qu'il étoit bien aise de m'annoncer le passage du troupeau ; et je lui demandai si l'on avoit eu beaucoup de peine. « Il ne s'agit point de cela, me dit-il ; tout est perdu. Pendant la nuit, les gardiens se sont endormis, et ils ont laissé éteindre leurs feux. Les Boschjesman, qui étoient à l'affut, ont profité de ce sommeil pour enlever le troupeau en entier.

« Par hasard, l'un des dormeurs s'est éveillé. Il s'est apperçu du vol et a crié aux armes. Tous ont couru après les maraudeurs ; mais ceux-ci étoient en si grand nombre, et leur arrière-garde, qui protégeoit la marche des autres, a décoché tant de flèches qu'après quelques fusillades, nos gens sont revenus sur leurs pas, ramenant seulement trois bœufs très-maltraités, qui étoient demeurés en arrière. Il ne nous reste plus qu'une ressource ; c'est de courir en force après les voleurs. Mais il faut partir sans délai, et ne pas perdre un instant ».

Cet accident devenoit très-fâcheux pour moi dans les circonstances, non-seulement par la perte considérable qu'il m'occasionnoit, mais encore parce qu'en me privant des animaux que je destinois à renouveller mes attelages, il m'ôtoit les moyens de retourner au Cap.

A peine la nouvelle en avoit-elle été divulguée dans le camp que mes gens, toujours prévenus contre les Houzouânas, firent tomber les soupçons sur eux. A les entendre, c'étoit ces brigands seuls qu'il falloit en accuser ; c'étoient eux qui, après de feintes démonstrations de service, nous avoient suivis à la piste, et qui, saisissant le moment de mon absence, en avoient profité pour enlever ce que je n'étois point à portée de défendre.

Je ne croyois point à ces inculpations ; et l'événement prouva qu'elles n'étoient nullement fondées. Mais je n'avois garde de perdre mon tems à les réfuter. Peu m'importoit de connoître les auteurs du crime ; l'intéressant pour moi étoit de leur arracher leur vol, et je ne pouvois y parvenir qu'en suivant le conseil de Klaas.

Mes ordres furent donnés en conséquence. Incertain du tems que dureroit l'expédition, mais assuré qu'elle ne réussiroit qu'en y mettant beaucoup de célérité, je fis équipper un bœuf, sur lequel on mit ma canonnière, mon manteau, quelques munitions de guerre, les kros des hommes que je destinois à me suivre, et deux moutons qu'on écorcha.

Mon détachement consistoit dans le fidelle Klaas, quatre de mes plus braves chasseurs, dans le nombre desquels étoit Klaas Baster, et huit Hottentots, armés d'arcs et de flèches. J'avois armé Klaas de toutes pièces, ainsi que moi ; et ainsi que moi, il montoit un cheval. Enfin, j'emmenois une partie de ma meute, et surtout mon grand chien Jager.

Bientôt nous eûmes traversé la rivière, et nous arrivâmes près des gardiens. Ma présence parut les confondre. Mais quand même j'aurois eu le tems de les reprimander de leur négligence, la honte et la douleur qu'ils en ressentoient m'en eût ôté le courage. D'ailleurs, il y avoit parmi eux des Kaminouquois, qui, m'ayant loué leurs bœufs pour le voyage, les perdoient par le vol, comme je perdois les miens.

Ceux-ci, pour veiller par eux-mêmes à leurs intérêts, me demandèrent la permission de se mettre à notre suite. J'y consentis ; et je renvoyai au camp les autres, avec ordre d'y conduire, comme ils pourroient, les trois bœufs recouvrés.

Nous ne pouvions nous tromper sur notre route. Elle étoit tracée sur le sable par l'empreinte qu'y avoient laissée nos animaux, et nous la suivîmes pendant six heures entières, en côtoyant et remontant l'Orange. Enfin, elle parut s'éloigner de la rivière, et s'enfoncer dans les terres, en formant un coude.

La nuit qui s'approchoit me détermina à ne pas aller plus avant

et à m'arrêter sur le lieu. Je fis allumer des feux et prendre quelques précautions nécessaires pour éviter les surprises; et pendant ce tems je m'avançai avec Klaas, dans le dessein de reconnoître la trace et de m'assurer de sa direction.

Après une demi-heure de marche, nous nous apperçumes que le troupeau avoit été partagé en deux parties; l'une qu'on avoit détournée droit à l'est; l'autre, beaucoup plus forte, qui continuoit de percer au nord.

Celle-ci, étant la plus considérable, nous convinmes de la suivre, et, pour la rejoindre plus promptement, de nous remettre en marche avant le jour. Ce plan arrêté, nous revinmes au lieu de halte; et, après une nuit fort tranquille, nous repartîmes, en effet, deux heures avant le lever du soleil.

Quoique l'obscurité nous dérobât la trace, je me flattois de ne point m'en écarter, en me dirigeant au nord; et d'ailleurs, s'il nous arrivoit de la perdre, il nous étoit facile de la retrouver bientôt.

Nous ne fûmes point dans ce cas. Quand le jour parut, nous nous y retrouvâmes très-exactement; mais, après quatre grandes lieues, je m'apperçus qu'elle déclinoit visiblement sur la droite, comme pour se réunir à la division du troupeau qui s'étoit écartée par l'est. Le Baster, qui, pendant mon absence avoit parcouru ce canton, me dit qu'il s'y reconnoissoit, et qu'à peu de distance étoit une horde de Kaminouquois chez laquelle il étoit allé faire des échanges.

A la position qu'il parut nous indiquer de cette horde, je vis qu'elle étoit située entre les deux traces. Mes compagnons, plus méfians, crurent qu'elles y aboutissoient toutes les deux; et que par conséquent les voleurs étoient les Kaminouquois.

Il m'en coûtoit de soupçonner une nation qui, dans tous les rapports que j'avois eus avec elle, dans tous les échanges qu'elle étoit venue faire à mon camp, s'étoit toujours montrée loyale et fidelle.

D'un autre côté, me rendre à son kraal, comme le proposoient mes gens, c'étoit m'éloigner de la trace, et peut-être perdre un tems très-précieux. Cependant, toute ma troupe ayant opiné unanimement à cette déviation, je cédai à l'avis général, et nous nous rendîmes en droiture à la horde.

Je ne m'étois point trompé dans la bonne opinion que j'avois conçue d'elle. Au moment où je l'abordai, je vis, à la sérénité qui régnoit sur les visages et à l'amitié avec laquelle on m'accueillit, que mes gens s'étoient trompés dans leurs soupçons. Bientôt eux-mêmes en furent convaincus, et ils convinrent de leur tort.

On savoit pourtant, dans la horde, des nouvelles du troupeau volé. Un des Sauvages l'avoit vu passer, la veille, escorté par un grand nombre d'hommes, qui sembloient se diriger vers la rivière, et qu'on croyoit avoir leur habitation de l'autre côté. Deux personnes de bonne volonté s'offrirent même à me remettre sur la piste, et à me conduire par-delà l'Orange. J'acceptai leur service. Hélas! j'ignorois à quel sort cruel les alloit exposer ce dévouement généreux.

D'un autre côté, ce fut un bien pour moi d'être venu dans cette horde. Le bœuf qui portoit mes bagages étoit si excédé de fatigue qu'il eût été hors d'état d'aller plus loin. J'en louai deux autres, pour le remplacer. Je fis aussi augmenter nos provisions de deux moutons nouveaux; et soudain nous repartîmes.

Il fallut faire quatre lieues, dans la direction est-quart-nord, avant de retrouver la trace. Elle reparut alors; mais ce fut pour nous conduire sur les bords de l'Orange, et s'y terminer. C'étoit donc là que les brigands avoient traversé la rivière avec leur proie. Le fait paroissoit indubitable; et néanmoins mes deux guides Kaminouquois la passèrent à la nage, afin de s'en assurer encore mieux.

Moi, qui, d'après leur témoignage, ne doutois point que les Boschjesman que je cherchois n'habitassent de l'autre côté du fleuve, je crus prudent de le mettre entre eux et moi, et de passer la nuit où je me trouvois. Nous avions fait treize lieues dans notre journée, sans nous être arrêtés ailleurs qu'au kraal; et nous avions tous besoin de repos. Nos deux guides revinrent, après avoir retrouvé la trace et l'avoir suivie pendant deux heures; mais, en revenant, ils virent flotter sur la rivière un bœuf noyé, qu'ils firent dériver et qu'ils poussèrent vers nous. C'étoit un des miens. Il avoit ma marque, et Klaas le reconnut.

Pendant la nuit, je m'étois occupé des moyens de passer le fleuve. Nulle

Nulle part encore je ne l'avois vu aussi large et aussi rapide ; et c'étoit une profonde combinaison de malice à ces voleurs d'avoir choisi, pour le traverser, l'endroit où il étoit le plus difficile et le plus dangereux.

Ce qui m'étonnoit sur-tout, c'est qu'ils eussent réussi à le faire passer au troupeau ; tandis que mes gens, par tous les moyens possibles, n'avoient pu seulement parvenir à mettre ces bêtes à l'eau dans un lieu qui étoit moins large des deux tiers. Cette idée augmentoit ma fureur contre les brigands ; et de bonne foi, j'avoue que j'avois besoin d'être exalté par un pareil motif. Sans cela, les difficultés du passage m'eussent arrêté ; et elles auroient suffi pour me faire retourner en arrière et renoncer à mes projets de poursuite.

Néanmoins, quoique je ne fusse pas de sang froid, je ne m'aveuglois point sur le danger ; et ce fut même pour le diminuer en partie, que je remontai plus haut l'Orange, et que je ne la traversai qu'où son lit étoit bien moins considérable. Je n'avois point à craindre de m'éloigner de la route par ce détour. Outre que le bœuf noyé m'annonçoit que les Boschjesman étoient dans les parties supérieurs, mes guides qui, la veille, avoient reconnu leur piste, ne pouvoient manquer de me la faire retrouver.

Nous la revîmes effectivement, et la suivîmes de nouveau pendant cinq lieues. Mais à ce terme, mes Kaminouquois s'arrêtèrent tout à coup comme pétrifiés. L'empreinte des pas, au lieu de continuer à se prolonger vers la horde qu'ils soupçonnoient, s'en détournoit en faisant un coude, et alloit aboutir une seconde fois à la rivière.

Ce nouveau contre-tems nous déconcerta tous. L'étonnement fut général ; et nous restâmes quelque tems à nous regarder, sans mot dire. Alors, les guides, forcés de reconnoître l'innocence de la horde, rejettèrent l'inculpation du vol sur une autre, qui habitoit à cinq lieues du fleuve, au-delà du rivage que nous venions de quitter ; et réellement tous les pas conduisoient à l'Orange, et aucun n'en sortoit.

Tant de contradictions sembloient faites pour me décourager. Elles n'eurent d'autre effet que de m'irriter et de m'animer davan-

tage. Nous passâmes la rivière une troisième fois ; et après nous être arrêtés pour prendre quelque nourriture, nous reprîmes la piste, qui d'abord, pendant une lieue, nous conduisit nord-ouest ; puis, se rapprochant de l'Orange par un grand circuit, nous y ramena, à peu de distance de l'endroit où nous l'avions passée, la veille.

C'étoit donc pour la quatrième fois, qu'après bien des tours et des détours, après trois journées de courses et de fatigues extrêmes, nous allions être obligés de traverser le fleuve. C'étoit pour me tromper et m'abuser sur leur fuite, que les brigands, par une ruse scélérate et très-bien combinée, l'avoient eux-mêmes passée et repassée trois fois. C'étoit enfin, avec ces marches et ces contre-marches forcées qu'il me fallût courir fort loin après une horde qui n'étoit guère qu'à dix-huit ou vingt lieues de mon camp, et qui habitoit sur la même rive.

Certes, si j'avois eu connoissance de ces faits, je me serois épargné bien des sueurs et des peines ; mais comment le deviner ? et qui n'eût pas été trompé ? Mes guides eux-mêmes, confondus par tant d'astuce, craignoient que je ne voulusse pas y croire et que je ne les soupçonnasse de favoriser les voleurs, et de les aider, en me faisant perdre un tems précieux, à mettre leur butin en sûreté. Pour me prouver leur bonne foi, ils voulurent passer l'Orange avant moi ; et ce ne fut qu'après s'être convaincus par eux-mêmes que la trace recommençoit de l'autre côté, qu'ils vinrent m'exhorter à les suivre.

Ce dernier passage faillit à me coûter la vie. Je le faisois, à l'ordinaire, sur mon cheval, tandis que deux nageurs conduisoient l'animal par la bride. Vers le milieu de la rivière, une des branches de son mords se rompit. Tiraillé par l'autre, il donne un coup de tête qui fait lâcher prise au second nageur, et il est entraîné par le courant. Sans aucun moyen de m'en rendre maître, je me penche sur son cou, et cherche à le diriger de la main, en le flattant ; mais il lui eût fallu des forces pour nager, et la route l'avoit tellement fatigué qu'il n'en avoit plus. Il dériva pendant plus d'un quart-d'heure, sans faire d'autres efforts que ceux qui étoient nécessaires pour se soutenir.

Heureusement pour moi, le courant qui devoit nous noyer, le porta sur la rive; mais tellement épuisé qu'il ne put se relever. En vain mes gens, accourus à mon secours, tentèrent de le remettre sur ses pieds; tous leurs efforts furent inutiles; il ne se releva que le lendemain matin, après avoir demeuré en place le reste du jour et toute la nuit.

Afin de lui donner plus de tems pour se remettre, je ne partis qu'assez tard dans la matinée. Nous reprîmes la piste de nos bêtes, qui nous conduisit à quatre lieues, dans l'est; où nous rejoignîmes un sentier qui conduisoit à la horde; sentier auquel aboutissoit les traces de nos bœufs, qui tous avoient été réunis dans cet endroit; nous ne doutâmes plus alors que nos voleurs ne fussent les habitans de cette horde.

Mes deux conducteurs Kaminouquois me demandèrent la permission de ne pas nous suivre plus loin; ils craignoient qu'en avançant avec nous, on ne pût les reconnoître, et que, soupçonnés par la horde de m'avoir conduit contre elle, ils n'occasionnassent une guerre entre les deux nations. Leur crainte étoit fondée, et leur prévoyance très-raisonnable. N'y voyant rien que de juste, j'y consentis; et ce fut pour leur malheur. Il fut convenu qu'ils resteroient où nous étions, et qu'ils y attendroient notre retour. Néanmoins, comme il n'eût pas été prudent d'avancer en plein jour et de nous mettre trop à découvert, je résolus d'attendre jusqu'à la nuit. Quelque fût l'obscurité, le sentier étoit trop battu, pour que nous pussions nous égarer.

Nous partîmes à deux heures du matin, dans le plus grand silence; et bientôt nous apperçûmes la lumière de plusieurs feux que mes gens estimèrent à trois quarts de lieue de distance. En avançant davantage, nous entendimes des chants, des cris de joie, des rires immodérés. Les voleurs se divertissoient et faisoient bombance à mes dépens.

Néanmoins, leur charivari produisit un bien. Mes chiens, en approchant d'eux, se mirent à hurler si fort qu'il fallut les museler; mais sans l'effroyable tumulte qui couvroit leur voix, nous

eussions été trahis. Me voilà donc, pour la première fois, en état de guerre avec une horde sauvage et déterminé à la combattre avec art, si elle m'oppose des forces supérieures.

Le moment pour l'attaque n'étant pas favorable, je la différai jusqu'au point du jour ; et, afin de la faire d'une manière plus avantageuse, j'allai me retrancher, avec ma troupe, derrière une touffe d'épaisses broussailles, qui, en nous offrant un rempart assuré contre l'offensive de nos ennemis, rendoit la nôtre bien autrement redoutable.

Le buisson étoit assez large pour contenir et abriter tous mes fusiliers ; et chacun de nous, écartant ou éloignant quelques branches ; s'y fit une sorte de meurtrière à travers laquelle il pouvoit passer le bout de son fusil, et tirer.

Dans cette position, nous attendîmes patiemment et en silence le moment de l'attaque. Les coquins eux-mêmes semblèrent la favoriser par leur conduite. Peu à peu leur joie bruyante diminua. Enfin, succombant à la fatigue, ils se retirèrent dans leurs huttes pour dormir, et le bruit cessa entièrement.

Le jour parut au gré de mon impatience ; je pouvois à peine la contenir. Mais je m'apperçus alors que nous avions mal estimé la distance. Notre poste étoit trop éloigné du kraal, et nos coups n'eussent pu y porter. Il fallut donc l'abandonner et nous approcher davantage. Nous y laissâmes à l'abri nos deux bœufs et mes deux chevaux, avec un homme pour les garder, et prêts à m'en servir au moindre désavantage.

Sûr que tout le monde étoit enseveli dans un sommeil profond, nous nous avançâmes à découvert, prîmes poste en face de la horde, à portée du fusil. Le kraal étoit considérable, et paroissoit avoir trente à quarante huttes : construites à mi-côté, elles occupoient le penchant d'une colline, derrière laquelle s'élevoient, en amphithéâtre, plusieurs hautes montagnes.

Chacun de nos fusils étoit chargé, et j'avois cru cette précaution nécessaire. Cependant, mon intention n'étoit point de commencer les hostilités par l'effusion de sang. Je ne voulois que donner l'alarme

aux brigands, et les forcer à fuir, par l'effroi d'une attaque soudaine et inopinée. En conséquence, je commandai de ne tirer qu'en l'air, et défendis absolument de viser un seul homme, à moins que nous n'y fussions forcés et que je n'en donnasse l'ordre exprès.

L'assaut commença par moi. Je tirai ma grosse carabine, dont le coup, répété par l'écho des montagnes voisines, produisit un fracas terrible. Nous nous attendions qu'au bruit de ce tonnerre toute la horde fuiroit épouvantée; et mes gens s'apprêtoient à augmenter la terreur générale, par une décharge de leur mousqueterie. Mais à notre grand étonnement, personne ne parut. Vainement la première fusillade se fit entendre; vainement j'en ordonnai successivement plusieurs autres; tout sembloit calme; et je ne savois qu'en augurer.

Cette sécurité n'étoit qu'apparente. Tandis qu'au-dehors tout annonçoit le sommeil et la paix, au-dedans tout étoit livré à la confusion et à l'effroi. Mais par un stratagème infernal, auquel, sans doute, mes voleurs étoient exercés depuis long-tems, aucun d'eux ne vouloit se montrer avant que tous ne fussent en état de défense. Probablement, en cas pareil, ils avoient un signal pour s'entr'avertir.

Quand ils furent armés, tout à coup, et au même instant, ils sortirent tous de leurs huttes, s'avancèrent contre nous, en poussant des hurlemens affreux, et nous décochèrent une nuée de flèches qui, étant hors de portée, ne nous atteignirent pas, et auxquelles je ripostai par une décharge, toujours tirée au dessus des huttes.

Les Sauvages, voyant qu'aucun d'eux n'étoit blessé, imaginèrent que mes armes ne pouvoient atteindre jusqu'à eux. Ils se réunirent tous, et s'avancèrent contre nous avec fureur. Je les attendis de pied ferme. Ma troupe, pendant ce tems, leur crioit de me rendre mes bœufs. J'ignore si dans le bruit général ils pouvoient nous entendre. Mais arrivés à la portée de la flèche, ils nous en envoyèrent une nuée nouvelle qui, pour cette fois, tomba autour de nous.

Alors, je crus qu'il n'étoit plus tems de les ménager et de me

contenter d'un vain bruit. Je donnai l'ordre de tirer au corps; et nos coups se succédant alternativement, bientôt nous vîmes toute cette bande d'hommes, s'éparpillant comme des fourmis, s'enfuir chacun de son côté, avec des hurlemens qui n'étoient plus, comme les premiers, l'énergie de l'audace et le signal du combat, mais le cri du désespoir.

Cependant, ils ne tardèrent pas à se rallier. Je les vis même gagner le haut de la colline, rassembler mon troupeau qui s'y trouvoit épars, et disparoître avec lui. Déja leurs femmes et leurs enfans s'y étoient rendus pendant le combat, et il ne restoit plus trace d'ennemis.

Ce qui pouvoit m'arriver de plus fâcheux dans ces circonstances, c'étoit cette retraite qui m'enlevoit une seconde fois mes bestiaux. Que me servoient toutes les peines et les fatigues qu'il m'en avoit coûté depuis plusieurs jours, s'ils m'étoient soustraits de nouveau, sans ressource. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Pour peu que la troupe eût le tems de gagner les défilés des montagnes, la reprise devenoit impossible, et je le perdois pour toujours.

Je fis donc approcher mes deux chevaux, que j'avois laissés derrière le buisson; et dépêchant trois chasseurs pour couper par un côté le troupeau et ses conducteurs, je galoppai avec Klaas, pour le couper par l'autre.

Bientôt j'apperçus les Sauvages descendre par le revers de la colline et chercher à gagner une plaine dans laquelle étoit un bois. En nous voyant, ils redoublèrent de vîtesse et disparurent une seconde fois. Mais ceux qui emmenoient le troupeau, ne pouvant le faire marcher aussi vîte à cause de la descente, et se voyant près d'être enveloppés, l'abandonnèrent et rejoignirent, à toutes jambes, leurs camarades.

Ce qui accéléra encore la rapidité de leur fuite, fut l'arrivée de mes trois chasseurs, qui les joignirent d'assez près pour tirer sur un d'eux et le coucher par terre. Moi, pendant ce tems, j'arrivois avec Klaas par l'autre extrémité du cercle; et alors nous nous vîmes maîtres et possesseurs des bestiaux.

Il se pouvoit néanmoins que les fuyards, revenus de leur première surprise, se reconnussent, et que, rougissant d'avoir cédé à quelques hommes, dont le nombre ne formoit pas la vingtième partie du leur, ils revinssent en force nous attaquer. D'ailleurs, au défaut de courage, ils avoient aussi la ruse et les stratagèmes; ils pouvoient nous harceler dans notre retraite et nous faire perdre en détail le fruit de notre victoire. Ainsi, sans différer un instant, je plaçai deux hommes en védette sur la colline, pour observer leurs mouvemens, s'ils sortoient du bois; et j'allai rejoindre au kraal le reste de ma troupe, en faisant conduire devant moi le troupeau.

Presque toutes les bêtes étoient estropiées, soit par les fatigues excessives de la marche forcée qu'on leur avoit fait faire, soit par les coups de sagaie qu'on leur avoit donnés pour les obliger d'avancer. Cependant, quelque fût leur état, c'étoit encore un bonheur pour nous de les avoir retrouvées. Les Kaminouquois reconnurent les leurs. Aucune des miennes n'y manquoit non plus, excepté le bœuf que nous avions vu noyé dans la rivière, et mon bœuf de guerre. Ce magnifique animal avoit été égorgé pour le festin de la fête, et nous trouvâmes sa tête, jetée à terre près du kraal.

Le troupeau de la horde étoit là dans son parc. Il n'eût tenu qu'à moi de me venger par la loi du talion, en l'enlevant tout entier; et mes gens, dans leur colère, m'y excitoient. Selon eux, cette capture étoit légitime, et les Colons du Cap, en pareil cas, n'y manquoient jamais. Mais ces principes n'étoient pas les miens. En dédommagement de ma perte, je me contentai de prendre une jeune vache qui venoit de mettre bas, et deux moutons gras. Moins comme équivalent du vol que pour leur laisser un témoignage parlant de ma continence et de mon équité scrupuleuse.

Cette punition infligée, je rappelai mes vedettes et me préparai au départ. Obligé de reprendre le long et étroit sentier par lequel nous étions venus, j'avois beaucoup de précautions à prendre pour me garantir d'embuscades et de représailles; et ces mesures étoient d'autant plus nécessaires que les bœufs, à raison du chemin et de leurs blessures, ne pouvoient marcher que très-lentement et à la file

les uns des autres. Je mis en tête du détachement Klaas avec deux fusiliers ; moi, avec le reste de ma troupe, je formai l'arrière-garde ; et dans cet ordre nous gagnâmes la plaine.

Je m'attendois à retrouver les deux guides Kaminouquois dans l'endroit où nous les avions laissés la veille ; mais au moment où nous approchions, j'entendis tout à coup pousser, à la tête de la troupe, des hurlemens lamentables, qui me glacèrent d'effroi. J'y courus aussitôt, et vis un spectacle affreux, dont l'image hideuse me fait encore frissonner à cette heure. Ces deux malheureux Sauvages, qui si généreusement s'étoient offerts à me conduire, étoient gissans sur la terre, presque morts, et nageant dans leur sang.

Ma première idée fut qu'ils avoient été découverts par quelques-uns de ceux de la horde, et immolés à la vengeance des soupçons ; mais en approchant de plus près, je fus bientôt désabusé. L'un des deux avoit la mâchoire inférieure moulue, brisée, et emportée presque en entier. Les lambeaux qui restoient encore et sa langue, à découvert, pendoient tout sanglans sur son cou, et sur sa poitrine. Il étoit mourant, et ne donnoit plus d'autre signe de vie que le battement de l'artère. Mais l'enflure prodigieuse de sa tête, l'altération horrible de son visage, le déplacement de ses yeux hors de leur orbite l'avoient tellement défiguré qu'il ne conservoit aucun des traits humains, et qu'il révoltoit ma vue, en même tems qu'il déchiroit mon cœur.

Son camarade avoit plusieurs morsures ou déchirures sur le corps, et le bras cassé, ou plutôt broyé en deux endroits. Néanmoins son état n'étoit pas à beaucoup près aussi fâcheux ; et il pouvoit même parler.

Nous l'interrogeâmes sur la cause de son malheur ; il nous apprit qu'après que nous les eûmes quittés, ils avoient éteint leur feu pour n'être pas découvert par les Boschjesman ; et que s'étant endormis après, à quelques pas l'un de l'autre, peu de tems après il avoit été reveillé par les cris de son camarade, au secours de qui il vola sur le moment même, et qu'il trouva se débattant contre les griffes d'un lion, auquel il porta un coup de sagaie dans le flanc. Mais l'animal

mal se sentant blessé, se jeta sur lui et le reduisit, avant de fuir, dans l'état où nous le voyons.

Ce récit me consterna ; et ce qui augmentoit encore mon amertume et mon désespoir, c'est qu'en ayant accepté les services de ces deux tristses victimes, j'étois la cause innocente de leur mort. Oh ! combien je gémis alors de n'avoir d'autre secours à porter à ces malheureux expirans, que de les achever impitoyablement sur la place, et de terminer ainsi leurs souffrances.

Cette barbarie néanmoins me répugnoit horriblement pour l'un d'eux. Je déchirai ma chemise, et j'en fis des bandages avec lesquels je rapprochai et soutins, le mieux qu'il me fut possible, les plaies du moribond. Je traitai de même le bras de son camarade. Mais comme il eût été dangereux pour nous de rester trop longtems dans un lieu si voisin de la horde, je crus prudent de m'en éloigner au plutôt. Je fis placer les deux blessés, chacun sur un de mes chevaux, et je marchai à pied, en continuant de conduire l'arrière-garde ; et heureusement, mon camp étant, comme je l'ai dit, sur le côté de la rivière où nous nous trouvions, nous n'avions plus à la traverser.

Je me dirigeai droit sur notre camp. Après cinq lieues de marche, ayant trouvé une plaine découverte, où je ne craignois point que ma troupe fut attaquée par surprise, je m'y arrêtai, et pris le parti d'y passer la nuit, par pitié pour nos deux malades. Le mouvement de la route avoit empiré leur état. Déja l'un d'eux éprouvoit ce râle funeste, qui est le signe d'une mort prochaine et qui ne me laissoit aucun espoir pour sa vie. Je le fis mettre à terre, et je crus qu'il falloit lui laisser une agonie tranquille.

Quant à son camarade, les secousses du cheval, en renouvellant ses douleurs, lui faisoient pousser, en route, des cris aigus qui perçoient l'ame ; et cent fois il m'avoit conjuré de lui tirer un coup de fusil et de le délivrer de sa pénible existence. Je levai l'appareil de son bras, et je vis, par le gonflement et l'inflammation qu'y avoient causés les ligatures, qu'il devoit, en effet, avoir extrême-

ment souffert. Mes Sauvages allèrent chercher des herbes, qu'ils broyèrent et qu'ils appliquèrent en cataplasme. Moi, faute de mieux, j'avois imaginé d'ordonner quelques éclisses, pour assujettir son bras; mais ils employèrent un moyen bien plus ingénieux, et dont la simplicité m'étonna.

Ils choisirent un jeune arbre, à peu près de la grosseur du membre fracturé, en détachèrent l'écorce par une fente longitudinale; puis, entrouvrant cette sorte d'étui, ils y placèrent le bras, et assujettirent l'enveloppe avec une liane.

J'admirai la promptitude et la nouveauté de l'invention; car j'ignorois que depuis quelques années elle étoit connue en Europe, et que les gens de l'art y employoient, pour le même usage et avec un succès égal, l'écorce du chêne: ainsi la nature, si simple et si bienfaisante, est toujours la dernière à laquelle on recourt; tandis qu'il faut des siècles de lumières et d'études immenses pour apprendre à l'oublier un moment.

Aux approches de la nuit, je fis allumer de grands feux, qui, disposés en cercle, à plus de deux cents pas de distance du centre, formoient autour de nous une circonférence de plus de douze cents pas d'étendue. Cette brillante clarté, en offrant à notre vue un champ très-vaste, nous garantissoit des surprises; et d'ailleurs, dans le cas où nos ennemis viendroient nous attaquer, elle les tenoit à un tel éloignement que nous serions hors de la portée de leurs flèches, ou au moins hors de cette portée qui permet de viser et qui devient dangereuse. Ma canonnière étoit dans le milieu de cette large enceinte; et indépendamment des autres feux, elle en avoit un particulier.

Vers les dix heures du soir, celui de nos blessés dont j'avois désespéré, expira, et sa mort, par les tristes réflexions qu'elle fit faire à mes Sauvages, répandit parmi eux une sombre et morne tristesse. Je me retirai dans ma tente, pour me livrer à la mienne; mais bientôt mon chien, couché à côté moi, montra des inquiétudes extraordinaires, qui m'alarmèrent. Je prêtai l'oreille, et j'entendis le

rugissement d'un lion. Sans doute c'étoit celui de la veille qui nous avoit suivis à la piste. On l'écarta par quelques décharges, et nous ne l'entendîmes plus!

Quelques momens après, les alarmes recommencèrent, par le mouvement désordonné des bestiaux. Ils se précipitoient les uns contre les autres avec une rumeur épouvantable, s'agitoient violemment et beugloient d'une manière affreuse. D'abord nous crûmes que c'étoit le lion qui se rapprochoit, et l'on fit quelques décharges pour l'écarter de nouveau; mais leur effroi, qui continuoit toujours, nous annonçoit une autre sorte d'ennemis. J'entendois en même tems, sur la partie extérieure de ma canonnière, un certain bruit, comme de quelque chose qui venoit y tomber et la frapper.

Quoique mon chien en montrât beaucoup d'inquiétude, je faisois peu de compte de ses avertissemens, parce que souvent il m'arrivoit d'entendre les mêmes secousses, occasionnées par de gros scarabées qui se jetoient étourdiment sur ma tente. Je restai tranquillement couché sur ma natte. Mais ayant senti tout à coup le manteau qui me servoit de couverture frappé par je ne sais quoi, j'y portai la main, et fus fort étonné de ramasser une flèche.

Il étoit évident que nous étions attaqués, et que les Boschjesman, après avoir profité de la nuit pour nous suivre, tiroient sur nous. Je criai aux armes; et dans un instant toute ma troupe fut en état de défense. Mais comme le feu particulier, qui brûloit près de ma tente, portoit autour de nous trop de clarté, et qu'il nous exposoit trop visiblement aux coups, je le fis éteindre. Par cette suppression de lumière, nous nous trouvâmes dans une sorte d'obscurité; et, à la faveur des feux qui éclairoient notre enceinte, nous pouvions, d'un coup-d'œil, voir les ennemis qui s'approcheroient de nous. Aucun d'eux ne se montra. Néanmoins ils continuoient à envoyer, de tems en tems, des flèches sur ma tente.

Mes gens vouloient l'abattre; mais loin de le permettre, je m'applaudissois, au contraire, que sa blancheur la rendît visible et qu'elle servît de but aux tireurs. Pour n'avoir rien à craindre d'eux, nous n'avions qu'à nous en écarter et nous tenir à une certaine dis-

tance. D'ailleurs, plus ils tiroient, et plus il étoit à présumer que leurs carquois s'épuiseroient promptement, et que par conséquent ils seroient bientôt réduits à faire retraite.

Ma seule crainte étoit que, nous sachant en très-petit nombre, et se trouvant très-nombreux par rapport à nous, ils ne dirigeassent leur attaque d'après ce double apperçu. Certainement, s'ils se fussent accordés à nous envelopper, en formant autour de nous un cordon, et à fondre, dans cet ordre, tous à la fois sur notre petite troupe, nous étions massacrés sans ressource. Mais leur tactique n'alloit pas jusques-là. Loin d'imaginer un pareil plan, leurs flèches arrivoient toutes du même côté: ce qui annonçoit qu'ils s'y étoient tous réunis et qu'ils ne s'en éloignoient pas.

Cette imprudence de leur part me donnoit sur eux un grand avantage, en indiquant un point fixe vers lequel mes fusiliers pouvoient tirer. Ceux de mes Hottentots qui avoient des flèches me demandoient à les employer aussi. Mais je ne le voulus point. Outre que ces décharges incertaines fussent devenues inutiles pour le moment, elles nous eussent dégarnis et auroient fourni contre nous des armes aux assaillans.

Le plus sûr, dans les circonstances, étoit d'attendre patiemment; en leur laissant consommer les leurs. La plupart tomboient à plus de vingt pas de nous; et quant au petit nombre de celles qui arrivoient jusqu'à notre portée, c'étoient des coups perdus et sans force, dont nous n'avions rien à redouter, étant enveloppés, moi dans mon manteau, et mes gens dans leur kros.

Ce que j'avois prévu arriva. Insensiblement nos assaillans épuisèrent leurs munitions, et nous ne vîmes plus que quelques flèches lancées de loin en loin. Bientôt même l'approche du jour fit cesser entièrement leur attaque, et ils ne songèrent plus qu'à la retraite.

Il est certain que, dans cet état de désarmement et sans défense, ils couroient de grands risques; et que si, quand le jour parut, je m'étois mis à leur poursuite, j'eusse pu en massacrer un grand nombre. Mes gens m'y exhortoient avec beaucoup d'ardeur. Mais

que m'eussent fait quelques meurtres ? Mon troupeau n'étoit-il pas revenu en ma puissance, et peut-être n'y avoit-il déja eu que trop de sang répandu? Si le retour de l'aurore me fit plaisir ce jour-là, c'est qu'en me débarrassant d'une attaque inquiétante, elle me permit de reprendre ma route.

Mes Hottentots à carquois s'occupèrent à ramasser les flèches. Il y en avoit une quantité considérable, et toutes étoient empoisonnées. Trois seulement avoient pénétré dans ma tente ; dix-sept, en traversant la toile, y étoient restées suspendues, et tout le reste se trouvoit épars à l'entour. Cependant un bœuf en avoit reçu deux ; et comme, à raison du poison, ses blessures, quoique légères, étoient mortelles, je le fis tuer et dépecer à l'instant, pour notre provision.

Avant de partir, j'eus désiré aussi qu'on inhumât, ou au moins qu'on couvrît de sable et de cailloux le corps de notre infortuné Kaminouquois. Je le proposai aux gens de sa nation ; mais ils me demandèrent de l'emporter avec eux. Ils craignoient que les voleurs, en revenant chercher leurs flèches, ne le découvrissent, et qu'ils ne fissent sur ce cadavre quelque sortilège funeste. Telle est la coutume des Boschjesman, disoient-ils ; et souvent ces barbares réussissent ainsi à faire périr une famille, et quelquefois même une nation entière.

Ces observations annonçoient une ignorance et une superstition grossières. Mais n'ayant pas l'espoir de les en désabuser, j'accédai à ce qu'on me demandoit. On empaqueta le mort dans son kros. En cet état, il fut mis en travers sur un bœuf, et nous partîmes.

Je suivis toujours à peu près la même direction, en nous écartant cependant des arbres du côté de la rivière, afin de n'y être pas surpris ou enveloppés. Après quatre heures de marche, je crus devoir faire halte, pour prendre quelque nourriture. Il y en avoit vingt-quatre que nous étions à jeun, sans avoir pu ni dormir ni manger un morceau.

Pendant notre repas, nous vîmes passer près de nous trois Sauvages de la nation des Gheyssiquois ; la seule d'entre les nations

Hottentotes que l'on m'avoit assurée pratiquer la sémi-castration. Leur horde étoit à six lieues sur notre gauche, au sud-est, et ils alloient visiter quelques hordes de Grands Namaquois. Mais quand ils surent notre aventure avec celle des voleurs, ils jugèrent que ces brigands devant tenir encore la campagne pendant plusieurs jours pour chercher à m'inquiéter dans ma marche, il ne seroit pas prudent à eux de continuer leur route; et en conséquence ils prirent la résolution de retourner sur leurs pas.

Moi, qui venois d'être attaqué dans la nuit précédente, et qui, ayant encore deux nuits à passer avant d'arriver à mon camp, avois à craindre de l'être de nouveau pendant ces deux autres, je crus que de mon côté je ferois sagement aussi de changer la direction de ma route et de suivre les Gheyssiquois dans leur horde. Par cette marche oblique, je pouvois tromper et dépister les Boschjesman; et dans le cas où, malgré l'obscurité de la nuit, ils s'apercevroient de mon stratagème et se remettroient sur mes traces, je devois présumer, avec vraisemblance, qu'ils cesseroient alors de me suivre, et que me sentant soutenu par une horde nombreuse, ils n'oseroient en approcher. Cette conjecture parut plausible à mes gens. Ils me pressèrent d'en exécuter le projet, et je m'y déterminai.

Cependant, ce mort que nous conduisions avec nous me donnoit quelque inquiétude. Je craignois qu'il ne fût pour la horde l'objet d'une nouvelle superstition, et qu'il ne nous fît mal accueillir, et peut-être même repousser par elle.

Pour prévenir cet inconvénient, je proposai aux Kaminouquois d'enterrer le corps; et ils y consentirent. Outre le kros dont il étoit enveloppé, on en mit un autre sur son visage. On le couvrit de pierres. Enfin, ils remplirent envers lui, autant que les circonstances le permettoient, les devoirs prescrits par l'usage de leur nation.

Nous n'arrivâmes à la horde qu'au coucher du soleil; et j'y fus reçu avec la même amitié que je l'avois été jusques-là dans toutes les autres. Mais on n'y sut pas plutôt notre aventure, que tous les

esprits s'alarmèrent. On ne doutoit pas que les Boschjesman ne vinssent, pendant la nuit, tenter une nouvelle attaque. Ainsi, non seulement on éloigna le troupeau de la horde, mais on me pria de tenir le mien à l'écart et de le faire garder à quelque distance du kraal.

Ces précautions étoient fondées sur la mauvaise opinion qu'on avoit des Boschjesman; et après tout, ce qu'on m'apprit d'eux rendoit la méfiance excusable. A en croire les inculpations, leur horde n'étoit qu'un repaire d'assassins, un refuge de voleurs, déserteurs de vingt nations différentes, et d'autant plus dangereux que, redoutables par leur nombre, ils attaquoient ouvertement et sans distinction toute peuplade où ils se flattoient de faire quelque butin.

Ces associations de Boschjesman ne ressembloient nullement à celles que j'avois vues à l'est de l'Afrique. Celles-ci, composées de fugitifs et de brigands qui se méfient les uns des autres, sont très-peu nombreuses, et ne forment que de petites troupes isolées, dont, par conséquent, on n'a à craindre qu'un coup de main ou quelque surprise nocturne. Ceux-là, au contraire, présentoient un corps de nation très-redoutable; et, à dire le vrai, j'étois étonné qu'une société d'hommes sans frein, sans discipline et sans amis, pût néanmoins subsister. Mais ce qui me surprenoit bien davantage, c'est qu'ils subsistassent impunément, et qu'ils eussent un domicile tranquille, au milieu de vingt hordes différentes, qui sans cesse souffroient de leur brigandage et n'avoient pas le courage de les détruire.

Quant au vol qui me regardoit, on me raconta, sur la manière dont il m'avoit été fait, quelques particularités que je ne connoissois pas. C'étoit Bernfry et Moodel qui en avoient donné le conseil et le plan. Ces deux scélérats, unis de société et dignes d'être amis, étoient en relation avec les Boschjesman. A l'affut des expéditions et entreprises que ceux-ci pouvoient faire, ils leur en donnoient avis; indiquoient les moyens de réussir; dirigeoient l'opération, et partageoient ensuite les profits.

Moodel sur-tout, lié avec la horde plus particulièrement encore

que Bernfry, étoit à la fois et son espion et son protecteur. C'étoit chez elle qu'il faisoit garder ses bestiaux. Tous ceux que j'y avois vus avoient sa marque et lui appartenoient ; et les Gheyssiquois regrettoient fort qu'en punition du vol qu'il m'avoit fait faire, je ne les lui eusse pas tous enlevés.

J'avois pris des précautions pour défendre les miens, en cas de nouvelle attaque pendant la nuit. Mais, soit que les Boschjesman eussent perdu notre trace dans les ténèbres, soit qu'ils craignissent l'appui que pouvoit me donner la horde, ils ne parurent point.

Pour leur échapper et pour arriver à mon camp, j'avois encore, suivant mon estimation, quinze ou seize lieues à faire ; et dans l'impossibilité d'achever en un seul jour une si longue traite, je me proposois au moins de forcer la marche et d'aller, au plus loin possible, passer la nuit. Mais l'état où étoient mes bœufs m'empêchoit d'exécuter ce projet. Forcés par les voleurs à des marches non interrompues et à des fatigues extrêmes, sans qu'on leur eût même laissé le tems de manger une seule fois, ils se trouvoient si exténués que je désespérois de les conduire plus avant. Je les voyois étendus et couchés à terre, comme s'ils ne devoient jamais se relever. Ils étoient entourrés d'herbages excellens ; et, malgré la faim, leur épuisement leur ôtoit jusqu'à l'envie d'y toucher.

C'étoit un bonheur pour moi, en pareilles circonstances, d'être arrivé dans un lieu où je n'avois plus à redouter les Boschjesman. Cette sécurité, jointe à la bonté des pâturages, me fit prendre le parti d'y séjourner. En donnant aux bestiaux le loisir de se remettre, mon séjour accordoit en même tems à notre malade un repos dont il avoit besoin.

Son bras étoit tellement enflé qu'il avoit fallu le lui mettre dans une écorce plus large. Toute la partie du coude étoit en suppuration, et il en sortoit des esquilles que ses esculapes arrachoient sans miséricorde, et qui dans l'opération lui faisoient pousser des cris lamentables. On continuoit d'appliquer sur ses plaies des cataplasmes, composés de graisse de mouton et de feuilles mâchées. Il espéroit

espéroit beaucoup de ce remède ; et moi-même, dans mon ignorance, j'y avois quelque confiance aussi ; parce qu'à l'enflure près, ses plaies étoient bien vermeilles, et qu'il se sentoit soulagé toutes les fois qu'on les lui rafraichissoit par l'application d'un nouveau topique.

A ne juger du Gheyssiquois que par les traits de sa physionomie et le clappement de son langage, il est de nation Hottentote ; il a des caractères qui le rapprochent du Gonaquois. Je croirois même, d'après la comparaison de ces analogies, qu'il est le produit du Namaquois et du Caffre ; comme le Gonaquois est le produit du Caffre et du Hottentot.

Ce qui me confirme dans cette conjecture, c'est que le canton qu'habite la nation gheyssiquoise touche à la Caffrerie, et la borde. Les gens de la horde eux-mêmes me montroient, à l'est, une longue chaîne de montagnes, qui alloit se perdre au loin vers le nord, et qui, habitée par leurs principales peuplades, les séparoit des Caffres, ou au moins des Briquois et des Brémas, qu'ils regardent comme des peuplades Caffres.

La langue gheyssiquoise me parut être, à peu de chose près, la même que celle des Grands Namaquois ; et cependant, de toutes les nations africaines, ce sont celles qui m'ont semblé avoir entre elles le moins de ressemblance.

Quant aux caractères qui ne sont point originels et qui ne viennent pas de la nature, tels que la forme des habillemens, des armes, des instrumens de musique, la passion pour la chasse et la danse, etc., le Gheyssiquois, sur ces objets, ne diffère en rien des autres nations qui l'entourent. Seulement il a adopté, pour ses parures, une couleur particulière, qui n'est point la leur. Toutes les siennes sont blanches, et composées des os de la jambe ou du pied du mouton, auxquels il sait donner, par des procédés qui lui sont propres, une blancheur éblouissante. Fabriquant ainsi lui-même ses colliers et les autres objets de son luxe, il n'a pas besoin d'en acheter la matière première, et ne dépend des colonies, pour son commerce, que par quelques articles de nécessité qui lui sont com-

muns avec tous les autres Sauvages. Aussi sa nation est-elle moins connue et moins fréquentée que toutes les autres.

Les femmes y sont bien faites, d'une humeur gaie, toujours prêtes à rire ou à danser. Mais avec leur caractère folâtre, elles ont à la fois cette retenue de mœurs que les nations policées nomment sagesse et décence, et qui, sous un ciel brûlant et avec un tempérament vif sembleroit être une vertu pénible.

J'ignore quelle est la cause physique ou morale à qui elles doivent leur continence. J'observerai seulement combien il est étrange que sous un même climat et chez des peuples qui ne diffèrent presque point entre eux, on trouve à la fois, ici des femmes si retenues, là des femmes qui le sont si peu.

Nulle part je n'ai vu une nation aussi généreuse. Je n'avois absolument rien à lui donner en échange; et pendant les deux jours que j'ai passés chez elle, soir et matin, on m'apportoit gratuitement, de toutes les huttes, des jattes de lait. Le chef me força même d'accepter un agneau; et quoique mes gens eussent encore le bœuf tué la veille, il leur donna plusieurs moutons pour les régaler.

C'est chez les Gheyssiquois exclusivement qu'est pratiquée, comme je l'ai remarqué ci-dessus, la sémi-castration; et elle l'est, sans exception, dans toutes leurs hordes; ainsi que me l'ont assuré ceux chez qui je l'ai vérifiée par moi-même; et la chose ne me fut pas difficile. Dès qu'on sut quel étoit le sujet de ma curiosité, tout le monde s'y prêta complaisamment. Il n'eût tenu qu'à moi de passer en revue la horde entière.

Plusieurs voyageurs ont écrit sur cette opération si bisarre; mais ils ne s'accordent, ni sur son origine, ni sur les motifs qui l'ont fait imaginer, ni même sur les nations chez lesquelles elle est en usage. Kolbe, qui jamais n'est de l'avis des autres et qui souvent même ne s'entend pas bien avec lui-même, Kolbe nous la représente comme une *cérémonie religieuse*, comme une *loi générale et sacrée pour tous les Hottentots indistinctement.*

Selon lui, c'est un *prêtre* qui en est chargé. *On ne se souvient*

pas qu'elle ait jamais été violée ; et malheur à qui voudroit s'y soustraire ; il y perdroit la vie. Les préjugés sur cette obligation sont même tels, dit-il, qu'une femme ne souffriroit point les approches d'un homme, s'il n'y avoit été soumis. Les filles qui se marient en exigent rigoureusement la preuve, et comme la retenue qui leur est naturelle ne leur permet pas de s'en assurer par elles-mêmes, c'est aux matrones de la famille que ce soin est remis.

Il n'y a pas un mot dans tout ce que Kolbe vient de dire, qui ne soit une fable. A l'en croire pourtant, il a plusieurs fois été témoin de l'opération, qui, selon lui, consiste principalement dans l'extraction du testicule gauche ; et il en décrit même minutieusement tous les détails. Mais c'est encore là chez lui un nouveau mensonge ; et au Cap, où tout le monde sait que jamais il ne sortit de la ville, ce mensonge est un fait de notoriété publique.

Quant aux motifs qui ont pu déterminer les Sauvages au retranchement dont il s'agit, j'ai déja dit que les voyageurs ne sont pas d'accord. Les uns l'attribuent au désir de se rendre plus agiles à la course ; les autres à l'envie d'empêcher une trop grande propagation de l'espèce. Kolbe paroît incliner pour cette dernière opinion ; et cependant, loin de la confirmer par des raisons, lui-même la combat, en avançant que, malgré l'opération les jumeaux n'en sont pas moins communs.

Toutes ces contradictions forment, dans la tête de l'auteur, un embarras dont il ne sait comment se tirer ; et il en conclut « qu'il « n'est pas étonnant si ceux qui ont publié jusqu'à lui des relations « du Cap, diffèrent entre eux, puisque les Hottentots eux-mêmes « ne s'accordent pas, lorsqu'ils veulent rendre raison d'une coutume « si bisarre ».

Quoique j'aie été à portée d'interroger sur son origine les nations qui la pratiquent, je ne me flatte pas de la connoître mieux que les autres voyageurs. Ceux des Gheyssiquois que j'ai questionnés m'en ont donné une raison si absurde que j'hésite presque de la rapporter. Selon eux, ce fut un signe distinctif que leurs ancêtres,

étant en guerre avec les nations voisines, imaginèrent pour se reconnoître.

Je sais qu'en pareil cas, des peuples presque nus et se ressemblant par les traits et la couleur, ont besoin de signes caractéristiques et de moyens de reconnoissance. C'est dans ce dessein que la plupart de ceux qui fournissent à la traite des esclaves, les Loangos, Pombos, Cormantins, Abos, Papas, etc., se cicatrisent le visage, les bras, la poitrine, et la partie antérieure du corps, depuis le haut de la tête jusqu'aux pieds. L'ordre et la forme de ces stigmates sont tels qu'au premier coup-d'œil on peut distinguer de loin chaque nation. J'ai même vu, à Surinam, les esclaves amenés en traite être vendus plus ou moins cher selon ces cicatrices qui désignent les races.

Après tout, on conçoit que des marques extérieures, aussi apparentes et aussi visibles, peuvent avoir été imaginées par des nations grossières. Mais qu'une d'elles ait adopté, pour se reconnoître, un signe très-difficile à distinguer, et caché d'ailleurs par la pudeur; voilà ce qui me paroît invraisemblable et qu'on aura de la peine à croire.

Au reste, il y a deux manières de faire l'opération; et comme l'une est moins douloureuse que l'autre, on les emploie selon l'âge de l'individu et la force de son tempérament. Je n'entrerai sur cela dans aucune explication. Les procédés sont à peu près les mêmes qu'ils le seroient chez nous, et le résultat en est suffisamment expliqué.

Je remarquerai seulement que c'est presque toujours le père qui se charge de l'opération, et qu'ordinairement il la fait, à la naissance de son enfant. Quelquefois cependant il la retarde jusqu'à sa troisième année, et même plus tard; et alors il emploie, comme je viens de le dire, d'autres procédés.

Il n'eût tenu qu'à moi d'être témoin de la cérémonie. Une femme de la horde étoit près d'accoucher; mais il m'eût fallu attendre plusieurs jours peut-être; et ce retard eût contrarié l'impatience que j'avois de rejoindre mon camp.

D'un autre côté, j'aurois voulu ne pas me remettre en route, dans la crainte d'être attaqué de nouveau par les Boschjesman. J'eusse fort désiré instruire Swanepoel de ma situation et lui demander un renfort qui me mît en état de les repousser ; mais comment lui faire parvenir mes ordres ? En vain, le premier jour de mon arrivée, j'avois proposé cette commission aux gens de la horde ; aucun d'eux n'avoit voulu s'en charger. Les miens eux-mêmes en parloient avec tant de répugnance et d'effroi, qu'après les avoir tâtés je crus prudent de ne point la leur proposer.

Klaas étoit assez intrépide et assez dévoué à mes intérêts pour l'accepter seul ; et il s'offrit même à partir. Mais dans les circonstances, ce brave homme me devenoit plus que jamais nécessaire. Il étoit l'ame de ma troupe ; il en soutenoit le courage par son exemple ; et dans le cas d'une nouvelle attaque j'avois trop besoin d'un pareil second, pour m'en priver volontairement. Je renonçai donc au renfort, et me vis forcé de continuer ma route comme je l'avois commencée, c'est-à-dire, réduit à mes propres forces.

Cependant, je me hasardai à demander au chef quelques hommes qui me servissent d'escorte jusqu'à mon camp ; et afin de les déterminer, j'annonçai qu'à mon arrivée je récompenserois leurs services, et que je m'empresserois également de reconnoître les siens. J'attendois un refus ; et je fus fort étonné de voir plusieurs personnes s'offrir d'elles-mêmes à m'accompagner.

Bien plus, le chef me fit suivre par une de ses filles, à qui il me pria de remettre les présens que je lui destinois, et de ne les confier absolument à personne d'autre ; ce que je lui promis.

Nous partîmes deux heures avant le jour, afin d'avoir une plus forte journée et d'avancer davantage. On ne doutoit pas dans la horde que les Boschjesman ne fussent aux environs pour nous épier et nous attaquer, à la faveur des ténèbres ; et cette conjecture étoit d'autant plus vraisemblable qu'ayant à traverser une très-longue plaine, nous marchions à découvert. Mais si, d'un côté, c'étoit-là un inconvénient, de l'autre nous avions l'avantage de promener

librement nos yeux autour de nous, et de pouvoir découvrir nos ennemis, en même tems qu'ils nous découvriroient.

Au silence que gardoient mes gens, à la précipitation avec laquelle ils marchoient, je jugeai qu'ils n'étoient pas trop rassurés. Mais quand le jour parut, tout changea ; et alors leur jactance s'exhala en bravades extrémement plaisantes. Ils raisonnoient entre eux sur les moyens de repousser ces Boschjesman qu'ils ne craignoient plus ; sur les manœuvres et les ruses à employer pour les exterminer tous, s'ils avoient l'audace de se présenter encore.

Chacun enchérissoit de gasconnades sur son compagnon. C'étoit à qui affecteroit d'affronter avec le plus d'intrépidité un danger dont ils se voyoient quittes. Fiers comme des miliciens qui ont fait une campagne, ils rappeloient les détails de cette nuit dans laquelle nous avions été attaqués, et demandoient à l'envi qu'elle se présentât de nouveau.

Cette effervescence de courage se maintint cependant tout le jour. Dès que devant nous s'offroit un ravin, un monticule, un escarpement, aussitôt plusieurs se détachoient d'eux-mêmes, pour le reconnoître et s'assurer s'il ne récéloit point quelque embuscade ; et ils ne nous laissoient point avancer qu'ils n'en eussent donné le signal. Vrais enfans, dont la timidité même me rendoit la société plus douce, et que j'aurois conduit aux deux poles, en cent déserts, où je leur aurois garantis l'existence à laquelle ils sont attachés par-dessus tout : heureux de ne point connoître nos désirs, qui nous rendent cette existence bien souvent amère et difficile à supporter.

Pendant la halte que nous fîmes pour dîner, un des Sauvages de la horde, qui étoit allé à la découverte, vint m'annoncer qu'à quelques lieues sur notre droite, il avoit reconnu un des coudes que forme l'Orange dans son cours, et apperçu les arbres qui bordent ses rives. Cette nouvelle répandit la joie dans la troupe. On reprit la route gaiment, sans changer notre première direction ; et vers les quatre heures du soir, nous arrivâmes au fleuve, après avoir fait dix lieues dans notre journée.

En ma qualité de maître, je commençai par choisir un lieu avantageux pour le campement de ma petite caravane. Au milieu des arbres du rivage, nous eussions couru trop de risques, si dans la nuit les Boschjesman fussent venus nous attaquer. A cinq ou six cents pas en-deçà étoit un bouquet d'arbrisseaux, assez considérable, et composé particulièrement d'ébéniers.

Ce buisson, épais et touffu, me parut propre à nous servir d'abri. Je fis abattre, aux environs, tous les plants qui pouvoient borner notre vue; et cet abattis n'exigea pas beaucoup de peine, parce que tout y étoit euphorbes, grands ou petits. Puis, tandis que quelques-uns de mes gens alloient, de côté et d'autre, couper du bois pour alimenter les feux de la nuit, d'autres, sous ma direction, nettoyèrent l'intérieur du fourré et y pratiquèrent une place, capable de nous contenir tous. Les bords extérieurs furent fortifiés avec des branches entrelacées, qu'on garnit de nattes et de peaux. Enfin, pour nous garantir des flèches qui eussent pu tomber verticalement sur nos têtes, je fis étendre, en forme de dais, ma canonière sur des piquets, et j'en formai ainsi un toît sous lequel nous étions tous à l'abri. Avec ces précautions, nous n'avions, au milieu de notre fort, aucune attaque à craindre pour la nuit, et je pouvois y braver tous les Boschjesman de l'Afrique.

Les bœufs furent attachés circulairement dans l'intérieur de l'enceinte, et si près de nous que nous les touchions presque avec la main. Défendus ainsi, il étoit impossible de songer à les enlever. Mais aussi leur voisinage eut un inconvénient. Le bruit qu'ils faisoient par leurs mouvemens divers, l'inquiétude qu'ils montroient de tems en tems et qui sembloit nous annoncer ou des Boschjesman ou des bêtes féroces, nous tinrent tellement en éveil qu'il ne fut possible à aucun de nous de fermer les yeux.

Notre nuit, quoique fort inquiète, se passa tranquillement. Nous n'entendîmes que des hiennes et des jackals, dont les cris, dans la circonstance présente, étoient rassurans, en ce qu'ils nous annonçoient qu'il n'y avoit pas de Boschjesman dans la plaine.

Malgré ce motif de sécurité, je ne voulus néanmoins me remet-

tre en route que quand le soleil eut paru. D'ailleurs, nous n'avions plus que cinq lieues à faire, et la journée par conséquent étoit plus que suffisante pour une pareille marche. Il est vrai que, résolu à côtoyer le bois de la rivière pour abréger le chemin, nous ne pouvions avancer que lentement, parce qu'ayant des embuscades à craindre, j'avois beaucoup de précautions à prendre.

Vers le milieu de la route à peu près, nous entendîmes quelques coups de fusil tirés sur la rivière. J'envoyai à la découverte. C'étoient quatre de mes gens qui chassoient aux hippopotames, et qui, avertis de mon approche, vinrent me témoigner leur joie et me donner des nouvelles du camp. Ma longue absence y avoit jeté l'alarme. Inquiet de ne plus entendre parler de moi, Swanepoel me croyoit égorgé, avec toute ma troupe, par les Boschjesman, et il désesperoit de me revoir jamais. Je détachai un homme à cheval, pour lui annoncer mon retour; et deux heures après, nous arrivâmes.

Mon premier soin, en mettant pied à terre, fut de m'occuper de notre malade. Je fis dresser ma canonnière, pour l'y placer; et après l'avoir recommandé aux soins de ceux de ses camarades qui me paroissoient les plus intelligens, accablé de lassitude et de sommeil j'allai me coucher dans mon charriot. Quant à mon monde, ils passèrent la nuit en fête, et à raconter, dans le plus grand détail, notre expédition.

Bernfry, averti de mon arrivée par ses émissaires, eut l'audace, le lendemain, de se présenter de nouveau dans mon camp. Son intention étoit de m'en imposer sur sa conduite, et de travailler à détourner les soupçons que je pouvois avoir conçus contre lui. Il affecta beaucoup de zèle pour mes intérêts et un grand attachement pour ma personne. Il me parla de la horde des voleurs, et m'apprit que nous y avions tué quatre ou cinq personnes, et blessé très-grièvement beaucoup d'autres. Mais elle avoit juré de se venger, disoit-il; et je devois redoubler de vigilance et de précautions, si je voulois échapper aux surprises dont tôt ou tard je ne manquerois point d'être la victime. Au reste, mon plus grand ennemi dans cette affaire, selon lui, étoit Moodel. C'étoit Moodel qui protégeoit spécialement

cialement la horde, et c'étoit de lui sur-tout que j'avois à me défier.

Ainsi, pour me mieux trahir, le fripon trahissoit et dénonçoit à ma vengeance son camarade et son seul ami. Mais son insigne fourberie ne m'en imposoit point. Je coupai court à toute explication et insinuation ultérieure de sa part, en feignant de recevoir sa confidence comme un avis important. J'affectai même de ne lui laisser rien entrevoir des soupçons que j'avois sur lui. Par cette apparence de confiance, je me ménageois la faculté de surveiller sécrettement sa conduite. Et après tout, quelque adresse qu'il eût employée pour m'inspirer des terreurs, je ne craignois ni Moodel, ni lui, ni même les Boschjesman.

D'ailleurs, occupé de mon départ, je ne songeois plus qu'à quitter incessamment les bords de l'Orange. Déja les ordres étoient donnés de travailler aux préparatifs, et je n'attendois plus que l'instant où ils seroient finis. Il falloit des réparations à mes voitures qui, tourmentées par la chaleur, n'avoient plus une pièce qui ne fût disloquée. Il falloit dresser mes nouveaux bœufs qui, n'ayant jamais tiré, s'effarouchoient à la vue d'un charriot, et qui, lorsqu'on étoit parvenu à les y atteler et qu'ils entendoient le bruit de cette machine qu'ils traînoient après eux, devenoient furieux et brisoient ou renversoient tout.

Il en couta, pour essayer de les dompter, des peines et des risques qui durèrent long-tems, et dont les essais infructueux me causoient, chaque jour, des accès d'impatience. Mes gens, plus tranquilles, ne se rebutoient pas aussi aisément, et ils m'assuroient qu'ils en viendroient à bout, si je voulois les laisser faire et m'en rapporter à eux. Mais les leçons qu'ils donnoient étoient telles que je n'eusse pu, sans une peine extrême, en être le témoin. A les entendre, ces pauvres animaux étoient trop vieux pour se façonner paisiblement au joug; et l'on ne devoit espérer de les assouplir qu'à force de coups.

A la vérité, il en restoit encore cinq anciens, avec lesquels on attelloit les autres, afin de les dresser par l'exemple. Mais avant de mettre ceux-ci au travail, on commençoit par les châtier long-tems avec le schabouck. Souvent même on répétoit durement la correction

pendant le manège ; et j'avoue que ce spectacle devenoit pour moi un supplice qu'il ne m'étoit pas possible d'endurer. Aussi, toutes les fois que la leçon alloit commencer, avois-je soin de prendre mes armes, et de m'éloigner, de manière à ne la voir ni ne l'entendre.

Il étoit à présumer au moins que ces courses me dédommageroient par quelques acquisitions nouvelles et que je trouverois, dans les oiseaux qui habitoient le bois des rivages, de quoi augmenter mes collections. Je me trompai dans mon espoir. Le tems du passage venoit de finir ; et tous, grands et petits guépiers, variétés d'hirondelles, et autres espèces, avoient disparu.

Une autre remarque encore, que je crois essentielle, c'est que du moment où avoit cessé cet ouragan de sud-est, dont j'ai parlé ci-dessus, le vent avoit tourné au nord, et qu'il y étoit resté constamment, avec quelques variations vers les deux rhums voisins, nord-quart-ouest, ou nord-quart-est. De tems en tems nous avions eu quelques grains ; mais si foibles qu'à peine le sable en étoit mouillé. Cependant, le ciel restoit constamment couvert ; et le vent charrioit beaucoup de nuages, qui, passant avec rapidité sur nos têtes, alloient s'accumuler aux Camis et y préparer la saison des pluies pour le Cap.

Déja cette saison étoit commencée dans les montagnes septentrionales où l'Orange prend sa source. Au moins ce fleuve, depuis une quinzaine de jours que je l'avois traversé, s'étoit accru de plus de vingt pieds. Il couloit à pleins bords, charrioit quantité d'arbres entiers qu'il avoit déracinés, et formoit même de grands lacs en plusieurs endroits de la plaine. Enfin, mon camp, qui d'abord avoit été placé à six cents pas du bord, par-delà le bois, n'en étoit plus à cinquante ; tous les arbres se trouvoient noyés presque en entier, et nous n'en appercevions plus que quelques branches et les cîmes. Ce spectacle, l'un des plus majestueux que j'aie contemplé en Afrique, eut long-tems attaché mes regards, s'il ne fut venu déranger un peu mes projets. Entre autres inconvéniens dangereux pour ma caravane, il m'ôtoit l'avantage de la chasse aux hippopotames ; ces

amphibies n'aiment point les eaux troubles et fangeuses : ils s'étoient retirés vers les bords de la mer.

Plusieurs de mes nouveaux Sauvages, ayant leur horde de l'autre côté du fleuve, regrettoient beaucoup d'être restés si longtems avec moi. Les Gheyssiquois, au contraire, exempts de cette inquiétude et bien nourris dans mon camp, s'applaudissoient d'y être et ne paroissoient point songer à leur départ. Mais j'avois promis à leur chef de les renvoyer au bout de huit jours, et je tins parole.

Je leur donnai à tous plus que je n'avois promis. La fille du chef fut chargée, comme il me l'avoit demandé lui-même, du présent que je lui destinois ; et quant à elle, sa récompense fut un joli mouchoir rouge et quelques verroteries blanches, dont elle faisoit grand cas. Elle avoit été traité avec distinction dans mon camp. Aucune des commodités, pas même celles des onctions, ne lui avoit été interdite ; j'assistois quelquefois à sa toilette qui étoit à la vérité toujours la même, mais je prenois chaque fois un nouveau plaisir à voir tous les soins qu'elle mettoit à orner et développer ses appas, dont la vue me rendoit de jour en jour plus circonspect et plus sage.

A peine cette troupe étoit-elle partie qu'il en survint une autre, composée de trente-six personnes, tant hommes que femmes. Ceux-ci étoient de ces Hottentots qui habitent sur la lisière des colonies, et qui achetant, de la seconde ou troisième main, certaines denrées chez les Colons, vont ensuite chez les autres Sauvages de l'intérieur des terres, les troquer pour des bestiaux, qu'ils reviennent vendre aux premiers. Il y a aussi des Blancs qui se livrent à ce genre de spéculation et de commerce ; mais ils n'y mettent pas, à beaucoup près, la même bonne foi que les Sauvages dont je parle.

La troupe arrivoit des contrées de l'est, où elle avoit acheté une soixantaine de bêtes à cornes. Là, ayant entendu parler de moi, elle avoit cherché à me joindre, et venoit me demander la permission de s'unir à ma caravane pour regagner ses habitations. Je consentis à sa demande, en la prévenant néanmoins que je n'étois en-

core déterminé, ni sur le jour de mon départ, ni sur la route que je tiendrois.

Pour ce qui regardoit les moyens de subsistance, je promis de partager avec elle les produits de ma chasse, tant que le gibier ne me manqueroit pas; mais j'annonçai que du moment où la nécessité m'obligeroit de recourir à mon troupeau pour nourrir mes gens, je ne me chargerois plus de sa nourriture et lui laisserois le soin de se pourvoir comme elle pourroit.

Enfin, je déclarai que je ne fournirois point de tabac; cette denrée, si importante pour des Sauvages, commençoit à me manquer. Quant à mon eau-de-vie, quoique j'en eusse encore une petite provision à mon départ, elle s'étoit trouvée considérablement diminuée à mon retour. Je n'avois pu m'empêcher d'en témoigner tout mon mécontentement à Swanepoel lui-même, que je soupçonnois de s'être laissé tenter.

Les trafiqueurs me remercièrent beaucoup du service que je leur rendois et de ce que je voulois faire pour eux. Quant aux conditions que je me voyois forcé de leur imposer, elles étoient trop raisonnables pour qu'ils ne les acceptassent point. Mais loin de me demander du tabac, ils en avoient encore, outre ce qui étoit nécessaire pour leur provision, plusieurs rouleaux, de quinze à vingt livres chacun, qu'ils offrirent de me céder. J'acceptai leur offre, et promis de les payer, soit en argent, soit en nature, dès que nous serions rentrés dans les possessions hollandoises.

Rien ne m'annonçoit encore quand je pourrois partir. Mes gens, malgré tous les soins qu'ils se donnoient, ne parvenoient point à dresser les bœufs. Ce retard, en pure perte, m'impatientant, j'essayai au moins d'en tirer parti en passant en revue mes collections pour les mettre en état d'être transportées.

Il falloit sur-tout quelques préparations à ma peau de giraffe, qui, en se desséchant, devenue dure comme du fer, ne pouvoit être pliée, et n'étoit par conséquent pas propre au transport. Je la fis tremper dans la rivière pendant quelques heures; puis, imbiber

d'une décoction de tabac, de camphre et de savon. L'assouplissement que je parvins à lui procurer ainsi, me permit de l'emballer à mon gré.

Les arrangemens de ma collection une fois terminés, j'employai mes loisirs à dessiner des plantes et des fleurs. Il y en avoit, dans mes alentours, des quantités immenses ; et chaque jour la saison en faisoit éclore et fleurir de nouvelles. Mais je les dessinai plutôt en amateur qu'en naturaliste, et ne m'attachai qu'à celles qui me paroissoient les plus belles et sur-tout les plus extraordinaires.

Aujourd'hui, que je parle de ces objets sous d'autres rapports, je regrette bien sincérement que Spaarman, qui étoit si peu pressé par le tems, lorsqu'il entreprit son voyage, ou que Paterson, qui semble n'avoir fait le sien qu'en courant, et comme un homme pressé de le finir, n'aient pas formé le projet de s'avancer dans le pays des Kabobiquois et jusqu'aux montagnes des Houzouânas. Quels trésors n'eussent pas trouvé là ces botanistes savans ! et que de richesses n'en eussent-ils pas rapportées !

Moi, qui, pour convaincre de tout ce que la science eût gagné par eux, n'ai que quelques douzaines de dessins, j'invite les voyageurs à entreprendre ce que mon peu de connoissance dans cette partie m'a empêché de faire ; et j'ose d'avance leur promettre des succès brillans. Mais, en même tems, je leur annonce aussi qu'ils doivent consacrer à leurs recherches plusieurs années, et que sans ce sacrifice ils ne peuvent se flatter que d'une foible réussite.

Il n'en est point de l'Afrique comme des contrées de l'Europe qu'on appelle tempérées. Ici la nature ne donne à la terre une végétation que pendant une partie de l'année ; pendant l'autre partie, elle est morte et sans vie. Là, au contraire, point d'interruption. Le sol, échauffé par des chaleurs continuelles, est toujours fertile ; et chaque mois y donne ses plantes, ses fleurs et ses fruits.

Ce n'est point non plus, comme en Europe, un développement graduel, une régularité successive. Ce n'est, ni la saison, ni la proximité plus ou moins grande de l'équateur qui donnent une végé-

tation plus ou moins abondante. Le soleil lui-même, regardé ailleurs comme la cause première de la fécondité, n'est ici que la cause secondaire. Sa chaleur, il est vrai, aide à la naissance, au développement et à la maturité des végétaux; mais ce sont spécialement les eaux pluviales qui les font naître et les développent; ce sont elles qui fixent et déterminent, en quelque sorte, le lieu et le tems de cette naissance, et qui les font apparoître dans tel endroit plutôt qu'ailleurs. Or, comme les pluies elles-mêmes doivent la leur à la localité des montagnes qui attirent les nuages, il s'en suit qu'elles peuvent être distribuées très-inégalement; et qu'ici un canton sera noyé, tandis qu'un autre, arrosé au degré convenable, offrira une végétation vigoureuse, ou, aride et desséché, ne présentera que l'image de la désolation et de la mort.

De cette éventualité des pluies résulte nécessairement un hasard qui donnera aux mêmes végétaux, selon les terrains, une sorte de succession qu'ils ne devroient point avoir. Ainsi, en tel endroit, vient d'éclore telle espèce de fleur, qui, plus loin, a paru six semaines auparavant, et qui, à dix lieues delà peut-être, ne se montrera que deux mois plus tard. En Afrique, la nature est toujours vivante; jamais son action n'est engourdie par le froid. Mais il faut être à l'affut pour l'observer, et le botaniste qui ne fera que parcourir la contrée, sans y séjourner long-tems, doit s'attendre à n'avoir que le lot du jour, et par conséquent à ne rapporter que les collections fortuites du hasard.

Journellement on a au Cap la preuve de ce que je viens de dire. Depuis long-tems les colonies sont visitées par des amateurs fleuristes ou des botanistes instruits; et il n'est aucun d'eux qui n'y ait trouvé de quoi enrichir ou son herbier ou son jardin. Mais comme personne peut-être n'est arrivé au même lieu dans les mêmes circonstances et à la même époque qu'un autre, chacun, parmi les objets qu'il a rapportés, en a eu que ses devanciers n'ont ni connus ni pu connoître. Les deux naturalistes dont j'ai parlé ci-dessus, quoique venus après tant d'autres, n'ont-ils pas eux-mêmes enrichi la science par des découvertes nouvelles?

Quoique la plupart de ces voyages successifs aient été faits en très-peu de tems, ils ont cependant contribué à multiplier nos connoissances et à augmenter le trésor de l'histoire naturelle. Que seroit-ce donc si un homme instruit, se transportant dans un canton éloigné et fertile, y attendoit patiemment la révolution d'une année, et voyoit successivement éclore sous ses yeux tout ce que la nature peut y produire ?

Ce que je viens de dire sur les végétaux peut s'appliquer avec la même vérité aux oiseaux ; et l'influence des pluies qui, selon les contrées, hâte ou retarde le développement des premiers, doit mettre aussi de grandes différences dans la ponte, dans l'incubation et dans la mue des seconds.

Pour devenir doublement utile aux personnes qui tenteroient une entreprise pareille à la mienne, j'ajouterai ici une remarque, que je crois importante, et qui peut leur épargner bien des méprises; c'est que la variation qui existe dans une même espèce de plantes, selon la différence d'âge, de tems et de lieu, subsiste aussi chez les oiseaux.

Cette dissemblance accidentelle et passagère est même telle quelquefois qu'on croiroit voir des individus totalement différens ; et j'ai vu des savans à méthodes et à livres s'y tromper comme les autres. J'ai vu un de ces naturalistes de cabinet me présenter comme quatre espèces différentes, et même comme formant plusieurs espèces, quatre individus, que je connoissois très-bien, et qui n'étoient que le même oiseau dans ses différens âges.

D'abord tout mâle, dans son jeune âge, a le même plumage que sa mère, et ce n'est que par la suite qu'il prend celui de son sexe. Je n'oserois pourtant assurer que cette règle est générale ; mais je n'y connois point encore d'exception, et d'ailleurs je l'ai vérifiée, par des observations particulières, sur plus de mille espèces différentes.

Beaucoup de femelles aussi, lorsqu'elles vieillissent et sont arrivées à l'âge où elles ne pondent plus, subissent un changement semblable ; alors elles prennent la livrée plus brillante de leur

mâle, et la conservent le reste de leur vie. Ce fait semble bien plus sensible et plus extraordinaire chez les espèces ou le mâle et la femelle diffèrent beaucoup entre eux par les couleurs du plumage, comme, par exemple, le faisan doré de la Chine, devenu si commun dans nos ménageries, et chez qui ce changement a lieu. J'ai remarqué dans plusieurs autres oiseaux, dont je parlerai ailleurs, cette même transmutation. Parmi beaucoup d'autres espèces, le mâle seulement prend régulièrement, une fois par an, absolument le plumage de sa femelle; en sorte qu'à certaine époque de l'année tout paroît femelle parmi ces oiseaux. Je possède chez moi plus de cinquante de ces espèces changeantes, dont j'ai tous les passages d'une livrée à une autre; mais celle chez qui il paroît le plus extraordinaire est une veuve d'Afrique, connue sous le nom de la veuve à épaulettes rouges (1). La femelle de ce bel oiseau a les couleurs simples de l'allouette, et elle a une queue courte et horisontale comme celle de presque tous les autres oiseaux; le mâle, au contraire, est totalement noir, excepté au poignet de l'aîle, où il porte une large plaque rouge; et sa queue longue et très-fournie, est verticale comme celle du coq commun. Mais ce brillant plumage et cette belle queue verticale ne subsistent que pendant la saison des amours, qui est de six mois. Ce tems passé, il se déshabille, prend le costume modeste de sa compagne, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, change aussi sa queue verticale contre une horisontale : il ressemble tellement alors à sa femelle qu'il n'est pas possible de les distinguer l'un de l'autre.

Celle-ci, à son tour, quand elle parvient à un certain âge, et qu'elle a perdu la faculté de se reproduire, se revêt pour toujours de l'uniforme que le mâle avoit arboré passagèrement dans les jours de ses plaisirs. Sa queue s'allonge, comme celle qu'il avoit alors, et devient verticale, d'horisontale qu'elle avoit été.

---

(1) Voyez les planches enluminées de Buffon, No. 635.

Cette

Cette espèce vit en société dans une sorte de république, et se construit des nids très-rapprochés les uns des autres. Ordinairement la société est composée à peu près de quatre-vingt femelles ; mais, soit que, par une loi particulière de la nature, il éclose beaucoup plus de femelles que de mâles, soit quelque autre raison que j'ignore, il n'y a jamais, pour ce nombre de femelles, que douze ou quinze mâles qui leur servent en commun.

C'est dans le grand livre de la nature que j'ai lu tout ce que j'écris ici. De pareilles observations n'ont peut-être pas un grand mérite ; et moi-même je n'y attache pas beaucoup d'importance. Mais au moins elles sont exactes ; et les critiques qui ont voulu me donner des conseils et des leçons n'en ont trouvé et n'en trouveront de pareilles ni chez leurs méthodistes, ni chez ces écrivains dont les excursions se sont faites entre les quatre murs d'un cabinet.

On travailloit toujours à exercer les bœufs ; et l'on n'étoit guère plus avancé qu'au premier moment. Un jour qu'on les manœuvroit, un d'eux, s'emportant, voulut s'échapper. Le Hottentot qui se trouvoit le plus près de lui, tenta de l'arrêter, en le saisissant par le bout de sa corde. Mais ayant malheureusement passé la main dans un nœud coulant qui lui serra le poignet, il fut emporté par l'animal, traîné au loin, et déchiré ou meurtri en vingt endroits, avant qu'on pût arriver à son secours.

Bernfry arrivoit encore en ce moment. Il venoit me voir, et témoin de l'accident, il se trouva près de moi, lorsqu'on me le raconta. Mais profitant de la circonstance, il me représenta combien il étoit imprudent à moi de m'exposer en route avec des bêtes indisciplinées ; et il offrit de me céder un attelage de six bœufs bien dressés, si je voulois lui donner en échange un de mes fusils de munition avec douze livres de poudre et la quantité de plomb suffisante pour couler deux cents balles.

Le marché n'étoit pas désavantageux pour moi ; et s'il m'eût demandé le triple de cette valeur en d'autres objets, je n'aurois point hésité de conclure. Mais fournir des armes à un pareil homme, c'étoit fournir un moyen de mal faire. Je m'y refusai. Lui, de son

côté, rejeta obstinément toute autre condition; et les choses en restèrent là, malgré les instances de mes Hottentots, qui, fatigués des peines que leur causoit l'éducation de ces bœufs indomptables, me pressoient d'accepter.

Ces hommes qui d'abord s'étoient fait un jeu de réduire et de discipliner les bœufs, maintenant en désespéroient. Je sentois très-bien l'embarras de ma situation; et néanmoins j'étois résolu à tout souffrir, plutôt que de consentir au marché. Ainsi, renonçant à tout espoir d'arrangement et d'échange, je fixai mon départ au 21 mai, et le jour étant arrivé, l'on attela.

La caravane étoit nombreuse. Outre les trente-six brocanteurs de troupeaux, qui m'avoient demandé à m'accompagner, j'avois encore dix Namaquois, d'une horde voisine de la Fontaine du Secrétaire, lesquels se proposoient de marcher de conserve avec nous, jusqu'à un gué de la rivière, qu'ils connoissoient, et où ils comptoient la passer. Enfin, tant des étrangers que de mes gens, la troupe étoit composée de quatre-vingt-douze personnes, savoir, soixante-treize hommes et dix-neuf femmes; et le troupeau l'étoit de cent soixante-douze bêtes à cornes, sans compter les bêtes blanches.

Depuis quelques jours, la rivière avoit baissé, et les Kaminouquois en avoient profité pour retourner chez eux avec leur camarade blessé.

Toute ma caravane s'apprêtoit à marcher. On n'attendoit que mon signal; et déja moi-même je posois le pied sur le timon, pour monter dans mon charriot. Dans cette position, le bœuf qui étoit de mon côté me détache une ruade, et il me frappe très-violemment à la jambe que j'avois en l'air.

Je fais un cri; tout le monde accourt: On ne doute pas que je n'aie la jambe brisée du coup. Moi-même, à la douleur qui me l'engourdit et qui m'en ôte le sentiment, j'ai tout lieu de le craindre; et ce n'est qu'après plus d'un quart-d'heure, quand l'engourdissement est passé, que je m'apperçois que j'en serai quitte pour une forte contusion.

Klaas s'irrite contre moi; et mettant à profit la leçon cruelle que je venois de recevoir, il s'adresse brusquement à Bernfry, lui propose douze livres de poudre et douze livres de plomb pour deux de ses bœufs timoniers; et sans me permettre une réflexion, il part avec lui pour les aller prendre. Klaas avoit raison. Les deux bœufs arrivèrent; le prix convenu fut payé, et nous partîmes.

Mon projet étoit de côtoyer pendant quelque tems la rivière, en suivant son cours et m'éloignant le moins possible des bois qui la bordent. Cette route m'assuroit à la fois et de l'eau et des pâturages abondans. Mon charriot marcha même assez bien, à l'aide des deux timoniers que m'avoit vendus Bernfry; mais il n'en fut pas ainsi des deux autres voitures. Leurs attelages étoient si récalcitrans et si indociles que vingt fois elles manquèrent d'être culbutées contre des arbres ou renversées dans des précipices, et que nous employâmes trois jours à parvenir au gué, c'est-à-dire, à faire une marche qui eût dû être l'ouvrage d'une forte journée.

Les conducteurs, excédés de fatigue et perdant patience, me déclarèrent qu'il ne nous seroit pas possible d'aller plus loin, si je ne donnois à chaque voiture deux timoniers dressés, comme j'en avois à la mienne. C'étoit me dire d'acheter les quatre autres bêtes de l'attelage de Bernfry. Jamais résolution ne me coûta autant à prendre; mais, malgré toutes mes répugnances, nécessité fut d'y souscrire. J'envoyai donc le fusil qui avoit été exigé, et j'attendis, sur les bords du fleuve, l'arrivée des bœufs.

Dans cet intervalle, je m'acquittai très-libéralement envers les Namaquois. Récompensés bien au-delà de ce qu'ils avoient demandé pour m'accompagner, et infiniment satisfaits de moi, ils me quittèrent et passèrent le gué pour se rendre chez eux.

Nous nous en éloignâmes de notre côté, quand les bœufs furent venus; et en deux campemens et après dix lieues de marche, en suivant le bois, nous fîmes halte sur la grève de l'Orange, où nous abordâmes facilement avec nos voitures par un défilé commode et aisé, où il n'y avoit pas un arbre.

Nous nous apperçumes ici à regret qu'il ne nous seroit plus pos-

sible de côtoyer la rivière, ni même le bois qui la bordoit, à cause des mauvais chemins qu'il nous eût fallu traverser et qui devenoient impraticables pour des charriots.

Le 27, obligés de quitter le fleuve jusqu'à ce que nous trouvassions une route plus commode pour y revenir, nous marchâmes vers le sud pendant quatre heures avant de pouvoir tourner à l'ouest; direction dans laquelle nous fîmes six lieues par les plus horribles chemins. Obligé à chaque instant de monter et de descendre, je me voyois, à tout moment, prêt à abandonner le projet de rejoindre la rivière avec mes charriots et tout mon camp. Enfin, nous arrivâmes, avec bien de la peine, le 28 au soir, sur l'emplacement d'un vieux kraal, qui paroissoit avoir été abandonné depuis bien long-tems et où nous établîmes le camp.

Le site étoit agréable; je ne pus résister au plaisir d'y séjourner. A quelques pas de notre établissement étoit un bocage, à travers lequel couloit un doux ruisseau qui, en fournissant de l'eau pour nous et pour mes bestiaux, ajoutoit infiniment à l'agrément du lieu. A chaque instant, il y arrivoit des volées de ces gelinottes à collier dont j'ai parlé ailleurs. Je les tuai par douzaines; et cette chasse fut même si abondante que, pendant les trois jours que je séjournai, elle fournit en partie à la subsistance de toute ma troupe. Les arbres d'alentour étoient couverts d'oiseaux de différentes espèces. Quelques-unes se trouvèrent même être nouvelles pour moi, et vinrent augmenter mes collections.

Pendant mon séjour, des Petits Namaquois, instruits de mon arrivée dans leur canton, vinrent me faire visite et m'offrir des moutons, en échange pour du tabac. Ce fut par eux que j'appris, pour la première fois, l'accident arrivé à Pinard, qui, après m'avoir tant impatienté en route, s'étoit enfin séparé de moi, sept ou huit mois auparavant.

Ce malheureux, ayant irrité une horde près de laquelle il étoit campé, avoit failli périr victime de son imprudence. On avoit enlevé ses bœufs, pillé son charriot, tué avec des flèches empoisonnées ses Hottentots; et lui-même auroit été égorgé à son tour, s'il n'avoit

pas eu l'adresse et le bonheur de se cacher, jusqu'au moment où il put regagner les colonies.

Malgré tous les motifs que j'avois d'être mécontent de lui, je ne pus m'empêcher de le plaindre. Je ne devinois guère, en ce moment, qu'un malheur d'un autre genre, mais plus effrayant encore, nous attendoit tous.

En campant sur le terrain de la horde, je cherchois à me consoler de mes fatigues. La fraicheur du bocage, les eaux qui venoient à plaisir le baigner, les fleurs variées qui l'ornoient, et dont l'odeur embaumoit mes sens, tout sembloit concourir à vouloir, pour quelque tems, me fixer dans ce séjour. Hélas! l'enfer étoit à côté de cet élisée. Nous campions sur une esplanade d'environ quatre cents pieds de circonférence, et unie comme si elle eût été nivellée à dessein, mais qui pendant long-tems avoit servi de parc aux bestiaux de la horde.

Les excrémens des animaux, en s'y accumulant, y avoient formé à la longue une couche épaisse de plusieurs pieds, qui, broyée et triturée par leur piétinement et délayée par leurs urines et par les pluies, étoit devenue un banc de tourbe, un terreau sulphureux et inflammable.

Personne de nous n'y fit attention; d'ailleurs, on ne s'en apperçut pas, parce que tout le terrain sur lequel nous étions campés étoit entièrement recouvert de quelques pouces d'un sable fin qu'y avoient porté les vents. Mais on n'eut pas plutôt allumé les feux de nuit, que ce fumier desséché s'alluma par dessous sa calotte, et que ce feu, minant sourdement à travers la masse et pénétrant de tous côtés, l'embrasa toute entière. A mesure qu'elle brûloit et se réduisoit en cendres, son affaisement produisoit des vides qui, donnant un passage à l'air, augmentoient et propageoient l'embrasement. Enfin, vers le milieu de la nuit, l'incendie éclata au-dehors. Les flammes parurent; et alors ceux qui les premiers s'en apperçurent crièrent au feu, pour éveiller tout le monde et appeler au secours.

Je dormois dans mon charriot. Leurs cris m'éveillèrent en sur-

saut ; mais on peut juger quelle fut ma frayeur, lorsque je vis vingt colonnes de feu s'élever au millieu du camp, mes Hottentots enlever leurs huttes, en criant comme des damnés, courir à travers les flammes pour réunir les bêtes effarouchées, qui ne faisoient pas un pas, sans s'enfoncer dans le terrain et sans en faire sortir des flammes nouvelles.

Dans un pareil moment, il est pardonnable d'avoir des idées fort extraordinaires, sur-tout lorsqu'on voit pour la première fois un pareil phénomène, dont on n'a jamais entendu parler, et qu'il se présente subitement et avec effroi, au milieu de la nuit. Ma première pensée fut qu'un volcan venoit de s'entr'ouvrir sous nos pieds, et que nous nous trouvions au centre de son cratère.

Cependant le feu n'avoit pas encore pénétré jusqu'à moi. Mes trois charriots étoient même au-dessus du vent ; et, par un hasard bien heureux, ils paroissoient n'avoir rien à craindre pour le moment actuel. Aussi mes gens me crièrent-ils de rester en repos au lieu où j'étois, et de ne pas m'inquiéter. Quelques-uns d'eux, soit par eux-mêmes, soit par ouï-dire, connoissoient ces sortes d'embrasemens ; et c'est ce qui fit qu'ils ne perdirent point la tête et qu'ils purent porter par-tout des secours efficaces. En un instant, tous les hommes et femmes se mirent après mes charriots, qui furent traînés assez loin pour n'avoir plus rien à redouter de l'incendie.

Heureusement que personne ne périt dans cette expédition ; il n'y eut même que mes bœufs qui souffrirent de l'accident. Plusieurs eurent des brûlures considérables qui les estropièrent ; et l'un d'eux périt, sans qu'il fut possible de le secourir.

Ce fut pour moi un spectacle à la fois horrible et sublime que cet énorme animal, se débattant au milieu des flammes, dont ses affreux trépignemens augmentoient encore la violence. L'air étoit au loin rempli de ses cris. Il expira bientôt. Le feu étoit si violent qu'il fut rôti jusqu'aux entrailles, et qu'après l'incendie mes gens le retirèrent et mangèrent ce qui en étoit resté, sans autre apprêt.

D'après l'accident facheux qui auroit pu m'arriver, je ne puis trop recommander à ceux qui pourroient voyager en Afrique, de

ne jamais camper sur les vieux kraals abandonnés ; il n'est pas douteux que, si le vent eût soufflé malheureusement du côté où j'étois, l'incendie se fut bientôt communiqué à mes voitures, et il est plus que probable qu'étant couché dans le charriot qui contenoit toute ma provision de poudre, j'aurois infailliblement sauté en l'air et péri avant peut-être que personne ne se fût apperçu du feu.

La plus grande partie de notre nuit se passa à déménager le camp, pour nous poster sur la terre franche. Nos bœufs, effrayés de tout ce vacarme et encore plus du feu, s'éparpillèrent dans les bois, d'où nous eûmes toutes les peines à les déloger pour les rassembler autour de nous.

Remis en route, nous fîmes sept lieues, ouest-quart-sud ; mais les chemins étant détestables, je me rapprochai de la rivière par le nord-ouest. Après quatre heures de marche dans cette direction, nous arrivâmes à l'entrée d'une gorge, au fond de laquelle j'apperçus une petite maison carrée, couverte de chaume, et dont les murs, en terre, étoient proprement faits et en très-bon état.

Il m'est impossible d'exprimer tout ce que cette chaumière me causa d'inquiétude ; je craignois de trouver là, encore un second Bernfry, ou un autre Matys Moodel ; mais m'étant approché, je vis, avec satisfaction, que la maison n'avoit pas de maître présent, en conséquence j'y établis mon camp et en pris possession.

Près de la maison étoit une source d'assez bonne eau ; et par derrière, un petit jardin en friche, mais qui, au milieu de toutes les mauvaises herbes dont il commençoit à se remplir, montroit encore de la laitue, des pois, des citrouilles et quelques plantes potagères. Les pâturages, tout à l'entour, paroissoient excellens ; et à peu de distance couloit l'Orange. Enfin, le solitaire qui étoit venu là se bâtir un hermitage avoit choisi un local aussi fertile qu'agréable ; mais je fus surpris de le voir désert et abandonné, et j'en demandai la raison à Klaas Baster, qui, connoissant les lieux, pouvoit être instruit sur la cause de cet abandon.

Il me répondit que la maison avoit été bâtie par Schoenma-

ker; que ce brave homme, dans sa vie errante, s'étoit fait ainsi différens établissemens sur les bords de l'Orange, et qu'il avoit abandonné celle-ci pour s'éloigner du voisinage de Bernfry et de Moodel, dont il savoit bien n'être pas aimé.

Je parlerai plus bas d'une famille malheureuse que j'ai rencontrée dans le désert en me rapprochant au Cap, et à qui j'ai conseillé d'aller occuper cet asile délaissé. Si elle a suivi mon conseil; si, retirée dans ce coin de la terre, elle y a trouvé la fin de ses maux; à cette paix, qui n'est pas de ce monde, elle se rappelera mon nom. Le nom d'un homme de bien est doux à prononcer. Le nom des oppresseurs, des assassins et des traîtres, imprime une longue horreur, qui change la terre la plus paisible en un séjour d'épouvante et de misère. Mais je sors des déserts d'Afrique, et j'y devrois toujours être resté.

Nous nous établîmes dans la chaumière et dans le vallon qui l'entouroit; après quoi j'allai examiner en quel état étoit la rivière. Elle continuoit de baisser. Déja ses eaux s'étoient beaucoup éclaircies, et les hippopotames commençoient à reparoître. Nous nous mîmes aussitôt à la chasse de ces amphibies; et dès le jour même nous en tuâmes un qui me fournit une ample provision pour la nourriture de ma troupe.

Dans le dessein où j'étois de recommencer un troisième voyage, j'eusse fort désiré connoître le cours de la rivière et la suivre jusqu'à son embouchure. Mais les difficultés que nous avions essuyées jusqu'ici, rendant ce projet impraticable, du moins avec mes charriots et toute ma caravane, je pris le parti de faire cette petite excursion à pied, avec quelques-uns de mes gens.

Ce voyage ne pouvoit manquer d'être très-fatigant; mais il ne me falloit pas plus de quinze jours pour l'achever. Ainsi, sans vouloir aucun équipage, j'emmenai avec moi quatre de mes chasseurs, au nombre desquels étoit Klaas; je pris quelques-uns de mes chiens, et je me mis en marche.

Mon projet étant, comme je l'ai dit, de connoître l'Orange, je le côtoyai très-exactement, et ne m'en éloignai que quand nous trouvions,

vions, sur ses bords, des rochers qui, par leur hauteur ou leur escarpement, nous obligeoient à des détours. Après quelques jours de marche, nous découvrîmes une île où je fus curieux de pénétrer, dans l'espoir d'y trouver peut-être quelque objet nouveau qui put satisfaire ma curiosité.

Mes compagnons n'étoient point embarrassés pour le passage ; tous les Sauvages sont d'excellens nageurs. Quant à moi, j'employai le moyen dont je m'étois déja servi précédemment pour traverser l'Eléphant ; c'est-à-dire, que j'enfourchai un tronc d'arbre, et que mes nageurs, les uns en le tirant en avant, les autres en le poussant par derrière, me firent arriver. Cet expédient avoit failli me couter la vie, à ma première épreuve. Mais dans celle-ci, j'avois une traversée trop peu large, et j'étois trop éloigné de la mer pour avoir rien à craindre.

Quoique l'île ne parût offrir aucun être vivant, néanmoins il y avoit en ce moment plusieurs hippopotames qui s'y trouvoient cachés ; et c'est ce qui me l'a fait appeler l'île des hippopotames. A l'instant de notre apparition, quelques-uns de ces animaux, effarouchés, regagnèrent la rivière.

L'un d'eux s'étant trouvé sur le passage de Klaas, celui-ci le tira et le tua du coup. C'étoit un jeune. Mais le bruit de l'arme en fit lever d'autres ; et en moins d'une minute j'en vis plus de douze, de tout âge et de toute grosseur, se jeter à l'eau et disparoître subitement. Je n'eusse jamais cru qu'un animal, si peu léger sur terre, eût dans l'eau une vîtesse si étonnante.

Il n'auroit pas été prudent à moi de passer la nuit dans l'île. Je connoissois trop bien les fleuves d'Afrique, et sur-tout l'Orange, qui par une crue subite pouvoit, en peu d'heures, nous surprendre et nous submerger. Ainsi, après avoir levé sur notre hippopotame quelques morceaux, qui pussent nous fournir des grillades pour notre souper, nous traversâmes l'autre bras de la rivière, et allâmes passer la nuit sur la rive droite, et assez loin pour n'avoir rien à craindre d'un débordement, s'il arrivoit.

Mon intention étoit de revenir dans l'île, le lendemain matin. Mais

au lever du soleil, nous apperçûmes un troupeau immense d'éléphans, qui nous fit changer de résolution. Il y avoit au moins cent de ces animaux ; et plusieurs portoient des défenses dont la beauté tentoit beaucoup mes chasseurs.

Comme ils se trouvoient à portée du fusil, nous leur envoyâmes quelques balles qui les firent fuir. Nous nous mîmes aussitôt à leur poursuite ; non que nous pussions nous flatter de les atteindre ; mais il devoit y en avoir de blessés, et nous espérions que quelques-uns peut-être le seroient mortellement. En effet, nous vîmes plusieurs traces de sang, qui nous servirent d'indices pour la poursuite, et que nous suivîmes pendant une grande partie du jour. Mais enfin le soleil commençant à baisser, je craignis de me trouver pris par la nuit au milieu du désert, et je regagnai l'Orange.

Les Sauvages disent que ce fleuve est traître ; et rien effectivement n'est plus perfide que ses crues subites. Souvent il est à ses plus basses eaux, et tout à coup, en moins de vingt-quatre heures, il monte au *maximum* de ses plus grandes inondations. Quelquefois aussi ses débordemens se soutiennent pendant six semaines ou deux mois. Or, voilà ce que j'avois à redouter, et ce qui, si l'accident nous fût arrivé, eût rendu difficile mon retour au camp de l'habitation de Schoenmaeker, où j'avois laissé mes voitures.

Je crus donc prudent de nous approcher au plutôt du rivage. A la vérité, éloignés comme nous l'étions, il nous fallut forcer de marche ; ce qui, après les fatigues extrêmes d'une journée de courses, passée sans nourriture, devenoit un rude travail. Mais enfin, nous arrivâmes avant la nuit, et le lendemain nous nous remîmes à la nage pour repasser dans l'île.

En mettant pied à terre, nous allâmes droit à l'hippopotame, dans le dessein d'en enlever encore quelques provisions pour notre nourriture. Sur son cadavre étoit un magnifique vautour, occupé avec beaucoup d'empressement à le dévorer. Jamais je n'en avois vu un si grand, et l'on peut imaginer quelle fut ma joie. Mais cette joie aussi nuisit à la justesse du coup que je tirai pour l'abattre. En me pressant trop, j'ajustai mal, et ne fis que le blesser assez légèrement.

Quoique déja il se fut gorgé d'une grande quantité de chair, puisque quand je l'écorchai, j'en trouvai six livres et demie dans son estomac; cependant son acharnement et sa faim étoient tels, qu'en cherchant à s'envoler, il arrachoit encore sa proie avec le bec, comme s'il eût voulu l'enlever toute entière avec lui.

D'un autre côté, le poids des viandes qu'il venoit de dévorer l'appésantissoit, et ne lui permettoit pas de prendre son vol si facilement. Nous eûmes le tems d'arriver sur lui avant qu'il se fût enlevé, et nous cherchâmes à l'assommer à coups de crosse. Il se défendit long-tems, avec toute l'intrépidité possible. Il mordoit ou frappoit du bec nos fusils; sa force étoit si grande encore qu'à chaque coup il en érafloit les canons. Il succomba pourtant. Je m'en vis maître; et cette possession, par le plaisir extrême qu'elle me causa, me dédommagea bien amplement de toutes les peines et fatigues que m'avoit causées ma petite excursion.

Ce vautour, qu'aujourd'hui je possède dans mon cabinet, et sans contredit le plus beau de tous ceux de son genre, forme une espèce entièrement nouvelle, qui, jusqu'à présent, a été absolument inconnue. Il a plus de trois pieds de haut, et huit à neuf pieds d'envergure. Quant à sa force, s'il est permis d'en juger par ses nerfs et ses muscles, elle doit avoir été considérable; et je suis convaincu que parmi tous les oiseaux carnivores il n'en est peut-être aucun qui soit plus fort, pas même le fameux condor, vu par tant de voyageurs, et dont toutes les descriptions diffèrent pourtant tellement, que son existence me paroît encore un problême. Ce qu'il y a du moins de très-certain, c'est qu'il n'est dans aucun cabinet connu, et que pas un curieux existant n'assure l'avoir vu; il paroît que chaque voyageur, ayant voulu parler du condor, tous l'ont vu; les uns au Pérou, d'autres dans la mer du sud, d'autres encore en Afrique, etc.; enfin, on l'a rencontré par-tout. Et Buffon, si ingénieux en rapprochemens, le reconnoît dans chaque espèce de grands oiseaux, indiquée par les voyageurs, malgré le peu d'analogie qui se trouve dans leurs descriptions (1).

(1) Voyez dans Buffon, l'article du condor, *Hist. nat. des oiseaux*, tom. I.

J'aurois pu aisément aussi parler d'un condor ; car j'ai vu beaucoup de grands oiseaux de proie, et dans le nombre de ceux que j'ai rapportés il en est plus d'un qu'il m'eût été facile de faire passer, aux yeux des esprits crédules, pour un enleveur de moutons; et quoiqu'en disent tous ceux qui assurent avoir vu enlever des moutons, je soutiens qu'il n'y a pas un oiseau connu qui puisse emporter, dans ses serres, un animal de cette taille. En tout cas, voici la description de mon vautour africain, que je n'ai pas seulement vu, mais que j'ai rapporté, et que tout le monde a pu voir dans mon cabinet.

Ses plumes, dont le ton général est d'un brun clair, ont sur la poitrine, le ventre et les côtés, un caractère particulier : inégalement longues entre elles et pointues, elles sont contournées en lames de sabre et s'hérissent en se séparant les unes des autres. Ces plumes ainsi désunies laisseroient appercevoir la peau sur tout le sternum, si elle n'étoit entièrement couverte d'un magnifique duvet blanc, très-touffu, que l'on voit aisément à travers ce plumage hérissé.

Un célèbre naturaliste a écrit « qu'aucun oiseau n'a de cils ni « de sourcils; ou qu'aucun au moins ne porte du poil autour des « yeux, comme les quadrupèdes. » Cette assertion, présentée comme une loi générale de la nature, est une erreur; non-seulement celui dont nous parlons en a, mais nous connoissons encore quantité d'espèces qui en ont aussi; tels sont, en général, tous les calaos, le secrétaire et plusieurs autres oiseaux de proie. Outre ces cils, le vautour dont il est question, porte sur la gorge des poils roides et noirs; toute la tête et une partie du cou sont dénués de plumes; cette peau nue, d'une couleur rougeâtre, est nuancée, en certains endroits, par du bleu, du violet et du blanc. L'oreille, dans son contour extérieur, est circonscrite par une peau relevée, qui forme une espèce de conque arrondie, qui nécessairement doit augmenter, dans cette espèce, la faculté de l'ouïe. Cette sorte de conque se prolonge de quelques pouces en descendant le long du cou. C'est ce caractère, particulier à cette espèce, qui me l'a fait désigner par

L'ORICOU.

le nom d'oricou, que je lui conserverai dans mon histoire des oiseaux, où j'en donnerai une description détaillée; en attendant je place ici une figure parfaite de ce rare vautour.

Empressé de préparer mon oricou, je quittai l'île avant le coucher du soleil, et vins passer la nuit sur la rive gauche de l'Orange. Le lendemain, je continuai ma route, en suivant toujours de cours du fleuve.

Dans la crainte de manquer de nourriture, nous avions emporté une certaine quantité de notre hippopotame; mais nos précautions furent inutiles. A mesure que nous approchions de l'embouchure, nous trouvions sur la rivière une multitude infinie de gélinottes, de flamands, de pintades, d'oies, de canards et d'autres oiseaux de différentes espèces. Le nombre en étoit même tel que nous ne faisions aucune provision; peu inquiets le matin de ce dont nous souperions le soir.

Je trouvai aussi que parmi tous ces oiseaux, destinés à notre cuisine, il y en avoit quelques-uns dignes d'entrer dans mon cabinet. Je préparai ceux-ci sur les lieux; et même, pour ne point trop nous embarrasser en multipliant les paquets, je les fourrai dans le ventre de mon oricou, qui me servit ainsi de porte-manteau.

Les arbres étoient remplis d'une espèce particulière de singes, dont j'eusse bien désiré également m'en procurer un pour ma collection. Mais ces animaux étoient trop fins; et malgré toutes les ruses que nous employâmes, il ne nous fut jamais possible de les approcher d'assez près pour les tirer.

Nous rencontrâmes dans notre route trois Hottentots, qui furent fort surpris de nous voir; l'un d'eux parloit fort bien le hollandois, ayant demeuré très-long-tems dans la Colonie. Nous apprîmes par eux que nous avions encore au moins quatre jours à marcher avant d'arriver à l'embouchure de la rivière, et que nous courrions grand risque d'y être massacrés par les Boschjesman, qui étoient en force dans toute cette partie; que d'ailleurs, en avançant nous trouverions le pays le plus aride que nous eussions jamais vu. J'ai toujours soupçonné ces trois hommes de faire eux-mêmes partie des Bosch-

jesman, dont ils avoient voulu nous faire peur. Ils avoient, sans doute, des raisons pour essayer de nous détourner d'aller plus en avant, où ils avoient probablement leur horde; et nous ne pûmes jamais apprendre d'où ils étoient, ni ce qui les avoit conduit où nous les trouvâmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier qui fut apperçu avoit l'air de se cacher, qu'il fut très-inquiet quand nous le vîmes et que ce n'est qu'après plusieurs minutes, que nous apprîmes qu'ils étoient trois. Ils avoient tous des flèches, et chacun portoit une sagaie, dont la pointe étoit faite d'un os de poisson très-affilé, et toutes leurs flèches étoient empoisonnées. Cette aventure donna quelques soupçons à notre petite troupe. Trop foible pour oser tout braver, nous tinmes conseil, et comme le tems que je m'étois proposé de mettre dans notre petite excursion, étoit passé, nous arrêtâmes d'un commun accord de regagner le camp par notre même route. Mais comme il eût été très-imprudent de nous fier à ces trois hommes, qui nous parurent très-suspects, je les obligeai à nous suivre jusqu'à ce que nous fussions près de notre camp. En conséquence nous nous emparâmes de toutes leurs armes, avec la promesse qu'il ne leur seroit fait aucun mal, et qu'elles leur seroient toutes rendues. Ils nous les remirent de bonne grâce, mais non sans montrer cependant beaucoup de frayeur, et en nous assurant que nous n'avions rien à redouter et qu'ils n'avoient aucune mauvaise intention. Tout en feignant de les en croire, il me parut prudent de nous comporter de la sorte, de crainte qu'ils ne fussent des espions, envoyés pour donner connoissance de notre nombre et de nos forces.

Je regrettai beaucoup de ne pas voir l'embouchure de la Rivière d'Orange, dont Paterson, dans son voyage, a déterminé, d'après le colonel Gordon, la position géographique. Il la fixe à vingt-huit degrés trente-trois minutes de latitude. Quant à sa longitude, elle est, dit le voyageur, *à peu près* celle du Cap.

Pour moi, qui, ayant vécu avec Gordon, l'ai toujours vu mettre dans ses travaux et ses opérations l'exactitude la plus scrupuleuse, je n'ai point, je l'avoue, reconnu son style dans cet *à peu près;*

et j'ai été d'autant plus surpris de l'expression, que le prétendu *à peu près* forme, d'après toutes les bonnes cartes, une différence de trente lieues, au moins. Je crois donc que Paterson a manqué de mémoire sur cet objet, et que, ne se rappelant pas l'expression véritable du colonel, il y a suppléé par un mot vague, qui est une erreur.

Après avoir assuré à nos prisonniers que s'ils cherchoient à s'évader, nous les fusillerions sans pitié, nous reprîmes le chemin du camp, en remontant la rivière, absolument sur les mêmes traces que celles que nous avions suivies en la descendant. Dans notre marche, le Hottentot colon, dont j'ai parlé, eut l'air de reprendre toute sa tranquillité; mais ses deux camarades montrèrent beaucoup de tristesse et d'embarras; à la couchée, ils parurent se rassurer un peu, causèrent avec nous et se donnèrent pour des Petits Namaquois, dont ils parloient en effet le langage. Ceci ne m'empêcha pas de les surveiller; car ils pouvoient fort bien être des Petits Namaquois, et, malgré cela, être encore des Boschjesman ou des malfaiteurs. J'ai déja remarqué nombre de fois, qu'en général les Boschjesman sont des vagabonds de toutes les nations, qui, se réunissant, s'associent pour voler et piller indistinctement tous les voyageurs. Avant de nous coucher, j'avois expressément donné l'ordre que quelqu'un veilleroit jusqu'au milieu de la nuit, et qu'après cela, un autre le remplaceroit jusqu'au jour; Klaas commença la première garde, et fut relevé par un autre, qui probablement s'endormit; car, vers le point du jour, l'un des miens se mit à crier aux armes et nous reveilla tous précipitamment; il se débattoit avec un des deux Petits Namaquois, qui cherchoit à lui enlever son fusil. Mais nous ne nous montrâmes pas plutôt que, lachant prise, il se sauva à toutes jambes. Son camarade étoit déja parti. Quant au Hottentot, il fut arrêté; je lui fis lier les mains derrière le dos, et les deux jambes, de manière qu'il ne put courir et nous échapper. Pendant que nous le garrottions ainsi il appeloit, de toutes ses forces, ses deux camarades, qui n'eurent garde de se remontrer. Il nous protesta de son innocence et nous assura n'être entré pour rien dans le complot de se sauver en nous volant une

arme. Nous feignîmes de l'en croire, mais en attendant je me gardai bien de le lâcher sur sa bonne foi ; je lui promis pourtant qu'il ne lui seroit rien fait; mais que si nous recevions la plus légère hostilité, il pouvoit être certain qu'il seroit le premier sacrifié. Cette petite aventure de la nuit nous prouvant que nous avions réellement lieu de redouter d'être attaqués par les Boschjesman, nous prîmes le parti de quitter les arbres de la rivière et de marcher à travers la plaine, où, étant plus à découvert, nous ne courions pas autant le risque d'être surpris. Notre Hottentot garrotté nous gênoit beaucoup dans notre marche, et afin d'aller plus vîte, nous fûmes contraints de lui délier les jambes. La nuit nous surprit étant encore à quatre lieues de notre camp ; et, malgré le désir que nous avions d'y arriver au plutôt, nous fûmes contraints de faire halte, tant nous étions excédés de fatigue d'avoir fait au moins douze lieues ce jour-là, à travers les sables et sans aucun abri contre les ardeurs d'un soleil brûlant. Ayant pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher notre prisonnier de s'enfuir, nous passâmes une nuit tranquille. Au point du jour, n'ayant plus rien à redouter des siens, puisque nous étions si près du camp, je le fis délier et lui rendis sa liberté, en lui recommandant toutefois de ne jamais se faire revoir dans les environs des lieux où je me trouverois. Nous reprîmes le chemin du camp, où nous arrivâmes de très-bonne heure encore.

J'y trouvai un chef kaminouquois, homme avancé en âge, qui s'y étoit rendu avec une vingtaine de ses gens, et qui m'y attendoit pour me saluer et pour m'offrir un fourmilier vivant, qu'il venoit d'attraper. Cet animal, très-difficile à se procurer et peu commun dans nos cabinets d'histoire naturelle, se terre et ne chasse que la nuit. Comme ceux de la Guyanne et des autres contrées connues, il ne vit que de fourmis. Il attaque même les termites dans leurs retraites souterraines ; et la nature lui a donné, aux pieds de devant et de derrière, de longs et larges ongles un peu crochus, dont il se sert pour en ouvrir et briser les voûtes, et avec lesquels il creuse sa tanière.

Sa langue avoit seize pouces de long ; et elle ressembloit, pour la

la forme, à celle des autres fourmiliers ; mais il différoit d'eux par sa queue rase et par les poils rudes et courts, qui lui couvrent le corps. Cet animal, excessivement gras, passe, parmi les Hottentots et les Colons pour être un manger délicieux, auquel rien ne peut se comparer. Les Kaminouquois, qui l'avoient apporté, tenoient le même langage. Je voulus en goûter, quand on l'eut tué ; mais je lui trouvai un fumet si musqué, un goût de fourmis si détestable, qu'il me fallut rejeter le morceau que j'avois à la bouche. Ce qui me rebutoit étoit précisément ce qui le rendoit exquis pour les Sauvages. Ces gens, mangeant avec plaisir des nymphes de fourmis, quand ils en rencontrent, il n'étoit pas étonnant qu'ils trouvassent délicieux un gibier qui en avoit le goût.

Dans les Colonies, on appelle ce tamanoir *erd-verke* (cochon de terre) ; et les Kaminouquois le nommoit *goup*.

Il m'eût été agréable de régaler en eau-de-vie le chef et ses compagnons, et de leur témoigner ainsi ma reconnoissance du présent qu'ils m'avoient fait. Mais j'ai déja dit qu'à mon retour au camp de l'Orange, après une excursion de quatre mois, mes tonneaux, confiés à la garde de Swanepoel, s'étoient trouvés presque vides. J'avois mis en réserve, dans quatre cruchons, le peu qui me restoit de cette liqueur ; et j'avois abandonné le reste à mes gens, en leur déclarant que je ne leur en fournirois plus jusqu'à notre arrivée dans les Colonies, et les laissant maîtres de la ménager ou dépenser à leur gré.

Avec cette mince provision, qui m'étoit nécessaire et que je réservois pour les occasions extraordinaires, je n'avois garde de m'épuiser tout à coup, et d'en donner un verre à chacun des Kaminouquois. Je n'en régalai que le chef et quatre vieillards que je distinguai dans la troupe ; me proposant de dédommager les autres par un cadeau en quincaillerie. Mais ce fut alors que je vis, comme je l'ai déja dit ailleurs, une action qui me pénétra d'admiration et d'attendrissement.

Le chef ne voulant point goûter seul un plaisir qu'il ne partageoit point avec tous ses compagnons, ses amis et ses frères,

garda dans sa bouche la liqueur qu'il pouvoit avaler. Il alla tour à tour la distribuer dans la bouche des assistans, et n'en conserva pour lui que la sensation et le goût. A son exemple, les quatre vieillards en firent autant; et par cette répartition singulière, tout le monde en eût et participa au bienfait.

C'est à vous, hommes délicats, gens de bonne compagnie, que s'adresse cette leçon sublime. Sans doute, elle excitera vos dégoûts. Vos bouches si pures, vos lèvres tant pommadées, se refusent à cette communication fraternelle. Pour moi, attendri jusqu'aux larmes, je me jetai dans les bras de ce vieillard, et le serrai fortement contre mon cœur.

Le jour de mon arrivée au camp, j'avois apperçu, sur ma route, un arbre qui portoit un énorme nid de ces oiseaux à qui j'avois donné le nom de républicains; et je m'étois proposé de le faire abattre, pour ouvrir la ruche et en examiner la structure jusques dans ses moindres détails. J'envoyai quelques hommes avec un charriot, chargés de me l'apporter au camp. Quand il fut arrivé, je le dépeçai à coups de hache, et je vis que la pièce principale et fondamentale du nid étoit un massif, composé, sans aucun autre mêlange, de l'herbe des Boschjesman; mais si serré et si bien tissu qu'il est impénétrable à l'eau des pluies. C'est par ce noyau que commence la bâtisse; et c'est là que chaque oiseau construit et applique son nid particulier. Mais on ne bâtit de cellules qu'en-dessous et autour du massif. La surface supérieure reste vide, sans néanmoins être inutile. Comme elle a des rebords saillans et qu'elle est un peu inclinée, elle sert à l'écoulement des eaux et préserve chaque habitation de la pluie. Qu'on se représente un énorme massif irrégulier, dont le sommet forme une espèce de toit et dont toutes les autres surfaces sont entièrement couvertes d'alvéoles, pressés les uns contre les autres, et l'on aura une idée assez précise de ces constructions vraiment singulières.

Chaque cellule a trois ou quatre pouces de diamètre: ce qui suffit pour l'oiseau. Mais toutes se touchant par une très-grande partie de leur surface, elles paroissent, à l'œil, ne former qu'un seul

corps, et ne sont distinguées entre elles que par un petit orifice extérieur qui sert d'entrée au nid, et qui quelquefois même est commun à trois nids différens, dont l'un est placé dans le fond, et les deux autres sur les côtés.

Paterson a parlé, dans son voyage, de cet objet d'histoire naturelle; mais trop occupé de ceux qui l'intéressoient plus particulièrement, il n'a pu donner à celui-ci toute l'attention qu'il portoit aux autres. Selon lui, le nombre des cellules augmentant en proportion du nombre des habitans, les anciennes deviennent *des dortoirs, des rues de communication, tirées au cordeau.*

Sans doute, à mesure que la république se multiplie, les logemens doivent se multiplier aussi. Mais il est aisé de concevoir que l'accroissement ne pouvant avoir lieu qu'à la surface, les constructions nouvelles masquent nécessairement les anciennes et forcent à les abandonner.

Quand même celles-ci, contre toute possibilité, pourroient subsister, on conçoit encore que dans l'enfoncement où elles se trouveroient placées, la chaleur énorme qu'elles éprouveroient par le défaut de renouvellement et de circulation d'air, les rendroit inhabitables. Mais, en devenant ainsi inutiles, elles restent ce qu'elles étoient auparavant, c'est-à-dire, de vrais nids; et ne se changent, ni en *dortoirs*, ni en *rues*.

Le gros nid que je visitai, et qui étoit un des plus considérables que j'aie vus dans mon voyage, contenoit trois cents vingt cellules habitées : ce qui, en supposant dans chacune un ménage composé de mâle et femelle, annonceroit une société de six cents quarante individus.

Néanmoins ce calcul ne seroit point exact. J'ai parlé ci-dessus d'oiseaux chez lesquels un mâle est commun à plusieurs femelles, parce que les femelles sont beaucoup plus nombreuses que les mâles. La même particularité a lieu pour plusieurs autres espèces, tant aux environs du Cap que dans les Colonies; mais elle existe particulièrement chez les républicains. Toutes les fois que j'ai tiré dans une

volée de ces oiseaux, j'ai toujours tué trois fois plus de femelles que de mâles.

Au reste, ces oiseaux n'ont rien de bien remarquable dans leur plumage. C'est un gris-brun uniforme, égayé sur les flancs par quelques tâches noires, et sur la gorge par une large plaque de la même couleur. Le mâle est un peu plus gros que la femelle ; mais du reste lui ressemble totalement.

Souvent il arrive qu'une république est chassée par une autre ; cela se conçoit, et j'ai déja eu occasion de remarquer que j'avois vu l'une de leurs villes devenue la conquête d'une troupe de petits perroquets.

Les oiseaux qui commettent ces violences sont ceux qui, comme les barbus, les pics, les mésanges, les perroquets dont je viens de parler, ont, dans la force de leur bec, la supériorité d'une arme offensive à laquelle les foibles et infortunés propriétaires ne peuvent résister. Mais jamais on ne voit parmi ces intrus que des individus dont la nature est de nicher dans des trous ou dans des creux d'arbres ; tels que les espèces que j'ai citées à l'instant.

Le républicain n'étant pas connu dans les Colonies, il n'a pas de nom hollandois. Les Namaquois l'appellent, dans leur langue, *anaguès*, précédé d'un clappement.

Il y avoit cinq semaines que je m'étois établi dans l'hermitage de Schoenmaeker. Je le quittai enfin, pour me rendre à une horde de Petits Namaquois, située à cinq lieues de notre camp ; on y préparoit une grande chasse aux gazelles spring-bock. Le chef nous invita à être de la partie ; ne doutant pas qu'avec nos armes nous contribuerions beaucoup au succès de cette chasse. J'acceptai avec plaisir, autant pour leur rendre service que pour être encore témoin d'une battue du genre de celles dont j'ai déja eu occasion de parler ailleurs. Celle-ci pouvoit peut-être offrir des détails nouveaux et des manœuvres particulières ; la partie fut remise au lendemain. Tous, hommes, femmes et enfans étoient occupés, et travailloient avec ardeur aux préparatifs.

Au débouché d'une gorge, formée par deux collines, on avoit planté deux rangées de piquets, qui venoient y aboutir, et qui, placées d'abord à une petite distance l'une de l'autre, comme les arbres d'une allée, s'écartoient insensiblement à mesure qu'elles s'allongeoient, et alloient se perdre au loin dans la plaine. Les piquets avoient trois pieds de haut; et de chaque côté régnoit une courroie, à laquelle étoient suspendues, de distance en distance, des plumes d'autruche; cette courroie ou ce cordon, qui passoit d'un piquet à l'autre, étoit attaché à leur partie supérieure.

Mais comme il n'eût pas été possible de se procurer assez de courroies pour fournir à la longueur immense de cette double file, on y avoit suppléé, au lieu où elles manquoient, en garnissant les bâtons de faisceaux de plumes d'autruche, d'ailes d'oiseaux, de bouts de queues, de morceaux de peaux découpées, et même de kros entiers; en un mot de tout ce qu'on avoit cru capable de servir d'épouvantail au gibier.

Le piège commençoit à l'ouverture même de la gorge. Là, on avoit creusé, en échiquier, une vingtaine de fosses, de dix pieds de profondeur sur six à sept de large; et recouvertes à leur superficie, de manière à être totalement cachées, mais garnies si légèrement que le moindre poids devoit enfoncer la couverture. La chasse consistoit à faire pénétrer les gazelles entre les deux rangées de piquets; une fois dans l'intérieur, on les poussoit naturellement dans le défilé où étoient pratiquées les fosses. Quant à celles qui passoient par-dessus, sans s'y précipiter, elles tomboient dans différentes embuscades, où les gens de la horde les attendoient, couchés sur le ventre, pour les tirer, à coups de flèches, au moment où elles débusquoient de la gorge.

On employa la journée entière à porter sur le lieu et à mettre en place l'attirail que je viens de décrire; et le lendemain, à trois heures du matin, nous nous mîmes en marche pour le rendez-vous. Comme il étoit éloigné, nous n'y arrivâmes qu'au point du jour. Je montois un de mes chevaux, ainsi que Klaas; et j'étois suivi de quelques-uns de mes chasseurs et de tous mes chiens en laisse.

Pour les Sauvages de la horde, plusieurs d'entre eux se joignirent à ma troupe ; et les autres allèrent s'embusquer le long des palissades, pour empêcher les gazelles de sauter par-dessus.

Au lever du soleil, nous apperçûmes, à une demi-lieue de nous, une harde très-considérable de spring-bocken, chassée par une troupe de Sauvages. Je fis avancer et filer mon monde sur l'un des flancs, pour les forcer insensiblement à se porter dans les palissades. Bientôt nous en fûmes tout près. Alors nous commençâmes à les presser davantage. Enfin, quand je vis que celles qui formoient la tête entroient déja dans l'entonnoir, moi et Klaas nous fondîmes, à toute bride, sur la queue, en poussant de grands cris, et tirant nos fusils et nos pistolets ; tandis que ma troupe nous secondoit par la décharge des leurs et les autres par leurs hurlemens.

Ce bruit fut un signal pour les Sauvages qui étoient cachés près des piquets. Tous se levèrent, en hurlant de leur côté ; et le vacarme alors devint effroyable. Les animaux, épouvantés et poussés de toutes parts, se pressoient en colonne, et fuyoient avec un désordre qui étoit vraiment amusant.

Curieux de connoître ce qui se passoit à la tête et près des fosses, j'y courus. Je m'attendois à les trouver bientôt comblées et à voir les gazelles s'y précipiter en tas. Je me trompois. Ces animaux sont très-fins. Il n'y avoit eu que les premiers qui fussent tombés dans le piège. Les autres, dès qu'ils l'appercevoient, l'esquivoient, en sautant par-dessus.

Pendant plus d'une demi-heure que dura le passage, ces sauts ne discontinuèrent pas d'un instant, et jamais je n'ai vu un spectacle pareil à celui de tous ces milliers de fuyards qui couroient comme le vent, et dont la moitié étoit en l'air.

Il y en eut un certain nombre de tués par nos balles, quelques-uns étranglés par nos chiens, d'autres étouffés par la presse ; mais on n'en trouva que trente-sept dans les fosses : encore la plupart étoient-ils dans les premiers trous. Les Namaquois en avoient aussi blessé plusieurs avec leurs flèches empoisonnées ; et quoique ceux-ci eussent fui avec les autres, ils se flattoient de les retrouver bientôt.

Cette chasse ne me paroissoit pas heureuse. Je la regardois même comme mauvaise ; vu les préparatifs qu'elle avoit exigés, et l'immense quantité de gibier que nous avions vue. On m'assura, au contraire, qu'elle étoit merveilleuse, et que, de mémoire d'homme, on ne se rappeloit pas en avoir faite une pareille.

Ordinairement on regardoit comme un bonheur d'avoir une douzaine de gazelles ; souvent même on avoit le chagrin de n'en obtenir qu'une ; et ceci arrivoit, quand la harde étoit peu considérable, ou quand le nombre des traqueurs et des hurleurs d'embuscade étant trop petit, les bêtes, moins effrayées, fuyoient moins précipitamment. Alors il n'y avoit que la première qui tombât dans le piège. Les autres, averties par sa chûte, sautoient pardessus les fosses. Effectivement je m'étois apperçu de la vérité de cette remarque ; et l'on en concluoit que si nous avions eu du succès il étoit dû uniquement à ma poudre et à mes chiens.

Il s'agissoit de voiturer notre gibier au kraal. Mais le jour étant trop avancé, nous convinmes de remettre ce transport au lendemain et de passer la nuit sur le champ de bataille. On envoya néanmoins chercher des bœufs. Ils arrivèrent au point du jour, et nous regagnâmes la horde en triomphe, accompagnés du produit de notre chasse.

Elle étoit assez abondante pour que chaque famille eût à s'en applaudir. On la divisa par portions égales pour chacune. Une autre partie fut employée en festins, et la horde y ajouta même plusieurs moutons gras : car, chez les Sauvages, il n'y a jamais de régal sans graisse, et sur-tout sans graisse de mouton. Enfin, la fête se termina par des danses qui durèrent toute la nuit, et l'on ne se sépara qu'au lever du soleil.

Tandis que tout le monde se préparoit à dormir, je pris congé de mes hôtes et dirigeai ma marche à travers la longue *vallée des spring-bocken*. Cette vallée n'avoit pas de nom ; mais je lui donnai celui-ci, à cause d'une harde immense de ces animaux, que j'y trouvai, et plus nombreuse encore qu'aucune de celles que j'avois vues. Je ne craindrai pas d'exagérer, en disant qu'elle étoit composée de

soixante à quatre-vingt mille. En un mot, notre journée fut employée toute entière à faire sept lieues ; et pendant nos sept lieues, par-tout, sur nos côtés et devant nous, nous ne vîmes que des spring-bocken. Elles sembloient remplir toute la vallée et nous obstruer le passage.

Nous n'avions fait que sept lieues ce jour-là ; le lendemain nous ne pûmes en faire que trois dans la matinée ; mais ce fut par une autre raison. Un de mes charriots versa dans un passage difficile. Il eut son timon rompu et trois rayons de ses roues de derrière cassés ; et pour comble de malheur, on ne put le relever qu'en le déchargeant entièrement.

Il m'étoit aisé de suppléer au timon. J'en avois un de rechange sous chaque voiture. Mais les réparations de la roue exigeant du tems, et le lieu n'étant pas commode pour ce travail, je le remis au lendemain. On entrelaça quelques branches dans les rais cassés, pour la soutenir. On allégea le charriot, en répartissant sur les deux autres ce qu'il avoit de trop lourd ; et dans cet état, nous pûmes faire encore quatre lieues et arriver au bord d'une rivière qui nous offrit un campement favorable pour notre séjour et notre réparation. C'étoit le 12 juillet : époque mémorable que je n'oublierai jamais, parce qu'elle fut pour moi celle d'une maladie qui faillit à me couter la vie ; mais époque chère à mon cœur, et que je me rappelerai toujours avec la satisfaction la plus douce, parce qu'elle me procura le plaisir de faire une bonne action et de rendre heureuse une famille.

J'étois arrivé avec du mal-aise, du frisson et une grande pesanteur de tête. Mais ces symptômes ne m'effrayoient nullement. Je les attribuois aux fatigues extrêmes que m'avoit causées mon excursion vers l'embouchure de l'Orange, et même à celles de ma dernière chasse. Dans cette idée, supposant qu'il ne me falloit que du repos, j'étois allé me coucher dans mon charriot, et j'attendois un sommeil que je ne devois pas trouver.

Pendant ce tems, Klaas faisoit dresser ma tente. Mais tandis qu'on y travailloit, il apperçut au loin une voiture qui paroissoit

se

se diriger vers nous, et il courut m'annoncer cette bonne nouvelle. Il y avoit plus d'un an qu'il ne m'étoit arrivé de lettres du Cap. J'ignorois absolument tout ce qui s'y étoit passé depuis mon départ; et ces étrangers alloient m'en instruire peut-être.

Cette idée me fit oublier mon mal. Je sautai en bas de mon lit, et courus au-devant des voyageurs.

Leur charriot étoit traîné par dix bœufs, et conduit par cinq Hottentots. A leur suite marchoient trois vaches maigres et quelques moutons. Pour eux, ils étoient quatre : un homme, une femme et deux enfans. Mais hommes, voiture, animaux, tout annonçoit la plus profonde misère, et les maîtres eux-mêmes en portoient le signe sur les habillemens dont ils étoient couverts.

A leur aspect, je me sentis involontairement attendri. Eux, au contraire, témoignèrent, en me voyant, la joie la plus vive. Leurs yeux, leurs regards, leurs mouvemens me l'annonçoient. Les deux époux sur-tout ne pouvoient suffire à m'exprimer leur contentement. A les entendre, c'étoit pour eux le bonheur le plus grand de m'avoir rencontré; et ils regardoient ce jour comme le plus heureux de leur vie.

Ne les ayant jamais rencontrés dans aucun lieu du monde, je ne pouvois comprendre d'où venoit cette allégresse qui contrastoit si fort avec leurs haillons et leur indigence. J'étois empressé d'en apprendre la cause; et néanmoins je ne pus les interroger et satisfaire ma curiosité que quand nous fûmes arrivés au camp et que leur voiture fut rangée près des miennes. Alors, les introduisant dans ma tente, je leur offris des rafraichissemens, qu'ils acceptèrent, et nous entrâmes en conversation.

Le mari, né en Afrique, ainsi que sa femme, étoit un de ces hommes inconséquens et sans caractère, dont on rencontre chaque jour tant de modèles, et qui, jaloux du repos et des commodités de la vie, mais naturellement paresseux, n'aspirent qu'à s'enrichir promptement, pour jouir au plus vîte d'une vie tranquille et heureuse. Celui-ci, n'ayant point vu jour à faire, dans la colonie, une fortune aussi rapide qu'il le désiroit, et entendant parler de

celle qu'avoient faite, chez les Namaquois, certains particuliers, avoit imaginé d'y passer aussi; se flattant de rencontrer là ce qu'il n'avoit pas trouvé chez lui, et ne se doutant pas que la fortune est par-tout où sont l'activité, l'industrie, l'intelligence, et qu'elle n'est que là; et ces qualités, à ce qu'il me parut, n'étoient pas les siennes. Long-tems il avoit entendu raconter des merveilles de la contrée des Namaquois, et on lui avoit conseillé d'aller s'établir dans ce paradis prétendu, où toutes les richesses ainsi que les productions les plus précieuses du globe l'attendoient.

A la vérité, plusieurs personnes, en lui confirmant toutes les fables qu'on racontoit sur ce magnifique pays, qui possédoit tant de mines d'or, l'avoient effrayé, en même tems, sur les obstacles nombreux qu'il devoit s'attendre à y rencontrer. Ils lui avoient parlé de Boschjesman, de tigres, de lions, de bêtes féroces de toutes les espèces; et c'étoit là, disoient ceux-ci, ce qui empêchoit les Colons de tenter de s'y établir.

Pendant quelque tems, cet homme avoit paru ébranlé par toutes ces terreurs fabuleuses. Mais la soif de l'or l'avoit emporté enfin; et la presque certitude d'en trouver l'avoit entraîné jusques-là. Cinq misérables Hottentots marchoient à sa suite.

Il avoit entendu parler de moi dans la Colonie, et il venoit d'apprendre que j'avois parcouru le pays de l'Orange. En conséquence, il avoit pris des informations sur ma route, et dirigé sa marche de manière à me rencontrer. Le hasard le favorisoit par-delà ses espérances; et de là venoit cette grande joie qu'il avoit témoignée en me voyant.

On se doute bien que sa conversation roula presque toute entière sur cette terre promise vers laquelle il dirigeoit ses pas; sur cette contrée merveilleuse, où par-tout il devoit trouver et ramasser à pleines mains, le long des rochers et dans la rivière, de l'or, de l'argent, des rubis. Il ne me parloit qu'avec extase de ces trésors imaginaires. Persuadé, sans doute, que mes charriots en étoient chargés, il devoit attendre de ma complaisance que je lui en indiquasse les sources; et vraiment en me voyant il avoit compté sur moi.

Je le laissai débiter à son aise toutes les sottises dont s'étoit bercé son imagination. Je me fis un scrupule de l'interrompre. Il m'en coutoit même de dessiller ses yeux et de détruire des espérances qui, toutes folles et toutes chimériques qu'elles étoient, le rendoient heureux. Dissiper son illusion et lui dire la vérité, c'étoit l'affliger; et néanmoins il falloit la lui dire. Je me fis donc apporter tous les échantillons de minéraux, toutes les pierres et cristaux colorés que moi et ma troupe nous avions ramassés; et lui montrant ces prétendues richesses, dont il pouvoit lui-même examiner la nature et apprécier la valeur : voilà, lui dis-je, ce que vous allez trouver.

Cet étalage fut pour les deux époux un coup de foudre. Ils parcouroient des yeux les diverses substances que je leur montrois; puis ils se regardoient avec un air d'abattement et de consternation qu'il est plus aisé de se représenter que de dépeindre. Cependant, malgré leur conviction, ils paroissoient encore, dans certains momens, perplexes et indécis sur ce qu'ils devoient croire. De ce que je ne leur montrois pas la monnoie toute battue, il ne s'en suivoit point qu'on ne put trouver de quoi la battre; cette illusion rentroit à tout moment dans leur ame. Ils m'opposoient le témoignage unanime des Colons et ces traditions constantes de quatre-vingt ans. Mais bientôt le voile tomboit de nouveau; et ce qu'ils voyoient les désabusoit enfin sur ce qu'on leur avoit dit.

Les laisser plus long-tems dans cet état de souffrance eût été en moi une cruauté véritable. Déja sur leurs visages se peignoit le découragement et cet air concentré d'une tristesse profonde. J'avois ruiné leurs espérances. Pour leur malheur, ils étoient trop bien convaincus. Je crus qu'il étoit tems de ranimer leur courage, en substituant des projets raisonnables à des chimères insensées.

L'ignorance, dans ses récits, trompe également et sur le bien et sur le mal; parce que, ne pouvant apprécier ni l'un ni l'autre, elle les exagère tous deux. Lorsqu'on avoit annoncé à ces époux des trésors imaginaires, on les avoit épouvanté à la fois par des terreurs et par des dangers aussi peu fondés. Il falloit donc, avant tout, dis-

siper leurs craintes, et sans les abuser sur le pays où ils alloient se rendre, le leur montrer au moins tel qu'il étoit.

N'ayant à leur raconter que ce que je venois de voir par moi-même, mon témoignage étoit fait pour leur inspirer quelque confiance. Je fis un récit succint de ce qui m'étoit arrivé de plus remarquable dans les différens cantons de la contrée ; déclarant scrupuleusement et le bien et le mal, sans rien cacher de l'un ni de l'autre. Je les engageai à renoncer aux idées folles et chimériques dont on avoit nourri leur avidité; et leur dis que si, au lieu de perdre du tems à chercher, dans le pays, de l'or et des pierreries, qui ne s'y trouvoient pas, ils vouloient s'y fixer et former un établissement, il leur seroit facile d'élever leurs enfans et de vivre dans une aisance heureuse et tranquille.

On leur avoit inspiré beaucoup de préjugés contre les Sauvages. Je les désabusai sur cet article ; et, me citant en exemple, je leur appris combien ils pourroient tirer de services de ces peuples, si, comme moi, ils vouloient se lier avec eux, les prévenir par quelques amitiés, et suivre une conduite qui m'avoit si bien réussi. Enfin, par un aveu qui s'accordoit mal avec leurs idées, je les avertis, quoiqu'à regret, de fuir le commerce de certains Blancs qu'ils trouveroient dans leur voisinage. C'étoient-là, selon moi, leurs vrais ennemis ; les seuls qu'ils dussent craindre, et dont il leur falloit sans cesse se défier.

Pendant tout mon discours, la femme avoit eu attentivement les yeux fixés sur moi; et je voyois, par tous les mouvemens de son visage, l'impression profonde que je produisois chez elle. Cependant le grand respect et la haute estime qu'elle avoit pour son mari venoient de tems en tems détruire ces sensations. Elle cherchoit à lire dans ses regards ce qu'il pensoit, afin de se décider sur ce qu'elle devoit penser. Voyoit-elle chez lui l'expression de l'espérance ou de la joie, sa physionomie s'épanouissoit de même à l'instant; prenoit-il un air rêveur et inquiet, elle changeoit de visage et se montroit inquiète aussi. Tant d'amour pour tant de misère me rendoit à moi-même son dévouement respectable.

Mon discours parut le convaincre ; il avoua que quand on veut de l'or, il est plus sûr de se donner la peine d'en faire par son travail que de le vouloir trouver tout fait. Mais une grande difficulté l'arrêtoit ; c'étoit sa pauvreté.

Misérable, sans appui et sans ressource aucune, que devenir dans le désert sauvage et inculte où il alloit se transporter? Sans pacotille, quel espoir de lier amitié et d'entretenir commerce avec les hordes de son voisinage? Enfin, comment, sans instrumens, sans ustensiles, sans meubles et sans matériaux, sans provisions de bouche, en un mot, manquant de tout, commencer un genre de vie et entreprendre un établissement pour lequel il n'étoit nullement préparé? Les meubles les plus apparens de ce ménage ambulant consistoient en un fusil en assez mauvais état, et un petit coffre de deux pieds en carré, qui contenoit toutes les nippes de cette famille errante.

Un bon conseil, donné dans une circonstance favorable, a son utilité sans doute ; mais il faut aux malheureux autre chose que des conseils. Je me le disois à moi-même ; et en conséquence, pour commencer à donner aux pélérins une preuve de l'intérêt que je prenois à leur sort, je leur fis une description de ce petit hermitage de Schoenmaker, dans lequel je venois de passer si agréablement quelques semaines. Je parlai aussi du vallon et du bocage charmant dans lequel il étoit situé. Je n'oubliai ni la jolie source qui couloit près de la maison, ni le petit jardin dans lequel se trouvoient encore plusieurs plantes potagères d'Europe, ni la proximité de cette rivière qui offriroit à la fois et les amusemens de la pêche et l'avantage de la chasse aux hippopotames. Enfin, quoique cette riante propriété ne m'appartînt point et que je n'y eusse aucun titre, cependant je pris sur moi de la leur offrir, et les invitai à en prendre possession, en leur assurant que jamais ils n'y seroient inquiétés.

En effet, mon intention étoit d'en prévenir Schoenmaker, et je ne craignois point qu'il me désavouât. D'ailleurs, je me proposois, à mon arrivée au Cap, d'employer, pour obtenir sa grâce,

l'amitié que m'avoient vouée Serrurier et Gordon. Mes espérances n'ont point été trompées. J'ai déja dit que j'avois réussi, et rendu aux Colonies un homme honnête qui depuis est devenu un cultivateur très-heureux.

Les deux époux reçurent mon offre avec cette effusion de reconnoissance qu'inspire à des ames sensibles un service important. Il leur étoit facile d'arriver au vallon et à la maison de Schoenmaker, en suivant seulement la trace des roues de mes charriots.

Tout cet entretien et ces éclaircissemens avoient employé une partie de ma soirée. Avant de nous séparer, je fis servir aux voyageurs du thé et du café ; ils me quittèrent pour aller reposer ; mais en me quittant, leur visage rayonnoit d'une allégresse qui, je l'avoue, m'émut profondément.

Pour moi, j'allai de nouveau me jeter sur le matelas de mon charriot. Mon mal de tête et mon mal-aise étoient beaucoup augmentés. Je ne pus dormir de toute la nuit. Mais, quoique la cause de mon insomnie dût m'inquiéter, je m'abusai encore, et l'attribuai à la grande agitation que m'avoit occasionnée cette singulière aventure.

Le lendemain matin, les deux époux vinrent me dire que, confirmés encore plus que la veille, dans la résolution où ils étoient d'accepter ma proposition, ils alloient se disposer à partir. Moi, afin d'ajouter à leur bien-être tout ce que j'y croyois propre, je leur donnai quelques renseignemens sur les peuples du pays et sur le parti qu'ils pouvoient en tirer pour améliorer leur situation.

Résolu néanmoins de lui rendre son sort aussi agréable qu'il étoit en moi, je voulois lui former un petit approvisionnement des choses qui alloient devenir nécessaires ou au moins utiles dans son établissement nouveau. Il me restoit encore une certaine quantité de viandes salées, et particulièrement du dernier hippopotame. J'en fis remplir une outre qu'on porta sur son charriot. J'ajoutai une provision de quincailleries, du laiton pour des bracelets, des cloux, de la poudre, du plomb, en un mot, tout ce que je crus capable de fournir à ses jouissances, à sa sûreté, à ses moyens de traite et

d'échange. Enfin, je lui donnai quatre moutons, une chèvre prête à mettre bas, deux poulets, mâle et femelle, et le plus jeune de mes chiens.

Ces bonnes gens ne savoient comment me témoigner leur reconnoissance.

« Je vous quitte, me dit le mari, et ne vous reverrai peut-être « jamais. Mais tant qu'il me restera un souffle de vie, je me souvien- « drai de vous et bénirai votre nom. J'allois m'exposer à périr de « désespoir et de faim ; et vous m'avez arrêté sur le bord de l'a- « bîme. J'étois sans ressource, et vous avez fait mon bonheur. Béni « soit le jour où je vous ai rencontré ! Tous les ans, je viendrai « dans ce même lieu, au bord de cette même rivière, le célébrer « avec ma famille, faire des vœux pour vous, et me rappeler un si « grand bienfait ! »

J'avois donné, en Afrique, le nom de Rivière de la Rencontre à cette petite rivière sur laquelle j'étois campé quant le Colon dont je parle m'y trouva. Mais arrivé en Europe, je lui ai substitué le nom de Laborde, qui mit tant de soins à perfectionner la carte de mes voyages ; foible témoignage de reconnoissance que j'adressois à un ami dans le moment même où des hordes de brigands policés l'égorgeoient sur des tas de victimes sacrifiées à ce qu'il y a de plus vil, par ce qu'il y a de plus lâche.

Tandis qu'on atteloit les bœufs de la famille, je faisois aussi atteler les miens. Mes douleurs augmentoient d'heure en heure. Déja elles m'avoient considérablement affoibli, et je commençois à m'inquiéter. Que devenir, si j'allois être attaqué d'une maladie grave ? Il ne me restoit qu'une ressource ; celle d'arriver, s'il étoit possible, dans les Colonies, avant qu'elle se déclarât.

Je fis donc partir à l'instant même ; et trop foible pour monter à cheval, je me couchai dans mon charriot. Mais il ne me fut pas possible de supporter la voiture. Mon mal de tête étoit si violent, et les cahots me faisoient tant souffrir, qu'il me fallut descendre, et, malgré ma foiblesse, monter un de mes chevaux. Ce fut ainsi que j'arrivai au Kaussi, près du torrent qui, prenant sa source dans ces montagnes, porte le même nom qu'elles.

Il me tardoit de mettre pied à terre, pour avoir la faculté de me coucher. La fatigue de la route et la chaleur du jour avoient encore empiré mon état. Je me sentois une fièvre brûlante, et un violent mal de gorge, que d'abord je crus être une angine, mais qui, dans la nuit, par l'inflammation du pharynx et le gonflement des amygdales, se déclara esquinancie.

Je me crus perdu. Cette maladie, en Afrique, est presque toujours mortelle; mais, outre qu'elle y est bien plus douloureuse qu'en Europe, elle traîne et dure aussi bien plus long-tems. Que faire dans ces terribles circonstances? moi qui, n'ayant aucune connoissance en médecine, me trouvois d'ailleurs privé des remèdes qu'emploient, en pareil cas, les Colons.

Mes Hottentots, qui de toutes les maladies n'en font qu'une, et qui par conséquent ne connoissent pour toutes qu'un seul et unique moyen de guérison, voulurent l'employer aussi pour moi. Il consistoit à tremper des serviettes dans du lait bouillant, et à me les appliquer brûlantes autour du cou. Ce topique, qui est pour eux la panacée, le remède universel, me fut administré pendant trois jours. Pendant trois jours j'eus la complaisance de me laisser brûler. Mais enfin, tourmenté et torturé en pure perte, je renonçai à ce supplice, et m'abandonnai à la nature.

Ma situation étoit devenue déplorable. Je ne pouvois plus rien avaler que quelques gouttes de thé très-foible, encore étoit-ce avec beaucoup de peine. Ma langue et ma gorge s'enflèrent tellement que je ne parlois plus que par signes. Enfin, ma respiration devint si pénible en si gênée, je haletois si fort, qu'à chaque instant je m'attendois à étouffer.

La consternation étoit générale parmi tous mes gens. Klaas seul et Swanepoel entroient dans ma tente, et ils me gardoient alternativement. Mais lorsqu'un d'eux arrivoit près de moi, je voyois aussitôt toutes les têtes, groupées à l'entrée de la tente, s'allonger en avant le plus qu'elles pouvoient, pour chercher à lire dans les yeux et la contenance de mes gardiens, ce qu'il y avoit à craindre ou à espérer.

Certes,

Certes, s'il est un moment dans ma vie où je me sois cru près de ma fin, c'est celui-là. C'étoit donc ainsi que se terminoient deux voyages si longs, si pénibles, si périlleux ! Hors d'état de parler et de donner des ordres pour mes collections, qu'alloit devenir ce fruit de tant de sueurs et de tant de fatigues ?

Encore, si la fièvre qui me dévoroit eût été accompagnée de délire ! si j'eusse perdu la connoissance de mon état et cette affreuse inquiétude qui en étoit inséparable ! Mais, pour mon malheur, j'avois conservé toute ma tête; je voyois la mort arriver à pas lents; j'en éprouvois toutes les horreurs.

Il y avoit près de huit jours que j'y étois condamné, quand Swanepoel vint m'annoncer l'arrivée de quelques Petits Namaquois d'une horde voisine. Ces bons Sauvages avoient appris ma maladie; et par une suite de cette amitié que j'avois eu le bonheur d'inspirer à leur nation, ils venoient s'offrir à ma guérison et me proposer un remède, du succès duquel ils répondoient, disoient-ils, si je consentois à me fier à eux.

Dans de pareilles circonstances, un mourant peut-il entendre avec indifférence la voix qui lui annonce la vie ? D'ailleurs, on m'eût offert du poison, mes souffrances duroient depuis si long-tems, elles étoient devenues si intolérables que, par lassitude, et pour les finir, je l'eusse pris à l'instant. Je fis signe que je consentois au remède, et mes guérisseurs le préparèrent.

C'étoit aussi un topique chaud. Mais celui-ci, au lieu d'être de lait, comme le premier, étoit fait avec une herbe particulière; et indépendamment du cataplasme, il falloit encore me gargariser avec le suc de la plante. J'étois prévenu contre ces colliers brûlans dont je devois de nouveau m'envelopper le cou; et quand je vis Klaas m'apporter encore celui-ci, je sentis, je l'avoue, quelque répugnance. Mais le gargarisme avoit une odeur si agréable, le goût en étoit si balsamique et si suave, la nature en moi parut subitement l'appéter avec tant de plaisir, qu'un des remèdes me fit adopter l'autre.

On renouvella plusieurs fois dans la nuit le cataplasme. Je répétai plus souvent encore le gargarisme. Enfin, quand le jour parut,

ce ne fut pas sans une grande joie que je me sentis soulagé. Déjà je respirois plus aisément. Le gonflement et l'inflammation du pharynx étoient diminués. De moment en moment, le mieux augmentoit; enfin, je pus avaler, et alors mon esculape me fit dire de prendre du lait froid.

D'après mes préjugés d'Europe, c'étoit une ordonnance bien étrange que celle de ce lait dans un état de fièvre continue. Mais que pouvoient des préventions contre une confiance fondée sur des succès? Je m'abandonnai aveuglement aux soins de mon médecin, et je n'eus qu'à m'en applaudir.

Dès le troisième jour du traitement, je me trouvai guéri. Plus d'esquinancie, plus de fièvre, plus d'engorgement ni d'enflure. Il ne me restoit plus de ma maladie qu'une foiblesse excessive qui ne m'empêchant pas de sentir que j'étois hors de danger, me laissoit sentir, en même tems, tout ce que j'avois d'obligations à celui qui m'en avoit tiré. Je demandai à le voir, et on me l'amena.

C'étoit pour la première fois que je l'appercevois et qu'il entroit dans ma tente. Différent des médecins d'Europe qui ont besoin d'examiner la langue et de tâter le pouls, celui-ci s'étoit contenté de s'informer de mon état et de me traiter par intermédiaire; et ce moyen lui avoit suffi.

Je vis un petit homme qui à l'extérieur ne différoit en rien de ses autres camarades. Il ne savoit, sur ce qui concernoit mon traitement, que ce qu'ils savoient tous. Aussi paroissoit-il plus sensible au plaisir de m'avoir guéri qu'à la gloire d'avoir fait une cure et obtenu la confiance d'un Blanc.

Pendant tout le tems de ma maladie, mes gens s'étoient piqués, à l'envi, des plus grandes attentions pour moi. Tant qu'avoient duré les alarmes, tous s'étoient abstenu de danses et de chants. Je n'avois point même entendu d'éclats de rire. Les mêmes soins eurent lieu pendant ma convalescence, sans que j'eusse besoin de donner à ce sujet aucun ordre; et ces fruits de l'amitié qu'on me portoit furent pour moi des jouissances délicieuses.

Epuisé de provisions, je n'en avois, parmi celles qui me restoient

encore, aucune que je pusse employer dans la circonstance comme aliment qui me convenoit. Je sus gré alors à Swanepoel d'avoir fait couver ma poule et de m'avoir donné des poulets. Ils me servirent, soit en rôti, soit pour bouillon ; et quand ils manquèrent, mes chasseurs se chargèrent de fournir ma cuisine de perdrix et d'autres oiseaux semblables.

Dès que j'avois pu me lever, je m'étois fait une loi de sortir de ma tente et de chercher à ranimer mes forces par quelque promenade, ou par un léger exercice. J'avois voulu voir le médecin qui m'avoit guéri. Ma première sortie fut pour connoître la plante qu'il avoit employée.

Rien de plus commun dans le pays. Elle s'y trouve par-tout; et il me la montra tout autour de mon camp. C'est une espèce de sauge, haute d'environ deux pieds, qui a la même odeur à-peu-près que notre sauge ordinaire, mais dont la feuille est plus lisse et moins chagrinée. Quant à sa fleur, nous étions dans la saison où elle commence à se sécher, et je n'ai guère pu m'assurer de sa couleur. Cependant je la crois bleue.

Swanepoel, lors qu'il vit cette plante, crut la reconnoître sans peine. Il m'assura qu'elle étoit également très-commune au Cap et dans les Colonies, et qu'on l'y connoissoit sous le nom hollandois *saaly* (sauge). Mais les botanistes ont compris, sous cette dénomination générale de sauge, tant de plantes différentes que j'ignore à quelle famille doit se rapporter le saaly du Cap.

Les colons ne l'employant jamais dans les maux de gorge, qui sont un des fléaux de leur climat, il est probable qu'ils n'en connoissent point les vertus; ou plutôt il est probable que Swanepoel, séduit par la ressemblance de quelques caractères extérieurs des deux plantes, s'est trompé, et que le saaly namaquois n'est pas le même que le saaly des Colonies.

D'un autre côté, je serois porté à croire que ce dernier diffère, pour l'odeur et le goût, de la sauge commune d'Europe ; et voici la raison qui me le fait présumer. Parmi les nations européennes qui font le commerce de la Chine, il y en a une qui, achetant dans

ce royaume beaucoup de thé, y donne en échange des feuilles de sauge. Par un effet de cette estime que dans tous les pays on porte à tout ce qui vient de loin, le Chinois recherche avec plus d'empressement encore cette feuille étrangère qu'en Europe certains peuples recherchent la sienne; et c'est-là un commerce dans lequel il y a deux cents pour cent, à gagner.

Mais ce que les François ne savent pas, et ce qu'il leur est impardonnable d'avoir ignoré si long-tems, c'est que jusqu'ici ce sont leurs provinces méridionales où s'achète cette sauge, vendue si cher à l'extrémité de l'Asie. On connoît très-bien au Cap le profit immense qu'offre ce genre de spéculation. On y a du saaly en grande abondance. D'où je conclus que si ce saaly avoit les propriétés de la sauge de France, la nation dont je parle l'exporteroit de préférence en Chine, puisqu'elle y gagneroit bien plus considérablement encore.

Quoiqu'il en soit de cette spéculation, la plante qui m'avoit guéri de mon esquinancie est également salutaire pour la guérison des plaies. C'est ce que m'assura mon esculape. Mais il ajouta que pour faire aboutir la plaie et la mettre en état de se cicatriser, il lui falloit joindre au cataplasme une certaine quantité d'une graisse quelconque. Cette onctuosité, disoit-il, étoit absolument nécessaire, pour que le remède produisît quelque effet; sans elle il devenoit inutile.

N'est-ce pas une chose étrange et bien inconcevable que dans cette multitude innombrable de plantes qui couvre la surface du globe, il y en ait si peu de connues, et que dans le jardin de botanique, par exemple, le plus complet et le mieux fourni, on en compte à peine trois cent cinquante qui offrent à l'homme un médicament ou une nourriture, tant pour lui que pour les animaux qu'il a rendus domestiques et qu'il élève? Mais ce qui doit étonner bien plus encore, c'est que dans ce petit nombre de plantes utiles, s'il en est dont la découverte ait été pour nous vraiment importante, cette découverte a presque toujours été due à des Sauvages, ou même à des animaux.

Ma maladie et ma convalescence avoient duré vingt jours ; pendant ce tems, mes gens ne s'étant point écartés de ma tente, et n'ayant pu par conséquent aller au loin chasser la grosse bête, ils avoient été réduits à vivre de mes moutons. De ma bergerie, il ne restoit plus une seule bête; toutes se trouvoient mangées, et je me voyois obligé de me faire un nouveau troupeau.

Heureusement, à deux ou trois lieues de mon camp, il y avoit, près du même torrent du Kaussi, une horde chez laquelle j'étois venu, l'année précédente, et qui pouvoit me fournir les nouveaux moutons dont j'avois besoin. Parfaitement rétabli, il m'étoit aisé de m'y rendre en peu d'heures ; et c'est ce que je fis, après avoir récompensé, ainsi qu'il étoit en moi, le Namaquois auquel je devois la vie.

Le chef vint à ma rencontre. Il avoit sur la poitrine un hausse-col, et sous son kros une canne à pomme de cuivre, dont on n'appercevoit que l'extrêmité. A ce signe d'esclavage et d'autorité, qui annonçoit un capitaine hottentot institué par le gouvernement, je reconnus visiblement que j'allois entrer dans les Colonies ; mais à l'air humble et soumis de cet homme, je reconnus plus aisément encore un être accoutumé à obéir et à ramper. Le ton de supplication, qu'il prit en me parlant, m'annonça d'abord qu'il venoit se plaindre, ou de ses sujets, ou de ses voisins. Je ne me trompai qu'en un point. Il se plaignit des uns et des autres.

Ceux des Colons qu'il inculpoit étoient Van der Westhuisen, ce père de Klaas Baster, chez lequel j'avois logé à mon passage, et Engelbrecht, son beau-frère. Les gardiens du troupeau de la horde avoient laissé, par négligence, échapper quelques-unes de leurs bêtes à cornes. Elles s'étoient avancées sur le domaine de Van der Westhuisen; et celui-ci, avec sa fille, dont j'ai parlé ailleurs, les avoit tuées à coups de fusil.

A ce procédé violent et inique, je reconnoissois très-bien l'esprit des Colons. Mais il faut avouer pourtant que la première faute en étoit aux gardiens. Naseep, c'étoit le nom de l'imbécile chef, avoit voulu en faire ses reproches à ceux-ci. Dans leur colère, ils lui

avoient arraché son bâton de commandement, et, l'en frappant à outrance, le lui avoient cassé sur le dos. Tel étoit le respect que les hordes soumises à l'autorité du gouvernement hollandois, portoient au capitaine qu'il plaçoit à leur tête. Le pauvre Naseep tira de dessous son kros la canne qu'il avoit reçue pour un autre usage ; et en effet, je vis qu'il ne lui en restoit plus que la moitié.

Un moment après, les gens de la horde arrivèrent pour se plaindre de lui. A son tour, il se plaignit d'eux tous ; et alors commença un tumulte effroyable. A travers tout ce chamaillis de récriminations, il m'étoit impossible de rien entendre. Tout ce que je pouvois en conclure, c'est que tous avoient des torts. Mais qu'y faire ? Je n'étois plus en pays libre. Où l'autorité commande, ses loix, bonnes ou mauvaises, doivent être respectées. De tous côtés on m'adressoit des plaintes ; et dans ma situation, je ne pouvois plus que les écouter et les faire parvenir à l'administration. En vain, on me témoignoit du respect ; n'ayant que des conseils à donner, quel fruit devois-je attendre de ma médiation ?

S'il est vrai que le bonheur contribue à rendre les mœurs plus sociables et plus douces, il est également vrai aussi que l'oppression doit aigrir le caractère et changer les hommes en bêtes féroces. Ces haines, ces discordes qui régnoient entre les malheureux Sauvages me paroissoient excusables. Persécutés par les Colons, leurs voisins, qui, ayant des armes à feu, en abusoient contre eux ; malheureux, dépouillés, pouvoient-ils n'être pas irrités par tant d'injustices et d'outrages ? Dans leur fureur, ils s'en prenoient à leur chef, qui en étoit fort innocent ; ils se querelloient entre eux, et devenoient les uns pour les autres de vrais forcénés.

Ce n'étoit point seulement de bestiaux tués ou volés que se plaignoit la horde. On l'avoit dépouillée par la force d'une partie de son territoire. Le vaste domaine qu'occupoit Van der Westhuisen avec sa famille, celui sur lequel s'étoit établi son beau-frère Engelbrecht, n'étoient que des propriétés usurpées. Non seulement ces deux Colons l'en avoient chassée ; mais ils travailloient encore journellement à s'emparer de ce qui lui restoit, et principalement

de la Fontaine des Lys, sur les bords de laquelle elle avoit bâti son kraal.

C'étoit dans ce dessein qu'ils la harceloient et la tourmentoient sans cesse ; se flattant qu'à force de tracasseries et de dégoût, ils la forceroient de s'éloigner et d'aller s'établir ailleurs. Ainsi, après mille vexations, après avoir perdu une partie de leurs troupeaux, ces pauvres Sauvages se voyoient encore au moment d'être chassés de la terre qui les avoit vu naître, et réduits à chercher au loin un asyle où ils pussent rester inconnus à ces Blancs qu'ils avoient tant de raisons de maudire.

Le cœur me saignoit au récit de tant d'horreurs ; mais, encore une fois, quel remède pouvois-je y apporter ? La horde me supplia de voir les deux familles usurpatrices et de leur parler. Je le promis ; quoique d'avance je fusse assuré d'échouer dans ma négociation.

Mes lecteurs me demanderont ici pourquoi Naseep ne s'étoit point adressé directement au gouvernement, pour obtenir justice et réparation. Je lui en fis la question ; mais à son tour il me fit une réponse, à laquelle je m'attendois, et qui me prouva que si l'administration a publié des loix favorables aux Sauvages, elle n'a point pris encore les moyens nécessaires pour leur exécution.

En supposant qu'une horde, qui veut se plaindre, ne fût point arrêtée par l'éloignement des lieux et les difficultés d'une très-longue route, quel espoir auroit-elle, en arrivant au Cap, de faire parvenir ses réclamations auprès d'un gouvernement, entouré de Blancs qui presque tous, ne vivant que d'abus et intéressés à le tromper, arrêtent la vérité au passage, ou ne la lui transmettent qu'altérée et défigurée entièrement.

D'ailleurs, par un autre genre d'oppression plus odieux encore, il est presque impossible aux malheureux supplians de pénétrer jusqu'à la ville. Les Colons, ayant tous le même intérêt, ils se soutiennent tous les uns les autres. Quelque injustice qu'ait commis l'un d'eux, il est assuré d'être appuyé généralement. La députation de la horde qui est en marche pour se plaindre de lui, se trouve

arrêtée à chaque pas. On la poursuit, on lui tend des embuches. A chaque habitation, c'est un danger nouveau. Enfin, si elle ne retourne sur ses pas, elle court risque d'être exterminée toute entière.

Voilà ce qu'avoit éprouvé Naseep et ses gens, quand, sur la première usurpation de Van der Westhuisen, ils étoient venus demander justice. Pouvois-je espérer, d'après cette fatale expérience, qu'ils oseroient venir la réclamer une seconde fois, ou que les deux familles, enhardies par le succès de leur iniquité, s'en désisteroient sur mes remontrances ?

Dans ces circonstances fâcheuses, il ne me restoit qu'à consoler la horde; c'est-à-dire, à l'exhorter à la patience, et à lui débiter tous ces lieux communs de resignation et de ménagemens, auxquels celui qui les répète n'a pas plus de foi que ceux qui les écoutent.

Je me fais un devoir d'insérer ici les principaux détails de cette affaire, et mon but doit être respecté. Mon second voyage parviendra en Hollande, ainsi que le premier y est parvenu. Comme le premier, peut-être, il sera lu par plusieurs des administrateurs de la Compagnie; et peut-être entreprendront-ils de remédier à des abus qu'ils ne connoissent pas, et qu'assurément ils n'ont pas l'intention de maintenir.

Lorsqu'à mon retour en Europe, et à mon arrivée à Amsterdam, je m'avisai de dire, à l'un d'eux, que le Cap manquoit de petit numéraire, et que le commerce intérieur des Colonies souffroit de cette disette; aussitôt, et sans délai, l'administration, ainsi que je l'ai déja dit ailleurs, fit frapper pour deux ou trois cents mille livres de différentes petites monnoies, en argent, dont l'envoi fut ordonné, avant même que je susse leur fabrication. Je ne doute point que, dès qu'elle sera instruite du genre d'injustices que je viens de dévoiler, elle ne s'empresse de les réparer et de les prévenir par des loix sages, et qu'elle n'applaudisse au zèle pur d'un voyageur qui, ayant dit le bien sans flatterie, publie le mal sans malignité.

Malgré les pertes qu'avoit faites la horde, elle possédoit encore de nombreux troupeaux. Naseep me pria même d'accepter deux bœufs,

quatre

quatre moutons et une vache grasse. Je refusai les bœufs ; mais je reçus la vache et les moutons, et les destinai au festin du soir. Mon dessein étoit qu'il y eût une fête ; et je me flattois que la joie adouciroit beaucoup les haines.

Je ne me trompai point. A peine eut-on égorgé les animaux que les danses commencèrent. Elles durèrent toute la nuit et firent oublier les querelles du jour. Le lendemain matin, je vis tout le monde rapatrié. On s'étoit même réconcilié avec Naseep. Il est vrai que ce chef avoit fait quelques avances. Parmi les cadeaux que je venois de lui faire, étoit un rouleau de tabac. Il l'avoit, à l'instant même, distribué, par portions égales, entre tous ses gens; et cette libéralité inattendue lui avoit regagné tous les cœurs.

Avant de partir, j'achetai les moutons qui m'étoient nécessaires; puis, jaloux d'acquitter la promesse que j'avois faite de parler aux deux familles usurpatrices, je me rendis chez Engelbrecht.

Cet homme parut me revoir avec plaisir, et il me fit même beaucoup d'accueil. Mais avant de répondre à sa politesse, je crus devoir le prévenir sur le motif de ma visite et lui annoncer tout l'intérêt que je prenois à la cause des Sauvages. Il se disculpa, en me faisant observer que ce n'étoit pas lui qu'ils accusoient d'avoir tué leurs bœufs. A l'entendre, il n'y avoit de coupable que les Van der Westhuisen. Et quant au domaine qu'il possédoit, si c'étoit une usurpation, il ne falloit pas la lui reprocher, puisqu'il ne le tenoit que de son beau-frère qui le lui avoit cédé.

D'après de pareilles explications, je vis qu'il n'y avoit ni réparation ni accommodement à espérer. En conséquence, je ne crus pas devoir rester plus long-tems, et je continuai ma route. Mais aux premiers pas que fit l'attelage de mon charriot, Engelbrecht, s'appercevant que j'avois deux mauvais timoniers, il m'offrit de m'en donner deux autres, à choisir parmi tous ses bœufs si je voulois lui céder, en échange, un de mes chevaux.

A la vérité, mes timoniers ne valoient rien ; et cent fois ils avoient failli à briser et culbuter ma voiture. Cependant, le marché qu'on me proposoit étoit désavantageux pour moi ; quoique je n'eusse

plus besoin de deux chevaux, puisque j'étois sur le point de rentrer au Cap; mais chacun d'eux valoit plus que les deux meilleurs bœufs d'Engelbrecht; on ne pouvoit leur reprocher qu'une grande maigreur, suite des fatigues excessives de la route. Du reste, ils se portoient très-bien, et ils avoient sur-tout le pied sain et le sabot en bon état.

Cette expression de sabot en bon état surprendra la plupart de mes lecteurs. Elle a besoin d'une explication.

Pour l'entendre, il faut savoir que, ni au Cap, ni dans les Colonies, on ne ferre jamais les chevaux. Telle est la dureté de leur corne que quelque route qu'ils fassent, ils ont toujours le pied franc. Aussi, quoique le pays ait des maréchaux, ces gens n'y servent qu'à panser l'animal en maladie, ou à monter les voitures.

Cette propriété d'un sabot indestructible et inaltérable tient-elle à la nourriture du cheval? je ne le crois pas. On le nourrit, comme les chevaux de certaines contrées de l'Europe, d'orge, de paille, ou de fourrages en verd. Il ne diffère d'eux qu'en ce qu'il ne mange pas d'avoine: sorte de grain qui, ne réussissant pas en Afrique, n'y est pas cultivée.

Tient-elle au climat? ou lui seroit-elle commune avec les chevaux arabes dont il tire son origine? je n'oserois l'assurer. Mais ce que j'assure, c'est que les miens, après environ quinze mois de voyage, après des chasses forcées, après des routes toujours faites sur des roches et des cailloux, ou dans des chemins détestables, rapportoient néanmoins leur sabot aussi sain et aussi entier que le jour où ils avoient quitté le Cap.

Le besoin que j'avois de timoniers me fit néanmoins conclure le marché; et je pris, avec ceux-ci, la route de l'habitation de Van der Westhuisen, quoique je ne me flattasse pas plus de réussir auprès de ce vieillard, gouverné par sa femmes, que je ne l'avois fait auprès de son beau-frère. Sa maison n'étoit éloignée que de deux lieues et demie. Mais à peine eus-je fait trois ou quatre cents pas que, dans une descente, un de mes nouveaux bœufs, emporté par le poids du charriot, s'abattit.

Cet accident n'avoit point de quoi m'étonner. Mainte fois il étoit arrivé ; et l'on doit s'y attendre lorsqu'on voyagera sur des terrains sans route. Dans ces cas-là, les conducteurs arrêtoient la roue de devant, pour empêcher l'animal d'être écrasé. Cette fois-ci, ils n'en eurent pas le tems. Elle lui passa sur le corps, et lui cassa la cuisse.

Le mal étant sans remède, je donnai ordre qu'on dételât le timonier blessé, en l'abandonnant sur place, et qu'on le remplaçât par un des miens. Mais l'autre, ne voyant plus auprès de lui son camarade, refusa de tirer avec le nouveau venu. On eut beau employer, pour vaincre sa résistance, tous les moyens possibles, ils n'eurent aucun succès. Après bien du tems et des peines perdus, ils fallut le dételer à son tour, et marcher, comme auparavant, avec mes deux anciennes bêtes.

Ainsi, de mon troc, il me restoit un bœuf, devenu inutile ; et j'avois un cheval de moins.

Les trocqueurs de bestiaux hottentots, qui m'accompagnoient, furent les seuls à s'applaudir de l'aventure. Le timonier abandonné devenoit pour eux une très-bonne aubaine. Aussi restèrent-ils en arrière pour s'en accommoder. Peut-être intérieurement eussent-ils été fort aises que, de tems en tems, jeusse ainsi défrayé leur cuisine.

Je n'avois plus que pour une heure de chemin, quand j'apperçus, dans un vallon, une hutte hottentote, totalement isolée, et près de laquelle paissoit un troupeau. Je m'avançai vers la case, et fut fort surpris d'y trouver une grande demoiselle, fort jolie. C'étoit cette fille de Van der Westhuisen, dont j'ai parlé ailleurs ; celle-là même qui, pendant plusieurs jours, avoit tenu tête aux buveurs les plus intrépides, en sablant aussi tranquillement qu'eux l'eau-de-vie de Pinard.

Chasseuse infatigable, elle pouvoit, à cheval, forcer une grande gazelle à la course. Paroissoit-il des Boschjesman ; elle s'armoit d'un fusil, se mettoit à leur poursuite, et les fusilloit par-tout où elle les trouvoit. Si elle croyoit avoir à se plaindre de quelque horde, elle la traitoit comme les Boschjesman. Aussi étoit-elle redoutée à la ronde.

En ce moment, cette fille habitoit la hutte solitaire du vallon, et gardoit les moutons et les bœufs de son père, ayant pour tout meuble une natte et un fusil. Je la reconnus sans peine. Pour moi, qui me montrois à elle alors avec une barbe de quatorze mois, elle eut plus de difficulté de me reconnoître au premier abord.

Je la quittai après avoir passé quelques momens dans sa hutte, et regagnai l'habitation du père, où je fus reçu avec toutes les démonstrations de l'amitié. Voyant sur mon visage pâle et défait que je sortois d'une maladie, ils m'offrirent obligeamment de passer quelque tems chez eux. J'acceptai avec d'autant plus de plaisir que depuis ma convalescence je m'étois mis au régime du lait pour toute nourriture, et que mes vaches étant tarries pour la plus part, m'en donnoient peu.

Ce fut pour la première fois que je revis du pain; il y avoit un an, lors de mon séjour dans cette même famille, que je n'en avois goûté; je trempai avec délice celui qu'on me donna, dans un lait aussi frais qu'il étoit pur, et ce repas simple et frugal me parut exquis.

Klaas Baster avoit été fort bien reçu de sa famille et même de sa belle-mère. Cet accueil lui fit plaisir, en ce qu'il lui donnoit lieu d'espérer que la réconciliation que je lui avois ménagée dureroit encore après mon éloignement.

Tout contribuoit, dans ce retour, à effacer le souvenir de mes fatigues et les contrariétés auxquelles j'avois si souvent été exposé. La verdure et les fleurs couvroient ces champs autrefois inanimés et stériles; mes regards reposoient avec douceur sur cette terre ravivée et féconde. A jamais rassuré pour mes troupeaux, quelque route que je choisisse, je résolus de changer la mienne, et de prendre, pour me rendre au Cap, un autre chemin que celui que j'avois pris pour en venir.

Outre le plaisir de parcourir et de connoître un pays nouveau, j'avois encore l'espoir de trouver dans mes chasses de quoi augmenter mes collections.

Je tournai donc au sud-ouest, et après quatorze lieues de mar-

che, pour lesquelles j'employai trois jours, j'arrivai sur le *Groene-Rivier* (la Rivière Verte). Mais combien je me trompai encore dans ces rêves de mon imagination !

Le premier objet que je vis à mon arrivée fut des fumées d'éléphant, encore tièdes. Elles m'annonçoient qu'il y avoit près de là quelques-uns de ces animaux. Je pris avec moi Swanepoel ; et, sans perdre de tems, j'allai, tandis qu'on campoit, les chercher et suivre leur piste. A me voir partir ainsi, suivi d'un seul homme, on eût dit qu'il s'agissoit de tuer un lièvre ou un lapin. Précédemment je n'eusse point osé jouer de pareils jeux ; mais insensiblement on s'aguerrit, et les plus grands dangers deviennent alors des aventures ordinaires.

Nous n'eûmes pas fait trois cents pas que nous apperçumes cinq éléphans, arrêtés au milieu des arbres qui bordoient la rivière. Chacun de nous visa le sien ; chacun de nous l'abattit, et les trois autres s'enfuirent. Au bruit du coup, mes chasseurs accoururent ; et ils trouvèrent mon vieux Swanepoel qui, regardé jusques-là par eux comme un bon homme, propre seulement à garder mes poules, les nargua, en leur montrant l'éléphant qu'il venoit de tuer, et leur demanda s'ils feroient un plus beau coup de fusil ?

Les animaux morts étoient deux mâles, de même taille et de même grosseur à peu près, hauts chacun d'environ dix pieds. C'est la grandeur ordinaire des éléphans d'Afrique ; ceux qui ont onze à douze pieds sont assez rares. Cependant ceux-ci n'étant point de même âge, leurs défenses étoient fort inégales. Celles de l'un pesoient de soixante-dix à quatre-vingt livres, tandis que celles de l'autre n'en pesoient que trente-cinq à quarante.

Ce qui me prouvoit encore mieux la différence d'âge, c'est que ces défenses plus lourdes étoient pleines, à peu de chose près, et que les autres étoient creuses intérieurement jusqu'aux deux tiers de leur longueur. Enfin, le plus vieux des animaux avoit ses mâchelières presqu'usées, et l'autre les avoit bien conservées et entières. L'ivoire des vieux éléphans étant plus compact et plus lourd, il

a plus de valeur, et se vend aussi plus cher. D'ailleurs, par sa compacité même, il prend un plus beau poli; il a plus de blancheur et est moins sujet à jaunir.

La Rivière Verte étoit couverte d'oiseaux aquatiques, de toute espèce, et particulièrement de pélicans, de flamans et d'oies sauvages. Je trouvai aussi le bihorreau, le héron pourpre et huppé, le héron commun et la cicogne brune; tous, de la même espèce et ne différant en rien de ceux d'Europe.

Les éléphans morts me procurèrent beaucoup d'oiseaux de proie. Je m'étois construit, à portée des cadavres, une petite cabane en feuillages, dans laquelle je venois me cacher pour attendre ceux de ces volatiles qui viendroient y chercher pâture et les dévorer. Du matin au soir, ils descendoient par centaines, et j'abattois ceux qui me paroissoient mériter la préférence.

Pendant le séjour que je fis sur la Rivière Verte, je changeai plusieurs fois de campement, et parcourus ainsi un espace de huit ou dix lieues sur ses bords. Je les quittai enfin, et gagnai ceux du *Swarte-doorn* (l'Epine-noire), au lieu même où j'avois rencontré Pinard pour la première fois. J'y passai la nuit; et le lendemain je me dirigeai vers les montagnes que nous avions au sud; nous eûmes les chemins les plus affreux pour mes voitures. Nous arrivâmes, après six heures d'une marche pénible, aux pieds d'une chaîne de monts arides, dont les roches nues et rougeâtres, pittoresquement groupées les unes sur les autres, offroient le coup-d'œil le plus bisarre et le plus singulier; mais aucunes n'étoient aussi propres à servir de retraite aux Boschjesman. En les voyant, je me disois à moi-même que je devois me tenir sur mes gardes; et cependant, malgré ma défiance, je fus trompé.

On travailloit à établir le camp. Moi, pendant ce tems, ayant apperçu quelques pics d'une espèce, rare que j'ai nommée picroc, je les suivis, et me trouvai insensiblement sur un des sommets, d'où je plongeois sur mon camp et le dominois.

Tout à coup, j'entends, en signe d'alarme, tirer trois coups de ma grosse carabine. Je promène mes yeux de toutes parts, et

vois, d'un côté, mes gens courir en désordre; et de l'autre, des Boschjesman, qui, ayant enlevé mes bœufs, leur faisoient enfiler une gorge dans laquelle ils alloient bientôt disparoître.

Je descends très-précipitamment de la montagne, et trouve, en arrivant au pied, Klaas qui accouroit à toute bride m'avertir du malheur. Il me donne son cheval. Je le monte, je le pousse au galop vers la gorge ; mais à peine a-t-il fait cinquante pas qu'il s'abat dans un trou de porc-épi, et me jette sur le côté. Ma chûte est si rude qu'en me relevant je ne puis faire usage de mon bras, et crois avoir l'épaule gauche démise. Klaas vient à moi. Je lui dis de monter le cheval, et je m'en retourne au camp, hors d'état de ne rien faire dans cette aventure, et laissant à mes gens le soin de s'en tirer comme ils pourroient. Elle ne se termina qu'à la nuit, et j'appris, avec douleur, que deux des Boschjesman avoient été tués; tous mes bœufs volés furent ramenés, à l'exception de trois, dont nous ne nous apperçumes que le lendemain lors du départ.

Pour éviter que les voleurs ne fissent une tentative semblable, je partis au point du jour ; et, par une marche de six ou sept heures dans la même direction que la veille, j'arrivai à un endroit où je fus rencontré et reconnu par quelques Hottentots de la horde de Klaas Baster. Ils nous apprirent que cette horde avoit quitté les montagnes du Namero, et qu'elle s'étoit établie à cinq lieues du poste où je me trouvois.

Le Baster étant encore avec moi, je ne pouvois, d'après la reconnoissance que je lui devois pour les services importans qu'il m'avoit rendus, me dispenser d'aller le remettre entre les bras de sa femme, de ses enfans et de ses amis. Je me rendis donc dans la horde. Son retour y causa une joie inexprimable ; et elle fut d'autant plus grande qu'on nous croyoit morts et qu'on avoit désespéré de nous revoir jamais. C'étoit même dans cette persuasion qu'on avoit cru pouvoir se déplacer et aller s'établir ailleurs.

Les gens de la horde m'apprirent une nouvelle qui me fit plus de plaisir encore que la première ; c'est que le bon Schoenmaker étoit également descendu des montagnes, et qu'il avoit établi son

camp dans les environs. Empressé de revoir ce brave homme que j'estimois tant et à qui j'avois tant d'obligations, je me rendis près de lui et le serrai dans mes bras avec l'affection la plus tendre.

Plein de reconnoissance pour les services qu'il s'étoit piqué de me rendre, je n'avois pas besoin d'un nouveau motif pour m'intéresser à lui. Mais j'avoue que je ne pus le voir entouré de ses femmes et de ses enfans comme un bon père et un bon mari, sans me sentir encore plus porté à le servir autant qu'il seroit en moi.

Je lui parlai du plan que j'avois formé de solliciter sa grâce auprès du gouvernement, et de lui obtenir la permission de rentrer dans la Colonie. Il me remercia, avec attendrissement, de la bonne volonté que je lui témoignois. Mais, quoiqu'il se confiât beaucoup sur l'amitié dont l'honoroit le colonel Gordon; quoiqu'il montrât plus de confiance encore dans le zèle qui m'animoit, il ne comptoit nullement sur cette grâce, dont jusqu'à présent, disoit-il, on n'avoit point encore vu d'exemple.

Je le rassurai de mon mieux, en lui protestant de toute la chaleur que je mettrois dans mes sollicitations. Celle qu'il m'avoit inspirée pour le moment, étoit même telle que, ne doutant plus du succès, je lui annonçai que bientôt il recevroit de mes nouvelles, et le prévins de se tenir prêt à partir au premier avis.

Il écoutoit, non sans verser des larmes, mes promesses consolantes. Mais la crainte qu'elles échouassent prédominoit en lui; et son imagination, tourmentée depuis si long-tems d'inquiétudes continuelles, lui présentoit mille monstres que j'avois de la peine à détruire et que lui-même n'osoit combattre.

Pour écarter ces idées noires et le rassurer davantage, je portai son esprit sur un autre objet. Je lui parlai de son petit hermitage près de l'Orange, et lui racontant mon aventure avec le voyageur que j'avois rencontré, je lui dis que j'avois pris sur moi de disposer du lieu, en faveur de cette malheureuse famille; ne doutant pas, d'après les témoignages d'amitié qu'il m'avoit donnés, qu'il ne confirmât un don fait sans son aveu. Il l'approuva en effet, sans hésiter.

« Lorsque

« Lorsque j'arrivai, me dit-il, dans ces déserts, j'étois, comme « vos protégés, sans asile et sans ressource. Le malheur m'a rendu « sensible au malheur. Je m'applaudis du bon usage que vous avez « fait de ma petite propriété sur les bords de l'Orange. Puisse cet « asile conserver long-tems et le souvenir de son fondateur et le « souvenir de celui qui l'a consacré par un bienfait! »

Klaas Baster m'avoit accompagné chez Schoenmaker. Me voyant prêt à reprendre ma route vers le Cap, il me demanda la permission de retourner auprès des siens, et j'y consentis d'autant plus volontiers que désormais il me devenoit inutile. Avant de nous séparer, je lui donnai en présent une certaine quantité de poudre et de plomb, des verroteries pour sa femme et ses enfans, et deux de mes chiens qu'il avoit pris en affection pendant notre route.

N'ayant pas de chemin plus commode pour mes voitures que de leur faire prendre celui de la Rivière des Eléphans, j'envoyai en avant ma caravane et mes charriots, avec ordre de reprendre les mêmes voies que celles que nous avions tenues en venant, et de m'attendre, avec mes charriots, sur les bords de ce fleuve. Pour moi, qui me proposai de parcourir le pays et de rejoindre l'Eléphant par une route différente, je m'enfonçai dans les montagnes, et ne m'associai que six de mes Hottentots et quelques chiens.

Nous n'emportions avec nous que de la poudre et du plomb; résolus de coucher à la belle étoile et de vivre uniquement de notre chasse.

La première nuit, nous couchâmes sur la crête des montagnes sur l'emplacement d'un des kraals de Klaas Baster. Nous y eûmes beaucoup à souffrir du froid. Accoutumés depuis long-tems aux chaleurs de la plaine, nous étions devenus très-sensibles à la température froide de ces hautes montagnes; et le pis de notre situation, c'est que nous manquions absolument de bois sec pour allumer du feu. Heureusement que le lieu, ayant eu long-tems des troupeaux, avoit beaucoup de bouzes desséchées qui nous donnèrent une matière combustible, dont la chaleur douce nous défendit de la rigueur du froid.

Un autre malheur encore fut que, par notre défaut absolu de provisions, nous n'avions pour vivre que le produit de notre chasse. Or, le gibier manquoit dans ces montagnes. En trois jours, nous ne trouvâmes à y tuer qu'une gazelle kainsi: ce qui, pour sept personnes, faisoit une mince provision. Enfin, notre disette devint telle que, dans l'après-dîner du troisième jour, manquant totalement de nourriture, il fut résolu que chacun de nous iroit de son côté et chasseroit pour son propre compte.

Klaas, par attachement pour moi, voulut m'accompagner. Nous rapportâmes trois pics et six alouettes. Mes chasseurs eussent pu mieux faire que nous encore, en allant tirer des damans; mais avides d'un gibier plus considérable, ils négligèrent cette ressource, pour chercher des gazelles. Tous revinrent à vide, et doublement affamés tant par le jeûne précédent que par l'exercice violent et forcé qu'ils venoient de faire.

Je regrettois beaucoup de ne pouvoir partager avec eux le produit de ma chasse. Mais à peine suffisant pour Klaas et pour moi, comment eût-il satisfait à cinq autres personnes?

C'est dans cette occasion que j'ai vu tout ce que peut produire d'effrayant ce besoin terrible qu'on appelle faim. J'ai entendu dire à un naturaliste célèbre, Romée de Lisle, dont nous pleurons la perte récente, que, pendant le siège de Pondichéri, en 1761, il s'étoit vu réduit à regarder comme un bonheur d'avoir pu acheter au poids de l'or un vieille culotte de peau, qu'il partagea, par humanité, avec trois officiers de ses amis. Il restoit à mes cinq Hottentots la peau de notre gazelle. Au défaut de tout autre aliment, ils s'en emparèrent; et sans aucun préparatif, la faisant griller avec son poil, telle qu'elle étoit, ils la dévorèrent toute entière.

L'odeur de ce poil brûlé répandoit autour du brasier une infection qui me soulevoit le cœur. Mes affamés en paroissoient rebutés eux-mêmes. Néanmoins je les voyois tirer et arracher, à l'aide des dents et des mains, ce cuir dégoûtant. Dans d'autres circonstances, les convulsions dont leur répugnance accompagnoit

ces efforts m'eussent peut-être paru risibles. Dans celle-ci, elles me déchirèrent l'ame, et me donnèrent une idée des extrémités affreuses auxquelles peut réduire la faim.

La position où nous nous trouvions me fit regretter d'avoir quitté ma caravane ; car, pour peu que nous fussions encore obligés de tirer sur des petits oiseaux pour vivre, nous ne devions pas tarder à manquer de munitions, ce qui nous auroit mis dans le plus cruel embarras ; mais heureusement qu'ayant gagné dans l'est, nous apperçûmes, dans la plaine de l'autre côté des montagnes, plusieurs habitations de Colons. Cette vue rejouit mes mangeurs de peau. Nous descendîmes et gagnâmes la plus voisine, où nous n'arrivâmes qu'à la chûte du jour. Aussitôt que nous fûmes apperçus on nous prit pour des Boschjesman ou pour des voleurs, qui venoient attaquer et piller la maison ; on lâcha sur nous les chiens, et peu s'en fallut même qu'on ne nous reçut à coups de fusil.

Ma meute heureusement arrêta et contint celle de la maison. Le maître lui-même étant accouru au bruit et m'ayant reconnu pour un Européen, fit rentrer ses gens et ses chiens, et vint au devant de moi. Il avoit entendu parler de mon voyage. Dès que je me fus nommé, il me fit des excuses et me pressa d'entrer chez lui. Je le priai de faire donner aux miens quelque nourriture. Il se prêta généreusement à ma demande, et nous accueillit même avec tant d'amitié que je passai la nuit dans son habitation.

A mon départ, je voulus m'acquitter envers lui ; mais, non content de refuser tous les témoignages de ma reconnoissance, il donna encore à mes gens, pour les provisions de leur route, un pain, avec un quartier de mouton. Quant à moi, comme il m'avoit vu ne manger que du beurre, il en avoit fait battre du frais, et me pria d'en accepter un pot.

Je regagnai les montagnes, parce que de leurs sommets pouvant découvrir cette Rivière des Eléphans où devoit être arrivée ma caravane, il m'étoit plus aisé de me diriger dans ma route. Nous eûmes encore trois jours de marche, sans autre intérêt qu'une nuit passée près d'une belle source, chargée de ces arbustes dont les

fruits sont nommés dans le pays *wolfs-gift* (poison des loups).

Ce nom leur vient de la propriété qu'ils ont, étant torréfiés, de faire mourir les animaux carnassiers qui en mangent. On les grille, comme le café. On les pulvérise de même, et l'on en saupoudre des viandes, qu'on expose, pendant la nuit, à la voracité de ces animaux. C'est sur-tout pour l'hienne et le jackal qu'est destiné cet appât. Dès qu'ils en ont mangé, ils enflent prodigieusement, et meurent plus ou moins promptement, selon la quantité qu'ils en ont pris. Enfin, nous appercûmes de grands arbres qui, par leurs sinuosités, paroissoient border une rivière. Ne doutant pas que ce ne fut la Rivière des Eléphans, nous descendîmes les montagnes pour nous rendre sur ses rives. D'après mon estime, je ne croyois pas, à beaucoup près, être remonté si haut et rejoindre cette rivière tant au-dessus de l'habitation de Van Zeyl, où j'avois donné rendez-vous à ma caravane; mais étant certain que nous devions l'avoir dépassée, nous descendîmes le fleuve et en deux campemens nous nous trouvâmes à la maison de Van Zeyl, où tout mon monde et mes voitures m'attendoient depuis trois jours.

Ma caravane étoit fort diminuée. Les troqueurs hottentots, après avoir passé la rivière, s'étoient rendus dans leurs hordes respectives, et n'avoient laissé au camp que deux des leurs, chargés de m'attendre, pour recevoir de moi, soit en argent, soit en nature, la valeur du tabac qu'ils m'avoient vendu sur l'Orange.

J'eusse désiré le leur rendre en nature, afin de leur épargner l'embarras d'aller dans les Colonies en acheter d'autre; mais pour cela, il me falloit en acheter moi-même. L'habitation de Van Zeyl en manquoit; mais j'appris que j'en trouverois près de là, chez un autre Colon. Je m'y rendis à cheval, et y fis une provision, au prix exorbitant d'un escaling de Hollande la livre, (12 sous de France). Après quoi, quitte envers mes compagnons de voyage, je me rendis au *Heere-logement;* cette grotte tapissée naturellement par un arbre énorme, et que j'ai décrite ailleurs.

Tout étoit verd dans ce canton, comme dans ceux que je venois de parcourir. Bien différens par conséquent de ce qu'ils étoient à mon

premier passage ; mais les Colons voisins, dans le dessein d'épargner les pâturages de leurs propriétés, y avoient fait conduire leurs troupeaux ; et ces troupeaux y étoient si nombreux que tout s'y trouvoit dévasté. Les gardiens m'assurèrent même que si, pour retourner au Cap, je suivois la route ordinaire, j'éprouverois par-tout le même inconvénient pour mes bêtes ; et ils me conseillèrent de prendre, plus au sud-ouest, par *Verloore Valley* (le Lac Perdu), où, les pâturages ayant moins souffert, je devois nécessairement trouver plus de ressources.

Dans l'impatience où j'étois de regagner le Cap, ce détour, qui alloit me coûter plusieurs journées de marche, me contrarioit beaucoup. Néanmoins, forcé par la nécessité, il fallut m'y résoudre. En deux jours j'arrivai dans le Verloore Valley, grand lac qui n'est séparé de la mer que par une lisière, peu considérable, de dunes de sable.

Le lac et ses bords étant couverts d'oiseaux de toute espèce, je me flattois d'y trouver, pour la collection de mon cabinet, de quoi me dédommager des contrariétés de la route. En effet, j'y vis non seulement tous les oiseaux que je venois de rencontrer sur la Rivière Verte, mais encore les foulques d'Europe, différentes espèces de grèbes, spécialement celle qui est connue des naturalistes sous le nom de grèbes cornus, enfin, une espèce particulière de manchots.

Celui-ci porte une aigrette de plumes étroites et longues, dont les côtés de sa tête et ses yeux sont couverts, et qu'il baisse ou releve à volonté. Cette même espèce de manchots se retrouve aux Terres magellaniques, où elle a été vue par le célèbre Bougainville, qui en parle sous le nom de manchot sauteur. Buffon en donne une courte description sous le même nom, et le représente ensuite dans ses planches enluminées, sous celui de manchot huppé de Siberie.

Il se trouvoit aussi sur le même lac une grande quantité de manchots d'une autre espèce, la même que celle dont j'ai déja parlé étant dans la baie de Saldanha ; ces manchots ont sur le corps une graisse très-abondante. Je ne doute pas que si les Colons du voisi-

nage s'adonnoient à la chasse de cet oiseau, ils ne fissent de sa graisse un objet de commerce extrêmement lucratif. Le profit en seroit même d'autant plus assuré que les manchots sont très-multipliés sur les parages de l'ouest, et qu'ils sont si peu farouches qu'ils se laissent assommer sans se déranger, et se font même prendre à la main. Ceci annonce qu'avec de l'adresse et de l'industrie on pourroit trouver, pour cette chasse, des moyens peu dispendieux; qu'il seroit aisé d'y épargner la poudre et le plomb, et que par conséquent elle deviendroit très-avantageuse.

Mon séjour au Verloore Valley me procura une grande quantité d'oiseaux aquatiques de différentes espèces, notamment la poule sultane, qui y est très-abondante et de plus un excellent manger. Le lac fourmille enfin de tous les oiseaux d'eau que l'on trouve répandus çà et là dans tout le reste de cette partie du monde : c'est le vrai séjour pour un ornithologiste qui désire faire en peu de tems une collection complette de tous les palmipèdes et oiseaux de rivage de l'Afrique. Je m'y procurai aussi une charmante espèce de petit faucon huppé, qui ne vit que de crabes et de poissons, qu'il pêche comme l'orfraye, le balbusard et le milan. Je passai onze jours entiers sur les bords de ce lac, et j'y préparai cent trente-deux individus, tant grands que petits. Je ne pouvois suffire enfin à la grande quantité d'oiseaux que mes chasseurs m'apportoient journellement, et je n'avois pas le plaisir d'en tuer un seul moi-même tant j'étois occupé à leur préparation.

Me voyant aussi près de la baie de Sainte-Hélène, je voulus la visiter. En conséquence, je donnai ordre à mes gens de gagner le Swart-Land, et de m'y attendre. Swanepoel fut chargé de cette conduite. Il devoit déposer ma caravane chez mon ami Slaber, où je donnai rendez-vous à ma troupe; mais lui, il avoit ordre d'aller, sans m'attendre, au Cap, annoncer à mes amis mon retour, et y chercher les lettres qui, depuis quinze mois d'abscence, pouvoient être arrivées à mon adresse. Pendant ce tems, je me proposois de voir la baie de Sainte-Hélène, que je ne connoissois point, et dont j'étois trop près pour ne point me faire un reproche à moi-même, si je manquois à la connoître.

Je ne pris encore, pour me suivre dans ce voyage, que les chasseurs qui venoient de m'accompagner dans ma dernière excursion. Arrivé à la baie, je la visitai toute entière, et parcourus toutes ses sinuosités. Kolbe, qui n'étoit pas plus géographe que naturaliste, et qui n'avoit pas plus vu Sainte-Hélène que les Colonies, dit que le Berg-Rivier se décharge au nord de cette baie; et c'est ainsi qu'il le représente dans sa carte. Kolbe se trompe ici, comme en mille autres endroits. Le Berg a son embouchure dans la partie sud de Sainte-Hélène; d'ailleurs cette baie est, en général, mal placée dans toutes les cartes maritimes; sa position diffère de plus de quinze minutes en latitude.

Cette rivière, que j'ai remontée assez haut, est obstruée par des forêts de roseaux, dans lesquelles viennent se retirer et se cacher les hippopotames. Le gouvernement, craignant qu'on y détruisit ces amphibies et voulant y en conserver l'espèce, en a défendu la chasse, sous peine d'une amende pécuniaire. Il en seroit de ce réglement comme de tant d'autres; et probablement il ne seroit pas mieux observé, si des difficultés locales n'en assuroient l'exécution. Mais l'impossibilité de pénétrer à travers ces forêts de roseaux en éloigne les chasseurs; et cet obstacle assure plus la propagation des hippopotames que des ordonnances presque toujours enfreintes et dont on est certain d'appaiser la rigueur avec 25 ou 30 rixdalers.

Après avoir visité la baie de Sainte-Hélène, je me rendis, en suivant le rivage de la mer, dans celle de Saldanha. Cette baie, ainsi que celle de Sainte-Hélène, étoient toutes deux remplies de cachalots. J'en comptai, dans la seule anse de Hoetjes-Bay, trente-deux qui jouoient ensemble. Il est plus qu'étonnant que les gouverneurs du Cap n'aient jamais pensé à cette branche de commerce, qui certainement seroit très-lucrative; mais il faudroit en concéder l'exploitation aux Colons, en réservant seulement pour la Compagnie quelques droits sur cette pêche. Il faut espérer que le gouvernement hollandois sentira un jour la nécessité de s'occuper sérieusement de cette intéressante colonie; il ne s'agit simplement que de ne pas

mettre d'entraves aux spéculations des habitans et de ne pas enchaîner leur industrie, et bientôt cette partie de l'Afrique deviendra la plus florissante du monde entier.

En quittant Saldanha, je marchai vers l'habitation de mon vénérable ami Slaber. Son aimable et bonne famille, prévenue de mon retour par les gens de mes charriots, et instruite de mon arrivée par un de mes chasseurs envoyés en avant, vint à ma rencontre. Je fus surpris de ne pas voir mon bon ami Slaber au milieu de ses enfans. Ils m'apprirent que, depuis mon départ, attaqué d'une dissenterie cruelle, il ne tenoit presque plus à la vie. Souvent, pendant mon absence, il s'étoit inquiété de moi et avoit demandé de mes nouvelles. Il eût désiré, avant de mourir, m'embrasser une fois encore; et quand il avoit vu Swanepoel et Klaas arriver sans moi, son cœur s'étoit alarmé. Mais on l'avoit rassuré sur mon retard, et il m'attendoit avec impatience.

Cependant on m'annonça que dans son état de dépérissement et de marasme il se trouvoit tellement changé que j'aurois peine à le reconnoître; et comme on craignoit que son état ne fit sur moi une impression trop vive, qu'au premier aspect il me seroit impossible de dissimuler, on me pria de contenir ma surprise et de ne point l'allarmer en pure perte.

J'entrai dans sa chambre, en affectant une joie qui certes étoit bien loin de mon cœur. Je feignis même de ne regarder sa maladie que comme une incommodité fort légère; et après lui en avoir dit quelques mots, sur lesquels je n'attendis pas même sa réponse, je parlai du superbe taureau que j'avois troqué pour lui dans mon voyage, et que mes gens avoient dû lui offrir de ma part.

Il parut peu sensible à ce présent que j'apportois de si loin, tant ses douleurs l'avoient déja détaché de la terre et de toute affection mondaine. Il parloit de sa fin, bien prochaine à la vérité. La dissenterie au Cap est une maladie funeste à tous les âges, à tous les tempéramens; mais elle est mortelle aux vieillards, et je ne m'appercevois que trop que mon meilleur ami alloit périr.

Swanepoel, en revenant du Cap, m'apportoit des nouvelles de

mes

mes amis et des lettres d'Europe; entre autres, une de mon respectable ami Boers, qui m'annonçoit son arrivée en Europe, après la traversée la plus heureuse. Non content de m'avoir été aussi utile pendant son séjour au Cap, il m'apprenoit qu'il m'avoit de nouveau recommandé à tous ses amis, et plus particulièrement au nouveau fiscal Serrurier, dont le zèle et l'amitié ne se sont jamais démentis à mon égard, pendant mon séjour en Afrique. Toutes les personnes de ma connoissance m'invitoient à revenir au plutôt à la ville. M. et Mme. Gordon sur-tout m'écrivoient sur cela les choses les plus amicales: ils exigeoient qu'à mon arrivée j'acceptasse un logement chez eux.

Parmi mes lettres, il y en avoit plusieurs de ma famille et de mes amis de France; mais il s'en trouvoit une, d'Amsterdam, qui bouleversa tous mes projets et tous les arrangemens que je méditois déja pour un troisième voyage dans les déserts d'Afrique. Celle-ci étoit de Temminck. Il me donnoit avis que bientôt il sortiroit des ports de Hollande un navire de la Compagnie, qui alloit à Madagascar pour la traite des Nègres. Le bâtiment devant relâcher au Cap pour se rafraichir et prendre des vivres, il m'étoit aisé de m'aboucher avec le capitaine, et de m'embarquer avec lui pour Madagascar.

D'après le goût que j'avois pour les voyages, mon ami s'étoit bien imaginé que je saisirois avidement l'occasion de connoître cette île célèbre, la plus grande du monde connu. Lui-même, prévenant mes désirs, avoit fait avec le capitaine les arrangemens qu'il croyoit les plus convenables, et par sa lettre il m'en donnoit avis.

Je fus infiniment sensible à cette prévenance aimable, aussi conforme à mes goûts que sagement combinée. A la vérité, ce nouveau projet ne s'accordoit pas avec l'autre. Mais outre que je trouvois l'occasion de connoître une nouvelle terre; outre que j'aurois le tems nécessaire pour la parcourir, puisque le navire, par l'objet de sa destination, devoit faire quelque séjour dans l'île, il m'étoit aisé, à mon retour au Cap, de reprendre mon premier dessein. Je renonçai donc, pour le moment, à visiter de nouveau l'intérieur de l'Afrique, et ne m'occupai plus que des dispositions

à faire pour l'autre plan : dispositions d'autant plus faciles que mon ami m'en avoit applani toutes les difficultés.

Dans ce nouvel arrangement il ne me falloit plus ni charriots, ni chevaux, ni attelages de bœufs, ni enfin tout cet attirail et cette suite qui jusques-là m'avoient été nécessaires. Mes bœufs me devenant inutiles, ce fut le premier objet dont je cherchai à me défaire. Fort amaigris et n'étant guère propres au service du trait, dans l'état d'épuisement où ils étoient, je les fis offrir au boucher de la Compagnie ; cet homme vint lui-même et me les paya 7 rix-dalers la pièce, environ 30 livres de France.

Je donnai deux vaches à la femme de Klaas, qui, m'ayant suivi dans mon voyage, m'avoit servi pour le blanchissage de mon linge et souvent pour ma cuisine. J'en donnai deux aussi à Swanepoel. Enfin, j'offris mes chèvres aux demoiselles Slaber ; mais celles-ci ne les acceptèrent que comme un dépôt, et s'engagèrent à me les rendre, dans le cas où, entreprenant un nouveau voyage, je pourrois en avoir besoin.

Dans ce troupeau étoient une chèvre et un bouc, achetés par moi dans le pays des Namaquois, à la prière et pour mon ami Liewenberg, du canton des Vingt-Quatre-Rivières. J'eus la satisfaction de les lui remettre moi-même. Je me souvenois des bouteilles de jus de citron qu'à mon passage m'avoit données ce brave homme, de l'amitié qu'il s'étoit empressé de me témoigner, et des deux beaux oiseaux que ses fils m'avoient procurés.

Quoique mon présent fût peu de chose en lui-même, il y fut d'autant plus sensible que c'étoit précisément ce qu'il m'avoit demandé et ce qui pouvoit lui être le plus agréable. Je partageai ensuite entre mes braves Hottentots tous les objets dont je n'avois plus besoin.

Ainsi, débarrassé de tout ce qui me devenoit inutile, j'arrêtai mes comptes avec tous les gens de ma troupe, et leur donnai rendez-vous au Cap pour y recevoir leur paiement. Quoique chacun d'eux brûlât d'envie de revoir sa horde et de rentrer dans sa famille, cependant ils me témoignèrent tous du chagrin de me quitter.

Moi, de mon côté, quoique j'eusse à me plaindre de la plupart d'entre eux, je ne les vis point partir sans attendrissement.

Mon projet me rappeloit au Cap; et mes soins, quelque sincères, quelque affectueux qu'ils fussent, devenoient inutiles auprès d'un malade, dont l'état déplorable ne laissoit aucun espoir. J'embrassai, pour la dernière fois, le meilleur des hommes, celui à qui j'avois les plus grandes obligations et que j'aimois tendrement. Lui-même me dit le dernier adieu; et, en effet, quelque tems après, j'appris que sa respectable famille avoit à pleurer sa mort.

Enfin, après une absence de seize mois, passés dans les déserts d'Afrique, j'arrivai au Cap, où M. et Mme. Gordon m'attendoient. Je fus reçu comme un ami, un frère, un fils, ce qu'on a de plus cher, et jamais l'amitié de ces hôtes bienfaisans ne s'est démentie un seul instant. Le témoignage de ma reconnoissance se prolongera aussi long-tems qu'on lira mes voyages; et le besoin de se soumettre aux vérités qu'ils contiennent, quelqu'offense qu'elles puissent porter à l'orgueil d'autrui, suffit pour en consacrer la durée.

Mon premier soin, dès que j'eus ma liberté, fut de m'informer s'il y avoit dans le port quelque vaisseau qui s'apprêtât à mettre à la voile pour l'Europe. Il s'en trouvoit un, dont je profitai pour écrire à M. Temminck, et le remercier de ce qu'il avoit fait pour moi. Je lui annonçai que j'étois résolu d'accepter son offre généreuse, et que je n'attendois que l'arrivée du vaisseau négrier qui devoit me conduire à Madagascar. Je fis passer le même avis à ma famille; et ne songeai plus qu'à mon départ.

Je n'avois pas négligé le pauvre Schoenmaker. Dès le lendemain de mon arrivée, j'avois cherché à intéresser M. Gordon au sort de ce malheureux déserteur. Le colonel, plein d'amitié pour lui, m'avoit protesté de sa bonne volonté à l'obliger. En conséquence, j'envoyai au proscrit un exprès, pour lui dire de se rendre incessamment à la ville. Il y vint. M. Gordon et moi, nous le conduisîmes chez le gouverneur, auprès de qui nous sollicitâmes sa grâce; et celui-ci l'accorda à l'instant même. Il me quitta pour retourner dans les déserts faire ses dernières dispositions, et revint ensuite habi-

ter la Colonie, où bientôt il gagna l'amitié de ses voisins et épousa une de leurs filles : chose assez rare dans un pays où les soldats et les matelots sont généralement peu considérés du Colon.

Pendant mon séjour au Cap, le vaisseau négrier arriva dans la rade; il m'apportoit des lettres de mon ami Temminck, qui me réitéroit encore tout ce qu'il m'avoit déja écrit précédemment au sujet du voyage de Madagascar; m'invitant à le faire, et ne doutant point de l'agrément que me procureroit le capitaine de vaisseau, qui lui avoit les plus grandes obligations; mais je ne tardai point à m'appercevoir que mon ami s'étoit trompé à l'égard de cet homme qui me prouva, par sa conduite, le peu d'envie qu'il avoit que je fisse avec lui cette traversée. Ne voulant pas m'exposer au désagrément certain, de faire un pareil voyage avec un homme qui craignoit aussi visiblement que je ne gênasse apparemment ses projets de commerce, je renonçai, pour l'instant, à Madagascar. D'autres chagrins vinrent encore éloigner ce projet, et je n'y songeai plus. L'Europe alors attira toutes mes pensées. Je me dégoûtai tout à fait des voyages, jusqu'au tems où, renonçant aux hommes, trompé par eux, outragé même dans mes sentimens les plus purs, j'aurois de nouveau à soupirer après un désert, et me verrois condamné à ne le plus embrasser qu'en songe.

Enfin, l'occasion de partir se présenta. Les vaisseaux de la Compagnie hollandoise, de retour des Indes, devoient incessamment regagner leurs différentes destinations; je sollicitai un passage qui me fut accordé. Il y avoit en rade cinq vaisseaux destinés pour l'Europe, il s'agissoit de savoir sur lequel je pourrois m'embarquer avec tous mes effets. L'un de ces vaisseaux ramenoit de la Chine, un ancien supercargue de la Compagnie, qui avoit avec lui sa femme et ses enfans. J'avois quelquefois rencontré ces personnes dans les sociétés du Cap; je m'applaudissois en songeant que j'allois les posséder tout à fait et pour un long-tems. Il est si doux de tromper les ennuis d'une longue traversée par les charmes d'une compagnie aimable, et de pouvoir reposer, de tems en tems, sa vue sur un joli visage, lorsqu'on n'a à contempler que l'eau et le ciel et

de sales matelots. Tel devoit être mon sort; tel du moins étoit mon espoir. Le mari me trouva apparemment trop empressé pour un pensionnaire, et sans me refuser ouvertement, il m'assura que je serois si mal, il refusa avec tant d'obstination d'embarquer mes caisses avec moi, qu'il me contraignit à renoncer sérieusement à le suivre. Moins courtisan cette fois qu'avare de mes richesses, je n'eusse jamais consenti à me séparer d'elles; elles furent donc portées sur un autre bord, et le capitaine se vit débarrassé de mes importunités. Le malheureux me donnoit la vie et ne savoit pas qu'il alloit la perdre,

Je montai *le Gange*, qui étoit commandé par le capitaine Paardekooper. Nous appareillâmes de False-Baye, le 14 juillet 1784, accompagnés par quatre autres vaisseaux de la Compagnie. A peine nous étions hors de cette baye, que les vents contraires nous poussèrent dans le sud; là, une tempête horrible nous accueillit, un affreux coup de vent nous jeta jusqu'au trente-septième degré de latitude sud. Je sentis véritablement combien les Portuguais ont eu raison d'appeler cette pointe méridionale d'Afrique *Cap des Tourmentes*. Dans ces lieux d'effroi nous perdîmes deux hommes que les vagues balayèrent de dessus le pont. Vainement on fit tous les efforts pour leur donner du secours; vingt fois ils furent engloutis sous d'énormes montagnes d'eau; ils périrent. Notre vaisseau très-vieux avoit beaucoup à souffrir; il faisoit eau de toutes parts, et quelque soin qu'on prit de l'étancher dans la suite, nous ne pûmes faire moins que d'en conserver une voie durant tout le voyage.

Notre triste position dura onze jours entiers; tems bien long quand chaque minute vient nous offrir des fantômes de mort. Dans une de ces nuits d'horreur, l'un de nos vaisseaux avoit tiré plusieurs coups de canon en signe de détresse; le lendemain au point du jour, quelle fut notre douleur lorsque cherchant des yeux *le Middelbourg*, ce vaisseau qui m'avoit rejeté de son sein, nous ne le revîmes plus. Certain qu'il avoit été englouti, j'adressai au ciel, pour la jeune épouse du supercargue, une

comptant à chaque instant avoir moi-même pour tombeau le même gouffre. Cependant nous eûmes le bonheur de doubler ce cap, si redoutable aux marins. Le 10 août, nous passâmes à la vue de Sainte-Hélène, et le 25 du même mois, nous coupâmes la ligne par les trois cent cinquante-huit degrés de longitude.

Durant la route, je ne portois jamais la vue en arrière sans revoir en idée le malheureux *Middelbourg;* quel affreux moment, me disois-je, quand toute cette famille sera descendue sous les flots ! Je croyois entendre les derniers cris de cette mère infortunée, mêlés aux derniers cris de ses pauvres enfans. Hélas ! cette heure affreuse n'avoit point encore sonné pour eux ; elle les attendoit au port.

Les quatre vaisseaux marchoient de conserve et sans se perdre de vue les uns les autres. Nous nous permettions même, lorsque le tems étoit calme et qu'on pouvoit mettre les chaloupes en mer, de nous faire, d'un bord à l'autre, des visites d'amitié.

Si le vent et la mer trop houleuse interdisoient ce genre de commerce, on en employoit un autre, celui de l'écriture et des lettres ; et c'étoient des hirondelles de mer et des mouettes qui nous servoient de couriers.

Battus par les vents et fatigués, ces animaux venoient se reposer sur nos vergues, où il étoit aisé à nos matelots d'en prendre quelques-uns. Nous leur attachions aux pattes de petits billets ; puis leur donnant la volée et les effrayant par nos cris, pour les empêcher de se percher sur notre vaisseau, nous les obligions d'aller se reposer sur un autre. Là, ils étoient saisis de nouveau par l'équipage, et on nous les renvoyoit de la même manière, chargés de la réponse à nos billets. Ce stratagême curieux a je ne sais quoi de gracieux et de tendre qui me transporte en d'autres régions, et c'est une des circonstances de mes voyages que je me rappelle toujours avec un nouveau plaisir.

A trois cent cinquante-cinq degrés de longitude, dix degrés quinze minutes de latitude nord, nous fumes saisis d'un calme qui nous arrêta quelque tems ; et alors je fus témoin d'un phénomène

qui, connu des matelots de l'équipage, étoit nouveau pour moi.

Un énorme poisson plat, du genre des raies, vint nager autour de notre vaisseau. Il différoit cependant de la raie ordinaire, en ce que sa tête, au lieu de se terminer en pointe, formoit un croissant; et qu'à chaque bout du demi cercle sortoient deux espèces de bras fort allongés que les matelots appeloient cornes, et qui, larges de deux pieds à leur naissance, n'avoient que cinq pouces à leur extrémité. On me dit que ce monstre s'appeloit *diable de mer*.

Quelques heures après, avec celui-ci, nous en vîmes deux autres, dont l'un, excessivement grand, fut jugé par l'équipage avoir cinquante ou soixante pieds de large. Chacun d'eux nageoit isolément, et chacun étoit entourré de ces petits poissons qui précèdent ordinairement les requins, et que, par cette raison, les gens de mer ont nommés pilotes. Enfin, tous les trois portoient sur chacune de leur cornes un poisson blanc, de la grosseur du bras, long d'environ dix-huit pouces, et qui paroissoit être là comme en faction.

On eût dit que les deux vedettes ne se plaçoient ainsi que pour veiller à la sûreté de l'animal, pour l'avertir des dangers qu'il couroit, et diriger ses mouvemens par les leurs. S'approchoit-il trop près du vaisseau; ils quittoient leur poste, et nageant avec vivacité devant lui, ils l'obligeoient de s'éloigner. S'élevoit-il trop au-dessus de l'eau; ils passoient et repassoient sur son dos, jusqu'à ce qu'il se fut enfoncé davantage. Si, au contraire, il enfonçoit trop; alors ils disparoissoient, et on cessoit de les voir, parce que sans doute ils le touchoient en-dessous; comme, dans l'occasion précédente, ils l'avoient touché en-dessus; aussi le voyoit-on aussitôt remonter vers la surface de la mer et les deux factionnaires reprenoient leur poste, chacun sur leur corne.

Pendant trois jours que dura le calme et que nous restâmes immobiles, faute de vent, le même manège se répéta mainte fois sous nos yeux, et il fut le même pour chacun des trois monstres.

J'eusse fort désiré qu'on eût pu en prendre un, et qu'il m'eût été

permis de l'examiner à mon aise; mais quand j'en fis la proposition aux matelots, ils la traitèrent de chose impossible. Cependant, m'étant avisé de promettre douze bouteilles de vin à celui d'entre eux qui réussiroit, leur ardeur s'éveilla; et cette tentative à laquelle ils voyoient de l'impossibilité ne leur parut plus alors que difficile.

Tous coururent aux harpons; et chacun, s'armant du sien, prit poste pour le lancer. Un d'eux, placé sous le beaupré, et plus heureux que les autres, atteignit au dos un des trois poissons; puis, après avoir filé sa corde pour lui laisser pendant quelque tems la liberté de se débattre, il finit par le ramener peu-à-peu vers le flanc du navire, à fleur d'eau. Dans cet état, l'animal ne faisoit pas le moindre mouvement, et nous ne doutâmes plus que nous le prendrions facilement; mais un seul harpon ne suffisant point pour le hisser, d'autant plus qu'il étoit peu enfoncé, on lui en lança à la fois une quinzaine qui l'amarrèrent fortement. Enfin, on l'entoura de plusieurs cables, et on le hissa sur le pont.

Celui-ci étoit le plus petit des trois; et il n'avoit, dans sa plus grande largeur, que vingt-huit pieds, sur vingt-un de long, depuis l'extrémité des cornes jusqu'à celle de la queue. Cette queue, grosse en proportion du corps, avoit vingt-deux pouces de longueur.

La bouche, placée absolument comme celle de la raie, étoit assez large pour avaler facilement un homme tout entier.

Quant à la peau, blanche sous le ventre, elle avoit sur le dos les couleurs brunes qui sont propres à la raie.

Enfin, on estima que l'animal pouvoit peser au moins deux mille.

Il avoit sur son corps une vingtaine de petits rémoras, qui en occupoient les différentes parties, et qui s'y étoient si bien attachés qu'en hissant l'animal ils ne s'en séparèrent point, et furent pris avec lui.

Quelques naturalistes ont écrit que la tête du rémora, dans sa partie inférieure, est gluante, et revêtue de rugosités et d'aspérités semblables à celles de la lime. Selon eux, c'est par les deux moyens réunis, de sa glu et de ses pointes, qu'il se tient cramponné aux autres poissons.

« Qu'on

« Qu'on se figure une rangée transversale de dix-neuf lames « tranchantes et dentelées, qui partent immédiatement du bour- « relet de la machoire inférieure, dit un autre naturaliste ; telle est « la partie qui sert au rémora pour s'attacher. »

Cette description est exacte, en ce qui regarde la forme et le nombre des lames dentelées; mais elle est fautive en ce qu'elle les place à la partie inférieure de la tête, tandis qu'elles se trouvent à la partie supérieure. Aussi, quand le rémora veut s'attacher, est-il obligé de se renverser sur le dos et de se tenir le ventre en haut.

J'ignore si les deux poissons blancs qui se plaçoient sur les bras du diable de mer, et qui sembloient lui servir de pilotes, étoient également du genre des rémoras. Ce que je puis assurer, c'est qu'ils avoient l'air de se cramponner tout aussi fortement sur les deux extrémités des bras dont j'ai parlé, et dont ils ne bougeoient pas, malgré leur mouvement continuel. J'observerai cependant, que si ces poissons blancs portent cette même plaque qui sert au rémora pour se cramponner sur les autres poissons, au moins étoit-elle placée en-dessous du corps, et non par-dessus ; puisque l'animal se tenoit dans sa situation naturelle, et qu'il n'avoit pas besoin de se renverser pour s'attacher à son poste.

Il eût été intéressant pour moi que ces deux-ci fussent restés chacun sur la partie qu'ils occupoient, et qu'ils se fussent laissés prendre avec le gros poisson. J'aurois eu alors le tems de les examiner ; mais au moment où le premier harpon fut lancé, ils lachèrent prise et disparurent.

Je me flattois au moins que peut-être on pourroit attrapper quelqu'un de ceux qui servoient de vedettes aux deux autres poissons ; car les deux monstres, malgré tout le bruit qu'avoit occasionné notre capture, ne s'étoient pas éloignés. On employa, vis-à-vis des conducteurs, différentes sortes d'amorces ; mais ce fut en vain : aussitôt que l'ameçon tomboit à l'eau, ils venoient le reconnoître et retournoient tout aussitôt à leur poste.

Je ne me rappelle point en ce moment qu'aucun naturaliste ait parlé de ces rémoras blancs. Cependant d'autres voyageurs que

moi en ont eu connoissance ; je citerai à ce sujet Dubadier, connu en histoire naturelle par la collection la plus rare et la plus complète des crustacées des Antilles. A son dernier voyage, ce naturaliste avoit vu, par les quarante-cinq degrés latitude nord, et les trois cent trente trois de longitude, une pareille raie, accompagnée de ses deux pilotes blancs, qui pouvoit avoir vingt-cinq à trente pieds de large. Il en avoit pris le dessin ; j'avois pris également celui des raies que j'avois vues. En les comparant, j'ai reconnu aisément qu'elles étoient de la même espèce.

Le cours de notre traversée n'offroit rien de bien remarquable, que les vents contraires qui nous battoient avec constance. Nous fûmes même, par les trente-trois degrés de latitude, assaillis encore par une tempête furieuse. La crainte que notre voyage s'allongeât trop, fit diminuer la ration d'eau à tout l'équipage. Le 4 octobre, nous passâmes à la vue des îles désertes de Flores et Corves, dont nous longeâmes la côte à la porté du mousquet.

Le 9 du même mois, un homme sauta à la mer ; il fut impossible de le sauver, tant elle étoit furieuse. Ce malheureux, en un moment, fut porté à une grande distance. Il nous tendoit les bras ; mais les vents nous entraînoient avec violence. Nous jetâmes à la mer plusieurs bariques vides et quelques cages à poulets ; mais cette opération ne put se faire assez vîte ; et quand il seroit vrai qu'il eût atteint quelqu'un de ces frêles appuis, nous n'aurions fait que prolonger son supplice et lui avoir donné vingt fois la mort.

Le 23 octobre, nous fîmes la rencontre de deux petits bâtimens françois qui revenoient de la pêche de la morue ; nous en achetâmes une forte provision pour toute notre flottile ; et ce secours vint fort à propos, car nos vivres étoient considérablement diminués et nous ne prenions depuis long-tems qu'une très-mauvaise nourriture. Ces deux pêcheurs, allant à Bayonne, et devant par conséquent arriver avant nous, se chargèrent de nos lettres. Je saisis cette occasion si favorable pour annoncer à ma famille et à mes amis de Hollande, ma prochaine arrivée.

Le 30, nous apperçûmes plusieurs débris d'un vaisseau ; entre

autres, un mat presque entier qui passa contre notre bâtiment. Ce triste spectacle nous annonça encore un malheur arrivé pendant le dernier coup de vent. Enfin, le 1 novembre, nous eûmes connoissance des côtes de l'Europe, où nous fûmes constamment battus des vents contraires, jusqu'à l'entrée du canal, où nous fîmes station avec plus de deux cents bâtimens, revenant de toutes les parties du monde, et que les vents contraires retenoient là aussi bien que nous. Mais quelle fut notre surprise lorsque le vaisseau que nous avions cru perdu sur le banc des Aiguilles, avec son équipage, *le Middelbourg*, fut reconnu dans ce nombre. Dans l'excès de ma joie, je voulois prendre un canot pour aller jusqu'à lui; mais la mer étoit impraticable pour un aussi frêle bâtiment; nul matelot n'auroit voulu me conduire. La mer étoit affreuse. Le malheureux *Middelbourg* me sembloit placé dans une situation plus défavorable encore que nous; il me sembloit à moi tout délabré; c'étoit un malade qu'une rechûte alloit infailliblement entraîner à sa perte. Triste pressentiment que personne ne vouloit partager avec moi, et que la destinée devoit vérifier le jour même.

A peine fûmes-nous entré dans le canal, qu'une brume épaisse s'éleva; elle devint à chaque instant plus compacte, et les vents les plus violens commencèrent à souffler; ils s'accrurent tellement que ni l'art de nos marins, ni la manœuvre la plus habile, ne purent rien contre sa violence. De lame en lame et par bonds précipités, nous nous vîmes portés sur les rochers. A peine si nous nous distinguions; un épais brouillard régnoit de toute part, comme si le ciel eût voulu nous dérober l'un à l'autre nos angoisses et le spectacle de vingt naufrages. Non-seulement nous avions à redouter les brisans, mais nous devions craindre encore de heurter contre quelque bâtiment; car le canal en étoit entièrement couvert. Je ne puis donner une idée de la fureur des vents déchaînés contre nous, qu'en disant que nos voiles, quoique roulées, et nos cordages étoient emportés en charpie. Cette fois je regardois ma mort comme inévitable, et je l'attendois en silence. Alors *le Middelbourg* se brisoit sur la côte, et l'époux, et l'épouse et les enfans

périssoient sans retour ! Alors périssoient vingt bâtimens que leur malheur entraînoit l'un vers l'autre ou contre les rochers. Un autre vaisseau de notre flotte, *la Hollande*, perdoit son gouvernail, qu'une lame venoit d'emporter. Devenu le jouet des vents et des vagues, hors d'état de se diriger, il nous faisoit des signaux de détresse, auxquels nous répondions par des signaux de mort. Pour surcroît d'infortune, la nuit vint nous surprendre au milieu de nos manœuvres toutes délabrées : *la Hollande* tira encore plusieurs coups de canon, et lorsque le jour revint, nous ne l'apperçûmes plus (1). Quant à nous, nous passâmes le canal, et, battus par la tempête, nous avançâmes vers l'île de Middelbourg, où nous jetâmes l'ancre à la vue de terre ; mais bientôt cette ancre et toutes celles que nous jetâmes successiment, furent cassées ; il nous fallut encore passer une terrible nuit, à louvoyer dans ces parages remplis d'écueils. Tout habile qu'étoit notre capitaine, il n'osoit prendre sur lui d'entrer, par le tems qu'il faisoit, sans un pilote côtier. Le capitaine du port, M. Intanker, ayant, de la ville de Middelbourg, apperçu notre détresse, eut le courage de monter une chaloupe, et vint, à travers cent périls, nous secourir. Il aborde, monte sur notre bord, s'empare du commandement, et nous conduit droit au port de Flessingue. Nous y fûmes portés par un coup de vent si furieux que nous marchions à la côte sans qu'aucune manœuvre pût nous détourner de cette direction. J'étois dans la chambre à l'arrière ; j'entendis crier : *Nous sommes perdus*. Je vole sur le pont. Nous touchions en effet ; mais le hasard nous avoit porté dans la vase ; cinquante pas plus bas nous étions brisés. Le vaisseau se coucha sur le flanc, et nous passâmes la nuit dans cette position.

Le jour reparut avec un tems plus calme ; vingt chaloupes vinrent nous remorquer et nous remirent à flot. Nous entrâmes enfin dans la rade de Flessingue, où nous mouillâmes, chose assez bi-

(1) J'ai appris depuis que ce bâtiment, par un miracle inconcevable, fut jeté dans un port d'Angleterre où il fut sauvé.

sarre, à côté du *Held Voltemade*, le même vaisseau qui m'avoit conduit au Cap de Bonne-Espérance, et que la Compagnie hollandoise avoit racheté des Anglois, qui, comme on sait, l'avoient pris, lors de son départ du Cap pour Ceilan. Dans la matinée même, nous reçûmes les commissaires de la Compagnie de Zélande : l'un d'eux m'apporta des lettres d'Amsterdam ; c'étoient les réponses à celles que j'avois remises en mer aux deux bateaux pêcheurs. M. Temminck m'avoit recommandé aux directeurs de la Compagnie, j'en reçus toutes sortes d'égards, et mes caisses furent respectées. A peine arrivé à terre, je louai une barque, au moyen de laquelle je me rendis sans délai, avec tous mes effets, à Amsterdam. J'allai me jeter dans les bras de mes bons amis Boers et Temminck. Quelques jours après, je partis pour Paris, où j'arrivai dans les premiers jours de janvier 1785, après une absence de cinq années : le seul tems de ma vie vraiment regretable, le seul du moins ou la lâcheté des hommes n'est point arrivée jusqu'à moi ; où j'ai pu braver avec sécurité et leurs injustices, et leurs bienfaits, et leur domination tyrannique.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

AVIS AU RELIEUR.

TOME PREMIER.

Planche 1	Habitation de Slaber,	*Page* 12
2	Vues des montagnes du Cap,	64
3	L'anhinga,	94
4	Campement au Heere-Logement,	112
5	Passage de la Rivière des Eléphans,	124
5 *bis.*	Campement à la horde de Klaas Baster,	162
6	L'euphorbe-concombre,	224

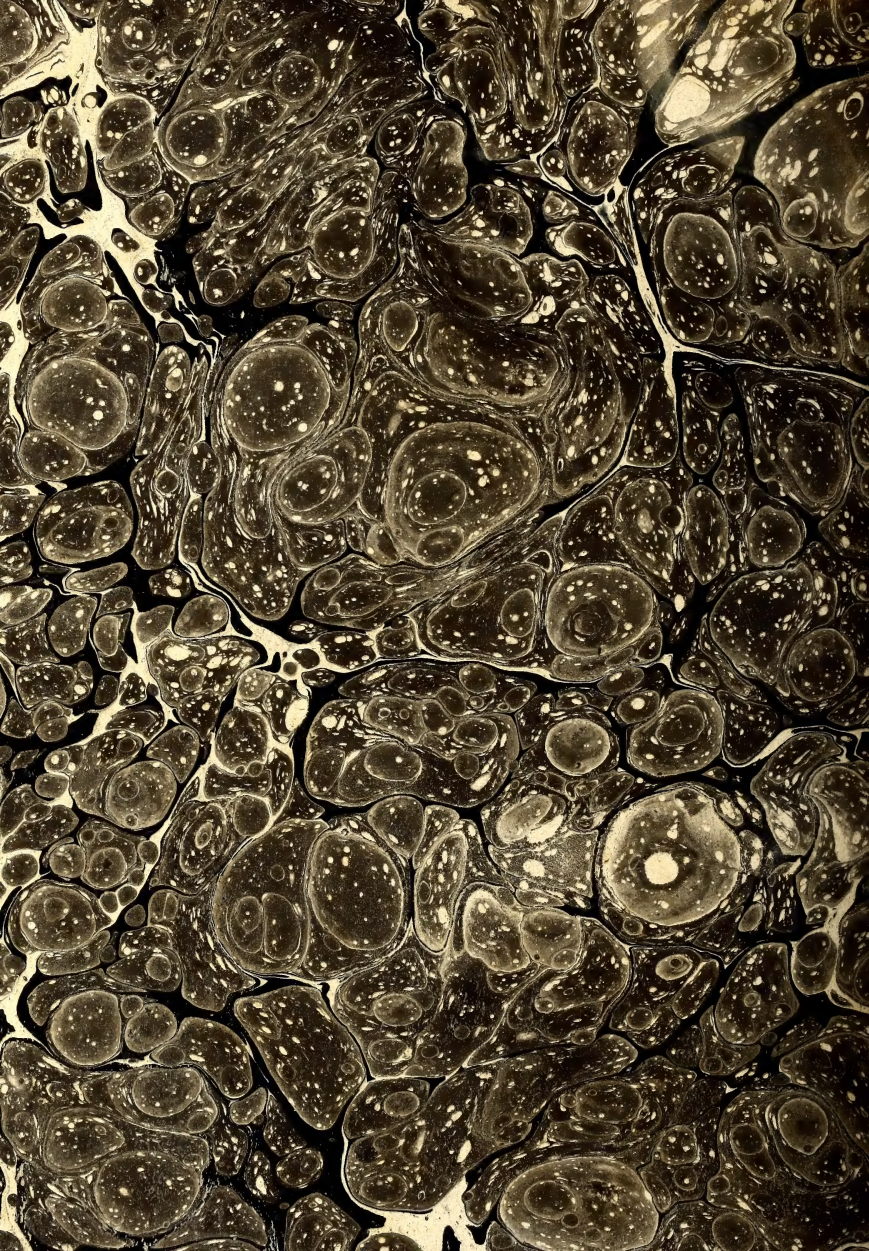
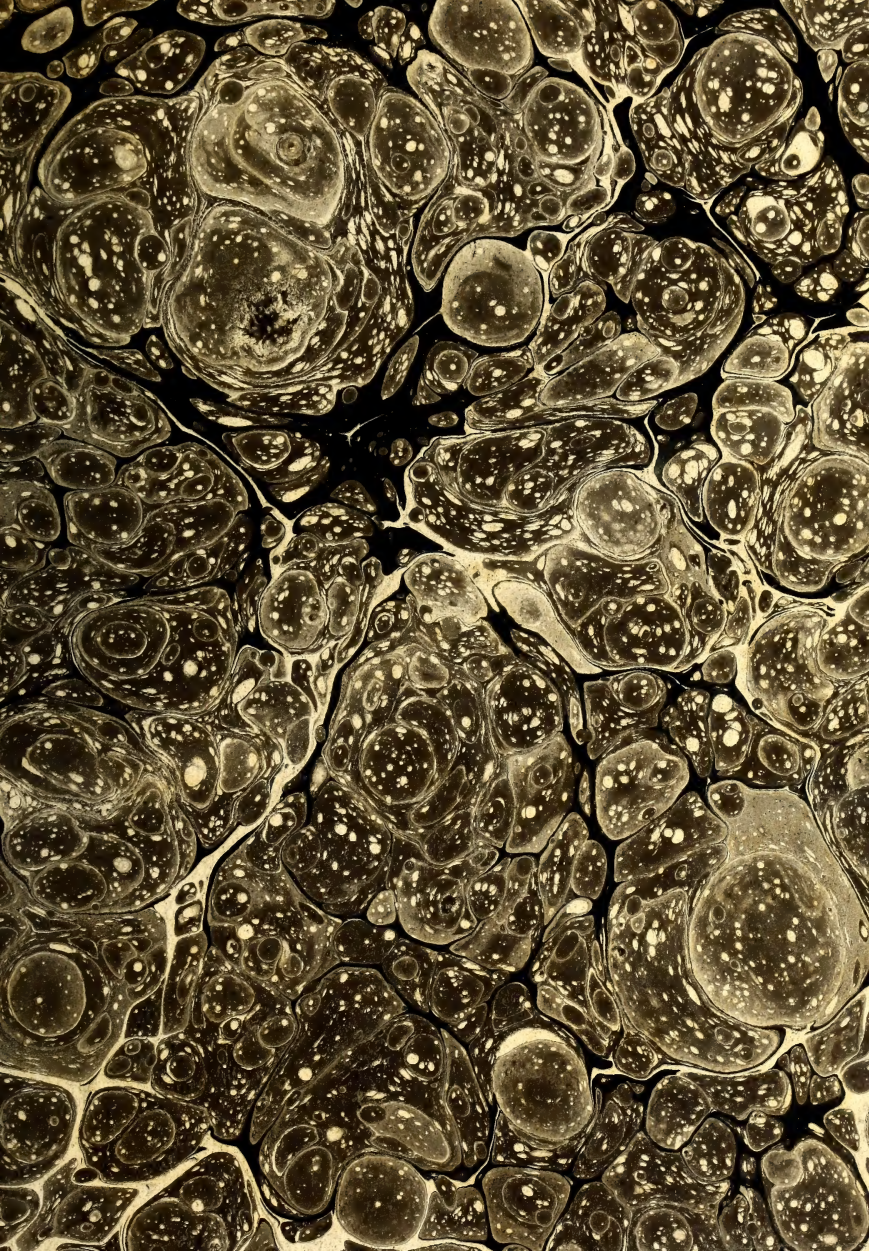
TOME SECOND.

7	L'hippopotame,	20
8	Tête de la giraffe,	58
8 *bis.*	Camp de la giraffe,	66
9	Loup tacheté,	84
10	Grand Namaquois,	104
11	Grande Namaquoise,	*ibid.*
11 *bis.*	Euphorbe à côtes de melon,	128
11 *bis.*	Euphorbe à chenilles,	*ibid.*
12	Figure entière d'Houzouana,	198
13	Buste d'Houzouana,	200
14	Buste de femme Houzouana,	*ibid.*
15	Figure entière de femme Houzouana,	208
16	Sanglier à large groin,	240
17	Le singe noir,	268
18	L'oricou,	316

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page	6 *ligne* 19	ma plaie, *lisez* la plaie.
ibid.	23	la borne, *lisez* les bornes.
18	6	éloigné, *lisez* éloignés.
20	18	fuir, *lisez* finir.
40	4	coup, *lisez* cou.
47	25	hals, *lisez* hels.
69	2	larges et palmés, *lisez* largement palmés.
80	14	*après* signifie *ajoutez* au Cap.
84	26	dans les montagnes, *lisez* dans l'intérieur.
98	13	un peu plus lisses, *lisez* entièrement lisses.
106	4	nos, *lisez* mes.
118		*dernière* touchoient, *lisez* touchoit.
122	31	de carnivore, *lisez* des carnivores.
150	14	du, *lisez* d'un.
153	4	roncontrées, *lisez* rencontrées.
163	13	reçue, *lisez* reçu.
166	11	Houris, *lisez* Ouri.
168	8	venoit, *lisez* venoient.
171	23	il, *lisez* ils.
172	25	valet de paysan, puis serviteur de la Compagnie, *lisez* serviteur de la Compagnie, puis valet de paysan.
177	2	Colons, *lisez* Sauvages.
179	31	d'*Anourap*, lisez de *Nourap*.
186	10	fondés, *lisez* fondées.
ibid.	13	la de disette, *lisez* de la disette.
189	19	*après* l'autre, *ajoutez* elle.
195	26	ressensoit, *lisez* ressentoit.
224	2	une, *lisez* un.

TOME SECOND.

Page	16 *ligne* 12	effectiment, *lisez* effectivement.
	24	29 fouruit, *lisez* fournit.
	27	25 promeneur, *lisez* protecteur.
	37	29 éporouverions, *lisez* éprouverions.
	41	8 d'autri, *lisez* d'autrui.
	45	30 j'attendois, *lisez* j'entendois.
	47	24 éloignar, *lisez* éloigner.
	49	18 touffes, *lisez* touffus.
	90	23 le creuse, *lisez* se creuse.
	94	28 nord-est, *lisez* nord-ouest.
	102	*dern.* du Namaquois, *lisez* du pays des Namaquois.
	105	4 une ceinture, *lisez* une de ces ceintures.
	112	*dern.* in'avouera, *lisez* n'avouera.
	115	18 un des arbrisseaux, *lisez* un de ces arbrisseaux.
	ibid.	31 pohader, *lisez* pof-adder.
	116	14 *ibid.* *ibid.*
	122	11 charriots, *lisez* tentes.
	128	1 chevelus, *lisez* chevelues.
	130	31 petits, *lisez* petites.
	ibid.	*dern.* rabattent, *lisez* rabattant.
	146	30 parfuns, *lisez* parfums.
	152	31 J'usse, *lisez* J'eusse.
	162	17 flattoit, *lisez* flattoient.
	168	15 abondantes, *lisez* abondans.
	171	6 jolie, *lisez* joli.
	202	2 demandois, *lisez* demandai.
	211	29 ce, *lisez* c'est.
	225	9 pour une perfidie, *lisez* pour masquer une perfidie.
	259	30 d'oreillarde, *lisez* d'oreillar.
	273	18 supérieurs, *lisez* supérieures.
	289	17 Brêmas, *lisez* Brinas.